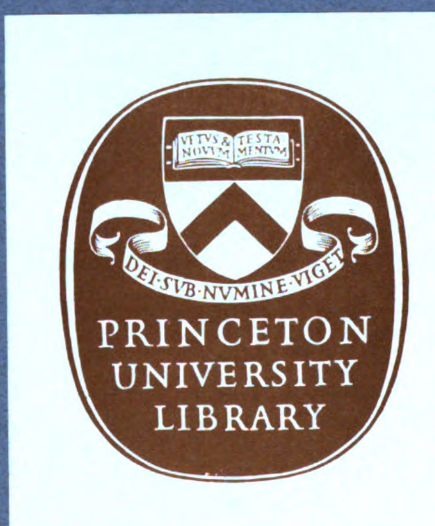
La Sainte Vierge

dans la Tradition, dans l'Art, dans l'Ame des Saints et dans notre Vie, par J. Hoppenot.

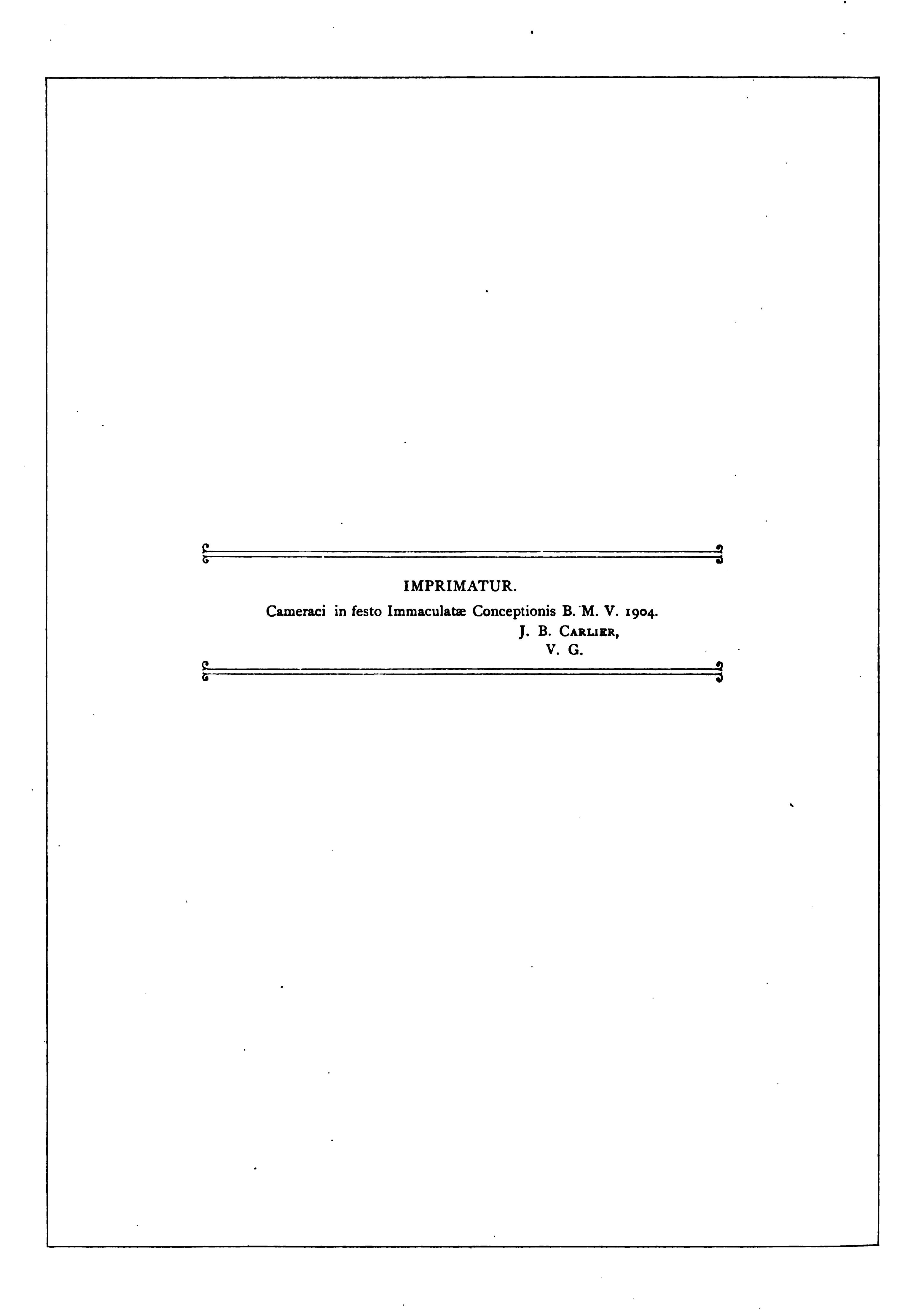


Société Saint-Augustin.
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.


VETUS & NOVUM TESTAMENTUM
DEI SUB NUMINE VIGET
PRINCETON
UNIVERSITY
LIBRARY


Digitized by Google


La
Sainte Vierge



IMPRIMATUR.

Cameraci in festo Immaculatæ Conceptionis B. M. V. 1904.

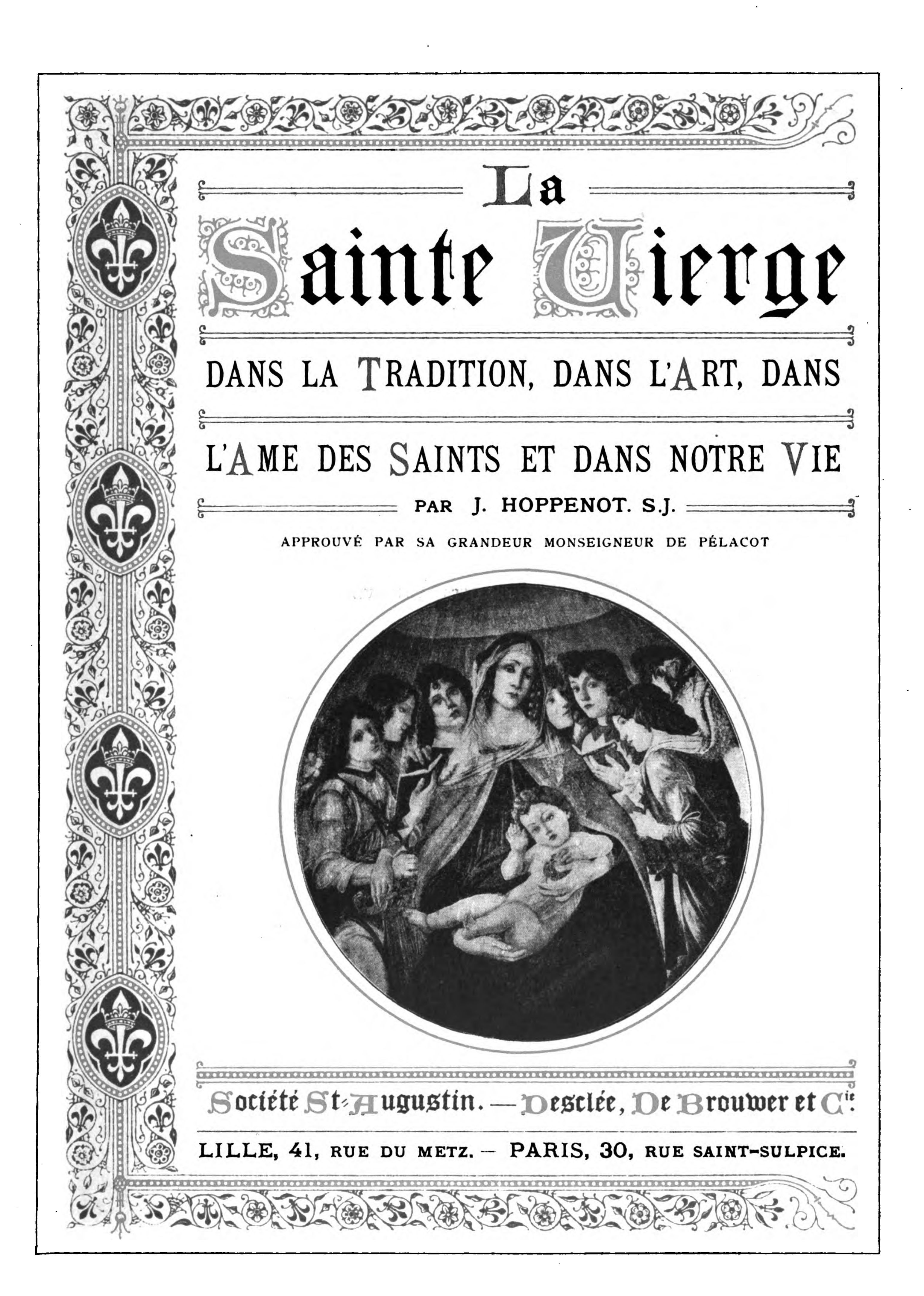
J. B. Carlier,
V. G.



X B 91. Société de St Augustin, Lille, Paris, Bruges.

L'ANNONCIATION

FRA ANGELICO. (COUVENT DE SAINT-MARC A FLORENCE.)



La Sainte Vierge

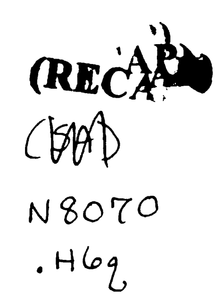
DANS LA TRADITION, DANS L'ART, DANS L'AME DES SAINTS ET DANS NOTRE VIE

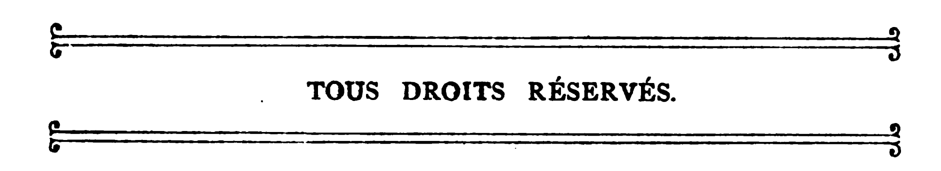
PAR J. HOPPENOT. S.J.

APPROUVÉ PAR SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DE PÉLACOT

Société St-Augustin. — Desclée, De Brouwer et Cie.

LILLE, 41, RUE DU METZ. — PARIS, 30, RUE SAINT-SULPICE.




TOUS DROITS RÉSERVÉS.

ÉVÊCHÉ
DE
TROYES

Troyes, le 5 août 1904,
Fête de Notre-Dame aux Neiges.

Monsieur l'Abbé,

En m'offrant la primeur de votre ouvrage sur la Très Sainte Vierge, vous vouliez bien me dire votre satisfaction d'avoir traité un sujet si cher à mon cœur. Vous ne pouviez rendre plus délicatement une pensée plus juste... Enfant de Notre-Dame du Puy, élevé à l'ombre de son sanctuaire qui resta pendant de longs siècles le centre et le foyer de la dévotion de la France à Marie, l'amour de notre Mère du ciel est, pour moi, en quelque sorte, un patrimoine sacré et un héritage de famille.

La faire mieux connaître, plus ardemment aimer, plus fidèlement servir dans ce cher Diocèse de Troyes où sa main maternelle m'a conduit, fut, dès l'aurore de mon épiscopat, ma pensée dominante et le but de mes constants efforts.

Comment donc ne vous serais-je pas personnellement reconnaissant de l'aide puissante que vous m'apportez aujourd'hui? Comment ne serais-je pas heureux et fier de voir un de mes prêtres découvrir à la piété des Fidèles, les splendides horizons où Marie apparaît dans toute sa divine grandeur et son incomparable beauté?

Chantre vraiment inspiré du Crucifix, *vous deviez l'être, un jour, de la Reine des Martyrs, qui nous engendra dans la douleur au pied de la Croix et devint notre Mère!*

Comment, depuis, elle a su justifier ce titre tombé des lèvres de son Fils expirant, vous le prouvez avec toute l'ampleur de la plus exacte doctrine et le charme d'un style attrayaut, en nous montrant l'action bienfaisante de Marie, à travers les âges, dans la tradition, dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre propre vie. Votre ouvrage sur le Crucifix *avait observé cette méthode que couronna un prodigieux succès.*

J'ose vous promettre la même réussite pour celui que vous consacrez à chanter la pureté de la Vierge Immaculée, la grandeur et la puissance de la Reine du ciel et de la terre, la bonté, la miséricorde et l'amour de la Mère de Dieu et des Hommes.

A la fin de ces pages que l'on voudra relire et méditer, après les avoir parcourues et admirées, vous auriez pu, sans crainte d'être contredit, écrire: Exegi monumentum.

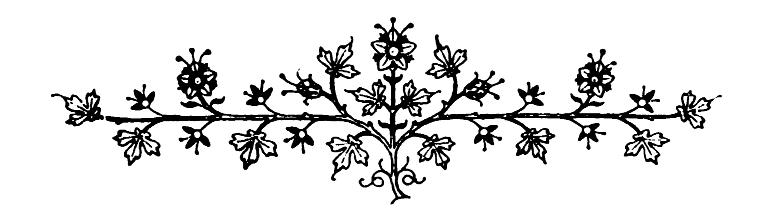
Oui, elles resteront comme un impérissable monument des bienfaits de Marie envers l'humanité aussi bien que de la reconnaissance de l'humanité

envers Marie. Elles resteront comme un ex-voto *national de l'amour et de la fidélité de la France envers sa divine protectrice, envers cette Reine du ciel qui a voulu faire de notre patrie son apanage terrestre —* regnum Galliæ, regnum Mariæ.

Elles resteront comme un des plus beaux fleurons de la couronne que cette année jubilaire aura tressée en l'honneur de la Vierge Immaculée.

Nul, croyez-le, Monsieur l'Abbé, ne s'en réjouira plus sincèrement que votre Évêque qui vous bénit, vous et votre œuvre, d'un cœur profondément dévoué.

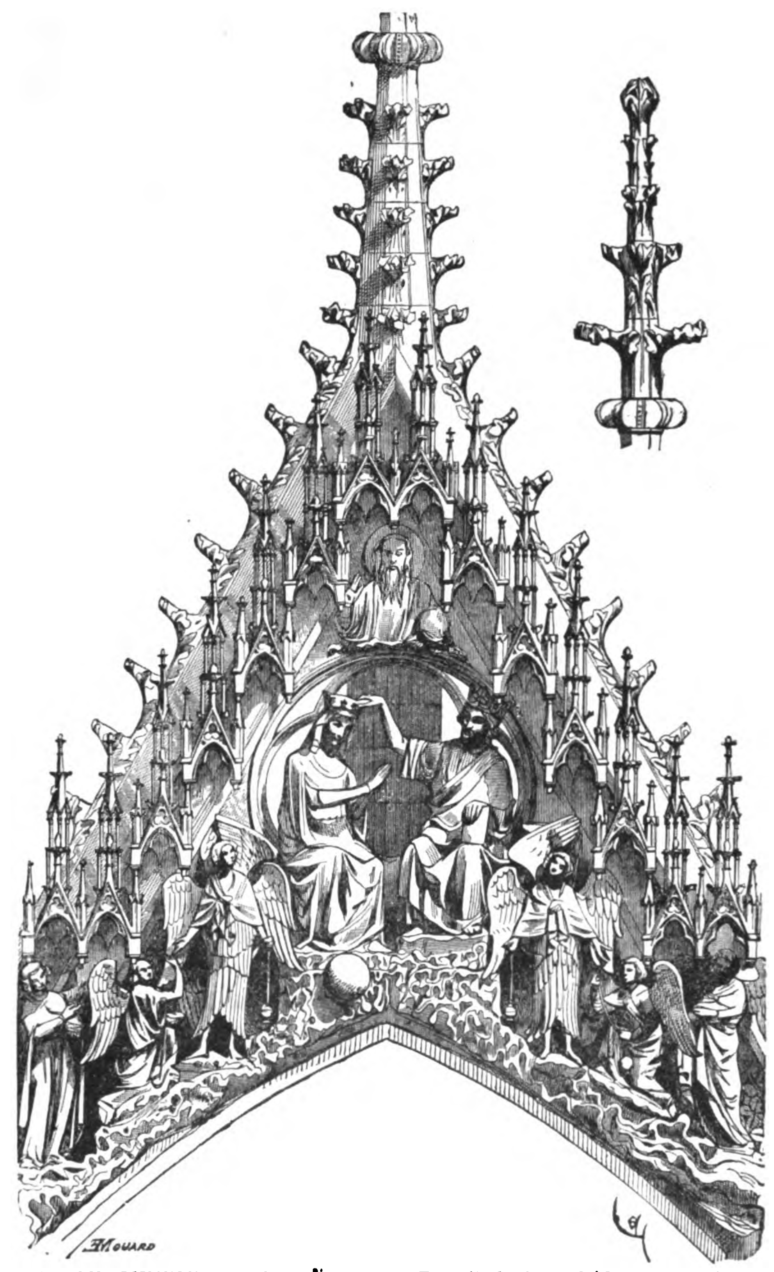
✠ GUSTAVE-ADOLPHE,
Év. de Troyes.





Préface.

Le portail de Reims est célèbre en France et dans le monde. Parler du portail de Reims, c'est parler de l'une des sept ou huit merveilles architecturales et sculpturales que le génie du XIIIe siècle a offertes à l'admiration des hommes.



LE COURONNEMENT DE LA VIERGE. Portail de la cathédrale de Reims.

On sait peut-être moins ce que représente ce fameux portail.

L'idée générale de cette magnifique page de pierre sculptée est la glorification de Notre-Dame. La porte centrale tout entière raconte, en caractères mégalithiques, la vie

de la Vierge très pure. Son image colossale est adossée au trumeau. Sous ses pieds se déroule la scène douloureuse de la chute originelle. Heureuse chute, qui nous a valu Rédempteur si puissant, si douce médiatrice !

Des rois, ancêtres de Marie, occupent les voussures, et environnent la Vierge d'un magnifique cortège.

Dominant le trumeau, le tympan, la rosace inférieure et les vivantes voussures, un superbe fronton s'élance dans la nue. C'est là, au centre du feuillet de pierre, que d'un burin prestigieux, l'artiste médiéval a représenté, merveille lapidaire, *le Couronnement de la Sainte Vierge*.

De légers pendentifs servent de cadre à cette scène dont le ciel est le théâtre. — Marie est assise sur un trône ; sur un trône un peu plus élevé Jésus, son fils, est assis. — Au-dessus, le Père Eternel, majestueux témoin de l'acte qui va s'accomplir. Au-dessous les Anges agitent le *thuribulum* d'or. — Et tandis que la vapeur d'encens monte vers la Reine du ciel, tandis que le Père Eternel, de sa main droite levée, semble bénir et consacrer Celle qu'il a choisie avant que le monde fût, Jésus, le Verbe incarné, né du sein très pur de la Vierge, dépose un gracieux diadème sur le front de sa Mère...

Lecteur, excusez ma hardiesse... Ce que Jésus fit au ciel, je voudrais le faire sur la terre... En cette année jubilaire de la proclamation de l'Immaculée Conception, je voudrais déposer un diadème sur le front de Notre-Dame.

Ce diadème sera composé de quatre cercles d'or. Les merveilles inappréciables que révèlent au monde *la Tradition*, *l'Art Marial*, *l'Ame des Saints*, *notre Vie* enfin, sanctifiée par Marie, voilà mes quatre cercles d'or.

Les écrivains sacrés, les Saints Pères, les Docteurs, les Archéologues, les Hagiographes, les Ascètes me fourniront les pierres précieuses. Je n'aurai qu'à les enchâsser. Puissé-je le faire dignement, à la gloire de Marie, Reine-Mère et Vierge Immaculée !

Glorieux à Notre-Dame, ce travail, je l'espère, sera utile à l'âme des catholiques du XXe siècle.

Les temps sont mauvais, le ciel est sombre, Pie X l'affirme dans son Encyclique du 2 février 1904.

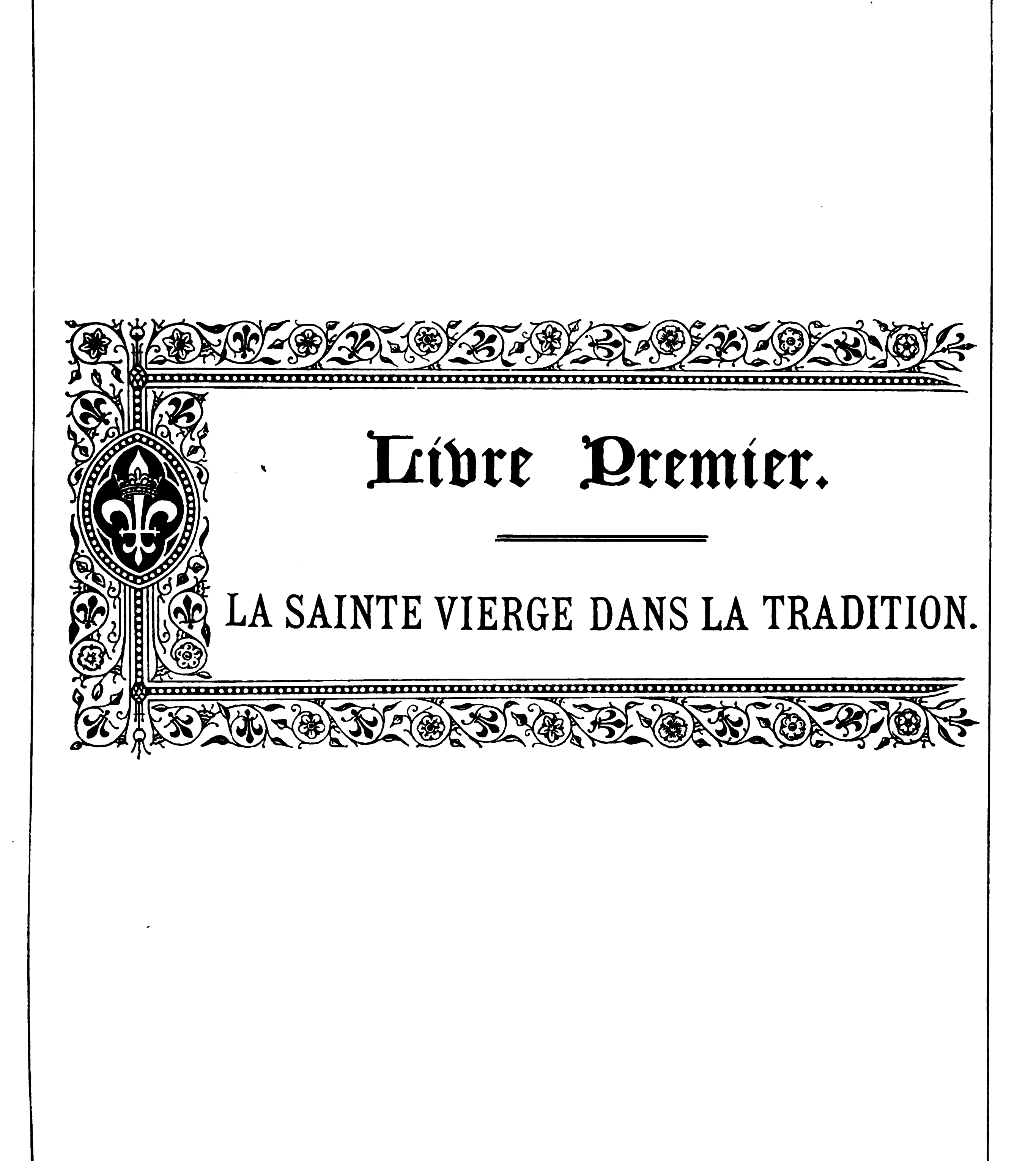
« Certes, dit le Pape, nous traversons une époque funeste, et nous avons le droit de pousser cette plainte du Prophète : *Il n'est plus de vérité, il n'est plus de miséricorde, il n'est plus de science de Dieu sur la terre. La malédiction, et le mensonge, et l'homicide, et le vol, et l'adultère débordent partout !* (Os., IV, 1, 2.) Cependant du milieu de ce qu'on peut appeler un déluge de maux, l'œil contemple, semblable à un arc-en-ciel, la Vierge très clémente, arbitre de paix entre Dieu et les hommes. *Je placerai un arc dans la nue et il sera un signe d'alliance entre moi et la terre !* (Gen., IX, 13.)

« Que la tempête se déchaîne donc, et qu'une nuit épaisse enveloppe le ciel ; nul ne doit trembler. La vue de Marie apaisera Dieu et il pardonnera. *L'arc-en-ciel sera dans la nue, et à le voir, je me souviendrai du pacte éternel.* (Gen., IX, 16.) *Et il n'y aura plus de déluge pour engloutir toute chair.* (Gen., IX, 15.) Nul doute que si nous nous confions, comme il convient, en Marie, surtout dans le temps que nous célébrerons avec une plus ardente piété son Immaculée Conception, nul doute, disons-nous, que nous ne sentions qu'elle est toujours cette Vierge très puissante qui, de son pied virginal, a brisé la tête du serpent. » *(Off. Imm. Concept. B. M. V.)*

Désireux de seconder les vues du Souverain Pontife, puissé-je en cette année de grâce, exciter les âmes fidèles « à se confier » pleinement en Marie.

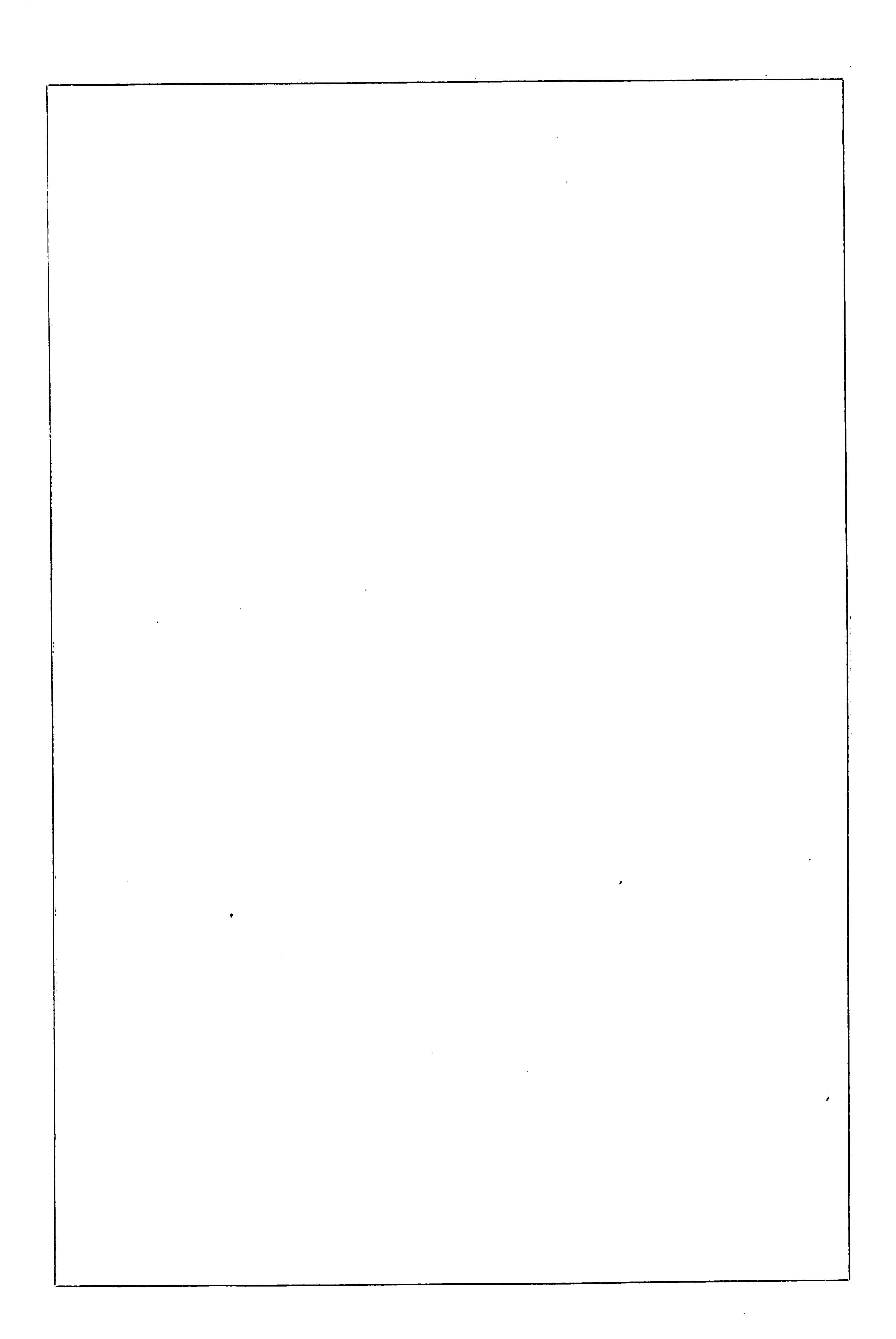
Pour faire naître cette confiance, puissé-je leur rappeler, aux pages de ce livre, ce que Notre-Dame a fait dans le passé. Ce passé, marqué de tant de bienfaits, leur apparaîtra comme le gage certain des bienfaits de l'avenir.

Pour dissiper la tristesse, pour relever les cœurs abattus, puissé-je, — ô Vierge, aidez-moi vous-même à réaliser mon souhait ! — puissé-je faire resplendir « l'arc-en-ciel dans la nue ! »



Livre Premier.

LA SAINTE VIERGE DANS LA TRADITION.





Chapitre Premier.

MARIE DANS LA PENSÉE DE DIEU.

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il ne fît aucune créature. J'ai été préordonnée dès le commencement et dès les temps les plus reculés, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue. Les fontaines n'avaient pas encore jailli, la pesante masse des montagnes n'était pas encore assise ; les collines n'existaient pas et déjà j'étais enfantée... Lorsqu'il préparait les cieux, lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une loi inviolable, lorsqu'il condensait l'air au-dessus de la terre et qu'il disposait dans leur équilibre l'eau des fontaines, lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et qu'il mettait un frein à ses flots, lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais présente et avec lui je réglais toutes choses. » (Prov. VIII, 22-30.)

A qui s'adresse ce magnifique éloge ? Est-ce à la souveraine sagesse de Dieu ? Est-ce à la femme incomparable qui occupe une place d'honneur dans l'Incarnation, chef-d'œuvre du Tout-Puissant ? L'Eglise a répondu à ces questions. Dans sa liturgie, elle associe la Sagesse divine et la Vierge immaculée à un tel point que nous ne pouvons plus les désunir, pas plus que du disque éclatant du soleil nous ne pouvons séparer la lumière qui en jaillit. De toute éternité, dans la pensée de Dieu, Marie était donc associée au Verbe qui, un jour, s'incarnerait en elle ; car la Vierge Mère devait être, dans l'œuvre de la rédemption, selon l'expression d'un naïf auteur, « *comme le coup d'essai de Dieu* ».

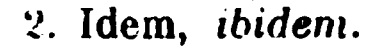
Ecoutons le dévot écrivain : « Il n'appartient ni à la nature ni à l'art, non pas même à la grâce, selon que pour l'ordinaire elle agit, de faire un chef-d'œuvre du premier coup : il faut que les uns et les autres s'essaient en quelque ouvrage de moindre conséquence. Les arbres, avant que de porter des fruits qui sont leur chef-d'œuvre, passent leur apprentissage à faire des fleurs, à les épanouir et à les nouer... Dieu même ne fit pas le monde, tel qu'il est, à la première rencontre ; il se contenta de jeter d'entrée une masse sans forme, que, par après, il perfectionna, suivant l'idée qu'il en avait. Avant de nous donner la loi de grâce, il cassa celle de Moïse, comme une pièce qui ne lui revenait pas. Ce qui me fait espérer que nul n'aura sujet de s'offenser, si je dis que pour faire un chef-d'œuvre, qui ravira les esprits créés aussi longuement qu'il y aura un Dieu et une éternité pour le contempler, qui n'est autre que Notre-Seigneur Jésus-Christ, après plusieurs et divers modèles de vieilles figures, il fit un premier coup de maître, sur l'idée qu'il avait d'un Homme-Dieu, qui fut la mère de ce même Dieu incarné, approchant de son dessein autant qu'une pure créature y peut arriver... Oserai-je dire que la Sainte Vierge n'est autre chose qu'un coup d'essai de Dieu, lorsque avec la nature il

commença de vouloir faire un Homme-Dieu? Mais pourquoi ne l'oserais-je pas, puisqu'il y a tant de rapports de l'un à l'autre (1)? »

Oui, de toute éternité, Dieu, méditant le plan de la Rédemption divine, a choisi entre mille et dix mille celle qui devait être la Mère du Rédempteur : « O sainte Dame, s'écrie saint Bernard, vous êtes choisie comme le soleil. Je ne parle pas du soleil matériel qui nous éclaire, mais de celui qui l'a fait. Il est choisi, lui, entre des milliers d'hommes ; et vous entre des milliers de femmes. Il est choisi parmi tout ce qui est créé, et vous parmi tout ce qu'il a créé. »

« Les autres saints se sont partagé les grâces et les grandeurs de l'ordre surnaturel, ajoute saint Bonaventure, mais le sort de Marie lui crée des privilèges absolument uniques ; elle n'en jouit avec personne. Avec son Fils et par Lui, elle entre dans la plénitude de la sainteté, des grâces et des grandeurs de Dieu. Aussi, saint Augustin l'appelle-t-il « un ouvrage d'un dessein éternel, voulant dire que si Dieu eût eu besoin de temps comme nous, pour former en son esprit l'idée d'une créature si noble et si parfaite, il ne lui fallait pas moins d'une éternité. »

Oui, de toute éternité Marie est dans la pensée de Dieu : « Elle est, nous dit saint André, évêque de Crète, comme le but que Dieu s'est proposé avant tous les siècles. Cela veut dire que Dieu étant un abîme de grandeurs, tout à fait incompréhensible à notre intelligence, il a fait une créature, en qui nous puissions contempler toutes ses perfections, mieux proportionnées à notre faiblesse. Et à cette occasion, dès le commencement, il l'a eue devant les yeux, avec son Fils incarné, comme la fin et le but de ses œuvres (2). »



1. P. Poiré, *Triple couronne*, chapitre Ier, pages 29 et 30.
2. Idem, *ibidem*.



MADONE D'HOLBEIN LE VIEUX
(Extrait de l'ouvrage de Me Mendelsohn.)



Chapitre Deuxième.

MARIE PROMISE, FIGURÉE ET PRÉDITE.

De toute éternité, Marie était donc présente à la pensée divine, mais un jour, tout à l'origine du monde, avant qu'il y eût encore histoire et historien, il advint que le premier homme pécha, entraînant dans son péché la race qui devait descendre de lui. Dès cette première heure, une femme, Marie, fut promise au monde comme devant briser la tête du serpent. Celui qui donnait à l'univers ce gage d'espérance, celui qui présentait au monde déchu cette femme merveilleuse, c'était Dieu lui-même, et voilà comment dans l'ordre des faits, Dieu est le premier historien, le premier panégyriste de la Vierge-Mère.

Saint Anselme, dans une belle page, nous montre et la prévarication de la race d'Adam et sa réparation par la Vierge promise :

« Dieu, dès le commencement, ayant aimé l'homme, avait aussi désiré d'être aimé et reconnu de lui. La raison le voulait ainsi, considéré nommément que de là dépendait tout le bien et le bonheur de l'homme. Or, afin qu'il fût doucement attiré à la connaissance et à l'amour de son souverain bien, qui ne se voulait pas encore montrer à lui à visage découvert, l'homme avait devant soi une infinité de créatures, qui lui devaient toutes servir de miroirs et d'échelles, pour découvrir les perfections de son bienfaiteur et pour se porter à l'aimer. Cet infortuné, tout au rebours, dépourvu de sens et de conduite, au lieu de passer son chemin et de monter à son Créateur, s'arrêta autour des créatures, établissant en elles son contentement et sa félicité ; et par ce moyen se ravalant d'une étrange façon, et ensemble les degradant de leur noblesse, qui consistait en ce que, comme images et représentations de leur auteur, elles le conduisissent et l'acheminassent droit à lui. Ainsi tout était en désordre et en confusion, jusqu'à ce que la Sainte Vierge paraissant comme un astre favorable, l'homme, qui s'était si honteusement égaré, fut remis au chemin de la connaissance et de l'amour de Dieu ; et par le même moyen, les créatures, qu'il avait avilies et déshonorées, furent rappelées à leurs premières charges et rétablies en leur ancienne splendeur [1]. »

La femme extraordinaire qui, de toute éternité, occupait la pensée divine ; la femme que le Créateur, à l'aube des temps, promettait à l'homme pécheur ; cette femme, fruit de l'amour et gage d'espérance, devait être figurée et prédite.

---

1. Traduction du P. Poiré, *loc. cit.*, pages 34 et 35.

« Dieu, dit un orateur théologien, Dieu a choisi éternellement cette enfant de notre race maudite pour introduire dans le monde le Libérateur, et, prévenant ses destinées glorieuses, il l'a associée au culte anticipé que les choses et l'humanité rendaient à son fils pendant les longs siècles qui ont précédé sa venue ; au culte silencieux et ignoré des figures, au culte éloquent et public des prophéties. *Le buisson ardent* de Moïse, inondé de la gloire de Dieu et conservant au milieu des flammes l'humidité de sa sève, la fraîcheur de sa verdure, le parfum de ses fleurs, n'est-ce pas Marie épousée par le Dieu d'amour, véritablement Mère du Verbe fait chair et conservant dans l'honneur de la maternité la sève, la fraîcheur, le parfum de sa virginité ? *La verge d'Aaron* fleurissant dans les solitudes du tabernacle, n'est-ce pas Marie qui, au moment où les mères d'Israël espèrent donner le jour au Messie, semble renoncer à cette gloire insigne, et qui pourtant, dans le silence et la retraite, engendre la fleur prophétisée ? *L'Arche d'alliance*, où se conservent, près des tables de la loi, les souvenirs des bienfaits de Jéhovah, n'est-ce pas Marie, tabernacle de la loi vivante, sanctuaire vénérable du plus grand des bienfaits, l'Incarnation ? Et cette courageuse *Débora*, cette fière *Judith* qui combattent pour le peuple de Dieu, cette belle et timide *Esther* qui fléchit la colère d'un roi jaloux de sa gloire, et ouvre aux enfants de Jacob le chemin de la patrie ; n'est-ce pas la Vierge puissante à laquelle l'humanité régénérée doit dire un jour : « Secours des chrétiens, porte du ciel, priez pour nous ? »



« Préparée, comme son Fils, par les figures, Marie prend place auprès de lui dans les prophéties.

« Dieu la montre à nos premiers parents alors que, navrés de leur malheur, ils cherchent un point d'appui pour leur espérance. C'est sur cette seconde Eve et sur son fruit béni que le serpent concentre toute sa haine, c'est elle qui doit lui écraser la tête : *Et ipsa conteret caput tuum*. Elle est encore enveloppée de l'ombre des temps, mais peu à peu la lumière se fait autour d'elle, David entrevoit sa beauté, et de sa langue prophétique, plus rapide que la plume d'un scribe qui se presse, il salue avec les charmes triomphants du Roi des rois, la majesté de la reine qu'il voit assise à ses côtés. « Ecoute, fille du Très-Haut, lui dit-il, écoute, oublie « ton peuple et la maison de ton père ; le roi convoite ta beauté, et ce roi c'est ton Dieu, « celui que tout le monde adorera ; et toi, tu verras les filles de Tyr, t'apporter des pré- « sents et les peuples puissants s'incliner en priant devant ta face. »

« Dans la vision multiple où lui apparaissent ensemble les épouses mystiques du Verbe et de l'Esprit-Saint, Salomon chante et l'humanité du Sauveur, et l'Eglise, et l'âme sanc-



LA VIERGE IMMACULÉE, tableau de Paolo de Matteis. — Musée de Schwerin.

tifiée, et Marie, la plus belle des femmes, l'aurore de la Rédemption, l'astre radieux qui reçoit, avant tous, les baisers du soleil éternel, la colombe, la bien-aimée.

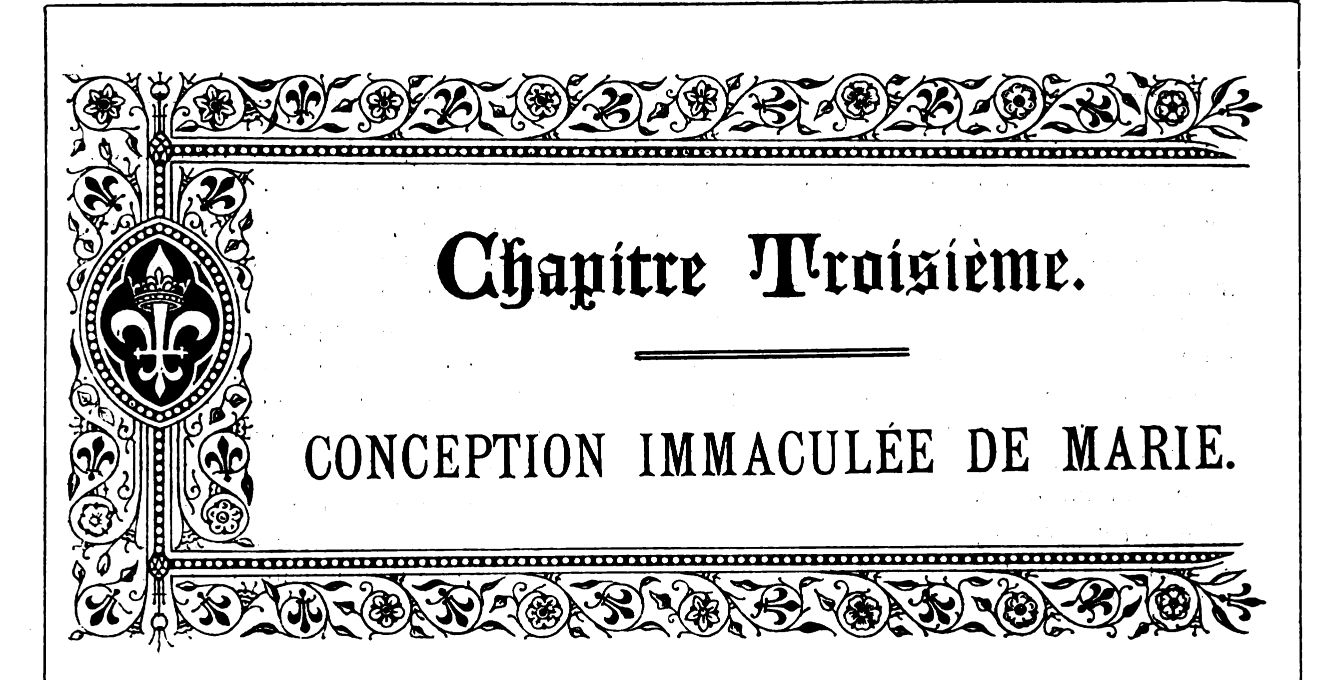
« Plus rapprochés de la plénitude des temps, Isaïe et Jérémie, après avoir contemplé la source même des grandeurs de Marie, sa divine maternité, annoncent au monde le grand règne des miséricordes, la nouvelle et unique merveille de la toute-puissance de Jéhovah, la Vierge qui concevra et enfantera l'Emmanuel, la femme par excellence, qui toute seule et sans autre secours que la vertu du Très-Haut, sera mère de l'Homme attendu. Et dès lors on entend circuler parmi les peuples des bruits mystérieux ; le nom d'une femme se mêle à la tradition partout répandue du Rédempteur, la Vierge qui doit enfanter reçoit les hommages de nos vieux druides, et la voix harmonieuse des poètes invite l'Enfant divin, en qui le monde espère, à reconnaître sa mère par un sourire (1). »

Marie est prédite à la terre. L'aînée de toutes les créatures est glorifiée dès avant son berceau. Comme les vieux druides des forêts Chartraines, l'univers attend la *Vierge qui doit enfanter*.

1. Monsabré. 6me Conférence.



LA VIERGE AVEC SON FILS ET DES ANGES,
fresque de François Melanzio.
Église Saint-François, Montefalco (Ombrie).



Chapitre Troisième.

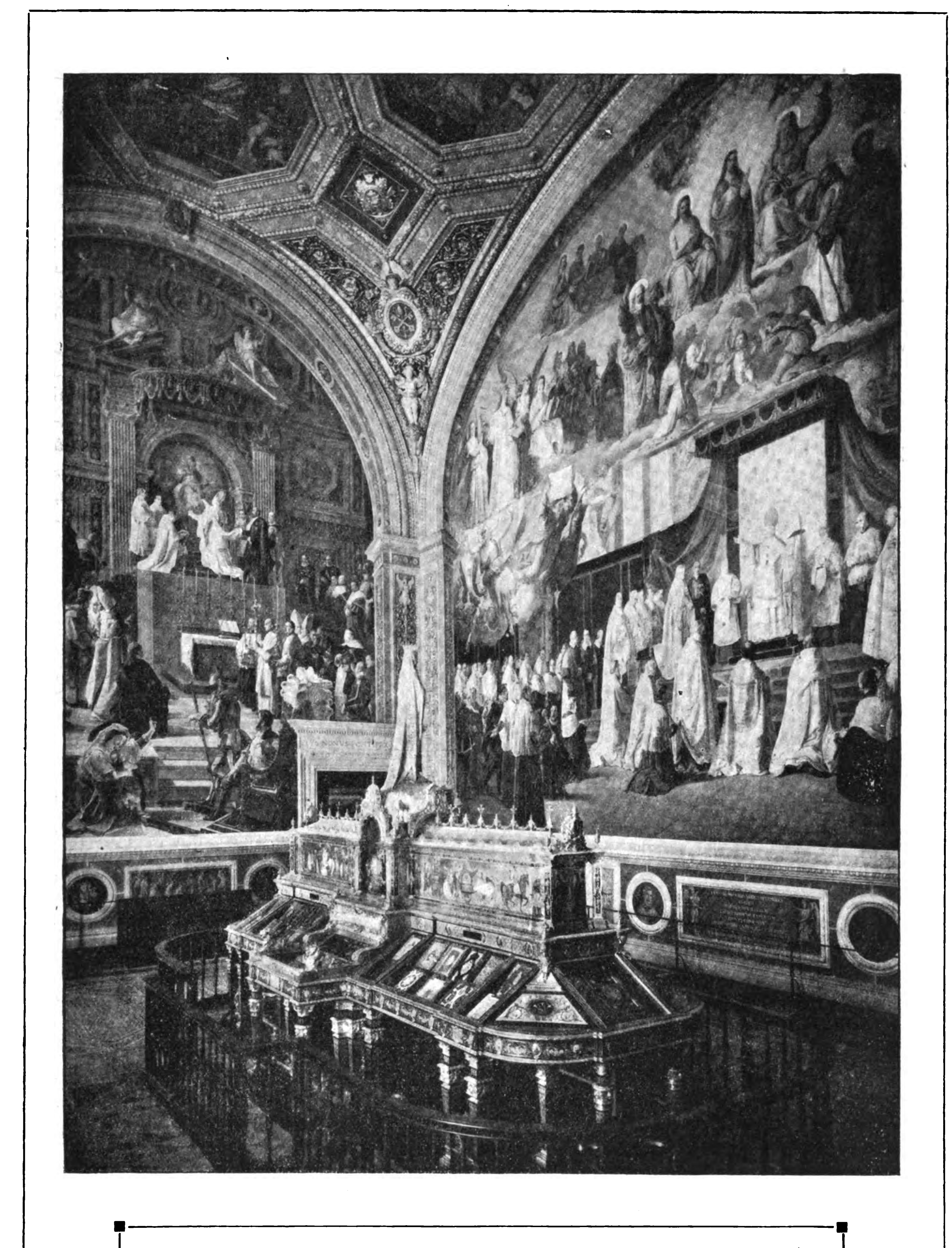
CONCEPTION IMMACULÉE DE MARIE.

NETTEMENT dessinée par les figures de l'Ancien Testament, la pensée de Dieu prend corps et s'incarne, après plusieurs milliers d'années, dans une créature unique, qui, jusqu'à la fin des temps, sera l'attrait, le triomphe, le désespoir aussi des orateurs et des écrivains. Devant tant de beauté, tant de lumière et tant de gloire, orateurs et écrivains seront incertains, timides, hésitants ; ils avoueront la témérité de leur parole ou de leur plume, et d'avance en désavoueront l'impuissant effort. « Rien qu'en vous regardant, ô Marie, s'écriait un évêque cistercien du XII[e] siècle, nous sommes vaincus : *vincimur;* mais cependant, se hâtait-il d'ajouter, notre défaite n'est pas une cause d'abattement ou de silence ; nous ne fuirons pas, nous ne nous tairons jamais. Au contraire nous sommes heureux d'être vaincus par vous. *Vincimur et nos vinci gratulamur* (1). »

Le premier privilège de Marie dont les écrivains sacrés, orateurs, théologiens, ascètes, sont impuissants à faire ressortir la grandeur, c'est son Immaculée Conception : Marie, cette Vierge qui, de toute éternité, occupe la pensée divine. Marie un jour doit devenir la mère de son Créateur. Comment dès lors ne serait-elle pas Immaculée? « La maternité divine, — un éminent théologien de nos jours l'a fort bien dit (2), — emporte l'exemption du péché d'origine... L'infinie grandeur du Fils exige que tout privilège de grâce, accordé par la libéralité divine aux créatures de Dieu, devienne aussi l'apanage de sa mère. Les Anges créés pour être les serviteurs de Dieu reçurent la grâce au premier instant de leur existence, en même temps qu'ils recevaient la nature. Puis-je avouer que Dieu ait moins fait pour Celle qui devait être sa mère que pour les princes de sa cour céleste, ministres et serviteurs dont elle est la Reine? Eve, cette première femme, créée de Dieu pour être la mère des hommes, sortit des mains divines tout éclatante de grâce, et la nouvelle Eve, faite pour être la mère de son Dieu, serait entrée dans le monde ennemie de Dieu ! Est-ce croyable ?

« Si saint Jean-Baptiste, parce qu'il devait précéder le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Elie, fut rempli de l'Esprit-Saint avant sa naissance, qui oserait dire que Marie, le propitiatoire unique de l'univers, le très doux lit où reposa le Fils du Dieu tout-puissant, ait été privée, dans sa Conception, de la lumière sanctifiante du divin Esprit? Ne

1. Bx Amédée de Hauterive, évêque de Lausanne, hom. 4. Migne, *Patrol. lat.*, tome 188, page 1325.
2. Le R. P. Terrien, dans son beau livre *Marie, Mère de Dieu*, tome I, page 365 et suivantes. Paris, P. Lethielleux.



SALLE DE LA CONCEPTION AU VATICAN. (Fresques de Podesti.)

fallait-il pas que la mère fût plus favorisée que le précurseur ; et comment l'aurait-elle été, si sa Conception n'est pas immaculée?... — Si la vérité vous force à confesser que la Mère du Fils de Dieu l'emporte immensément sur le précurseur du même Fils, il vous faut avouer que sa sainteté va plus haut que la sienne, et par conséquent qu'elle remonte au premier instant de l'existence dans le sein maternel.

« ...La maternité divine n'est pas un *accident* dans la vie de la très sainte Vierge ; avant d'être la fille de l'Adam terrestre, elle était dans les desseins éternels de Dieu, la mère de l'Adam céleste. Ce que Dieu prétendait faire en la formant, ce n'était pas seulement une créature humaine, capable de le connaître, de l'aimer et de le servir ; c'est la destinée commune. Avant tout et par-dessus tout, il se préparait une mère.

« *Que faites-vous*, Seigneur, en rendant miraculeusement féconde cette femme que la nature avait laissée stérile ? — *Ma mère*, nous répond-il ; le temple animé que j'habiterai bientôt dans la chair ; un corps d'où je tirerai mon corps. Voilà mon intention principale : tellement principale que, si je ne l'avais pas en vue, j'abandonnerais la nature à son impuissance. Quand Dieu créa le premier homme, il mit en lui toutes les propriétés et les perfections nécessaires à la fin pour laquelle il le façonnait. Est-il possible que, penché sur le sein de la bienheureuse Anne, pour y former sa propre mère, il l'ait privée de ce qui, plus que tout le reste, est indispensablement requis dans une Mère de Dieu, la grâce et l'innocence ?

« Autrement n'aurions-nous pas le droit de lui dire : Quoi ! Seigneur ; vous avez la prétention de façonner votre mère et de vous bâtir un temple exclusivement réservé pour être votre demeure ; et cette mère vous la faites votre ennemie, et ce temple est, dès le principe, souillé par la présence et l'empire de Satan ! Où donc est votre sagesse ? où votre puissance ? »

Ils seront donc dans l'erreur vos saints, tous ces saints qui dans la suite des âges appelleront Marie « le temple saint de Dieu que le Salomon spirituel s'est construit lui-même, et qu'il a fait tout éclatant, non pas d'un or matériel, mais de la lumière du Saint-Esprit » ; un tabernacle sacré que le Verbe a travaillé de ses mains divines ; le sanctuaire où le péché n'a pas d'entrée : le propitiatoire divin que Dieu lui-même a fondé ; un paradis planté par la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit ; un éden spirituel, plus saint et plus auguste que le premier ? C'est donc à tort que, dans la fête de la Conception de la Vierge, ils (parleront) aux fidèles « du palais royal construit aujourd'hui même et préparé pour le Seigneur du monde » ; à tort aussi que ce jour leur paraîtra dépasser par les splendeurs de la grâce toutes les clartés du ciel ?

« Comprenez-vous la force invincible de ces preuves ? Marie n'est pas autrement conçue que les enfants ordinaires, au point de vue de la nature... Si donc la Trinité tout entière est là travaillant, pour y faire une œuvre digne d'elle, son action spéciale et singulièrement propre appartient au domaine de la grâce. Ce qu'elle produit, ce n'est pas la matière telle quelle du temple futur ; une matière qu'il faudra séparer de la masse informe et souillée, purifier, tailler pour qu'elle soit la demeure de Dieu ; non, le sanctuaire sort, au premier instant, de l'amour et de la puissance divine, purifié, paré, consacré. Car il faut le redire, ce que Dieu veut faire en produisant Marie, c'est, avant tout, sa mère ; sa mère, dis-je, et non pas seulement une femme qu'il choisira pour naître d'elle. Le choix est fait de toute éternité, et ce choix commande et règle la formation, l'existence même de son objet [1]. »

Marie, future Mère de Dieu, est donc Immaculée dès sa Conception. — Les théologiens démontrent la souveraine convenance de ce glorieux privilège ; l'Eglise par la bouche de Pie IX en a défini la certitude, et les écrivains sacrés ne cessent de l'exalter :

1. R. P. Terrien, *Marie, Mère de Dieu*, tome Ier, page 366 et suivantes.

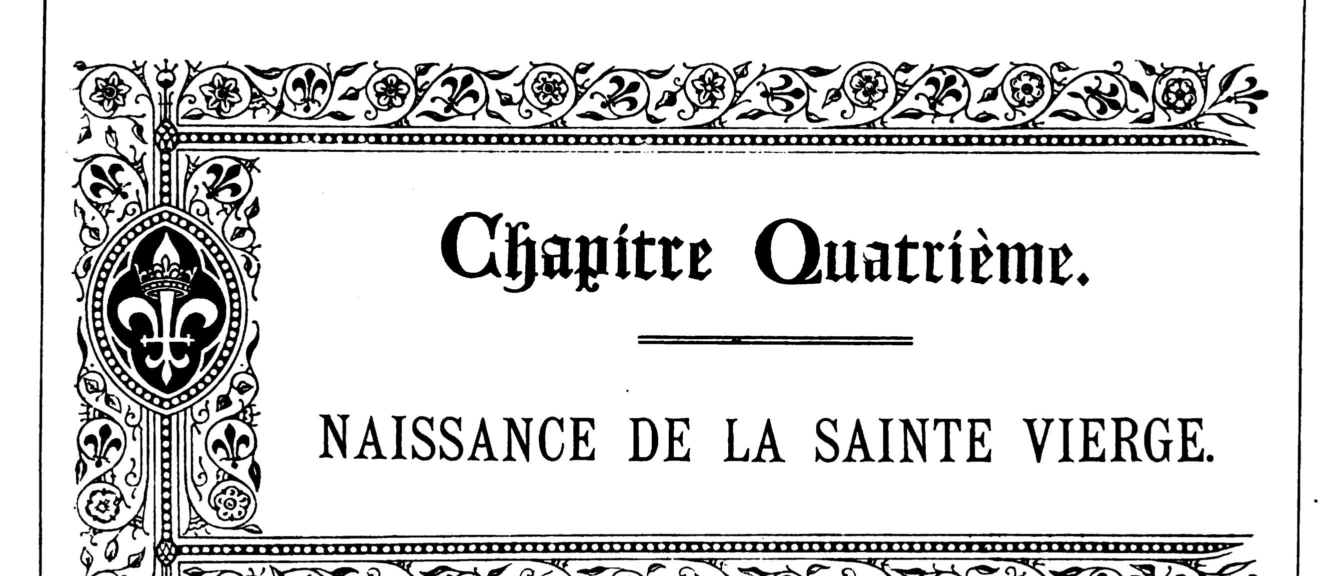
COLONNE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, élevée par Pie IX, à Rome, en souvenir de la proclamation de l'Immaculée Conception.

« C'est ainsi, s'écrie Dom Guéranger (1), que vous avez été glorifiée sur la terre en votre Conception immaculée, ô vous, la plus humble des créatures ! Mais comment les hommes ne mettraient-ils pas toute leur joie à vous honorer, divine aurore du soleil de justice ?... N'êtes-vous pas, ô Marie, cette radieuse espérance, qui vient tout d'un coup briller au sein même de l'abîme de la désolation ? Qu'allions-nous devenir sans le Christ qui vient pour nous sauver ? Et vous êtes sa Mère à jamais chérie, la plus sainte des créatures de Dieu, la plus pure des Vierges, la plus aimante des mères !... O Marie, que votre douce lumière réjouit délicieusement nos yeux fatigués ! De génération en génération, les hommes se succédaient sur la terre ; ils regardaient le Ciel avec inquiétude, espérant, à chaque instant, voir poindre à l'horizon l'astre qui devait les arracher à l'horreur des ténèbres ; mais la mort avait fermé leurs yeux, avant qu'ils eussent pu seulement entrevoir l'objet de leurs désirs. Il nous était réservé de voir votre lever radieux, ô brillante étoile du matin ! vous dont les rayons bénis se réfléchissent sur les ondes de la mer et lui apportent le calme après une nuit d'orages. Oh ! préparez nos yeux à contempler l'éclat vainqueur du divin soleil qui marche à votre suite. Préparez nos cœurs ; car c'est à nos cœurs qu'il veut se révéler. Mais pour mériter de le voir, il est nécessaire que nos cœurs soient purs ; purifiez-les, ô vous, l'Immaculée, la très pure ! »

1. *Année liturgique*. Avent. Page 472 et suivantes.



LA VIERGE TRIOMPHANTE (Musée de Pau).



Chapitre Quatrième.

NAISSANCE DE LA SAINTE VIERGE.

Ainsi annoncée par une longue suite de prodiges, ainsi parée des mains du Père qui la choisit pour sa fille bien-aimée, des mains du Fils qui la prend pour sa Mère, des mains du Saint-Esprit qui l'établit son épouse, Marie, Immaculée dans sa Conception, va faire son entrée dans le monde.

A Nazareth, suivant les uns, à Jérusalem, suivant les autres, la Vierge très pure naît de l'heureuse union d'Anne et de Joachim. « La Nativité de la Sainte Vierge, dit Bossuet, nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut, puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce, puisque de la race d'Adam, qui était si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie ; c'est-à-dire, celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu et la plus libérale aux hommes ; car la grandeur de la Sainte Vierge est une grandeur bienfaisante, une grandeur qui se communique et qui se répand... (1) »

D'où viennent ces joies, ces trésors de grâce, « cette grandeur bienfaisante » qu'apporte au monde cette humble enfant? Bossuet nous répond : « Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance ; l'une, ce sont nos parents ; et l'autre, c'est Dieu : car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parents ; mais l'âme est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste ; et après qu'elles ont disposé cette boue, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image pour conduire et animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre. Pour cela, il faut entendre avant toutes choses quels étaient les parents de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent et qu'elle ne coule pas en leurs descendants : néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que « les enfants des fidèles sont saints », parce que, comme dit Tertullien, ils sont destinés à la sainteté, et par là au salut, » *quia sanctitati designati ac*

1. 2e Sermon pour la Nativité de la Sainte Vierge. Exorde.

per hoc etiam saluti; Dieu favorise les enfants à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu, en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie, car elle est la fille des prières de ses parents. L'union spirituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage et il était juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce ; qu'elle vînt plutôt du ciel que de la terre et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres, Samuel, saint Jean-Baptiste ; à Samuel, Anne seule pria ; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule ; à Isaac, Sara se prit à rire. Ici, concours des deux parents : Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

« Que dirons-nous donc de particulier ? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne, qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel, parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne peut les acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève. Car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle était nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il était envoyé du Père. Il fallait qu'il vînt des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites ; il fallait qu'il vînt des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles lui avaient promise ; l'alliance sacerdotale lui était nécessaire parce qu'il devait être grand-prêtre.

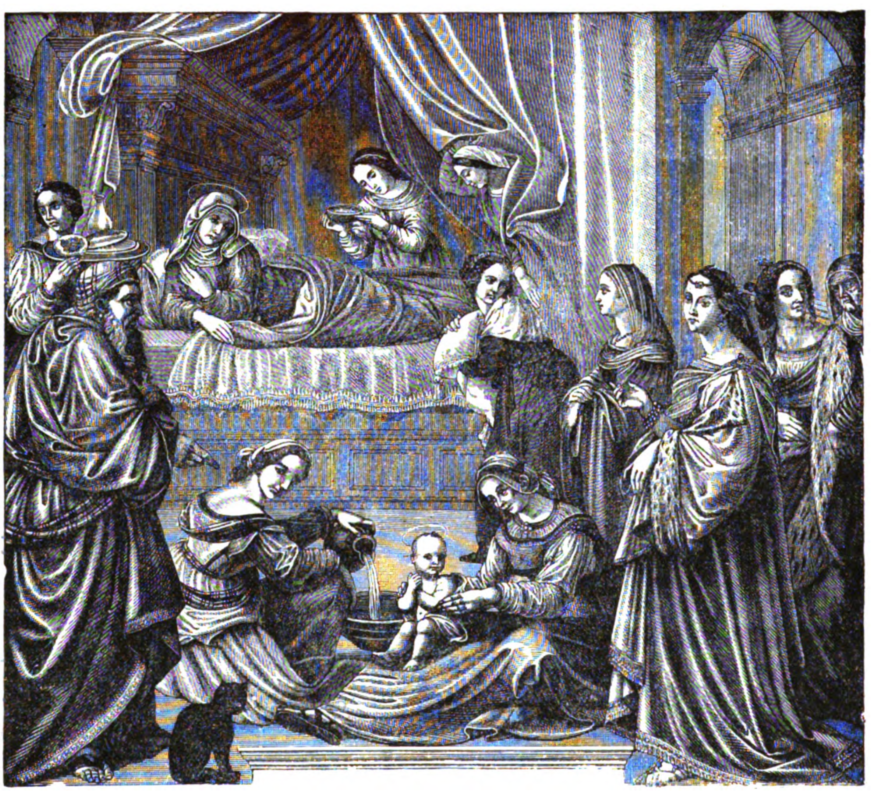
« La noblesse de Jésus vient de Marie ; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâcherons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière ; parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau, mais le dernier, par lequel elle rejaillit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble, parce qu'il la contient pour la jeter bien haut, au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la Sainte Vierge comme dans le sacré canal d'où il doit rejaillir, plus haut même que sa source : puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection : où étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre et dans toute la race des enfants d'Adam ; noblesse divine et spirituelle, qui, au lieu d'être les enfants des hommes, nous fera devenir les enfants de Dieu (1). »

Ne quittons pas le berceau de Marie, sans redire avec un accent joyeux le nom qui lui fut donné, nom si doux qu'il tempère les amertumes de la vie, nom si attrayant qu'il nous dérobe les terreurs de la mort, nom si lumineux qu'il chasse les ténèbres et refoule loin de nous les ombres trompeuses, nom si consolant qu'il verse du baume dans les plus profondes blessures de l'âme, nom si terrible au démon qu'il met en fuite les légions infernales, nom si victorieux qu'il nous ouvre les portes du ciel (2).

1. Bossuet, Précis d'un sermon pour la Nativité de la Sainte Vierge. *Œuvres oratoires*. Edition Migne, tome II, page 361.
2. Dans son savant ouvrage *Des mystères et des fêtes de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge*, Benoît XIV partage le sentiment des théologiens et des ascètes qui reconnaissent dans ce nom une révélation angélique. Les preuves évidentes n'en sont pas entre mes mains, ajoute-t-il, mais je le crois et je suis heureux de le croire. (Cf. *La Reine du Paradis*, par le chanoine Rolland, tome Ier, page 200.)



Dans la suite des âges, ce nom ravira le grand cœur de saint Bernard. « Marie, nous dit-il, est cette illustre étoile sortie de Jacob, dont les rayons éclairent la terre entière, dont la splendeur illumine les cieux et pénètre jusqu'au fond des enfers. En se déversant sur les terres, elle réchauffe plus les âmes que les corps, ranime les vertus, dessèche les vices. Voilà donc la brillante et radieuse étoile qui se lève au-dessus de la vaste mer. Oh ! qu'elle est resplendissante de mérites ! Oh ! qui que vous soyez, qui dans le flux et le reflux de ce siècle, avez conscience de marcher moins sur la terre ferme qu'au milieu des tempêtes et des tourbillons, ne détachez pas les yeux de l'astre splendide, si vous ne voulez être englouti par l'ouragan. Si s'élève la bourrasque des tentations, si se dressent les écueils des tribulations, regardez l'étoile, appelez *Marie*. Si vous êtes



LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE,
d'après le tableau de Pacchia, dans l'église Saint-Bernardin, à Sienne.

ballotté par les flots de la superbe ou de l'ambition, si par ceux de la calomnie ou de la jalousie, regardez l'étoile, appelez *Marie*. Si la colère ou l'avarice, ou l'attrait de la chair viennent à soulever la nef de l'âme, tournez vers *Marie* les yeux. Troublé de l'énormité de vos crimes, honteux de vous-même, tremblant à l'approche du terrible jugement, sentez-vous se creuser sous vos pas le gouffre de la tristesse et l'abîme du désespoir ? Pensez à *Marie*. Dans les dangers, dans l'angoisse et le doute, pensez à *Marie*. Qu'elle soit sur vos lèvres sans cesse, qu'elle soit toujours en votre cœur ; imitez-la pour vous assurer son suffrage. La suivant, vous ne déviez pas ; la priant, vous ne désespérez pas ; pensant à elle, vous ne sauriez vous égarer. Soutenu par elle, vous ne tombez pas ; couvert par elle, vous ne craignez pas ; guidé par elle, nulle lassitude à redouter : Celui



L'ÉDUCATION DE LA SAINTE VIERGE, d'après Murillo.

qu'elle favorise arrive au but sûrement. Et ainsi expérimentez-vous en vous-même le bien fondé de cette parole : *et le nom de la Vierge était Marie* (1). »

Prosterné devant le berceau de notre Mère, saint Alphonse de Liguori récitait cette prière que nous dirons avec lui :

« Céleste enfant, vous qui êtes destinée à devenir la Mère de mon Rédempteur et la grande médiatrice des misérables pécheurs, ayez pitié de moi. Vous voyez à vos pieds un ingrat qui recourt à vous et qui implore votre protection. Je mériterais, il est vrai, par mes ingratitudes passées, d'être abandonné de vous et de mon Dieu ; mais j'ai toujours ouï dire (et pourrais-je ne pas le croire, en sachant combien est grande votre miséricorde ?) que vous ne rejetez point quiconque se recommande à vous avec confiance. Vous donc, la plus sublime des créatures, puisque Dieu seul est au-dessus de vous et que les plus grands Saints vous sont inférieurs, vous, ô Sainte des Saints, ô Marie, abîme de grâce, secourez un malheureux qui, par sa faute, a perdu la grâce. Je sais que vous êtes si agréable à Dieu qu'il ne vous refuse rien. Je sais que vous prenez plaisir à soulager les malheureux pécheurs. O Marie, montrez combien est grand votre crédit auprès de Dieu, en m'obtenant une lumière et une flamme divine, si puissante, que de pécheur que je suis, elle me change en saint et que, détachant de la terre toutes mes affections, elle embrase mon cœur du divin amour. Faites-le, ô Marie, puisque vous le pouvez. Faites-le pour l'amour de ce Dieu qui vous a faite si grande, si puissante et si miséricordieuse. Je l'espère fermement. »

Saint Alphonse de Liguori avait raison de prier ainsi ; la naissance de Marie va faire succéder l'aube à la nuit : « la Nativité de la Vierge, on l'a justement dit, est la dernière soirée du monde ancien (2) » ; un monde nouveau va naître et la lumière va luire dans les ténèbres, *lux in tenebris lucet !*

1. Homélie 2 *Super Missus est*. Traduction de Dom Guéranger, *Année liturgique*. Le temps après la Pentecôte. Tome V, pages 194-195.
2. Abbé Joseph Lémann.





Chapitre Cinquième.

MARIE AU TEMPLE.

A meilleur titre que les autres filles de Juda, la Vierge Marie appartenait à Dieu. Dieu se l'était réservée avec une prédilection telle que l'enfant passa sans transition du berceau à l'autel, du foyer domestique au Temple de Jérusalem.

Les chants prophétiques de David allaient recevoir leur accomplissement. Ce que son œil avait découvert dans l'avenir, ce que sa lyre avait célébré avec enthousiasme, allait être réalisé par une jeune vierge, rejeton de sa race. « Je me suis réjouie dans la nouvelle qui m'a été donnée : nous irons dans la maison du Seigneur. O Jérusalem, voilà que nos pieds fouleront le sol sacré de tes parvis ! Mon âme tombe de défaillance sous le poids de mes désirs, car je ne soupire qu'après vos parvis, ô Seigneur ! Le passereau trouve un abri, la tourterelle possède un nid pour y déposer ses petits. Vos autels, ô Dieu des armées, vos autels, ô mon Roi, ô mon Maître, voilà l'asile que je réclame. Heureux celui qui ici-bas installe ses espérances en vous ! Il établit en son cœur des degrés de perfection... Le législateur suprême bénira ceux qu'il aime ; ils iront de vertu en vertu et sur la montagne de Sion ils verront de leurs yeux le Dieu des dieux. Un seul jour écoulé dans votre maison vaut mieux que des milliers d'années passées ailleurs. Aussi mon choix est fait : je serai au dernier rang dans la maison de mon Père plutôt que de vivre sous les tentes des pécheurs [1]. »

Tels furent les sentiments qui remplirent l'âme de la jeune vierge, le jour où saint Joachim et sainte Anne la présentèrent au Temple.

Les parents étaient dignes de leur enfant. Dans un même sentiment de foi, ils confièrent leur chère petite Marie au grand-prêtre, qui, en la recevant, éleva la voix et dit : « Israël, puisse l'Eternel diriger vers toi sa lumière ; qu'il te fasse prospérer en toute chose ; qu'il t'accorde la paix ! » — Le vœu du grand-prêtre sera exaucé ; Marie va vivre calme et heureuse dans la maison de Dieu.

« L'enceinte du Temple de Jérusalem, écrit l'un des derniers historiens de la Sainte Vierge, renfermait plusieurs habitations ; dans l'une d'elles, séparée des autres, vivaient ensemble des petites filles et des vierges, lesquelles, sous la conduite de pieuses femmes et la direction des prêtres, recevaient une éducation parfaite et distinguée... Elles s'adonnaient au travail, à l'étude et à tout ce que comportait l'enseignement d'alors. Mais sur-

1. *Les gloires de Marie*, tome II, page 48. Edition de 1828.



Phot. E. Bernard et Cie — Pour l'église Saint-Nicolas de Chardonnet.

LA JEUNESSE DE LA VIERGE. — Reproduction d'un vitrail exécuté par M. Ch. Champigneulle ; composition de M. Ad. La Lyre.

tout elles se formaient à vivre de la pensée du ciel et à marcher en présence de Dieu. Placée au milieu de ces jeunes filles, la petite Marie ne tarda pas à laisser entrevoir quel prodige de perfection elle serait un jour. Toujours obéissante, modeste dans son maintien, affable envers tous, elle était encore recueillie dans la prière et singulièrement avide de silence et de la contemplation des biens célestes, à laquelle, par tant de titres, la conviait le saint lieu. Grande, en outre, était la lumière de science et d'amour qu'elle retirait à chaque instant de la lecture et de la méditation des livres saints. Aussi l'étude habituelle de la Bible fournissait-elle à son intelligence une source d'enseignements féconds. La création du monde, racontée par la Genèse, l'histoire de ses ancêtres, la vie de Moïse, de Job, d'Isaïe et des autres Prophètes, les souvenirs de son peuple, les rites de la religion, tout élevait son âme vers Dieu et l'embrasait de saints désirs. Son union avec Dieu était continuelle. Sa prière, que rien n'était capable d'interrompre, comme le sourire de son âme, comme un abandon et un oubli d'elle-même, était un acte d'adoration et d'humilité profonde, une élévation de l'esprit et du cœur au-dessus des choses de la terre. Chaque jour elle adressait à Dieu cette prière : « Seigneur, que votre nom soit glorifié et sanctifié, en ce monde que vous avez créé selon votre bon plaisir ; que votre règne se répande sur toute la terre ; que s'accomplisse la Rédemption et que vienne bientôt le Messie. O Seigneur, délivrez ceux qui sont dans les chaînes ; donnez la vue aux aveugles, soulagez les malheureux, venez au secours de l'exilé ! protégez ses enfants, ayez compassion de l'orphelin, de la veuve, et détruisez les voies des pécheurs. Soyez béni, ô Dieu, qui régnez dans tous les siècles. Ton Dieu, ô Sion, régnera sur toutes les générations [1]. »

Dieu allait exaucer la prière de l'enfant prédestinée. Lui-même préparait les voies à la venue toute prochaine de son Fils. Le cri de Zorobabel n'était plus simplement un cri d'espérance. Les temps avaient marché ! Aux Juifs, qui se lamentaient au souvenir des magnificences de l'ancien Temple, Zorobabel avait dit : « Ne pleurez plus. Voici ce que dit le Seigneur : Bientôt je remuerai le ciel et la terre. Voici, voici le Désiré des nations ! Il viendra ici et la gloire de cette maison sera plus grande que celle de la précédente. » Si les murs de l'édifice ne tressaillaient pas encore à la présence du Messie, ils s'honoraient déjà de la présence de sa Mère.

Comment parler de cette éducation où la grâce triomphe sans résistance, où Dieu règne sans conteste ?

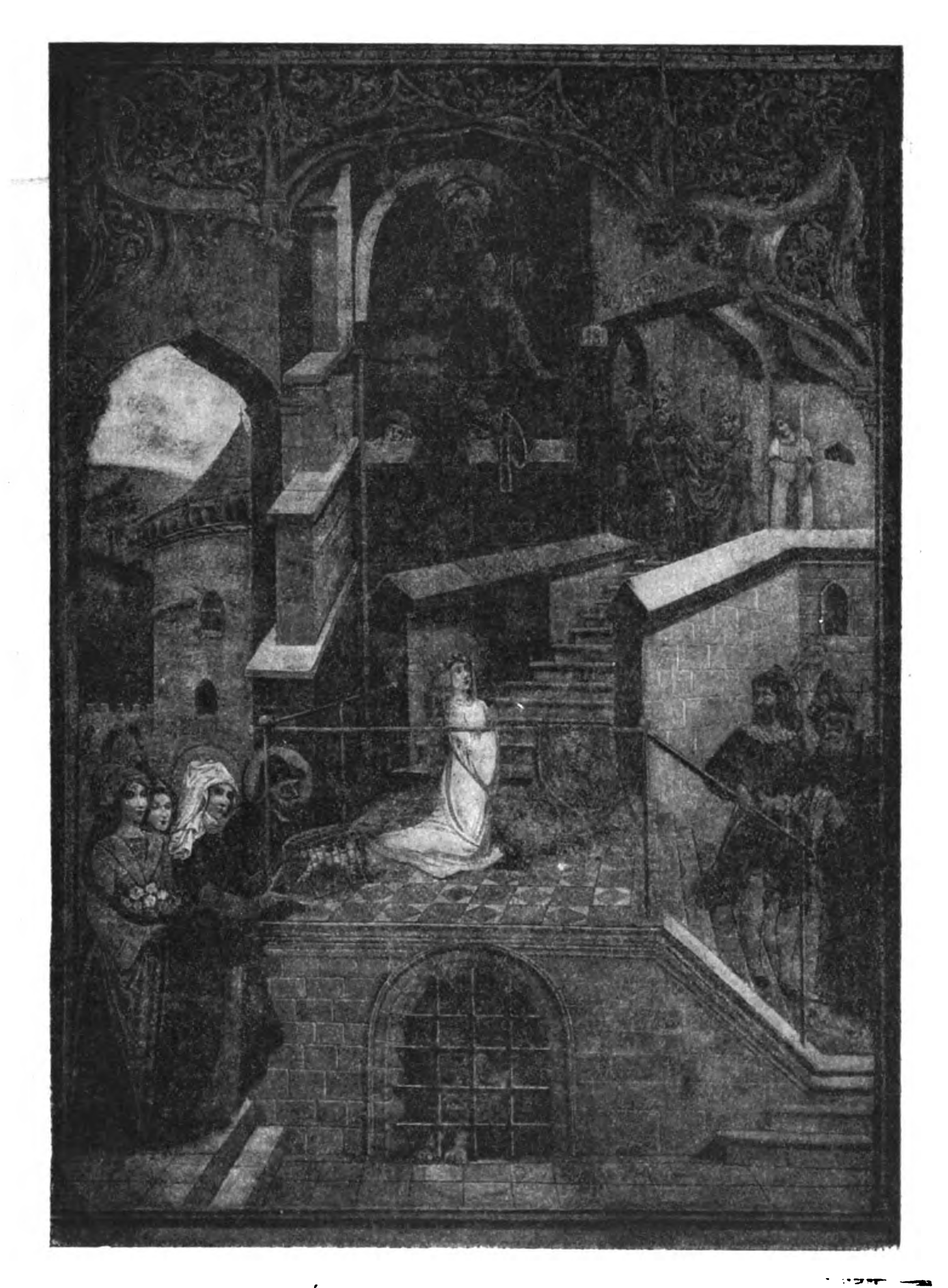
Saint Thomas d'Aquin a résumé les éloges des Pères en ce seul mot : « La jeune Marie grandissait de grâce plus que de corps et autant de moments s'ajoutaient à sa vie, autant de grâces lui venaient en accroissement. *Crescebat puella gratia magis quam substantia. Totidem momenta, totidem erant gratiarum crementa.* »

Par son obéissance aux moindres prescriptions de la loi, elle amassait le plus riche trésor de mérites qu'aucune créature eût possédé ; par sa douceur, sa modestie, son inaltérable charité, elle était arrivée à résoudre le difficile problème de plaire aux hommes sans jamais déplaire à Dieu.

« Marie, dit saint Ambroise, était vierge jusque dans son cœur. Elle avait une candeur qui la rendait incapable du moindre déguisement et de la plus légère tromperie. Elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, sage dans ses projets. Elle parlait rarement ; elle lisait assidûment les saints livres ; elle ne mettait pas sa confiance dans les richesses incertaines, mais dans les prières des pauvres ; elle était toujours appliquée à l'ouvrage ; elle n'avait jamais que des entretiens modestes ; elle ne voulait avoir d'autres témoins de son cœur que Dieu seul. Bien loin de blesser personne, elle faisait du bien à tout le monde ; elle rendait toute sorte d'honneurs à ses supérieurs ; elle ne portait

1. Père Mola, *Vie de la Sainte Vierge*, pages 24 et 25. Desclée, De Brouwer et Cie.

envie à aucune de ses compagnes. Elle fuyait la vaine gloire et consultait en tout la raison ; elle aimait ardemment la vertu. L'a-t-on jamais vue prendre un air de hauteur pour ses parents, avoir un sentiment opposé aux leurs, regarder avec dédain ses inférieurs, tourner en ridicule les défauts des autres, éviter la rencontre des pauvres? Ses



PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.
Conservé à la cathédrale de Saint-Dié (1510).

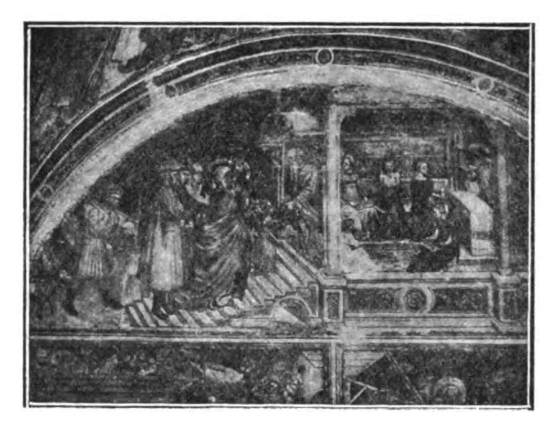
regards étaient pleins de douceur, ses discours respiraient l'honnêteté, ses actions la modestie. Ses manières n'avaient rien que de convenable, sa démarche rien qui sentît la mollesse, le ton de sa voix rien de dominateur, tout son extérieur était tellement réglé qu'on voyait dans toute sa personne une image de son âme, et que toute sa conduite

était un modèle accompli de toutes les vertus. Comme une grande maison se fait connaître dès son frontispice et qu'à son entrée on s'aperçoit qu'elle est éclairée de toutes parts, de même notre âme, débarrassée de tous les obstacles qui peuvent l'obscurcir, doit briller au dedans d'une lumière si vive qu'elle se répande jusqu'au dehors.

« L'étendue de la charité de Marie était telle qu'elle ne savait ce que c'était que d'y mettre des bornes, et qu'il n'y avait pas de temps où son zèle ne trouvât quelque occasion de s'exercer. Vous rappellerai-je la frugalité de sa nourriture? Souvent elle se refusait les choses les plus nécessaires et prolongeait son jeûne pendant plusieurs jours. Lorsqu'elle était forcée de satisfaire aux exigences de la nature, loin de chercher les viandes délicates, elle se contentait des plus communes, ou de celles qu'elle trouvait les premières. Elle songeait bien moins à flatter son goût qu'à soutenir sa vie. De même, elle n'avait recours au sommeil que par une nécessité absolue ; et alors, pendant que son corps était assoupi, son esprit veillait et il se rappelait souvent ses lectures ; ou bien, il continuait les réflexions interrompues, exécutait ce qu'il avait projeté ou prévoyait ce qu'il devait faire. Les moments que nous passons dans le sommeil sont inutiles pour nous ; ils étaient pour la Sainte Vierge des moments de religion et de piété. Lorsque Marie demeurait seule, son occupation était continuelle. Si elle était avec les autres, elle était d'un abord affable, sa démarche pleine de modestie la faisait respecter de tous ceux qui la voyaient, et, à chaque pas qu'elle faisait, elle semblait laisser après elle des vestiges de sa vertu. Elle paraissait aussi attentive à tout ce qu'elle faisait que si elle eût été exposée aux yeux de plusieurs censeurs. Elle s'acquittait de ses devoirs plutôt comme une personne qui les enseigne que comme un disciple qui les pratique.

« Jetez sans cesse les yeux sur la vie de la Sainte Vierge, ses actions sont pour tous une règle sûre de conduite [1]. »

1. Saint Ambroise, *Traité sur les Vierges*, livre II. Traduction de M. Perdrau.



PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

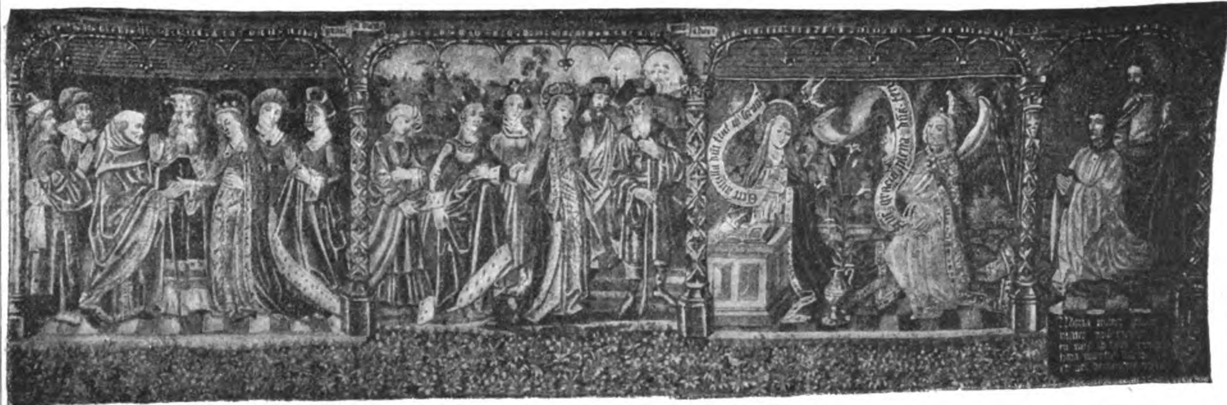


Chapitre Sixième.

MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

JUSQU'A l'âge de quinze ans, Marie, pense-t-on, resta dans le Temple. Elle ignorait tout, excepté Dieu ; elle était ignorée de tous, excepté de Lui. A ce moment, elle fut invitée par ses parents, ou à leur défaut, par ses tuteurs à suivre la coutume des Juifs et à se choisir un époux, condition nécessaire pour assurer la transmission légale des biens de famille.

Or, dans le recueillement du Temple, Dieu avait parlé à son cœur ; elle s'était promis de lui garder son corps comme son âme et de vivre, sous son regard et avec son secours, dans la virginité. Elle déclina donc l'offre et, pleine de confiance dans le Seigneur, résolut de maintenir son vœu sans le rompre jamais.



Le mariage de la Sainte Vierge. — Marie conduite chez saint Joseph. — L'Annonciation. — Le donateur.

TAPISSERIES DE BEAUNE (fin du XVe siècle).

Une antique tradition, conservée par Nicéphore, nous rapporte le gracieux miracle qui écarta les pensées terrestres de sa famille et fit triompher la plus belle des vertus.

« On était à la veille de la Dédicace, solennité qui attirait les Juifs à Jérusalem. Le Grand-Prêtre convoqua alors les princes du peuple, les vieillards, les docteurs de la loi et aussi les plus proches parents de Marie... Tous se mirent en prières. Le Grand-Prêtre approcha de l'autel pour y recevoir la lumière du Très-Haut.

« Tout à coup, ou un ange, ou une voix du propitiatoire, proféra ces paroles : « Il est temps que s'accomplisse l'oracle d'Isaïe disant : « Il sortira une tige de la racine de Jessé,

« et une fleur s'élèvera de cette tige. » Que tous les membres de la famille de David déposent une baguette d'amandier dans le temple ; celui dont la baguette sera trouvée fleurie et sur laquelle l'Esprit de Dieu viendra se reposer sous forme de colombe, deviendra l'Epoux de la Vierge.

« La voix mystérieuse circonscrivit le sort dans la famille de David, parce que Marie, comme fille unique, était l'héritière de tous les biens paternels. Or, d'après une loi de Moïse ayant pour but d'empêcher l'aliénation ou la dispersion des héritages, toute fille héritière était tenue de se marier avec un homme de sa tribu et de sa famille.

« L'ordre du Seigneur fut publié par des hérauts, au son de la trompette sacrée, dans tout le pays de Juda, et tous les jeunes gens de la famille de David accoururent en nombre. Après que chacun eut déposé sa baguette près de l'autel du Propitiatoire, on offrit des sacrifices au Dieu qui fit fleurir la verge d'Aaron et on le pria de renouveler le prodige. Le lendemain, aucune baguette n'ayant fleuri, le Grand-Prêtre consulta de nouveau le Seigneur, et il lui fut répondu, comme autrefois à Samuel, qu'il y avait encore un fils de David qui ne s'était pas présenté à la convocation. En effet, il apprit bientôt qu'il existait un membre de la famille de David, nommé Joseph, qui, plus âgé que les autres prétendants..., n'avait pas osé venir disputer l'honneur et les avantages des noces proposées.

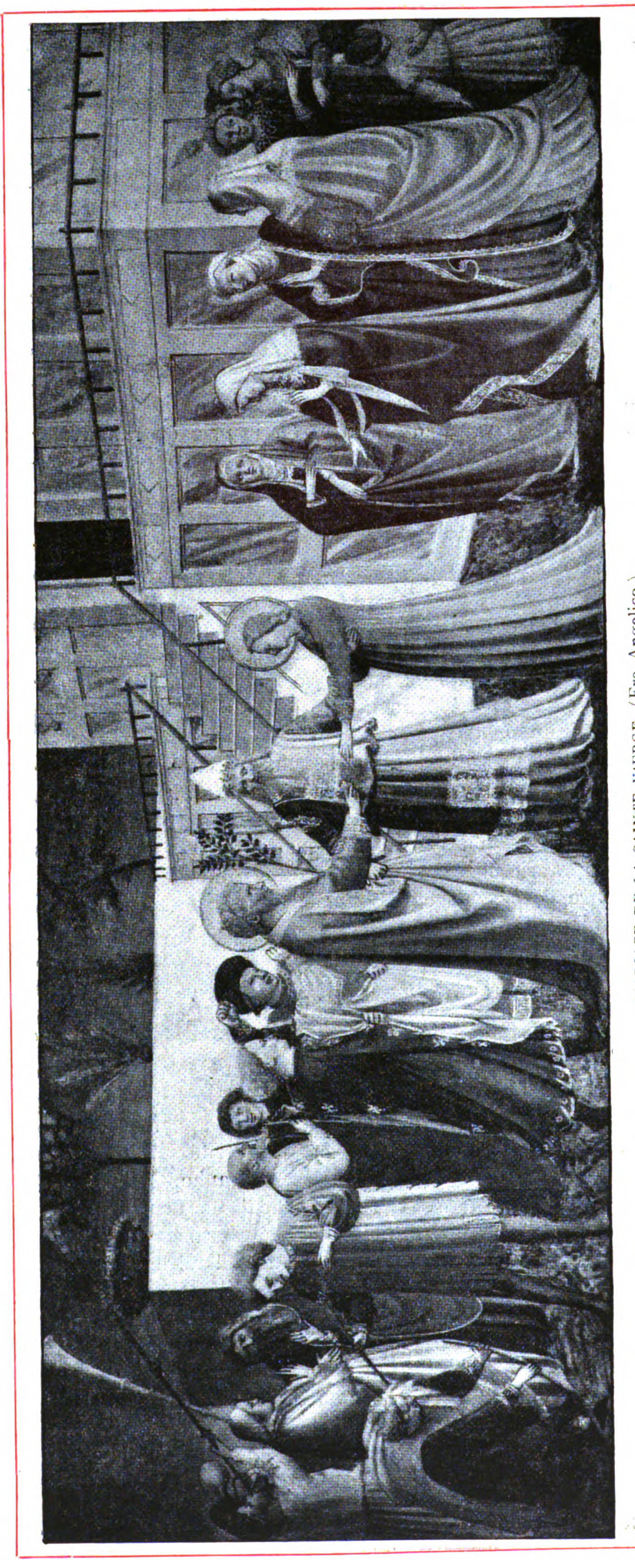
« Forcé de se mettre enfin sur les rangs, Joseph, à son tour, déposa près de l'autel la baguette du sort. Le lendemain elle était toute couverte de fleurs, et une blanche colombe descendue du ciel, après l'avoir touchée un instant de son aile, venait se reposer sur la tête de l'élu de Dieu. Symbole charmant et plein de sens, dont personne, excepté peut-être la seule Marie, n'eut alors l'intelligence.

« Joseph, âgé d'environ quarante-cinq ans, était donc l'époux réservé par le Seigneur à la Vierge. Tous les jeunes prétendants se résignèrent à leur sort défavorable, hormis un nommé Agab, jeune homme très riche, et magnifiquement apparenté, qui, dans son dépit, brisa sa verge d'amandier et alla s'enfermer dans les grottes d'Elie. Plus tard il devint un fervent disciple de Marie et s'éleva à une haute sainteté (1). »

Admirable alliance que cette alliance de Joseph et de Marie ! Voici deux époux qui se donnent l'un à l'autre avec un amour sans exemple dans un mariage sans pareil. « Mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. » Ainsi parle Bossuet, et n'osant pas aborder seul un tel mystère, il choisit pour guide saint Augustin, dont les sublimes envolées lui plaisent et provoquent l'essor de son propre génie. « Saint Augustin, nous dit-il, remarque, avant toute chose, qu'il y a trois liens dans le mariage : premièrement, le sacré contrat, par lequel Marie et Joseph se sont donnés l'un à l'autre ; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph et Joseph à la divine Marie ; si bien que leur mariage est très véritable... Mais de quelle sorte se sont-ils donnés l'un à l'autre ? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit ? De se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver éternellement l'une l'autre par une correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin, que les promesses qu'ils se sont données, doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes... Dites-nous, ô divin Joseph,

1. Chanoine Rolland, *La Reine du Paradis*, tome Ier, page 232 et suiv.




MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE. (Fra Angelico)

qu'est-ce que vous aimez en Marie ? Ah ! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux ; et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte Epouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur, si bien que son amour conjugal, se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel !... Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal : il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable : c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus...

« Comment donc Jésus est-il le fruit de ce mariage ? Cela peut-être paraît impossible ; toutefois... j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce béni enfant, est sorti en quelque manière de l'union virginale de ces deux époux. Car n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel ? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée ? N'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit? Oui, certainement, nous dit saint Fulgence, « il est le fruit, il est l'ornement, il est le prix et la récompense de la sainte « virginité : *sanctæ virginitatis fructus, decus et munus.* » C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel ; c'est à cause de

sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle et recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et par conséquent, ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la féconde? Que si c'est sa pureté qui la féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Mère, elle est le dépôt du juste Joseph... Mais je passe encore plus loin... je dis que la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste Epoux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée.

« O féconde virginité, si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve ; et tous deux la présentent au Père éternel, comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas à la vérité par la chair, mais il est son fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint à sa mère. Et saint Augustin l'a dit en un mot : *Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo meruerunt.* O mystère de pureté ! O paternité bienheureuse ! O lumières incorruptibles ! qui brillent de toutes parts dans ce mariage [1] !... »

Marie et Joseph, époux modèles, vécurent à Nazareth : sans doute leur maison était pauvre ; mais ils étaient heureux ensemble, travaillant de leurs mains, se confiant à la Providence, assurés de n'être jamais abandonnés par elle. C'est vers cette humble demeure que l'Ange Gabriel, Messager de Dieu, descendit un jour, et ce jour fut grand pour l'humanité.


1. 1er Sermon sur saint Joseph, 1er point. Edition Méquignon, tome IV, page 330 et suiv.



LE MARIAGE DE LA VIERGE, par Orcagna.



Chapitre Septième.

L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

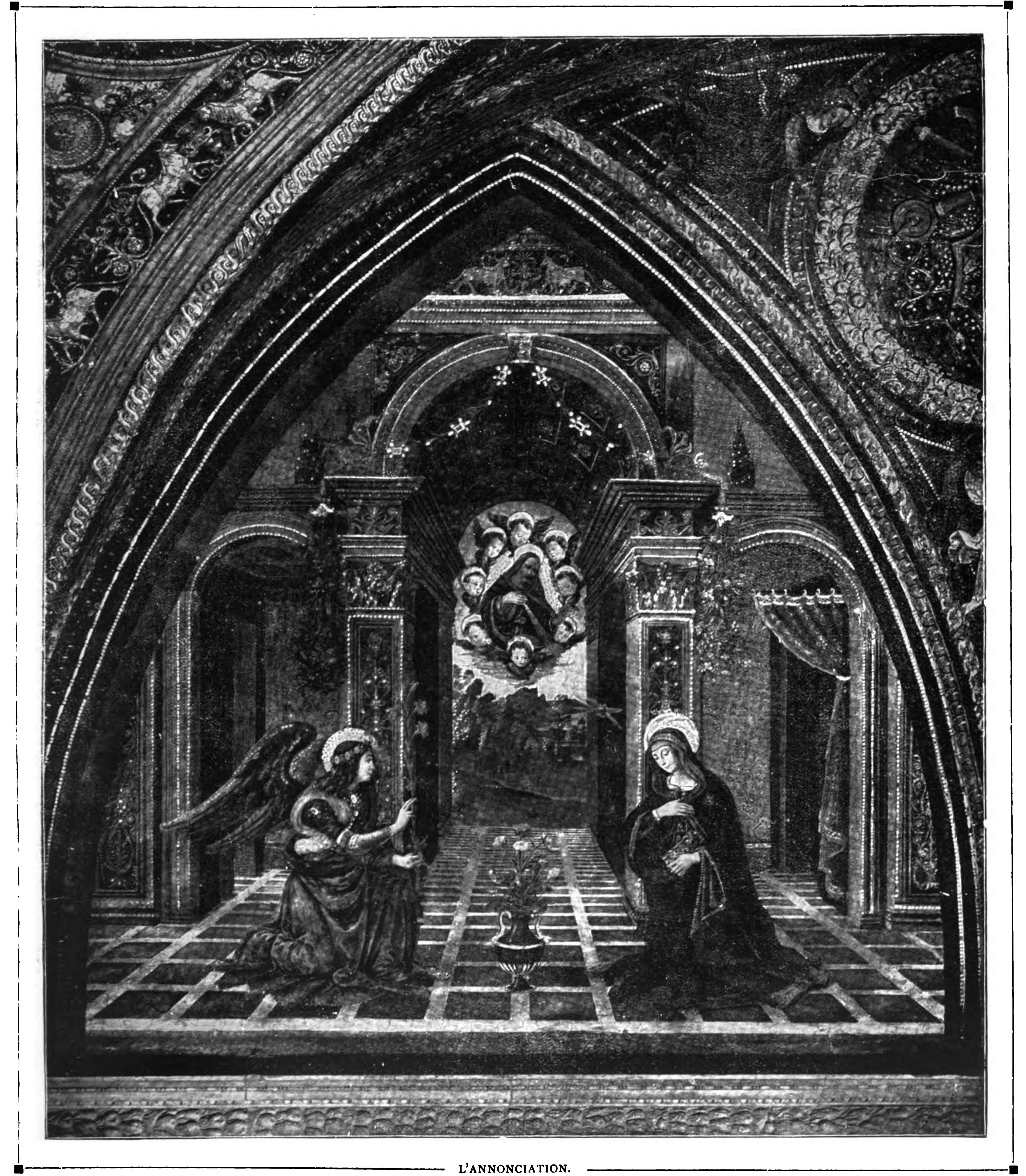
Assistons, recueillis, à l'entrevue de l'Ange et de la Vierge.

« Au sixième mois, dit saint Luc [1], l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une Vierge mariée à un homme de la maison de David, nommé Joseph ; et le nom de la Vierge était Marie. Et l'Ange étant entré où elle était, lui dit : Salut, ô pleine de grâce ! Le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes. Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Et l'Ange lui dit : Ne craignez point, Marie ; car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; voici que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; et il régnera éternellement sur la maison de Jacob ; et son règne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il ? Car je ne connais point d'homme. Et l'Ange lui répondit : l'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Et voilà qu'Elisabeth, votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse ; et ce mois est le sixième de celle qui était appelée stérile ; car rien n'est impossible à Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

On conçoit quelles émotions délicieuses envahissaient l'âme des saints, en lisant cette page de l'histoire de Marie. En la méditant, leur cœur prenait feu. *In meditatione exardescet ignis.*

« Quel est le langage de l'Ange envoyé à la Vierge très pure ? demande saint Sophrone, évêque de Jérusalem. Comment lui porte-t-il cette très heureuse nouvelle ? Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Messager de joie, c'est par la joie qu'il ouvre l'entretien. Il savait que le message, dont il était porteur, préparait une grande joie à tous les hommes et pareillement à toutes les créatures et chasserait de tout lieu, toute douleur. Il savait que par la divine connaissance de ce mystère, le monde resplendirait d'éclat ; il savait que la nuit de l'erreur serait dissipée ; il savait que l'aiguillon de la mort serait émoussé ; il savait que la force de la corruption serait brisée : il savait que la victoire serait arrachée à l'enfer ; il savait que le salut brillerait pour l'homme tombé, qui depuis si longtemps était accablé de tant de maux, depuis qu'il avait été

1. I, 26 et suiv.



L'ANNONCIATION.
Fresque de Pinturicchio dans l'appartement Borgia.

expulsé du paradis de délices, chassé de cet heureux séjour. Voilà pourquoi l'Ange commence son message par la joie ; voilà pourquoi il prélude à son discours par une parole de joie ; voilà pourquoi, avant d'annoncer d'aussi heureuses nouvelles, il fait appel à la joie, bien sûr d'apporter la joie à tous les fidèles.

« Il était convenable que la divine annonce de la joie débutât par des paroles joyeuses. L'Ange donc, avant toutes choses, parle de joie, parce qu'il n'ignore pas l'issue de son ambassade, et qu'il sait pertinemment que son entretien avec la Vierge sera pour tout l'univers un grand sujet de joie. Et assurément, quelle joie, quelle félicité trouverez-vous qui ne soit dépassée par ce dialogue de l'Ange avec cette Vierge bienheureuse et source de joie? Réjouissez-vous, ô Mère de la joie céleste ; réjouissez-vous, ô principe de la plus profonde joie ; réjouissez-vous, ô siège principal de la joie salutaire ; réjouissez-vous, ô accroissement de la joie immortelle ; réjouissez-vous, hôtel mystique de la joie ineffable ; réjouissez-vous, ô fontaine fortunée de la joie intarissable ; réjouissez-vous, ô trésor divin de la joie éternelle ; réjouissez-vous, ô arbre très florissant de la joie vivifiante ; réjouissez-vous, ô virginale Mère de Dieu...

« Qui pourra exprimer votre splendeur? Qui osera raconter ce prodige, qui est vous-même ! Qui se croira capable de dire votre magnificence? Vous avez glorifié la nature humaine, vous avez surpassé les chœurs des Anges ; vous avez effacé l'éclat des Archanges, vous avez mis à vos pieds les sièges sublimes des Trônes, vous avez abaissé la hauteur des Dominations, vous avez devancé les commandements des Principautés, vous avez affaibli la force des Puissances. Vous êtes sortie, vertu plus puissante que les Vertus mêmes ; vous avez vaincu, de vos yeux terr stres, la vue très perspicace des Chérubins ; vous avez dépassé, des ailes de votre âme divinement agitées, le vol des Séraphins aux six ailes. Enfin vous avez laissé bien loin toute créature, vous qui, plus que toute autre créature, brillez pure et belle ; vous qui avez reçu en vous le Créateur de toutes les créatures, l'avez porté dans votre sein...

« Vous êtes vraiment bénie entre toutes les femmes, car vous avez changé en bénédiction la malédiction d'Eve ; car vous avez fait qu'Adam, qui gisait frappé d'exécration, fût béni par vous. Vous êtes vraiment bénie parmi les femmes, car par vous la bénédiction du Père est apparue aux hommes et les a délivrés de l'ancienne malédiction ; vous êtes vraiment bénie parmi les femmes, car par vous vos ancêtres trouvent le salut, puisque vous enfantez le Sauveur, qui leur procurera le salut divin. Vous êtes vraiment bénie parmi les femmes, car sans aucun germe vous avez porté le fruit qui étend la bénédiction à tout l'univers et le rachète de la malédiction qui produisait les épines ; vous êtes vraiment bénie parmi les femmes, car, femme par votre naturelle condition, vous devenez pourtant la vraie Mère de Dieu. En effet, si celui qui naîtra de vous est véritablement Dieu incarné, c'est justement et à bon droit qu'on vous dira Mère de Dieu, vous qui très véritablement enfantez Dieu.

« Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu, une grâce qui ne sait point périr ; vous avez trouvé auprès de Dieu une grâce supérieure à toute autre ; vous avez trouvé auprès de Dieu une grâce souverainement désirable ; vous avez trouvé auprès de Dieu une grâce, la plus splendide de toutes. Vous avez trouvé devant Dieu la grâce jamais languissante : vous avez trouvé devant Dieu la grâce qui vous sauve ; vous avez trouvé devant Dieu la grâce qu'aucun choc n'ébranle ; vous avez trouvé devant Dieu la grâce tout à fait invincible ; vous avez trouvé devant Dieu la grâce qui durera sans fin. D'autres avant vous et en grand nombre, fleurirent par la sainteté ; mais à personne, comme à vous, la grâce ne fut donnée dans sa plénitude ; personne comme vous ne fut élevé à ce degré de magnificence ; personne comme vous ne fut prévenu de la grâce purifiante ; personne comme vous ne fut exalté au-dessus de toute hauteur.

« C'est votre droit, car personne comme vous ne s'est approché si près de Dieu ; personne comme vous ne fut enrichi des dons de Dieu ; personne comme vous ne fut fait participant de la grâce de Dieu. Vous surpassez tous les sommets les plus éminents parmi les hommes ; vous vous élevez au-dessus de tous les dons répandus sur tous par la divine largesse. Plus que tous vous êtes riche de la possession de Dieu, qui habite en vous. Personne n'a pu ainsi recevoir Dieu en soi, personne n'a pu ainsi jouir de la présence de Dieu, personne n'a été trouvé digne d'être ainsi illuminé par Dieu ; et c'est pourquoi, non seulement vous avez reçu en vous Dieu, Créateur et Seigneur de toutes choses, mais vous le possédez ineffablement incarné de vous, porté dans votre sein, et puis enfanté, et rachetant tous les hommes de la condamnation originelle et leur accordant le salut qui n'aura point de fin. Et c'est pourquoi j'ai crié et ne cesserai de crier avec force : Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie parmi les femmes (1) ! »

C'est sur le ton du dithyrambe que l'Orient, par la plume débordante d'amour de saint Sophrone, vient de commenter ces premières lignes des Annales de Marie. Les yeux fixés sur le même texte historique, l'Occident, par la plume vibrante de saint Bernard, va saluer en Marie le relèvement de la race humaine : « Réjouis-toi, ô Adam, notre père ; mais triomphe surtout, toi notre mère, ô Ève ! vous qui, ancêtres de nous tous, fûtes aussi envers nous tous des auteurs de mort ; meurtriers de votre race avant d'en être les pères. Consolez-vous désormais en cette noble fille qui vous est donnée ; mais, toi surtout, ô Eve, sèche tes pleurs ; toi de qui le mal sortit au commencement, toi qui, jusqu'aujourd'hui, avais communiqué ta disgrâce à ton sexe tout entier. Voici l'heure où cet opprobre va disparaître, où l'homme va cesser d'avoir droit de se plaindre de la femme. Un jour, cherchant à excuser son propre crime, il fit tout aussitôt peser sur elle une accusation cruelle : « La femme que j'ai reçue de vous, dit-il à Dieu, cette femme « m'a donné du fruit ; et j'en ai mangé. » O Eve, cours donc à Marie ; ô mère, réfugie-toi près de ta fille. C'est la fille qui va répondre pour la mère ; c'est elle qui va enlever la honte de sa mère, elle qui va satisfaire pour la mère auprès du Père ; car si c'est par la femme que l'homme est tombé, voici qu'il ne peut plus se relever que par la femme.

« Que disais-tu donc, ô Adam ! La femme que j'ai reçue de vous m'a donné du fruit, et j'en ai mangé. Ces paroles sont mauvaises, elles augmentent ton péché ; elles ne l'effacent pas. Mais la divine sagesse a vaincu ta malice ; elle a pris dans le trésor de son inépuisable bonté le moyen de te procurer un pardon qu'elle avait essayé de te faire mériter, en te fournissant l'occasion de répondre dignement à la question qu'elle t'adressait. Tu recevras femme pour femme ; une femme prudente pour une femme insensée : une femme humble pour une femme orgueilleuse ; une femme qui, au lieu d'un fruit de mort, te présentera l'aliment de la vie ; qui, au lieu d'une nourriture empoisonnée, enfantera pour toi le fruit des délices éternelles.

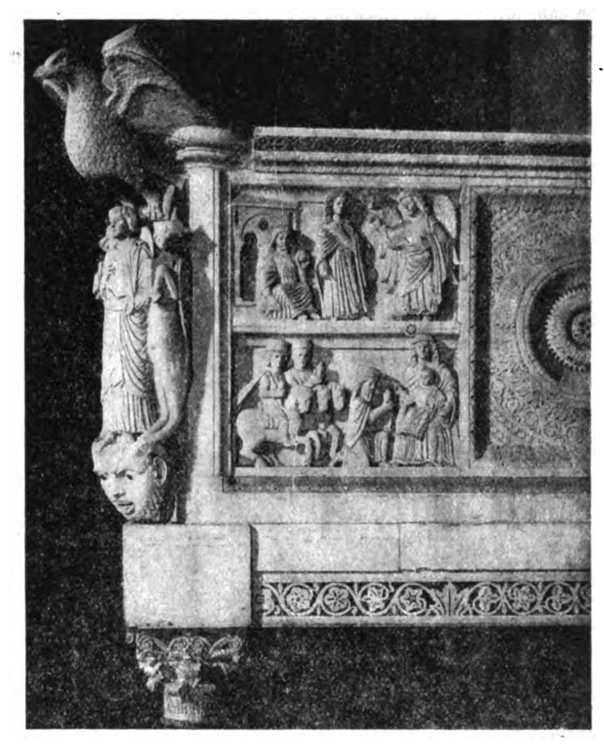
« Change donc en paroles d'actions de grâces ton injuste excuse, et dis maintenant : Seigneur, la femme que j'ai reçue de vous m'a donné du fruit de l'arbre de vie ; et j'en ai mangé ; et ce fruit a été doux à ma bouche ; car c'est en lui que vous m'avez rendu la vie (2). »

L'abbé de Solesmes, qui a si bien compris l'abbé de Clairvaux, chante à son tour la victoire de Marie sur Satan, à l'heure solennelle où elle prononça son *Fiat :* « Marie, dit-il, a recueilli les dernières paroles de l'Ange ; la volonté du Ciel est manifeste pour elle. Cette volonté lui est glorieuse et fortunée ; elle l'assure que l'ineffable bonheur de se sentir mère d'un Dieu lui est réservé, à elle, humble fille de l'homme, et que la fleur de virginité lui sera conservée. En présence de cette volonté souveraine, Marie s'incline

1. Traduction de l'abbé Petitalot, dans *La Vierge-Mère d'après la théologie*, tome Ier, pages 258-262.
2. Hom. 2e super *Missus est.*

dans une parfaite obéissance et dit au céleste envoyé : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

« Ainsi, selon la remarque de notre grand saint Irénée, répétée par toute la tradition chrétienne, l'obéissance de la seconde femme répare la désobéissance de la première ; car la Vierge de Nazareth n'a pas plus tôt dit : Qu'il me soit fait, *Fiat*, que le Fils éternel de Dieu, qui, selon le décret divin, attendait cette parole, se rend présent, par l'opération de l'Esprit-Saint, dans le chaste sein de Marie et vient y commencer une vie humaine. Une vierge devient mère et la Mère d'un Dieu ; et c'est l'acquiescement de cette vierge à la souveraine volonté qui la rend féconde, par l'ineffable vertu de l'Esprit-Saint. Mystère sublime qui établit des relations de fils et de mère entre le Verbe éternel et une simple femme ; qui fournit au Tout-Puissant un moyen digne de lui, d'assurer son triomphe contre l'esprit infernal, dont l'audace et la perfidie semblaient avoir prévalu jusqu'alors contre le plan divin !



L'ANNONCIATION, par Guido da Como (1250)
Bas-relief à l'église San Bartolomeo à Pistoie.

« Jamais défaite ne fut plus humiliante et plus complète que celle de Satan, en ce jour. Le pied de la femme, de cette humble créature qui lui offrit une victoire si facile, ce pied vainqueur, il le sent peser maintenant de tout son poids sur sa tête orgueilleuse qui en est brisée. Eve se relève dans son heureuse fille pour écraser le serpent. Dieu n'a pas choisi l'homme pour cette vengeance : l'humiliation de Satan n'eût pas été assez profonde. C'est la première proie de l'enfer, sa victime la plus faible, la plus désarmée, que le Seigneur dirige contre cet ennemi. Pour prix d'un si haut triomphe, une femme dominera désormais, non seulement sur les anges rebelles, mais sur toute la race humaine, bien plus, sur toutes les hiérarchies des Esprits célestes. Du haut de son trône sublime, Marie, Mère de Dieu, plane au-dessus de toute la création. Au fond des abîmes infernaux, Satan rugira d'un désespoir éternel, en songeant au malheur qu'il eut de diriger ses premières attaques contre un être fragile et crédule que Dieu a si magnifiquement vengé ; et dans les hauteurs du ciel, les Chérubins et les Séraphins lèveront timidement leurs regards éblouis vers Marie, ambitionneront son sourire et se feront gloire d'exécuter les moindres désirs de cette femme, la Mère du grand Dieu et la sœur des hommes (1). »

Quand l'Archange quitta Marie, Dieu était avec elle : Dieu était avec nous.

Hôte de ses créatures, serviteur de ses serviteurs, rançon de nos crimes, le Verbe devenait, par sa nature humaine, le Fils de Marie, comme il était de toute éternité, par sa nature divine, le Fils du Tout-Puissant. Caché dans les chastes flancs de la Vierge, il commençait sa vie mortelle, et, comme s'exprimait David, entrait d'un pas décidé dans la carrière, dans la carrière, hélas ! qui doit aboutir au Calvaire !... Le Calvaire, écartons pour un temps ce nom et tout ce qu'il rappelle ; arrêtons-nous plutôt aux mystères de cette première et délicieuse année qu'on a si bien nommée « l'année douce ».

1. *L'année liturgique*. Le Carême. Pages 610-612.

L'*année douce* ne comptera guère que dix mois ; s'ouvrant au jour de l'Annonciation, elle se fermera au jour de la Purification, quand Siméon fera luire aux yeux de Marie le glaive qui doit déchirer son âme.



L'ANNONCIATION. —Gravure de M. E. Froment, d'après Botticelli.

Cette année comprend la Visitation et ses élans sublimes, la Nativité du Sauveur dans l'extase amoureuse de la Vierge, l'Adoration des bergers et des Mages, enfin et surtout, ces pures, ces intimes émotions de la jeune Mère nourrissant son Fils de son lait et le couvrant de ses baisers.



Chapitre Huitième.

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

« Dans les jours qui suivirent l'accomplissement de l'adorable mystère de l'Incarnation, raconte saint Luc, Marie, se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes, en une ville de la tribu de Juda. Et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Aussitôt qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, il arriva que son enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie du Saint-Esprit ; et d'une voix forte, elle s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi? Car votre voix n'a pas plus tôt frappé mes oreilles, en me saluant, que mon enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein. Bienheureuse êtes-vous, ô vous qui avez cru, car ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira. Alors Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante : car voilà que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras, il a dispersé ceux qui s'enflaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leur trône et il a exalté les humbles. Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches. Il a pris sous sa protection Israël son enfant, se souvenant de sa miséricorde, selon la promesse qu'il avait faite à nos pères, à Abraham et à sa race pour toujours [1]. »

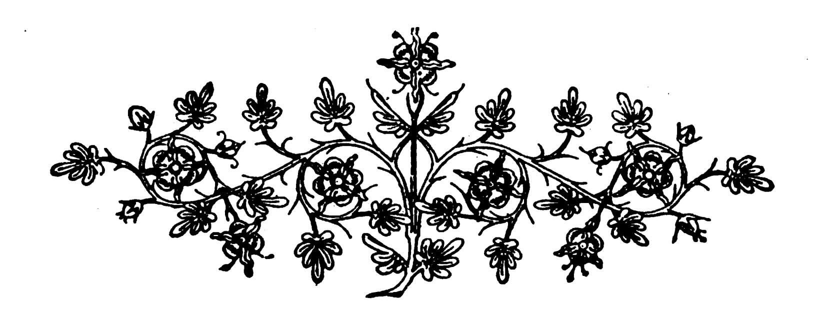
Ce cantique, appelé parfois l'Evangile de Marie, est la réponse de la Vierge aux paroles d'Elisabeth insérées par l'Eglise dans la Salutation angélique.

« Jamais, a dit un penseur [2], l'inspiration n'a jailli avec plus de plénitude et de puissance que dans ce merveilleux cantique auquel nos oreilles ne peuvent s'habituer, depuis dix-huit siècles qu'il retentit dans le monde, et dont nos bouches fidèles remplissent de plus en plus la prédiction. Tout le souffle prophétique qui respire dans les immortels psaumes de son royal ancêtre semble être passé dans l'âme de Marie, agrandi et réglé par la possession de son objet. Et ce qui fait ressortir la majesté et la puissance de ce chant divin, c'est l'humilité et la faiblesse de celle qui le profère. Que le cantique d'une Judith, d'une Débora ait ce caractère, on le conçoit, d'après la hardiesse qu'elles ont fait

1. Luc, I, 36-55.
2. Nicolas, *La Vierge Marie*, tome II, pages 243-244.

paraître dans leurs actions ; mais Marie, l'humble Marie, Marie, la servante de Dieu, qui n'a d'autre sentiment que celui de sa bassesse, où a-t-elle pris tous ces transports, tous ces accents de gloire, de grandeur, de puissance, qui s'accumulent dans sa bouche, qui louent le Tout-Puissant comme il ne l'a jamais été par aucune créature, et qui, l'enveloppant elle-même dans leur éclat, la font paraître à ses propres yeux l'objet de la vénération de l'Univers, et le plus glorieux témoin de cette grandeur de Dieu qu'elle exalte. Où a-t-elle pris ces accents ? Elle les a pris dans ce sentiment même de sa bassesse propre, joint à celui de la grandeur qu'elle a reçue de Dieu. Ces deux sentiments inspirés à Marie par la Vérité même, personnellement vivante dans son sein, étaient comme deux abîmes qui s'appelaient réciproquement : la vue de sa bassesse lui donnait le sentiment distinct de la grandeur qu'elle devait à Dieu, et la vue de celle-ci accroissait le sentiment de sa bassesse. Cette divine grandeur retentissait en quelque sorte dans l'abîme de son humilité comme dans un merveilleux instrument de musique, dont la capacité sonore et harmonieuse était admirablement propre à faire résonner le nom du Seigneur. Elle pouvait s'avouer d'autant plus heureuse, d'autant plus grande, d'autant plus justement célébrée entre toutes les créatures, que la profonde humilité de son âme la rendait plus propre à témoigner que Dieu seul lui avait fait ces grandeurs et à lui en renvoyer la gloire.

« Voilà, autant qu'il est possible à notre faiblesse d'interpréter ce chant divin, quel est son rapport avec le Cœur de Marie. On ne saurait y voir un chant de louange à Dieu, n'impliquant aucun honneur pour la Vierge Marie. Marie loue Dieu en elle, et elle se loue en Dieu : deux louanges qui se pénètrent et ne peuvent se séparer. Ce sont les grandes choses que Dieu lui a faites qui sont le sujet de son cantique, qui témoignent la grandeur, la puissance, la miséricorde du Très-Haut. Or, ces grandes choses sont en Marie ; sont Marie elle-même dans sa divine maternité. Ne pas honorer Marie, c'est dès lors ne pas honorer Dieu dans son plus grand sujet créé de louange. Aussi Marie se loue-t-elle en elle-même : elle accepte les hommages profonds d'Elisabeth ; elle se livre à des transports de triomphe ; elle appelle tous les siècles futurs à la célébrer. Mais elle se loue comme la servante du Seigneur, elle tressaille de joie en Dieu son Sauveur ; elle nous invite à la célébrer, parce qu'il a regardé sa bassesse. »





LA VISITATION, par Albertinelli Mariotto.



Chapitre Neuvième.

MARIE MET AU MONDE LE VERBE INCARNÉ.

Les privilèges extraordinaires de Marie ne lui ont éte accordés, — nous l'avons remarqué, — qu'en vue de sa maternité divine : ses vertus, ses gloires, et cette grandeur surhumaine qu'elle chante en son *Magnificat*, tout cela ne s'explique que par ce mot : « Marie doit être mère de Dieu. » L'heure est venue où la Vierge très pure va en réalité enfanter son Dieu. Un saint, très dévot à la crèche du Sauveur, va, dans un récit plein de piété, vous conter ce sublime et touchant mystère : « Vers la fin du neu-

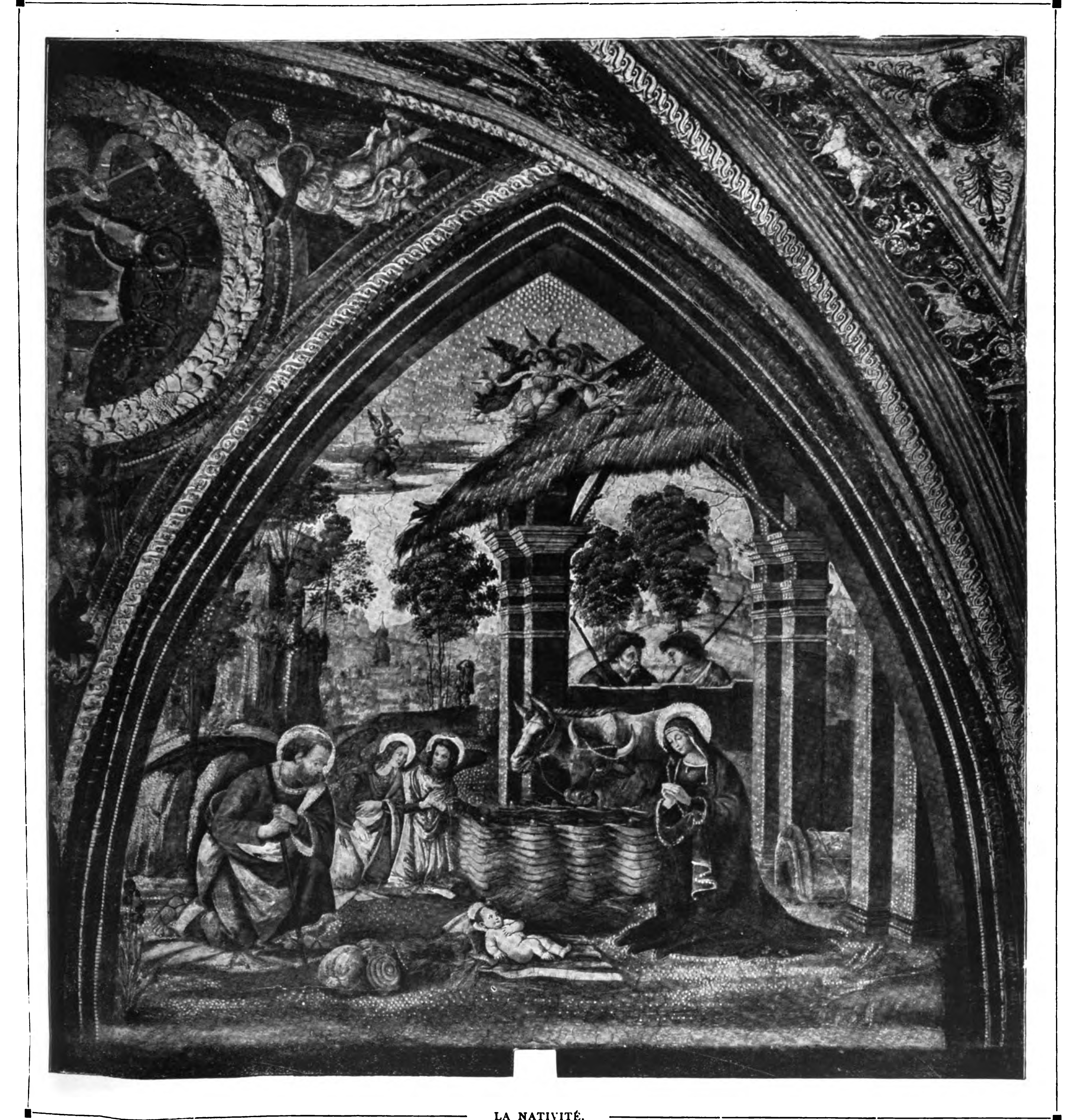


Visitation de la Sainte Vierge. Nativité de Notre-Seigneur. Circoncision.

TAPISSERIES DE BEAUNE (XV[e] siècle).

vième mois, écrit saint Bonaventure, parut un édit de l'empereur, ordonnant le dénombrement des habitants de toute la terre et enjoignant à chacun de se faire inscrire dans sa ville natale. Joseph, ayant l'intention d'aller à Bethléem, lieu de sa naissance, s'y rendit avec son épouse, parce qu'il savait que l'époque de son enfantement approchait... Ils amènent avec eux un âne et un bœuf, et voyagent comme de pauvres marchands. Arrivés à Bethléem, ils ne purent y trouver de logement, parce qu'ils étaient pauvres, et que, pour obéir à l'édit, il y avait un grand concours d'étrangers.

« Considérez ici, avec une tendre compassion, cette vierge délicate, à peine âgée de quinze ans, fatiguée d'une longue route, rougissant de paraître en public, et pourtant réduite à chercher un logement qu'elle ne peut se procurer. Tout le monde la rebute,



LA NATIVITÉ.
Fresque de Pinturicchio, dans l'appartement Borgia.

32-33

ainsi que son époux, ce qui les oblige à se retirer dans une rue couverte, où l'on allait s'abriter dans le temps de la pluie.

« L'heure de l'enfantement étant venue, le Fils de l'Eternel sort du sein de la Vierge... Marie se baisse aussitôt, le recueille, l'embrasse tendrement et le place sur son cœur. Au même moment, le bœuf et l'âne fléchissent le genou, mettent leur tête au-dessus de la crèche, y dirigent leur haleine, comme s'ils eussent compris qu'un enfant si pauvrement vêtu, dans la saison rigoureuse, avait besoin de cette douce chaleur. Marie se prosterne et l'adore, et, rendant grâces, s'écrie : « Soyez béni, Seigneur, Père saint, qui avez daigné me donner votre Fils ; Dieu éternel, je vous adore ; je vous adore aussi, Fils du Dieu vivant, qui êtes devenu le mien. » Joseph adressa à Dieu de semblables adorations...

« Aussitôt la naissance de Jésus, une multitude d'Anges qui y assistaient, après avoir adoré leur Dieu, allèrent promptement trouver des pasteurs, qui étaient à environ un mille de là, pour leur annoncer cette naissance et le lieu où était l'Enfant. Puis ils remontèrent au ciel au milieu des cantiques et des acclamations, annonçant les mêmes prodiges à tous les habitants de cet heureux séjour. Cette nouvelle fut, pour toute la cour céleste, l'occasion d'une vive allégresse et d'une fête magnifique, et, après avoir adressé à Dieu le Père des louanges et des actions de grâces, tous les citoyens du ciel vinrent successivement et suivant l'ordre de leur hiérarchie, contempler la face du Seigneur leur Dieu, et s'étant prosternés avec un profond respect devant lui et devant sa Mère, ils chantaient à l'envi des cantiques de louanges et de bénédictions. Et, en effet, qui d'entre eux, en apprenant ces prodiges inouïs, eût préféré demeurer au ciel plutôt que d'aller rendre hommage à son Seigneur, réduit sur la terre à un état si humiliant [1] ?... »

Le musée d'Amiens possède une toile de Gérôme, dont les vastes dimensions attirent les yeux de la foule, mais dont le sujet parle au cœur plus encore qu'au regard. La toile comprend deux scènes distinctes.

En haut l'empereur Auguste, demi nu comme un habitant de l'Olympe, est assis sur un trône éclatant ; une couronne de laurier lui ceint le front ; un sceptre d'or brille entre ses mains. A ses pieds et autour de lui courtisans et esclaves font assaut de servilisme. Les poètes chantent sur une lyre les louanges du maître ; des marchands apportent des lingots d'or ; des guerriers brandissent des glaives ; des captifs implorent, sans y croire, une pitié inconnue ; des licteurs, appuyés sur leurs haches, attendent le signal de frapper et de tuer.

Auguste, lui, affecte une indifférence suprême. Il a foi dans sa divinité.

Au bas du tableau, un Ange est debout, le visage tourné vers le spectateur ; il déploie ses larges ailes. Modeste et martial, il paraît remplir à la fois les fonctions d'Ange gardien et celles d'Ange exterminateur. Devant lui, à terre, l'humble berceau où repose Jésus nouveau-né, Jésus aux yeux ouverts pour provoquer notre attention, Jésus aux mains tendues pour solliciter nos cœurs.

A droite et à gauche, Marie et Joseph, à genoux, se font les premiers adorateurs de l'Enfant qui va renouveler le monde, en proclamant les droits du ciel et les devoirs de la terre. Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté !

Ce tableau résume l'histoire du monde à l'heure où la Vierge Marie vient de mettre au monde son divin Enfant. D'un côté l'orgueil humain sur le trône ; de l'autre la divine humilité sur la paille de la crèche. Ceci va détrôner cela : Venez, pauvres bergers, prémices de l'humanité que va transformer le Fils de la Vierge . « Venez à l'étable [2], fléchis-

1. Méditations sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ attribuées à saint Bonaventure, traduites par M. Lemaistre Esmangard. Plancy, 1851, page 26 et suiv.
2. Nous reprenons le naïf et pieux récit de saint Bonaventure.

sez le genou, rendez vos hommages au Fils, puis rendez-les aussi à la Mère et saluez respectueusement le saint vieillard Joseph. Baisez ensuite les pieds de l'Enfant-Jésus reposant dans la crèche, et priez Marie de vous présenter ou de vous permettre de le prendre vous-mêmes ; portez-le entre vos bras, conservez-le, contemplez ses traits enchanteurs avec une tendre piété, donnez-lui de respectueux baisers, et mettez en lui toutes vos délices ; ne craignez rien, tout vous est permis, car c'est pour le salut des pécheurs qu'il est venu à eux, qu'il a conversé avec eux, et qu'enfin il s'est donné à eux en nourriture. Touchez-le tout à votre aise ; sa bonté vous laissera patiemment prendre cette familiarité qu'elle n'attribuera point à une présomption téméraire, mais à votre amour. Néan-



LA VIERGE ADORANT SON FILS, par Fra Filippo Lippi.
Florence, Galerie ancienne et moderne.

moins, dans tout cela, agissez toujours avec crainte et avec respect ; car cet enfant, c'est le Saint des saints lui-même. Rendez ensuite Jésus à sa mère, et considérez attentivement avec quel soin et quelle sagesse Marie le gouverne, l'allaite et lui rend tous les autres services dont sa faiblesse a besoin. »

Dans ces premiers jours qui suivent la nai sance d'un fils, jours si doux au cœur d'une mère, Marie a prodigué à Jésus les soins les plus délicats : ses yeux lui ont donné les regards les plus doux, ses lèvres les baisers les plus tendres, son sein le lait le plus pur. — Elle l'a offert à l'adoration des bergers, et voilà qu'à sa grande joie, elle doit à nouveau l'offrir à l'adoration des mages. « Les trois Rois, nous dit saint Bonaven-



ADORATION DES BERGERS. — D'après le tableau de Bernardino Luini. — Gravure de Ch. Laly.

Planche double



L'ADORATION DES MAGES. — Tableau de M. Bouguereau, de l'Institut.
Église Saint-Vincent de Paul, à Paris.

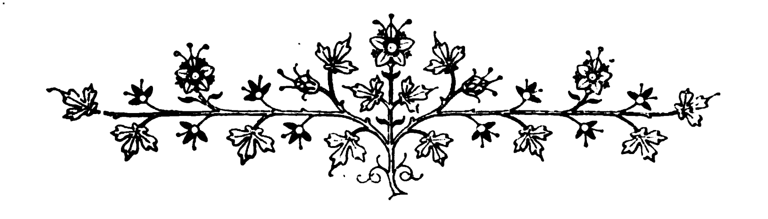
Planche double

ture [1], arrivent escortés d'une suite nombreuse et brillante. Les voilà devant la pauvre chaumière où Jésus-Christ est né. Marie entend du bruit et du tumulte ; elle se saisit de son enfant. Les mages pénètrent dans l'étable ; ils se prosternent et adorent respectueusement l'Enfant Jésus, Notre Seigneur ; ils l'honorent comme leur roi, ils l'adorent comme leur Dieu.

« Admirez la grandeur de leur foi ! Car comment croire que ce petit Enfant, couvert de langes si misérables, qu'ils trouvent avec une Mère si pauvre et dans un lieu si abject, abandonné de tous, sans famille, sans aucunes marques de grandeur, était un roi et le vrai Dieu ? Et cependant ils crurent qu'il était l'un et l'autre. Voilà les premiers guides, les premiers modèles qu'il fallait à notre foi ; ils demeurent à genoux devant lui, s'entretiennent avec Marie, soit par un interprète, soit par eux-mêmes ; car étant savants, peut-être connaissent-ils la langue hébraïque. Ils s'informent de toutes les circonstances et de tous les détails relatifs à l'Enfant Jésus. Marie les leur fait connaître ; ils croient tout sans hésiter. Observez bien avec quel respect et quelle dignité ils s'expriment, ils écoutent. Regardez aussi Marie... ses yeux sont baissés vers la terre, elle parle avec retenue, elle craint de parler et d'être vue. Le Seigneur la remplit de force dans cette grande circonstance ; car les mages figuraient en ce moment l'Eglise universelle qui devait être formée de toutes les nations. »

Leur piété satisfaite, ces rois mages retournent dans leur pays. Ils vont s'y faire les apôtres de la bonne Nouvelle qu'ils ont entendue, les hérauts du jeune Roi qu'ils ont adoré, les messagers de la Reine-Mère qu'ils ont vénérée.

1. *Loco. cit.*, page 41.

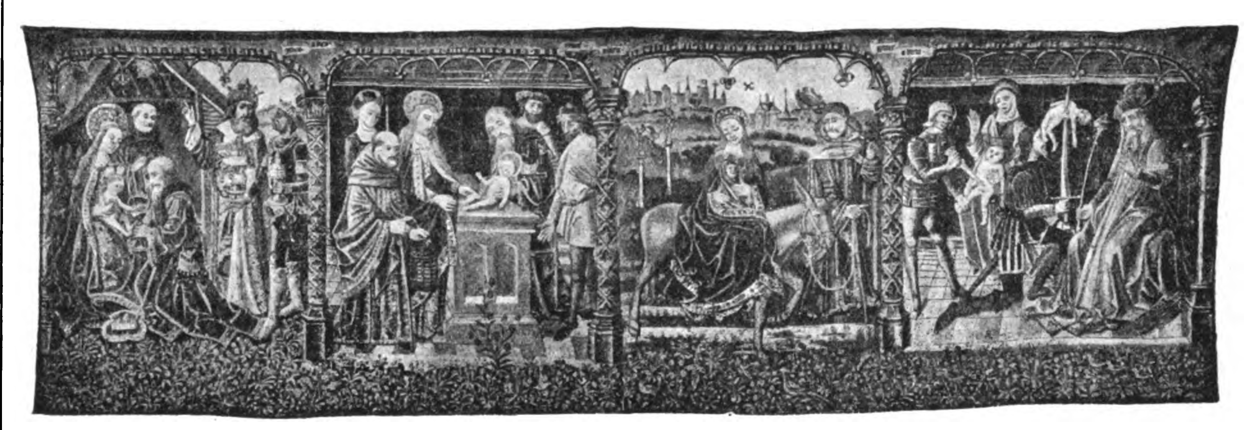




Chapitre Dixième.

LA PURIFICATION.

CEPENDANT les quarante jours fixés par la loi de Moïse pour la purification des femmes étaient écoulés. — La Sainte Famille se rend à Jérusalem. Suivons la pieuse caravane. Elle quitte Bethléem et arrive, par un chemin large et uni, aux portes de la cité. A travers les rues étroites, encombrées de personnes et d'animaux, elle s'avance lentement. Joseph porte la modeste offrande, deux tourterelles, l'une pour racheter l'Enfant, l'autre pour purifier la Mère. Marie tient dans ses bras son cher Jésus, qu'elle semble dérober aux regards. Juifs, Romains, Arabes, étrangers de tout pays, tous voient les pèlerins ; pas un ne les connaît.



Adoration des Mages. — Présentation de Jésus. — Fuite en Égypte. — Massacre des Innocents.

TAPISSERIES DE BEAUNE (fin du XV[e] siècle).

La Sainte Famille traverse la triple enceinte du Temple. Marie et Joseph, tout entiers, à leur fonction de gardiens de l'Enfant, voient, sans les regarder, ces longues plates-formes, ces larges galeries ornées de colonnes de marbre, ce toit hérissé d'aiguilles d'or que fait étinceler le soleil, ces murailles chargées de sculptures, ces voûtes qu'on avait mis cent ans à réparer, ce portail où brille, symbole de l'Empire romain, l'aigle d'or, aux ailes étendues.

A l'heure où nos pèlerins arrivent à Jérusalem, les Juifs se pressent sous les voûtes de l'édifice sacré pour chanter les psaumes de David. Perdue dans la foule des filles

de Juda, Notre Dame est debout, pleine de grâce et de modestie, répétant des lèvres et du cœur : « Je suis la servante de Dieu. » Son attitude est une prière et sa prière est un acte de pur amour.

Des mains de la Vierge le vieillard Siméon reçoit le Fils de Marie et, inspiré d'en haut, il s'écrie : « Cet enfant est placé pour la ruine et pour la résurrection de beaucoup en Israël ; il sera un signe de contradiction, et voici qu'un glaive, ô Marie, transpercera ton âme. »

La Vierge a entendu la lugubre parole : « Un glaive de douleur transpercera son âme. » Pour elle l'année douce est finie. Finies bien vite, finies les joies pures de sa maternité ! Les reflets de ce glaive ne cesseront plus de briller à ses yeux, de ce glaive qui, un jour, au Calvaire, doit déchirer son cœur ; de ce glaive qui dès maintenant va opérer en elle un double sacrifice, sacrifice de ses droits maternels, sacrifice de ses jouissances de Mère.

Oui, en ce moment, écrit Monseigneur Gay [1], « Marie vit que la donation solennelle qu'elle allait faire de Jésus à son Père devenait pour elle le moyen de se désapproprier entièrement de lui. Cet enfant lui appartenait comme à personne au monde, et comme jamais enfant n'appartint à sa mère. De là découlaient pour elle toutes sortes de droits particuliers, profonds et si légitimes qu'on peut les dire sacrés. Or, de plein gré, elle allait pour jamais s'en dessaisir, renonçant à en exercer un seul d'elle-même et pour elle-même, et s'engageant à ne tirer de Jésus à son profit ni une joie, ni un honneur, ni un privilège quelconque. Sans doute elle recevrait de lui des privilèges, des honneurs et des joies ; elle ne devait point l'ignorer et ne pouvait le lui défendre, mais elle n'y mêlerait jamais une ombre de recherche ou d'intérêt personnel. Elle aliénait à tout jamais son Fils entre les mains de Dieu, consommant là ce religieux abandon de Jésus qu'elle avait commencé de faire dès sa naissance... Marie forma donc cette résolution dans son âme, et ce fut de sa part un acte de pauvreté d'esprit auprès duquel tous les dépouillements des religieux ne sont que des essais d'enfant... Jamais depuis lors jusqu'à l'Ascension du Sauveur, la Vierge ne descendit un instant de cette cime, que nous pouvons à peine regarder sans vertige. Jamais elle ne reprit rien de ce qu'elle avait donné : ni de propos délibéré, ni par oubli, ni par aucun entraînement de tendresse. Au dehors, au dedans, elle ne fit plus sur Jésus, ni à son sujet, un seul acte, je ne dis pas d'autorité : elle conserva l'autorité et l'exerça, mais de propriété. » En même temps elle renonça à toutes les jouissances d'esprit et de cœur, à toutes les suavités d'âme qu'apportait la présence de Jésus. Pleinement, généreusement, sans arrière-pensée, sans retour sur elle-même, elle entra dans les plans divins, décidée à se considérer comme la Mère du Rédempteur, comme la Mère d'un Etre sacrifié, immolé pour la rançon des hommes coupables.


LA PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR AU TEMPLE.

1. Mgr Gay, *Entretiens sur les Mystères du Saint-Rosaire*. tome Ier, page 245.

Comment dire ce dépouillement nouveau ?

La naissance d'un enfant et la prise de possession de sa vie sont, chez tous les peuples, des occasions de joie. De même que la vue d'une tombe arrache des sanglots, ainsi la vue d'un berceau fait naître des sourires. — Les sourires ? hélas ! ils ne sont plus faits pour Marie. Siméon lui a dit un mot qui pour jamais sur ses lèvres a tué les sourires... et les joies dans son cœur. Depuis qu'elle a entendu ce mot, Marie comprend sa destinée ; elle comprend qu'elle n'a donné la vie à Jésus que pour lui fournir le moyen de souffrir et de mourir.

David avait dit du Messie, son rejeton : « Ma douleur est constamment présente à mes yeux. » Jésus traite sa mère comme il est traité lui-même par son Père.

Lisant un jour dans la Bible le récit du sacrifice d'Abraham, une femme, rapporte-t-on, ferma le livre qu'elle tenait ouvert : « Ah ! s'écria-t-elle, Dieu n'aurait jamais demandé cela à une mère ! » Dieu a demandé *cela* à Marie. Il lui a demandé de nourrir et d'élever son Fils bien-aimé en vue d'un supplice inouï ; il lui a demandé de le sauver de la fureur d'Hérode, pour le réserver à une mort ignominieuse ; il lui a demandé de lui fournir, à force de travail et de soins, le sang de ses veines, le sang qui coulera sous les verges, qui rougira la croix, le sang qui inondera le Calvaire ; il lui a demandé, — redisons-le après le prophète Isaïe, — de conduire pas à pas jusqu' la boucherie, l'Agneau sans tache.



LA PRÉSENTATION AU TEMPLE, par Giotto.
Galerie antique et moderne à Florence.

Marie accepte sans arrière-pensée, sans restriction, le sacrifice que Dieu lui demande, ce sacrifice que Santeuil chante si bien dans son hymne :

Ara sub una se vovet hostia
Triplex : honorem virgineum immolat
Virgo sacerdos, parva mollis
Membra puer, seniorque vitam.

Sur un seul autel s'offre un triple sacrifice. La Vierge-Pontife immole l'honneur de sa virginité, un tendre enfant ses petits membres, un vieillard sa vie. Pourquoi cette série d'immolations? Bourdaloue, qui, en trois discours, a approfondi le Mystère de la Purification, nous répondra : « Soit qu'on eût égard à l'esprit de la loi, soit qu'on la prît à la lettre, ni Marie, ni le Sauveur du monde ne pouvaient y être compris. Car il n'y avait rien à purifier dans Marie, et le Sauveur des hommes était par lui-même consacré à Dieu d'une manière plus excellente qu'il ne pouvait l'être par toutes les cérémonies du Judaïsme. Ils n'avaient donc l'un et l'autre qu'à user de leurs droits, puisqu'ils étaient dispensés de la loi de Moïse. Mais Dieu, ajoute S. Augustin, par une disposition merveilleuse de sa Providence, ne voulut pas que notre religion, dont Jésus et Marie étaient alors, pour ainsi dire, les premiers fondements, commençât par une dispense, même légitime : cette dispense, quelque autorisée qu'elle eût été, aurait pu, par les fausses conséquences que nous en aurions tirées, servir à nos relâchements ; et notre amour-propre n'eût pas manqué à s'en prévaloir. Ainsi, pour nous ôter ce prétexte, le

Christianisme, qui devait être l'idée de la plus irrépréhensible sainteté, a-t-il commencé par une obéissance qui condamne sans réserve tant de dispenses abusives que nous nous accordons, tant de singularités odieuses que nous affectons, tant d'exceptions du droit commun que nous couvrons du voile d'une prétendue nécessité, tant de raisonnements frivoles et mal fondés, tant d'opinions hardies et trop larges, tant de probabilités chimériques, tant de détours et de raffinements où nous altérons la pureté de la loi ; en sorte que, tout étroite qu'elle est, elle ne nous oblige plus qu'autant que nous le voulons et de la manière que nous le voulons. Car quelle vertu l'exemple de l'Homme-Dieu et de sa bienheureuse Mère n'a-t-il pas pour nous détromper de tout cela, et pour nous en découvrir l'illusion [1] !... »

Un Evêque de nos jours, penseur et écrivain, a dit : « Lorsqu'on fera l'histoire du droit canonique, notre siècle pourra s'appeler le siècle de la dispense [2]. »

Chrétiens qui lisez ces lignes, réagissez contre cette tendance funeste de vouloir sans cesse échapper à la Loi de Dieu.

Imitez Marie se purifiant au Temple, elle, la Pureté même. Soyez, à son exemple, pour le plus grand bien de vos âmes, fidèles observateurs des Lois que vous imposent Jésus-Christ et son Eglise !

1. 1er Sermon de la Purification de la Sainte Vierge.
2. Mgr Isoard, *Demain*, chapitre IX, page 114.



VIERGE, par Sassoferrato.



Chapitre Onzième.

MARIE FUIT EN ÉGYPTE.

NOTRE-DAME a fidèlement pratiqué l'obéissance dans le mystère de la Purification ; dans le mystère de la fuite en Egypte, elle va nous en donner un nouvel exemple.

L'Ange, au milieu de la nuit, apparaît à Joseph, et lui dit : « Prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte. »

Joseph, docile, éveille Marie, et lui fait connaître la volonté de Dieu ; Marie, obéissante, se lève, prend l'enfant et suit saint Joseph.

Ecoutons les pieuses considérations que ce mystère inspire au Père Nouet, l'un des écrivains ascétiques qui écrivirent avec le plus d'onction sur Jésus et sa Mère.

« Considérons en premier lieu, nous dit-il, la sortie de Jésus-Christ de son pays en la compagnie de sa Mère et de saint Joseph. Ce n'est pas une simple sortie. c'est un exil de plusieurs années, qu'il accepte volontiers avec toutes les incommodités et les suites fâcheuses d'un long bannissement, pour nous apprendre à nous détacher de l'affection naturelle que nous avons pour nos proches, pour nos amis et pour le lieu de notre naissance ; quittant d'une prompte volonté tout ce qui nous est le plus cher, lorsqu'il s'agit du service de Dieu, et que l'ordre de sa Providence nous y oblige.

« Considérez en second lieu le chemin que font ces trois aimables pèlerins, et ne les abandonnez pas en leur voyage : suivez-les en esprit, et tâchez de leur rendre l'honneur et le service qu'ils méritent. Compatissez à la tendresse de l'Enfant et au travail de la Mère qui le porte, et de saint Joseph, qui les conduit tous deux par un désert fort long, où les Israélites furent quarante ans avant que d'entrer dans la Palestine [1]... Quelle commodité pouvaient-ils trouver en passant par des lieux inhabités, ou plutôt quelles incommodités ne devaient-ils pas endurer dans cette affreuse solitude? Admirez leur patience, leur humilité, leur douceur. et surtout le contentement et la consolation avec laquelle ils souffrent toutes les fatigues d'un voyage si pénible : ils se reposent sur la providence de Dieu qui s'étend jusqu'aux plus petits oiseaux, jusqu'aux plus petites fleurs des champs, et qui ne peut pas oublier ceux qui lui sont chers. Sa volonté seule leur tient lieu de toutes choses, et la présence visible de Jésus-Christ est à la Mère de cet Enfant et à son cher tuteur, une vive source de joie, qui supplée abondamment au défaut de tout ce qui leur pourrait manquer. « Lorsque Jésus est présent. tout nous sem-

---

1. A notre époque, les caravanes, mieux montées assurément que Joseph et Marie, mettent vingt jours pour aller de Judée en Egypte.



LA FUITE EN ÉGYPTE, par Garofalo. — Ferrare, Pinacothèque municipale.

ble bon, rien ne nous paraît difficile. Lorsqu'il est absent, tout nous est dur et fâcheux. Etre sans Jésus, c'est un enfer ; être avec Jésus, c'est un paradis [1]. »

Parfois la Sainte Famille s'arrêtait : Marie, fatiguée, s'asseyait sous quelque palmier, et, selon une pieuse tradition, que le pinceau de Claudio di Lorena reproduit sous nos yeux, les anges s'approchaient, et payaient au divin Enfant le tribut de leurs services. Parmi ces alternatives de fatigues et de doux réconfort, la sainte caravane parvint en Egypte. Là sans doute Marie eut grandement à souffrir ; souffrir, n'est-ce pas là le lot de tous ceux qui veulent se dévouer à Jésus ? « Partout où entre Jésus, dit Bossuet, commentant ce mystère, il y entre avec sa croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner [2]. »

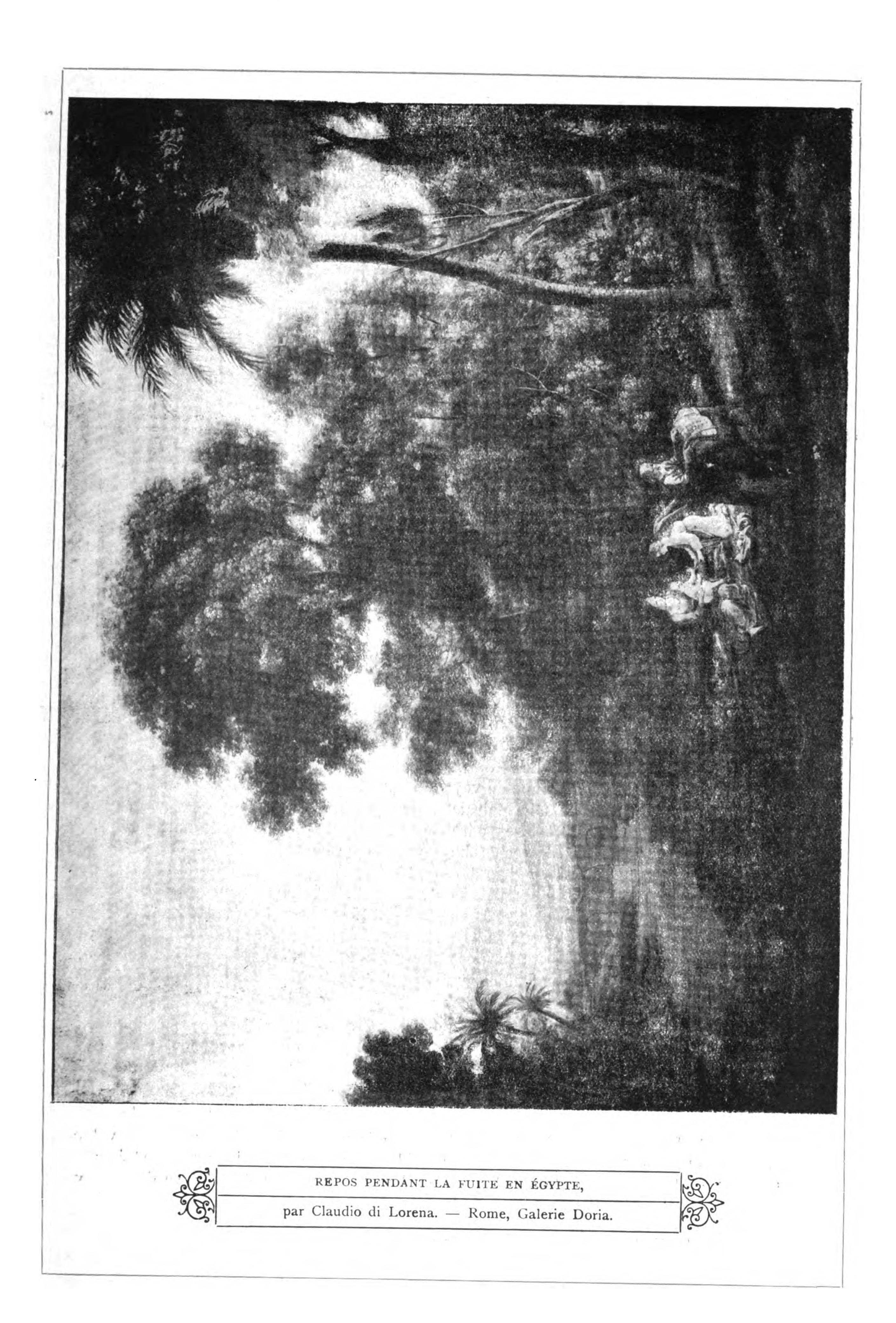
L'une des grandes souffrances de la Sainte Famille en Egypte vint de leur dénuement.

« Considérez, dit encore le Père Nouet, l'extrême pauvreté dans laquelle Marie et Joseph vécurent avec leur bien-aimé Fils, pendant leur demeure en Egypte. Ils ne subsistaient que du travail de leurs mains, ne pouvant pas attendre un grand secours d'un peuple infidèle et barbare, qui, ayant peu d'humanité, leur donnait plus de sujet de peine que d'assistance et de soulagement dans leur disette ; mais ils prenaient tout également de la main de Dieu ; et, comme dit un dévot auteur (Henri Morus), « l'obéis- « sance leur tenait lieu de richesses, la patience de commodités, la piété de consolation ; « n'ayant devant les yeux de l'esprit que la seule volonté de Dieu », dans laquelle ils envisageaient toutes leurs souffrances, comme dans leur première source ; où ils puisaient une douceur incroyable, aussi bien que dans la vue du trésor inestimable qu'ils avaient avec eux, qui adoucissait tous leurs ennuis. »

Hérode vint à mourir : pas plus que les autres, les persécuteurs n'échappent à la mort. Cet homme arrogant qui se croyait tout permis, qui faisait régner la terreur sur un pays, qui par ses édits condamnait à mort des légions d'enfants, cet homme cruel qui par ses menaces contraignait à se réfugier sur la terre d'exil Marie et Joseph, coupables de trop aimer Jésus, cet homme qui s'imaginait que son règne n'aurait pas de fin, mourut à l'heure fixée par Dieu, et, vulgaire accusé, comparut devant le Juge suprême.

Le tyran mort, la Sainte Famille retourne en Judée. Mais le fils d'Hérode est monté sur le trône. Nouveau sujet de craintes. Saint Joseph prend le parti de se fixer à Nazareth et d'y vivre dans l'obscurité avec Marie et Jésus. Hélas ! le glaive de douleur prédit par Siméon va de nouveau faire sentir sa pointe à Celle dont nous étudions l'histoire.

1. *Imitation de Jésus-Christ*, livre II, chapitre 8.
2. Bossuet, *Elévations*, XIX[e] semaine, 3[e] élévation.



REPOS PENDANT LA FUITE EN ÉGYPTE,

par Claudio di Lorena. — Rome, Galerie Doria.



Chapitre Douzième.

MARIE PERD SON FILS JÉSUS.

« JOSEPH et Marie, nous dit Bossuet ([1]), selon le précepte de la Loi, ne manquaient pas, tous les ans, d'aller célébrer la Pâque dans le temple de Jérusalem. Ils y menaient leur cher Fils, qui se laissait avertir de cette sainte observance et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y était avant que d'y être : il en faisait le fond, puisqu'il était le vrai Agneau qui devait être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels, durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond. Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès... Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux ; il est à croire qu'il fut dans quelque troupe de voyageurs ; car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisaient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement, et ses parents marchèrent un jour sans s'apercevoir de leur perte... ; après trois jours de recherche laborieuse, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin trouver dans le Temple. Il était assis au milieu des docteurs : il les écoutait, il les interrogeait ; et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses... Ses parents furent étonnés de le trouver parmi les docteurs, dont il faisait l'admiration. Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. « Eh ! mon fils, dit-elle, pourquoi nous avez-vous fait ce traitement? Votre père et moi affligés vous cherchions. »

« Remarquez : Votre père et moi : elle l'appelle son père, car il l'était à sa manière ; père, non seulement par l'adoption du saint Enfant ; mais encore vraiment père, par le sentiment, par le soin, par la douleur. Ce qui fait dire à Marie : « Votre père et moi affligés ; » pareils dans l'affliction, puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre.

« Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : votre père et moi ; et lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus, que tout est réglé dans votre famille ! Comme chacun, sans avoir égard à sa dignité, y

---

1. *Élévations sur les Mystères.* XXe semaine, 2e élévation.

fait ce que demandent l'édification et le bon exemple ! Bénite famille, c'est la sagesse éternelle qui vous règle !...

« Pourquoi me cherchiez-vous? dit Jésus. Ne savez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père? Est-ce qu'il désavoue Marie qui avait appelé Joseph son père? Non, sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il veut parler, doit faire son occupation [1]. »



JÉSUS PARMI LES DOCTEURS.
Fresque de Giotto, à la galerie de Florence.

Cette volonté de son Père, Jésus, en compagnie de Marie et de Joseph, va l'accomplir, dans l'obscurité la plus profonde. Pendant de courts instants il vient de briller au Temple comme un flambeau ardent ; pour de longues années la Lumière du monde va être tenue sous le boisseau ; pour la Sainte Famille commence cette vie de prière, de travail, d'obéissance et d'effacement volontaire qu'on a appelée *la vie de Nazareth*.

1. Bossuet, *Élévations sur les Mystères*. XXe semaine, 3e à 6e élévation.





Chapitre Treizième.

VIE DE MARIE À NAZARETH.

TACHONS de nous faire une idée de la vie de Marie à Nazareth. Avec un pieux historien de la Vierge [1], parcourons es anciens livres de l'Ecriture, et examinons si quelqu'une des physionomies qui y sont évélées peut nous rappeler la physionomie de Notre-Dame.

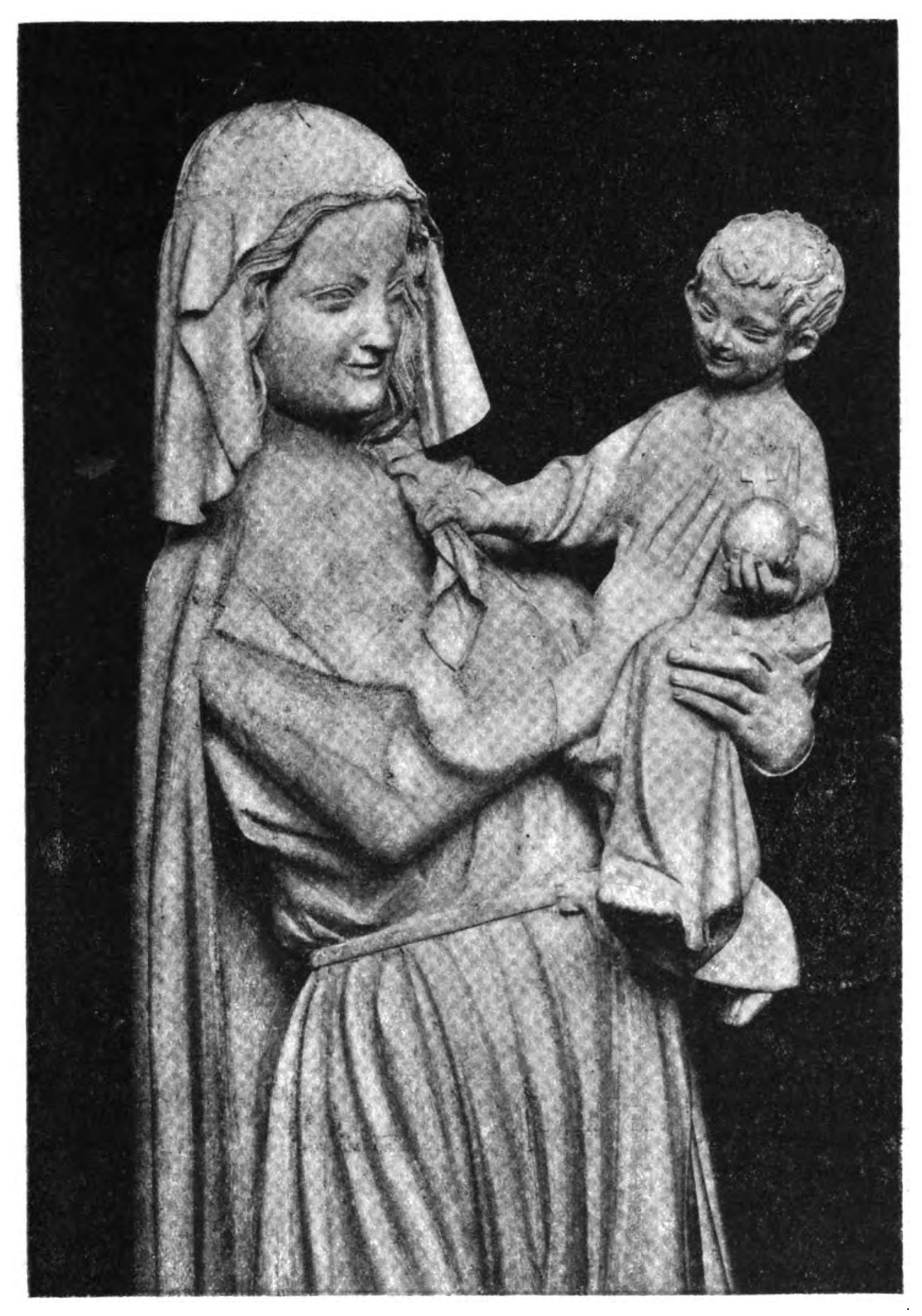
« Il y a bien, dans les Proverbes, le portrait de la *femme forte ;* mais la robuste ménagère, qui y est dépeinte, est la femme riche, très riche, et non la modeste épouse d'un pauvre ouvrier galiléen. Marie, elle aussi certes, « travaille la laine et le lin. Elle aussi, a mis sa main à de robustes travaux, et ses doigts tout le jour sont armés du fuseau. » Mais elle n'a pas, comme cette maîtresse de grande maison, de nombreux serviteurs et servantes, entre lesquels elle partage les vivres et la besogne. Elle n'achète pas de champs, elle ne plante pas de vignes ; elle ne se tisse pas de ceinture précieuse, ni ne s'habille richement, de pourpre et de fine laine. Elle n'est pas, comme « un navire, chargé d'une abondante cargaison ; » et à peine peut-elle remplir et mener sa pauvre petite barque d'un bout de l'année à l'autre.

« Ce n'est pas sous la figure d'une sorte d'Abigaïl, l'épouse d'un Nadab, qu'il faut se la représenter : encore moins sous les traits d'une éblouissante reine assyrienne comme Esther, d'une grande et puissante veuve comme Judith. Ce serait plutôt sous l'image de cette femme de la parabole évangélique, laquelle allume sa lampe et balaie à fond sa maison, ainsi que s'exprime, au saint Livre, Celui qui sans doute avait vu souvent, dans cette humble occupation domestique, celle qui était à la fois la Reine des Anges et la modeste ménagère de la Sainte Famille. »

Aux pays d'Orient, l'atelier est une maison distincte du foyer domestique. « L'atelier de Joseph, dit le P. Faber [2], fut la scène de bien des tableaux, qui restent à présent, dans le ciel, fixés sur les intelligences des Anges qui ne savent oublier. Voilà l'attirail qui entoure ordinairement un charpentier ans son travail : des planches dressées contre le mur, des pièces de bois les unes sur les autres, de toute forme et sous tous les angles, le sol jonché de copeaux, des traînées de sciure de bois, des outils mêlés avec une apparente confusion, et près de la porte, en dehors, des instruments aratoires en mauvais état. Telle est la scène qui se présente ; Joseph montre à Jésus à faire quelque

1. Mgr Baunard, *L'Evangile du pauvre*, pages 66 et 67.
2. *Bethléem*, tome II, page 151.

ouvrage, sa large main couvre la petite main de l'Enfant et guide ses doigts avec précaution ; il regarde la figure du Sauveur bien plus que son ouvrage. Il le voit tout resplendissant de gloire, et sa foi reconnaît en lui le Créateur tout-puissant, l'éternel ouvrier, qui a si admirablement ordonné des mondes et dont lui, le vieux charpentier,



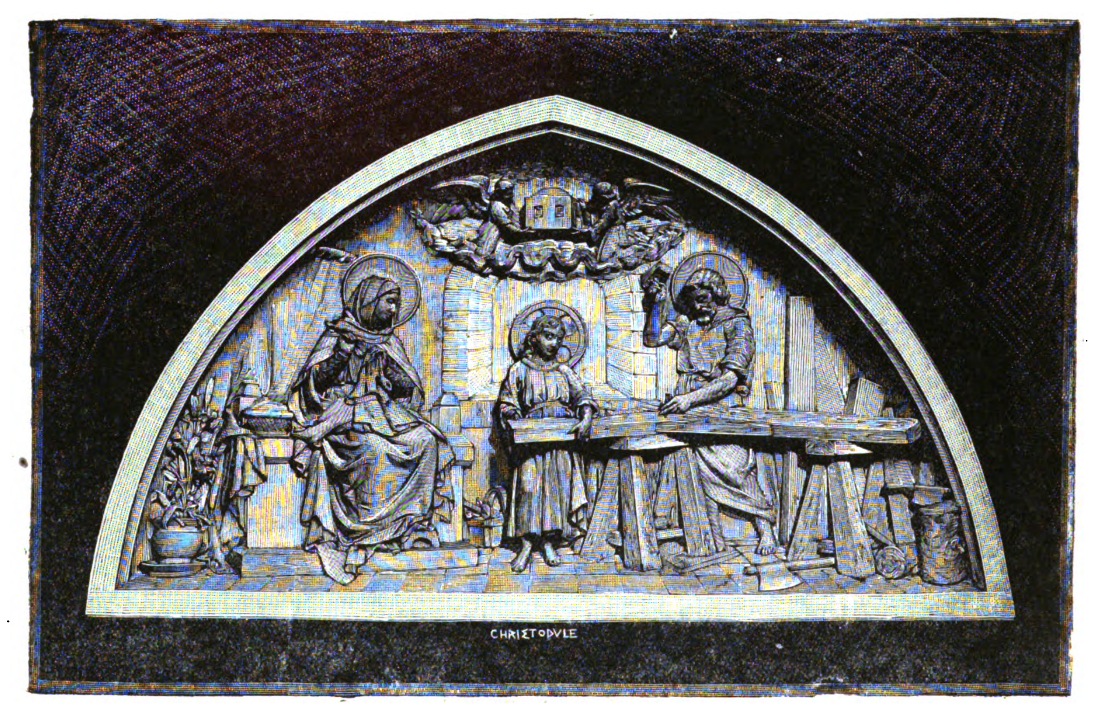
JOIES MATERNELLES. Statuette du XVe siècle.

presse, guide et manie les doigts comme il veut. L'âme du vieillard surabonde d'adoration, mais tranquillement, sans mouvement et sans bruit, comme un lac alimenté par des sources cachées sous ses eaux. Cependant, il ne cesse pas de conduire la main de Jésus, il n'interrompt pas sa leçon qu'il sait être si peu nécessaire, il est trop humble

pour cela ; il comprend son office qui d'abord avait été incompréhensible pour lui. L'exercice de son autorité ne pouvait être que la pratique d'une sublime obéissance. »

Près de Jésus et Joseph, Marie elle aussi travaille ; tantôt, quenouille en main, elle file la laine ou le lin ; tantôt ses doigts font courir la navette entre les fils tendus sur le métier, elle tisse la robe sans couture de son Fils Jésus ; mais parfois elle s'arrête au milieu de sa tâche, pour prier ; ou bien encore, tandis que ses doigts font courir le fuseau, son œil se fixe amoureusement vers des régions supérieures ; alors la divinité semble briller dans l'azur de son regard, comme le soleil d'Orient se baigne et se mire dans l'azur du Ciel. En travaillant pour le temps, elle songe à l'éternité et je ne sais quel calme surhumain est empreint sur son visage.

Qu'elle est belle la famille de Notre-Dame obéissant à la loi du travail !



LE TRAVAIL A NAZARETH.

Qu'elle est belle aussi, obéissant, chaque semaine, à la loi du repos !

Le septième jour, celui que le Seigneur s'est gardé, vient de faire luire sur Nazareth son aube matinale. Jetez un regard discret dans la demeure de la Sainte Famille. Le rouet ne tourne plus, la navette silencieuse a cessé de courir. C'est un arrêt dans la trame tendue, arrêt aussi dans les travaux de la vie. Ce jour-là, à Nazareth, on prie, on chante, on adore.

Combien de temps dura cette existence, si doucement partagée entre le travail et le repos, le labeur et la prière ? Combien d'années se prolongea ce bonheur à trois, du père, de la mère et de l'enfant ? Nous ne savons. Tradition et histoire, tout est silencieux. — Saint Joseph disparut le premier et sa mort dut être bien douce, assisté qu'il fut par sa virginale épouse et par le divin Enfant.

Voilà donc Jésus et Marie seuls dans leur maison de Nazareth. Si Jésus vous semblait admirable, lorsque, du vivant de Joseph, il partageait le travail du charpentier et faisait sa journée auprès de cet humble maître, « combien il nous apparaît encore plus

beau, lorsque, seul désormais à côté de Marie, il porte seul le poids de cette sollicitude et de ce devoir sacré. Ainsi montre-t-il le chemin du dévouement filial à tous les fils chrétiens de qui le travail se dépensera, se consacrera à assurer la subsistance d'une mère vénérée qui n'a plus qu'eux sur terre. Nous admirons Ruth la glaneuse, se faisant mendiante pour sa belle-mère Noémi, en ramassant les épis abandonnés pour elle par



LES DÉLASSEMENTS DE LA SAINTE FAMILLE.

les moissonneurs de Booz : mais quel autre spectacle, tout autrement digne du regard des cieux, que celui de Jésus procurant à Marie et rompant avec Marie le pain acheté chaque jour au prix de ses divines sueurs !

« On prête l'oreille, on voudrait entendre l'entretien, le cœur-à-cœur de ce fils et de cette mère dans cette longue habitude de leurs journées à deux. Après le récit de la recouvrance de Jésus dans le Temple, il est écrit dans saint Luc que « Marie conservait

« et repassait ces choses et ces paroles dans son cœur. » C'était de ces pensées, de ces souvenirs que s'alimentaient leurs discours à Nazareth. Et d'ailleurs en fallait-il d'autres que ceux qui découlaient, comme de source, des lèvres du Fils de Dieu? C'étaient des trésors de lumière, des flots débordants de la divine charité qui, de l'âme de Jésus, descendaient dans l'âme de Marie, comme dans une coupe profonde!

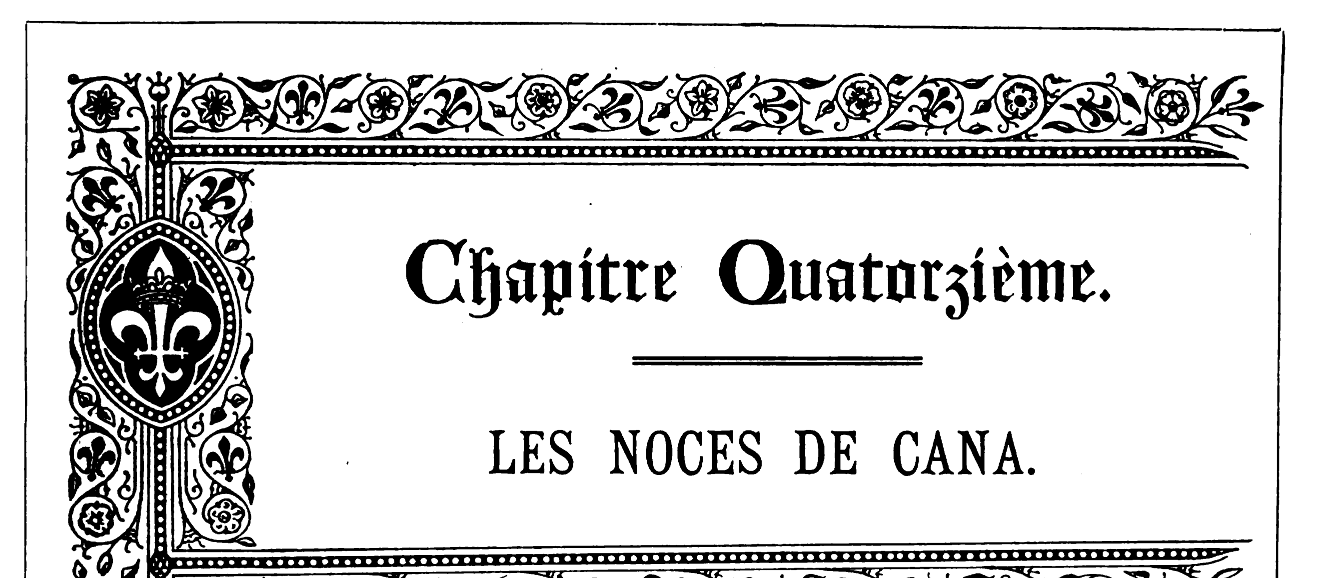
« La littérature et l'art se sont plu à représenter la scène incomparable de Monique et d'Augustin dans leur dernier et tout céleste entretien du soir sur le rivage d'Ostie... (1) »

Qui pourra jamais décrire le divin colloque de Marie et de Jésus, quand, leur journée faite, ils s'asseyaient sur l'humble terrasse de leur maison et parlaient ensemble des droits du Père éternel, des offenses et du rachat du monde?

1. Mgr Baunard, *L'Evangile du pauvre*, page 77.



SAINTE MONIQUE ET SAINT AUGUSTIN.



NAZARETH pour Notre-Dame et pour le Sauveur ce fut vraiment « la ville des fleurs », Nazareth pour Jésus ce fut le printemps. Mais l'été est arrivé avec ses labeurs : aux douceurs de la vie domestique vont succéder les travaux de la vie publique, les prédications, les miracles.

Le premier miracle du Maître eut lieu dans un festin, à Cana, en Galilée ; Jésus le fit à la prière de sa mère.

« Pendant le festin, nous dit Louis Veuillot, le vin étant venu à manquer, Marie, par un mouvement naturel de sa bonté, et sans doute aussi par une impulsion divine, se tourna vers Jésus et lui adressa cette parole ou plutôt cette prière mystérieuse : « Ils n'ont « plus de vin. » Jésus parut refuser ce que sa mère demandait. Il lui dit : « Femme, qu'y « a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Mais Marie dit aux serviteurs : « Ce qu'il vous dira, faites-le. » — Il y avait là six amphores de pierre qui servaient aux purifications. Jésus ordonna aux serviteurs de les remplir d'eau, et lorsqu'ils les eurent remplies jusqu'au bord, il leur dit : « Puisez maintenant. » Les six urnes, qui contenaient chacune de deux à trois mesures, se trouvèrent pleines d'un vin dont la saveur excellente surprit tous les convives. L'Evangéliste saint Jean, témoin oculaire, ajoute : « Ce fut ainsi que Jésus fit, dans Cana de Galilée, le premier de ses miracles, et « ses disciples crurent en lui. »

« L'augmentation de la foi dans les disciples était la raison immédiate du miracle, et une raison suffisante, puisque de leur foi dépendaient leur salut et le nôtre. Mais Jésus ne fait rien qui se borne à la circonstance, et dans ce que l'on vient d'entendre, rien n'est sans mystère et sans enseignement. Sa réponse à la Sainte Vierge est une nouvelle déclaration qu'il fait de sa divinité ; elle était opportune au début de sa carrière publique. En lui disant que les convives n'ont plus de vin, Marie, comme la suite le prouve, lui demande un miracle. C'est donc à la nature divine qu'elle s'adresse, et c'est la nature divine qui répond : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Car, encore que Marie soit la Mère de l'Homme-Dieu, et par une suite de l'indissolubilité des deux natures, la Mère de Dieu, néanmoins elle n'est pas la Mère de la Divinité, et il n'y a rien de commun entre elle et le Dieu dont l'heure n'est pas encore venue. Plusieurs, faute de réflexion, s'étonnent de ce qu'ils appellent la dureté de ce langage. Jésus devait plutôt des lumières au monde que de vaines caresses à sa Mère. Et qui leur persuade qu'en lui exprimant ses pensées souveraines, il ait manqué de douceur et de respect? Marie ne

témoigne aucun étonnement, ni aucune inquiétude de n'être point exaucée. Elle avertit les serviteurs de faire ce que Jésus leur dira. Elle connaît la puissance de sa prière. Et en effet, Jésus s'y soumet aussitôt, accomplissant le miracle qu'elle a désiré. Il commente ainsi par avance, dans le premier acte public de sa mission, cette profonde parole qu'il dira du haut de la Croix, quand sa mission sera terminée : Homme, voilà ta mère ! voilà celle qui me priera incessamment pour toi et à qui j'obéirai toujours, jusqu'à changer l'ordre de la nature et le cours des choses [1]. »

Après cet événement, Marie rentre dans l'ombre. Tout entiers à leur devoir d'historiens du Sauveur, les Évangélistes font silence sur sa Mère ; mais ce silence, au dire de Bossuet, est plus éloquent que tous les discours, car il témoigne que la grandeur de Marie surpasse toutes les paroles, tous les éloges, tous les panégyriques.

Auguste Nicolas a une belle page sur l'effacement de Marie, à cette période de sa vie : « De même qu'après avoir enfanté, vierge, le Fils de Dieu, Marie devait rester et est restée vierge de tout autre enfantement ; de même, après avoir dit son *Fiat verbum* et exhalé le cantique de sa reconnaissance, elle devait rester vierge de toute autre parole, de toute autre opération. Son obscurité, son silence, c'est sa virginité même. C'est surtout sa maternité — de se taire ainsi et d'être effacée ; puisque c'est pour son Fils. — C'est continuer à le mettre au jour. Saint Thomas dit quelque part que le grand Précurseur saint Jean-Baptiste et que la Sainte Vierge n'ont point fait de miracles, afin que les attentions des peuples ne fussent point partagées à plusieurs et qu'ils n'eussent tous des yeux et des oreilles que pour Jésus-Christ : *Ut omnes Christo intenderent.*

« Comme ce mot est vrai de la Sainte Vierge ! et qu'elle devait se plaire dans ce silence, dans cet effacement... Marie se tait, mais Jésus parle ; Marie s'efface, mais Jésus paraît ; et par tout ce que dit et fait Jésus, la Mère de Jésus reçoit plus d'honneur et de bonheur que par tout ce qu'elle pourrait dire et faire elle-même. Tout ce qui démontrait au monde ce qu'il était, démontrait ce qu'elle était ; chaque œuvre qui le manifestait Fils de Dieu, la manifestait incontestablement Mère de Dieu. Chaque flot nouveau de cette mer montante de la Divinité, qui devait purifier l'univers, la soulevait et l'élevait comme une arche de sainteté sur ce miséricordieux déluge [2]. »

Pendant que Jésus se livre à l'évangélisation du monde, Marie prend pour elle les soins domestiques qui auraient distrait son Fils des affaires de son Père. Pendant que Jésus annonce la bonne nouvelle, Marie, par ses prières, prépare les cœurs à recevoir la semence de vie : véritablement apôtre par cette coopération à l'œuvre de la Rédemption ; modèle parfait de ces femmes du monde qui, dans la suite des âges, n'auront pas de joie plus douce que d'être les auxiliaires des apôtres.

Telle est toute l'histoire de Marie pendant les trois années de la vie publique du Sauveur, jusqu'au jour où, sortant de sa retraite, elle monte au Calvaire pour unir ses larmes au sang du Christ.

1. L. Veuillot, *Vie de Jésus-Christ*, page 121 et suiv.
2. Aug. Nicolas, *La Vierge Marie*, tome II, page 16.





LE PRESSENTIMENT DE LA VIERGE. — D'après un tableau de Charles Landelle. (Musée du Luxembourg.)



« Il faut donc vous entretenir des afflictions de Marie, dit gravement Bossuet [1]. Il faut que j'expose à vos yeux cette sanglante blessure qui perce son cœur, et que vous voyiez, s'il se peut, encore saigner cette plaie. Je sais bien qu'il est difficile d'exprimer la douleur d'une mère : on ne trouve pas aisément des traits qui nous représentent au vif des émotions si violentes ; et si la peinture y a de la peine, l'éloquence ne s'y trouve pas moins empêchée... rappelez en votre mémoire ce qu'on vous a prêché tant de fois : que comme toute la joie de la Sainte Vierge c'est d'être Mère de Jésus-Christ, c'est aussi de là que vient son martyre et que son amour a fait son supplice.

« Non, il ne faut point allumer de feux, il ne faut point armer les mains des bourreaux, ni animer la rage des persécuteurs, pour associer cette Mère aux souffrances de Jésus-Christ.

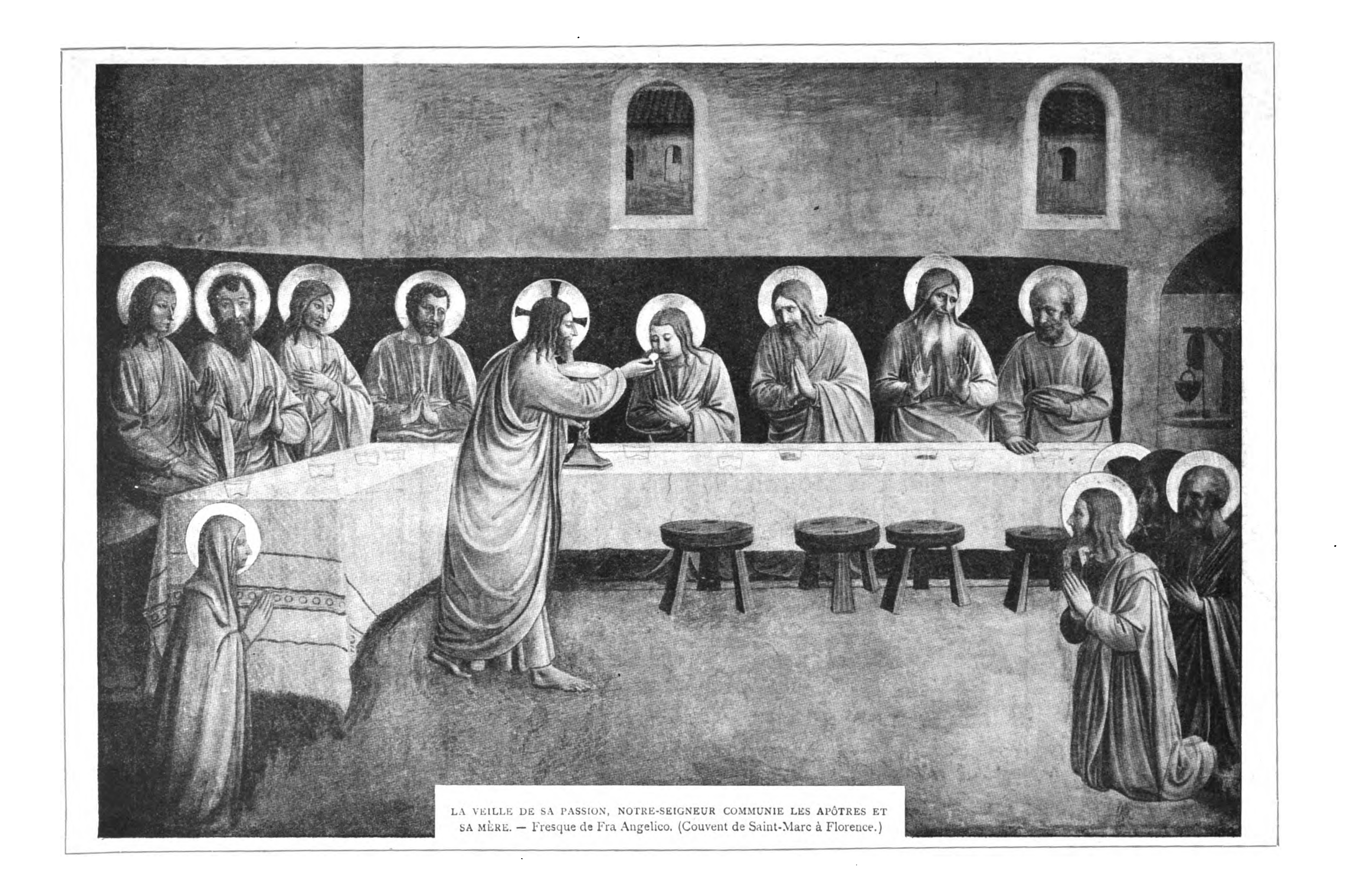
« Il est vrai que les saints martyrs avaient besoin de cet attirail : il leur fallait des roues et des chevalets ; il leur fallait des ongles de fer, pour marquer leurs corps de ces traits sanglants qui les rendaient semblables à Jésus-Christ crucifié.

« Mais si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie : et c'est peu connaître quel est son amour, que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre ; il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies ; faites qu'elle voie celles de son Fils, conduisez-la seulement au pied de sa croix, et laissez ensuite agir son amour...

« C'est vous, qui, communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez Mère de votre Fils ; il faut que vous acheviez votre ouvrage ; et que, l'ayant associée en quelque sorte à la chaste génération éternelle par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce bien-aimé, qui est la splendeur de votre gloire et la vive image de votre substance.

« Voilà d'où vient l'amour de Marie : amour qui passe toute la nature, amour tendre, amour unissant, parce qu'il naît du principe de l'unité même, amour qui fait une entière communication entre Jésus-Christ et la Sainte Vierge, comme il y en a une très particulière entre Jésus-Christ et son Père... Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps les mêmes souffrances ; le Père

1. Ier sermon sur la compassion de la Sainte Vierge. Ier point.



LA VEILLE DE SA PASSION, NOTRE-SEIGNEUR COMMUNIE LES APÔTRES ET SA MÈRE. — Fresque de Fra Angelico. (Couvent de Saint-Marc à Florence.)

et le Fils une même source de plaisirs, la Mère et le Fils un même torrent d'amertumes!...»

Voyons la Mère de douleurs buvant jusqu'à la lie la coupe amère. — On est au matin du fatal vendredi [1] :

« Marie sait que, cette nuit même, son Fils a été livré par un de ses disciples, par un homme que Jésus avait choisi pour confident, auquel elle-même avait donné plus d'une fois des marques de sa maternelle bonté. A la suite d'une cruelle agonie, le Fils de Marie s'est vu enchaîner comme un malfaiteur, et la soldatesque l'a entraîné chez Caïphe, son principal ennemi. De là on l'a conduit chez le gouverneur romain, dont la complicité est nécessaire aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi pour qu'ils puissent, selon leur désir, répandre le sang innocent. Marie est dans Jérusalem. Madeleine et les autres amis de son Fils l'entourent ; mais il n'est pas en leur pouvoir d'empêcher les cris tumultueux du peuple d'arriver à son oreille. Et qui d'ailleurs pourrait arrêter les pressentiments au cœur d'une telle mère? Le bruit ne tarde pas à se répandre dans la ville que Jésus de Nazareth est demandé au palais du gouverneur, pour être crucifié. Marie se tiendra-t-elle à l'écart, en ce moment où tout un peuple est sur pied pour accompagner de ses insultes, jusqu'au Calvaire, ce Fils de Dieu qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a nourri de son lait virginal? Loin d'elle cette faiblesse! Elle se lève, elle se met en marche et se rend sur le passage de Jésus.

«... Qui pourrait dire quelle douleur et quel amour exprimèrent ses regards, lorsqu'ils rencontrèrent ceux de son Fils chargé de sa croix? Dire aussi quelle tendresse et quelle résignation répondirent de la part de Jésus à ce salut d'une Mère éplorée? Avec quelle affection empressée et respectueuse Madeleine et les autres saintes femmes soutinrent dans leurs bras celle qui avait encore à monter le Calvaire, à recevoir le dernier soupir de ce Fils de sa tendresse? Le chemin est long encore de la quatrième station de la voie douloureuse à la dixième, et s'il fut arrosé du sang du Rédempteur, il fut baigné aussi des larmes de sa Mère.

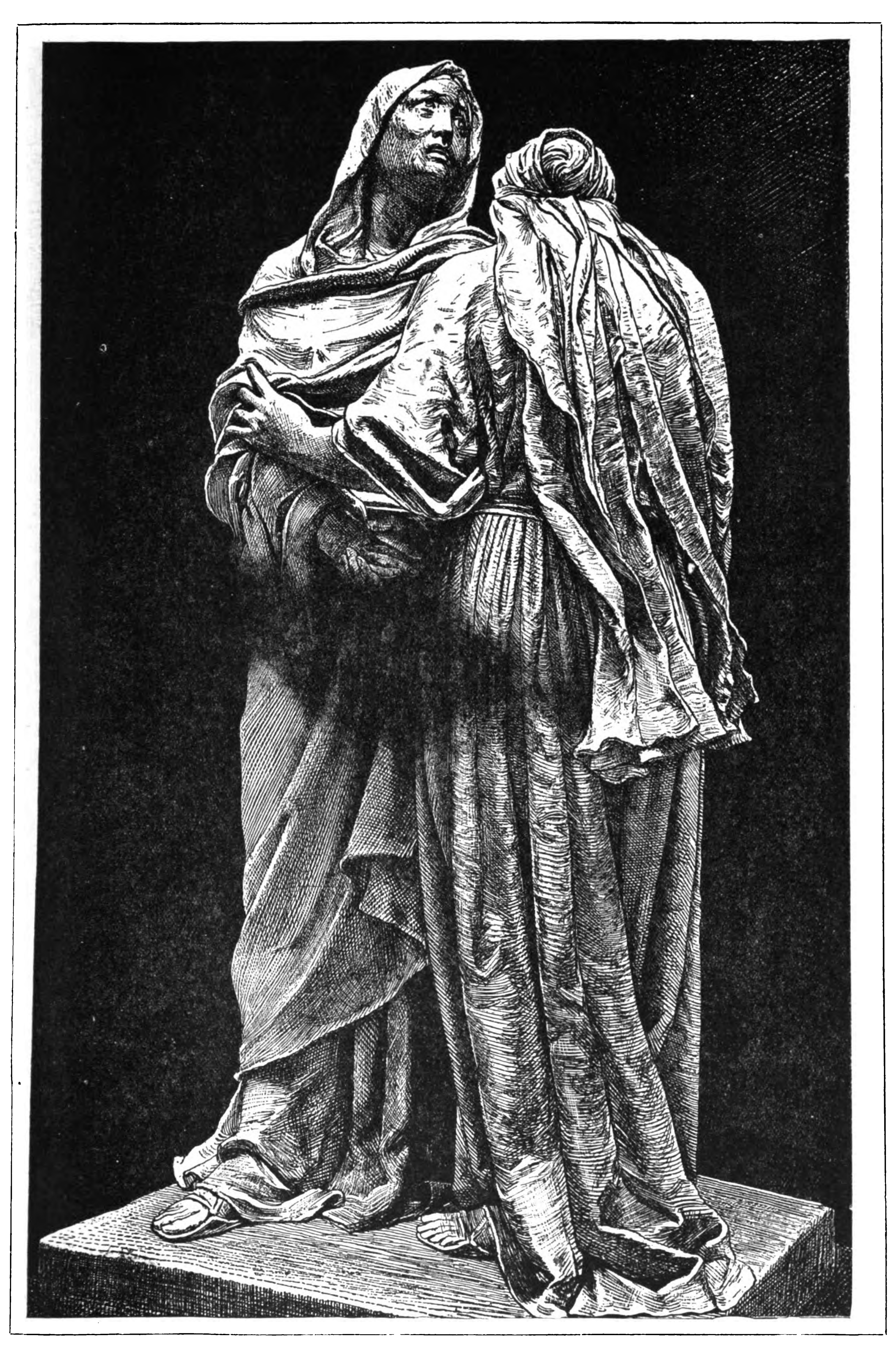
« Jésus et Marie sont arrivés au sommet de cette colline qui doit servir d'autel pour le plus auguste et le plus terrible des sacrifices ; mais le décret divin ne permet pas encore à la Mère d'approcher de son Fils. Quand la victime sera prête, celle qui doit l'offrir s'avancera. En attendant ce moment solennel, quelles secousses au cœur de Marie, à chaque coup du marteau impitoyable qui cloue au gibet les membres délicats de son Jésus! Et quand enfin il lui est donné de s'approcher avec Jean le bien-aimé, qui a réparé sa fuite honteuse, avec l'inconsolable Madeleine et ses compagnes, quelles mortelles défaillances éprouve le cœur de cette Mère qui, levant les yeux, aperçoit à travers ses pleurs le corps déchiré de son Fils, étendu violemment sur le gibet, son visage couvert de sang et souillé d'infâmes crachats, sa tête couronnée d'un diadème d'épines!

« Voilà donc ce Roi d'Israël, dont l'Ange lui avait prophétisé les grandeurs, ce Fils de sa virginité, celui qu'elle a aimé à la fois comme Dieu et comme le fruit béni de son sein! C'est pour les hommes, plus encore que pour elle, qu'elle l'a conçu, qu'elle l'a enfanté, qu'elle l'a nourri ; et les hommes l'ont mis dans cet état! Encore si, par un de ces prodiges, qui sont au pouvoir de son Père céleste, il pouvait être rendu à l'amour de sa Mère ; si cette justice souveraine, envers laquelle il a daigné acquitter toutes nos obligations, voulait se contenter de ce qu'il a souffert ; mais non, il faut qu'il meure, qu'il exhale son âme au milieu de la plus cruelle agonie!

« Marie est donc au pied de la croix, pour recevoir le dernier adieu de son Fils ; il va se séparer d'elle, et dans quelques instants elle n'aura plus de ce Fils tant chéri qu'un

1. Les pages si touchantes qui vont suivre, sont de Dom Guéranger, si affectionné à la Vierge Marie





AU PIED DE LA CROIX, groupe en plâtre, par M. Vallet (Joseph).
Dessin de M. Thadée d'après une photographie remise par l'auteur.

corps inanimé et couvert de plaies : « O Mère [1] ! en considérant la violence de la dou-
« leur qui a traversé votre âme, nous vous proclamons plus que martyre ; car la compas-
« sion dont vous avez été saisie pour votre Fils a surpassé toutes les souffrances que peut
« endurer le corps. N'a-t-elle pas été plus pénétrante qu'un glaive pour votre âme, cette
« parole : Femme, voilà votre fils? Échange cruel, en place de Jésus, vous recevez Jean;
« en place du maître, le disciple ; en place du Fils de Dieu, le fils de Zébédée ; un
« homme enfin, en place d'un Dieu ! Comment votre âme si tendre n'en serait-elle pas
« traversée quand nos cœurs à nous, nos cœurs de fer et de bronze, se sentent déchirés
« au seul souvenir de ce que le vôtre dut alors souffrir ? »

« Au milieu des clameurs et des insultes qui montent jusqu'à son Fils élevé sur la croix, dans les airs, Marie entend descendre vers elle cette parole mourante qui lui apprend qu'elle n'aura plus d'autre fils sur la terre qu'un fils d'adoption. Ses joies maternelles de Bethléem et de Nazareth, joies si pures et si souvent troublées par l'inquiétude, sont refoulées dans son cœur et s'y changen en amertumes ! Elle fut la Mère d'un Dieu et son Fils lui est enlevé par les hommes ! Elle élève une dernière fois ses regards vers le bien-aimé de sa tendresse ; elle le voit en proie à une soif brûlante, et elle ne peut le soulager. Elle contemple son regard qui s'éteint, sa tête qui s'affaisse sur sa poitrine : tout est consommé !

« Marie ne s'éloigne pas de l'arbre de douleur à l'ombre duquel l'amour maternel l'a retenue jusqu'ici ; et cependant quelles cruelles émotions l'y attendent encore ! Un soldat vient sous ses yeux traverser d'un coup de lance la poitrine de son Fils expiré !... « C'est
« votre cœur, ô Mère, qui est transpercé par le fer de cette lance, bien plus que celui
« de votre Fils, qui a déjà rendu son dernier soupir. Son âme n'est plus là ; mais c'est
« la vôtre qui ne peut s'en détacher [2]. » L'invincible Mère persiste à la garde des restes sacrés de son Fils. Ses yeux le voient détacher de la Croix ; et lorsque enfin les pieux amis de Jésus, avec tout le respect qu'ils doivent au Fils et à la Mère, le lui rendent tel que la mort le lui a fait, elle le reçoit sur ses genoux qui autrefois furent le trône où il reçut les hommages des princes de l'Orient. Qui comptera les soupirs et les sanglots de cette Mère pressant sur son cœur la dépouille inanimée du plus cher des fils? Qui comptera aussi les blessures dont le corps de la victime universelle est couvert?

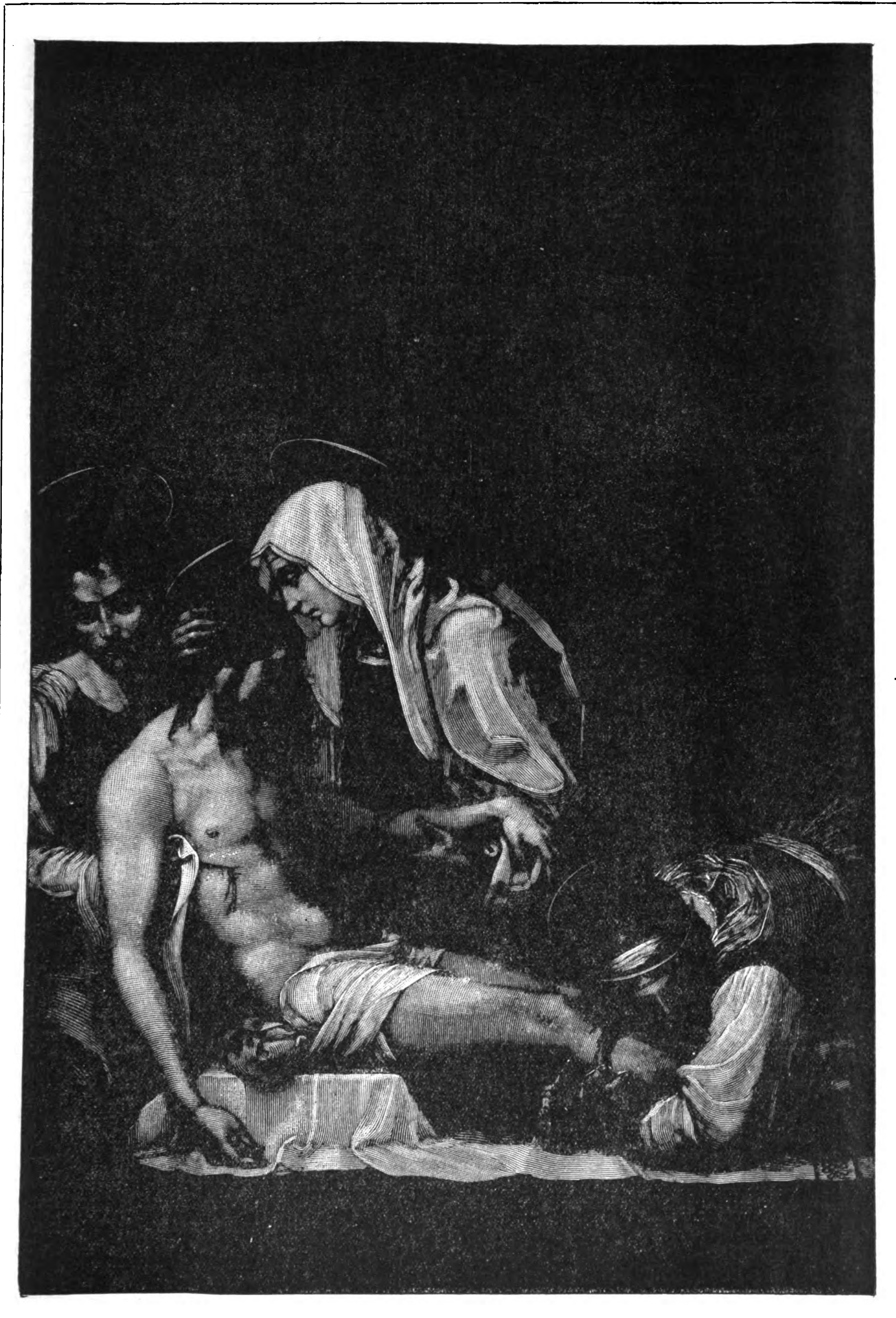
« Mais l'heure avance, le soleil descend de plus en plus au couchant ; il faut se hâter de renfermer dans le sépulcre le corps de celui qui est l'auteur de la vie. La Mère de Jésus rassemble toute l'énergie de son amour dans un dernier baiser, et, oppressée d'une douleur immense comme la mer, elle livre ce corps adorable à ceux qui doivent, après l'avoir embaumé, l'étendre sur la pierre du tombeau.

« Le sépulcre se ferme ; et Marie, accompagnée de Jean, son fils adoptif et de Madeleine, suivie de deux disciples qui ont présidé aux funérailles, et des autres saintes femmes, rentre désolée dans la cité maudite.

« Ne verrons-nous dans tout ceci, qu'une scène de deuil, que le spectacle lamentable des souffrances qu'a endurées la Mère de Jésus, près de la croix de son Fils? Dieu n'avait-il pas une intention en la faisant assister en personne à une si désolante scène? Pourquoi ne l'a-t-il pas enlevée de ce monde, comme Joseph, avant le jour où la mort de Jésus devait causer à son cœur maternel une affliction qui surpasse toutes celles qu'ont ressenties toutes les mères, depuis l'origine du monde? Dieu ne l'a pas fait, parce que la nouvelle Eve avait un rôle à remplir au pied de la croix. De même que le Père céleste attendit son consentement, avant d'envoyer le Verbe éternel sur cette terre, de même aussi l'obéissance et le dévouement de Marie furent requis pour l'immolation du

1. Ces paroles, citées par le pieux Abbé de Solesmes, sont de saint Bernard.
2. Paroles de saint Bernard.





LA DESCENTE DE CROIX. — Tableau de Fra Bartolomeo de la galerie Pitti, de Florence ; gravure de M Fleuret.

Rédempteur. N'était-il pas le bien le plus cher de cette Mère incomparable, ce Fils qu'elle n'avait conçu qu'après avoir acquiescé à l'offre divine ? Le ciel ne devait pas le lui enlever, sans qu'elle le donnât elle-même.

« Quelle lutte terrible eut lieu alors dans ce cœur si aimant ! L'injustice, la cruauté des hommes lui ravissent son Fils ; comment elle, sa Mère, peut-elle ratifier, par un consentement, la mort de celui qu'elle aime d'un double amour, comme son Fils et comme



DÉPOSITION DE CROIX, par Bazzi (1503).

son Dieu ? D'un autre côté, si Jésus n'est pas immolé, le genre humain demeure la proie de Satan, le péché n'est pas réparé, et c'est en vain qu'elle est devenue Mère d'un Dieu. Les honneurs et les joies sont pour elle seule ; et elle nous abandonne à notre triste sort. Que fera donc la Vierge de Nazareth, celle dont le cœur est si grand, cette créature toujours pure, dont les affections ne furent jamais entachées de l'égoïsme qui se glisse si aisément dans les âmes où a régné la faute originelle ? Marie, par dévouement pour les hommes, s'unissant au désir de son Fils, qui ne respire que leur salut, Marie

triomphe d'elle-même ; elle dit une seconde fois cette solennelle parole *Fiat*, et consent à l'immolation de son Fils. La justice de Dieu ne le lui ravit pas ; c'est elle qui le cède ; mais en retour elle est élevée à un degré de grandeur que son humilité n'eût jamais pu concevoir. Une ineffable union s'établit entre l'offrande du Verbe incarné et celle de Marie ; le sang divin et les larmes de la mère coulent ensemble, et se mêlent pour la Rédemption du genre humain. »

Comprenez maintenant la conduite de cette Mère de douleurs et le courage qui l'anime. Bien différente de cette autre mère dont parle l'Ecriture, l'infortunée Agar, qui, après avoir en vain cherché à étancher la soif d'Ismaël, haletant sous le soleil du désert, s'éloigne pour ne pas voir mourir son fils ; Marie ayant entendu que le sien est condamné à mort, se lève, court sur ses traces jusqu'à ce qu'elle l'ait rencontré, et l'accompagne au lieu où il doit expirer. Et quelle est son attitude au pied de la croix de son Fils ? Y paraît-elle défaillante et abattue ? La douleur inouïe qui l'oppresse l'a-t-elle renversée par terre, ou entre les bras de ceux qui l'entourent ? Non, le saint Evangile répond d'un seul mot à toutes ces questions : « Marie était debout, *stabat*, près de la Croix. » Le sacrificateur se tient debout à l'autel ; pour offrir un sacrifice tel que le sien, Marie devait garder la même attitude... « Elle se tenait debout en face de la Croix, contemplant de ses regards maternels les blessures de son Fils, attendant, non la mort de ce cher Fils, mais le salut du monde [1]. »

1. Paroles de saint Ambroise, citées par Dom Guéranger.



LA MISE AU TOMBEAU — Raphaël.
(Galerie Borghèse, Rome.)



Le salut du monde est accompli. Le dernier soupir de Jésus a ruiné l'empire de Satan. Jésus sort du tombeau, comme il a expiré, c'est-à-dire, à l'heure par lui fixée.

Pourquoi Marie ne paraît-elle nulle part dans les splendeurs de cette victoire unique? Pourquoi aucun Evangéliste n'a-t-il laissé entrevoir les joies immenses qu'a versées dans son cœur maternel la Résurrection de Jésus? « Dans tous ces récits si nets et si précis, on l'a justement remarqué [1], il n'y a pas la moindre trace de la Sainte Vierge. Les femmes y ont cependant la première part, et ces femmes sont celles qui, avec le disciple que Jésus aimait, formaient la compagnie de la Mère de Jésus auprès de sa croix. L'Evangéliste prend même le soin de les nommer dans le récit de la Résurrection; c'était, dit-il, Marie-Madeleine, Jeanne, Marie mère de Jacques, et les autres qui étaient avec elles. De la Mère de Jésus, pas un mot; elle qui, partout où elle figure dans les récits antérieurs, est toujours nommée la première.

« Qu'en faut-il conclure? Pour répondre à cette question, il n'y a qu'à rechercher, dans l'Evangile, les causes de ces apparitions, et leur effet sur ceux à qui elles s'adressent. Or, ce qui ressort le plus de cette recherche, c'est l'inintelligence, l'incrédulité, l'infirmité, la grossièreté des apôtres et des disciples de Jésus, aussi ignorants, aussi défiants, aussi confondus de l'événement de la Résurrection que si jamais leur divin Maître ne le leur eût annoncé et ne leur en eût donné des gages. Et c'est eux qui portent contre eux-mêmes cet humiliant témoignage par leurs propres récits et qui y impriment par là le cachet de la plus consciencieuse, de la plus naïve sincérité.

« Et il y a là une économie admirable. Pour être des témoins non suspects auprès de tous les incrédules à venir, il fallait, non seulement que les apôtres fussent sincères, mais qu'ils ne fussent pas prévenus par une foi qui aurait dominé l'événement: il fallait qu'ils fussent dans la même disposition d'incrédulité que tous ceux que leur témoignage devait convaincre; qu'ils en fussent comme les représentants; qu'ils vissent la Résurrection comme nous l'aurions vue, afin que nous la vissions nous-mêmes en eux.

« C'est pourquoi pas un des apôtres, des disciples ou des saintes femmes n'a pris part à l'événement de la Résurrection que pour y être convaincu d'une faiblesse qui fait la force de leur témoignage, mais qui eût été indigne de la Mère de Dieu. »

---

1. Aug. Nicolas, *La Vierge Marie*, tome II, page 466.

Si, pour aider à la croyance des siècles à venir en la Résurrection du Sauveur, Marie n'intervient pas comme témoin public et officiel du triomphe de son Fils sur la mort, est-ce une raison pour qu'elle ne soit pas intervenue comme Mère du Ressuscité ? — N'est-il pas vraisemblable que Notre-Seigneur, désireux de consoler sa Mère des douleurs de sa compassion, a dû lui ménager, dès la sortie du tombeau, les joies délicieuses d'une entrevue tout intime ? Les saints l'ont cru et, suppléant à ce que les Evangélistes n'ont pas voulu dire, ils nous montrent le Sauveur (ainsi fait saint Ignace dans ses *Exercices*) réservant sa première apparition à sa divine Mère.

« Quel moment pour la Très Sainte Vierge ! Quelle vision ! quelle extase ! quelle grâce il lui fallut pour porter un tel bonheur ! Tout ce qui est excessif nous épuise et nous échappe ; mais encore, excès pour excès, nous soutenons mieux la douleur que la joie. La Très Sainte Vierge contemple son Fils, elle l'adore dans le ravissement ; elle se prosterne à ses pieds, elle baise ses mains stigmatisées, elle embrasse son côté ouvert et son divin visage : elle entend sa douce voix. Quels échanges de tendresse ! quelles bénédictions ! quelles actions de grâces ! quels respects ! quelles effusions ! — A la Croix, Jésus et Marie souffraient tous les deux la même passion ; à cette heure ils savourent les mêmes délices. Marie retrouvait enfin Jésus dans un état digne de lui !... Elle assiste au triomphe de son Fils. Mais qui dit triomphe de Jésus, dit aussi le sien, puisque c'est elle qui a donné à Jésus cette chair qu'elle retrouve toute ruisselante de la gloire de Dieu [1]. »

Une séquence [2], célèbre jadis dans les églises d'Allemagne, énumère les sept allégresses de Marie. Voici comment le poète décrit la joie de la Vierge, au jour de la Résurrection :

Quartum, Virgo, tibi datur,
Cum a morte suscitatur
  Christus die tertia ;
Per hoc fides roboratur,
Spes redit et mors fugatur,
  Per te, plena gratia :
Hostis victus captivatur,
  Amissa potentia
Homo captus liberatur
Et ab humo sublevatur
  Sursum ad cœlestia.

« La quatrième joie vous est donnée, ô Vierge, au moment où le Christ ressuscite d'entre les morts, le troisième jour. Par ce mystère, la foi se fortifie, l'espérance renaît, la mort est chassée, et vous avez part à ces merveilles, ô pleine de grâces ! L'ennemi vaincu est enchaîné ; il se plaint, il gémit, il s'agite dans son désespoir d'avoir perdu sa puissance ; l'homme captif est délivré et soulevé de cette terre, il s'élève en haut vers les cieux ! »

O Vierge vaillante, après avoir lutté avec votre Fils, avec lui vous triomphez : d'un cœur rempli d'allégresse nous saluons son triomphe et le vôtre !

1. Perdrau, *La Très Sainte Vierge Marie, Mère de Jésus*, page 387.
2. Voir *Année liturgique*. Temps pascal. Tome II, page 202.





PENDANT quarante jours, Jésus glorifié a répandu sur le monde la paix et la joie ; pendant quarante jours, il a conversé avec son heureuse Mère. Ces entretiens si doux doivent bientôt avoir un terme. Il faut que le Verbe incarné retourne à son Père. Avant la séparation, un repas d'adieux va réunir une dernière fois le Sauveur et sa Mère, les apôtres et les amis du Christ. Saint Bonaventure décrit cette agape d'une manière bien touchante : « Ne pensez-vous pas, dit-il, qu'à l'annonce de ce départ, troublée par les tendres émotions de son amour maternel, Marie a penché sa tête sur Jésus et s'est reposée sur son sein ? En effet, puisque saint Jean en agit ainsi dans la Cène, on est bien plus fondé à croire que Marie en fit autant en cette circonstance. Aussi, dans une prière, accompagnée de soupirs et de larmes, elle lui disait : « Mon Fils, si vous voulez « vous éloigner d'ici, emmenez-moi avec vous. » — Et Notre-Seigneur lui disait pour la consoler : « Ma tendre Mère, je vous en conjure, ne vous affligez pas de mon départ, « car je retourne à mon Père. Quant à vous, il faut que vous restiez encore quelque temps « sur la terre pour confirmer ceux qui croient en moi ; ensuite je reviendrai à vous et « je vous ferai entrer dans ma gloire. » — Marie lui répondit : « Mon cher Fils, que « votre volonté s'accomplisse ; car je suis prête non seulement à rester sur la terre, mais « même à donner ma vie en faveur des âmes pour lesquelles vous avez livré la vôtre ; « mais souvenez-vous de moi !... — Bannissez le trouble et la crainte, lui répondit Jésus ; « je ne vous laisserai point orphelins ; je m'en vais, mais je reviendrai et je serai tou- « jours avec vous [1]. »

Ces douces paroles aident Marie à supporter la dure séparation ; la voilà qui se met sans délai à accomplir près des premiers chrétiens le devoir d'éducatrice, que son Fils lui a confié. Avec quel tact elle détruit le préjugé du royaume temporel d'Israël ! Avec quelle suavité forte et pénétrante, elle apprend à ces Juifs, si entichés de leur passé, si fiers de leurs ancêtres, si intraitables sur les privilèges de leur race, à étendre à tous, même aux Gentils, même aux malheureux, même aux ennemis, le grand précepte du Maître, le précepte de la charité fraternelle. Sans doute, les Apôtres prêchent, discutent, réfutent les objections des Pharisiens, affirment la vérité des prophéties, luttent contre les influences païennes si puissantes ; mais, à côté d'eux, Marie consolide leurs enseignements, et si quelque différend s'élève entre les fidèles, pour le trancher, il lui suffit de dire :

1. *Méditations sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ.* Traduction Lemaire, page 406.

« Ainsi pensait mon Fils. » Au Cénacle surtout, elle remplit son ministère d'amour et de paix. Plus que tout autre, elle répand ce que saint Paul appelle le parfum du Christ. Voyez-la dans cette salle où s'enferme dans l'attente du Saint-Esprit, la primitive Eglise.

« Ils étaient là tous, dit le Cardinal Pie, *Hi omnes erant ;* Apôtres, disciples et autres frères, au nombre de cent vingt. *Discipuli cum reliquis fratribus centum et viginti.* Il n'y manquait aucun de ceux qui avaient été témoins de l'Ascension du Sauveur et qui croyaient en lui. Ils étaient là et ils priaient; car c'est par la prière qu'on se prépare aux grandes grâces, aux grandes actions, aux grandes choses. Ils priaient avec persévérance : l'ardeur de ces premiers fidèles ne se ralentissait pas ; ils savaient que plus les dons ont de prix, plus on doit les acheter chèrement : ils ne se lassaient donc



ASCENSION, par Mantegna.

point, et leur prière, au lieu d'aller en s'affaiblissant, devenait de jour en jour plus fervente, à mesure que l'heure annoncée, l'heure solennelle approchait davantage. Et cette prière persévérante était en même temps unanime. *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione.* Cette assemblée contenait tous les Ordres de l'Eglise naissante : il y avait les Apôtres, ceux que Jésus-Christ avait constitués chefs de la religion ; il y avait les Disciples, les frères, parmi lesquels plusieurs étaient destinés à devenir pasteurs des peuples, et beaucoup d'autres à demeurer dans les rangs des simples fidèles. Et comme le sexe féminin avait montré dès l'origine un dévouement héroïque à la personne



DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.
Miniature du Bréviaire Grimani. (Œuvre flamande du début du XVIe siècle.)

de Jésus et à la cause de son Evangile, les saintes femmes n'avaient point été exclues de cette assemblée ; elles y occupaient une place qui n'a pas été passée sous silence. Enfin, il est une créature de Dieu, plus grande que les Disciples et les Apôtres, qui était présente aussi, et qui est appelée de son nom propre et du nom de sa glorieuse dignité, parce qu'elle ne pouvait être confondue avec aucun des autres, étant au-dessus de tous les autres. *Hi omnes erant perseverantes... cum mulieribus et Maria, matre Jesu.*

« Marie était là, disent les Docteurs, comme la mère de famille de toute cette réunion sacrée, qui n'était autre que la famille de son Fils. Elle était là, participant à la



MARIE CHEZ SAINT JEAN.

prière, présidant à la prière. Et quel prix ne devait pas avoir devant le trône de la majesté divine cette prière collective de toute l'Eglise, dans laquelle intervenait, pour une valeur que nulle bouche humaine ne pourrait définir, la prière de la Mère de Dieu encore voyageuse sur la terre (1) ! »

De pieux ascètes affirment que le jour de la Pentecôte un globe de feu plana au-dessus de la Vierge Marie, que là il se divisa en douze langues de feu, qui allèrent illuminer et embraser les Apôtres. N'est-ce pas, traduite d'une manière gracieuse et sensible, la pensée de plusieurs théologiens, qui pensent avec saint Anselme que, malgré la descente du Saint-Esprit, plusieurs grands mystères furent révélés aux Apôtres par Marie. « *Plura tamen incomparabiliter per Mariam revelabantur* (2). »

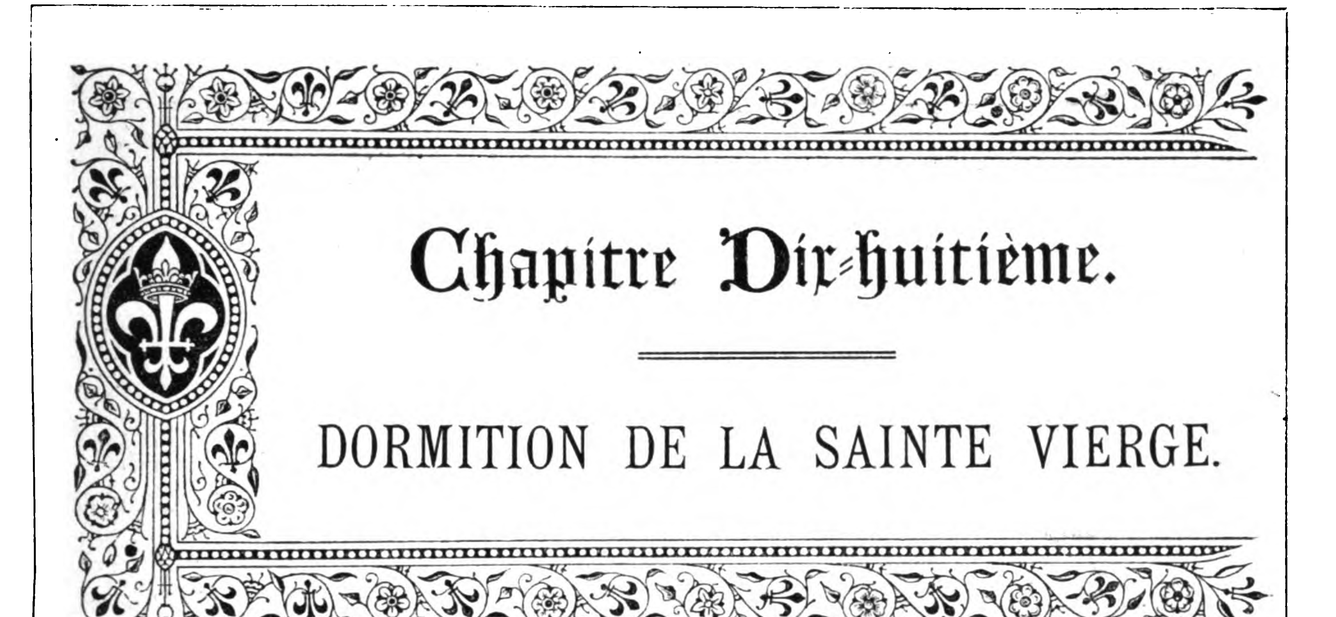
Poursuivant la même idée, un penseur (3) a écrit :

« Dans la chambre de Nazareth, nous voyons Marie coopérer avec le Saint-Esprit à l'Incarnation du Fils de Dieu : dans le Cénacle de Jérusalem, nous la voyons coopérer avec le même Esprit de vérité, à la manifestation de ce grand mystère. A Nazareth, elle fournit à Dieu son chaste sein, et le Saint-Esprit y opère l'Incarnation du Verbe : à Jérusalem, elle fournit à l'Eglise le témoignage de ce mystère, et le Saint-Esprit en opère l'intelligence dans les Apôtres. A Nazareth, l'Esprit-Saint survient en elle, et par son consentement, elle devient Mère de notre Dieu ; à Jérusalem le même Esprit survient en elle et par son témoignage elle devient Mère de notre foi. »

Dès le XIIe siècle, dans son commentaire du Cantique des Cantiques, Rupert (4) avait déjà dit : « Votre voix, ô Marie, a été la voix du Saint-Esprit parlant aux Apôtres ; en sorte que tous les mystères qui ont eu besoin de supplément, de confirmation ou de témoignage, leur ont été éclaircis, développés et confirmés par votre bouche sainte, comme par le fidèle interprète de cet Esprit de vérité. »

1. *Œuvres de Mgr Pie*, tome VI, pages 416-417.
2 *Lib. de Excell. Virg.*
3. Aug. Nicolas, tome II, page 429.
4. Rupert, Lib. I *in Cant.*





Chapitre Dix-huitième.

DORMITION DE LA SAINTE VIERGE.

Le Christ était mort ; sa Mère devait mourir.

Il s'est rencontré des théologiens peu sérieux qui ont nié la mort de la Vierge. Leur piété mal éclairée répugnait à voir Marie couchée sur un lit funèbre, luttant contre le trépas : ils préféraient la voir emportée au ciel, comme Enoch ou Elie. Un théologien de marque va remettre les choses au point : « Dieu, dit le Père J.-B. Terrien (1), n'a pas voulu soustraire sa bienheureuse Mère aux suites naturelles de la déchéance primitive, à la souffrance, à la mort, bien que, par un privilège insigne, il l'ait préservée du péché qui les cause. Il fallait que, nouvelle Eve, elle eût sa part au calice de douleurs que



« Retourne en Israël. » Mort de la Sainte Vierge. Couronnement de la Sainte Vierge.

TAPISSERIES DE BEAUNE (fin du XVe siècle).

devait boire le nouvel Adam, pour apaiser le courroux du Père, et mériter à tous grâce et pardon. Il fallait que la mortalité la révélât semblable aux autres femmes, pour que son Fils nous apparût manifestement comme membre de la famille humaine.

« Il fallait que cette mère des hommes pût rendre plus supportable et moins amer à ses enfants le calice de la souffrance, en le buvant avant eux et pour eux. Il fallait qu'elle-même, elle qui devait être à jamais la Mère de miséricorde, expérimentât nos maux

---

1. *Marie, Mère de Dieu*, tome II, page 322 et suiv. — Nous avons déjà fait plusieurs citations de ce beau livre ; nous ne saurions trop en recommander la lecture intégrale.

dans son âme et dans sa chair, afin d'être excellemment la Compatissante et la Miséricordieuse, *ut misericors fieret*.

« Il fallait que Marie ne fût pas seulement notre modèle dans la souffrance, mais qu'elle nous offrît dans sa mort le type achevé d'une mort sainte, et méritât, grâce à l'incomparable perfection de son dernier passage, d'être à jamais la protectrice et la consolatrice attitrée des chrétiens mourants. Il fallut enfin que, par sa mort librement acceptée, elle suivît son Fils jusqu'à la fin, et couronnât les souffrances et les mérites de sa longue et très sainte vie.



LA MORT DE LA SAINTE VIERGE, d'après un tableau du XVIe siècle, conservé au musée de Cologne.

« Telles sont les raisons providentielles qui rendirent la mort nécessaire pour Marie, bien qu'elle n'eût pas contracté la dette du péché. Et toutes se rapportent à sa divine maternité, puisque c'est comme Mère du Sauveur qu'elle est investie des fonctions sur lesquelles chacune d'elles s'appuie.

« Je le sais, des Pères ont parfois attribué la mort de la bienheureuse Vierge à la sentence portée par Dieu contre l'humanité déchue ; et même ce fut là, pour les anciens adversaires de la Conception Immaculée de Marie, l'un des arguments qui leur servirent à la combattre. Elle a, disaient-ils, subi, comme nous, la peine de la faute originelle; donc, elle l'a contractée comme nous. Argument sophistique qui se retournerait contre Notre-Seigneur lui-même, puisqu'il est mort, lui aussi, en conséquence de cette faute..

« La maternité divine explique la mort de la Très Sainte Vierge. Elle nous fournit aussi des données suffisantes pour juger de ce qui dut amener son bienheureux passage. Notre-Seigneur n'a pas pris pour lui tous les genres de misères physiques, mais celles-là seulement qui pouvaient servir à l'œuvre de la Rédemption. Voilà pourquoi, acceptant la mort, il en a refusé les suites humiliantes, où la chair se décompose et se corrompt. C'est aussi la raison pour laquelle il n'a pas voulu pour lui, ni ces infirmités du corps, ni ces maladies organiques qui sont de leur

nature un acheminement, un prélude à la corruption du tombeau. Il est raisonnable de croire qu'il n'en a pas voulu non plus pour sa Mère. Je ne peux me représenter cette Mère de la vie, courbée sous le poids de la vieillesse et des infirmités, triste débris d'elle-même, plus semblable à un cadavre qu'à une personne vivante. Dans cette dégradation de l'être humain, je ne reconnaîtrais pas celle dont la virginale beauté ravissait le Ciel même ; et je me demanderais, sans y trouver de réponse plausible, pourquoi le Seigneur aurait permis au péché d'imprimer ses honteux vestiges sur une chair qui ne fut jamais à lui. Non, ce n'est ni la caducité ni la maladie, qui, par leur action dissolvante, ont séparé le corps de Marie de son âme immaculée.

« Les Pères, encore qu'ils n'aient pas traité cette matière spécialement, ont laissé plus d'une fois entrevoir quelle était au fond leur pensée. Car la mort de la Vierge est à leurs yeux comme un doux sommeil, quelque chose de semblable à l'assoupissement extatique dans lequel Dieu plongea le premier homme, quand il forma de sa substance Eve, la première femme. De là, ces termes de *Dormition*, de sommeil qu'ils emploient, à l'exclusion de tous autres, pour désigner cette bienheureuse mort. De là, les louanges par lesquelles ils célèbrent la radieuse beauté de Marie mourante. De là ces expressions et d'autres semblables : « Elle a, comme nous, passé par la mort, mais d'une manière bien « différente, excellemment plus noble et plus relevée ; » toutes choses qui ne s'accordent pas avec un trépas vulgaire. Et ce genre de mort, exempt de douleurs et d'infirmités, est d'autant plus croyable que, d'un consentement unanime, tous affirment que la corruption n'eut aucun accès au corps virginal de Marie. Cela serait-il vrai, si cette mère du Seigneur avait dû, pour mourir, endurer, comme nous, la dégradation de son organisme ? La foi n'oblige personne à croire ce privilège de Marie ; quelques-uns en ont douté, mais je n'admettrai jamais, à moins que l'Eglise ne m'en fasse un devoir, que cette chair où le Christ fut conçu sans volupté sensible, où la convoitise ne fit jamais sentir son atteinte, ait passé par les angoisses de la mort, comme toute chair de péché. »

La Mère de Dieu est donc morte : nous le croyons avec les Pères, les Docteurs, les Théologiens, les Saints.

Mais nous sera-t-il permis de demander comment elle est morte ?

Le Père Terrien (1) résume admirablement la réponse des grands auteurs :

« S'il ne faut chercher la cause prochaine de la mort de la Sainte Vierge, ni dans la caducité de l'âge et dans les infirmités qu'elle entraîne après elle, ni dans l'un de ces accidents qui portent le désordre aux sources mêmes de la vie, à quoi devons-nous l'attribuer ? C'est le bienheureux Albert le Grand qui va nous répondre : « *Nous croyons* « *qu'elle est morte sans douleur, et d'amour.* » Ainsi le donne à penser l'auteur du sermon sur l'Assomption, recueilli parmi les œuvres de saint Jérôme ; ainsi l'ont attesté, dans des temps plus rapprochés de nous, le pieux abbé Guerric et Richard de Saint-Laurent, saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori, pour ne pas citer une foule de théologiens et d'écrivains ascétiques.

« Afin de mieux entendre cette mort, il faut remarquer, avant toute chose, la différence qu'il y a entre ces trois expressions : mourir dans l'amour, mourir pour l'amour, mourir d'amour ou par amour.

« Mourir dans l'amour est la commune joie des amis et des élus de Dieu ; puisque mourir hors de la charité, serait mourir hors de la grâce.

« Mourir pour l'amour, c'est donner sa vie pour une fin de charité, comme ont fait les martyrs, ou, du moins, rapporter sa mort par une actuelle acceptation de cœur à l'amour de Dieu.

1. *Loco cit.*, page 326 et suiv.

« Mourir d'amour ou par l'amour, c'est n'avoir pour cause prochaine de sa mort que l'amour lui-même, cet amour dont le Cantique a dit qu'il est fort comme la mort.

« Que Marie soit morte dans le sein de l'amour, ce serait blasphème et folie d'en douter. Personne entre les chrétiens n'a jamais nié, non plus, qu'elle soit morte pour l'amour. Notre-Seigneur aurait-il pu refuser à sa Mère un privilège dont il a fait part à tant de saints ; et le feu de l'amour, allumé jour et nuit sur l'autel de son cœur, se serait-il endormi, à l'heure même où la vision bienheureuse devait lui communiquer des ardeurs nouvelles ?

Ç'a été même l'opinion de quelques-uns que Marie était morte, non seulement dans l'exercice actuel de l'amour, mais encore, comme les martyrs et comme son Fils, le roi des martyrs, pour la défense et le règne de l'amour. Ils prétendaient qu'elle aussi avait enduré le martyre du sang ; prenant pour un glaive matériel, le glaive qui devait, suivant la prophétie de Siméon, transpercer le cœur à cette divine Mère. Nous savons que cet oracle fut autrement accompli, et comment Marie, sur le Calvaire, endura par amour une douleur capable de lui arracher mille fois la vie, si la main de Dieu ne l'avait soutenue. Cela suffit pour qu'elle soit morte pour l'amour.

« Mais il faut encore qu'elle meure d'amour. C'est de l'amour que doit venir le coup qui tranchera les liens par où son âme se rattache à son corps, ou, pour mieux dire, qui les dénouera pour un temps.

« Il est impossible d'imaginer que cette vraye mère naturelle du Fils soit morte d'autre sorte de mort que celle d'amour ; mort la plus noble de toutes, et due par conséquent à la plus noble vie qui fut oncques entre les créatures ; mort de laquelle les Anges mesmes désireraient mourir, s'ils estaient capables de mourir, » a dit saint François de Sales [1].

Suarez écrit en termes équivalents : « Quoique la bienheureuse Vierge ne soit morte d'aucune maladie, elle est morte pourtant, mais par la vertu de son amour, de ses ardents désirs et de sa très haute contemplation. »

« Et il n'y a rien là qui puisse nous paraître invraisemblable, pour peu que nous nous rappelions quel était l'amour de cette très sainte Mère pour Jésus, son Fils et son Dieu. Ce qui devrait plutôt nous étonner grandement, c'est qu'elle ait pu vivre longtemps séparée de lui. J'ai dit ailleurs quels effets admirables a produits l'amour de Dieu, au cœur et dans le corps des saints : un saint Stanislas obligé de tempérer par une eau glaciale le feu divin qui brûlait dans sa poitrine, et succombant à ses ardeurs plus qu'à celles de la fièvre ; une sainte Thérèse se mourant de ne pouvoir mourir, et finalement emportée moins par la violence de la maladie que par l'intolérable incendie du divin amour ; tant d'autres dont il serait aisé de rapporter des merveilles semblables.

« Si l'amour a de ces effets dans les amis de Dieu, quelle devait donc être son influence sur la Mère de Dieu, puisque ur amour n'était, en comparaison du sien, qu'une étincelle devant un brasier? Aussi les Saints mettent-ils dans la bouche de Marie cet appel de l'Epouse des Cantiques : « Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous « trouvez mon Bien-Aimé, dites-lui que je languis d'amour. » Et encore : « De grâce, « faites-moi un appui de fleurs, un soutien de fruits, car je me sens défaillir d'amour. » Puis se tournant vers le Bien-Aimé, elle lui dit avec l'Epouse : « O revenez, revenez, mon « Bien-Aimé : soyez semblable par la rapidité de votre course, à un chevreuil et à un « faon de cerf : » tant est véhément le désir qui la presse, tant lui sont cruelles les années de la séparation ! »

« C'est pourquoi, dit éloquemment Bossuet [2], vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la Sainte Vierge. Son amour étant si ardent, si fort et si enflammé,

1. *Traité de l'amour de Dieu*, livre VII, chapitres 13 et 14.
2. 1er sermon pour l'Assomption, IIe point.

qu'il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret qui ne dût dissoudre toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière.

« Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse ; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'est que Marie pût vivre séparée de son Bien-Aimé. Elle vivait néanmoins, parce que tel était le conseil de Dieu... Mais comme le divin amour régnait dans son cœur sans obstacles, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Aussi, point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour. »



COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE. — Lanfranco.



Chapitre Dix-neuvième.

ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

MARIE est donc morte d'amour. Un historien [1] moderne, se faisant l'interprète de pieuses traditions, nous raconte ce qui suivit le trépas de Notre-Dame.

« Son visage, déjà resplendissant, se revêtit d'une nouvelle et céleste beauté, et son corps exhala la plus suave odeur qui fût jamais. Sa dépouille virginale fut déposée dans un cercueil, que plusieurs saintes femmes, par un sentiment d'amour, avaient transformé en une sorte de berceau, garni de feuillage et couronné de fleurs. Les apôtres portèrent le cercueil sur leurs épaules jusqu'à Gethsémani, où était le tombeau. Devant eux marchaient, selon la coutume usitée chez les Juifs, des joueurs de flûte et des femmes en pleurs. Derrière eux venaient d'autres fidèles, tous recueillis dans la prière et le deuil. Nul cortège funèbre ne fut jamais aussi pieux et aussi solennel en même temps dans sa simplicité. Lorsque le corps de Marie eut été enseveli, les assistants éclatèrent en sanglots; une tristesse amère accablait les âmes. »

Un poète a chanté leur douleur, leurs supplications et leur délicieuse surprise.

Les Apôtres là-bas demeurent en prière,
Eblouis par les chants, les parfums, la lumière ;
Mais le dernier venu, Thomas, la cherche en vain.
Pourtant il veut revoir son visage divin,
Puis il mourra content, si son regard contemple
Celle qui du Seigneur fut la mère et le temple.
Le sépulcre est ouvert... Les roses et les lis
Débordent odorants ; mais plus rien dans les plis
Du linceul virginal !... Elle s'est envolée !
Ne la cherchez plus là, la Vierge Immaculée [2] !

Pour tous les spectateurs de ce prodige « il n'y eut qu'une pensée et qu'un cri : le corps sacré de Marie avait été transporté au ciel par la main des Anges. Dieu avait voulu soustraire à la corruption Celle qui avait donné la vie au monde ; il n'eût pas été convenable, qu'elle eût le sort commun des pécheurs, celle qui avait toujours été pure et immaculée [3]. »

---

1. R. P. Mola, de l'Oratoire de Naples, *Vie de la Très Sainte Vierge*, traduction par l'abbé Le Monnier, page 181. Desclée, De Brouwer et Cie.
2. J. Bernard de Montmélian. Tiré du *Poème de la Vierge*.
3. R. P. Mola, *Vie de la Sainte Vierge*, *loco cit.*

Tandis que les Apôtres se réjouissaient du triomphe de leur Reine et de leur Mère, les Anges du ciel assistaient à son Exaltation, si sublime et si grandiose qu'Arnoul de Chartres la compare à l'Ascension même du Rédempteur des hommes. « Si l'exaltation de Marie est le triomphe de Dieu même, écrit Monseigneur Freppel [1], quelle n'a pas dû être cette pompe sublime pour qu'elle fût digne du Verbe fait chair? Que dirai-je pour la décrire? Car s'il est vrai que « ce divin appareil passe de bien loin nos intelligences », je ne puis pas taire néanmoins ce que j'en pense. Il me semble donc voir cette divine Vierge, telle que l'Ecriture la dépeint dans un style inusité. Car, « pour nous en tracer quelque « image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons : il a fallu ramasser tout « ce qu'il y a de lumineux dans la nature. » Elle met la lune aux pieds de la Vierge et les étoiles autour de sa tête ; elle l'enveloppe du soleil comme d'un vêtement ; *mulier amicta sole*. Ainsi Marie s'élève toute rayonnante d'éclat ; et, s'il m'est permis de mêler mes conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine, Chrétiens, qu'à son approche toute la cour céleste a dû tressaillir d'allégresse ; que les neuf chœurs des esprits bienheureux se sont portés au-devant d'elle pour la recevoir ; que Gabriel, à leur tête, saluant sa souveraine au nom de tous les Anges, lui a dit, comme jadis à Nazareth : *Ave Maria!* Soyez la bienvenue, ô notre Reine! Naguère, vous étiez pleine de grâce, vous voilà pleine de gloire ! Venez régner sur nous, vous dont la dignité efface la nôtre, vous qui êtes la Mère de notre Dieu ! Mais accourez, vous aussi, Patriarches des premiers âges, Justes de l'Antique Alliance ; mêlez vos voix à celles de la milice des cieux, pressez-vous autour de votre Reine, saluez son entrée par vos chants de triomphe. Ah ! Chrétiens, quittez la terre en ce moment : *Sursum Corda !* le cœur en haut ! Voyez-vous cet immense cortège qui entoure la Mère de Dieu? C'est Adam, qui, au nom de l'humanité, salue avec un transport inexprimable cette Vierge puissante, dont le pied devait écraser la tête du serpent. C'est Eve, notr mère selon la nature, qui accueille avec joie cette seconde mère du genre humain. Ce sont toutes les saintes femmes du premier Testament qui contemplent avec amour Celle dont elles n'avaient été qu'une ombre et une figure. Parmi elles, entourée de Débora, de Judith, d'Esther, c'est Elisabeth, la mère du Précurseur, qui dit à la Vierge triomphante : « Venez à nous, ô Mère de Notre-Seigneur ! Vous êtes vraiment bénie entre toutes les femmes, car les choses qui vous ont été annoncées par le Seigneur se sont accomplies pour vous !... » Ainsi parlaient les Saints : ainsi chantaient les Anges.



ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

---

1. Extrait du *Mois de Marie*, par l'abbé Bougendre, page 132 et suiv.



Chapitre Vingtième.

LE COURONNEMENT de la SAINTE VIERGE.

Si douces soient les invitations des Saints, si suaves soient les accords des Anges, Marie semble ne pas les entendre ; à cette heure, — c'est la réflexion de saint Ildefonse, — elle semble n'avoir de pensée et de parole que pour son aimable et adorable Enfant : « O mon très cher Fils Jésus, lui dit-elle, objet de mon espérance, qu'y a-t-il au



LE COURONNEMENT DE LA VIERGE, par Ambrogio Fossano.

ciel et sur la terre, qui soit capable d'arrêter mon cœur hors de vous, qui êtes mon unique Bien, mon Seigneur et mon Dieu, que je chéris par-dessus tout ce qui est aimable au monde, que j'honore et désire de toute mon affection ? Je vous tiens donc et vous possède



LA VIERGE COURONNÉE, d'après Pinturicchio. — Musée du Vatican.

maintenant sans crainte de vous perdre, sans appréhension d'être jamais séparée de vous. Vous serez pour toute l'éternité mon sort, mon héritage, mon bonheur, mon unique, mon tout ! »

Et Jésus répond à sa Mère : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez ; venez du Liban, mon épouse, venez et vous serez couronnée (1). »

« Pourquoi Jésus parle-t-il de couronnement ? se demande le grand théologien que nous avons déjà plusieurs fois cité (2). Est-ce que déjà Marie n'était pas reine ? Est-ce qu'elle ne portait pas au front le diadème de sa maternité, de ses vertus, de ses mérites et de son pouvoir ? Sans doute, et pourtant, c'est à cette heure qu'elle doit être couronnée.

« Elle va l'être, parce que tout ce qui fait sa royauté, reçoit aujourd'hui son glorieux et final complément : complément de pouvoir, complément de lumière, complément de béatitude, complément aussi de gloire et d'immortalité dans tout son être. Elle va l'être surtout, parce que ses privilèges brilleront désormais d'un éclat sans pareil devant les regards éblouis des Anges et des hommes.



LE COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE.

« Jusqu'ici c'était une reine cachée sous un double voile : le voile de son humilité qui lui faisait garder dans son cœur le secret du Roi céleste, et ne lui permettait d'offrir aux yeux que la servante du Seigneur ; le voile aussi que Jésus lui-même avait jeté sur sa Mère, aux jours de sa vie mortelle, quand il la retenait renfermée dans l'humble solitude de Nazareth ; quand, devant les foules, il lui refusait le nom de mère ; quand il l'appela sur ses pas à partager les ignominies de sa Passion ; quand, remontant lui-même au ciel, il la laissa derrière lui sur la terre, si petite devant les hommes qu'on dirait, à parcourir les histoires, qu'elle ne comptait pour rien dans le monde. Mais aujourd'hui quel revirement merveilleux, revirement durable, éternel ! Le Christ, en présence du ciel entier, l'appelle : « ma Mère ! » et veut que tout s'incline devant elle ; obligation souverainement douce pour le monde des élus : car n'est-ce pas une fête de la contempler sur le trône de sa gloire, de

1. *Cantique des cantiques*, II, 10 et IV, 8.
2. Terrien, *La Mère de Dieu*, tome II, page 424.

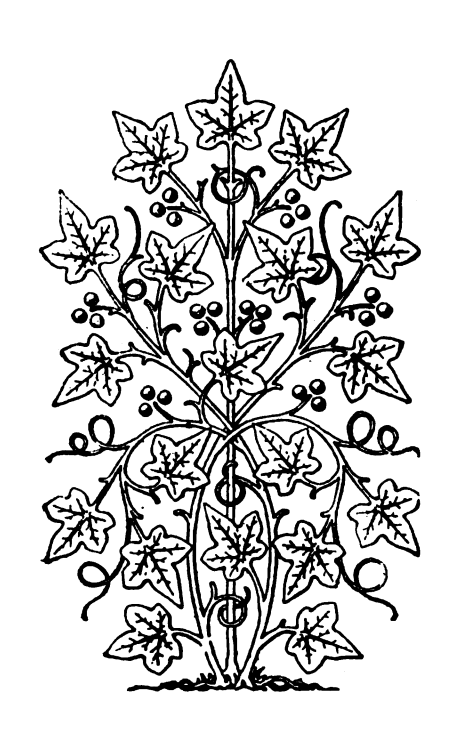
rencontrer son regard, de se prêter à ses moindres souhaits, de sentir son cœur se fondre d'admiration et d'amour devant elle? »

Tandis que le Sauveur pose sur le front de sa Mère cette couronne de gloire, tous les habitants du ciel éclatent en louanges. « David chante sa fille et avec lui les Anges mènent les chœurs, les archanges la célèbrent, les Vertus la glorifient, les Principautés tressaillent, les Puissances s'émeuvent, les Dominations s'éjouissent, les Trônes sont en fête, les Chérubins louent et les Séraphins préconisent sa gloire (1). »

Ecoutez...

« Quelle est celle qui vient, belle et resplendissante
Comme les premiers feux de l'aurore naissante? »
Disent les Chérubins étonnés et ravis.
Les Anges vers les cieux la portent sur leurs ailes...
Elle monte... Chantez ! phalanges immortelles.
Chantez aux célestes parvis !
Elle vient du désert, affluant de délices,
Versez-lui les parfums de vos plus beaux calices !
Elle vient pour régner dans l'immortel séjour...
C'est elle, c'est Marie, auguste souveraine...
Elle monte... Chantez ! Anges, c'est votre Reine,
C'est la Reine d'amour !...
Ouvrez, princes des cieux, vos portes de victoire,
Ouvrez vos portes d'or !... C'est la Reine de gloire,
L'Epouse destinée à l'éternel hymen...
Elle avance... Sonnez la trompette éclatante !
« Quelle est donc cette Reine, objet de tant d'attente,
Qui doit passer par ce chemin ?
— C'est la Reine des cœurs, du ciel et de la terre,
C'est la femme qui fut à la fois Vierge et mère,
C'est la Mère de Dieu, Séraphins, à genoux !... »
Le ciel a soulevé ses portes de victoire,
Il s'ouvre... On vous attend : entrez, Reine de gloire !
Vierge, régnez sur nous !...
. . . .
Les Vierges, les Elus lui tressent des couronnes.
Les Anges aussitôt descendent de leurs trônes,
Vertus, Principautés, Puissances, Chérubins,
Et jettent à ses pieds les fleurs à pleines mains.
Devant Elle à l'envi tout s'incline et s'efface :
Dieu lui-même se lève et près de lui la place
A ce rang où jamais un Esprit n'arriva,
Près du trône invisible où siège Jéhova...
Plus blanche dans l'azur que les plus blanches voiles,
Sur son front virginal rayonnent douze étoiles...
Elle a la lune aussi pour marchepied vermeil,
Pour ceinture l'azur, pour manteau le soleil !...
. . . .
Puis, dans les cieux émus les harpes séraphiques
Reprennent à l'envi leurs éternels cantiques,
Et les échos divins redisent tour à tour :
A la Reine du ciel, gloire, louange, amour (1) !

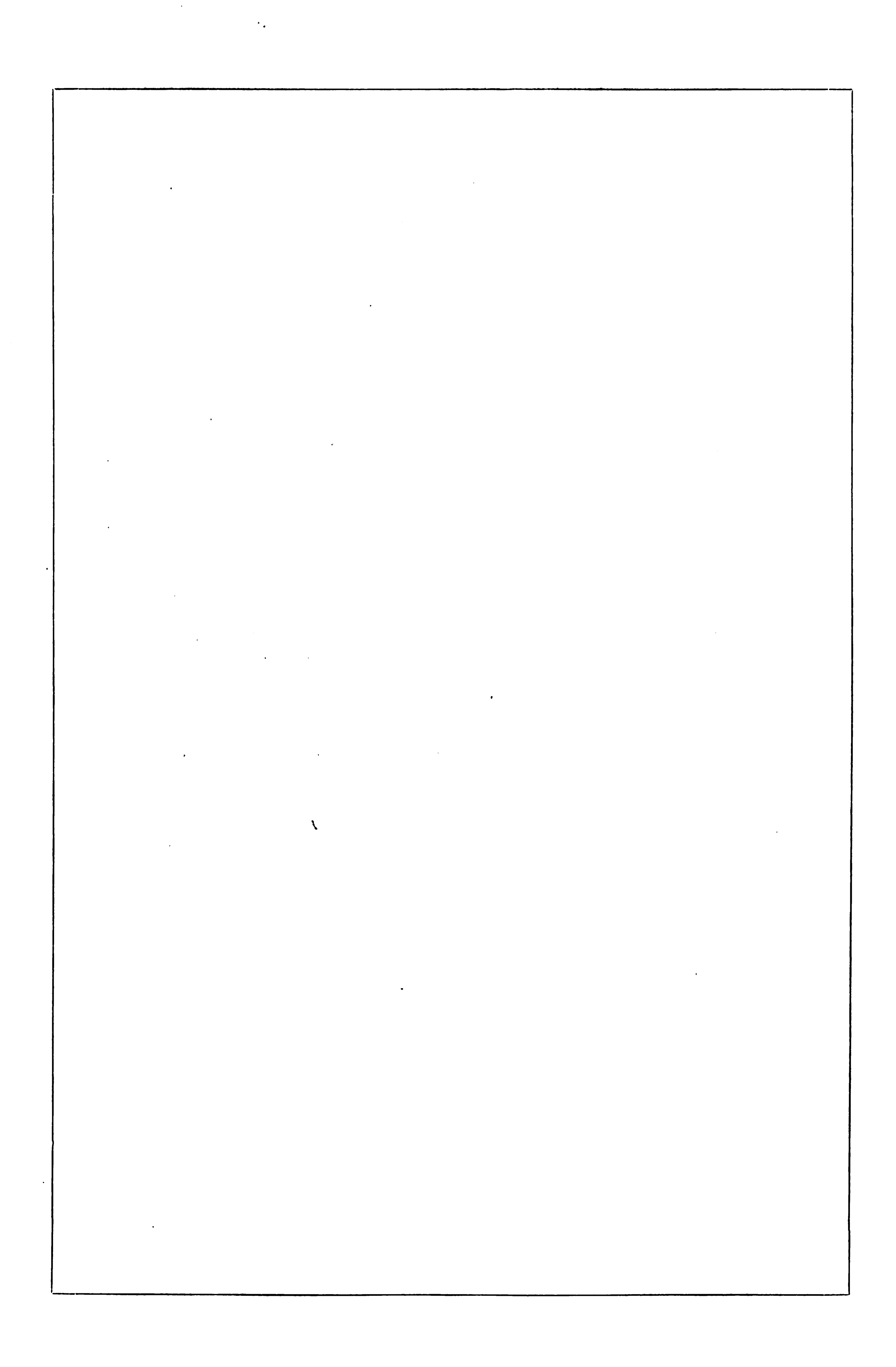
1. Saint Jean Damascène.
2. J.-Bernard de Montmélian, *loco cit.*





Livre Deuxième.

LA SAINTE VIERGE DANS L'ART.





On peut admirer à l'Académie de Saint-Luc, à Rome, un beau tableau de Raphaël que nous reproduisons sous vos yeux : il représente l'Evangéliste debout devant une toile tendue ; près de la toile la Vierge Marie pose, tenant son Fils dans ses bras. Le peintre jette sur son divin modèle un regard inspiré, et son pinceau retrace les traits qui lui sont miraculeusement révélés.

Raphaël dans ce tableau est l'interprète d'une longue tradition. Il existe dans le monde un grand nombre (2) de madones qui se glorifient d'avoir saint Luc pour auteur. La plus célèbre est celle qui est conservée à Sainte-Marie Majeure. « La Sainte Vierge, debout, « porte son fils sur le bras gauche. Sa figure est d'une rare beauté et l'ovale, d'une pu- « reté irréprochable. Ses yeux admirablement dessinés sont surmontés d'une paupière « supérieure très élevée qui forme un léger pli au milieu ; ses pupilles, un peu tournées « vers la droite dans un sens opposé à l'enfant. La bouche est d'un dessin élégant ; elle « présente comme caractère principal des coins fortement accusés qui s'effilent par le bas « à la manière orientale. La ligne du cou se marie gracieusement avec le pli tombant du « voile, qui encadre à merveille le visage. L'expression de la tête est pleine de dignité et « de fierté (3)... »

La tête de Jésus semble moins remarquable. L'Enfant tient un livre de sa main gauche ; sa main droite bénit.

Cette image fameuse a son histoire. Dans les temps de calamité on la portait en procession, pour obtenir la cessation du fléau. L'une de ces processions eut lieu au VII[e] siècle sous le règne de saint Grégoire ; elle dura trois jours. Le troisième jour le Pontife prit lui-même l'image de la Mère de Dieu et l'offrit à la vénération des fidèles. On vit alors, dit la tradition, au sommet du mausolée d'Adrien, un ange remettre son épée au fourreau pour indiquer que la justice divine était apaisée. Saint Grégoire, comme témoignage de reconnaissance à Marie, envoya une copie du portrait à l'église de la Guadalupe en Espagne (4).

Cette merveilleuse effigie est-elle en réalité de saint Luc, conformément à la tradition immortalisée par le tableau de Raphaël ? Des hommes de marque l'ont cru pendant des

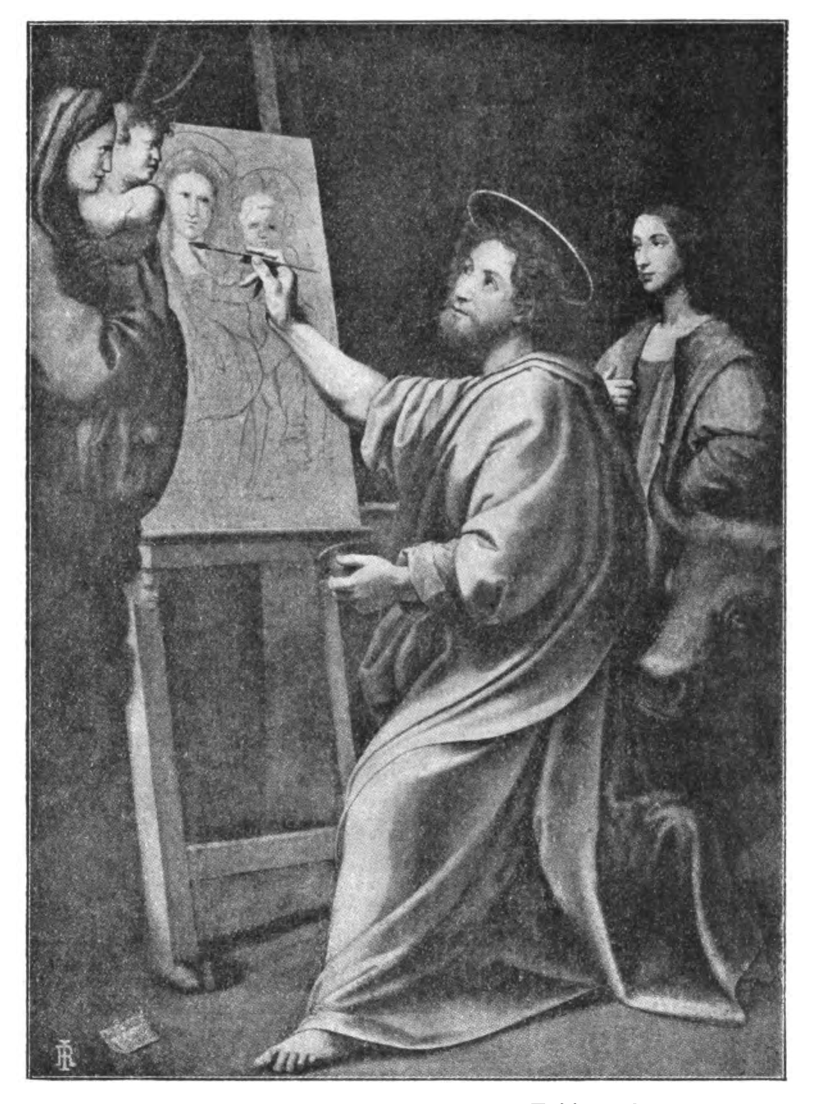
---

1. Nous étudions dans ce chapitre les Madones du I[er] au V[e] siècle.
2. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome II, page 35.
3. *Ibidem*, page 31.
4. Abelly, page 164.

siècles : saint Germain au VIIIe siècle, Nicéphore Calixte au IXe, Simon Métaphraste et saint Epiphane au Xe ; Innocent III, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin au XIIIe; Baronius au XVIe ; Gretzer et les Pères de Saint-Maur au XVIIe.

« Personne, dit M. Milochau, personne, depuis saint Grégoire le Grand, n'avait douté « que saint Luc eût été peintre et que l'image de Sainte-Marie Majeure fût de lui. Be- « noît XIV n'en doute pas ; les leçons du bréviaire romain sont au moins aussi formelles; « c'est une croyance chère aux catholiques. »

Malheureusement cette croyance ne semble pas établie sur des fondements assez solides.



SAINT LUC PEIGNANT LA VIERGE MARIE. — Tableau de Raphaël.

Saint Luc en effet n'était pas peintre, mais médecin. De plus, il fut converti trop tard au christianisme pour avoir pu voir la Sainte Vierge. Enfin, s'il était Juif ou prosélyte, il lui était défendu de peindre ; était-il chrétien, la même défense lui était faite au moins dans les premiers temps de sa conversion. On sait en effet l'horreur qu'avaient les Juifs pour la peinture et la sculpture ; on sait combien l'Eglise évitait en ces premiers âges de heurter les préjugés régnants.

Nous avons d'autres arguments encore contre l'authenticité de la Sainte Image. Dans



X.B.29. Société de S.t Augustin, Lille, Paris, Bruges.

IMAGE MIRACULEUSE DE LA SAINTE VIERGE,
VÉNÉRÉE A ROME, EN L'ÉGLISE SAINTE-MARIE MAJEURE

le second concile de Nicée, où les Pères s'occupèrent du culte des images, ils ne dirent pas un mot des portraits de saint Luc. Saint Augustin (¹) dit en termes formels que de son temps on ne possédait aucun portrait authentique de la Vierge Marie : « *Neque enim novimus faciem Virginis Mariæ.* » Ce silence des Pères de Nicée et cette affirmation du grand évêque d'Hippone nous autorisent à révoquer en doute l'authenticité de la vénérable Image.

Si elle ne remonte pas aux temps apostoliques, à quelle époque peut-on l'attribuer?

Les monuments historiques faisant défaut, M. Rohault de Fleury a demandé la réponse à la peinture elle-même et au style qui l'a marquée de son sceau. Ayant obtenu la rare faveur de contempler à loisir l'image merveilleuse, il en fit une étude approfondie, et après avoir fixé au Vᵉ siècle (²) la date de sa naissance, il tire cette conclusion : « Si nous ne sommes pas devant « une image originale de saint Luc, nous sommes « devant la copie très belle d'un original que les égli- « ses d'Orient avaient sans doute conservé depuis les « âges apostoliques, copie que les papes tinrent à « honneur de faire vénérer dans le premier sanctuaire « de Marie. »



IMAGE DE SAINTE-MARIE MAJEURE
VIERGE DITE DE SAINT LUC.

Si la science moderne semble dure parfois pour la piété des fidèles, plus d'une fois aussi elle lui est favorable.

Si la critique semble enlever quelque chose au culte séculaire de Notre-Dame, que ne lui rend pas l'archéologie !

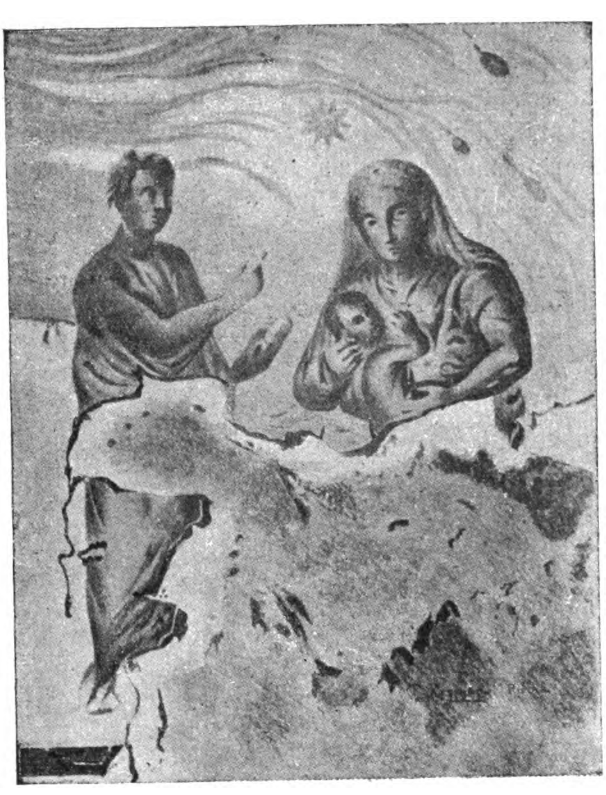
Si l'historien enlève à Marie l'honneur d'avoir vu ses traits représentés par celui-là même qui dans l'Evangile avait tracé les linéaments de sa vie, l'archéologue des XIXᵉ et XXᵉ siècles, par une glorieuse compensation, va donner un nouvel éclat aux Vierges enfermées dans les Catacombes : mieux que cela, des décombres du Forum Romain, il va exhumer la plus ancienne des églises consacrées à Marie.

Jetons tout d'abord un coup d'œil sur les Catacombes et contemplons-y l'image de la Vierge. En l'y voyant si souvent représentée, nous constaterons quelle est l'erreur des protestants, affirmant que le culte de Marie n'existait pas avant le concile d'Ephèse ; à la vue de ces sarcophages et de ces verres dorés où resplendit la Vierge Marie, nous pourrons juger de l'amour qu'avaient pour elle les chrétiens des premiers âges.

Quand partout, sur les murailles de sa maison, un fils fait représenter le portrait de sa mère ; quand il le fait graver sur le verre et sur le cristal : quand sous toutes les formes il l'offre aux regards des visiteurs, jeune vierge parée des grâces de sa jeunesse, mère féconde serrant avec tendresse son fils sur sa poitrine, qui pourra nier l'affection de ce fils pour celle qui lui a donné le jour? qui ne reconnaîtra dans ce témoignage de vénération le culte de cet enfant pour sa mère? Tel, aux Catacombes (³), le culte des premiers fidèles pour Marie.

1. *De Trinitate*, lib. VIII, cap. 5.
2. Garrucci donne la même date à cette image (*Storia dell' arte cristiana*, III, 16). Barbier de Montault (*Traité d'iconographie chrétienne*, tome II, page 245), affirme que la Vierge de saint Luc ne peut remonter au delà du XIᵉ siècle. Nous préférons à son opinion celle de Rohault de Fleury et de Garrucci, qui concorde mieux avec l'histoire. (Voyez plus haut la procession de la Sainte Image sous saint Grégoire.)
3. M. de Rossi, le premier, a publié une chronologie des images de la Très Sainte Vierge. *Immagini scelte*

Pénétrons dans le cimetière de Priscille. Il renferme la plus ancienne image de la Vierge Mère. « Elle se trouve à la voûte d'une chambre, dans la partie primitive du cime-« tière, et fait partie de la décoration d'un tombeau... La Vierge est là, voilée, *assise*, « tenant l'Enfant Jésus sur sa poitrine. « Près d'elle un personnage debout, qui « doit être un prophète. Au-dessus on « aperçoit une étoile. Elle fait penser « que le prophète est Isaïe qui a annoncé « la lumière divine... On ne peut suppo-« ser que cette scène représente une mère « quelconque. Les scènes domestiques « sont très rares dans l'ancien art chré-« tien, et puis tout est symbolique dans « la décoration de ce tombeau.



VIERGE PEINTE AU CIMETIÈRE DE PRISCILLE.

« Cette peinture est d'un style classi-« que, comparable à celui des peintures « de Pompéi ; joignez à cela que la cha-« pelle, où elle est reproduite, se trouve « dans la partie la plus ancienne du « cimetière, non loin des inscriptions « rouges, et vous pourrez juger de l'an-« tiquité de la vénérable image. On la « fait remonter aux premières années du « IIe siècle. »

Salut, vieille image de Sainte-Priscille! Ta présence me réjouit sur ces murailles antiques : tu me sembles bien vénérable, puisque celui qui t'a peinte sur cette voûte a pu connaître l'écrivain sacré, chantre de la Nativité ; peut-être en dessinant le visage de la Vierge-Mère, a-t-il reçu les encouragements et les conseils de saint Luc [1] lui-même.

La Catacombe de Sainte-Priscille offre « dans la chapelle grecque une scène de l'Epi-« phanie, la plus antique qui soit connue... Une autre peinture du même cimetière repré-« sente une orante entre deux scènes dont l'une paraît être la vêture d'une vierge con-« sacrée, et l'autre, un groupe de la « Sainte Vierge et de l'Enfant Jé-« sus... » ; Marie y est *assise* sur une chaise.

Sainte-Priscille nous offre encore une scène de l'Annonciation. Ainsi donc la plus ancienne des catacombes romaines offre providentiellement réunies, les images de la Sainte Vierge que les artistes, dans la suite des âges, se plairont surtout à reproduire : la Vierge-Mère, l'Annonciation et l'Adoration des Mages.



Cimetière de Priscille. — A droite, la Vierge et l'Enfant.

della beata Vergine Maria tratte dalle Catacombe romane. Roma, 1865. M. Marucchi a très clairement résumé les travaux du maître ; nous suivons ici, sinon toujours à la lettre, du moins quant au sens, ce guide sûr. (*Eléments d'archéologie chrétienne*, tome Ier, page 316 et suiv.)

1. Saint Luc parvint à une grande vieillesse ; il mourut, croit-on, à 80 ou 84 ans.

Au cimetière de Domitille, « une peinture du III[e] siècle, placée sur la paroi d'une galerie, représente encore l'Epiphanie ; le visage de Marie est voilé (notons encore qu'elle est *assise*); elle tient l'Enfant Jésus sur ses genoux et les Mages sont au nombre de quatre.»

« Au cimetière des Saints-Pierre et Marcellin, nouvelle Epiphanie du commencement du IV[e] siècle ; deux Mages seulement ; la Vierge est toujours *assise ;* ordinairement voilée, elle



LA VIERGE ET QUATRE MAGES. (Cimetière de Domitille. — III[e] siècle.)

a ici la tête nue. En la peignant sans voile, l'artiste, pense M. Marucchi (1), a voulu sans doute faire allusion à son intégrité virginale.

« Au cimetière de Calixte, encore une scène de l'Epiphanie avec trois Mages, dans un arcosole du III[e] siècle (2). » Au fond d'une chapelle du cimetière Ostrien se trouve une peinture fameuse ; « elle est du IV[e] siècle et postérieure à Constantin ; on y remarque de chaque côté le monogramme du Christ. On a voulu récemment y voir le portrait d'une femme, déposée dans le tombeau. Il faut plutôt y reconnaître, avec le P. Marchi et M. de Rossi, la Très Sainte Vierge et l'Enfant Jésus sur sa poitrine (3). »

Elle est là devant vous la Mère des miséricordes, les deux mains levées dans l'attitude de l'intercession, type nouveau (4) que nous révèlent *les verres dorés des Catacombes*, type touchant qui, réalisé par les artistes des IV[e], V[e] et V[e] siècles, se perpétuera longtemps dans les images byzantines, et jusqu'à nos jours, dans les icones si pieuses de la Russie et de l'Orient !



VIERGE PEINTE
au cimetière de Domitille à Rome. (III[e] siècle.)

Dans la plupart des représentations que vous venez d'étudier, presque toujours vous avez aperçu l'*Adoration des Mages ;* les artistes de ces temps reculés ont tellement à cœur de représenter ces rois, offrant leurs présents à l'Enfant-Dieu que, si une fois ou l'autre, ils peignent ou sculptent la Nativité du Sauveur, ils ont grand soin d'y associer le mystère de l'Epiphanie comme le complément, j'allais dire le correctif du premier mystère ;

1. Marucchi, *Eléments d'archéologie*, tome I[er], page 319.
2. Idem, *ibidem*.
3. Idem, *ibidem*.
4. « Que voyons-nous dans les Catacombes, si ce n'est des types très distincts de la Vierge ? »
1° celui de l'orante,
2° celui de l'orante ayant devant elle l'Enfant Jésus,
3° celui de la Vierge assise sur un siège, tenant l'Enfant Jésus.
(M. J. Destrée, cité avec éloge par Barbier de Montault, *Art chrétien*, 1892, page 504.)

ainsi le voyez-vous dans plusieurs sarcophages des IVe et Ve siècles, trouvés soit au Vatican, soit dans les Catacombes (1) ; si le sculpteur se risque à tailler dans la pierre l'Enfant-Dieu couché dans la crèche, bien vite, comme pour se faire pardonner cette audace, il taille à côté les Mages baisant les pieds du nouveau-né.

De plus, presque partout dans les catacombes, vous l'avez remarqué, la Vierge est représentée *assise*. Pourquoi cette pose intentionnelle de la Mère de Dieu, s'ajoutant à la volonté arrêtée de représenter l'Epiphanie du Sauveur ? M. Grimouard de Saint-Laurent (2)



LA VIERGE ET DEUX MAGES. (Cimetière des Saints-Pierre et Marcellin. — IVe siècle.)

nous en donne la raison ; pour ne pas scandaliser les Juifs, qui s'attendaient à la venue d'un Messie puissant et glorieux, peintres et sculpteurs évitaient de mettre en relief, dans les images de l'Homme-Dieu, ce qui aurait trop rappelé ses humiliations. Ils laissaient donc dans l'ombre et la pauvreté de l'étable, et la crèche et les langes ; par contre avec une satisfaction marquée ils peignaient, ils sculptaient les Mages inclinant aux pieds de l'Enfant-Dieu leur front et leurs couronnes, rendant au Roi qui vient de naître des honneurs princiers, lui offrant comme à un Souverain, l'or, la myrrhe et l'encens.

Nous avons dit le mot : *c'est le Roi*, c'est le Souverain que les artistes des premiers siècles tiennent à représenter ; et comme Marie est la Mère de ce Roi-Enfant, de ce Souverain d'un jour, en elle ils reconnaissent et saluent la *Reine-Mère ;* voilà pourquoi ils la représentent *assise*, avec la dignité d'une matrone et la majesté d'une reine.



LA SAINTE VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS SUR SA POITRINE.
(Cim. Ostrien. IVe siècle)

C'est la *Reine-Mère* assise sur son trône (3) que nous voyons à Rome, représentée sur les mosaïques de Sainte-Marie Majeure.

C'était en l'an 431 : saint Cyrille, dans des accents dithyrambiques, venait de saluer Marie, Mère de Dieu : « Salut, s'écriait-il, salut, Vierge, Mère de Dieu, trésor de l'univers, lampe inextinguible, couronne de virginité, sceptre d'orthodoxie, temple indissoluble, tabernacle de celui que le monde

1. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art chrétien*, tome IV, page 122.
2. Idem, *ibidem*.
3. Rohault de Fleury, tome Ier, planche 85.

est impuissant à contenir, Mère et Vierge par qui nous fut donné le « Béni qui vient au nom du Seigneur ». Dans votre sein virginal vous avez porté l'Immense et l'Incompréhensible. C'est par vous que la Trinité sainte est adorée et la croix précieuse vénérée dans

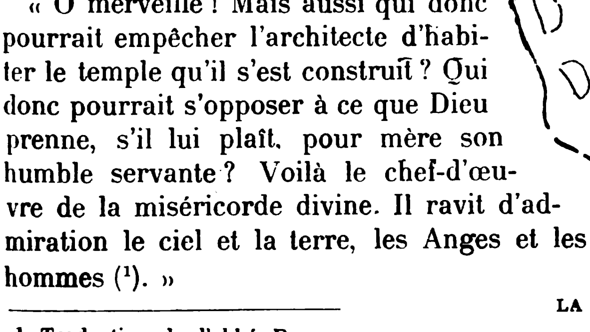


LA SAINTE VIERGE,
d'après un fond de coupe des Catacombes.

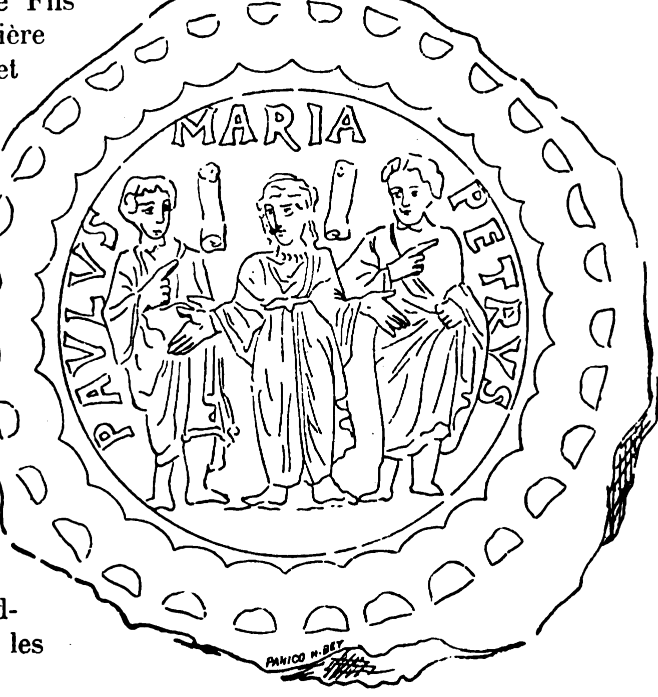


FIGURE DE LA SAINTE VIERGE,
d'après un fond de vase des Catacombes.

tout l'univers. En votre honneur le ciel tressaille. Les Anges et les Archanges se réjouissent ; les démons s'enfuient devant celle qui a relevé jusqu'à Dieu l'humanité déchue, renversé les idoles, enfanté la vérité, apporté au monde la grâce du baptême et de l'onction sainte, amené les peuples à la vie. Et que dirai-je de plus ? C'est par elle que le Fils unique de Dieu a fait resplendir sa lumière sur les nations « assises dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. » C'est par elle que les Prophètes ont prononcé leurs oracles divins, les Apôtres évangélisé le monde ; c'est par elle que les empereurs règnent au nom de l'auguste Trinité. Quelle voix humaine pourrait jamais célébrer dignement les grandeurs de Marie, sa virginité jointe à la maternité !



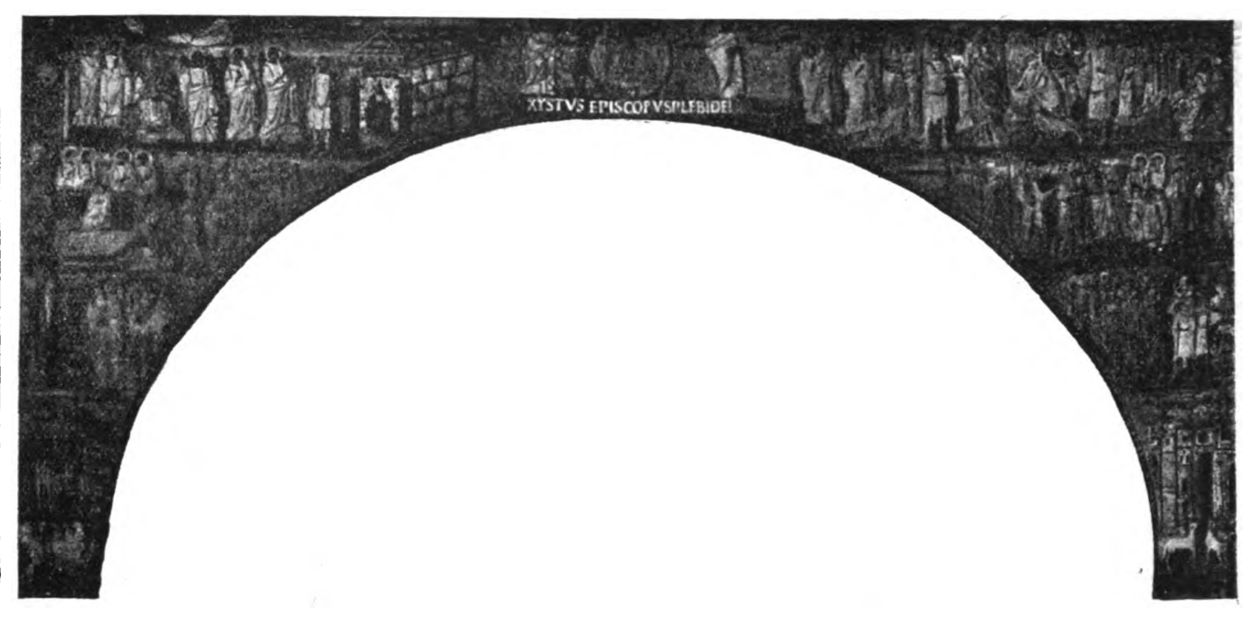
« O merveille ! Mais aussi qui donc pourrait empêcher l'architecte d'habiter le temple qu'il s'est construit ? Qui donc pourrait s'opposer à ce que Dieu prenne, s'il lui plaît, pour mère son humble servante ? Voilà le chef-d'œuvre de la miséricorde divine. Il ravit d'admiration le ciel et la terre, les Anges et les hommes [1]. »



LA SAINTE VIERGE ENTRE LES SAINTS PIERRE ET PAUL,
d'après un fond de coupe des Catacombes.

1. Traduction de l'abbé Darras.

Du haut de la chaire d'Éphèse, ainsi parlait, ainsi chantait Cyrille. Et voilà que Rome fait à Éphèse un joyeux écho. Et voilà que Sixte III donne à la parole de saint Cyrille l'indispensable sanction de son autorité suprême. Il veut faire plus encore. Dans un mouvement de sa royale munificence, il veut perpétuer à jamais l'œuvre vengeresse du saint Concile.



ARC TRIOMPHAL DE LA BASILIQUE DE SAINTE-MARIE MAJEURE.

Dès l'année 432, sur le grand arc du chœur de Sainte-Marie Majeure, il fait peindre, en brillantes mosaïques, les mystères de notre Rédemption, où Marie apparaît plus intimement unie à son Fils. Au bout de huit mois l'œuvre est achevée. Ainsi qu'on voit au Forum romain s'élancer, à la gloire d'un roi de la terre, l'arc de Septime-Sévère, ainsi



LA PRÉSENTATION (Sainte-Marie Majeure, Ve siècle.)

voit-on vers la voûte de la Basilique s'élancer, revêtu de ses lignes iconographiques, l'arc de Marie, véritable arc de triomphe élevé à la Mère de Dieu, trophée glorieux où la Vierge d'Ephèse est là, Reine victorieuse, siégeant sur un trône !

Les villes d'Italie suivent l'exemple de Rome et se plaisent à saluer la Royauté de

Marie. Le trésor du Dôme de Milan possède une couverture d'ivoire qu'on attribue au Ve ou au VIe siècle. On y voit la Sainte Vierge représentée dans la Nativité et dans l'Adoration des Mages. Là aussi elle nous apparaît « *assise*, drapée dans une toge comme une matrone romaine [1] ». C'est toujours *la Reine*.

Le trésor de Monza nous présente la Nativité d'une manière très noble et très idéale. Sur l'une de ses fioles du VIe siècle nous voyons la Vierge non pas couchée, comme on la figurera pendant tant de siècles, mais assise sur un trône avec l'Enfant sur ses genoux. Le Sauveur bénit d'une main et tient de l'autre le globe. Le trône est enrichi d'un dossier de coussins et de montants avec moulures. Deux Anges montrent l'étoile qui brille au-dessus du groupe divin... Ce trône, ces riches c ussins, ces Anges, célestes courtisans, qui environnent Jésus et sa Mère, tout cela nous révèle bien encore l'idée prédominante des artistes de ces siècles heureux : Jésus, c'est le Roi, et Marie, c'est *la Reine*.

Maintes fois, dans les *Nativités* primitives, apparaissent deux modestes personnages que nous n'avons pas encore signalés et qui, eux aussi, vont à leur façon corroborer la thèse que nous soutenons ici. Nous voulons parler du bœuf et de l'âne.


FIOLE DE MONZA. (VIe siècle.)

Nous voyons le bœuf et l'âne sur un sarcophage du IVe siècle, provenant de l'église de Saint-Sébastien et conservé au Latran. Nous voyons le bœuf et l'âne sur l'ivoire de Rouen, attribué au Ve siècle ; nous les voyons sur l'ivoire de Hanovre, de la même époque ; ils sont encore sur l'ivoire de Milan et sur les fioles de Monza, que nous avons étudiées tout à l'heure.

Pourquoi les artistes de cette époque attachent-ils tant d'importance à la présence de ces deux animaux, aux côtés du Sauveur ? Grimouard de Saint-Laurent nous en donne la raison. Elle est identique à celle qu'il nous donnait plus haut. Tout comme les Rois Mages, l'âne et le bœuf viennent ici, non plus au nom de l'histoire, mais d'une manière symbolique, attester la Royauté de Jésus, et indirectement la Royauté de sa Mère. Nous citons : « L'emploi persistant, l'emploi préféré dans les hautes époques, de ces deux témoins, naturellement les plus humbles, du mystère accompli à Bethléem, jette un grand jour sur la signification que l'art chrétien a entendu tout d'abord leur donner. Evidemment puisque la pensée de glorification était alors dominante, c'est sous l'impression de cette pensée qu'ils ont été si généralement représentés.

« Il ne s'agit que très secondairement de savoir si, en réalité, dans la grotte où le Sauveur est né et qui servait quelquefois d'abri aux bestiaux du voisinage, il y avait auprès de lui, au moment précis de sa naissance, quelques-uns de ces modestes serviteurs de l'homme. Quant à la présence de l'âne et du bœuf en particulier, celle de l'âne est probable : il avait dû servir de monture à la jeune épouse de Joseph pendant le voyage ; pour le bœuf, on n'imagine guère, au contraire, comment il se serait trouvé là ; cependant la chose naturellement n'a rien d'impossible ; l'on comprend surtout qu'elle ait pu avoir lieu

1. Rohault de Fleury, tome Ier, page 127.

pour quelque raison mystérieuse et par une disposition spéciale de la Providence. Quoi qu'il en soit, pour justifier la pratique de l'art, il suffit amplement de ces paroles d'Isaïe : « *Cognovit bos possessorem et asinus præsepe Domini* (1) : le bœuf a connu celui auquel il appartenait, et l'âne l'étable de son maître. » Un très grand nombre de Saints Pères font au Sauveur naissant l'application de ces paroles, auxquelles viennent se joindre celles d'Habacuc, d'après les Septante : « *In medio duorum animalium cognosceris* (2) : on vous reconnaîtra au milieu de deux animaux. »

« Quelques-uns des Pères vont plus loin, et les interprétations qu'ils donnent au bœuf et à l'âne servent à expliquer l'importance que ces animaux ont si promptement acquise dans l'iconographie chrétienne. Ils représentent les deux peuples parmi lesquels devait se recruter l'Eglise. « *Sanctum Regem Christum*, dit saint Pierre Chrysologue, *appositum ante duo prophetica illa jumenta duorum, videlicet populorum typum figuramque gestantia intuentur, admirantur, agnoscunt* (3) *(Magi) :* les Mages considèrent, ils admirent, ils reconnaissent le saint Roi, le Christ, placé entre les deux animaux prophétiques, type et figure des deux peuples. »

« Le bœuf et l'âne auraient donc pu avoir, dans nos monuments primitifs, une signification analogue à celle des deux cités, Jérusalem et Bethléem, dans un ordre d'idées qui avait un autre équivalent dans la représentation simultanée de l'Adoration des bergers et des Mages, comme sur les fioles de Monza ; de sorte que, sur ces petits monuments, comme dans la mosaïque de Sainte-Marie Majeure, où l'on voit les deux cités, et sur les sarcophages où sont les deux animaux, il est très possible que, sous des formes aussi différentes, on soit invité à voir le même fond d'idées (4). »

Faits historiques, figuration symbolique s'unissent donc, en ces premiers âges, pour saluer la Royauté du Fils, et partant la Royauté de la Mère !

ATRIUM DE SAINTE-MARIE ANTIQUE, AU FORUM ROMAIN.

Nous gardions, pour clore ce chapitre, une découverte qui va nous révéler jusqu'à quel point nos ancêtres des IVe et Ve siècles aimaient à révérer Marie, souveraine du monde.

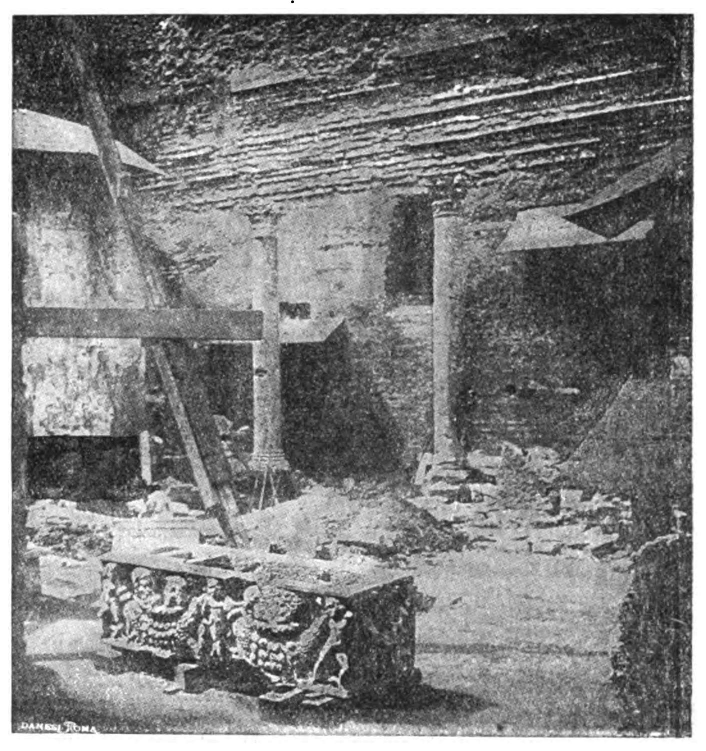
En 1899, après entente du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique, fut décidée la démolition de l'église *Santa Maria Liberatrice*, au Forum romain. Sur ses ruines le pouvoir civil voulait donner passage à une voie nouvelle entre l'arc de Titus et le Capitole. L'archéologie chrétienne avait des visées plus hautes. Dans la personne du savant Père Grisar, elle affirmait, depuis plusieurs années, que dans les substructions de l'église abattue, on découvrirait une autre église, église depuis longtemps disparue, église dont les documents du

1. Isaïe, I, 3.
2. Habacuc, III, 2.
3. S. Petr. Chrysol. Sermo 149.
4. Grimouard de Saint-Laurent. *Guide de l'Art chrétien*, tome IV, pages 124 et 125.

VIII[e] siècle signalaient la présence sur le Forum, sous le nom de *Santa Maria antiqua*.

En 1900, les pierres de *Santa Maria Liberatrice* tombent sous le marteau du démolisseur, et au fur et à mesure que ses murs disparaissent, voilà qu'apparaissent au jour, émergeant des décombres, l'*atrium*, le *narthex*, les nefs, le *presbyterium*, l'abside, tous les éléments d'une basilique ; c'est une grande salle du Palais impérial, bâtie en belles briques du I[er] siècle, transformée depuis en église chrétienne ; c'est *Santa Maria antiqua* dont parlent les documents du VIII[e] siècle ; c'est *Santa Maria antiqua* que devinait, qu'annonçait le Père Grisar [1], c'est, reparaissant à la lumière après tant d'années d'oubli, « l'église vraisemblablement la plus ancienne qui ait été élevée en l'honneur de la Mère de Dieu, dans la capitale du monde chrétien [2] ».

Sur les murailles dégagées par l'archéologue, brillent encore quelques-unes des peintures que l'artiste, avec une prodigalité inouïe, avait répandues sur les parois et les voûtes, sur les portes et sur les murs de l'abside.


NEF CENTRALE DE SAINTE-MARIE ANTIQUE, AU FORUM ROMAIN.

Là, après douze cents ans ou plus, surgissent devant nous des scènes bibliques, l'histoire des martyrs, les portraits des Saints, saint Joseph et sainte Elisabeth, saint Jean-Baptiste et saint Paul, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, sainte Agnès et sainte Cécile ; mais surtout, dominant tous ces personnages, comme une reine domine sa cour, l'image majestueuse de la Vierge-Mère.

Oui, la Vierge est partout dans cette église antique, qui lui est consacrée.

Elle est dans la chapelle du chœur qui fait face à la nef latérale de gauche, dans cette chapelle, si bien décrite par M. Gerspach [3], où le Christ apparaît attaché à la Croix non par trois clous, mais par quatre clous, conformément à l'opinion que nous avons soutenue ailleurs [4], et où la Mère de Dieu, vêtue de noir, se tient, conformément à la Tradition, non pas évanouie au pied du gibet, mais *debout*, pleine d'une force surhumaine.

Au-dessous du crucifiement Marie est peinte de nouveau, non plus vêtue de noir cette fois, mais ornée de vêtements somptueux, *assise* sur un trône magnifique et tenant son Fils devant elle, au milieu de son giron. A ses côtés, saint Pierre et saint Paul. C'est la *Reine* qui réapparaît ici ; et les deux apôtres sont ses gardes du corps.

1. Sur l'histoire de cette église voir H. Grisar, S. J., *Analecta sacra, Dissertazioni, testi, monumenti dell' arte riguardanti principalmente la Storia di Roma e dei Papi*, tome I[er], pages 606, 608 (Rome, Desclée, Lefebvre et C[ie], 1899 ; in-4° de 703 pages avec planches) et du même deux articles dans la *Civiltà cattolica*, série XVII, volume I (1901), pages 228 et 727, et *Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter*, tome I[er], page 194. .

2. Voir *Etudes*, 20 juin 1903. Bulletin d'Iconographie chrétienne, article de J. Brucker, donnant un clair aperçu de cette belle découverte.

3. *Gli affreschi nella chiesa di Santa Maria antiqua al Foro Romano*, page 18. Rome, 1902.

4. *Le Crucifix dans l'histoire, dans l'art, dans l'âme des Saints et dans notre vie.*

Ce type de Marie « *Reine* » se retrouve en trois autres endroits de *Santa Maria antiqua*. Le P. Grisar a fait une étude spéciale de ces représentations. D'après lui, « la plus belle exécution » se voit dans l'abside, à droite sur le mur de fond, et cette admirable fresque apparaît au docte archéologue comme l'objet *le plus ancien* qu'on y ait trouvé jusqu'à présent (1901).



VIERGE REINE DE SAINTE-MARIE ANTIQUE.
Gracieusement communiqué par la *Civiltà Cattolica.*

La Mère de Dieu y apparaît *assise ;* au milieu de son giron l'Enfant lui-même est assis, tenant un rouleau à la main. En cette peinture se révèle un art délicat où l'on ne sent presque rien encore de la décadence du VIe et du VIIe siècle ([1]).

1. *Civiltà cattolica, loco cit.*, page 731 et *Etudes, loco cit.*, page 838.

« La Mère de Dieu, assise comme une reine, et tenant l'Enfant devant elle au milieu, voilà, écrit le savant Jésuite, voilà qui exprime admirablement l'unité de l'Enfant et de la Mère, tout en laissant la première place au Fils de Dieu, au centre du groupe. »

« Ce type de la Madone, ajoute-t-il, peut être considéré comme le *premier type public*, et la représentation possède d'autant plus de valeur que ce *type est introduit comme le premier* dans l'église de Rome, c'est-à-dire dans l'Eglise principale, et de Rome passe ensuite dans les Eglises lointaines.

« Dans ce type on ne voit pas encore les formes rigides du byzantinisme ; on y sent plutôt un souffle de l'antique art classique ; on y remarque une liberté, un naturel qui a quelque chose d'attrayant, même pour notre temps, et le tout, joint à une gravité et un sérieux suprême.

« Même eu égard au caractère artistique du type, garanti par tant d'exemplaires, on ne se risque certainement pas trop, en disant qu'on a affaire au type de la première époque du triomphe de la religion chrétienne [1]. »

Voilà les affirmations de la science moderne, et elles sont tout à la gloire de Notre-Dame. — Archéologue du XX[e] siècle, je reçois ici ton verdict avec allégresse. Quand tout à l'heure tu enlevais à la Vierge de saint Luc sa vieille auréole, je me soumettais en silence, songeant qu'autre Jérémie, tu as été placé par Dieu pour détruire des opinions peu fondées « *constitui te... ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes* », mais en ce moment je te remercie avec effusion de vouloir bien *édifier* après avoir détruit « *constitui te ut ædifices* [2]. » Je te remercie du monument que tu rends au monde, pour l'éternelle gloire de Marie.

Et toi, Vierge Reine, que nos ancêtres des six premiers siècles se plaisent à représenter assise sur un trône, je te salue !

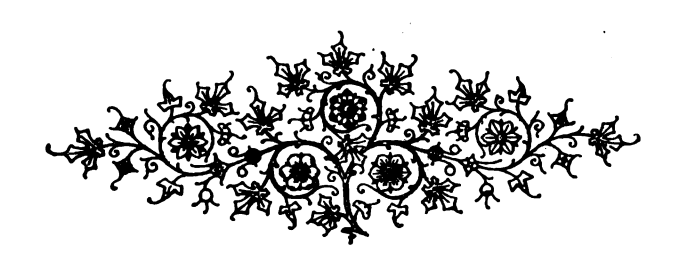
Vierge Reine, peinte aux sombres parois de Sainte-Priscille et de Saint-Calixte, je te salue!

Vierge Reine, trônant à l'arc triomphal de Sainte-Marie Majeure, je te salue !

Vierge Reine, taillée dans l'ivoire de Milan, gravée dans la fiole de Monza, je te salue !

Vierge Reine, dont le trône au Forum Romain émerge des décombres de Sainte-Marie antique, je te salue ; je baise avec respect ta main royale, et, dût sourire notre siècle incrédule, après les vieux Rois Mages, je baise avec amour le pied nu du jeune Roi que tu tiens sur tes genoux !

1. *Civiltà cattolica, ibidem*, page 740 et *Etudes, loco cit.*
2. Jérémie, I, 10.







Chapitre Deuxième.

LA SAINTE VIERGE ET LES ARTS AU MOYEN AGE [1].

Un livre a paru ces années passées qui a pour titre *La Madone* [2].

L'auteur, écrivant un ouvrage sur les images de la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, a trouvé le moyen de composer une préface de cinq grandes pages où il ne prononce pas une seule fois le nom de la *Sainte Vierge*, pas même le nom de *Marie ;* par contre il nous parle beaucoup d'évolution et nous apprend qu'il va écrire l'histoire de l'évolution artistique de l'image de la Madone.

A ce trait nous pouvons juger que le livre de M. A. Venturi est un livre profane et peu religieux. Etudiant à travers les âges ces portraits de Marie, nés d'un pinceau tout détrempé d'amour, l'écrivain a-t-il un élan de tendresse pour son héroïne ?

Non seulement il se tient lui-même en dehors de la pensée religieuse, mais il semble critiquer « les iconographes... moins occupés de rechercher les documents artistiques que les documents religieux [3] ». Comme si en face d'un sujet éminemment religieux, la première préoccupation du critique ne devait pas être de découvrir l'idée religieuse et chrétienne !

Il fallait s'attendre à ce que M. Venturi ne fût pas un fervent du Moyen Age. Il est moins qu'un fervent.

« Au Moyen Age, dit-il, les madones devinrent de moins en moins belles... » (Page 18.)

Au temps de Pascal Ier, c'est-à-dire quelques années seulement après la mort de Charlemagne, qui sut si bien encourager l'art religieux, Venturi, de son œil prévenu, voit « l'art s'enfonçant de plus en plus dans la barbarie. » (Page 36.)

Pour lui le Moyen Age, c'est le règne du mysticisme, de ce « mysticisme qui avait annihilé la raison pour lui substituer le songe, l'hallucination, l'aversion de la réalité. » (Page 47.)

« Le Moyen Age, Venturi nous l'apprend, avait regardé la beauté physique comme une œuvre du démon ! » (Page 48.)

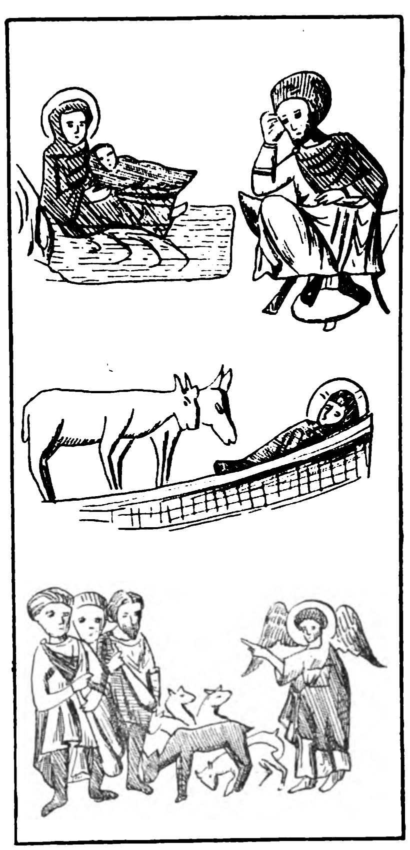
---

1. C'est à dessein que nous n'avons pas embrassé dans ce chapitre le cycle complet d'années généralement attribuées au moyen âge, désireux que nous étions de grouper dans le chapitre précédent des Vierges qui gagnaient à être rapprochées, et pensant par ailleurs que les siècles de Giotto et d'Angelico méritaient une étude à part.
2. Venturi, *La Madone*. Gaultier, Magnier et Cie, éditeurs.
3. *Ouvrage cité*, page 211.

Ces idées et autres semblables permettent à l'auteur de *La Madone* de tracer une belle courbe iconographique, où il marquera le point le plus infime de l'art aux temps « barbares » du Moyen Age, et le sommet le plus élevé au temps de la Renaissance païenne, en ces jours où le pinceau du Corrège substituera à la beauté spiritualisée une beauté tout humaine, créera sur sa toile au lieu de la Mère de Dieu, une femme « opulente », attrayante et gracieuse !

Nous n'avons pas le même idéal que M. Venturi. En Marie, c'est la Mère de Dieu que nous aimons à contempler, bien plus que la femme « opulente ». Aussi l'on comprendra aisément que nous n'ayons pas pour l'art médiéval les mêmes sévérités.

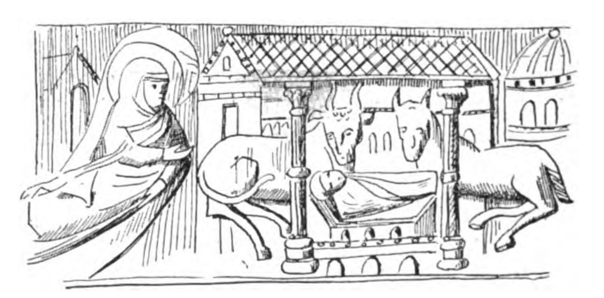
Certes nous ne croyons pas le Moyen Age parfait. Nous allons même lui reconnaître quelques défauts. Mais, cette part faite à la vérité, nous serons heureux d'applaudir à son amour naïf et à son enthousiasme chevaleresque pour celle que nos dévots aïeux se plaisaient à appeler *Notre-Dame !*



Folio d'un manuscrit du IXe siècle. Bibliothèque de l'Arsenal.

Le Moyen Age, nous venons de le dire, n'a pas été sans reproche. M. Venturi écrit à la page 420 de son ouvrage : « A la Renaissance, il y eut tout un travail de réduction, de simplification, de choix entre les anciens éléments, par un esprit contraire à celui du Moyen Age, qui était tout de multiplication et d'agrandissement ; et c'est après cette épuration que le génie italien marqua son empreinte immortelle. »

Ces lignes renferment un éloge de la Renaissance que nous discuterons en son lieu, et une critique du Moyen Age que nous admettons sans trop de peine. Oui, nous en convenons, nos ancêtres du Moyen Age n'ont pas gardé dans la représentation des saints mystères, spécialement dans le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur, la belle simplicité que nous avons constatée aux origines. « Aux origines, remarque Rohault de Fleury, dans son magnifique travail [1], Marie, au lieu de participer aux infirmités d'une nature déchue, au lieu d'être étendue sous le joug douloureux de la faute originelle, est assise ; elle contemple avec sérénité l'enfant miraculeux qu'elle vient de mettre au monde ; elle est bien la Vierge royale et immaculée que l'Eglise propose depuis dix-huit cents ans à notre admiration.



Ivoire du IXe siècle. — Collection Soltycoff.

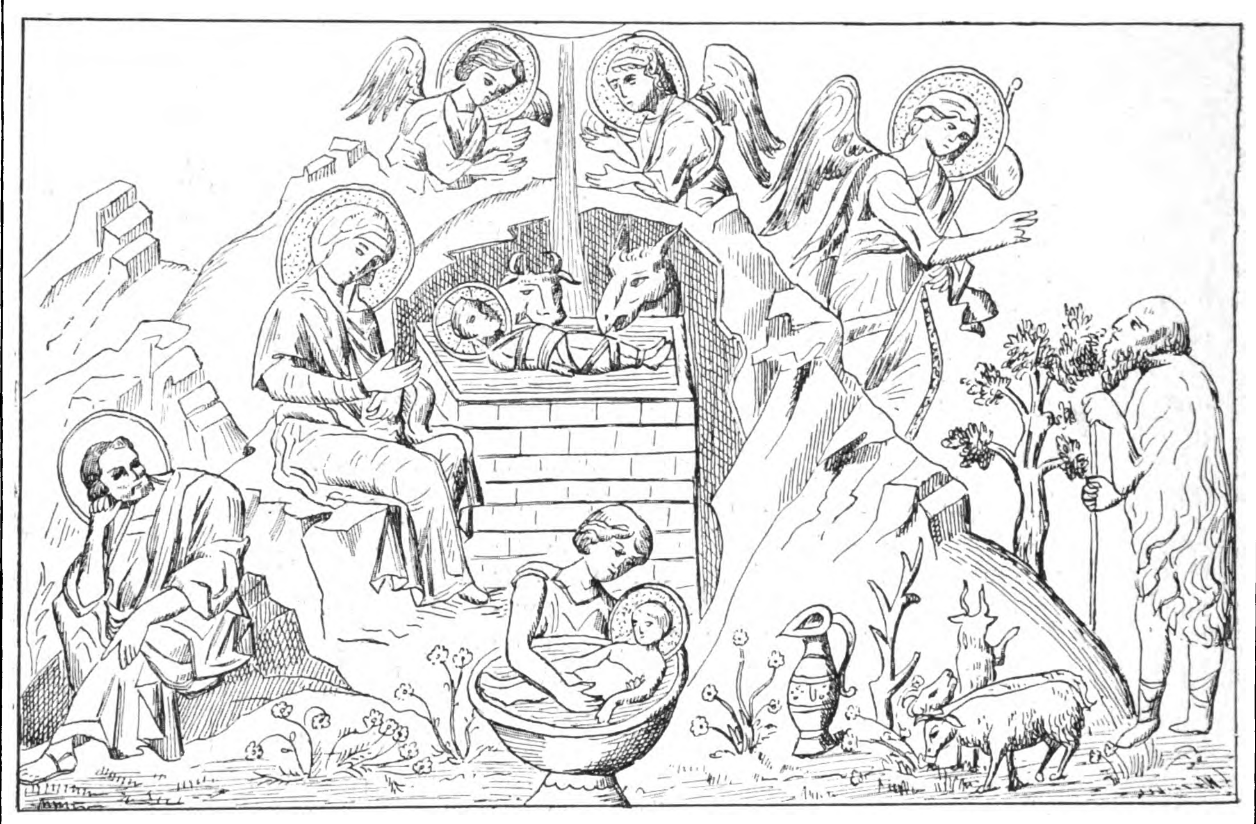
« Bientôt un sujet, si simple et si digne, n'a plus suffi à l'imagination populaire ; la curiosité excitée ou, si l'on veut, excusée jusqu'à un certain point par la piété, a demandé des détails pour cette scène divine ; on a cherché les circonstances qui ont encadré l'accomplissement de cette mystérieuse naissance, et, comme l'Evangile les laisse voilées, les artistes des VIIe et VIIIe siècles ont cherché plus loin et fouillé les vieilles légendes. Alors,

1. *La Sainte Vierge*, tome Ier, page 135.

pour satisfaire à ce besoin de détails et d'embellissements, ils ont emprunté aux apocryphes les récits qui pouvaient accroître l'intérêt historique ; alors Marie a été renversée de son trône et figurée couchée. » Telle elle nous apparaît sur l'ivoire du IX[e] siècle de la collection Soltycoff. Telle encore, elle apparaît sur le folio d'un petit manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal. Telle, au X[e] siècle, sur la miniature de la Bibliothèque Nationale (fond latin n° 9438). »

Ce type, contraire à la vérité, de Marie couchée près du berceau de son Fils, s'est perpétué à travers tout le Moyen Age. « La grande pensée des artistes primitifs calquée fidèlement sur l'Évangile se trouve ainsi oubliée, travestie, et remplacée par des types que l'art byzantin devait rendre hiératiques et immobiles.

« Dans ces âges de foi le peuple était avide de ces fantaisies religieuses... Il suivait



NATIVITÉ, D'APRÈS LE MÉNOLOGE DU VATICAN. (X[e] siècle.)
Marie est représentée assise.
Tiré de *La Sainte Vierge*, par Rohault de Fleury.

dans les miniatures les péripéties si intéressantes de la vie apocryphe de Marie, son enfance merveilleuse, son séjour dans le temple avec les Anges, son mariage décidé par le sort... enfin les lumineux événements de la grotte. On comprend l'attrait que puisait dans ces lectures iconographiques l'imagination orientale pour laquelle l'Évangile était trop succinct ; on comprend aussi que l'Eglise, dans son indulgence maternelle, ait fermé les yeux sur des licences qui n'avaient pas la prétention de s'ériger en dogme ; on le comprend surtout dans le temps où les iconoclastes sévissaient avec rigueur, et où il fallait se garder de décourager les pauvres peintres persécutés.

« Ce qu'il nous faut dire, c'est que la tolérance de l'Église n'a jamais dégénéré en adhésion à cet égard, et de plus, ce qu'il faut montrer pour la gloire de la vraie iconographie chrétienne, gardienne, elle aussi, de la foi, c'est qu'en face de ces images, il y a toujours

eu une protestation... L'ivoire de la collection Spitzer proteste pour le IXe siècle. L'admirable ménologe du Vatican, ce manuscrit composé par les premiers artistes byzantins, proteste pour le Xe. Enfin la porte de Sainte-Marie du Capitole, à Cologne, proteste pour les siècles suivants.

« Dans ces belles représentations, Marie est assise ; elle paraît en possession de sa virginale santé [1]. »

Mais ces représentations conformes à la vérité ne sont que l'exception. A cette époque les artistes, entraînés par leur imagination, séduits par les Évangiles apocryphes, se sont permis, nous le répétons, dans l'évocation de certains de nos mystères, des fantaisies religieuses que nous constatons et que nous regrettons.

Nous constatons aussi qu'au Moyen Age, peintres et sculpteurs furent bien loin d'égaler les peintres et sculpteurs du XXe siècle dans la reproduction plastique du corps humain.



LA FUITE EN ÉGYPTE. — Ménologe du Vatican. (Xe siècle.)

Ils croyaient pouvoir peindre ou sculpter la Vierge et les Saints sans avoir une connaissance approfondie de l'anatomie. De là bien des fautes contre l'exactitude des formes corporelles, bien des irrégularités contre les proportions requises. C'est là une infériorité : nous la constatons et nous la regrettons.

Est-ce à dire que « le Moyen Age avait regardé la beauté physique comme une œuvre du démon », ainsi que Venturi nous le disait tout à l'heure? Nos lecteurs auront peine à le croire. Non, le Moyen Age n'avait pas la beauté physique en horreur. Mais au-dessus de la beauté physique, il mettait la beauté immatérielle. Il croyait plus méritoire et plus généreux de faire saillir une idée que de dessiner des muscles et des nerfs.

L'idée de la Reine-Mère, l'idée de l'Avocate intercédant pour les hommes, ou encore

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome Ier, pages 135 et 136.

l'idée de la Prêtresse offrant son Fils pour le rachat du monde, voilà les trois idées maîtresses que les artistes d'alors s'efforcent de faire ressortir.

Selon qu'ils s'attachent à l'une ou à l'autre de ces idées, ils représenteront Marie, comme aux origines de l'Église, assise sur un trône tenant son Fils sur ses genoux, ou bien levant les mains au ciel comme les Orantes des catacombes, ou se tenant au pied de la croix, debout comme le prêtre à l'autel. Et s'ils réussissent dans le but poursuivi ; si, par l'œuvre, née de leur pinceau ou de leur ciseau, ils obtiennent de leurs religieux contemporains un hommage plus respectueux à la Reine, une prière plus fervente à l'Avocate, un amour plus fort pour la Corédemptrice, ils s'estimeront heureux et satisfaits du bien produit dans les âmes ; ils ne s'inquiéteront guère de savoir si la poitrine de leur Madone manque d'ampleur, ou si les bras trop raides de l'Enfant manquent de ce moelleux parfait qu'un Corrège pourra leur donner un jour !



STATUE EN BOIS DÉDIÉE A LA VIERGE-MÈRE, vénérée à Chartres par les Druides et brûlée à la Révolution, d'après un dessin de l'inventaire du trésor de Notre-Dame de Chartres, dressé en 1726 et conservé aux archives du départ. d'Eure et Loir.

Pour nous, tout en admettant que l'idéal du peintre religieux, du sculpteur chrétien est d'unir dans l'objet d'art l'exactitude de la forme à la grandeur de l'idée, ainsi que le feront plus tard les Angelico et les Robbia, nous estimons cependant qu'une œuvre religieuse faisant resplendir une haute idée, même dans une forme moins parfaite, l'emporte sur une œuvre similaire qui, dans une forme très parfaite, n'offre au regard de l'âme aucune idée supérieure. Nous en tirons cette conclusion que nombre de statues et d'images du Moyen Age, réputées barbares par la critique moderne, l'emportent en réalité sur certaines œuvres, dites religieuses, de la Renaissance païenne.

A la lueur de ces principes, examinons successivement les trois types que le Moyen Age a voulu réaliser : la Reine, l'Avocate, la Prêtresse. Peut-être à leur vue trouverons-nous exagérée l'opinion de ceux qui nous montrent en ces âges de foi « l'art s'enfonçant de plus en plus dans la barbarie ».

Regardons tout d'abord la vieille statue en bois de Notre-Dame du Pilier, si longtemps vénérée à Chartres. Elle fut brûlée à la Révolution, mais l'inventaire (1) du trésor, dressé en 1726, nous en a conservé le dessin. M. Rohault de Fleury nous rappelle qu' « une statue prophétique avait été élevée au pays de Chartres et que les Druides, prêtres des Gaulois, rendaient leurs hommages à la Vierge qui devait enfanter, *Virgini pariturae* ».

Telle est la tradition. Les critiques, même les plus sévères, ne peuvent refuser à cette statue une haute antiquité, et nous croyons pouvoir sans témérité l'étudier au moins ici.

Notre-Dame du Pilier « était une Madone assise, tenant son Fils sur ses genoux. L'En-« fant-Jésus de sa main droite donnait la bénédiction, et de la gauche portait le globe « du monde. Son visage, ses pieds et ses mains étaient d'un noir d'ébène brillant. La

1. Conservé aux archives du département d'Eure et Loir.

« Vierge avait par-dessus sa robe un manteau en forme de dalmatique, qui, se relevant « au bras, semblait arrondi par le devant sur les genoux. Le voile jaune qui lui couvrait « la tête et les épaules retombait sur le dos. Le visage était ovale et noir comme celui de « l'Enfant ; sa couronne toute simple, garnie par le haut de fleurons, en forme de feuilles « d'ache. La Madone était peinte et dorée (1). »

Telle est la description de cette vénérable sculpture. Sur les traits de la Madone, nous chercherions en vain la grâce féminine : l'artiste n'a guère songé à l'y mettre ; mais nous trouvons et nous admirons dans cette statue la majesté que le sculpteur a voulu lui donner; c'est la Reine-Mère qui, diadème au front, siège sur ce trône ; et involontairement nous nous inclinons devant cette femme surhumaine qui tient sur ses genoux celui qui de sa main soutient le monde !

Des Gaules, transportez-vous, cher Lecteur, dans l'église de Sainte-Praxède, proche de Sainte-Marie Majeure ; pénétrez dans la chapelle de Saint-Zénon; elle renferme à elle seule quatre représentations de la Mère de Dieu, œuvres du IXe siècle. Trois d'entre elles sont sans valeur artistique ; mais vous ne pourrez manquer d'admirer la quatrième que nous reproduisons.

« Droite, immobile, assise sur son trône, les regards fixés sur l'infini, elle ne semble préoccupée que de tenir l'Enfant Sauveur autour duquel elle enlace ses mains. Tout le mouvement est concentré dans le geste de Jésus qui ouvre largement ses bras. Souvent nous le voyons bénir, et alors sa Mère se rapproche de son cœur comme pour y puiser des flots de tendresse qu'il veut verser sur nous. Ici, c'est un geste de guide et de docteur : il a l'œil ouvert, la narine enflée, la bouche parlante : il déroule de la main gauche un volume sur lequel il montre au loin ce mot lumineux : *Ego sum lux ;* de l'autre il semble s'écrier : « Suivez ce flambeau pour échapper aux ténèbres. »



VIERGE DU IXe SIÈCLE.
Église Sainte-Praxède, à Rome.

Il y a plus. Ces deux bras tendus avec une incomparable grandeur nous font songer à celui qui plus tard sur la Croix, comme aujourd'hui sur les genoux de sa Mère, étendra ses deux bras pour répandre sur le monde la lumière et le salut.

« Cependant deux vierges, deux sœurs, assistent à cette scène et semblent aux côtés du divin Docteur représenter ce que Notre-Seigneur a le plus aimé, la virginité et la charité... L'auteur, selon l'usage, a, de chaque côté de la tête de la Sainte Vierge, écrit le Μήτηρ Θεοῦ. Oui, c'est la Mère de Dieu qui en plein Moyen Age nous est représentée là dans toute sa beauté ; c'est la Reine du monde qui nous apparaît dans toute sa splendeur. »

L'église de Sainte-Praxède renferme une autre merveille. Descendez dans la crypte.

« Une fresque se trouve dans le fond, au-dessus de l'autel. Elle se compose de trois figures : au milieu une femme, plus grande que les deux autres, le front couronné d'un

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome II, page 61.

diadème un peu différent, avec la partie centrale dominante ; les tempes sont serrées par les plis brillants d'un voile de perles qui retombe gracieusement sur les épaules, sans presque laisser apercevoir les cheveux dont il cache les ondes blondes ; les épaules recouvertes par un manteau que relève la main gauche et qui découvre un riche costume, chargé de broderies, de perles et de pierres précieuses. De chaque côté de cette figure, deux jeunes filles se penchant respectueusement pour écouter leur maîtresse et lui offrant des couronnes. On dirait les deux servantes d'une reine, écoutant ses ordres ou préparant son service... Il règne dans ce tableau une symétrie, un calme, une sérénité admirables, auxquels la douceur du coloris si fin, si blond, prête un attrait de plus. Au point de vue artistique, et en cela nous ne craignons d'être contredit par personne, cette fresque est un chef-d'œuvre, digne d'être envié par les plus belles époques de l'art et par les plus grands peintres. Raphaël n'a jamais, dans ses plus sublimes élans de génie, dépassé ces hauteurs de noblesse, de douce et majestueuse dignité. On retrouve à la fois dans cette suave peinture le dessin antique et les divines extases de Fra Angelico...



LA VIERGE-REINE. — Crypte de Sainte-Praxède. (IXe siècle.)
Tiré de *La Sainte Vierge*, par Rohault de Fleury.

« Cette royale figure est une vision que feraient à peine pâlir les lumineuses apparitions de Lourdes. Devant elle, on s'écrie spontanément : « C'est Marie ! » et il semble que la Reine des Anges a seule pu inspirer de tels coups de pinceau (1). »

N'ont-ils pas vu cette Vierge du IXe siècle les écrivains modernes qui nous montrent en ces âges de foi « l'art s'enfonçant de plus en plus dans la barbarie ? »

Nous avouons sans peine que peu d'œuvres, à cette époque, égalent en beauté cette fresque de Sainte-Praxède. Les statues surtout sont la plupart du temps d'une forme grossière. Telle la *Sedes Sapientiæ* du XIIe siècle, trésor de l'église d'Orcival. Grossière, oui, et cependant parlante encore. Cette allure majestueuse et hiératique impressionne ;

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome II, pages 61 et 62. Dans les pages qui suivent, l'archéologue montre, à la suite de Rossi, de Richemont, de Barbier de Montault, de H. Stevenson, que cette image est bien l'image de la Sainte Vierge ; et il appuie par de solides arguments la date du IXe siècle à laquelle il l'attribue.

sous la grossièreté de la forme, on devine l'idée : C'est Marie, siège de la Sagesse, qui offre au monde son Fils, le Docteur des peuples. Les critiques reprochent à l'artiste d'avoir donné à cet enfant la figure d'un homme. Les fidèles seront moins sévères et pardonneront à l'artiste d'avoir voulu, par la maturité des traits, exprimer que Jésus, dès son enfance, avait déjà, plus qu'aucun homme, la maturité des pensées.

Le second type de Vierge que nous admirons au Moyen Age, c'est le type de la *Vierge de l'Intercession*. Il représente celle que l'Eglise invoque dans l'antienne *Salve Regina*, quand elle lui crie de la terre de l'exil : *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte !* Allons ! notre *Avocate*, tournez vers nous les yeux de votre miséricorde.



STATUE DE NOTRE-DAME D'ORCIVAL (AUVERGNE). (XIIe siècle.)

Nous voyons ce type admirablement réalisé, dès le VIIe siècle, sur les murs de Saint-Venance, petite église annexée au baptistère de Saint-Jean de Latran.

Au-dessus de l'autel, « la Mère de Dieu est figurée debout, les mains étendues dans l'attitude de la prière, la tête couverte d'un long voile qui laisse entrevoir un béguin blanc sur ses tempes. Elle est vêtue d'une robe violette, d'un manteau violet sous lequel on distingue le pallium crucifère. Cette figure donnerait à elle seule l'âge des mosaïques. Par son costume, par sa position d'Orante, elle rappelle les premiers exemples d'iconographie chrétienne et notamment la fameuse Bible syriaque de Florence. Enfin elle offre une preuve remarquable de la position triomphante que les fidèles de tous les temps ont attribuée à la Vierge Immaculée.

« Les figures qui l'accompagnent semblent s'incliner vers elle, lui offrir leurs livres, leurs pensées, leurs prières. Cette figure nous offre surtout une idée de recueillement et de force. La Sainte Vierge n'est pas, comme dans les basses époques de l'iconographie, représentée les regards baissés ; ici elle a les yeux tout ouverts. Placée au milieu de l'assemblée des orateurs, comme une prêtresse antique, elle fait le rôle d'intercesseur. Elle semble écouter et recueillir les prières humaines, pour les reporter vers son Fils avec

plus de puissance. En résumé, cette virile figure de Marie concentre sur sa physionomie une double pensée ou plutôt une double action : elle écoute et elle prie ; elle écoute les gémissements des hommes et elle prie le Sauveur de les accueillir. C'est essentiellement *Notre-Dame de l'Intercession* (1). »

C'est encore Notre-Dame de l'Intercession que l'on vénère dans l'église de Gélath en Géorgie. De cette Madone byzantine on n'aperçoit que la tête et les mains levées dans l'attitude de la prière. « Tout le reste est caché par une riche couverture. Cette peinture est enchâssée dans un triptyque, orné d'émaux grecs cloisonnés et de filigranes. On ne saurait imaginer rien de plus splendide que la plaque de fond qui encadre la Madone ; tout ce que l'orfévrerie byzantine a su inventer de plus magnifique, en fait d'arabesques d'or et de pierreries, se trouve réuni ici, à la gloire de la Sainte Vierge, sans que cette profusion de richesse nuise au bon goût et au style (2). » Donc pas plus dans l'orfèvrerie que dans la peinture nous ne voyons, en ces âges de foi, « l'art s'enfonçant dans la barbarie ».



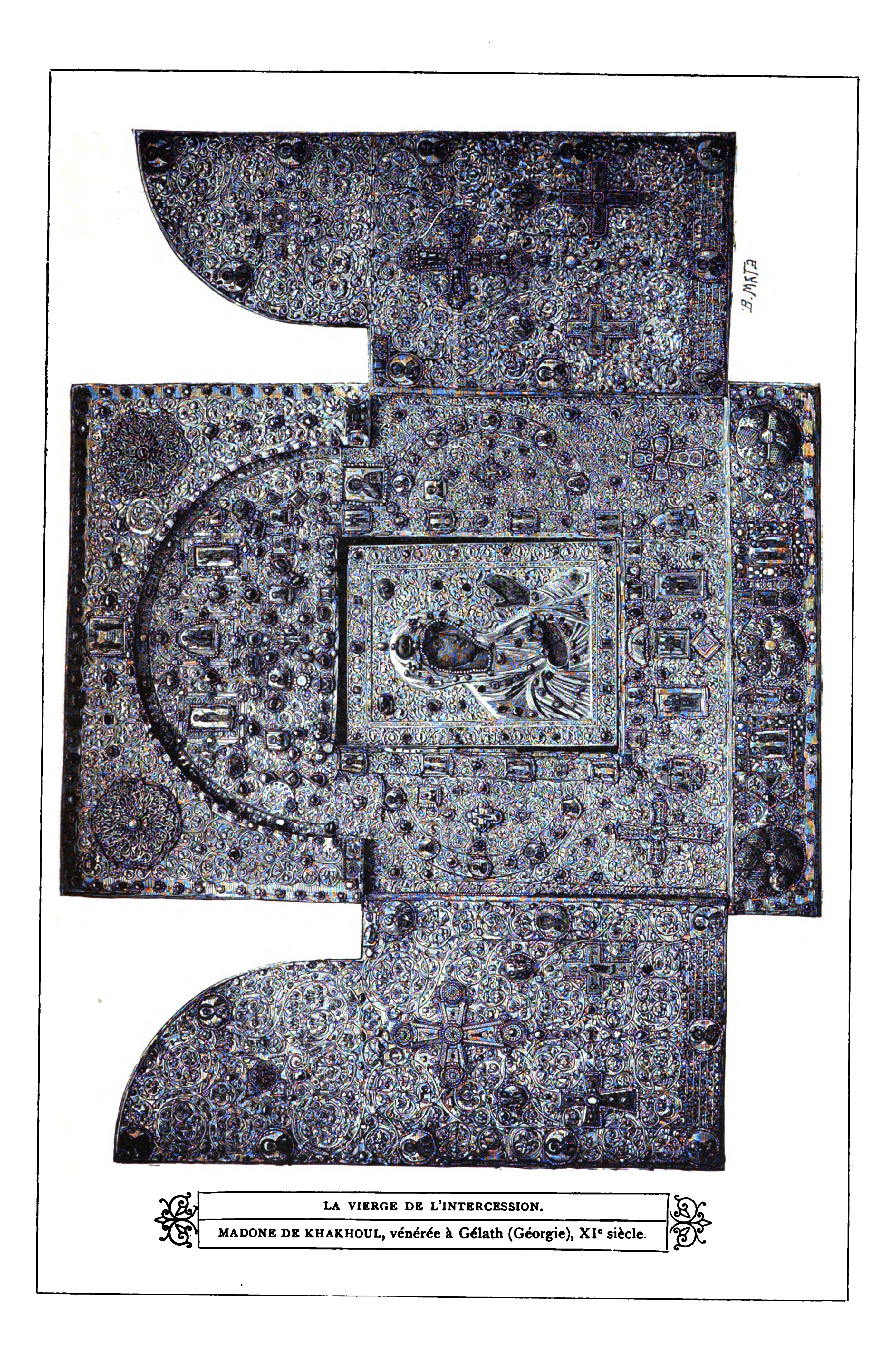
LA VIERGE DE L'INTERCESSION (VIIe siècle.)
Oratoire de Saint-Venance, à Rome.
Tiré de *La Sainte Vierge*, par Rohault de Fleury.

Dans le triptyque de Kakhoul, c'est la richesse qui domine ; dans la mosaïque de Ravenne (gravure, page 107) c'est l'idée qui de nouveau resplendit. En visitant la chapelle de l'Archevêché de l'antique cité, nous ne pouvions détacher nos yeux de cette Vierge qui se dresse sur la muraille, majestueuse, le regard ferme, revêtue de l'étole, les bras tendus comme le sacrificateur à l'autel. Marie est là priant pour l'humanité. Elle est là intercédant pour ses enfants, elle est là exerçant ses fonctions sublimes d'Avocate, prêtresse de la loi nouvelle ! — Jamais peut-être, plus qu'en face de cette mosaïque, nous n'avons éprouvé la jouissance suprême qu'on ressent en voyant une grande idée jaillir d'une œuvre d'art ! En fait de représentations de la Madone, certains critiques modernes voient l'apogée de l'art dans les toiles du Corrège. Je compare à mon tour les œuvres gracieuses du peintre de *la Nuit* et l'antique mosaïque de Ravenne. Si le Corrège nous charme, elle nous subjugue la vieille mosaïque du Moyen Age (3) !

Le troisième type de la Vierge que nous voulons étudier, à la gloire des artistes de l'époque médiévale, c'est le type de *Marie au pied de la Croix*.

---

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome II, page 67.
2. *Ibidem*, tome II, pages 562 et 563. Voir aussi dans le *Bulletin monumental*, no I, 1877, l'étude spéciale de cette Madone faite par M. Julien Durand.
3. Les archéologues ne sont pas d'accord sur la date de cette mosaïque. Quelques-uns l'attribuaient au IXe siècle ; d'autres pensent que cette Vierge est un reste de la mosaïque absidale de la cathédrale, qu'elle date de l'an 1112. Voir *Revue de l'Art chrétien*, 1896, page 283. Elle appartient en tout cas à la période que nous étudions en ce moment.



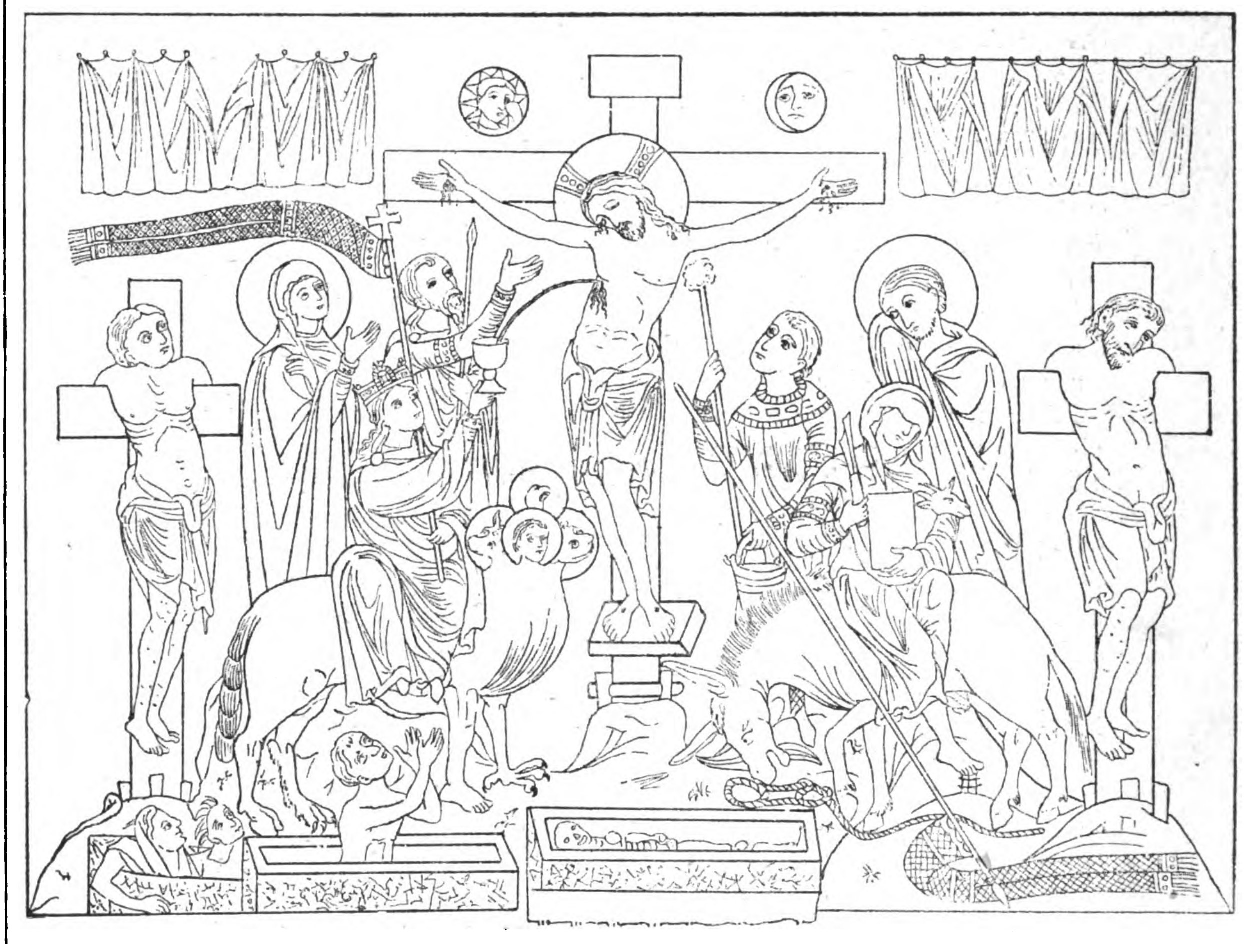
LA VIERGE DE L'INTERCESSION.

MADONE DE KHAKHOUL, vénérée à Gélath (Géorgie), XI[e] siècle.

« Voyons, dit Bossuet, voyons en quelle posture elle se présente à son Fils. La douleur l'a-t-elle abattue? l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée ; *Stabat* juxta crucem, *Elle est debout* auprès de la Croix. Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal ; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée (1). »

Bossuet n'est là que l'écho de la Tradition. Au XIe siècle saint Anselme disait : « Au milieu de tant de souffrances de son Fils, Marie se tient constamment *debout*...

« Elle ne se déchirait pas dans une si grande amertume, elle ne maudissait pas, elle ne murmurait pas... mais *elle était debout*, contenue, pudique, Vierge très patiente, pleine de larmes, plongée dans les douleurs. »



MARIE DEBOUT AU PIED DE LA CROIX. — Miniature de l'*Hortus Deliciarum* (XIIe siècle.)

Deux siècles plus tard, l'Église chante encore : La Mère de douleurs, tout en pleurs, au pied de la croix où pendait son Fils, *était debout. Stabat mater dolorosa!*

Dans tous les âges de foi, les artistes comme les poètes et les théologiens, aimeront à montrer Marie *debout* au pied de la croix. Ainsi, il vous en souvient, l'ont représentée dans leur crucifiement les peintres de *Santa Maria antiqua* (2).

Ainsi l'ont représentée tous les artistes du haut Moyen Age, M. Rohault de Fleury

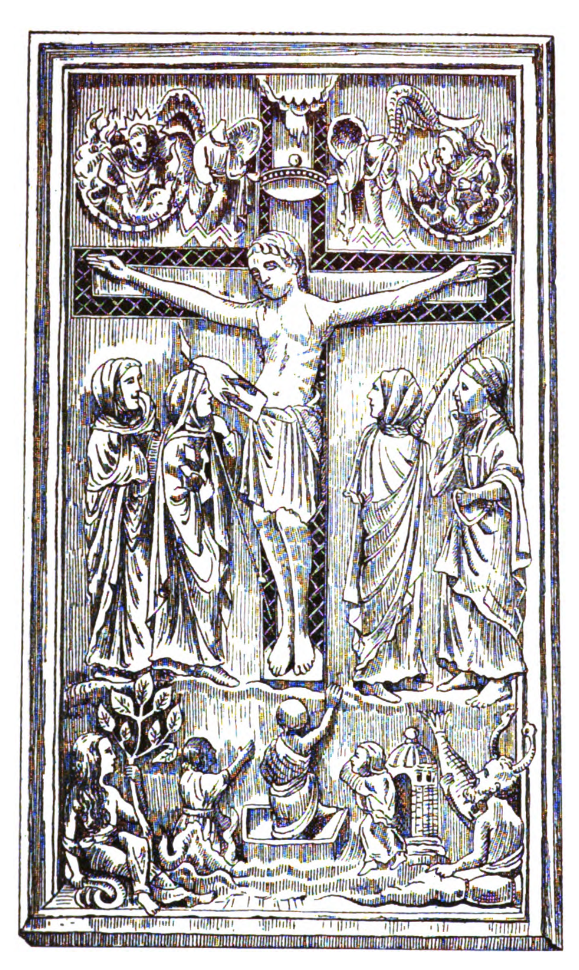
1. 1er sermon pour la Compassion de la Vierge.
2. Voir chapitre 1er du livre II, *La Vierge et les origines de l'Art chrétien.*



LA VIERGE DE L'INTERCESSION. — Mosaïque de l'Archevêché de Ravenne.

nous l'affirme. Après avoir flétri la coutume, qui dominera au XV[e] siècle, de représenter Marie, évanouie au pied de la croix, il ajoute : « Cette idée... n'était pas encore connue dans le haut Moyen Age, et nous verrons dans toutes nos images notre divine Vierge *debout*, telle que l'Evangile nous la présente... (1). »

C'est debout qu'elle nous apparaît au VII[e] siècle, dans le Crucifix de saint Valentin. Même pose dans l'*Hortus deliciarum*, ce monument incomparable du XII[e] siècle. Etudiez à loisir la fameuse miniature dont nous vous donnons une reproduction (2) ; le Christ nous y apparaît, les bras majestueusement étendus sur l'arbre de la Croix. A sa droite, Marie est là *debout*, les yeux fixés sur son Fils mourant, et faisant de sa main le geste que fait le prêtre à l'autel, quand il offre à Dieu la sainte Victime.



VIERGE DEBOUT AU PIED DE LA CROIX.
Reliquaire de Tongres (Belgique). Ivoire du XIII[e] siècle.

Encore la même attitude forte et vaillante dans l'ivoire de Tongres, œuvre du XIII[e] siècle, gravure ci-contre. A la droite du Christ, vous voyez deux femmes debout. La première est l'Eglise. Elle tient en main un étendard aux plis flottants, signe de triomphe. La seconde est la Mère de Dieu, qui, par son sacrifice, uni à celui de son Fils, assure à l'Eglise la victoire sur l'enfer. Vous voyez par ces quelques exemples avec quel sens chrétien, du VII[e] au XIII[e] siècle, le Moyen Age a compris, avec quelle perfection il a réalisé la pose traditionnelle de Marie au pied de la croix. Nous lui avons reproché l'attitude humiliée, peu digne de la Vierge-Mère, qu'il donne à Notre-Dame dans le mystère de la Crèche... Mais comme il se rachète par la noble posture qu'il donne, sur le Calvaire, à la Mère des douleurs, à la Reine des martyrs !

Nous avons vu dans les premières pages de ce chapitre l'amour que l'artiste chrétien du Moyen Age avait pour Marie. C'est cet amour qui dirigeait son pinceau et guidait son ciseau, quand avec tant de vérité il représentait en Marie la *Reine-Mère*, assise sur son trône ; l'*Avocate* tendant pour nous les mains vers le ciel ; la *Prêtresse*, debout au pied de la croix, offrant son Fils au Père éternel, pour le salut du genre humain.

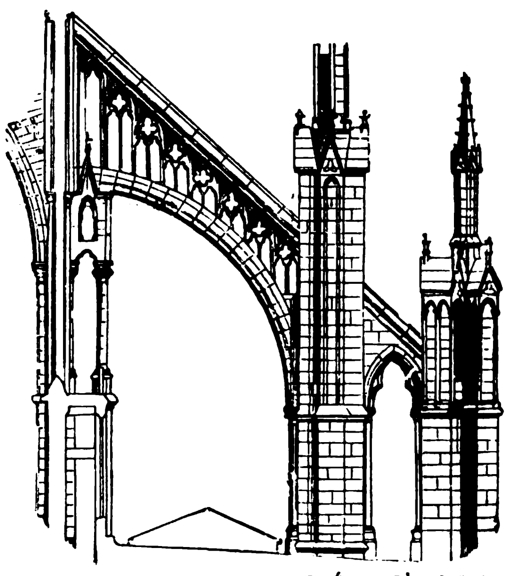
Arrivent le XII[e] et le XIII[e] siècles. L'amour pour Marie va se changer en un saint enthousiasme ; tous les arts vont être mis à contribution pour célébrer celle a qui plus que jamais les peuples, heureux feudataires, donneront cette dénomination significative, expression de leur dépendance volontaire et aimée : *Notre-Dame !*

Les architectes sont chargés de bâtir un palais à Marie, Dame et Suzeraine du monde :

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome I[er], page 211.
2. L'original fut brûlé en 1870.

ils lancent dans les airs les nefs gigantesques de Nòtre-Dame d'Amiens et de Notre-Dame de Reims.

Pour empêcher l'écartement des murailles et des colonnes qui supportent le poids écrasant des voûtes, ils les appuient de contreforts qui, élément de force, deviennent par le génie du constructeur un élément de beauté. Regardez plutôt l'arc-boutant à double volée de l'abside de la cathédrale d'Amiens que nous mettons sous vos yeux.


ARC-BOUTANT A DOUBLE VOLÉE, A L'ABSIDE DE NOTRE-DAME D'AMIENS.


LA VIERGE DORÉE. — CATHÉDRALE D'AMIENS.

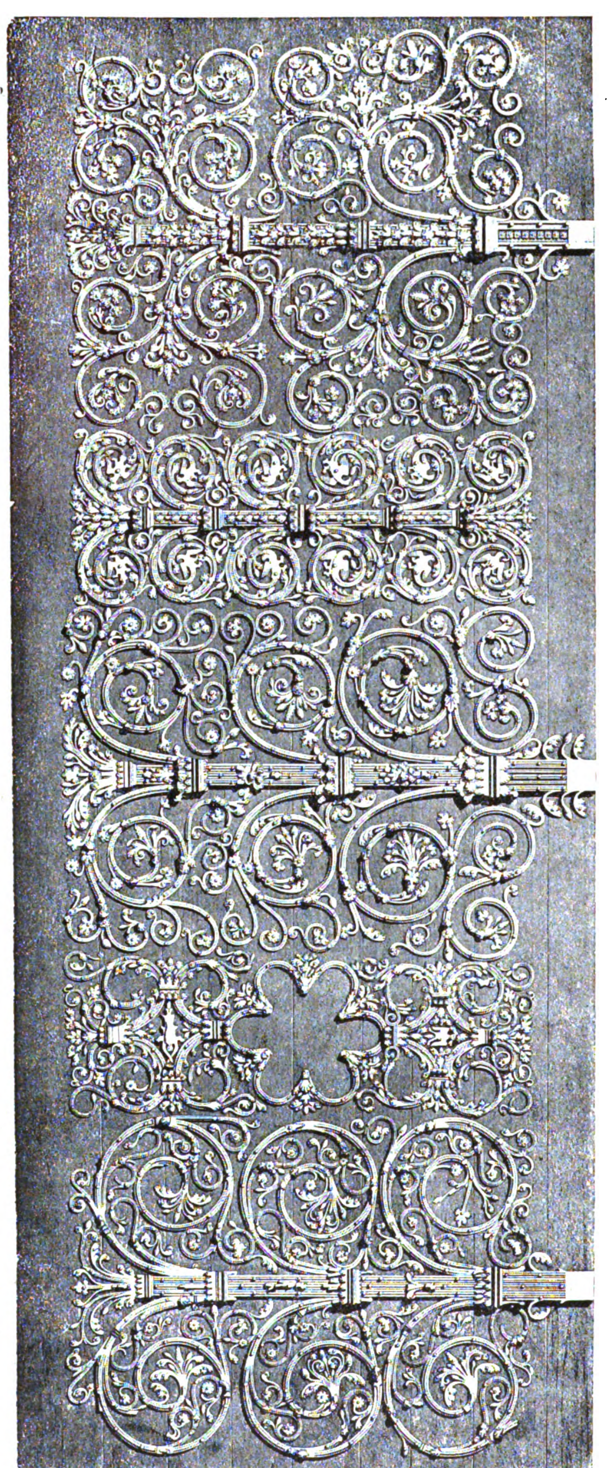
Le gros œuvre de Notre-Dame est achevé. Il s'agit de le parer. Il faut que la façade de l'édifice soit une merveille, digne de celle à qui il doit être dédié. Le sculpteur intervient et voilà que la pierre fleurit sous le ciseau ; voilà que les vieux saints surgissent dans les niches légères. C'est, au XII° siècle, Poitiers qui au vaisseau XI° siècle de *Notre-Dame la Grande* applique sa façade, si étonnamment fouillée qu'on la prendrait pour un de ces triptyques délicats que les imagiers d'alors découpaient dans l'ivoire.

Au siècle suivant, ce sont les prestigieux portails de Notre-Dame de Paris, de Notre-Dame d'Amiens et de Notre-Dame de Reims.

Là l'artiste sculpte avec amour les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament..., l'histoire du monde et la vie des Saints. Mais avec une affection toute particulière, il taille et peint sur ces feuillets de pierre l'image de la *Vierge dorée*. Il représente les faits et gestes de la Mère de Dieu, les mystères de sa vie, l'Annonciation, la Visitation et le Couronnement ([1]). Là encore la Reine-Mère est assise sur un trône, tenant le globe sous ses pieds ; sur son front resplendissant de pureté, son divin Fils, Monarque universel du monde, dépose un diadème, tandis

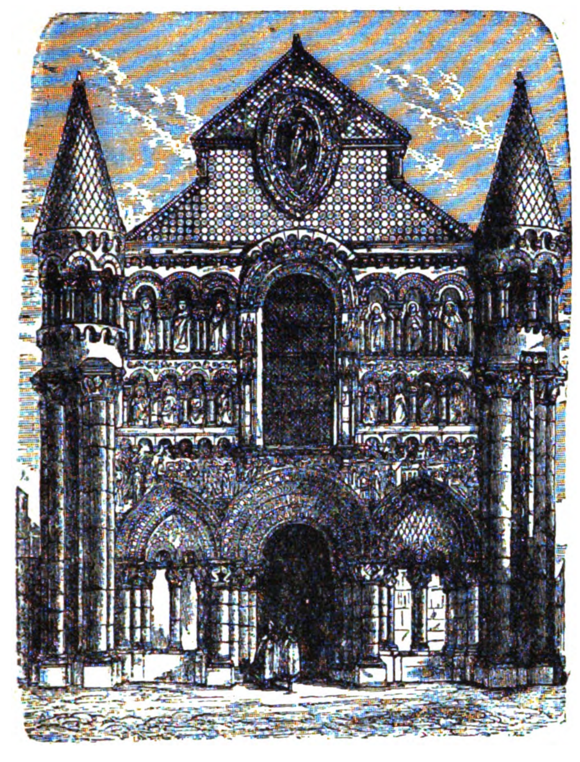

1. Voir la *Préface* de cet ouvrage.

que les anges, ses gentils pages, courbent le genou et agitent l'encensoir devant leur Suzeraine.

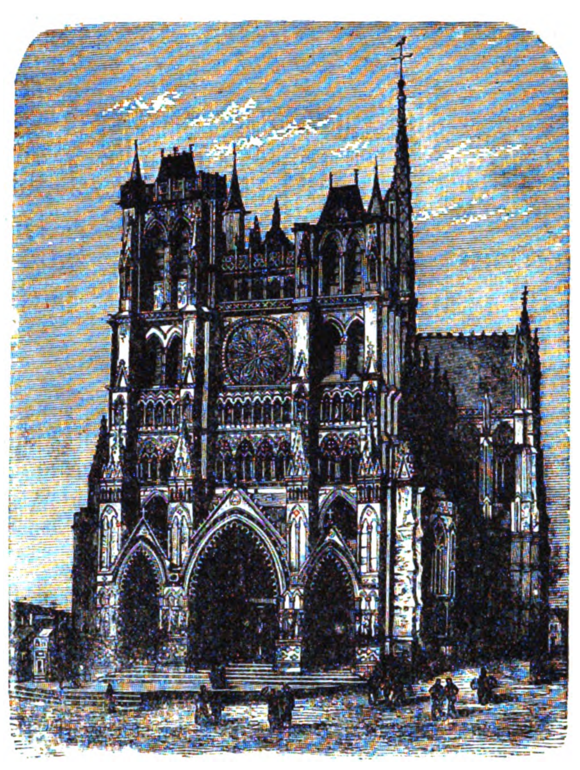


FERRURES DE LA PORTE DE LA VIERGE A NOTRE-DAME DE PARIS.

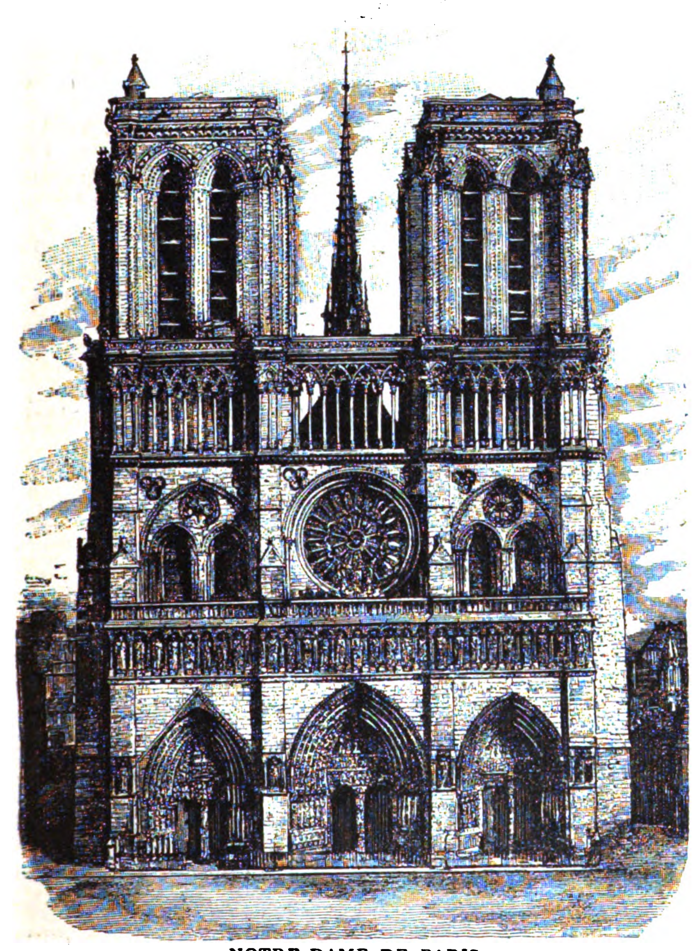
Dites-moi, l'amour enthousiaste du Moyen Age pouvait-il mieux reconnaître la Royauté de Marie sur les âmes ?



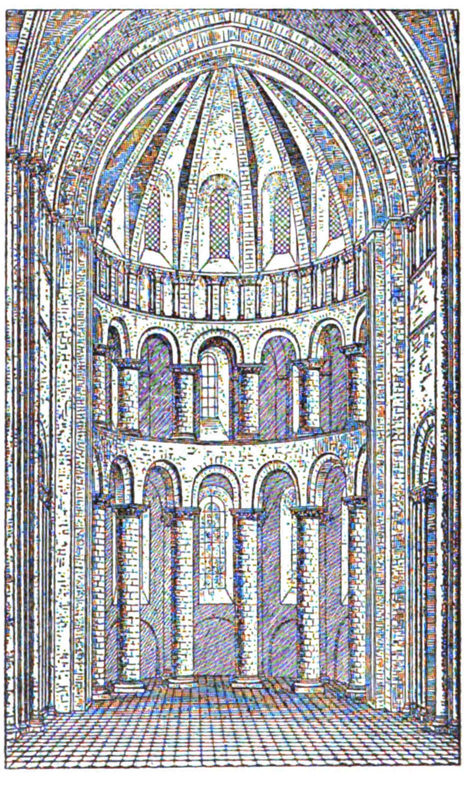
NOTRE-DAME LA GRANDE, A POITIERS.



FAÇADE DE NOTRE-DAME D'AMIENS.



NOTRE-DAME DE PARIS.

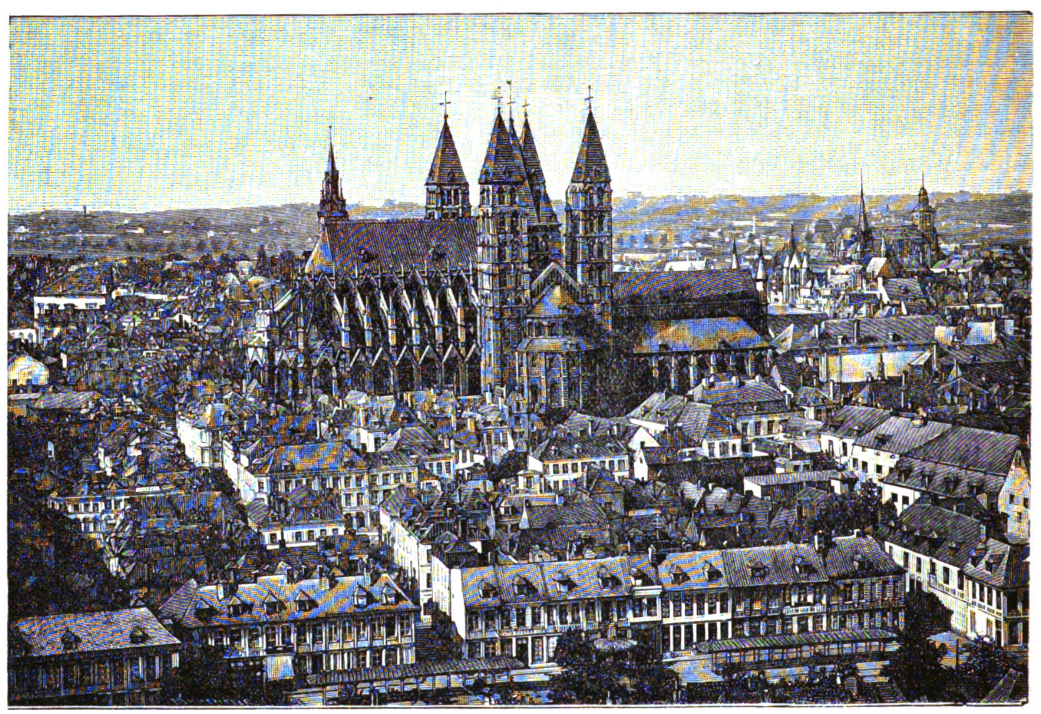


NOTRE-DAME DE TOURNAI.

TRANSEPT.

A si beaux portails, il fallait portes à l'avenant. Rendez-vous à Notre-Dame de Paris, à *la porte* dite *de la Vierge*. Les huis sont ornés de ferrures si fines et si délicates que le peuple naïf en attribuait l'exécution, non au marteau du forgeron, mais à l'intervention d'un esprit invisible. L'esprit invisible, le génie inspirateur, c'était l'amour qu'avait l'artiste pour Notre-Dame. Cet amour fleurissait le fer comme il avait fleuri la pierre.

L'amour de Notre-Dame inspira le verrier du Moyen Age, tout comme le sculpteur, comme le forgeron. C'est que le verrier avait une grande tâche à remplir dans les cathédrales gothiques. Aux murailles de l'édifice, de grandes baies restaient à remplir.



VUE A VOL D'OISEAU DE NOTRE-DAME DE TOURNAI.

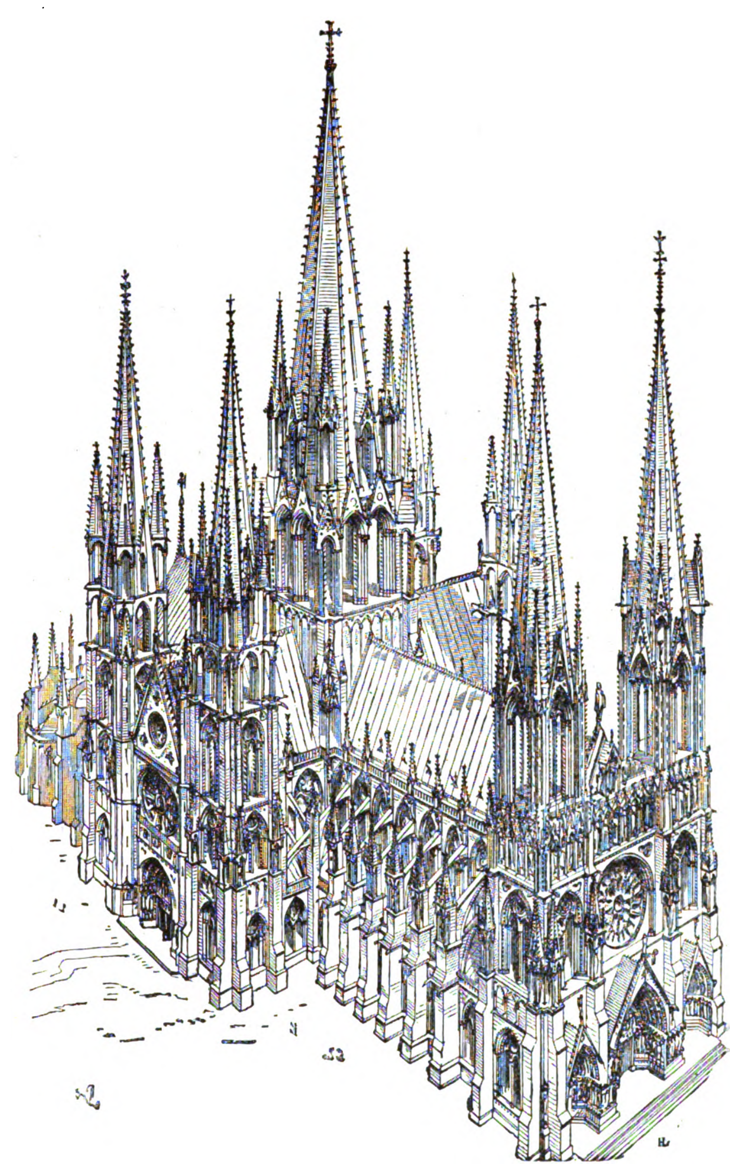
L'artiste les combla avec du verre, des couleurs et de la lumière. Regardez ces sublimes transparents, inondés de soleil.

« Là brille la topaze et la pourpre étincelle ;
Comme les flots d'un lac, l'émeraude ruisselle,
Le rubis avec l'or entrecroise ses feux,
La perle avec l'onyx se livre à mille jeux...
Partout sur ces vitraux des scènes grandioses
Qu'encadrent les meneaux, les trèfles et les roses ;
L'histoire de Marie et de son Fils Jésus,
Les martyres des Saints, la gloire des élus ;
Et dans les médaillons des figures si belles
Qu'au ciel on se croirait en se voyant près d'elles !

Oui, la cathédrale dédiée à Notre-Dame, c'était le ciel en miniature : génie de l'architecte, effort du sculpteur, art du verrier ont voulu faire du palais terrestre de leur Reine un séjour qui ne fût pas trop indigne de son palais du ciel...

Architectes et sculpteurs ont réussi dans leur tentative. Jetez plutôt un dernier coup

d'œil, coup d'œil d'ensemble cette fois, sur nos vieilles cathédrales. Regardez les cinq immenses clochers de Notre-Dame de Tournai, regardez les gracieux clochetons de Notre-Dame de Reims, tels que les éleva tout d'abord le génie du Moyen Age ; tours, clochers et clochetons s'élancent dans la nue, se soulèvent vers le paradis, où, depuis son Assomption, réside la Vierge Souveraine ; et par cet effort et par cet élan vers les sphères supérieures, ils semblent vouloir rapprocher son palais de la terre et son palais du ciel !



NOTRE-DAME DE REIMS AVANT L'INCENDIE DE 1841.
(Vue d'ensemble restituée par M. Gosset.)

Chers lecteurs, si jamais vous rencontrez des détracteurs du Moyen Age ressassant leurs éternelles doléances sur la *barbarie* de nos dévots aïeux, conduisez-les devant le portail de Reims, à l'heure où les énormes vantaux de la grand' porte sont ouverts et laissent pénétrer le regard dans les profondeurs mystérieuses de la lointaine abside. Là contemplez tour à tour les merveilleuses dentelles de pierre qui décorent cette façade et les fuyantes perspectives des colonnes qui attirent l'œil charmé jusqu'au fond du sanctuaire. « Est-ce là, leur direz-vous, une œuvre de barbares ? » Si le Moyen Age a besoin d'être vengé, ce sera là toute sa vengeance. Puis, tombant à genoux sur les marches de pierre qui sont là tout au-dessous du fronton où le ciseau sculpta *le Couronnement de la Vierge*, vous laisserez aller votre cœur à la reconnaissance ; vous remercierez Dieu de ce que, à un siècle donné de l'histoire, sa Mère ait été assez aimée pour faire jaillir du sol ces prodigieux palais, merveilles d'architecture et de sculpture, qui s'appellent Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame d'Amiens et Notre-Dame de Reims !



Chapitre Troisième.

LA SAINTE VIERGE AU SIÈCLE DE GIOTTO.

Pour apprécier justement les Madones des XIVe, XVe et XVIe siècles, pour estimer à sa vraie valeur le mérite relatif des artistes qui les ont peintes, il nous faut insister sur quelques principes que nous avons déjà rapidement indiqués.

« L'art humain, lisons-nous dans les *Etudes Religieuses*, comme l'homme auquel il s'adresse, comprend deux éléments : l'un *invisible*, *suprasensible ;* c'est l'idée, le sentiment, la sensation, la passion ; bref, la vie *exprimée ;* l'autre, *visible*, *sensible*, c'est la forme *expressive* qui manifeste la vie physique, intellectuelle ou morale. De même que l'homme est composé d'esprit et de matière et que la matière doit être soumise à l'esprit, ainsi l'art humain consistera dans l'*union* des deux éléments et dans la *subordination* du sensible au suprasensible, du visible à l'invisible, de la forme à l'idée. C'est pourquoi, en art comme en littérature, il n'y a que deux grandes écoles avec leurs nuances variées : l'école spiritualiste et l'école réaliste, selon la prédominance de l'un ou de l'autre élément. La proportion harmonieuse est difficile à réaliser, la hiérarchie essentielle malaisée à maintenir. La première école est portée à négliger la forme et à tomber dans la sécheresse, la raideur, la convention ; elle peut aboutir à un art trop *idéaliste*. Ce fut le défaut de l'art au Moyen Age. Son idéal était pur, élevé ; mais il lui restait à parfaire les moyens d'expression (1). La seconde, en donnant trop à la forme, en vient à sacrifier l'idée et le sentiment. La pente est glissante ; le sensible mène vite au sensuel et le sensuel au charnel. Elle peut descendre jusqu'au *matérialisme :* l'art n'existe plus ; c'est un corps sans âme. Sans aller jusqu'aux derniers excès du réalisme, la Renaissance fit la part trop large au côté sensible et anatomique (2). »

Ces principes nous serviront à juger sainement Giotto, Fra Angelico et Raphaël, ces trois grands artistes qui, au XIVe, XVe et XVIe siècles, surent, avec des procédés si divers, peindre si excellemment la Vierge.

A qui donnerons-nous la palme ? Nous le dirons quand nous aurons examiné l'œuvre de ces trois génies.

Ambrogio di Bondone (3), surnommé Ambrogiotto, puis, par abréviation, *Giotto*... posa comme loi qu'il fallait s'inspirer de la *nature* et des débris de l'art antique qu'on

1. Il ne faudrait pas trop généraliser ce reproche. Nous avons vu, au chapitre précédent, que le Moyen Age avait parfois admirablement uni l'expression à l'idée. Qu'on se souvienne seulement des Vierges de Sainte-Praxède et de Saint-Venance.
2. *Etudes*, 5 novembre 1900, pages 299 et 300 ; article de G. Sortais.
3. Né à Vespignano, près de Florence, en 1276.

commençait à exhumer. C'était nettement rompre avec le formalisme byzantin, dont les règles conventionnelles aboutissaient à des œuvres confuses, rigides et froides ; c'était par contre-coup introduire dans l'art un princip d'ordre, de mouvement et de vie. C'était l'aurore d'un art nouveau, une Renaissance avant la lettre, « une Renaissance avant la Renaissance[1] ».

Ces quelques mots suffisent à nous faire comprendre que Giotto, dans ses œuvres, donna un soin tout spécial à la forme, à l'expression. Aussi les écrivains de nos jours se plaisent à l'exalter. Peu religieux en général, peu portés pour l'idéalisme du Moyen Age, volontiers ils rangent Ambrogio di Bondone dans ce qu'on appellerait aujourd'hui l'école naturaliste ; volontiers ils saluent en lui l'émancipateur, qui « fit pénétrer la vérité et l'humanité dans les formules dogmatiques du Moyen Age[2] ».

Tout comme ces écrivains, nous admirons Giotto. Comme eux, nous reconnaissons les services qu'il a rendus à la peinture, en assouplissant peu à peu les figures, souvent raides et confuses, des mosaïques et des manuscrits, en simplifiant les gestes, en variant les expressions, en rectifiant les proportions, en un mot, en mettant du naturel et de la vie, là où trop souvent, aux âges précédents, régnait le type *convenu*, le cliché stéréotypé.

Nous osons dire toutefois que, dans le siècle si chrétien que fut le XIVe siècle, Giotto n'aurait pas eu le prodigieux succès que nous révèle l'histoire, s'il n'avait déjà excellemment uni à la perfection plus grande de la forme l'idée toujours chrétienne ; si, entouré qu'il était de contemporains profondément religieux, il n'avait été un peintre essentiellement religieux.

Rio, dans son *Art chrétien*, a parfaitement compris que la vogue extraordinaire de Giotto ne vint pas seulement d'une réaction contre les procédés du Moyen Age, mais d'une cause plus élevée : « Nul, nous dit-il, ne pénétra plus avant que lui dans les mystères du symbolisme chrétien ; de plus il connaissait admirablement la partie légendaire des mystères et se mettait ainsi en communication plus directe et plus sympathique avec le peuple. » Il en résulta que, satisfaisant à la fois les naïves aspirations des uns et les savantes exigences des autres, il parvint à conquérir une popularité à peu près universelle.

« Pour apprécier son rare génie et sa prodigieuse influence, il faut... ne jamais perdre de vue les circonstances particulières, sous l'empire desquelles Giotto exécuta les compositions mystiques, allégoriques et légendaires qui ont immortalisé son pinceau. Il ne faut pas oublier la coïncidence heureuse, mais nullement fortuite, par laquelle l'art renaquit dans le même siècle où de grands poètes se montrèrent si préoccupés, chacun à sa manière, de la recherche de l'idéal[3]. »

Voilà des considérations que feraient bien de méditer les critiques d'art du XXe siècle, qui ne semblent plus voir que le côté humain des choses. Oui, on ne saura jamais tout ce que dut Giotto au contact des Saints et des génies qui vivaient à ses côtés.

« Le plus glorieux de ses privilèges, dit encore bien justement Rio, celui qui dut être pour lui la source des plus belles inspirations, fut l'amitié de Dante, pour qui l'art, pris dans sa plus haute acception, ne fut pas moins sacré que la poésie. Jamais on ne vit un pareil échange entre deux pareils génies[4]. Pour peu que celui de l'artiste vînt à se ralentir dans son essor, il trouvait dans le commerce intime d'un poète qui mérita plus

1. *Etudes, loco cit.*, page 295.
2. G. Lafenestre, *La Peinture italienne*, tome Ier, page 66.
3. Rio, tome Ier, page 189.
4. Dante, dans la *Vita Nova*, parle d'une *Annonciation* qu'il a dessinée ; c'est Giotto qui lui apprit à tenir le crayon. — Par contre, Giotto fit, dit-on, des vers à ses heures : ne serait-ce pas le Dante qui lui apprit à tenir le plectre ?

qu'aucun autre le nom de divin, de quoi suppléer à son insuffisance ; de sorte que l'idéal poétique de l'un venait secourir l'idéal esthétique de l'autre. C'était une alliance dans le genre de celle qui s'était formée jadis entre le génie de Phidias et celui d'Homère, mais avec des différences qui étaient toutes à l'avantage du peintre florentin.

« Le jubilé proclamé en 1300 par le pape Boniface VIII, alors octogénaire, fut un autre événement mémorable dans la vie de Giotto, comme il le fut dans l'histoire de la Chrétienté et même dans celle de l'art chrétien (1). »



LA VIERGE DE CIMABUE.
Tableau de l'église *Santa Maria Novella*, à Florence.

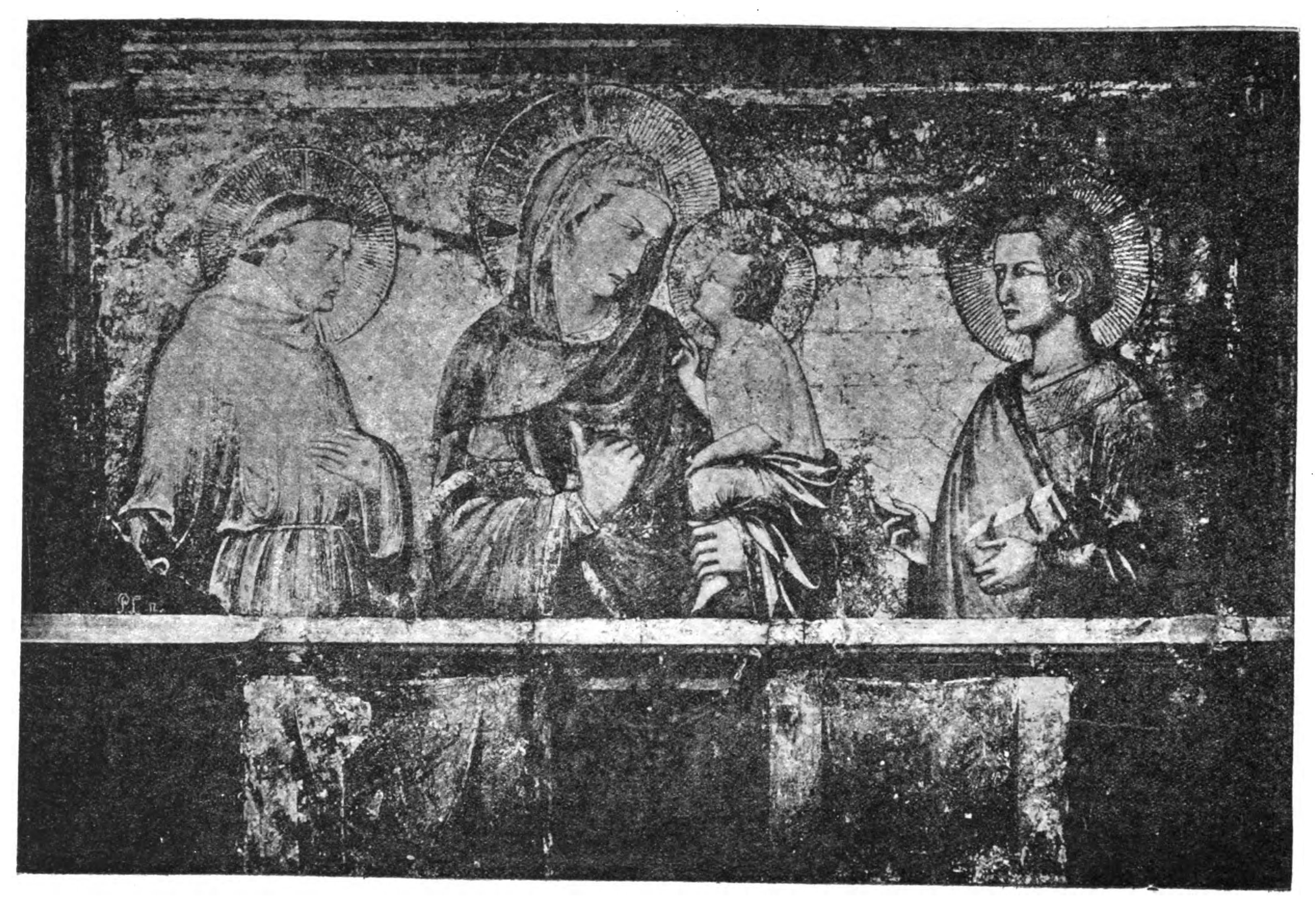
Pour perpétuer le souvenir de ce fameux jubilé, Giotto, malgré sa jeunesse (il n'avait que vingt-quatre ans) fut chargé de décorer la basilique du Prince des Apôtres. Parmi ces peintures, une Vierge apparaît, bien détériorée par le temps ; c'est la première peut-être qu'ait créée le pinceau de ce jeune peintre florentin. En la dessinant, Giotto suivit ici les leçons de son maître. Regardez la Vierge de Cimabuë, à *Santa Maria Novella* et les fragments qui nous restent de la Vierge de Giotto. De part et d'autre l'influence byzantine se fait encore sentir. De part et d'autre, la Madone est svelte ; son visage est allongé ; la pose un peu raide ; et le costume aux plis rigides rappelle les anciennes mosaïques des basiliques chrétiennes.

C'est la première manière du peintre. Mais il ne tardera pas à s'émanciper et à suivre, au lieu des leçons de son maître, les inspirations de son génie. Dans le tableau bien authentique de *Santa Croce*, vous pouvez apercevoir la grâce et le naturel, remplaçant la raideur un peu compassée de la première image. C'est la seconde manière de Giotto, sa manière définitive.

Assise, Florence et Padoue, voilà les trois villes où Giotto exerça surtout son beau talent. Dans ces trois villes, les fils de Saint-François bâtirent trois magnifiques temples et en confièrent la décoration au jeune peintre dont le nom était alors sur toutes les lèvres. Chacun sait la tendre dévotion de l'Ordre Séraphique pour la Vierge Marie. Aussi est-il impossible de douter que les fervents religieux n'aient inspiré à Giotto de

---

1. Rio, tome Ier, page 184.

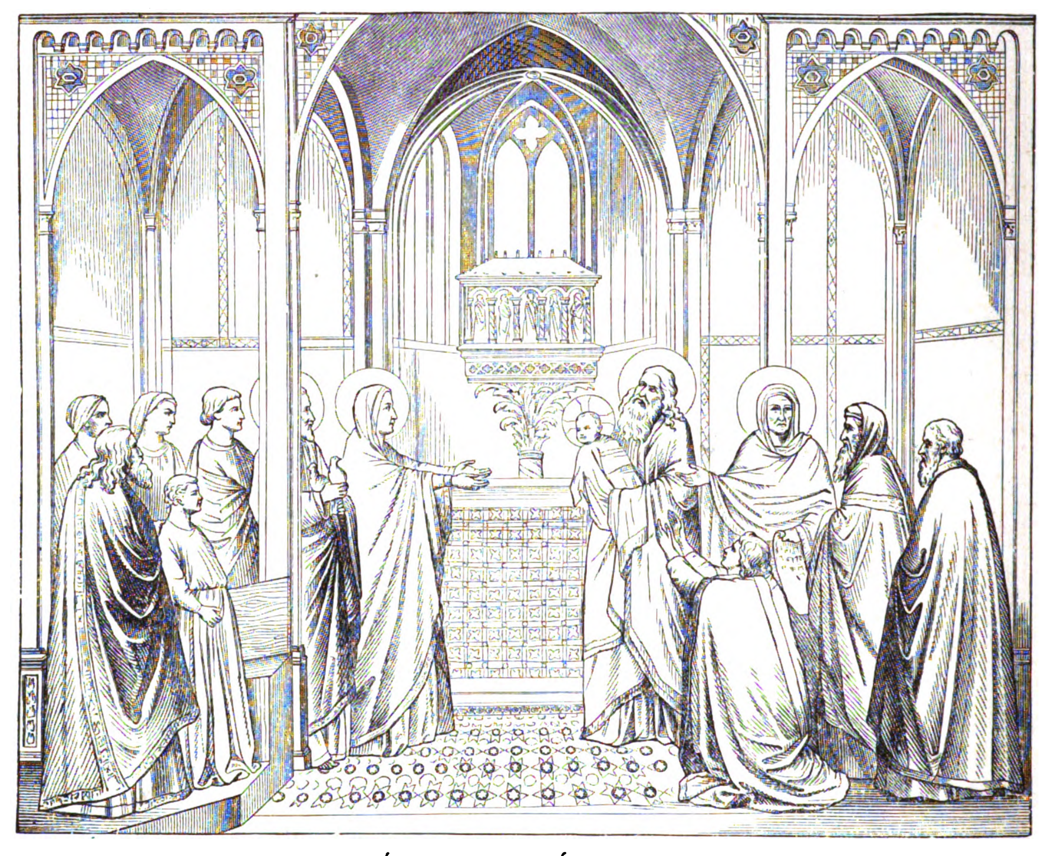


LA VIERGE D'ASSISE. — Giotto.

peindre partout, à côté des traits de leur Père saint François, les traits de la Vierge-Mère, et n'aient même dirigé de leurs pieux conseils les élucubrations de son pinceau.

Toutefois c'est dans la chapelle d'un simple particulier, dans la *chapelle de l'Arena*, bâtie à Padoue (1303-1306) par Enrico Scrovegni, qu'apparaît avec son développement le plus magnifique, l'histoire de Notre-Dame.

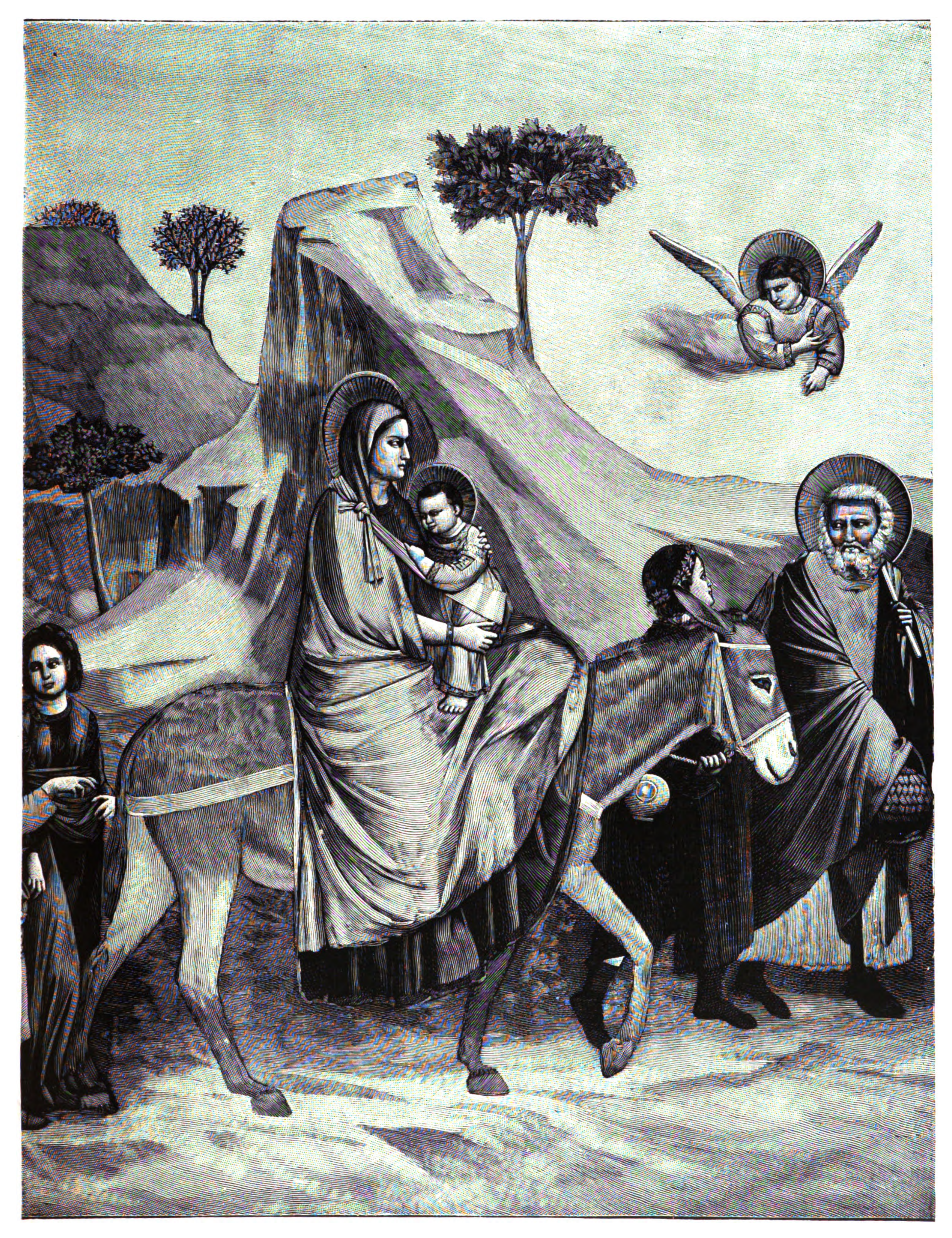
« Formée d'une simple nef, éclairée d'un seul côté par six fenêtres, terminée par un arc cintré, cette chapelle offrait sur tous ses murs plats le plus libre champ à la peinture... Sur les parois latérales se développe sans interruption, sur trois rangs superposés, la suite des scènes à fond bleu, représentant en haut la vie de la Vierge, en bas la



LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE.
D'après une fresque de Giottino, dans l'église souterraine d'Assise.

vie de Jésus-Christ... Les quatorze épisodes de la *Vie de la Vierge* en partant de l'arc triomphal à droite sont :

1. *Joachim chassé du Temple.*
2. *Joachim réfugié parmi les bergers.*
3. *Apparition de l'Ange à Anna.*
4. *Le sacrifice de Joachim.*
5. *La vision de Joachim.*
6. *La rencontre à la Porte d'Or.*
7. *La naissance de la Vierge.*
8. *La Présentation au Temple.*
9. *Les prétendants au Temple.*
10. *L'attente des prétendants.*
11. *Le mariage de la Vierge.*
12. *Le retour de la Vierge.*
13. *L'Ange de l'Annonciation.*
14. *La Vierge en prière.*



LA FUITE EN ÉGYPTE. — D'après Giotto. — Gravure de M. Bauchart.

On voit, d'après cette simple énumération, avec quelle avidité l'artiste a puisé dans les Evangiles apocryphes, pour satisfaire la pieuse curiosité de ses contemporains.

Les mystères de la vie de Notre-Seigneur, au moins les mystères de la sainte Enfance, appartiennent encore à l'histoire de la Mère. Avec quelle naïveté charmante, avec quel naturel, ils ont été tracés ! Après la naissance miraculeuse, avec quel regard maternel Marie contemple son poupon emmailloté, qu'une femme lui présente ! Avec quel amour elle le serre de ses deux mains !

Bien belle apparaît encore Marie, dans l'*Adoration des Mages*. « Sous une pauvre toiture qui abrite le groupe comme un auvent, elle est assise, telle qu'une reine ; saint Joseph et un ange, tous deux nimbés, sont placés de chaque côté du trône ; l'Enfant, vêtu d'une petite chlamyde par-dessus ses langes, a déjà quelque chose de royal ; un des Mages s'approche, comme avec des baisers et des caresses ; les deux autres dans une noble attitude de prêtres, empressés, émerveillés, attendent leur tour d'offrir leurs hommages au Nouveau-Né. Un des chameaux qui ont servi de monture aux Rois, semble vouloir participer, lui aussi, à la scène, avec sa bouche ouverte, ses oreilles tendues et ses yeux grands ouverts [1]. »

On comprend quel enthousiasme une pareille peinture devait exciter, au début du XIVe siècle, dans l'âme des fidèles, que les écrits d'un saint Bonaventure avaient si fortement attachés à la Vierge Mère !

Bien gracieuse encore est la *Fuite en Egypte*, dont nous mettons une reproduction sous les yeux de nos lecteurs (gravure hors texte). Marie avance, noblement assise sur sa paisible monture ; l'enfantelet repose sur ses genoux ; pour éviter toute chute pendant la marche, la Vierge, au moyen d'une bande d'étoffe, a attaché contre sa poitrine son cher nourrisson, qui, d'un geste plein de naturel, se cramponne à cette attache ; le bon et vénérable saint Joseph précède ; sa main gauche tient un outil sur l'épaule, sa main droite supporte un panier d'osier, qui renferme les provisions de route. Tout en marchant, il se retourne à moitié et, d'un regard inquiet, accompagne la Mère et l'Enfant. Dans le ciel un Ange plane, indiquant la route aux voyageurs.



LA MADONE ET L'ENFANT,
à l'église *San Giovenale*, à Orvieto. (XIVe siècle).

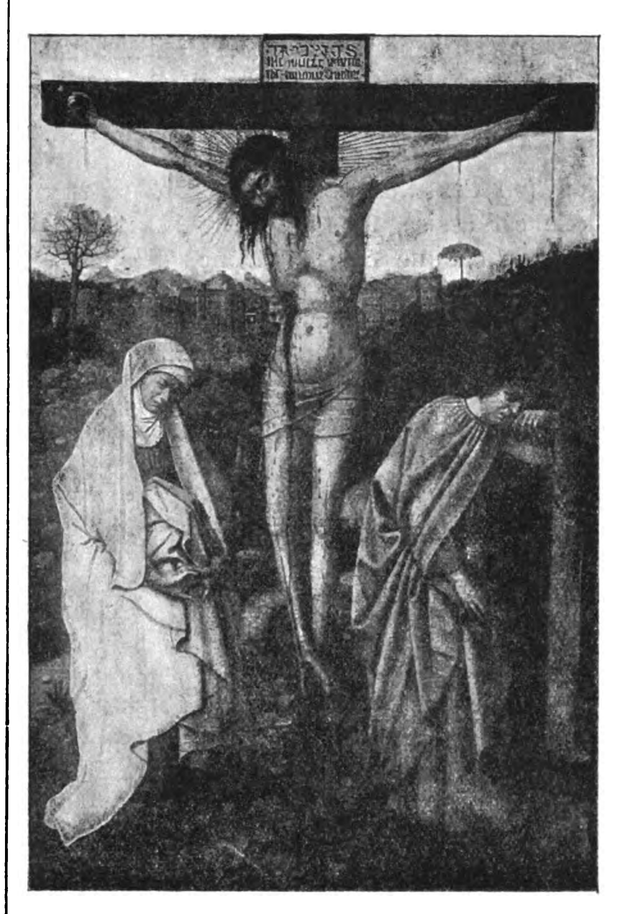
Que de vie, que de grâce, que de naturel !

Giotto transmit ces trésors à ses disciples, Taddeo-Gaddi, Giovanni da Milano, Giottino. A l'église inférieure d'Assise, Giottino a revêtu de peintures les murs de l'édifice. Regardez *la Présentation au temple*. L'élève s'y montre digne de son maître. Avec quel naturel le petit Jésus se détourne du grand vieillard à barbe qu'est Siméon, et se tourne vers sa bonne Mère qui lui tend les bras ! Qui de vous n'a vu pareille scène à son foyer? C'est la nature prise sur le fait (gravure page 118).

Oui, *la nature prise sur le fait*. Or, au siècle même de Giotto, une école de peinture, école

1. Cette description charmante est de Venturi, *La Madone*, pages 261 et 262 : que n'a-t-il eu le sens du Moyen Age, comme il a eu le sens de cette première Renaissance !

rivale, l'école de Sienne, professait hautement sa volonté de représenter autre chose que « la nature ». En tête de leurs statuts les peintres Siennois écrivaient : « Nous sommes, par la grâce de Dieu, ceux qui manifestent aux hommes grossiers et illettrés les choses miraculeuses, faites par la vertu et en vertu de sa sainte foi [1]. »



MARIE AU PIED DE LA CROIX,
par Hubert Van Eyck.

En face de l'école, quelque peu naturaliste, de Giotto, l'école de Sienne fait là, vous le voyez, une profession de foi toute spiritualiste.

A l'église San Giovenale d'Orvieto, regardez bien cette fresque un peu détériorée, œuvre du XIVe siècle. La prendrait-on jamais pour une Vierge contemporaine des Vierges de Giotto ? C'est l'idéalisme Siennois, opposé au naturalisme Florentin. Dans cette figure, quelque peu byzantine, plus rien de la grâce humaine ; mais sous ces traits rigides, mieux que sous les traits si naturels des Vierges de Florence, je devine la Mère de Dieu.

C'est la Mère de Dieu que je reconnais aussi, à la même époque, dans les Vierges des frères Van Eyck, Vierges tenant l'Enfant sur leurs genoux, Vierges debout au pied de la Croix. Comme l'école de Sienne, l'école Flamande, dès son origine, a la noble prétention d'être, pour les hommes grossiers et illettrés, une école de foi et de vertu...



VIERGE (commencement du XIVe siècle).
Ivoire appartenant à M. Martin Le Roy.

1. Gaye, *Carteggio inedito d'artisti italiani dei secoli XIV, XV, XVI*, Firenze, 1839, tome II, page 1.

Si de la peinture nous passons à la sculpture, si nous considérons les charmants travaux exécutés par les ivoiriers du XIVe siècle, c'est la grâce qui nous y apparaît plus que la grandeur.

Ces sculptures nous charment plus qu'elles ne nous instruisent. Etudiez, à la suite de M. A. Bouillet, les ivoires dont nous donnons une reproduction ; l'ivoire de M. Martin Le Roy, le triptyque de M. le baron Oppenheim et le polyptyque de M. Boy. Partout, dans toutes ces Vierges, « la cambrure de la taille, la naïveté légèrement futée de l'ex-



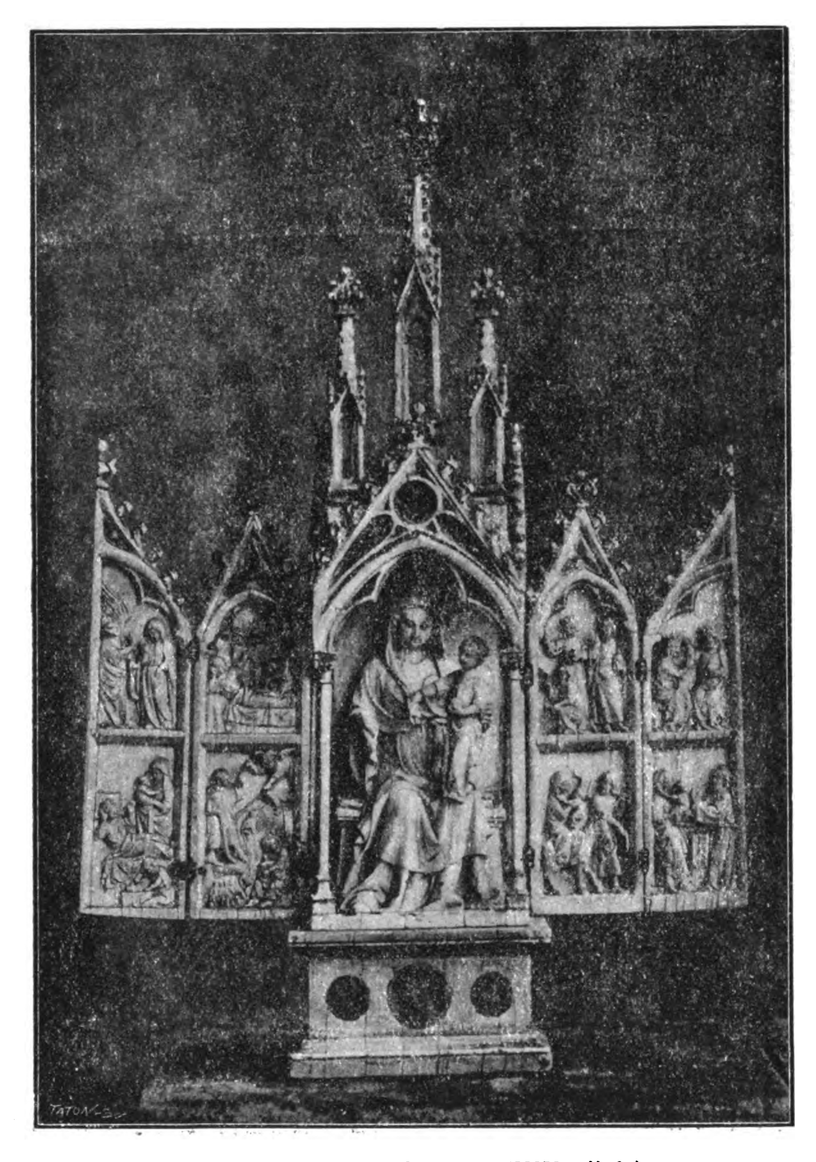
VIERGE-MÈRE. — Triptyque (XIVe siècle.)
Ivoire appartenant à M. le baron Oppenheim.

pression, la familiarité et la simplicité de l'attitude donnent une physionomie caractéristique et d'un charme pénétrant. On croirait voir réduites à de petites dimensions les histoires qui sont sculptées, à la même époque, au tympan de certaines de nos cathédrales. C'est le même esprit, l'observation des mêmes règles iconographiques, avec, dans la façon dont les personnages sont traités, les mêmes traditions d'aimable sérénité et de liberté gracieuse dans les mouvements [1]. » Aux sculpteurs qui fouillaient les porches

1. Tiré d'un article de A. Bouillet, *France Illustrée*, 29 septembre 1900.

de nos cathédrales, aux imagiers qui faisaient vivre et parler l'ivoire, on dirait que, du fond de sa Toscane, Giotto a envoyé ses dessins pour modèles.

Vous le voyez donc, cher lecteur, deux courants entraînent l'art chrétien au XIVe siècle : le courant naturaliste et le courant idéaliste. Deux écoles, par leurs préceptes divers, dirigent pinceaux et ciseaux : l'école de Sienne, fidèle aux traditions passées, dont la Flandre si religieuse suit les antiques enseignements ; et l'école Florentine, dont les sculpteurs, découpeurs de pierre ou d'ivoire, suivent les aimables leçons ; l'école de la



VIERGE-REINE. — Polyptyque (XIVe siècle).
Ivoire appartenant à M. Boy.

grâce humaine, des charmes terrestres, et l'école plus austère qui sacrifie parfois la forme à l'idée poursuivie.

Comme au XIVe siècle, ces deux écoles ont encore au XIXe et au XXe siècle leurs fervents disciples. Selon qu'ils appartiennent à l'une ou à l'autre, les critiques modernes applaudissent sans réserve à la renaissance inaugurée par Giotto, ou tout au contraire, par de sévères restrictions, ils mettent une sourdine à des louanges qu'ils trouvent exagérées.

Dans les fresques du peintre de Vespignano, M. Venturi se réjouit de voir Marie descendre des hauteurs où l'avait placée le Moyen Age et se rapprocher de la terre : « Là, dit-il, il quitta, pour ses Madones, la raideur solennelle des prêtresses d'autrefois ; Marie devint une modeste *femme du peuple*, prise dans la foule par le destin, pour les joies divines et les douleurs affreuses. Drapée dans son manteau, elle passe pensive et obéissante à la voix des Anges et de Dieu, jusqu'au moment où, purifiée (?) par les épreuves de la vie, elle verra, heureuse et émue, son Fils monter dans la gloire des cieux (1). »

« Marie cessant d'être prêtresse pour devenir femme du peuple... » voilà un progrès dont se réjouit le critique naturaliste de nos jours. Par la plume de Rio, le critique spiritualiste déplore, comme une déchéance, ce que d'autres considèrent comme un progrès.

Après avoir fait remarquer que Giotto avait été « réformateur heureux » dans la représentation du Crucifix, « il fut tout le contraire, ajoute l'auteur de l'*Art chrétien*, quand il voulut appliquer sa réforme à une autre image de dévotion dont le type primitif venait aussi de l'Orient, je veux parler de l'image traditionnelle de la Vierge, qu'il entreprit de détrôner, pour y substituer quelque chose, qui se rapprochât davantage de la nature vivante (2)... »

Pour comprendre ces divergences d'appréciation, rappelez-vous les principes que nous avons posés, au début de ce chapitre, sur les deux éléments visible et invisible, sensible et suprasensible, que doit renfermer l'art humain.

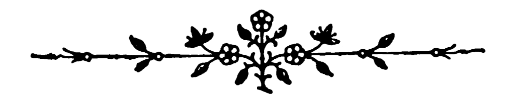
Le critique qui croit à l'âme, à l'idée religieuse, se réjouit de voir percer, sur les traits, et jusque dans la pose de Marie, l'idée d'intercession, de médiation. Il regrettera dès lors de voir la prêtresse antique réduite à n'être plus qu'*une femme du peuple*. C'est le cas de Rio.

Par contre l'auteur moderne de « La Madone », plus préoccupé, semble-t-il, des formes du corps que des sentiments de l'âme, salue, avec enthousiasme, Marie devenue *une femme du peuple*, une femme comme une autre.

L'idéal, nous l'avons dit, serait l'union parfaite du sensible et du suprasensible. Il faudrait que sur la toile, Marie fût réellement Reine, Avocate, Prêtresse, sans cesser d'être femme... Giotto a ajouté du naturel à l'image de Marie ; c'est sa gloire très réelle. Il faudrait maintenant qu'un artiste vînt qui, sans rien enlever à la beauté de la forme, accentuât l'idée supérieure, l'idée religieuse, sans laquelle Marie ne saurait se comprendre.

Cet artiste heureux a-t-il paru sous le ciel ? Nous le croyons. Est-ce Raphaël ? Nous ne le pensons pas. Est-ce le Corrège ? Moins encore. Son nom ? Les siècles l'ont nommé le Bienheureux, Beato, ou encore l'Angélique, Angelico.

1. Venturi, *La Madone*, page 55.
2. Rio, *Art chrétien*, tome Ier, pages 205 et 206.







Chapitre Quatrième.

LA SAINTE VIERGE ET FRA ANGELICO.

S'IL est un siècle où l'Art chrétien ait environné le front de la Vierge-Mère d'une auréole de grâce et de piété, c'est bien le quinzième.

Aux origines du Christianisme, le peintre, le mosaïste donne à l'image de Marie la dignité de la Mère de Dieu, la majesté de la Prêtresse. Au Moyen Age, il salue en elle la Reine, la Dame et la Suzeraine. Il la place sur un trône ; il pose un diadème sur sa tête. Au XIV[e] siècle, Giotto rapproche Marie de la terre ; il donne à son visage et aux mystères de sa vie un naturel charmant. Au XV[e] siècle, des Flandres à la Toscane, le pinceau de Van Eyck et de Memling, le pinceau de Van der Goes (1) et d'Angelico, donnent à la Vierge un caractère de céleste piété que nul jusque-là n'avait su lui donner : Filippo Lippi, Benozzo-Gozzoli, Botticelli, Ghirlandaio entourent la Madone d'une grâce exquise, bien que plus humaine.

Jean Van Eyck, le créateur de l'art Flamand, appartient au XV[e] siècle aussi bien qu'au XIV[e]. Nous avons déjà vu sa grande piété dans la reproduction de la Vierge Marie. La piété que l'école Flamande donne à ses Madones, c'est la piété grave. Voyez l'image attribuée à Giusto di Gand. La Vierge a les mains jointes, elle prie ; mais son regard est pensif ; elle songe à quelque scène douloureuse, peut-être au Calvaire.

Hugo Van der Goes est bien pieux aussi dans ses peintures. Bien aimable est la scène conservée à Florence, au Musée des Offices. Jésus repose sur le giron de sa Mère ; sainte Catherine, à genoux tout à côté, offre un fruit à l'Enfant qui tend ses deux mains pour le saisir. Dans les airs deux anges, ailes déployées, soutiennent une couronne au-dessus de la Madone (gravure page 125).

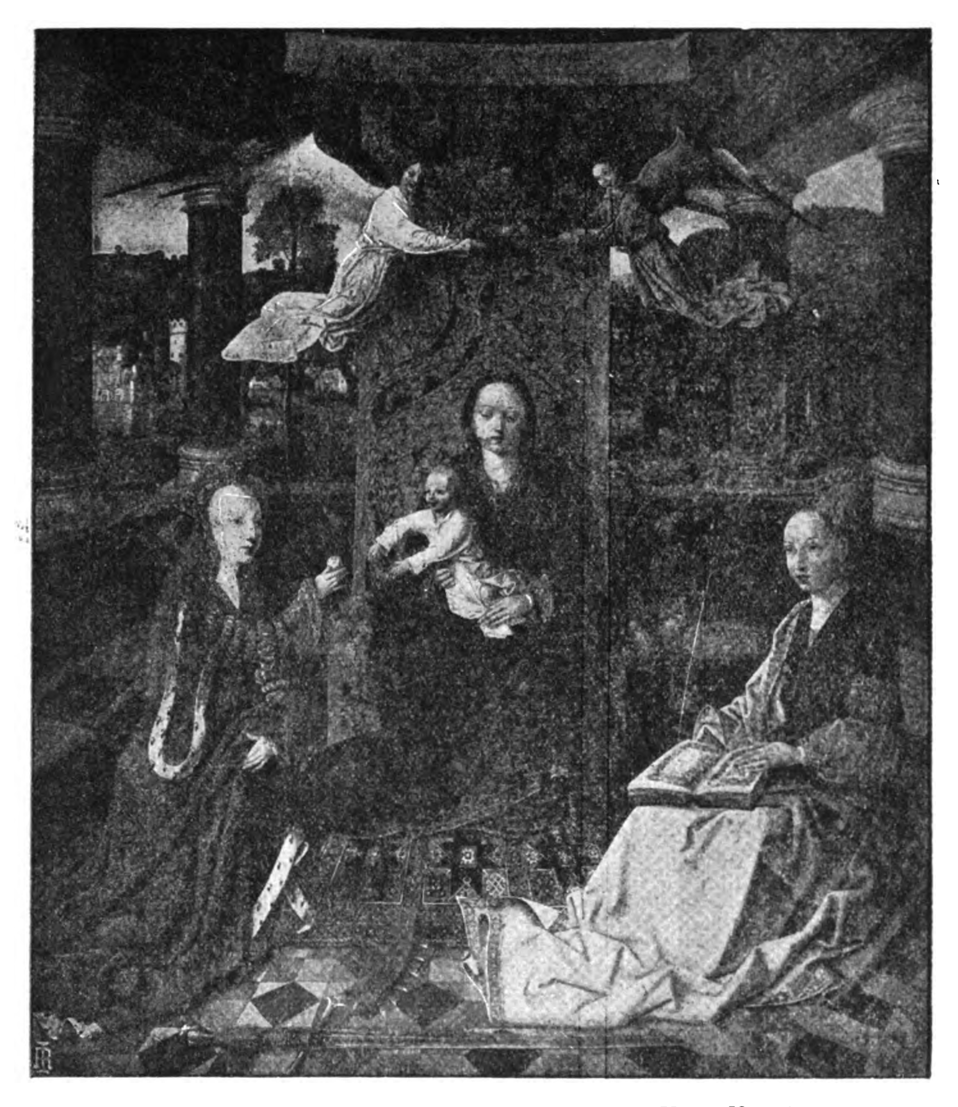
Toute pleine de dévotion est la Vierge d'Hugo que l'on admire au Bargello de Florence (gravure page 126) ; elle serre contre elle Jésus avec amour ; mais tout en jouissant de son trésor, on dirait qu'elle a peur de le perdre. C'est dans le recueillement et les méditations du cloître que le frère convers Van der Goes puisa le charme infini de cette Madone. Plus tard dans *la Vierge au grand Duc*, nous retrouverons quelques traits de la Vierge du Frère Augustin, avec plus de beauté humaine, avec moins de grâce et de piété.

---

1. Frère convers Augustin du couvent de Rouge-Cloître. Voir Alph. Wauters, *Hugues Van der Goes, sa vie et son œuvre*. Bruxelles, 1864.

Jean de Fiesole voulut unir dans un harmonieux ensemble l'idée religieuse de l'école de Sienne et le naturel charmant de l'école Florentine. « Il voulut toutefois maintenir la prééminence du fond sur la forme et garder à l'art sa fonction... morale, en lui assignant comme but, de parler aux sens pour parler à l'esprit, c'est-à-dire de faire rayonner à travers une forme splendide le vrai et le bien [1]. »

Pour atteindre ce but, Fra Angelico comprit qu'il fallait étudier la nature. Même dans ses premiers tableaux, — nous le verrons bientôt, — « l'observation de la vie s'exprime

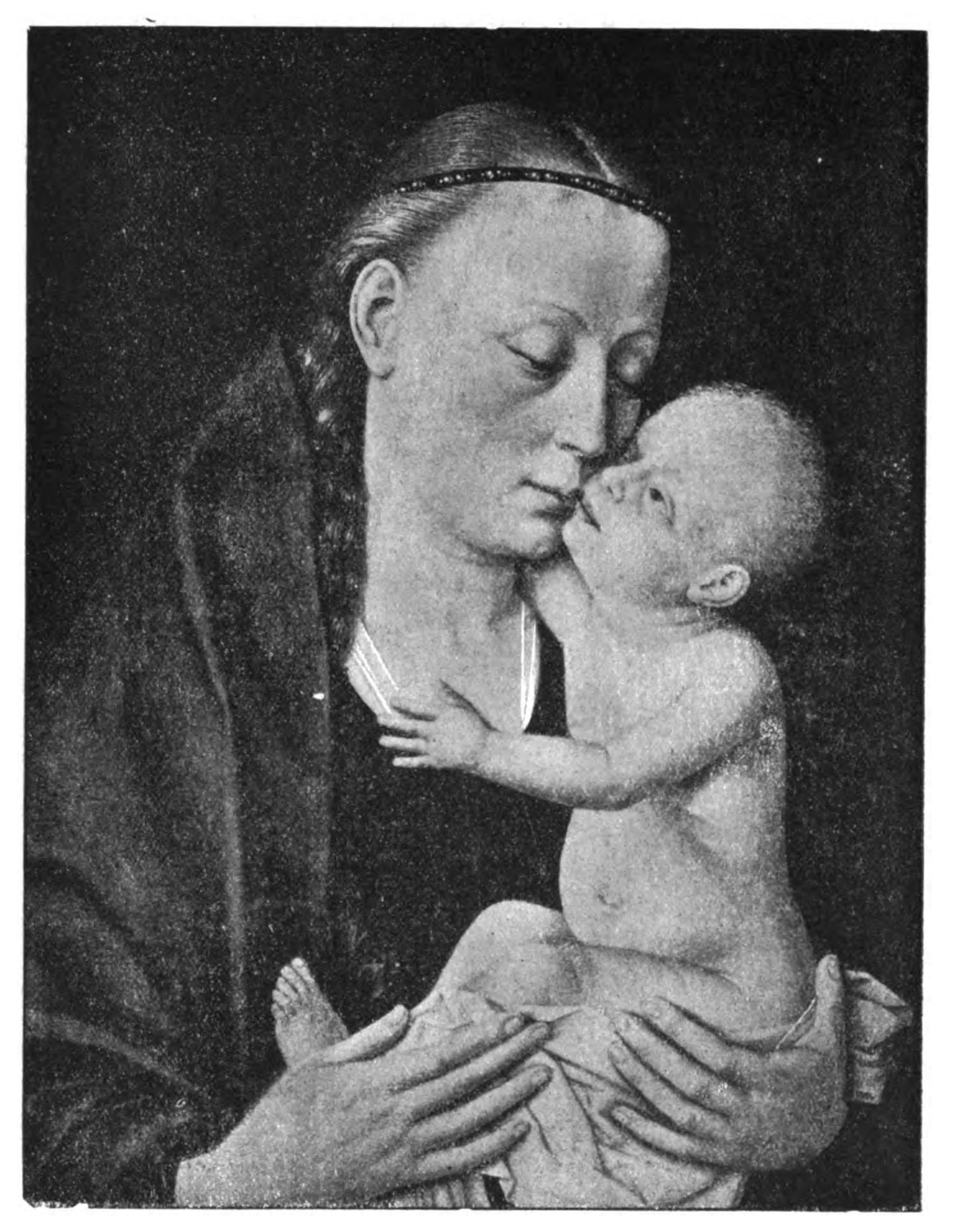


LA MADONE ET SAINTE CATHERINE A GENOUX, par Hugo Van der Goes.
Conservé à Florence au musée des Offices.

avec un sentiment, jusqu'alors inconnu, de distinction et de beauté, par un choix exquis de types, nettement empreints d'un caractère individuel, mais délicieusement purifiés par une chaste imagination [2] ».

1. *Etudes*, 5 novembre 1900 : Fra Angelico et l'Ecole Florentine, article de Gaston Sortais.
2. G. Lafenestre, *La peinture italienne*, page 148.

Examinez attentivement les Vierges toutes célestes que l'Angélique va faire passer sous vos yeux, et vous y verrez que ce « primitif » ne rejetait pas dédaigneusement l'élément sensible, mais voulait le remettre à son rang, celui d'auxiliaire au service de l'idée (1).

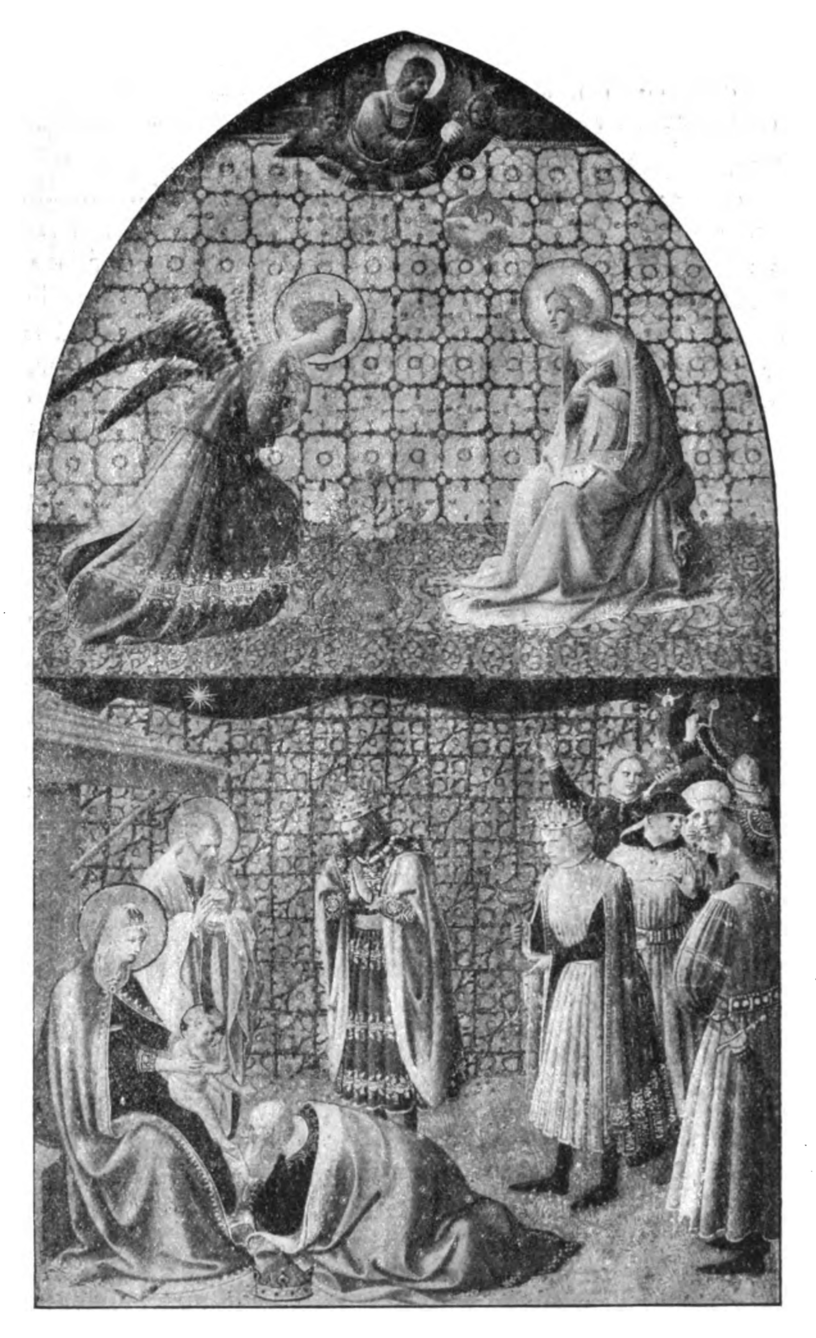


LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS, par Hugo Van der Goes.
Conservé au musée national de Florence (Bargello).

C'est à Cortone que Fra Giovanni débuta dans la peinture ; et nous pouvons penser que la première image, née de son pinceau aimant, fut l'image de la Madone (2).

1. *Etudes*, *loco cit.*, page 301.
2. Faite pour l'église de son Ordre, à Cortone, cette peinture est placée aujourd'hui dans une chapelle, auprès du maître-autel.

« Au milieu de la composition, nous dit le R. P. Beissel dans son magnifique travail [1], on voit Marie assise sur son trône, revêtue d'un manteau bleu qui recouvre pres-



RELIQUAIRE DU COUVENT DE SAINT-MARC, A FLORENCE. — Fra Angelico.

que entièrement sa robe rouge. L'Enfant nu, sur ses genoux, tient à la main une rose rouge foncé. De chaque côté, deux Anges apportent des corbeilles de fleurs aux couleurs

1. Etienne Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole : sa vie et ses travaux*. Ouvrage traduit de l'allemand par Jules Helbig. Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer et Cie, 1899.



chatoyantes; et, au pied du trône s'épanouissent, dans de magnifiques buires, d'autres bouquets de roses...

« A la vue de cette peinture, on ne saurait se soustraire à l'impression d'une fraîcheur printanière ; on y sent, pour ainsi dire, les premiers battements du cœur de l'artiste, heureux de sa création ; et, avec lui, on est élevé aux hauteurs d'un enchantement céleste. Avant tout c'est cet Enfant Jésus qui apparaît, rayonnant des clartés de l'étoile du matin ; puis viennent ces couples d'Anges qui fascinent par la douceur de leur céleste sourire (1). »

C'est à Cortone encore qu'Angelico composa sa première Annonciation (2). « Marie est assise dans une galerie (3) ; elle a laissé choir dans son giron le livre ouvert qu'elle lisait, et croise humblement les mains sur la poitrine pour témoigner sa soumission. Gabriel est entré, d'un pas rapide, dans la galerie ; il étend devant lui les deux mains, indiquant de la droite Marie, vers laquelle il est député, et, en élevant la main gauche, il semble rappeler que c'est du ciel qu'il a reçu sa mission. Une banderole qui part de sa bouche contient les paroles de la Salutation, tandis que la colombe s'abaisse vers Marie. Dans le fond de la peinture, on voit, comme contre-partie du mystère de l'Incarnation, Adam et Ève chassés du paradis. La prédelle représente six scènes de la vie de Marie : Nativité, Epousailles, Visitation, Adoration des Mages, Présentation au temple, Mort de Marie et ses Funérailles, et son Apparition à saint Réginald.

« A l'entrée de San-Dominico, Fra Giovanni a peint, au-dessous de la porte de la façade, la Madone avec son Enfant, entre saint Dominique et saint Pierre, martyr. »

Ainsi, dès ses premiers pas dans la carrière, Frère Jean représente partout l'image de Marie. Gardienne aimable, il la place à l'entrée du couvent ; Vierge pudique, Reine majestueuse, il la fait trôner sous les voûtes du sanctuaire. Tant le peintre angélique aimait déjà la Reine des Anges !

Comme Cortone, Pérouse possède un retable de Fra Giovanni. C'est encore la Mère de Dieu assise sur un trône et tenant le divin Enfant debout sur ses genoux.

L'élection du Pape Martin V, en 1417, mit fin au schisme qui désolait l'Eglise. En 1418, les Dominicains rentraient joyeux dans leur couvent de Fiesole, dont l'évêque les avait dépossédés. C'est là, aux portes de Florence, que Fra Giovanni va passer dix-huit ans de sa vie, long séjour qui lui vaudra dans l'histoire le nom de Jean de Fiesole ; séjour employé, comme ceux de Cortone et de Pérouse, à la double glorification de l'Art chrétien et de la Vierge Marie.

C'est pour son couvent de Fiesole que Jean peignit le fameux *Couronnement de la Sainte Vierge* qui fait aujourd'hui l'ornement du Louvre. Nous le décrirons en son temps. Ce fut alors aussi qu'il décora, pour ses frères de Florence, les Dominicains de *Santa Maria Novella*, quatre petites châsses (4) renfermant de nombreuses reliques.

« Le premier de ces reliquaires (5) est orné d'un *Couronnement de la Sainte Vierge*, et sa prédelle, d'une *Adoration de l'Enfant Jésus* par dix personnages, représentés en demi-figures. Des deux côtés du cadre, l'artiste a peint un Ange debout, tandis que six autres Anges forment, en dansant, une théorie autour de Marie, de l'Enfant et de saint Joseph. Le second reliquaire, divisé en deux zones, présente, en haut, l'*Annonciation*, et, dans la région inférieure, l'*Adoration des Mages*. » Nous en donnons la gravure. « Au

1. Forster, *Geschichte der italianischen Kunst*, Weizel, 1870.
2. Du couvent de San-Dominico, elle a été transférée au Baptistère où elle se trouve aujourd'hui.
3. Beissel, S. J., *Fra Angelico de Fiesole : sa vie et ses travaux*, traduction de Jules Helbig, page 16.
4. Après la spoliation des couvents d'Italie, elles ont été transportées de *Santa Maria Novella* au Musée de Saint-Marc.
5. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole*, traduction de Jules Helbig, page 27.



socle ([1]), on voit la Madone entourée de Saintes, martyres pour la plupart, dont les reliques se trouvent dans le reliquaire. Le troisième, dont la sculpture est plus fouillée que celle des autres, est encadré, aux côtés, par des colonnes torses, et au haut, par un arc en accolade, orné d'une végétation riche et élégante... Dans la région supérieure, on voit Marie, pénétrée de dévotion, d'amour et de tendresse; elle porte l'Enfant, couvert d'une longue robe, sur le bras droit, et presse la petite tête de Jésus contre sa joue. »

C'est toujours et partout un sentiment exquis, une piété délicieuse, un amour débordant de la Vierge-Mère.

En 1433, Fra Giovanni peint pour la corporation des *Marchands de chanvre* (l'arte dei Linajuoli) le fameux triptyque, la Madone avec les Anges musiciens. Frate Guido, « vocato Frate Giovanni », entreprit ce travail, le 11 juillet, pour la somme de 190 florins d'or ([2]). « La Vierge Marie ([3]), plus grande que nature, est magnifiquement drapée. Un manteau bleu enveloppe la tête et le corps presque tout entier. Au vœu de ceux qui firent la commande, on fit grand usage de dorures et d'argent. C'est à cet effet que le manteau est décoré d'une large orle d'or. La robe brune de l'Enfant est également bordée d'un galon de même métal. Les nimbes sont encore plus richement ornementés... On peut considérer comme les points lumineux de l'œuvre, l'enfant Jésus debout sur le genou gauche de sa Mère, et les douze Anges de l'encadrement... Ces Anges, qui forment une cour céleste à la Sainte Vierge, doivent être comptés parmi les créations les plus délicieuses du peintre...



ANGE DU TRIPTYQUE DES MARCHANDS DE CHANVRE.
Galerie des Uffizi, à Florence. — Fra Angelico.

1. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole*: traduction de Jules Helbig, pages 28 et 29.
2. Voir le contrat publié par Baldinucci, cité par Beissel. Helbig, page 99.
3. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole: sa vie et ses travaux*, traduction de Jules Helbig, pages 90, 100.

« Vis-à-vis de cette peinture exquise on voit, au Musée des Uffizi, *un Couronnement de la Vierge*, peint, en 1413, par Lorenzo Monaco (✠ 1423)... Les Anges sont également charmants, et les peintures de la prédelle, très remarquables. A les voir, on dirait que Lorenzo aurait appris de Giovanni à donner à ses Anges leur air joyeux, céleste, éthéré, tandis que Giovanni, par l'étude des œuvres de Lorenzo, aurait acquis l'ampleur, la vigueur et la gravité de ses têtes. » (Gravure page 131.)



ANGE DU TRIPTYQUE DES MARCHANDS DE CHANVRE.
Galerie des Uffizi, à Florence. — Fra Angelico.

Lorenzo, comme Angelico, en ce siècle si dévot à la Vierge, se plaît à entourer la Reine du ciel des courtisans ailés qui la révèrent, des musiciens célestes qui, par leurs voix, leurs symphonies célèbrent ses grandeurs !

En 1436, Fra Giovanni quittait son couvent de Fiesole pour se rendre à celui de Saint-Marc à Florence.

C'est avec une émotion profonde que nous avons visité ces cloîtres et ces cellules, où, d'un pinceau tout céleste, le peintre angélique a fait revivre partout sous les yeux de ses frères, la vie de Jésus et de sa Mère.

C'est l'histoire de Notre-Dame qui nous apparaît là dans ses principaux mystères : Annonciation, Nativité, Présentation, Adoration des Mages, Marie au pied de la croix, mise de Jésus au tombeau, mort et couronnement de la Sainte Vierge. Nous allons vous exposer ces scènes si pieuses et si touchantes. Si quelque mystère de la vie de Marie manque à cette galerie de famille, offerte par le religieux à ses frères en religion, nous comblerons la lacune, en empruntant la scène absente, aux musées qui la possèdent actuellement, Musées de Florence ou de Paris.

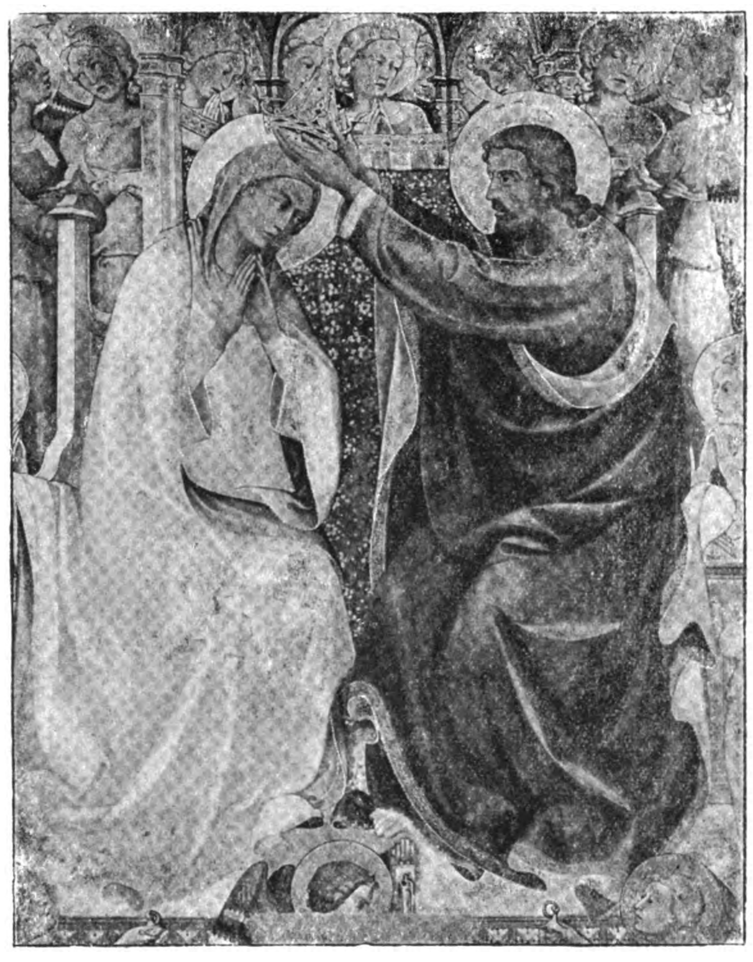
Ainsi verrez-vous passer sous vos regards ravis, peinte par un Saint et par un génie, toute l'his-

toire de la Vierge, la plus belle, pensons-nous, qu'ait racontée aux hommes le pinceau d'un homme.

Le visiteur du couvent de Saint-Marc « trouve d'abord [1], vis-à-vis de l'escalier, une fresque haute de 2m16, large de 3m20, représentant l'*Annonciation.* » Le Moyen Age avait placé l'Annonciation, mystère initial de la Rédemption, au seuil des églises, à l'entrée du chœur.

Dans une même pensée symbolique, Fra Angelico voulut peindre la représentation de ce mystère à l'entrée des cellules de ses frères en religion.

Ecoutons encore Beissel, que nous ne saurions trop citer :



LE COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE,
par Lorenzo Monaco. — Galerie des Uffizi à Florence.

« Là, Marie est peinte, à peu près en grandeur naturelle, avec de longs cheveux blonds, retombant sur les épaules, revêtue d'un manteau simple, de couleur sombre, et d'une robe, rouge clair. Elle est assise sur un pauvre escabeau, devant sa cellule, dans laquelle une petite fenêtre garnie d'un grillage projette une lumière parcimonieuse... A côté, une pelouse, diaprée de fleurs, se présente au regard ; elle est clôturée par une palissade élevée qui la sépare d'un bois, pour rappeler que cette Vierge est semblable à un jardin fermé... Au-dessus de Marie s'élève la voûte d'une galerie, reposant sur des

1. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole : sa vie et ses travaux*, traduction de Jules Helbig, pages 50 et 51.

colonnes. Cette galerie, où se retrouvent la simplicité d'ordonnance, la grandeur et la pureté de proportions de la première Renaissance, n'a pas été placée là sans intention.



LA MADONE A L'ÉTOILE. — Couvent de Saint-Marc, à Florence.

A cette époque, presque toutes les maisons de Florence avaient leur portique ou galerie où l'on recevait les visites, et où se traitaient parfois des affaires importantes (1). L'Ange

1. A. V. Reumont, *Lorenzo de Medici*, tome Ier, page 66.

y est entré, pour l'accomplissement de la mission qui lui a été confiée. Ses ailes ne sont pas encore repliées, comme s'il venait seulement de toucher la terre, en descendant des hauteurs du ciel ; elles sont toutes scintillantes d'or et de teintes multicolores qui s'y jouent, s'harmonisant ainsi avec l'émail des fleurettes et de la végétation que l'on voit dans cette peinture. La robe du messager céleste est infiniment plus brillante que celle de l'humble Vierge. En apercevant celle-ci, l'Ange plie le genou ; et, pénétré de sentiments de respectueuse piété, d'amour et d'admiration, il presse les deux bras sur sa poitrine en prononçant son *Ave*, et lui adressant un regard interrogatif. Marie s'incline vers l'Ange, et, par un geste semblable au sien, pose les mains contre sa poitrine et répond : *Voici la servante du Seigneur...* C'est à juste titre que, pour l'illustration de cette peinture, on cite les vers du Dante (*Purgatoire*, x, 34 et ss.) :

L'Angel, che venne in terra col decreto
Della mos' anni lagrimata pace,
Ch' asperse 'l Ciel dal suo longo divieto,
Dinanzi a noi pareva si verace,
Quivi intagliato in un alto soave,
Che non sembiava immagine che tace.
Giurato si saria, ch' el dicesse *Ave :*
Perchè quivi era immaginata quella,
Ch' ad aprir l'alto amor volse la chiave.
Ed aveva in alto impressa esta favella,
Ecce ancilla Dei si propriamente,
Come figura in cera si suggella (1).

Avec une grande simplicité la *Nativité* nous est représentée dans la cellule n° 5. L'Enfant est couché à terre. A côté de lui, agenouillés et en prière, la Sainte Vierge, saint Joseph, saint Pierre, martyr, et sainte Catherine.

Marie est devenue mère. Sur les murs de l'heureux couvent nous allons la voir ne vivant plus que pour son Fils. Tantôt, Vierge féconde, elle le presse amoureusement sur son cœur et tient la petite tête de son enfant doucement collée contre sa tête. Tantôt, Reine consciente de sa dignité, elle offre à l'adoration des Mages, son Jésus, Roi du monde. Dans cette adoration, on l'a justement remarqué, la piété du peintre semble suivre la cérémonie de l'adoration de la Croix, au jour du Vendredi Saint. « Le premier roi baise les pieds de l'Enfant divin. Le second vient de remettre son offrande à saint Joseph ; il s'est prosterné à deux genoux, attendant que le premier s'éloigne pour prendre sa place. Le troisième est encore debout, tenant le vase précieux contenant son offrande » (2).

Cet Enfant qu'elle offre ici à l'adoration des Mages, Marie l'offre ailleurs à l'adoration de deux saints, spécialement chers au cœur d'Angelico, saint Augustin et saint Dominique.

Hélas ! le bonheur si pur de Marie ne pouvait durer longtemps. Hérode est jaloux de la Souveraineté de ce Roi qui vient de naître. Il ordonne de le tuer. Sur l'injonction de l'Ange, Jésus, Marie, Joseph fuient en Egypte. Fra Angelico nous montre la Sainte Famille, suivant un sentier tout bordé de palmiers, tout jonché de fleurs. Marie est assise sur le dos de l'âne, serrant sur sa poitrine son cher trésor. Joseph suit, chargé de

1. Voici l'Ange, visitant la terre avec le décret de paix imploré par tant d'années de larmes et déliant le ciel de son antique interdit. Gracieuse apparition ! Il y était représenté fidèlement, non comme une image muette, mais vivant et ineffable. On croyait l'entendre murmurer : « Je vous salue. » Un art égal y avait sculpté la Vierge pure et choisie, pour ouvrir, comme une clef auguste, les trésors de l'amour divin. Telle une figure s'empreint dans la cire. Dans son maintien on lisait sa réponse : « Voici la servante de Dieu. »

2. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole : sa vie et ses travaux*, traduction de Jules Helbig, page 70.



provisions de route. Son regard ne quitte point son épouse. Rien d'inquiet dans cette fuite. On sent que la paix est au cœur des voyageurs. Dieu-Enfant n'est-il pas là veillant sur eux ? (Gravure page 136).

Comme notre peintre représente la Sainte Vierge participant aux mystères de la sainte enfance de Jésus-Christ, ainsi nous la montre-t-il encore, associée aux mystères qui couronnèrent la vie du Sauveur.

Dans la cellule n° 35 du couvent de Saint-Marc, il peint Marie, prenant part à la dernière Cène. La Mère de Dieu est à genoux, les mains jointes, attendant la réception de la Sainte Eucharistie.

Ailleurs [1] il nous montre Marie suivant la voie douloureuse. Jésus s'avance, portant sa croix ; il se retourne vers sa Mère qu'il semble appeler à un dernier embrassement.



ADORATION DES MAGES.
Peinture murale au couvent de Saint-Marc, à Florence.

Mais hélas ! deux bourreaux repoussent la Vierge très tendre. C'est une scène déchirante.

Sur les murs de Saint-Marc, Fra Giovanni a représenté jusqu'à dix-sept fois le Sauveur en croix ; et presque toujours au pied de la croix il a placé sa Mère. Voyez-la dans la cellule n° 4. Quatre personnages contemplent le Christ mort : Marie et Jean, Dominique et Jérôme. Marie est là, vraiment telle que se la représente le chrétien qui sait son Evangile. Pas de spasmes, pas d'évanouissement. Elle est debout, *stat*, ferme et droite. Elle adore et elle prie.

Dans le crucifiement de la salle capitulaire, le moine peintre nous montre de nouveau Marie au pied de la croix, Marie est encore debout, mais en ce moment, sous le poids écrasant de la douleur, il semble qu'elle va défaillir. Elle laisse choir ses bras, que saisissent Jean et Marie Salomé : Madeleine, agenouillée, soutient, par devant, la Mère de Douleurs. Nous reproduisons ce fragment sublime de cette sublime crucifixion.

1. Tableau conservé à la galerie antique et moderne, à Florence.

Qu'elle est belle encore la mise au tombeau de la deuxième cellule! « L'épaule droite du Sauveur[1] repose sur le cœur de la Mère ; les pieds sur les genoux de Madeleine. L'une des Maries, assise au milieu, soulève légèrement le bras droit du Christ, tandis que Jean, à genoux devant le groupe, a pris l'autre bras afin, avec l'aide de Marie, de réunir les deux mains du mort crucifié. La Mère soutient de la main gauche la tête de son Fils bien-aimé.



LA SAINTE VIERGE, SAINT AUGUSTIN ET SAINT THOMAS D'AQUIN.
Couvent de Saint-Marc, à Florence.

Peut-on exprimer, d'une manière plus noble et plus pieuse, en la personne du Sauveur, ces derniers soins qu'on rend au cher défunt, dans les familles chrétiennes, en lui joignant les mains raidies ?

Cher lecteur, vous pourrez voir, aux âges suivants, au XVIe, au XVIIe siècle, des modèles plus suaves, des formes plus parfaites ; mais un pareil sentiment, une compréhension aussi haute de l'histoire de la Vierge, j'ose en douter.

Cependant Jésus, au bout de trois jours, conformément à la prédiction, a quitté le tom-

1. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole : sa vie et ses travaux*, traduction de Jules Helbig, page 60.

beau. Au bout de quarante jours, il remonte au ciel. Et Marie est encore là, sur la toile d'Angelico (1); elle est là entourée des Apôtres. Elle est là debout, les mains jointes, les yeux levés, suivant du regard, à la fois heureuse et peinée, son divin Fils qui la précède au ciel.

Quelques années encore, Notre-Dame va rester sur la terre, par devoir; il lui faut initier les Apôtres à leur apostolat. Mais son cœur aspire à la délivrance. Elle a hâte de rejoindre son Fils, elle soupire après la mort qui lui rendra son Fils.



LA FUITE EN ÉGYPTE, par Fra Angelico.
Galerie antique et moderne, à Florence.

Sur une toile de la galerie des Uffizi, Fra Angelico nous a admirablement dépeint *la Dormition de la Mère de Dieu*. « La Sainte Vierge est couchée sur son lit funèbre (2), sans que la mort ait porté la moindre atteinte à ses traits. Elle semble ne vouloir pren-

1. Galerie antique et moderne, à Florence.
2. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole : sa vie et ses travaux*, traduction de Jules Helbig, pages 105, 106.

dre là qu'un repos momentané. Mais au centre, derrière le corps inanimé, s'élève la figure grandiose du Christ. Son large vêtement, couleur azur, est constellé d'innombrables étoiles. Il est descendu du ciel, lumineux, transfiguré, et déjà il a sur le bras l'âme de sa Mère, représentée sous la forme d'un enfant, pour l'emporter aux régions de l'éternelle lumière. Les Apôtres, pénétrés d'un deuil calme et silencieux, sont groupés autour de la couche mortuaire. Debout, près de la tête de la Vierge endormie, saint Pierre récite les prières de l'Eglise pour les défunts. A côté de lui sont deux Apôtres. Aux pieds de Marie, un quatrième Apôtre tient la palme, qu'un Ange apporte à la Mère de Dieu, en lui annonçant que la mort était proche. Mais comme, dans les cérémonies des



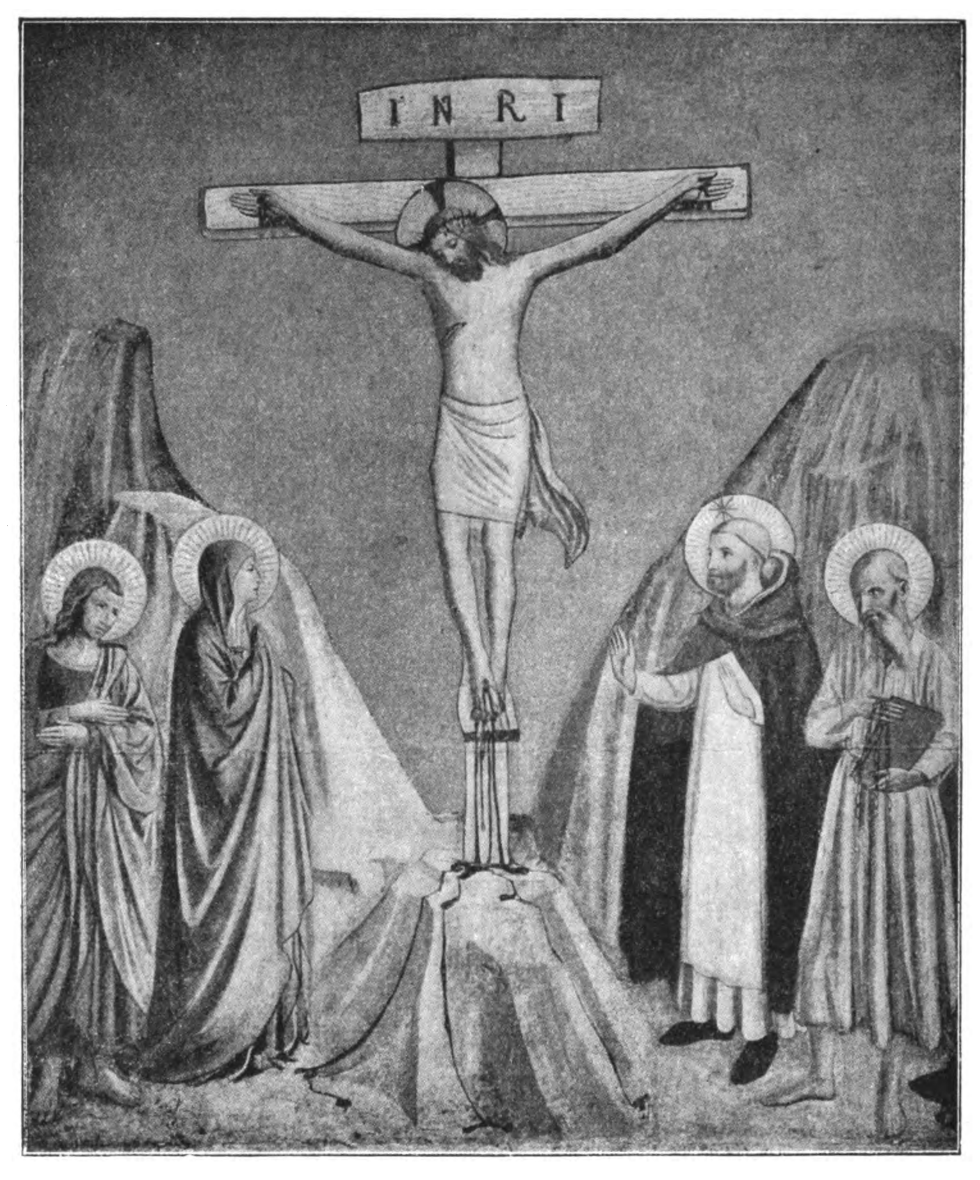
MARIE SUR LA VOIE DOULOUREUSE, par Fra Angelico.
Galerie antique et moderne, à Florence.

funérailles, il est d'usage de porter la croix devant le défunt, Fra Angelico a donné à cette palme trois feuilles développées en forme de croix.

« Quatre chandeliers, placés aux angles du lit funèbre, rappellent la coutume de placer le même nombre de cierges autour du catafalque à la messe des morts ; coutume qui existait à Florence, du temps du peintre, et qui s'est conservée dans beaucoup de pays catholiques. Quatre Anges portant des cierges, un encensoir et un bénitier remplacent les acolytes. »

Regardez Marie sur sa couche funèbre. Quel calme ! quelle paix ! quelle beauté sereine ! Autour de ce lit, rien de ces déchirements, de ces larmes, de ces lamentations, usités dans le monde en pareille circonstance. Ce n'est pas une mort, c'est une *dormi-*

tion : Marie vient de s'endormir ; ou, si c'est une mort, c'est la mort dont il est dit dans l'Apocalypse : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur [1]. » La Vierge a été notre modèle dans la vie, elle est notre modèle dans la mort. Voilà ce que nous dit cette toile des Uffizi. Voilà comment, se conformant aux préceptes de l'Ecole de Sienne, le pinceau, entre les mains d'Angelico, devient à la fois panégyriste et moraliste ; il exalte Marie, il apprend aux fidèles à bien vivre et à bien mourir !



MARIE DEBOUT AU PIED DE LA CROIX, par Fra Angelico.
Couvent de Saint-Marc, à Florence.

L'âme si pieuse de Fra Giovanni devait se plaire à représenter l'*Assomption* et le *Couronnement de la Sainte Vierge*. Le couvent de Saint-Marc, l'Académie de Florence, le Musée des Uffizi, le Louvre .. attestent que Beato n'a pas résisté à l'impulsion de son cœur.

Le Couronnement de Saint-Marc est fort simple. C'est une image de dévotion dont le

1. *Apocalypse*, XIV, 13.



MARIE ADORE LE CORPS DE SON FILS AVANT QU'IL SOIT MIS AU TOMBEAU

(FRA ANGELICO)

Cette scène, qui respire un calme douloureux, est une des trente-cinq petites compositions représentant la vie et la mort du Christ, que Fra Angelico peignit, à la demande de Pierre de Médicis (1448 ?), sur les volets de l'armoire aux vases sacrés, dans la chapelle de la NUNZIATA. Elles sont aujourd'hui à la GALLERIA ANTICA E MODERNA de Florence.

« On ne saurait, dit le Père Beissel, méconnaître, dans ces peintures, l'influence de la tradition qui a inspiré la Bible des pauvres » — Bible en images, qui mettait sous les yeux des illettrés les principaux faits de l'Ancien Testament et de l'Évangile. S. Luc a décrit en deux lignes la mise au tombeau. Fra Angelico suit le texte sacré et nous agenouille, avec les Saintes Femmes, devant ce « tombeau glorieux », prédit par Isaïe.

Admirez avec quel amour la Sainte Vierge agenouillée se tient près de la tête de son divin Fils. — Cette place d'honneur lui revenait. — Avec quelle tendresse elle contemple Celui qu'on va lui enlever ! — Avec quel recueillement elle adore, les mains jointes, le Dieu dont elle est la Mère !

peintre décore la cellule de ses frères. Elle répond à la muette prière qui, à l'heure du recueillement, montera de l'âme du religieux vers la Reine des cieux.

Tout autre est le *Couronnement* des Uffizi et du Louvre. Ils ont été faits, le premier, pour l'église de *Santa Maria Nuova*, à la chartreuse de Val d'Ema, près Florence ; le second pour l'église de Saint-Dominique à Fiesole.

Ces grands retables sont (1) « une sorte d'écho du *Te Deum* chanté aux offices les plus solennels, par le clergé réuni autour de l'autel, couvert et entouré de son plus riche décor, de ses ornements les plus splendides ».

Ecoutez comme Vasari (2) apprécie ce chef-d'œuvre :

« Fra Giovanni s'est surpassé lui-même, il a témoigné d'une science supérieure dans le retable de l'église Saint-Dominique, à Fiesole, qui se trouve à gauche de la porte d'entrée. On y voit le Christ couronnant la Sainte Vierge au milieu d'un chœur d'Anges. En bas se trouve une multitude de Saints et de Saintes. Ils sont si nombreux, si remarquablement peints, si variés dans les attitudes et les expressions des têtes, qu'à les regarder on éprouve une satisfaction, une joie inexprimables. On demeure convaincu que les bienheureux ne sauraient être autrement au ciel, et que, s'ils sont revêtus de corps, ceux-ci ne peuvent être plus beaux. Tous les Saints et Saintes qui s'y trouvent, n'apparaissent pas seulement pleins de vie, animés d'expressions délicates et aimables, mais la coloration même de l'œuvre paraît encore le travail de la main des Saints ou des Anges que l'on voit dans cette peinture. C'est donc à juste titre que l'on donna, de tout temps, à ce moine le nom de Frate Giovanni Angelico... J'assure en toute vérité que je ne puis jamais me rassasier de la vue de cette peinture, et que toujours elle me paraît nouvelle. »

Allez au musée du Louvre, cher lecteur, contemplez vous-même ce chef-d'œuvre à loisir, et vous constaterez qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'appréciation si élogieuse de Vasari (gravure page 141).

« Dans la région supérieure (3), au centre du panneau, le Seigneur est assis. Devant lui sa virginale Mère est agenouillée, les mains croisées sur la poitrine, la tête inclinée pour recevoir la couronne que le Christ tient des deux mains. Sans doute elle se lèvera après l'avoir reçue, pour prendre à côté de son Fils la place qui lui a été préparée. Rien, d'après Schlegel, ne saurait surpasser la délicatesse et le charme de cette figure qui paraît née d'un souffle, rien ne saurait égaler l'innocence de ce ravissant visage. Le voile qui couvre la tête n'en dissimule pas les formes ; il laisse transparaître le ton doré des cheveux disposés en tresses. Le manteau bleu clair descend des épaules jusqu'aux pieds. La large robe de dessus est bleue également, doublée de précieuses fourrures ; ouverte sur les côtés, elle laisse les bras à découvert, de manière à montrer la robe de dessous qui est rouge. Ce costume est certainement la reproduction idéalisée des modes florentines, si élégantes, du temps.

« Le manteau du Christ est bleu ; sa tunique rouge est doublée de bleu. Le trône est entouré de vingt-quatre Anges et de trente-sept Saints. Mais, comme le fait observer Rio, l'ordonnance des groupes est si habile, que l'on se croirait en présence d'un nombre de personnages beaucoup plus considérable. Les Anges sonnent de longues trompettes, battent le tambour, jouent du violon et de l'orgue, en un mot, font entendre l'harmonie de tous les instruments dont les musiciens de Florence jouaient aux fêtes du XVe siècle. Les saints ne sont pas tous en contemplation devant la scène principale. Il en est

1. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole : sa vie et ses travaux*, traduction de Jules Helbig, page 119.
2. Cité par Beissel, pages 114 et 115.
3. Idem, *ibidem*.



qui communiquent leur joie à leurs voisins ou les convient à y prendre part ; appel qui semble s'adresser en même temps au spectateur du tableau... »

« Dans la zone supérieure (1) retentit le concert des Anges. D'abord ce sont neuf musiciens célestes qui sonnent de longues trompettes dont les accords doivent retentir dans toutes les directions, à en juger par celles de leurs instruments. C'est que la joie du ciel doit s'étendre aux régions les plus lointaines. Dans le même groupe nous trouvons un orgue portatif, un tambourin, un petit tambour, deux cithares et deux violons. Tous les Anges, les adorateurs comme les musiciens, sont des figures d'adolescents respirant une



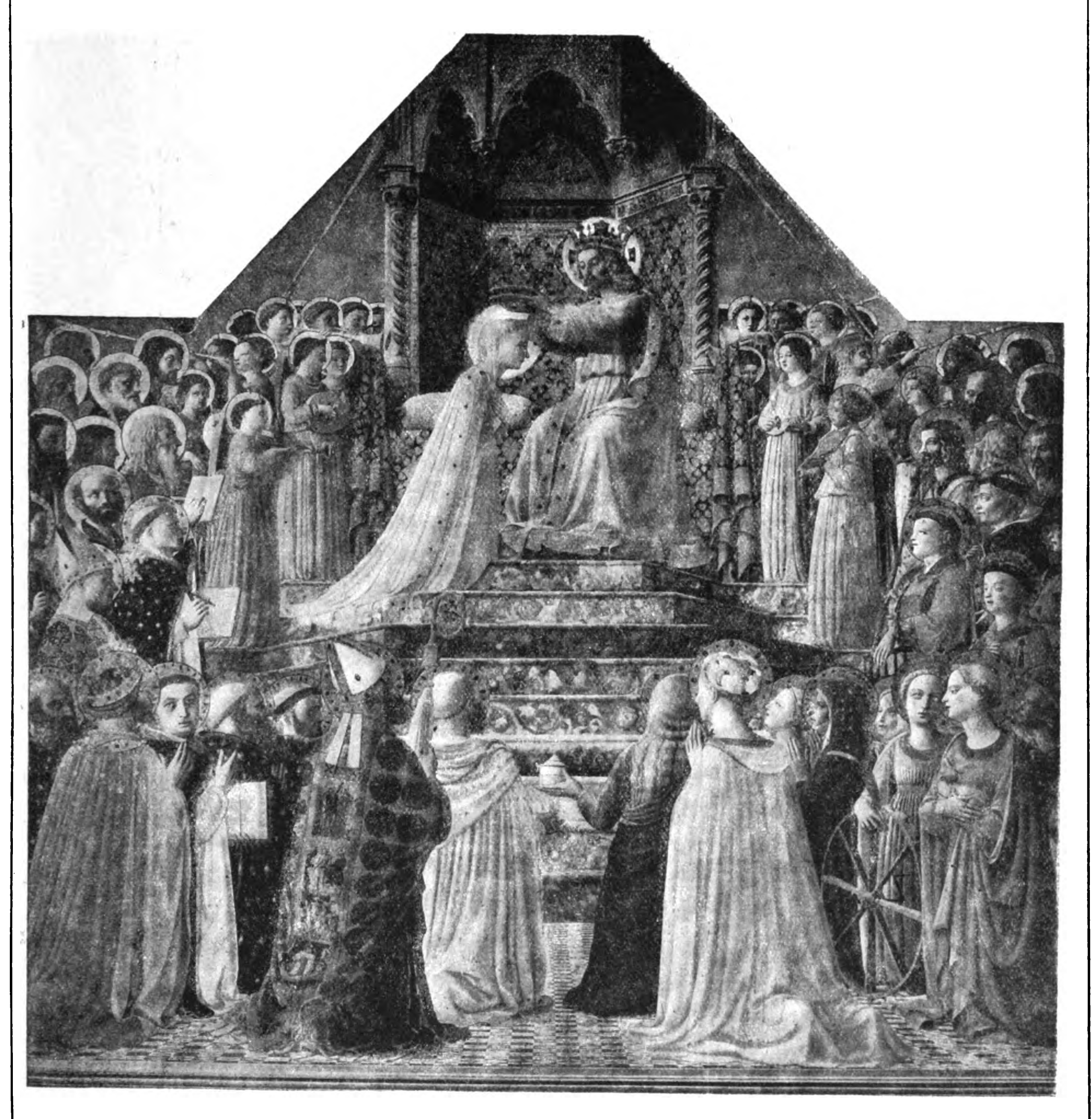
LA MÈRE DES DOULEURS, par Fra Angelico.
Salle capitulaire de Saint-Marc.

aimable candeur et la sainte innocence. Ils touchent aux cordes de leurs instruments avec un laisser-aller charmant, comme si l'harmonie appartenait à l'essence même de leur nature. Le dernier de ces Anges joue d'une sorte de viole, la tête un peu détournée ; il semble bercé dans une sorte d'ivresse, enlevé par le ravissement des accords qu'il tire de son instrument. »

Si Fra Angelico a si bien peint le ciel, c'est que dans cette vallée d'exil, il vivait déjà de la vie du ciel. S'il a si bien peint la Madone, c'est qu'il se considérait comme son

1. Beissel, S. J. *Fra Angelico de Fiesole : sa vie et ses travaux*, traduction de Jules Helbig, page 117.

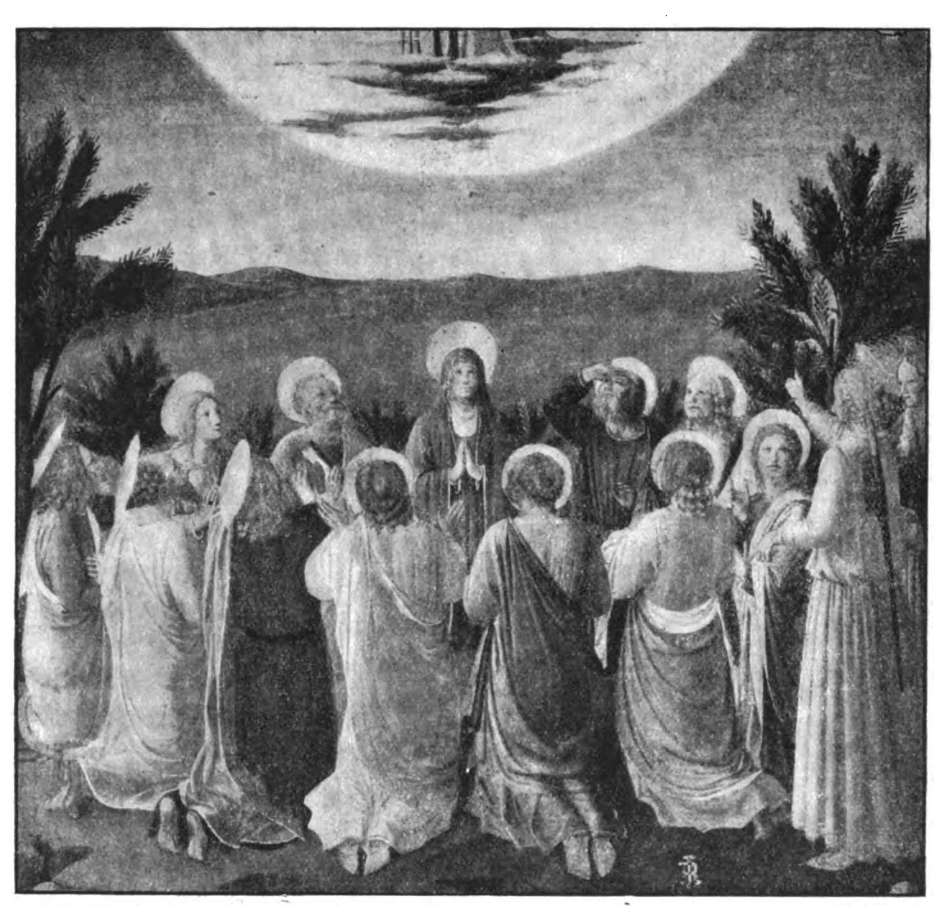
enfant, et l'aimait comme une mère. S'il a si bien peint les Saints, c'est qu'il était saint lui-même. C'est l'aveu que doit faire Vasari lui-même, cet enthousiaste de la Renaissance ; Vasari, le panégyriste de Raphaël et de Michel-Ange. Il ne peut se défendre d'une admiration sincère pour Angelico. Ecoutez ces paroles : elles vont vous dire la sainteté du moine artiste ; la sainteté, source cachée de ses inspirations si pures et si élevées. « Fra



LE COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE, par Fra Angelico. — Musée du Louvre.

Giovanni avait pris en dédain toutes les choses mondaines ; il vivait dans la piété et la pureté, en ami fidèle des pauvres... Il était toujours au travail, occupé à peindre ; et jamais il ne voulut peindre autre chose que des sujets de sainteté. Il put être riche et ne s'en soucia pas, disant que la vraie richesse est de se contenter de peu ; il put commander et ne le désira pas, disant qu'il y a moins de peines et de risques à obéir. Il disait souvent

que celui qui veut pratiquer notre art, devait vivre sobrement, éviter les pensées qui peuvent le troubler, et que celui qui veut peindre les actes de la vie du Christ devait toujours se tenir avec le Christ. On ne le vit jamais en colère parmi les frères, ce qui est une grande chose et, pour nous, presque incroyable. C'est par un simple sourire qu'il réprimandait ses amis. Bref, jamais on ne louera assez ce Père, soit dans ses actes et paroles, pour leur humilité ou modestie ; soit dans toutes ses peintures, pour leur sincérité et dévotion, car les Saints peints par lui ont l'air de Saints plus que ceux d'aucun autre maître. Il avait l'habitude de laisser ses peintures sans les retoucher ni les rajuster,



MARIE ET L'ASCENSION DE JÉSUS, par Fra Angelico.
Galerie antique et moderne, à Florence.

préférant respecter ce qu'il avait peint du premier coup, disant que Dieu l'avait voulu ainsi. Il en est qui disent que Fra Giovanni ne prenait jamais le pinceau en main, sans s'être mis en prière [1]... »

Dix jours déjà passés, auprès de cette toile [2]
Chaque matin je viens m'asseoir ;
J'y suis dès que la nuit a replié son voile,
Et la première étoile
M'y retrouve le soir.

1. Vasari, *Le vite de' più eccellenti pittori, scultori ed architetti*, cité par G. Sortais. Fra Angelico. (*Etudes*, 20 novembre 1900.)
2. J.-B. Fougeray, S. J., *Fra Angelico*, poème lyrique, cité par G. Sortais. *Fra Angelico*. *Etudes*, 5 novembre 1900.)



COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE, par Fra Angelico (fragment). — Galerie des Uffizi, à Florence.

En vain s'élève au ciel ma prière plaintive,
En vain mon espérance attend;
D'heure en heure s'étend la lueur fugitive,
Et ma veine craintive
S'épuise à tout instant.

La Vierge d'Israël, quel peintre l'a trouvée?
Quel poète a dit son vrai nom?
Moi je n'ai jamais peint Celle que j'ai rêvée.
Et mon œuvre achevée
Me disait toujours : Non!

Nos lecteurs, en finissant ces pages, seront moins sévères que l'humble peintre de Fiesole. Après avoir admiré la ravissante galerie des Madones, dues au pinceau d'Angelico, ils diront, nous n'en doutons pas : « *Oui*, c'est là la Vierge, telle qu'à l'heure de la prière, les âmes pures l'ont rêvée! »



ANNONCIATION, par Fra Angelico
Pérouse, Pinacothèque Vanucci.



Chapitre Cinquième.

LA SAINTE VIERGE ET LE SIÈCLE D'ANGELICO.

Nous avons, au précédent chapitre, étudié Fra Giovanni, peintre de la Vierge. Il nous faut ici étudier l'œuvre Mariale de ses contemporains.

Trois sculpteurs du commencement du XV[e] siècle eurent la gloire de réagir contre les envahissements du naturalisme et de garder, dans leurs Madones, marbres ou terres cuites, les pieuses traditions de l'école mystique. « Ces trois hardis réactionnaires furent Luca della Robbia, Desiderio da Settignano et Mino da Fiesole (1). »

Luca della Robbia, dans la décoration de la cathédrale de Florence, avait travaillé le bronze avec un rare succès. Il aurait pu devenir le rival de Donatello dans la sculpture monumentale. Son ciseau aurait pu animer le marbre, témoin cette Vierge, si grave et si recueillie, qu'il sculpta pour le tombeau de Benozzo Federighi, évêque de Fiesole. Luca préféra se dépenser dans un labeur plus modeste, mais plus fécond pour le bien des âmes.

Grâce au modelage de terre cuite émaillée, dont il est l'inventeur, il peupla les églises d'Italie de ravissantes Madones.

Deux salles du Musée national de Florence, — telles les nefs d'une basilique, — sont presque entièrement décorées des Madones de Luca della Robbia, d'Andrea, son neveu, et de sa descendance.

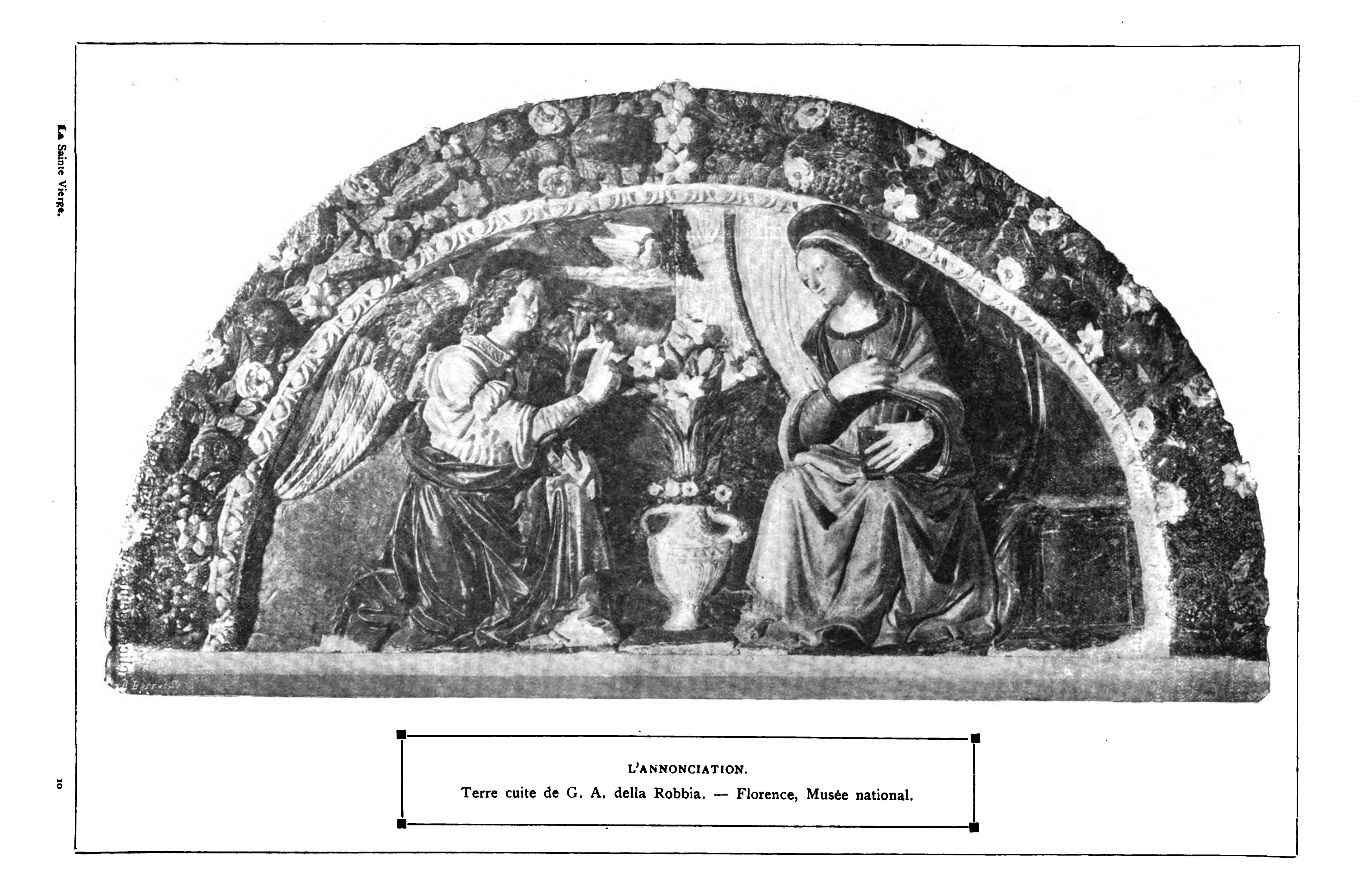
Ces années passées, nous visitions ces deux superbes salles, et dans le secret de notre cœur, nous ne pouvions nous défendre de rendre hommage à la piété traditionnelle de cette famille des Robbia, qui, pendant plus d'un siècle, modela ces admirables bas-reliefs, touchants *ex-voto* offerts à la Mère de Dieu. Hélas ! les Vandales italiens sont venus qui, en plein XIX[e] siècle, arrachèrent brutalement ces pacifiques images aux murailles de leurs couvents !

Regardez ces deux bas-reliefs. Ils représentent deux scènes de la vie de la Sainte Vierge. Dans l'*Annonciation*, quel charme naïf ! quel respect dans l'Ange agenouillé ! quelle humilité en Marie ! Dans la *Nativité*, quelle piété aimable ! Comme la Mère adore amoureusement son délicieux Enfant qui dort sur la paille !

Malgré un véritable talent : *Desiderio da Settignano* a transmis peu de ses œuvres à la postérité.

---

1. Rio, *Art chrétien*, tome I[er], page 404.



L'ANNONCIATION.

Terre cuite de G. A. della Robbia. — Florence, Musée national.

Plus heureux fut son élève et ami, *Mino da Fiesole.* « Il se voua comme son maître à la décoration des tabernacles ; il acquit, à ce titre, une réputation sans égale, à Florence et à Rome. »

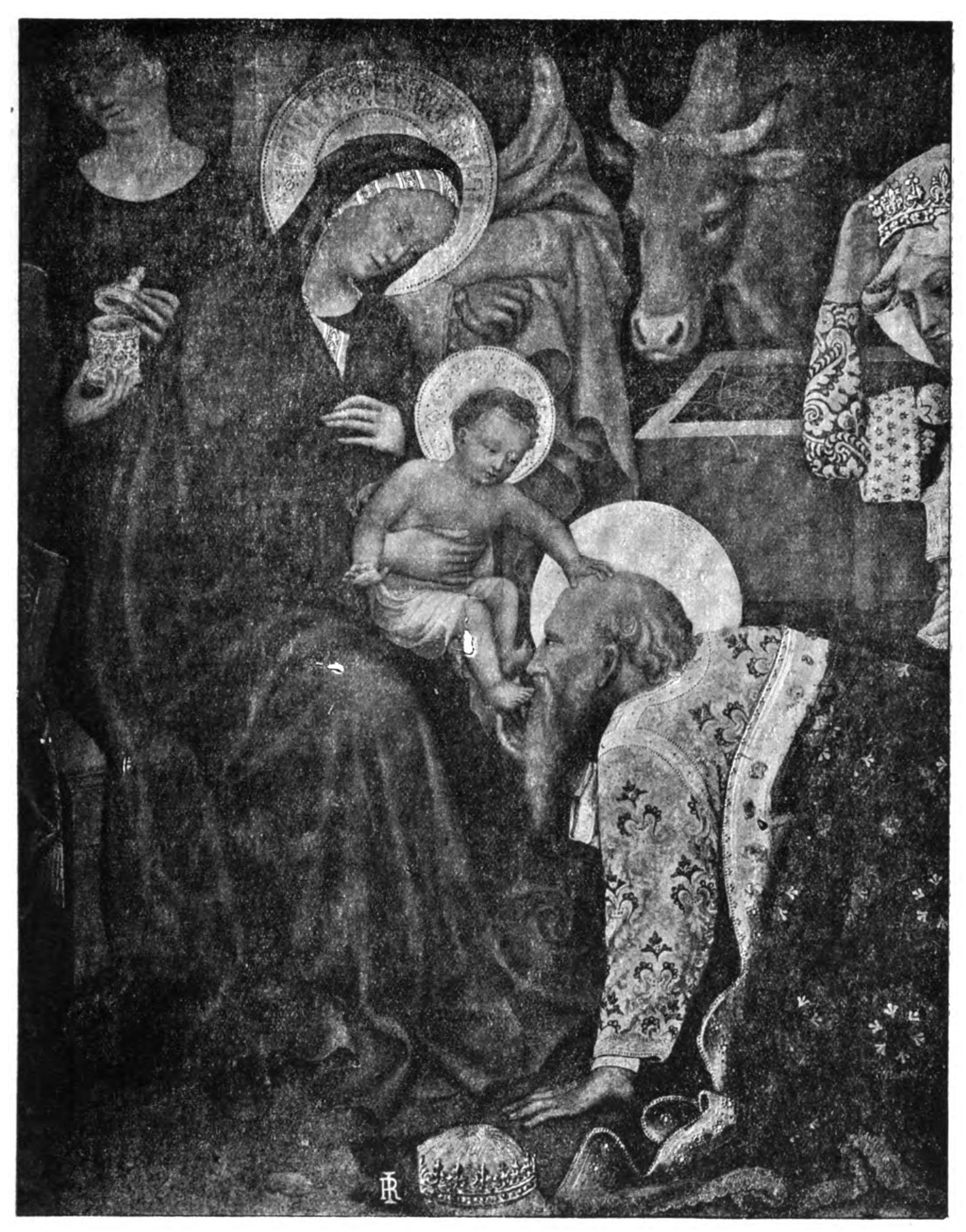
Contemplez le tabernacle que nous offrons à votre méditation. L'Enfant-Dieu est-il assez



BAS-RELIEF EN MARBRE DU TOMBEAU DE BENOZZO FEDERIGHI, ÉVÊQUE DE FIESOLE, par Luca della Robbia.

ingénu ! est-il assez recueilli le petit Jean-Baptiste qui prie, paupières closes et mains jointes ! est-elle assez pure, assez aimable, la Vierge Marie qui, souriante, jouit et adore ! C'est du Fra Angelico, peint avec le ciseau !

Après les sculpteurs, étudions plus longuement, dans leurs rapports avec la Vierge, les peintres contemporains de l'Ange de Fiesole. Ces contemporains s'appellent Gentile



L'ADORATION DES MAGES, par Gentile da Fabriano.

da Fabriano, Benozzo Gozzoli, Sandro Botticelli, Filippino Lippi, Domenico Ghirlandajo, Perugino...

Les Madones d'Angelico nous ont apparu ravissantes, auréolées d'une piété toute cé-

leste. A leur vue volontiers l'envie nous eût pris de tomber à genoux et de prier. Les Madones que nous allons étudier nous apparaîtront auréolées de grâce. Le sentiment



LE COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE.
Fra Filippo Lippi. Académie de Florence.

de la piété ne sera pas totalement absent de ces jolies figures. Mais, tandis que chez Angelico, le charme humain est comme subordonné à la beauté céleste qui transpire à tra-

vers les lignes d'un visage transfiguré, ici le charme humain est tel qu'il fait oublier parfois l'idée supérieure. L'œil captivé contemple la belle jeune fille, entourée d'anges ; mais plus difficilement l'âme reconnaît en elle la Vierge d'Israël ou la Mère de Dieu.

Gentile da Fabriano naquit en 1370, quelques années avant Angelico. « Il eut le style aussi doux que le nom », disait de lui Michel-Ange. Il fut l'un des premiers à introduire la vie de son temps, la vie seigneuriale et mondaine, dans la peinture sacrée...



LA MADONE ADORANT SON DIVIN FILS. — Fra Filippo Lippi.

L'*Adoration des Mages* (1) où, dans un petit espace, se presse devant la Sainte Famille un cortège brillant de seigneurs et de cavaliers, suffit à nous prouver la grâce et la force de cet esprit vif et aimable. Ces chevaux qui piaffent, nous dit Lafenestre, ce grand chien muselé qui veut aboyer, ce singe assis sur un chameau, ces couples de colombes envolées, ces longues files de voyageurs, tournoyant sur les pentes escarpées

1. Tableau conservé à l'Académie de Florence.

de la montagne, montrent, non moins que le caractère personnel des visages souriants,... combien la génération à laquelle appartient Gentile devenait sensible à tous les spectacles de la vie [1]. »

En effet, le décor joue un grand rôle dans cette peinture. La Vierge et l'Enfant, si gracieux soient-ils, sont bien effacés dans cette scène. Bien différents sont les tableaux d'Angelico. Angelico peint le ciel et ses splendeurs ; Gentile semble plus porté à peindre les beautés de la terre.

Filippo Lippi n'eut pas moins de grâce que Fabriano. Son sujet favori fut la Vierge agenouillée devant l'Enfant-Jésus.

Il se plut encore à représenter l'adoration des Mages et, à plusieurs reprises, le couronnement de la Vierge.

« Filippo Lippi, nous dit le critique déjà cité, est aussi intéressant [2] dans ses tableaux que dans ses fresques. C'est lui qui, l'un des premiers, enferma les sujets saints dans des cadres de forme ronde, *tondi*, d'un usage plus commode, dans les habitations privées, que l'ancien triptyque à formes architecturales, dont les églises mêmes allaient bientôt réduire les dimensions, en supprimant ses deux volets. Le succès de son innovation fut rapide. Les âmes pieuses et les esprits cultivés se disputèrent également ses Madones, qui apportaient au chevet domestique des sourires si gracieux, en même temps que de si doux exemples de tendresse maternelle.

« Tous les couvents lui demandèrent aussi des retables. Le *Couronnement de la Vierge* (Académie des Beaux-Arts, à Florence) lui fut commandé en 1441, par les nonnes de *Sant' Ambrogio*, au prix de douze cents livres, somme alors considérable. C'était un des sujets favoris du peintre, un de ceux qu'il traitait avec le plus de charme. Il n'y réussit jamais mieux que cette fois-là. Aussi crut-il devoir se placer lui-même dans un coin de la scène, modestement agenouillé, les mains jointes sur un degré inférieur, mais ayant devant lui un de ces beaux angelots à face ronde et rose, aux yeux vifs et malins, comme il les aimait, qui agite une banderole où l'on lit en grosses lettres : « *Is perfecit opus* », voilà celui qui acheva l'ouvrage (gravure page 148).

« *La Glorification de la Vierge* (Musée du Louvre) peinte, en 1438, pour l'église *San-Spirito*, est une œuvre presque aussi importante. On y trouve presque tous les traits marquants du talent de Filippo : un sens exquis de la beauté chaste, dans la figure long drapée de la Vierge ; une franchise énergique d'observation réelle dans les portraits des abbés agenouillés, une allégresse ravissante dans les mouvements et les physionomies des choristes célestes, des morceaux d'un dessin hardi et délicat, une force et une vérité dans le modelé jusqu'alors inconnues, et cette chaleur particulière de coloris dans les clairs, les vêtements, les accessoires, qui est la vraie signature de Lippi. Beaucoup de ces délicieux *tondi*, représentant la Vierge avec l'Enfant, qui enchantèrent les contemporains, sont arrivés jusqu'à nous. Parmi les plus charmants, on peut compter celui des Uffizi, où deux angelots soulèvent sur leurs épaules le Bambino tendant les bras à sa Mère ; et celui du Musée Pitti, où le Bambino tient une grenade à la main. »

Rio, dans son *Art chrétien*, est plus sévère pour Filippo Lippi. Appréciant, à son tour, le *Couronnement de la Vierge*, de *Sant' Ambrogio*, il écrit : « Il n'y a rien d'idéal [3] dans la tête du Père Eternel, ni dans celle de la Vierge, qui est le plus souvent un portrait dont la passion du moment déterminait le choix ; et son impuissance est encore plus manifeste dans ses Anges, à têtes rondes, à costumes capricieux et à chevelures frisées. Nul rayon de béatitude céleste n'illumine leurs visages ; et soit qu'il les place en groupe

1. G. Lafenestre, *La peinture italienne*, pages 138-140.
2. *Ibidem*, pages 178-180.
3. *Revue de l'Art chrétien*, 1898, page 41.

ou isolément, ils ont toujours l'air d'être là pour dire ou faire quelque espièglerie. »

L'Ange que vous voyez ici, avec sa petite blouse retroussée, avec son minois futé, n'a en effet d'ange que les ailes ; et il semble fort peu songer à l'Enfant-Jésus qu'il présente à l'adoration de sa divine Mère. Nous ne voulons cependant pas, avec Rio, parler de son *naturalisme gracieusement scandaleux*. Le scandale, chacun le sait, a été dans la vie du malheureux peintre ; nous ne le trouvons pas dans son œuvre. Ce qui caractérise son talent, c'est une *grâce* parfaite, répandue sur les Madones, qu'il a peintes avec une prédilection marquée... Y trouvons-nous la piété à un égal degré ? Non, il faut bien en convenir. Fra Angelico, profondément pieux, pouvait sans peine faire resplendir sur le front et dans le regard de ses Vierges, cette pureté, cet amour divin qu'il avait dans l'âme. Comment Fra Filippo, victime de sa passion, aurait-il pu donner à ses Madones ce qu'il n'avait pas au cœur ? Il faut avoir, avant que de donner.

Si de l'œuvre nous passons à l'artiste, nous osons espérer que le pauvre Filippo aura reçu de ses travaux un autre salaire que les écus d'or dont on payait ses séduisantes peintures.

Quand la mort l'arrêta, il dotait la cathédrale de Spolète d'un gigantesque *Couronnement de la Vierge*. Nous aimons à croire que la Vierge secourable aura obtenu de Dieu le pardon pour son infortuné peintre ; nous pensons que, très puissante, elle aura obtenu au ciel une couronne de faveur pour celui qui l'avait sur la terre si souvent couronnée !

Avant d'étudier l'œuvre de Benozzo Gozzoli qui appartient à la seconde génération des peintres du XV[e] siècle, faisons, ami lecteur, une courte visite à la Flandre et à l'Allemagne, où deux artistes, Memling et Maître Etienne Lochner, se montrent par leur amour de la Vierge, par le pieux mysticisme de leur pinceau, les dignes émules d'Angelico.

Parlant de Lochner et de Fra Giovanni, un fin critique a pu dire : « Les deux maîtres ont entre eux une parenté spirituelle. Non sans raison on les a regardés tous deux comme les représentants du mysticisme, inspiré encore par les principes les plus purs de l'Art du Moyen Age (1). » Sur le fameux retable de la cathédrale de Cologne, regardez l'*Adoration des Mages*, peinte par Lochner, et vous constaterez le bien fondé de ce jugement. Vous y verrez quelle grâce et quelle piété le maître de l'école de Cologne mettait sur le front de ses Vierges.

« Memling (2), nous dit un critique d'art, tenait des Allemands par son origine, aussi bien que des Flamands dont il épouse la manière...

« Soucieux de la seule beauté morale, le maître de Bruges a choisi, pour peindre l'Immaculée, les plus pieux, les plus dignes visages qu'il pût trouver. Ce sont des portraits, mais des portraits allant plus loin que la traduction fidèle des linéatures faciales, parce que l'artiste a vu l'âme sous la chair et qu'il a su la révéler par les yeux. Oh ! les yeux des Vierges de Memling, ces yeux limpides et profonds ! Il en émane une fragrance subtile et purificatrice, comme de ces tendres pétales qui étoilent, au printemps, les branches des vergers. Certains artistes semblent doués de seconde vue, tant ils pénètrent l'intimité d'un être : Memling fut de ceux-là. Sa Vierge de la châsse de sainte Ursule — (et les autres, issues de ses pinceaux, ne sont guère qu'une réminiscence de celle-là) — nous montre un type de l'épouse chrétienne accomplie. L'acceptation des devoirs austères est écrite sur ce front, l'abandon à la volonté sainte se lit dans ce regard ; et la physionomie offre, dans son ensemble, la sérénité d'une conscience étale. » ... « Quelle candeur cé-

1. J. Helbig, *Revue de l'Art chrétien*, 1898, page 41
2. Alphonse Germain, *France illustrée*.



leste [1] ! Quelle béatitude ! quel charme indicible ! Personne encore n'avait, en Flandre, vu aussi profondément, peint avec autant de cœur ! »

Sur les ailes d'un de ces Anges que le XV[e] siècle peignait si bien, revenons de Flandre en Toscane.

En *Benozzo Gozzoli*, nous allons trouver un peintre que ne renieraient pas les grands maîtres que nous venons d'admirer.

« Il naquit à Florence [2], en 1420, au moment où s'échauffait la lutte entre l'idéal spiritualiste du Moyen Age et l'idéal naturaliste de la première Renaissance... Les maîtres



L'ADORATION DES MAGES.
Retable de la cathédrale de Cologne, par Étienne Lochner.

en renom ne manquaient pas alors à Florence : A. del Castagno, P. Ucello, Fra Filippo Lippi, Fra Angelico.

« C'est à ce dernier, écrit le P. Sortais, que Benozzo donna ses préférences, attiré sans doute par la suave manière du saint moine, qui répondait bien à la douceur enjouée et à l'aimable piété de son âme profondément chrétienne. Il en devint bientôt l'élève favori... Comme l'Angelico, Benozzo alla puiser, auprès des vieux maîtres ombriens, cette inspiration religieuse, si sensible dans toute son œuvre. Comme l'Angelico, comme les artis-

1. A. J. Wauters, *La peinture flamande*, page 92.
2. *Etudes*, 5 mai 1903, *Benozzo Gozzoli*, par G. Sortais.

tes de l'Ombrie, il n'a voulu être et n'a été qu'un peintre de dévotion. » Comme l'Angelico encore, il aime avant tout à peindre les Madones.

Au couvent de Montefalco, il exécute deux fresques : « une *Annonciation* [1], puis une Vierge adorant l'Enfant-Dieu, placé sur ses genoux, pendant qu'un Ange fait retentir un *cembalo*. Il y peignit aussi... la *Madona della Cintola*. Cette dernière peinture, aujourd'hui au Musée du Latran, représente la Sainte Vierge donnant à saint Thomas d'Aquin la ceinture sacrée, symbole de la chasteté. Ce sont là les premiers essais de Benozzo... On y sent manifestement l'influence persistante de Fra Angelico... »

En 1456, Fra Giovanni achevait sa belle et longue carrière. Son disciple ne tarde pas à se livrer à ses inspirations personnelles. Nous le trouvons, en 1459, à Florence, peignant pour le compte de Pierre de Médicis, la fresque vraiment magnifique qui subsiste encore aujourd'hui dans la chapelle du palais Ricardi (gravures, pages 155, et 156).

« La composition n'était pas neuve [2], nous dit Rio, puisque c'était l'*Adoration des Mages*. Mais nul artiste ne l'avait encore traitée avec tant de grandeur dans l'ensemble, avec tant de richesse, tant de finesse, et tant de goût dans les détails. Par une combinaison bizarre, dont on chercherait vainement un autre exemple, la procession des Rois, avec leur brillant et nombreux cortège, devait couvrir les trois côtés de la chapelle et aboutir



RELIGIEUSES AUX PIEDS DE NOTRE-DAME. — D'après Memling. Châsse de sainte Ursule, à l'hôpital Saint-Jean, à Bruges.

1. *Etudes*, 5 mai 1903, *Benozzo Gozzoli*, par G. Sortais.

2. Rio, *Art chrétien*, tome II, pages 385, 386.

à l'embrasure de l'autel, sur lequel était déjà placé, depuis deux ans, un tableau de *la Nativité*, peint par une autre main, et cette main était celle de Fra Filippo Lippi ; et l'œuvre de Benozzo Gozzoli devait ainsi être subordonnée à la sienne et lui servir, pour ainsi dire, d'introduction.

« Cela n'empêcha pas le peintre mystique de produire un chef-d'œuvre, et de se montrer, plus que jamais, digne de son maître ; car on peut dire que ce dernier ne produisit jamais rien de plus suave, rien de plus vraiment céleste que les Anges en adoration, à droite et à gauche de l'autel. »

Oui, dans cette composition et dans ses autres peintures, « Benozzo, si j'en crois un fin critique (1), est resté fidèle au chaste idéal de son maître. Ses Anges rappellent la suavité céleste des Anges de Fra Giovanni. Son pinceau a toujours gardé une tenue et une décence qui contrastent avec les libertés prises par les peintres naturalistes. Ce n'est pas chez lui qu'on rencontrera cet étalage de nudités, qui ne sont trop souvent qu'un prétexte, pour permettre aux artistes de faire parade de leur virtuosité anatomique.

« Guidé par son sens chrétien, Benozzo a deviné d'instinct que de telles ambitions sont deux fois déplacées en pareille matière : c'est une faute contre le bon goût (2) et une inconvenance au point de vue religieux. »

Tout jeune, Sandro di Mariano Filipepi, surnommé Sandro Botticelli, fut confié à Fra Filippo Lippi. Il profita si bien de ses conseils, qu'à la mort de ce maître, il passait déjà, à vingt-deux ans, pour le meilleur peintre de Florence (1469).

Botticelli a peint un très grand nombre de Madones, auxquelles il a donné un charme extraordinaire. On en rencontre dans tous les grands musées de l'Europe. Bien fameuse est la Vierge de la galerie Borghèse, connue sous le nom de *Vierge à la grenade*. On connaît de cette Vierge cinq ou six répétitions de même dimension et formant médaillons ; mais celle-ci est de beaucoup la plus belle. Dans le tableau du Louvre, un second Ange lui pose sur la tête une couronne étoilée. Ici ce sont deux Anges qui avancent sur la tête de Marie deux couronnes d'étoiles. L'Enfant-Jésus, assis sur les genoux de sa Mère, appuie sa main sur une grenade, comme au Louvre. Rien de plus délicieux que la pureté, la tendresse, le recueillement, la mélancolie, le charme de toutes ces jeunes et exquises têtes florentines.

La galerie des Uffizi, à Florence, en possède deux : l'une, intitulée simplement *Notre-Dame avec l'Enfant Jésus*, qui tient une grenade ; l'autre, appelée *La Vierge et son Fils*. Mais dans toutes, c'est la même disposition, ce sont les mêmes personnages, les mêmes physionomies et le même coloris d'une douceur éteinte et de nuances choisies (gravure page 157).

C'est une gracieuse idée de faire écrire à Marie des strophes harmonieuses que, sur le seuil de la maison de sainte Elisabeth, elle jeta aux échos des montagnes de Judée, ce *Magnificat* qui, après dix-neuf siècles, monte encore de tous les cœurs, et dont saint Bernard disait : « Je ne connais ici-bas d'autre bonheur que de le chanter encore, de le chanter toujours. »

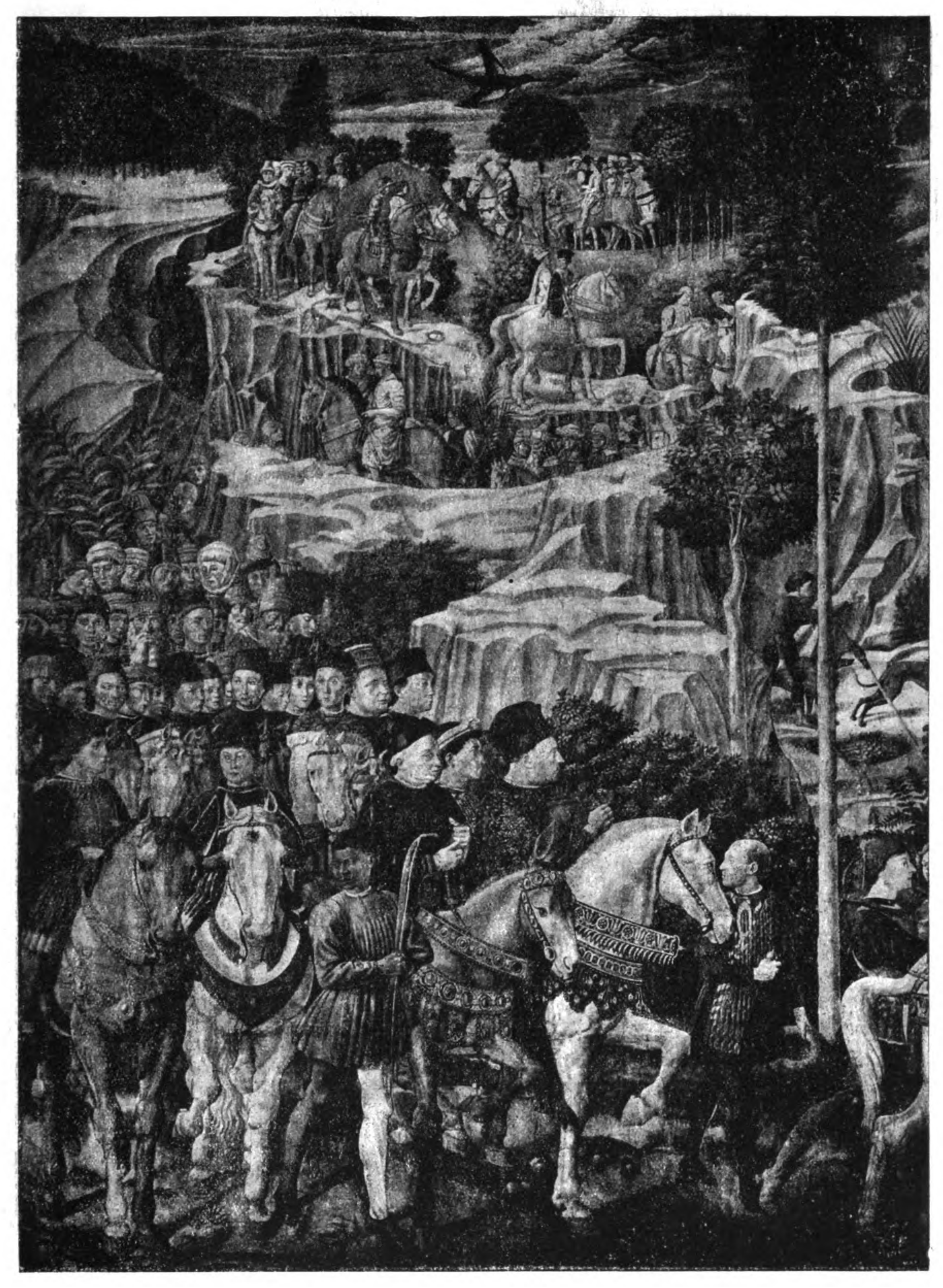
Botticelli a peint encore *La Vierge entourée d'Anges* (Louvre), *la Vierge sous les Oliviers* (Musée de Berlin), *La Vierge aux épis* dont nous vous donnons la reproduction ; œuvre remarquable, vendue par le prince Chigi au prix de 315,000 francs, et devenue l'objet d'un retentissant procès.

Notre aimable peintre exerça son talent sur un plus vaste théâtre. *L'Adoration des Mages* fut faite pour la maison de Médicis (gravure page 158).

1. Gaston Sortais, *Etudes*, 5 juin 1903, page 654.
2. Léonard de Vinci a formulé ce sage précepte : « Peintre anatomiste, veille bien que ton excessive connaissance des os, des tendons et des muscles ne fasse de toi un pédant, à force de faire montre de ton savoir sur ce point. »



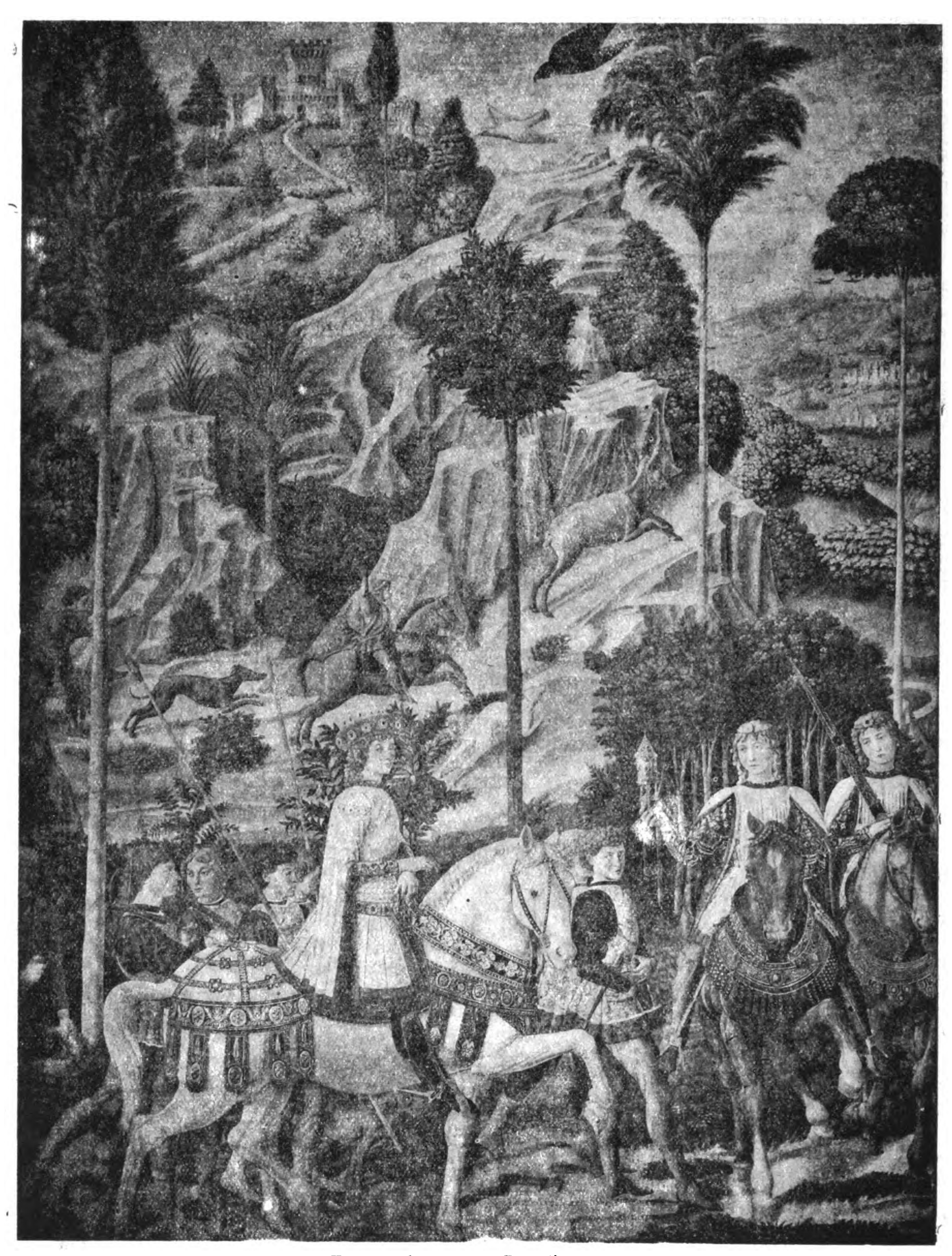
« On y voit (1), assise sous un toit délabré, une Vierge délicate, aux traits doux et



LE VOYAGE DES MAGES. — Fresque de Benozzo Gozzoli. (Chapelle des Médicis, à Florence)

1. G. Lafenestre, *La peinture italienne*, page 214.

fatigués, avec cette forme élancée dont tous les artistes, épris d'élégance, devaient exa-



LE VOYAGE DES MAGES. — Fresque de Benozzo Gozzoli. (Chapelle des Médicis à Florence.)

gérer plus tard l'allongement aristocratique. A ses pieds, baisant le pied du Bambino, se prosterne, en manteau traînant, le vieux Cosimo di Medici, le plus âgé des Rois Mages.

Ses deux compagnons, debout, sont Giuliano et Giovanni. Une cour brillante de seigneurs de différents âges, leurs parents et leurs amis, se tient pressée derrière eux. Le fond est rempli par un paysage clair et aéré, aux perspectives fuyantes. L'animation des figures, la vivacité des physionomies, la souplesse des draperies, la richesse des accessoires, la gaieté du coloris se joignent à la précision vive et libre du dessin pour justifier l'admiration qu'excita cette peinture. »

Botticelli est au suprême degré le peintre de la grâce : grâce dans les traits de la Vierge, grâce dans l'Enfant qu'Elle porte si délicieusement étendu sur ses genoux, grâce dans les Anges qui jouent avec l'Enfant, ou qui suspendent sur le front de la Mère de Dieu une couronne d'étoiles.

Quand, visitant le Musée des Uffizi, nous contemplions les Madones de Botticelli, nous



LA VIERGE A LA GRENADE, par Botticelli.
Florence, Galerie des Uffizi

ne pouvions en détacher nos yeux, tant elles nous captivaient ! Quand, un peu plus loin, dans le même Musée, nous contemplions le *Couronnement de la Vierge* d'Angelico, après quelques minutes d'admiration muette, nos yeux se détachaient de cette peinture et semblaient chercher quelque chose en dehors de ce cadre doré ! *La Vierge à la Grenade*, *La Vierge au Magnificat*, charmaient nos regards ; le *Couronnement de la Vierge* remuait notre âme jusqu'en ses profondeurs et la portait loin de la terre, jusqu'au trône de Dieu ! Ces émotions diverses diront assez la distance qui sépare dans la reproduction de la Madone, le très gracieux Botticelli et le très pieux Angelico.

Ghirlandaio (1449-1494) est contemporain de Botticelli et de Benozzo Gozzoli. « Il fit son premier apprentissage [1] comme orfèvre ; et la vogue qu'il obtint pour les parures

1. Rio, *Art chrétien*, tome Ier, pages 380 et 381.

d'argent dont les jeunes filles se couronnaient dans les jours de fête, prouve que, chez lui, la grâce et l'élégance étaient des qualités naturelles. Pour contrebalancer ce succès tout mondain, il en cultivait un autre dont ses concitoyens ne lui savaient pas moins de gré. Les petites images en argent, dont la dévotion des fidèles avait presque encombré la Sainte-Chapelle, dans l'église de l'Annonciation, étaient autant d'ouvrages précieux, sortis de sa main, et exécutés avec le même amour que s'il s'était agi d'un monument public. Ses titres de gloire et de popularité, ainsi multipliés à l'infini, le firent chérir et admirer par ses compatriotes, dont Vasari dit qu'il fit les délices (1). »



L'ADORATION DES MAGES (DITE DE MÉDICIS), par Botticelli. — Galerie des Uffizi à Florence.

Son sujet de prédilection, à lui aussi, fut l'*Adoration des Mages*. On peut voir une de ses reproductions dans la galerie des Uffizi (gravure page 159).

Si nous avons de l'admiration pour ces œuvres de proportions grandioses, c'est un véritable amour que nous inspirent *ses Vierges* si pures, si belles. Regardez la Madone que nous reproduisons à la page 160. Quelle beauté dans l'ensemble ! Quelle perfection dans le détail!

1. « Fù diletto grande dell' età sua ». Vasari, *Vita di Ghirlandaio*.



LA VIERGE AVEC L'ENFANT JÉSUS, ENTOURÉE D'ANGES ET DE SAINTES VIERGES.

D'après un tableau de Gérard David.

Au milieu, la Sainte Vierge et son divin Fils : de chaque côté, un ange debout, les ailes déployées : derrière le groupe central, à droite, sainte Fauste, à gauche, sainte Apolline. Assises à l'avant-plan, à droite, une Vierge sans emblème, puis sainte Agnès, sainte Catherine, et à l'extrême droite, sainte Dorothée : derrière elle, le peintre. A gauche, sainte Godelieve, sainte Barbe, sainte Cécile et sainte Lucie : à la gauche de celle-ci, Cornélie Cnoppe, la femme du peintre.

Ce tableau, le chef-d'œuvre du maitre, avait été donné par David aux Carmélites de Bruges en 1509.—En 1785, après la suppression du monastère, il fut vendu pour 51 florins, puis revendu à un Parisien M. Miliotti, dont la Révolution confisqua les biens. — En 1802, la ville de Paris le donna au Musée de Rouen, d'où il est revenu à Bruges, pour l'Exposition des Primitifs en 1902.

Ghirlandaio se souvient de sa première profession ; et l'on est à se demander devant cette image, si c'est le peintre qui l'a dessinée sur la toile, ou l'orfèvre qui l'a burinée dans l'or. Un critique d'art (1) ne craint pas d'appeler cette Vierge, une *Vision délectable*. Non seulement cette vision délecte, mais elle fait du bien. Il y a tant de pureté sur ces traits qu'ils font aimer la pureté.

Mainardi fut élève de Ghirlandaio. Il rappelle aussi Botticelli : la grâce apparaît encore



L'ADORATION DES MAGES, par Ghirlandaio.
Galerie des Uffizi, à Florence.

dans ses Madones ; mais ce n'est plus la perfection du maître. Vous en jugerez d'après ce *tondo* où la Vierge caresse de la main ce gros joufflu qu'est Jean-Baptiste enfant.

Au même siècle les écoles de Murano et de Venise fournissent quelques peintres à la Vierge : *les Vivarini, les Bellini*... Nous mettons sous vos yeux un fragment de retable

1. Alphonse Germain, *France illustrée*, 16 mai 1896.

de l'église Saint-Zacharie de Venise, par Antonio Vivarini et Giovani da Murano. On y voit représentée une Madone bien gracieuse. L'Enfant y offre une fleur à sa Mère.

Les Bellini sont célèbres, très gracieux dans leurs peintures, mais bien éloignés de la pensée haute et pieuse d'Angelico.

Tout autre est *le Pérugin*. Nous l'avons réservé pour clore cette série de peintres du XVᵉ siècle qui ont consacré à la Madone le tribut de leur pinceau.



VIERGE DE GHIRLANDAIO.

Pietro Vanucci, dit Perugino [1], est un mystique. Il semble avoir eu la vocation d'élever les âmes par ses peintures. Il fit ses plus chères délices de représenter la Vierge Marie.

La Madone miraculeuse du Dôme, connue à Pérouse sous le nom de *Madonna delle Grazie*, devint son type de prédilection. Tantôt il la reproduisit avec une fidélité scrupuleuse, comme dans la fresque du couvent de Sainte-Agnès ; tantôt il se contenta de s'en

1. Du nom de Pérouse, où il fit son apprentissage de peintre.



LA VIERGE ET L'ENFANT, par Ant. Vivarini et G. da Murano.
Retable de l'église Saint-Zacharie, à Venise.

inspirer et, pour donner un aliment à la piété de ses concitoyens, la fit revivre, avec



LA MADONE ET L'ENFANT par Pinturicchio. — Pinacothèque de Pérouse.

quelques variantes, soit sur les autels, soit sur les bannières, soit même sur la place publique.

Qui n'a entendu parler, à Pérouse, de la *Madonna della Luce?* Un jour, dit la légende,



L'ADORATION DES BERGERS, par Pérugin. — Musée civique de Montefalco.

un malheureux, passant devant la Vierge, osa proférer un blasphème. La Madone, attristée, ferma les yeux et ne les rouvrit plus de quatre jours. Ce fut l'occasion d'expiations



L'ASSOMPTION, par le Pérugin. — Florence.

solennelles et de prédications émouvantes, au cours desquelles la Vierge fut transférée dans une chapelle d'un goût exquis, due à la générosité populaire.

Pérugin eut pour contemporains et pour amis plusieurs peintres de la Vierge : Pinturicchio, Lorenzo di Credi...

Pinturicchio ressemble à Pérugin par son élégance et sa délicatesse, mais il n'a pas sa piété. Vous en jugerez en regardant la Madone et le Bambino que conserve la Pinacothèque de Pérouse.

Lorenzo est le condisciple et l'ami de cœur de Pietro Perugino : leur pinceau, à tous deux, a la même dévotion. Le thème, cher entre tous, aux deux artistes est la *Vierge en adoration devant l'Enfant Jésus*. Pas de peintre qui ait traité ce sujet plus fréquemment et avec plus d'amour. « Aussi, dit Rio [1], ne peut-on se lasser d'admirer le fruit des études scrupuleuses par lesquelles ils préludaient l'un et l'autre, mais surtout Pérugin, à leur composition favorite. Pour se faire une idée du zèle vraiment religieux que ce dernier apportait à sa tâche, il faut voir dans la collection de la galerie de Florence, les dessins à la plume où il a représenté, avec une grâce qui suppose d'autres inspirations que celle du goût, le divin Enfant dans les diverses attitudes où il peut recevoir l'adoration maternelle. »

Dans ce genre de peinture, il n'est pas de tableau comparable à celui qu'il peignit pour la Chartreuse de Pavie [2].

« La sûreté de son pinceau [3], aussi moelleux que ferme, est admirable. La séduction de ses pieuses ou tendres figures, modelées avec une puissante douceur, dans une lumière limpide et fraîche, devient irrésistible. »

Il faut que les contemporains de Pérugin aient été bien épris de ce chef-d'œuvre qu'est la Madone de Pavie ; car le XVe siècle ne vit pas un seul tableau qui, sur la demande de ses admirateurs, ait été aussi souvent reproduit par son auteur.

Un autre sujet, cher à notre peintre, fut l'*Assomption* de la Sainte Vierge.

Dans la chapelle Sixtine [4], au-dessus de l'autel, Pérugin représente la glorieuse Marie montant dans les cieux. Cette fresque était si belle que le cardinal Caraffa, après l'avoir vue, voulut, pour le maître-autel de a cathédrale de Naples, le même sujet traité par la même main [5].

Mentionnons, en passant, le *Sposalizio* ou *Mariage de la Vierge*, dont nous parlerons plus longuement, quand nous en ferons le parallèle avec le même sujet traité par Raphaël. — Ce tableau passa tout d'abord pour un chef-d'œuvre. Seule la comparaison qu'on établit plus tard de l'œuvre du vieux chef de l'école Ombrienne avec l'œuvre de son illustre élève, fit découvrir des défauts là où l'on n'avait tout d'abord trouvé que mérites et qualités.

En 1500, Pérugin peint encore une *Assomption* [6], dans la solitude de Vallombreuse. Nous en donnons la reproduction. « C'est, dit Rio [7], la dernière lueur vraiment brillante d'un génie prêt à s'éclipser. »

Les dernières années du Pérugin furent assombries par le doute, attristées par des tentations terribles.

1. Rio, *Art chrétien*, tome II, page 240.
2. Il a passé, il y a une cinquantaine d'années, dans la Galerie nationale de Londres.
3. Lafenestre, *Peinture italienne*, page 373.
4. Cette fresque fut détruite sous Paul III, et fit place à l'œuvre de Michel-Ange.
5. Ce tableau est au Musée de Naples.
6. Elle se trouve aujourd'hui à Florence, à l'Académie des Beaux-Arts.
7. Rio, *Art chrétien*, tome II, page 251.



Les historiens sont portés à croire [1] que le malheureux artiste ne sortit pas vainqueur de cette lutte.

Pour nous, nous espérons le salut du Pérugin comme celui du pauvre Filippo Lippi. Nous pensons que la Sainte Vierge, à la dernière heure, aura mis un cri de repentir sur les lèvres de celui qui pendant tant d'années avait peint son image; qu'elle aura tendu une main secourable à celui qui, si longtemps, l'avait fait aimer par ses ravissantes peintures; qu'enfin elle aura aidé à pénétrer là-haut, celui qui tant de fois avait représenté son Assomption au ciel.

C'était au commencement de l'automne 1903. Guidé par le docte secrétaire de l'Evêché, je venais de visiter Fiesole, grand nom jadis, aujourd'hui cité déchue.

Après les merveilles de l'art, je voulus jouir des merveilles de la nature. Je gravis la cime occidentale de la montagne et je parvins, tout au sommet, au couvent des Franciscains, autrefois sanctifié par l'aimable Bernardin de Sienne.

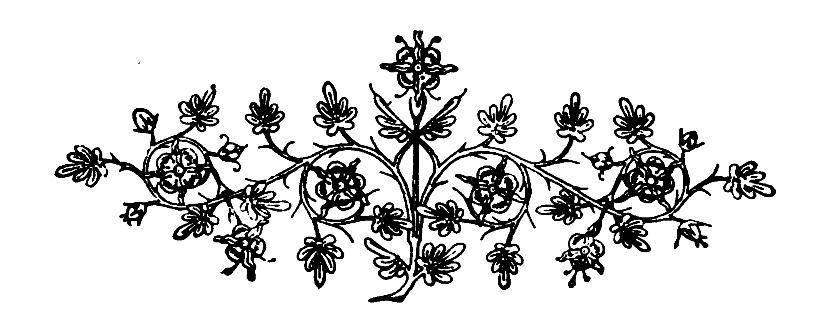
A l'étage le plus élevé du monastère, le Père Gardien me conduisit à une petite fenêtre, observatoire aérien, d'où l'on aperçoit, tout près, Fiesole, et plus loin, Florence. Là-bas dans la brume qui enveloppe la grande cité toscane, je crus apercevoir les Uffizi, les Pitti, l'Académie, ces Palais merveilleux que je visitais hier, ces musées, rois des musées du monde.

Pénétrant par la pensée dans ces longues et brillantes galeries, je revis défiler sous mes yeux tous les peintres de la Madone: les Giotto, les Botticelli, les Pérugin et Raphaël lui-même.

Puis, de mon observatoire aérien, j'évoquai devant moi les toiles d'Angelico, de cet Angelico qui, sur cette montagne même, avait, dix-huit années durant, puisé dans la prière des inspirations si pures; et, comparant ses Vierges toutes célestes aux gracieuses Madones de ses rivaux: « Angelico, m'écriai-je tout ravi, autant cette cime resplendissante de Fiesole domine les mamelons que j'aperçois dans la plaine, autant votre œuvre mystique domine l'œuvre de vos émules! »

---

1. Rio, *Art chrétien*, pages 268, 270.





Chapitre Sixième.

LA SAINTE VIERGE, VINCI ET MICHEL-ANGE.

Nous sommes en pleine Renaissance. D'après quelques lignes, écrites aux précédents chapitres de cet ouvrage, plusieurs de nos lecteurs s'attendent peut-être à certaines sévérités de notre part envers les peintres de la Madone au XVIe siècle.

Non ; nous réserverons nos sévérités pour les peintres italiens du XVIIe siècle, qui, reniant les traditions de leurs ancêtres, éveilleront, jusque dans des peintures religieuses, des impressions peu avouables.

Quant à ces génies qui s'appellent Vinci, Michel-Ange et Raphaël, qu'ils veuillent bien recevoir dès maintenant le tribut d'admiration qui revient au génie. Qu'ils soient remerciés d'avoir peint sur la toile, d'avoir fait jaillir du marbre des Madones aussi belles.

Si, au cours de cette étude, nous nous permettons, une fois ou l'autre, de regretter qu'à ces formes si parfaites, tel de ces peintres n'ait pas joint une pensée plus élevée : que, dans cette beauté si véritablement humaine, il n'ait pas infusé une âme plus céleste, cette âme qu'Angelico savait créer, c'est la seule restriction que nous croirons pouvoir faire à nos éloges.

Léonard de Vinci fut un homme extraordinaire. « Dès la fin du XVe siècle [1], moitié par déduction, moitié par divination, il avait entrevu et pressenti les vrais principes de la philosophie naturelle et les applications merveilleuses qu'on pouvait en faire un jour, comme la pesanteur de l'air et la construction du baromètre, l'élasticité de la vapeur et son emploi dans les machines de guerre, l'usage du pendule pour mesurer le temps. » Il fut géologue, orfèvre, sculpteur... Pour nous, il fut mieux encore ; il fut, et de manière éminente, peintre de la Vierge.

Sa première Vierge, aujourd'hui disparue, est la *Vierge à la carafe* [2], où l'on admirait beaucoup, paraît-il, *les gouttes de rosée sur des fleurs*. Espérons que cette œuvre avait d'autres mérites que celui-là.

La galerie des Offices, à Florence, conserve une *Annonciation*, attribuée à la jeunesse de Léonard. On y admire le mouvement, plein de souplesse et de dignité, de l'ange agenouillé devant la Vierge. Bien pure aussi est la physionomie de Marie.

---

1. Rio, *Art chrétien*, tome III, pages 33 et 34.
2. Ce tableau qui avait appartenu à Clément VII, est cité par d'Argenville, comme se trouvant encore de son temps au Vatican. (*Abrégé de la vie des peintres*, tome Ier, page 148.)

La plus admirable, la plus intacte des Madones exécutées à cette époque est sans contredit [1] celle de « *La Sainte Famille* du Palais Litta, à Milan, qui avait jadis appartenu au Vénitien Michel Contarini, et dont la perfection technique, indépendamment de ses autres genres de mérite, a fait supposer que l'artiste avait subi momentanément l'influence de Jean Van Eyck. Il n'y a pas de langage descriptif qui puisse donner une idée de la grâce et de l'harmonie de cette composition, de la suavité d'expression dans le visage de la Vierge offrant son sein à l'Enfant Jésus, de la beauté du coloris, de la transparence des demi-teintes, de la finesse du pinceau dans les moindres détails, de la fermeté du modelé, qui donne aux figures l'apparence d'avoir été coulées d'un seul jet. »

L'Angleterre possède plusieurs Madones de Léonard. Celle de la collection Bromley ne laisse rien à désirer. Admirez-y « le choix [2] si judicieux des couleurs, le ton et le modelé des chairs, la perfection du clair-obscur, l'incroyable finesse de pinceau dans le tissu du voile et dans celui de la voilette que l'Enfant Jésus tient dans sa main, en un mot, tout ce qui peut concourir à la production d'un véritable chef-d'œuvre [3]. »

Bien gracieuse encore est la *Sainte Famille* de lord Ashburton. « ...Il est impossible [4] de juger froidement cette composition où toutes les figures respirent une suavité céleste, et où l'on voit l'Enfant Jésus, endormi doucement dans les bras de la Vierge, pendant qu'un Ange, d'une beauté ravissante, tire la couverture de son lit... »

En 1500, Louis XII s'empare du Milanais. Il fait servir sa victoire à sa piété, et fait à Vinci une commande de tableaux.

La lettre de l'ambassadeur Pandolfini à la Seigneurie de Florence nous fait connaître les sujets choisis par le roi. C'étaient les sujets favoris de Léonard : « La Vierge avec l'Enfant [5].

C'est encore une Madone, une Madone colossale que notre peintre représente vers la même époque, sur la façade de la demeure de son cher Melzi, à Vaprio. C'est ainsi qu'il paya de retour la bonne hospitalité reçue sous le toit de son ami. La Vierge est toujours là, noircie par le temps, mais majestueuse encore [6].

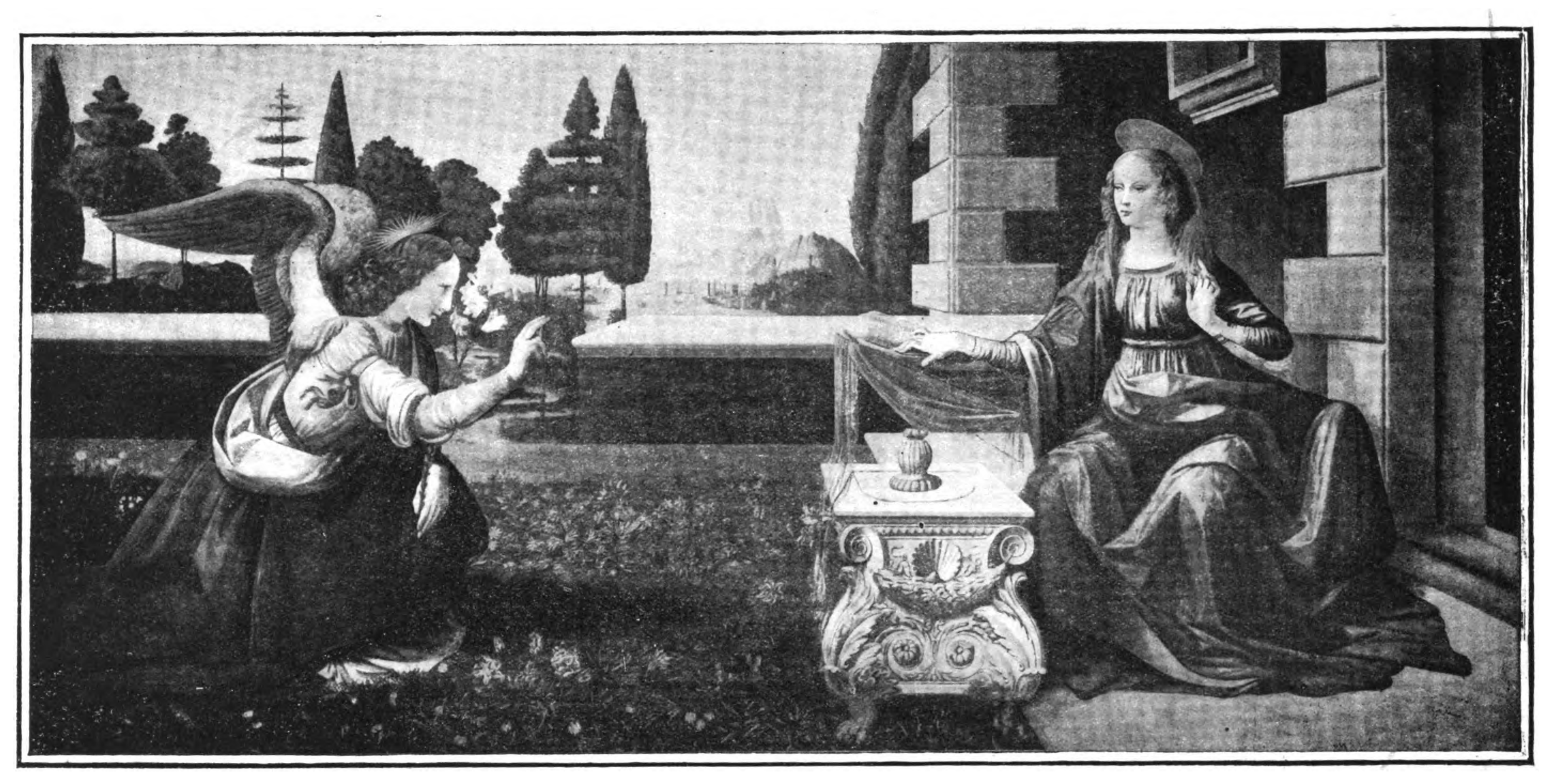
La plus merveilleuse des Madones de Léonard, c'est la *Vierge aux rochers* [7]. « La Vierge [8] est une femme aux cheveux dénoués ; l'Ange est un jeune garçon d'une beauté à la vérité extrêmement fine et pure, mais nullement faite, semble-t-il, pour mériter les équivoques louanges dont de faux libérateurs l'ont gratifiée ; le Jésus et le saint Jean sont deux enfants, pris très au naturel de leur chair potelée, de leurs joues rondes, en des attitudes que l'artiste, par une merveille de tact, a rendues pieuses et grandes sans cesser de les laisser vraiment enfantines. Dans tout cela, pas un luxe matériel, pas d'orfévrerie, pas d'auréoles, pas de mouvements symétriques, pas de symétries de tons, pas d'or, pas de broderies, pas d'architectures, rien, en un mot, de ce que nous avons été jusqu'ici habitués à voir ; tout au plus les ailes de l'Ange, et encore on ne les voit pas tout d'abord ; rien que des mouvements et du modelé. Et encore pas de mouvements réels, copiés d'après la nature, mais des mouvements inventés d'après elle. Ces mains de la Vierge, l'une tenant tendrement l'épaule du petit saint Jean, l'autre s'élevant au-dessus de la tête de Jésus : cette main, cette longue main de l'Ange, pointée vers le saint Jean, ce sont là des trouvailles inexplicables, des vérités irréelles. Tout ce qui, dans le

---

1. Rio, *Art chrétien*, tome III, page 86.
2. Idem, *Art chrétien*, page 88.
3. Ce tableau faisait partie de la collection du cardinal **Fesch**.
4. Rio, *Art chrétien*, page 88.
5. Idem, *Art chrétien*, tome III, page 134.
6. Idem, *ibidem*.
7. Le tableau existe à deux exemplaires, à peu de chos près aussi célèbres l'un que l'autre, celui du Louvre et celui de la *National Galery*. Nous reproduisons le premier.
8. **A. Alexandre.** *Histoire populaire de la peinture*. Ecole italienne, pages 188, 189 et 190.



LA VIERGE AUX ROCHERS, par Léonard de Vinci. — Musée du Louvre.



L'ANNONCIATION, par Léonard de Vinci. — Galerie des Uffizi, à Florence.

tableau d'un autre homme, apparaîtrait comme une idée tourmentée, un heurt et une gêne de lignes, une gaucherie d'attitudes, devient ici une nouveauté et un attrait, une éloquence. Puis, dans le seul choix, dans la seule création des types, Léonard s'est révélé. Il a trouvé une pureté nouvelle, ce qui semblait impossible après les délicieux peintres que nous avons vus, après Fra Angelico ; et cette pureté, qui a l'attraction du mystère, on ne se lasse jamais de la contempler ; toujours elle participera de deux extrêmes qui paraissent peu faits pour s'allier, l'extrême douceur et l'extrême puissance. »

Le critique d'art vient de rapprocher à bon droit Vinci d'Angelico. Les deux peintres, c'est leur gloire, peuvent être mis en parallèle. Tous deux ont une grande piété dans leur composition, Vinci l'emporte par la perfection de la beauté humaine ; Angelico, par l'idée plus céleste.

Plus heureux que Raphaël, Vinci eut des disciples, moins grands que leur maître, mais grands encore. Comme lui, ils aimaient à payer à la Vierge le tribut de leur pinceau.

Ambrogio Borgognone peint pour l'église du Saint-Esprit, à Bergame, sa fameuse *Assomption* (1508). L'expression extatique des personnages la rend digne de figurer à côté des plus beaux tableaux, produits de l'école Ombrienne.

Bernardino Luini vivait à Milan, à une époque de calamités publiques. « C'est là ce qui explique [1], nous dit Rio, la douce et profonde mélancolie de ses têtes de Vierges... Ici, l'Enfant Jésus est pressé tristement contre le sein de sa Mère... Là, on voit la Vierge, fixant sur son Fils un regard plein de douloureux pressentiments. »

Bien pieuses, bien dignes du disciple de Léonard, sont encore l'Adoration des Mages et l'Adoration des Bergers, que nous gravons ici.

« Il fut un temps où l'on était tenu, sous peine de déchéance, de se livrer à des transports d'admiration conventionnelle, devant la *Nuit* du Corrège, quand on visitait la galerie de Dresde. » Aujourd'hui encore, un critique d'art [2] voit dans « ce tableau merveilleux, la synthèse des figurations de la Nativité. » D'après lui « le Corrège marque, avec la *Nuit*, le terme d'un long chemin parcouru par l'art.. » Nous ne partageons pas cet enthousiasme. Amateur de la grâce avant tout, le Corrège en mit partout, mais une grâce tout humaine, une grâce parfois sensuelle.

« Pour ceux qui cherchent [3] dans la peinture, le genre de délectation que donnent la gracieuse ondulation des lignes, le charme du sourire féminin, l'harmonie des couleurs entre elles, les contrastes habilement ménagés, la magie du clair-obscur, les gradations bien nuancées dans les reflets et les passages d'une teinte à une autre, en un mot, tous les artifices qui tiennent à une perception, exceptionnellement délicate, de la grâce et de la lumière, pour ceux-là Antonio Allegri est sans contredit le premier des peintres ; mais il n'en est pas de même pour ceux qui cherchent, dans les œuvres d'art, soit la réalisation approximative d'un idéal quelconque, soit un mode de consécration des grands souvenirs ou des grandes espérances. »

Nous sommes de ceux qui cherchent l'idéal dans les œuvres d'art, et le céleste dans les œuvres religieuses. Voilà pourquoi nous ne rangerons jamais le Corrège parmi les grands peintres de la Vierge.

Combien nous lui préférons, comme peintre de la Madone, *Gaudenzio Ferrari*, cet autre disciple de Vinci !

1. Rio, *Art chrétien*, tome III, pages 224 et 225.
2. Venturi, *La Madone*, page 248.
3. Rio, *Art chrétien*, tome III, pages 239 et 240.





Musée du Louvre. — L'ADORATION DES MAGES, par Bernardino Luini, gravure de M. Laly (Phot. Braün et Cie).

Regardez sa délicieuse *Annonciation*. Quelle grandeur dans le style! quelle variété d'expression! quelle noblesse d'attitude! quelle piété surtout dans l'Ange et dans la Vierge!

Tout est céleste ici; rien de sensuel, rien de troublant. Je comprends, en regardant ce tableau, que Lomazzo ait pu dire de son maître : « Nul n'a rendu [1] aussi parfaitement que Gaudenzio les affections de l'âme. Il a été le premier à expliquer la manière d'exprimer dans les visages des saints, la contemplation des choses célestes. »



LA PIETÀ DE MICHEL-ANGE. — Rome.

Michel-Ange fut architecte, peintre et sculpteur. Architecte, peintre et sculpteur, il fut l'ouvrier de la Sainte Vierge, ouvrier de génie.

Au Nord-Est de Rome, s'élevaient encore au XVI[e] siècle les Thermes de Dioclétien. Pie IV voulut transformer en monument chrétien ces débris du paganisme. Il eut recours à Michel-Ange. L'artiste eut vite élaboré les grandes lignes de son plan. Toutes les dépendances des Thermes étaient jadis des rendez-vous de plaisirs malsains. L'expiation va

Lomazzo, *Idea del tempio della pittura*, page 51; cité par Rio, *Art chrétien*, tome III, page 209.



régner là où régnait l'orgie. Un couvent de Chartreux va s'élever, séjour de vie pure et d'austère pénitence.

Au milieu de l'édifice païen se dressait le *Tepidarium*, salle immense où l'empereur et sa cour venaient assouplir et reposer leurs membres, dans les douces et molles jouissances d'une atmosphère tiède et vaporeuse, produite à grands frais.

C'est là que Michel-Ange construit Sainte-Marie des Anges, temple imposant (1), où deux vastes nefs se coupent en forme de croix grecque. C'est là que les fidèles viendront, dans la suite des âges, assouplir leurs âmes dans les exercices de la prière, et fortifier leur cœur pour les luttes de la vie.

Architecte de la Vierge, Buonarotti fut aussi son peintre. *L'Annonciation, la Vierge avec l'Enfant endormi sur ses genoux* sont connues par les reproductions qui en ont été faites. L'artiste y fait preuve de science anatomique plus que de science religieuse. J'aimerais à voir dans les Vierges moins de muscles et plus de piété.



VIERGE AVEC L'ENFANT, par Sansovino.
Musée du Louvre.

C'est le ciseau de Michel-Ange, et non son pinceau, qui paya à la Mère de Dieu le tribut de son génie. Je ne parle que de ses premières statues de la Madone, si belles soient-elles. Je passe sous silence la *Sainte Famille* de Doni, et la *Madone de Bruges*, et les deux Vierges que conservent le Musée national de Florence et l'Académie de Londres. J'arrive du coup au chef-d'œuvre, à la *Pietà* (2) de Saint-Pierre de Rome.

« C'est Michel-Ange (3), nous dit excellemment Venturi, qui donne le plus de grandeur et de gravité à la douleur de Marie. Une ombre diaphane et légère tombe sur l'auguste front et les yeux clos de la Mère abattue ; son sein est baigné de lumière ; sa main gauche, prête à s'ouvrir et à s'étendre tristement, suit seule le mouvement intérieur de cette âme si pleine de son deuil et de l'immense sacrifice de son Fils. Sa bouche se ferme pour ne pas gémir ; à peine la robe se soulève-t-elle sous les battements de ce cœur en détresse, qui voudrait rompre la prison de son corps. La noble et forte Femme sent bien qu'en perdant son Fils, elle a aussi perdu sa propre raison d'être ; mais elle sent aussi le mystère de la Rédemption humaine et l'accomplissement des Prophéties par la volonté de Dieu. »

A l'exemple du maître, plusieurs artistes de la Renaissance tentent de faire revivre dans le marbre les traits de la Madone. Le musée du Louvre conserve la jolie sculpture polychrome de J. Sansovino, représentant la Vierge avec l'Enfant. Le musée de Berlin possède du même ciseau plusieurs Madones en bas-relief et en haut-relief.

Sur les portes de la cathédrale de Pise, vous pourrez admirer un joli bas-relief, œuvre

1. Vantivelli, vers le milieu du XVIIIe siècle, bouleversa l'œuvre de Michel-Ange.
2. Elle est de 1428.
3. *La Madone*, page 362 et sqq.



L'ANNONCIATION,
par Gaudenzio Ferrari. — Galerie royale de Berlin.



LA VIERGE A L'OISEAU. — École de Sienne (XVIe siècle).

de Jean de Bologne. C'est une Annonciation gracieuse, avec cette devise en exergue : RORE CŒLESTI FÆCUNDOR.

Sienne restait fidèle à ses vieilles traditions, dans ses sculptures comme dans ses peintures. Elle est moins anatomique et plus pieuse. Admirez la *Vierge à l'oiseau*, joli bas-relief du XVIe siècle, découvert il y a quelques années. C'est d'une naïveté charmante.

L'Italie n'avait pas alors le monopole de ces sculptures. En France aussi, le marbre et la pierre prenaient vie en l'honneur de Notre-Dame. Et dans la France, Troyes est peut-être la ville qui renferme le plus de sculptures religieuses datant de la Renaissance ; presque toutes ses églises en sont dotées : La Madeleine a son fameux jubé ; Saint-Pantaléon a son groupe célèbre de *saint Crépin et saint Crépinien ;* Saint-Nicolas a sa très gracieuse *Présentation de la Vierge ;* Saint-Jean surtout a sa très somptueuse *Visitation*, dont le savant M. C. Fichot[1] a pu dire qu'elle est « un des plus beaux et des plus admirables groupes de la sculpture française au commencement du XVIe siècle. » Ecoutons la description que nous en fait le docte archéologue.

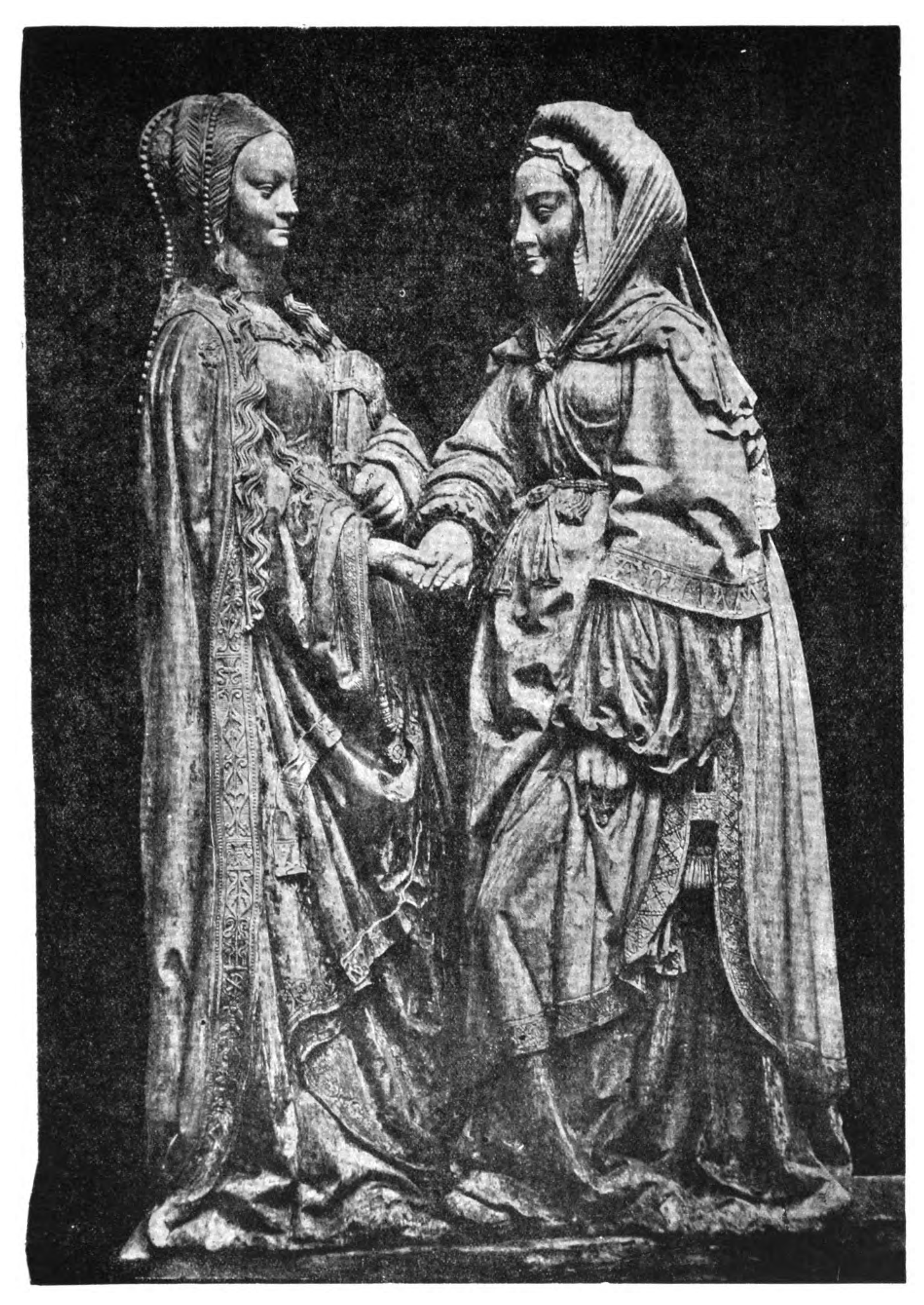
« Les deux statues sont richement vêtues. La Sainte Vierge porte une coiffure brodée de perles et de pierres précieuses ; les bandeaux de sa belle chevelure se déroulent en spirales jusqu'à mi-corps ; son manteau est fixé sur ses épaules par une cordelière ornée de pierreries, et la bordure est décorée d'arabesques, empruntées à la Renaissance italienne... Cette bordure du manteau porte un blason à peine visible, sur lequel on distingue un marteau au milieu de deux ciseaux. A sa riche ceinture est pendu un rosaire qui se termine par un riche médaillon. Elle tient un livre de la main gauche.

« Sainte Elisabeth est vêtue d'un costume plus sévère, qui répond à son âge. Elle est coiffée d'un bourrelet fixé par deux barbes, qui se réunissent sur la poitrine par une fibule antique. Sur le devant de cette coiffure sont de riches cabochons de pierres précieuses. La bordure des manches de dessus porte, en lettres onciales, quelques mots du *Magnificat :* On lit : ANIMA MEA DOMINUM. Sur le côté gauche, la robe est entr'ouverte et laisse apercevoir un trousseau de clefs et une très belle aumônière. »

Ce groupe, presque grandeur naturelle, est, on a pu le dire sans exagération, « un chef-d'œuvre de goût et de distinction[2] ». C'est une des plus gracieuses sculptures que la France du XVIe siècle ait offertes à Notre-Dame.

1. *Statistique monumentale du Département de l'Aube.*
2. *Ibidem.*





LA VISITATION, groupe en marbre du XVIe siècle. — Église Saint-Jean, à Troyes.



LA PRÉSENTATION DE LA VIERGE AU TEMPLE.
Bas-relief en pierre, de la fin du XVIe siècle. — Église Saint-Nicolas à Troyes.



Chapitre Septième.

LA SAINTE VIERGE ET RAPHAEL.

Un grand penseur moderne (1) a écrit : « S'il y a eu sur la terre douze grands poètes, Raphaël est du nombre. S'il n'y en a eu que six, il en est encore, cet enfant du ciel des cieux qui a donné au monde tant d'êtres charmants, tant de créatures idéales vivantes, qui a versé dans le trésor de la pensée humaine tant de corbeilles d'immortelles fleurs ! Quel esprit a fait plus de rêves sublimes ? Quels yeux ont mieux vu le mystère de la terre et du ciel, la beauté ? et quelle main plus doucement victorieuse a su mieux saisir les visions célestes et leur donner un corps ? En dehors des révélateurs qui sont venus et qui ont parlé positivement de la part de Dieu, rien n'est plus grand que Raphaël d'Urbin ; rien n'est davantage ce divin phénomène, ce sens supplémentaire du genre humain qu'on appelle le génie. »

Louis Veuillot a dit le mot : Raphaël est un poète. Vingt années durant, son pinceau écrivit des poésies, poésies mystiques, poésies religieuses, poésies humaines. Il écrivit le drame et l'épopée, l'ode et l'idylle. N'est-ce pas un véritable drame que ces fresques des Chambres Vaticanes, qui s'appellent *Héliodore chassé du temple* et l'*Incendie du Bourg ?* N'avons-nous pas deux épopées sublimes, dans la *Dispute du Saint-Sacrement*, triomphe de la Religion, et dans l'*Ecole d'Athènes*, triomphe de la science ? Le chant lyrique, mais vous l'entendez retentir sans cesse dans l'œuvre de Raphaël. Il s'échappe des lèvres et du luth de *sainte Cécile*, il jaillit de chacun des coups de pinceau qui firent la *Vierge de Saint-Sixte* et la *Transfiguration*. Et l'idylle ? L'idylle, elle est dans toutes ces *Saintes Familles*, si pures, si fraîches, si naïves ; dans toutes ces scènes ravissantes qui semblent des scènes du Paradis terrestre, « *quand il était sans reptiles* », comme dit Louis Veuillot : elle est dans ces toiles qui nous montrent, sous les yeux ravis de ses parents, l'Enfant Dieu, à cheval sur un mouton, ou jouant avec un oiseau.

Enfermé dans les limites d'un chapitre, nous ne pouvons étudier ces poésies si variées. Nous nous contenterons d'étudier, et encore très rapidement, quelques-unes des *poésies mariales* de Raphaël.

C'est une poésie mariale bien belle déjà et bien mystique, que le *Couronnement de la Vierge !* On est stupéfait en songeant que le poète n'avait que vingt ans quand il l'écrivit.

« Le tableau se compose (2) de deux parties distinctes. L'une, en quelque sorte ter-

1. Louis Veuillot, *Rome pendant le Concile*, tome Ier, page 219. Palmé. 1872.
2. Eugène Müntz, membre de l'Institut, *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps*, page 48.

restre, comprend les Apôtres rangés autour du tombeau de la Vierge, absolument comme dans les *Assomptions*. L'autre nous montre le Christ assis sur les nuages, au milieu d'une gloire d'Anges, et posant une couronne sur la tête de sa Mère. Plusieurs des Apôtres lèvent les yeux et aperçoivent le couple divin, placé au-dessus d'eux. Il n'en faut pas davantage pour relier les deux scènes et pour donner à la composition une unité parfaite. Le moment, représenté par Raphaël, est celui où les Apôtres sont arrivés devant le tombeau de Marie. Plusieurs d'entre eux s'aperçoivent avec émotion qu'il est vide ; leurs regards plongent dans le sarcophage dans lequel les lis et les roses ont remplacé le corps de la Vierge. Tandis que les uns, parmi eux saint Paul, sont absorbés par la surprise, les autres, notamment ceux qui sont placés aux deux extrémités, ainsi que saint Thomas, tenant la ceinture de la Vierge, ont cherché dans les cieux l'explication du mystère. Leurs regards s'arrêtent avec une joie indicible sur le spectacle qui s'offre à eux.

Dans le *Couronnement de la Vierge*, Raphaël se montre encore disciple du Pérugin. Il y est fidèle aux vieilles traditions de l'école d'Ombrie, traditions de foi religieuse et de mysticisme chrétien.

La pinacothèque du Vatican renferme, en trois compartiments, trois scènes plus petites de la vie de la Sainte Vierge : *l'Annonciation*, *l'Adoration des Mages* et *la Présentation au Temple*. Ce sont là encore des sujets familiers aux peintres de l'Ombrie. Mais Raphaël, en les traitant, commence à être moins Pérugin et plus lui-même.

Müntz, un fervent de la Renaissance, un enthousiaste du peintre d'Urbin, va encore nous décrire ce gracieux tableau.

« La scène (1) où Marie reçoit du messager céleste l'assurance de sa grandeur future se passe sous un portique vaste et élégant, supporté par des colonnes à chapiteaux corinthiens. L'air circule librement au milieu de cette belle et harmonieuse architecture, déjà tout imbue des principes de la Renaissance ; le paysage profond et limpide, qui s'étend au fond, ajoute encore au calme, à la sérénité, à l'ampleur de la composition. Un tel cadre était bien propre à faire valoir les figures. Aussi, pour intéresser le spectateur, Raphaël n'a-t-il pas eu besoin de multiplier les personnages. A droite, la Vierge assise, un livre sur ses genoux, inclinant doucement la tête, pleine de candeur et de résignation; à gauche, l'Ange s'avançant vers elle d'un pas rapide, et comme transporté de joie ; au fond, dans les airs, le Père éternel confirmant la promesse faite par le messager. Tels sont les seuls acteurs de cette scène, à la fois si complète et si harmonieuse.

« Dans l'*Adoration des Mages*, Raphaël s'est servi de ressources plus variées...

« A droite, près d'une hutte en ruine, est assise la Vierge, tenant sur ses genoux l'Enfant divin, auquel un des Rois offre de riches présents. Derrière le groupe principal, Raphaël, par une de ces inspirations hardies qui lui étaient familières, a placé trois bergers. La simplicité de leur costume, la pauvreté de leur offrande (un agneau), contrastent avec la pompe des trois Rois. Mais leur hommage sera-t-il moins bien accueilli de celui qui s'est fait, sa vie durant, le champion de la pauvreté et de l'humanité ?

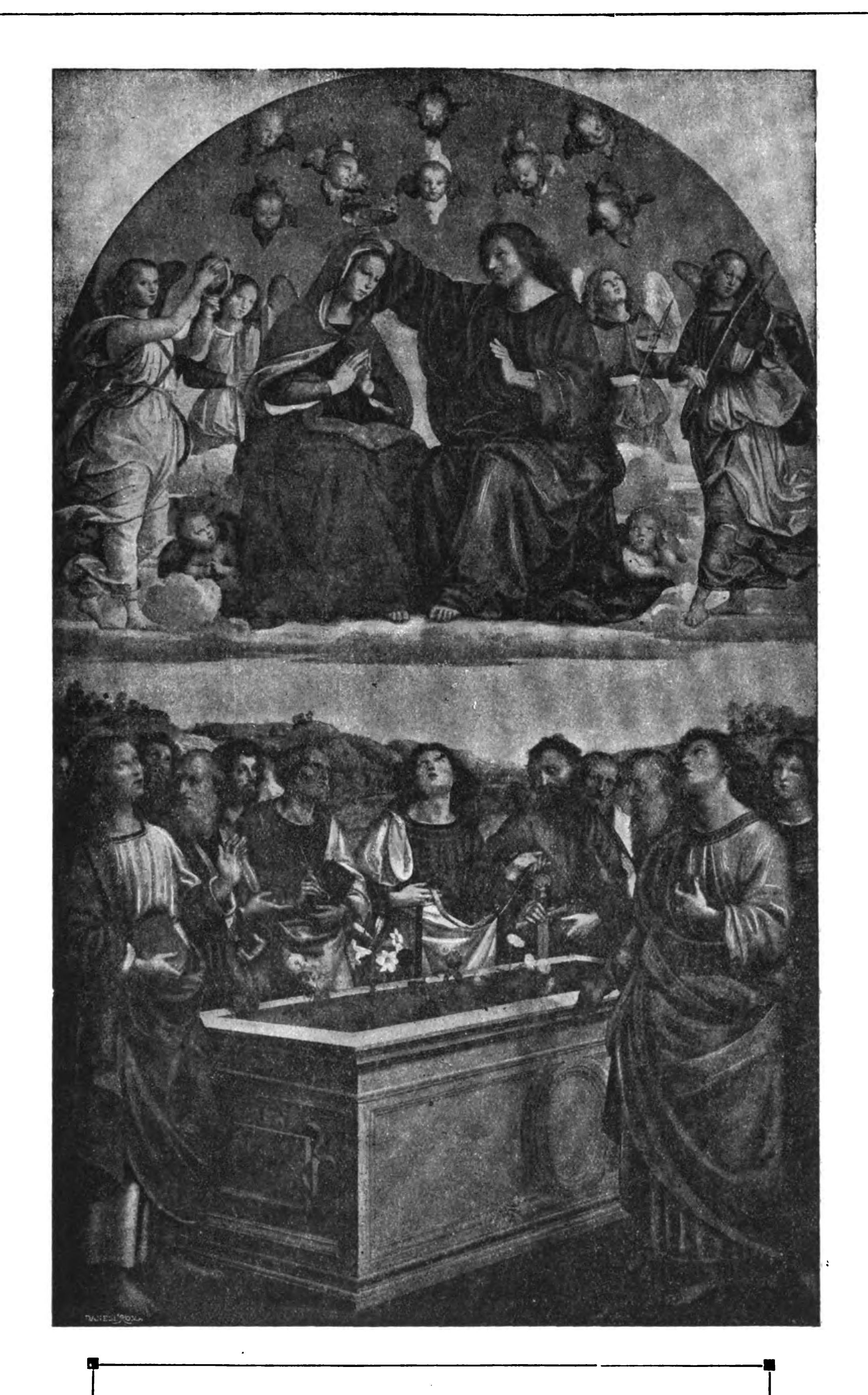
« Jusqu'alors les deux scènes, l'Adoration des Mages et celle des Bergers, avaient d'ordinaire été représentées isolément. En les rapprochant, Raphaël montrait combien il avait pénétré le sens de l'Evangile, combien il savait dégager dans l'interprétation de ces belles pages, le côté touchant et humain...

. . . .

« Pour le troisième et dernier compartiment, la *Présentation au Temple*, Raphaël a fait choix, comme pour l'*Annonciation*, d'une architecture à la fois simple et imposante, appartenant cette fois à l'ordre ionique....

1. E. Müntz, *Raphaël*, pages 50, 51 et 52.





LE COURONNEMENT DE LA VIERGE, par Raphaël. — Rome.

... Au centre de la composition se tient le vieux Siméon, le seul personnage qui soit nimbé ; il prend le Nouveau-Né, que Marie lui présente, avec un geste d'une grâce, d'une modestie touchantes. Mais l'Enfant a peur de l'étranger ; il se retourne tout anxieux vers sa Mère, et lui tend ses petits bras comme pour implorer son secours. Que voilà bien un de ces traits saisis sur le vif, et qui révèlent chez Raphaël de rares facultés d'observation ! Saint Joseph, réservé et recueilli comme à l'ordinaire, complète le groupe central dont l'ordonnance est irréprochable. Aux deux extrémités de la composition se tiennent, à gauche, les hommes, à droite, les femmes ; l'une de celles-ci porte l'offrande traditionnelle, les tourterelles. Les costumes sont encore du XV[e] siècle. Souliers rouges, noirs ou verts ; coiffure de feutre aux formes bizarres, longs manteaux. Mais cette infraction aux lois de l'histoire, ce manque de couleur locale, cet anachronisme, comme on dirait aujourd'hui, sont loin de déparer cette œuvre à la fois naïve et savante, qui est plus qu'une promesse, qui est déjà un gage. »

Si les scènes religieuses que Raphaël vient de dérouler devant nous, sont une promesse, le *Sposalizio* ou *Mariage de la Vierge* en est la pleine réalisation.

Ce tableau, aujourd'hui admiré au musée de Brera, à Milan, fut exécuté en 1504. Raphaël avait vingt et un ans.

« Le *Sposalizio* de Raphaël, nous dit Monsieur Gruyer dans son beau travail [1], est une répétition du *Mariage de la Vierge* peint par Pérugin pour la cathédrale de Pérouse, avec une réminiscence de la Vierge du *Sposalizio* de *Santa Maria Nuova* à Fano. La disposition générale est celle qu'adopta Pietro Vannucci pour le premier de ces tableaux. Seulement la grandeur du cadre est notablement réduite, et les figures sont plus petites que demi-nature. De plus, les deux groupes sont interposés : la Vierge et les femmes qui la suivent, au lieu d'être à droite, sont à gauche ; saint Joseph et les hommes qui l'accompagnaient, au lieu d'être à gauche, sont à droite. Nous verrons quel avantage il y eut à cette interposition.

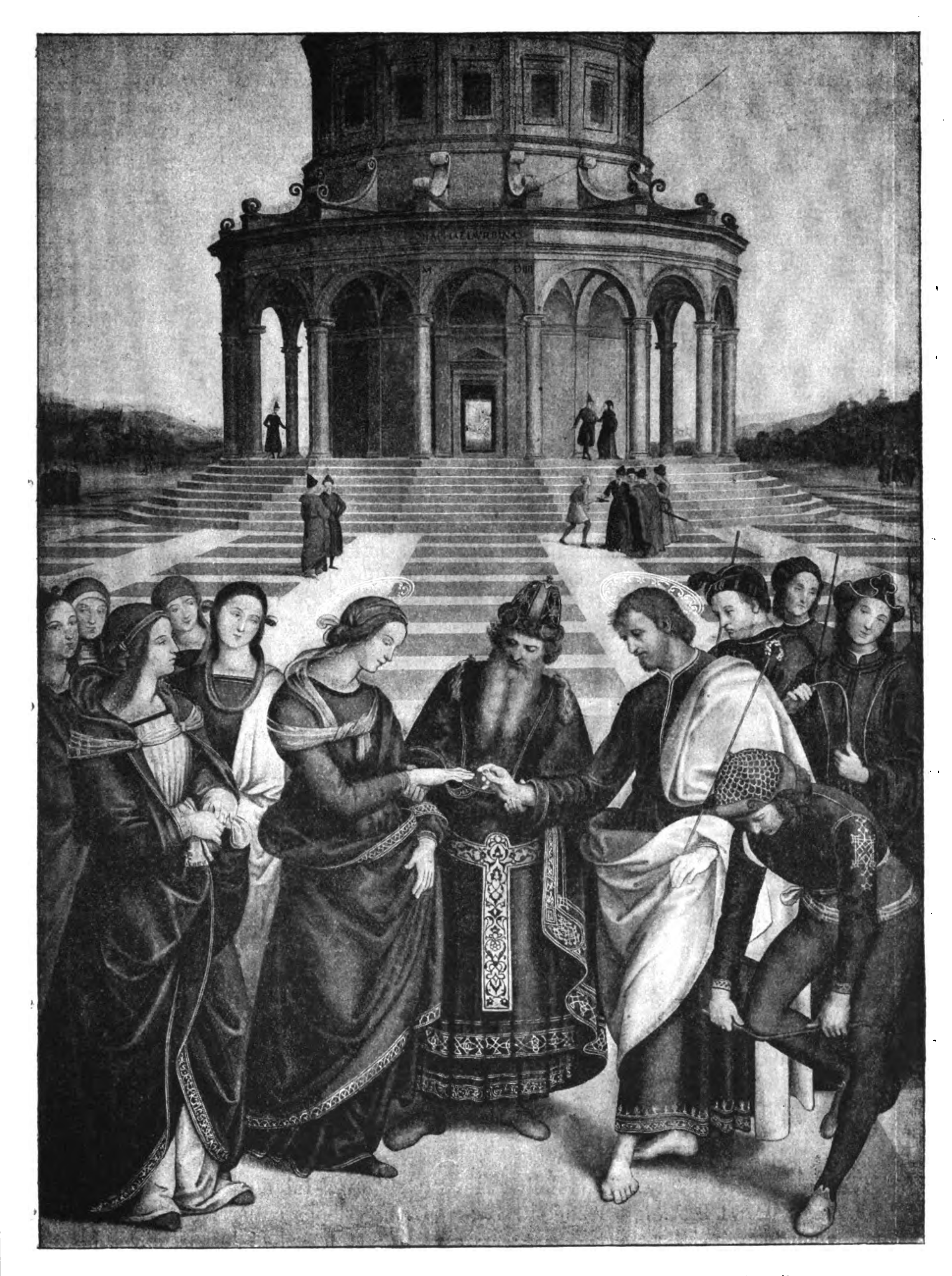
« En s'appropriant la composition de son maître, Raphaël l'a transformée au point de la rendre méconnaissable. La disposition matérielle est seule conservée, l'âme est transfigurée. En rapetissant le cadre, il a tellement agrandi l'idée, que là où tout à l'heure nous ne voyions que l'agréable peinture d'une légende apocryphe, nous sommes forcés de reconnaître les personnages réels, vivants, éternels de l'Evangile.... Raphaël manifeste ici, sans éclat, mais avec une autorité souveraine, son incomparable originalité. Il en prend possession d'une manière incontestable et définitive. Rien de semblable n'avait été peint avant lui, rien de semblable n'a été peint que par lui. Il se révèle, dès sa vingtième année, comme le plus grand et le plus pur des maîtres. Ce n'est pas une vierge qu'il nous montre, c'est la Vierge. « C'est la Vierge sans péché, de qui naîtra bientôt sans péché celui qui devait effacer les péchés du monde. »

« Au point de vue de la beauté, chacun des traits est irréprochable, et la pureté d'expression est telle, qu'elle fait oublier la beauté. On peut lui appliquer la parole de l'Ecclésiaste : *Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata*... « Elle s'est dévouée au Christ, pour lui être vierge, dit encore saint Bernard, et elle s'est désignée par là, sans le savoir, pour lui être sa Mère. » La pudeur avait illuminé son front, ajoute Gerson, la bonté avait répandu la suavité sur ses lèvres, la décence s'était posée sur ses joues, la modestie avait paré son corps d'un charme divin... Tout cela se reconnaît dans la *Vierge du Sposalizio* de Raphaël. Il semble que l'image de Dieu se soit réfléchie déjà sous sa forme la plus pure dans la femme privilégiée qui bientôt sera le sanctuaire de la beauté par excellence.

« Regardons derrière nous, et pour mieux comprendre la valeur de chacune des par-

1. Gruyer, *La Madone de Raphaël*. Nous faisons à cet ouvrage plusieurs larges emprunts.





LES FIANÇAILLES DE LA SAINTE VIERGE. — Raphaël. — Musée Brera, à Milan.

ties du tableau de Raphaël, redescendons jusqu'à la partie correspondante dans le tableau de Pérugin. Pour s'orienter et connaître où l'on est, il faut savoir d'où l'on est parti.

« L'arrangement des cheveux de la Vierge, l'ajustement des draperies d'une invention pauvre et d'un aspect monotone dans le tableau du musée de Caen, sont, dans le tableau de la galerie Brera, d'une élégance pleine de sobriété, on pourrait dire de virginité, que Raphaël lui-même pourra seul reproduire encore. Le voile, qui se mêle aux bandeaux de la chevelure, flotte sur l'épaule droite et vient se nouer sur la poitrine, où il rompt avec beaucoup de bonheur l'uniformité du corsage, uniformité malencontreuse chez Pérugin. Le manteau est retenu sur l'épaule gauche et découvre complètement le bras droit. En renversant le tableau de son maître, Raphaël s'est placé dans des conditions pittoresques très préférables. C'est sur la Vierge que se concentre l'intérêt d'une pareille composition, cela est incontestable ; donc tout doit être subordonné à la Vierge, tout doit être conçu en vue de mettre son geste en pleine évidence. Or, c'est le bras droit de l'épouse qui, en s'avançant vers l'époux, décide du mouvement de toute la figure et presque de l'effet du tableau. Eh bien, ce bras que Pérugin relègue et cache sur un second plan, de manière qu'on n'en puisse voir que l'avant-bras, Raphaël le découvre et le met en pleine lumière. De là, chez l'un beaucoup d'hésitation, d'incertitude, même une certaine gaucherie ; chez l'autre, au contraire, beaucoup de franchise et de clarté. De plus, le bras et la main gauches de la Vierge, que Pérugin ne sait comment placer, s'effacent dans la figure de Raphaël, et trouvent leur fonction naturelle en retenant le manteau, dont la draperie prend alors un développement plus logique et plus ample...

« La main qui va recevoir l'anneau était d'un mouvement indécis et d'un dessin tourmenté dans la peinture de Pietro Vannucci, et elle se présente maintenant avec autant d'élégance que de simplicité. Enfin Raphaël, en allongeant la robe de la Vierge et en modifiant la forme de cette robe à la hauteur des épaules, a imprimé à toute la figure une noblesse qu'on ne lui connaissait point. Telles sont les causes principales qui différencient ces deux images de la Vierge, et qui établissent de l'une à l'autre une distance pittoresque pour ainsi dire incommensurable.

« Derrière la Vierge, se retrouvent ses compagnes. Elles sont au nombre de cinq ; mais, au lieu d'être alignées les unes à côté des autres, elles forment un groupe distinct. Loin de nuire à l'importance de la Vierge, elles inclinent vers elle, par leur attention et leur respect, le respect et l'attention du spectateur...

« Du côté opposé, saint Joseph n'est plus le vieillard légendaire qu'a représenté Pérugin. A cet égard, Raphaël s'est presque constamment éloigné de la tradition, soit qu'il l'ait rejetée comme invraisemblable, soit qu'il l'ait jugée contraire aux conditions pittoresques du sujet. Il a compris l'époux de la Vierge sous les traits d'un homme qui incline vers la vieillesse, mais qui n'y est point encore parvenu. Il est vêtu d'une tunique de couleur sombre et d'un manteau plus clair jeté sur l'épaule gauche. D'une main, il tient la baguette couronnée de fleurs, et de l'autre main, il présente à la Vierge l'anneau nuptial...

« Nous reconnaissons, derrière saint Joseph, les cinq prétendants que nous avons vus dans la peinture du Pérugin, mais mieux ramassés, mieux groupés, plus à leur place, plus justes de mouvements, plus pénétrés de leur rôle secondaire, empiétant moins sur l'importance du personnage principal, formant surtout avec lui un accord plus complet. Dans cette partie du tableau, cependant, Raphaël ne s'est pas entièrement affranchi des modes de son temps. S'il a cherché, dans les têtes, l'effet moral et la passion inhérente au sujet, il n'a pas été, dans les ajustements, plus loin que la logique de ses contemporains, il a reproduit fidèlement leurs costumes et jusqu'à leurs allures. L'adolescent qui, sur le premier plan, brise sa baguette sur son genou, avec un mouvement plus juste, moins efféminé, plus énergique que chez Pérugin, a conservé la coiffe, le pourpoint et les



chausses de la fin du XV[e] siècle. L'autre jeune homme, qui, placé derrière saint Joseph, rompt aussi sa baguette entre ses mains, rappelle également, par l'élégance de sa coiffure, les compatriotes du Sanzio. Hâtons-nous d'ajouter que Raphaël a su dégager ces réminiscences de toutes les minuties, de toutes les recherches mesquines, de tous les ornements frivoles qui les font tant paraître chez son maître. Il a sagement fait aussi de supprimer les deux figures d'homme et de femme, vues de dos, qui se répondaient de chaque côté dans le tableau de Pietro Vannucci, et qui, en établissant une symétrie forcée, engendraient la monotonie.

« Quant au grand-prêtre, il occupe toujours le centre de la composition. Mais, au lieu de la pose immuable qu'il affectait dans les deux tableaux du Pérugin, il est placé dans une attitude qui répugne à l'immobilité. Il y a du mouvement, non seulement dans la tête, mais dans les épaules, dans les hanches, dans les jambes, dans toute la figure. Les traits du visage, qui étaient fort beaux et très impersonnels dans le tableau de Caen, prennent ici un caractère individuel et vivant, et en même temps un accent judaïque tellement prononcé, qu'on les peut admettre dessinés d'après un Israélite, contemporain du peintre. Les mains qui rapprochent l'une de l'autre les deux mains des époux, d'un dessin très sommaire chez Pietro Vannucci, sont étudiées avec le plus grand soin chez Raphaël. Quant au costume, il gagne en élégance, sans rien perdre de son caractère historique. C'est, comme coiffure, la tiare ; comme vêtement, la toge tombant jusqu'aux pieds, recouverte d'une chasuble, retenue à la taille par une ceinture enrichie de pierreries, et enfin l'éphod qui passe sur les épaules et couvre la poitrine...

« Le *Sposalizio* marque presque le début de Raphaël, et sur ce thème tant de fois répété depuis plus de deux siècles, l'art, qui n'avait pas su trouver le mot de l'énigme, n'aura plus désormais rien à dire. Giotto, Beato Angelico [1], Ghirlandaio, Pérugin, tous les plus grands peintres avaient épuisé leurs efforts, sans produire autre chose que de belles œuvres : Raphaël, nourri de la substance de ces maîtres, donne enfin l'œuvre elle-même. Il rend lumineuse la première obscurité de Marie. Il saisit tout à coup le caractère idéal de cette suave et virginale physionomie. Il montre la Vierge, humble, entre les plus humbles, revêtue de douceur, parée du calme de l'amour.

« La Sagesse s'est bâti à elle-même une demeure. » Voilà enfin une image qui justifie la parole de saint Paul, lorsqu'il dit : « Elle est une nouveauté créée par Dieu sur la terre. » Elle est en effet d'une nature infiniment supérieure à celle des vierges qui l'accompagnaient. C'est une créature élevée déjà par sa naissance au-dessus des hommes, et que bientôt la naissance de Dieu élèvera au-dessus des anges. Raphaël a effacé toute tache du front de la Vierge. Mariée à Joseph, elle demeurera l'épouse de Dieu, pour être bientôt la Mère du Verbe. Ses traits reflètent le chaste amour dont les Anges brûlent dans le ciel. « C'est du cœur et non de la chair que se joignent ces saints époux, dit saint Thomas d'Aquin : ainsi se fait la conjonction des astres, non par le corps, mais par la lumière. »

« Il n'y a plus rien d'Ombrien dans ce groupe si pittoresque et si vivant, dit Müntz [2] ; le jeune artiste était fier de son œuvre, et il avait raison de l'être. Aussi, tandis que jusqu'alors il avait modestement dissimulé ses initiales ou sa signature, inscrivit-il bravement sur la façade de l'édifice ces simples mots, si bien faits pour frapper la foule surprise et ravie, qui se pressait devant le nouveau tableau d'autel de l'église Saint-François : RAPHAEL URBINAS MDIIII. »

1. Nous souscrivons sans réserve à l'appréciation de Monsieur Gruyer, si elle s'applique aux peintures ravissantes qui s'appellent le *Sposalizio, la Vierge du Grand-Duc et la Madone de Saint-Sixte*. Si ces louanges prétendent atteindre l'œuvre entière du maître, nous nous permettrons un léger correctif et nous persisterons à penser, — nous en avons dit les motifs, — que l'œuvre mariale d'Angelico n'est pas inférieure à celle de Raphaël.
2. Müntz, *Raphaël*.



« *Il n'y a plus rien d'Ombrien dans ce groupe si vivant et si pittoresque.* » Ce cri de joie du critique n'aura pas échappé à nos lecteurs. Admirateur du XVIe siècle, Müntz se réjouit de voir Raphaël rompre enfin avec les traditions mystiques du XVe siècle.

Nous ne partageons pas sa joie. Pour réaliser, comme il l'a fait, la beauté humaine, était-il nécessaire que Raphaël sacrifiât, en quoi que ce soit, la beauté suprasensible qui transfigure les formes et les couleurs ?

Louis Veuillot, cet admirateur, ce passionné, qui a écrit la belle page que nous avons citée, Veuillot a écrit ailleurs (1) ces lignes qui ne sont pas une contradiction, mais une restriction.

« Je n'ose parler de Raphaël. Il a commencé par la Vierge du *Sposalizio ;* il a fini par la *Madone de Saint-Sixte*. Mais dans l'intervalle, s'écartant du type entrevu, il a pris la voie de la beauté charnelle. Par cette voie, l'Art est descendu. »

Adoucissons l'expression sévère du critique. Au lieu de la beauté *charnelle*, mettons beauté *sensuelle*, et nous serons dans le vrai. Eh bien, encore une fois, le peintre d'Urbina eût-il été moins grand s'il eût offert, dans son œuvre, une moindre part au plaisir des sens ; si, tout en étant peintre de la beauté humaine, il fût resté le peintre de la beauté surhumaine, de l'idée divine, de la pensée céleste, de cette pensée que rendait si bien Giovanni de Fiesole, de cette pensée qu'il exprima lui-même dans sa *Vierge du Grand-Duc* et dans sa *Madone de Saint-Sixte ?*

Nous venons de parler de sa *Vierge du Grand-Duc*. D'après Müntz, « elle (2) *consacre l'affranchissement du jeune maître ;* le modèle a acquis une fermeté et une sûreté inconnues à l'école de l'Ombrie ;... sans être moins recueillie, moins chaste, la Vierge a des traits plus réguliers et une personnalité plus tranchée que ses aînées. »

Nous signons des deux mains cet éloge si mérité ; bien plus nous le renforçons. Non, « jamais l'art chrétien (3) ne produisit une œuvre qui méritât, mieux que celle-ci, la qualification de *Vision céleste ;* et Raphaël lui-même, malgré les progrès qu'attestent ses œuvres subséquentes, ne reproduisit pas une seconde fois la divine harmonie qui résonnait dans son âme, pendant qu'il traçait cette ravissante image. »

Comme Müntz, nous admirons donc la *Vierge du Grand-Duc*, mais nous ne voyons pas, comme lui, qu'en la peignant, le jeune maître se soit totalement affranchi des traditions ombriennes. Une des notes caractéristiques de l'école d'Ombrie, c'était la pensée religieuse qui illuminait le visage des Saints, la modestie qui résidait sur le front des Vierges, la chasteté qui tempérait l'ardeur de leur regard ou baissait modestement leur paupière. Tout cela, je le retrouve dans la *Vierge du Grand-Duc*. Elle est *chaste* et *recueillie*, Müntz le constate ; elle baisse modestement les yeux ; elle songe à son divin Fils qu'elle tient doucement pressé sur son cœur ; elle est à la fois belle et pieuse ; florentine par le modelé des formes et l'éclat du coloris, elle est ombrienne par l'âme et par la pensée. C'est pour nous l'idéal. Pourquoi Raphaël ne l'a-t-il pas toujours compris ? Pourquoi trop souvent s'est-il contenté de peindre dans ses Madones, la femme, la mère féconde, la mère de l'homme ? Pourquoi a-t-il oublié... ou omis de lui mettre au front l'auréole de la Mère de Dieu ? Si lyrique déjà, son poème eût été plus lyrique encore. Grand poète, il eût ajouté à ses strophes si suavement humaines, l'émotion profonde que seul le divin peut donner !

Nous devions à la vérité de signaler cette lacune dans l'œuvre du maître. Donnons-nous maintenant, sans arrière-pensée, la jouissance délicate, exquise, de contempler à loisir l'une ou l'autre de ses Madones, non pas la *Belle Jardinière* ou la *Vierge à la*

1. *Parfums de Rome*, L. VII, CXVI.
2. Müntz, *Raphaël*, page 104.
3. Rio, *Art chrétien*, tome IV, page 439.





LA MADONE DU GRAND-DUC. — Raphaël. — Palais Pitti, à Florence.

chaise, — elles nous sont trop connues, — mais telles Vierges de Florence ou de Madrid, qui, pour être plus ignorées, n'en sont ni moins belles, ni moins charmantes.

Voici la *Vierge au chardonneret*... « Les cheveux blonds [1], relevés sur les tempes par deux nattes élégantes, s'enroulent sans apprêt, tombent derrière le cou, et forment, le long des joues, un encadrement d'or rehaussé des plus suaves modulations. »

Ses yeux sont abaissés sur le Précurseur ; sa bouche est silencieuse : ses lèvres respirent la tendresse et la chasteté.

Plus belle encore, s'il est possible, plus débordante d'amour, nous apparaît la *Vierge della Tenda*. Nous allons l'étudier avec délices.

Sur cette toile [2], gloire de Turin, « Marie, écrit F. A. Gruyer [3], s'unit à Jésus pour regarder et aimer saint Jean qui les contemple et les prie. C'est dans l'échange de ces trois regards, semblables à une bénédiction du côté de la Vierge et du Verbe, à une action de grâces de la part du Précurseur, qu'est toute la poésie de ce tableau.

« La figure de la Vierge se détache sur un rideau vert, *una Tenda*, qui a donné son nom au tableau, et qui, tombant de droite à gauche, laisse voir, à droite, au-dessus de la tête de saint Jean, un fond de ciel bleu. Marie est assise, tournée de profil à droite, et tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. Une coiffure, formée d'une draperie rouge brodée d'or, part du sommet de la tête, se relève au-dessus de l'oreille, enveloppe les cheveux et descend sur le cou. Un voile blanc, posé sous cette draperie, couvre les bandeaux de cheveux blonds, s'abaisse jusque sur le front, revient ensuite derrière la tête, et flotte jusque sur l'épaule. Sa robe rouge, très simplement taillée, est également ornée d'une broderie d'or qui dessine le haut du corsage et reparaît au bas de la manche. Une torsade d'or, en forme d'écharpe, passe en outre sur la poitrine. Enfin un manteau, bleu clair, jeté sur l'épaule droite et enveloppant les genoux, complète cet ajustement vraiment royal dans sa simplicité... Raphaël élève donc la Vierge de degrés en degrés. Dans la *Vierge au diadème*, il posait sur son front un diadème d'azur ; voilà maintenant qu'il la revêt de pourpre et d'or. Il rêve pour elle les broderies les plus délicates sur les étoffes les plus précieuses. Mais dans le luxe dont il l'entoure, quel goût ! quelle sobriété ! Il voit dans la Vierge, une Reine et la Reine des reines. Mais s'il lui consacre ce que l'imagination peut rêver de plus éclatant, il n'oublie pas que sa royauté est au ciel, et que c'est sur les âmes qu'elle doit régner...

« Il y a, dans le regard qu'elle fixe sur saint Jean, une tendresse qui attire et pénètre profondément. Le profil du visage est régulier, fin, plein de suavité. Toutes les lignes s'accordent dans l'expression d'un sentiment identique de recueillement et de sollicitude. Le cou est souple et largement modelé ; la poitrine, sans pesanteur, est cependant celle d'une femme et d'une mère ; la main est d'une forme charmante. Cette Vierge respire un immense bonheur : le bonheur de posséder le Verbe, et de le presser vivant contre son sein ; surtout d'en répandre la bonté, la vertu, la grâce, sur saint Jean, et de saint Jean sur l'humanité tout entière. »

« La plus fameuse des Vierges de Raphaël, écrit Müntz [4], la perle du musée de Dresde, *la Vierge de Saint-Sixte*, a longtemps passé pour la dernière en date des Madones du maître. Quel chef-d'œuvre, en effet, eût été plus digne de couronner cette longue série de compositions dont Marie est l'héroïne, et où l'inspiration est sans cesse allée en grandissant ? Malheureusement les hypothèses qui séduisent le plus notre imagination sont d'or-

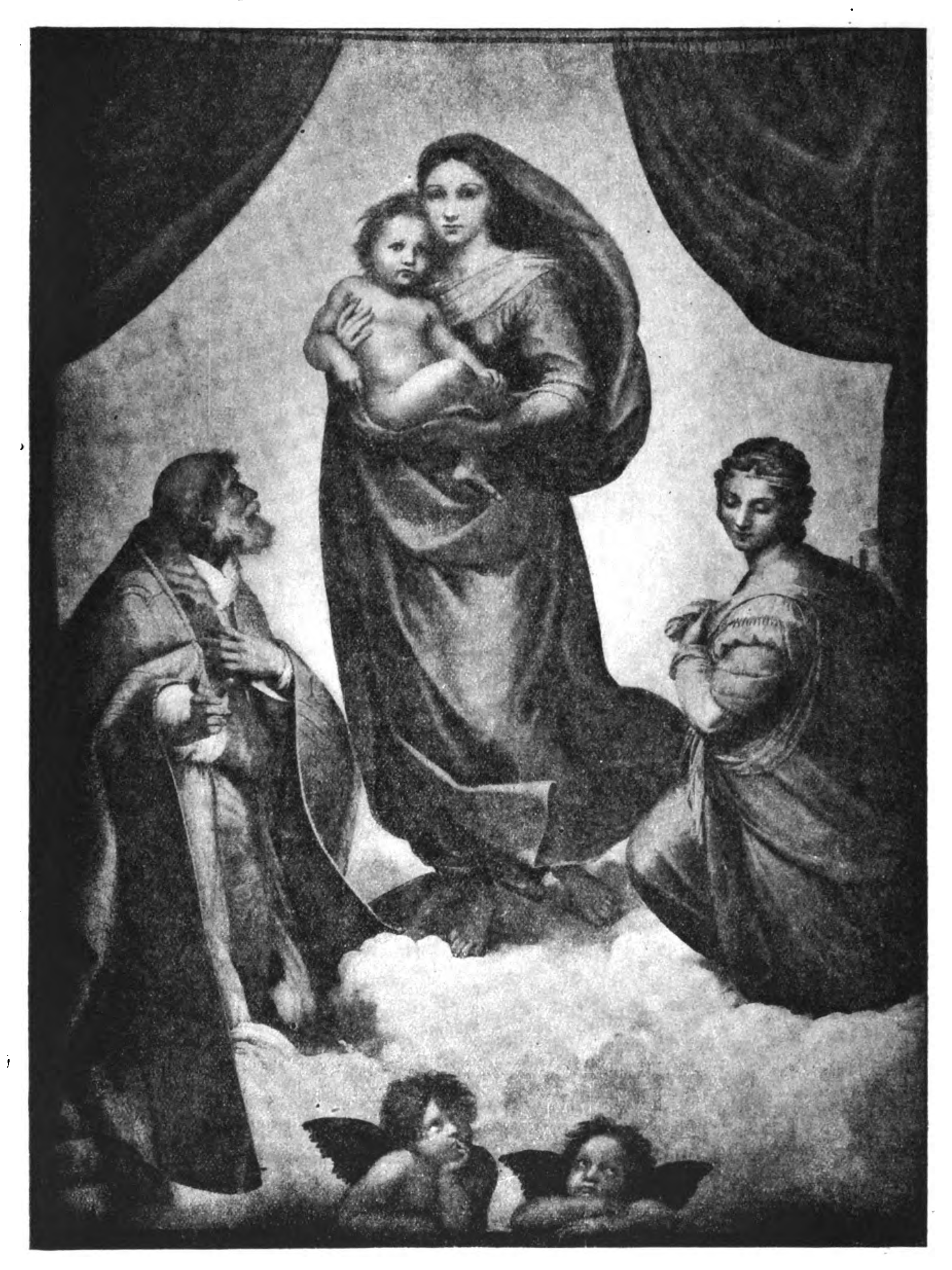
1. F.-A. Gruyer, *Les Vierges de Raphaël*, tome III, page 148.
2. Elle a malheureusement beaucoup souffert ; mais l'idée et le sentiment sont encore vivants malgré les dégradations.
3. F.-A. Gruyer, tome III, pages 234, 235 et 236.
4. Müntz, *Raphaël*.





LA MADONE DELLA TENDA, par Raphaël. — Galerie de Turin.

dinaire celles pour lesquelles la critique témoigne le moins d'indulgence. Aujourd'hui, la date de 1515 semble prévaloir...



MADONE DE SAINT-SIXTE, par Raphaël. — Musée de Dresde.

« Le tableau de Dresde se distingue notamment par l'absence de tons opaques, et entre

autres du noir de fumée, qui déparent les derniers tableaux du maître. La gamme y est légère et transparente, d'une franchise prodigieuse (un Frans Hals n'aurait pas peint plus largement), les figures pleines de fraîcheur et de liberté. Fait digne de remarque, on ne connaît aucune esquisse pour la Vierge de Saint-Sixte ; elle semble être venue d'un seul jet, et avoir été peinte de verve, dans une heure d'inspiration sublime.

« Rien de moins raisonné, de moins apprêté, de moins théâtral que la composition, rien d'aussi sincère, d'aussi loyal, d'aussi libre. D'un bout à l'autre de l'œuvre, éclatent la franchise qui donne à l'artiste le sentiment de sa force, la chaleur que lui donne sa conviction, car une telle page s'écrit avec l'âme et le cœur, bien plus qu'avec l'esprit. La scène se passe dans les régions où tout est lumière et poésie, où la notion du temps et de l'espace a disparu. A des hauteurs pareilles, plus de trace de la terre : les cieux s'entr'ouvrent ; à travers des myriades de chérubins, nous entrevoyons l'infini ; seule, la balustrade, placée dans le bas, et sur laquelle s'accoudent deux anges, les regards perdus dans la contemplation des cieux, nous rappelle au sentiment de la réalité. Deux rideaux fixés à une pauvre tringle de fer (quelle absence volontaire d'apparat !) encadrent ce drame essentiellement intime et mystique, et l'isolent du reste de l'univers ; ils laissent apercevoir Marie debout sur les nuages, tenant dans ses bras l'Enfant divin. L'image poursuivie pendant des siècles par l'imagination de ses devanciers, ce type idéal de la Mère par excellence et de la Reine des femmes, Raphaë l'offre ici, palpable, indestructible, et plus parfait que n'avaient pu le concevoir les rêveurs les plus audacieux. La pureté du front, la tranquillité du regard, ne sont égalées que par l'expression, d'une douceur et d'une noblesse incomparables. Cette expression s'accentue encore par son contraste avec celle de l'enfant Jésus : la bouche grave, le regard ardent, les cheveux en désordre, il semble prêt, non plus à pardonner, mais à juger et à condamner. Au-dessous..., planent le pape saint Sixte et sainte Barbe : l'un, vieillard aux traits graves, presque rudes, avec sa barbe inculte, son riche manteau de brocart ; la tiare négligemment posée au-dessous de lui, personnification admirable du chrétien des premiers siècles, également prêt pour le combat et pour le martyre ; l'autre, type inimitable de grâce, de modestie et de ferveur. Par un de ces contrastes dramatiques qui abondent dans l'œuvre de Raphaël, la Sainte baisse les yeux, tandis que son compagnon les lève.

« L'impression produite par la Vierge de Saint-Sixte est de celles qui ne s'analysent point. Renonçant à éblouir par sa science du dessin, son entente merveilleuse de l'ordonnance, dédaigneux de tout artifice technique et de toute mise en scène, Raphaël n'a voulu laisser parler que ses facultés sensitives et subordonner l'artiste au croyant. De là l'originalité profonde de la composition, qui ne ressemble à aucune autre, sa portée extraordinaire et ce mélange mystérieux, fascinateur, d'émotion humaine, de splendeur divine et d'échappées sur l'indéfini. Une telle page est plus qu'un miracle de l'art, digne de fixer à jamais l'admiration de tout esprit amoureux du beau. »

Angelico, Raphaël, soyez remerciés tous deux d'avoir si bien peint la Madone : Vous, Angelico, de l'avoir faite si pieuse : vous, Raphaël, de l'avoir faite si belle !







Chapitre Huitième.

LA SAINTE VIERGE AU SIÈCLE DE MURILLO.

Le XVII[e] siècle, pris dans sa généralité, est un siècle de décadence pour la peinture religieuse. En Italie, plus qu'ailleurs, la chute se fait sentir. « De la violence et de l'outrance, mais jamais de la force : de l'afféterie et de la fadeur, mais jamais de la douceur et de la pureté vraies ; de la dépense de mouvement et de grimace, pour aboutir à la froideur, à l'insignifiance de l'expression. Voilà, nous dit Alexandre (1), le spectacle que, de Bologne à Rome, et de Rome à Naples, présente tout le XVII[e] siècle. »

Angelico, Vinci, Raphaël, avaient porté si haut l'art chrétien ! Il était bien difficile à leurs successeurs de rester sur ces sommets.

Parlant des disciples de Raphaël, Rio a pu dire : « Telle fut leur décadence au point de vue des inspirations, que l'appréciation de leurs œuvres n'appartient plus à l'histoire de l'art chrétien. »

Sans vouloir contrevenir à ce jugement sévère mais mérité, signalons quelques toiles de Sassoferrato, sa *Mater dolorosa*, et encore *l'Enfant qui dort sur le sein de sa Mère*. Ces Vierges ne manquent ni de grâce ni de piété.

Mentionnons la *Vierge en prière* de Guido Reni, gracieuse et modeste ; et la *Mère de douleurs*, les yeux fixés sur la croix.

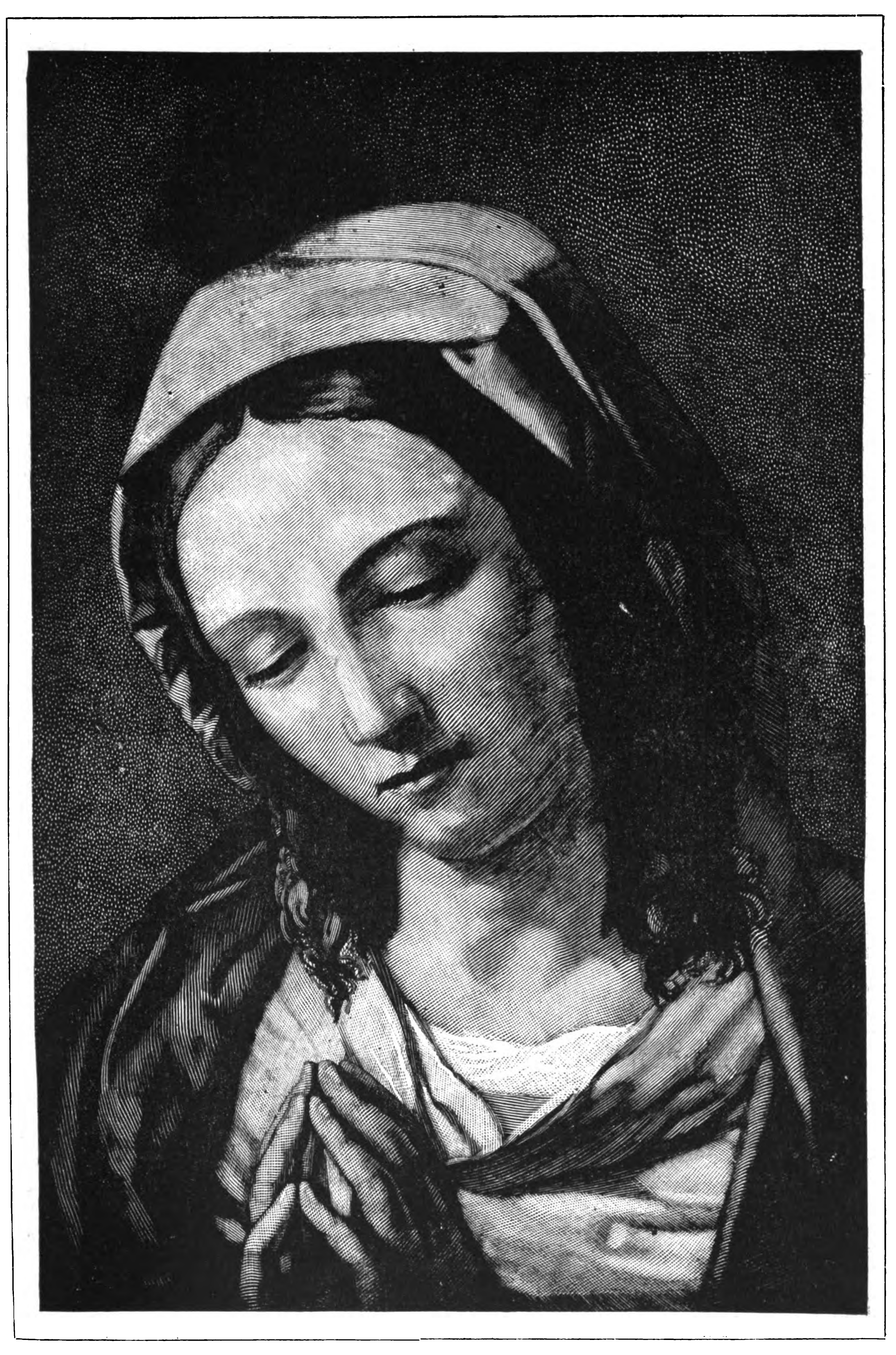
En France, *Philippe de Champaigne* peint avec succès quelques Vierges. Son *Annonciation* élève l'âme. Il y a de la vie dans la *Présentation au Temple* que nous reproduisons (2). (Gravure, page 192.)

Dans les Flandres, *Rubens* a été, je le lis dans l'ouvrage de A. J. Wauters, « la plus haute incarnation du génie flamand » (3).

« Il a peint (4) fable, mythologie, histoire, allégorie, portraits, animaux, fleurs, paysage ; et, dans tous les genres, il a été supérieur. Du même pinceau emporté dont il fait lutter les lions et les titans, il tresse des guirlandes de chérubins, rayonnantes de nacre et d'argent ; et après avoir déchaîné la brutalité de la Kermesse, il donne un coup d'aile et monte aux hautes cimes, retrouver Homère, Dante, Michel-Ange et Shakspeare. »

1. Alexandre, *La peinture italienne*, page 420.
2. Ce tableau, aujourd'hui au musée de Bruxelles, provenait de l'église du monastère des Carmélites de la rue Saint-Jacques.
3. A. J. Wauters, *La peinture flamande*, page 225.
4. *Ibidem*, page 218.





VIERGE EN PRIÈRE, d'après le Guide. — Gravure par M. Brabant.

Il a tout peint, dit-on. A-t-il peint aussi des sujets chrétiens? A-t-il été peintre religieux? Oui, à ses heures, témoin l'*Erection* et la *Descente de croix*, ces gloires de la cathédrale d'Anvers, qu'il a exécutées coup sur coup à l'âge de quarante-quatre ans ; témoin encore ces trente-neuf tableaux [1] qu'il peignit dans la même ville, dans l'église des Jésuites.

Rubens a-t-il été peintre de la Madone? Il a peint des femmes qu'il appelle des Madones. On en voit à l'église Saint-Jacques d'Anvers, aux Musées de Bruxelles, d'Anvers, de Vienne, de Madrid. Mais à la vue de ces toiles réalistes, nous n'oserons jamais dire qu'il ait peint des *Vierges*. Parlant des *Madones* du maître flamand, un critique moderne



MATER DOLOROSA, d'après le Guide (1575-1642).

écrit que partout « Rubens [2] étale et répète avec complaisance sa bouchère enrichie ».

Louis Veuillot, aussi irrévérencieux, ne craint pas de dire, dans un article sur les Madones [3] : « Les Flamandes de Rubens... je consentirais qu'elles fussent toutes vendues aux Amériques. »

Sans souscrire nous-même à une pareille émigration, nous n'en répétons pas moins : Rubens n'est pas le peintre de la Madone.

1. Ils périrent dans l'incendie de l'église en 1718, sauf trois, conservés au musée de Vienne.
2. Alphonse Germain, *France illustrée*, n° 1121.
3. *Le Parfum de Rome*, page 389.

Pour vous en convaincre, il suffit de regarder *la Vierge et l'Enfant* que reproduisit le burin de Monsieur Toquenne. Cette femme, à poitrine proéminente, sans idéal et sans piété, si elle n'est pas une *bouchère enrichie*, n'est certainement pas la Vierge d'Israël, bien moins encore la Mère de Dieu. Et cet enfant qu'elle tient sur les bras, cet enfant attirant les yeux par les replis puissants de son torse nu, quel est-il? Un fils de géant? Hercule enfant? Peut-être : mais pour sûr, ce n'est point le Fils de Marie.

Sans être encore un peintre de la Madone, *Van Dyck* donne cependant à ses Vierges une distinction parfaite, et à l'Enfant, une grâce exquise. Voyez plutôt dans la *Vierge aux donateurs*, comme le petit Jésus, avec un sourire charmant, caresse délicieusement la moustache du riche Flamand, dévotement agenouillé à ses pieds. Bien gracieux, mais bien profane est le *Repos en Egypte*, de la galerie Pitti.

Pour trouver un vrai peintre de la Madone au XVIIe siècle, il faut nous transporter des Flandres en Espagne. Murillo est un peintre essentiellement religieux. Il a peint Jésus-Christ, les Saints et les Saintes, mais, avec une prédilection toute spéciale, la Reine des Saints.

Un écrivain moderne (1) nous semble assez bien juger le caractère de son génie. « Un des caractères, et celui-là le plus personnel du génie de l'artiste, c'est, chez lui, la rare faculté d'allier étroitement le surnaturel, le rêve et la vision céleste, aux personnages, aux actions, aux familiarités même de la vie réelle ; et cela, avec un charme, une spontanéité, une candeur et un sentiment de mysticité attendrie, qui n'ont été dépassés dans aucune autre école. Evidemment, Murillo est animé de la même foi fervente et naïvement convaincue qui a inspiré les primitifs ; mais il est aussi de son temps, d'un temps où l'Espagne a accueilli avec un enthousiasme passionné l'édit de Philippe IV, plaçant son royaume sous la protection de la Vierge, de la Conception Immaculée, et accepté que sainte Thérèse de Jésus partageât avec saint Jacques de Compostelle — Santiago Matamoros! — l'honneur de son patronage. »



VIERGE EN PRIÈRE
Sassoferrato.

Supprimons de cette appréciation le mot *rêve*, car Murillo n'était pas un rêveur, mais un méditatif. De ces deux mots : « naïvement convaincu », supprimons le premier, car si Murillo était un convaincu, il n'était pas un naïf. Ainsi remis au point, ce jugement du peintre espagnol devient parfaite dans son ensemble. Oui, Murillo « allie étroitement le surnaturel aux familiarités mêmes de la vie réelle », témoin cette *Nativité de la Vierge*, gloire du Musée du Louvre, où tout l'univers se réjouit de la naissance de la Mère de Dieu, le ciel, la terre, les Anges, et jusqu'au caniche qui, assis placidement sur ses pattes, semble prendre sa part de la commune allégresse.

Oui, Murillo, en vrai Espagnol et en vrai catholique, est fier de voir sa patrie *mise sous la protection de la Vierge*, de la *Conception Immaculée* ; et il met tout en œuvre pour célé-

1. Lefort, *La peinture espagnole*, page 229.

brer, pour exalter par ses peintures cette divine Protectrice de l'Espagne, pour dévelop-



LA PRÉSENTATION AU TEMPLE, par Philippe de Champaigne. — Musée de Bruxelles.

per dans le cœur des fils de l'Espagne les dévotions chères à Marie ; témoin la toile du



LA VIERGE AUX DONATEURS, par Van Dyck. — Musée du Louvre.

Louvre où l'Enfant Dieu, sur les genoux de sa Mère, par un délicieux anachronisme, égrène dévotement les grains d'un chapelet et donne au monde l'exemple de la dévotion au Saint Rosaire.

Oui, encore, Murillo met dans ses peintures « un charme, une spontanéité, une candeur et un sentiment de mysticité attendrie, qui n'ont été surpassés par aucune école ».

Contemplez la *Vierge aux Anges*. Quelle élévation mystique ! quelle grandeur religieuse ! quelle beauté toute céleste !

Un critique ([1]) remarque fort bien que dans cette toile, l'effet « résulte de l'opposition que forme avec la lumière du jour dont les Saints de la terre sont éclairés, la lumiere céleste de l'Apparition qui illumine le haut ; avec le caractère extatique des Saints, le caractère divin de la vision. Le jour de la terre est parfaitement naturel et vrai ; le jour du ciel est comme une lueur radieuse de Paradis. Les corps des Saints sont dans cette pénombre mystérieuse, si symbolique, de la vallée de larmes ; mais sur leurs figures, on l'âme semble s'être concentrée, brille comme un doux reflet des radieuses clartés de là-haut.

« On retrouve dans leur attitude et dans leur expression, tout ce que la plus ardente piété et l'exaltation la plus passionnée peuvent sentir et exprimer dans un excès de surprise, de ravissement et d'adoration. La Vierge n'est pas seule, comme dans d'autres compositions si charmantes du Maître, où il peint les *Vierges* de Bethléem et de Nazareth ; elle apparaît ici, dans la pompe d'un céleste cortège, où se groupent merveilleusement tous les esprits de la hiérarchie immortelle, depuis les Séraphins à l'air contemplatif, jusqu'aux petits Chérubins si gracieusement candides, tous si habilement et si heureusement groupés autour de leur Reine.



MURILLO.

« Et puis, quelle vérité dans ces Saints de la terre. C'est saint Jean-Baptiste, dominant les autres, contemplant le ciel de plus près, comme il convient à celui qui reçut la première faveur de Marie, et que Jésus proclame le plus grand des enfants des hommes.

« C'est le séraphique François d'Assise, que Dieu récompensait si fréquemment par ces échappées vers le Paradis, quand il revenait, le corps exténué, les pieds déchirés, de chanter, sur les chemins de l'Ombrie, la félicité de son dénûment. Ce sont ces vierges qui, sous le regard de celle que l'Eglise, éprise depuis dix-neuf siècles de l'idéal de la pureté, salue comme la Vierge des Vierges, serrent sur leur cœur brûlant d'amour la palme de leur virginité, en attendant qu'elle soit rougie du sang de leur martyre.

« Il n'est pas jusqu'aux menus vases grossiers du bas du tableau, qui, disant le dédain que les Saints ont pour les choses de la terre, à la vue des choses du ciel, ne complètent à leur façon la pensée du grand maître espagnol.

« Oui, Murillo est vraiment unique dans ces scènes imaginées de l'éternelle vie : C'est vraiment là qu'on a pu dire qu'il est le *peintre du ciel*. »

1. Jean de Calais, *France illustrée*, n° 1254.

Nous n'avons pas encore parlé de l'*Assomption*, gloire du Louvre[1], chef-d'œuvre de Murillo. Louis Veuillot lui a consacré l'une de ses plus belles pages [2]. Il était bien fait, le rude jouteur, pour comprendre le peintre espagnol, lui qui avait, à un si haut degré, la foi vive et ardente de la catholique Espagne.

« Murillo, écrit-il, a peint cette pensée de Dieu qui sera Marie, cette attente des prophètes et des Saints dont rien encore ne pouvait exprimer l'inexprimable beauté, l'inexprimable perfection, l'inexprimable emploi sur la terre et dans les cieux.

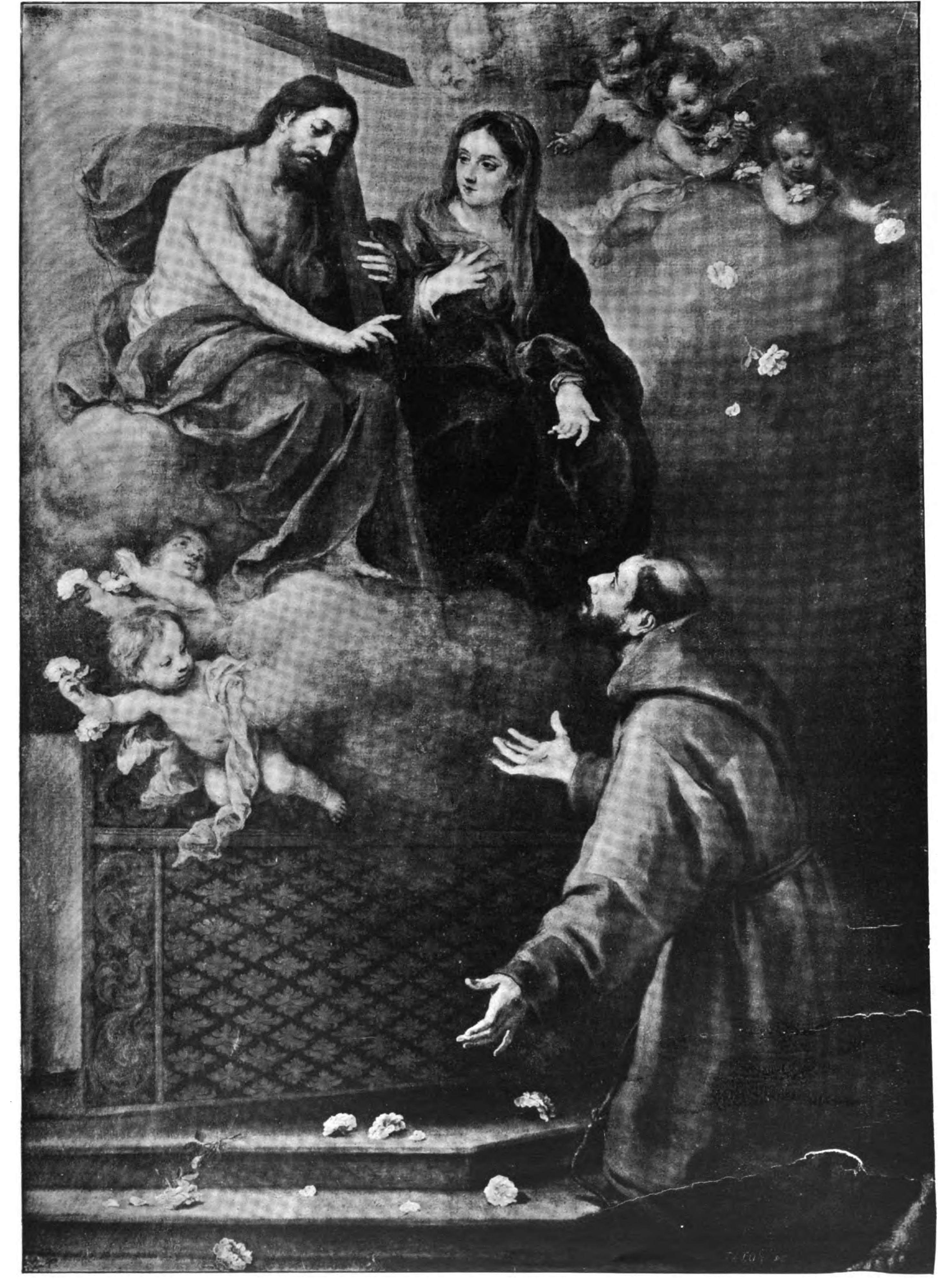


LA VIERGE AUX ANGES, par Murillo.

« L'œuvre de Murillo est une des grandes notes du génie humain. Dans les profondeurs de l'avenir, Isaïe dut voir ainsi la Vierge qui enfanterait. Ainsi elle lui apparut, descendant sur la terre, les yeux tournés vers le ciel, rayonnante d'amour et d'humilité.

« Voilà cette âme parfaite, envoyée à la terre par ce Dieu qui *a tant aimé le monde*, pour être unie à un corps parfait et que nulle tache n'atteindra. Dans cette double

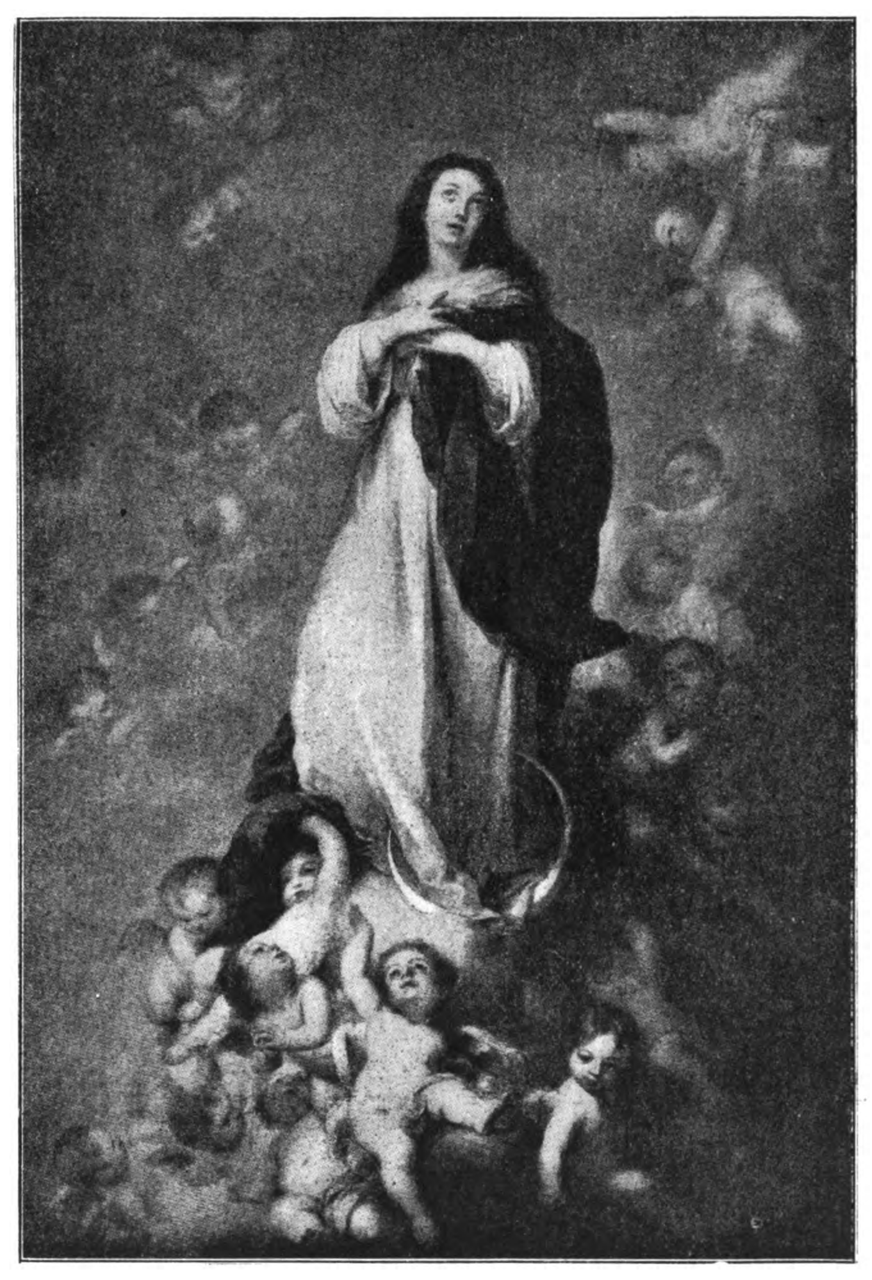
1. Le comte de Niewkerke l'acheta 580,000 francs à la vente du Maréchal Soult.
2. *Le Parfum de Rome*, pages 383 et 384.



LA PORTIONCULE, par Murillo. — Madrid : Musée du Prado.

perfection et dans cette double pureté, elle sera l'instrument du mystère de notre salut.

« Elle a toute la candeur de l'éternelle innocence, toute la splendeur de l'éternelle virginité. Ses pieds sont nus ; ses cheveux dénoués flottent dans l'air que n'ont pas traversé les haleines humaines ; son vêtement n'est qu'un voile, les misères de la nature mortelle lui sont inconnues.



L'ASSOMPTION, de Murillo. — Musée du Louvre.

« Elle descend portée par les Anges à travers la lumière divine. Le Ciel pressent un grand dessein de miséricorde sur la race d'en bas. L'Ambassadrice du Créateur remontera pour attirer des légions de Saints. Ouvrez-vous, portes éternelles.

« Ces Anges enfants qui l'entourent, prophétisent les moissons de fleurs pures que la terre, désormais arrosée par les eaux du baptême, germera pour les cieux. Désormais la terre donnera au ciel non seulement des fruits, mais des fleurs.

« Tel est le tableau du grand Espagnol, véritable fils de cette nation théologique qui a produit tant de docteurs profonds. Murillo vivait au milieu d'un peuple qui, pour formule de salut cordial, avait adopté une profession de foi à l'Immaculée Conception de Marie.

« Le 3 avril 1682 (1), se sentant pris d'une faiblesse extrême, Murillo dicta ses dernières volontés. Son testament, dont la rédaction fut brusquement interrompue par la mort, nous a été conservé, et rien n'exprime mieux que ce document l'admirable simplicité de cœur de l'homme profondément honnête et pieux que fut Murillo. »

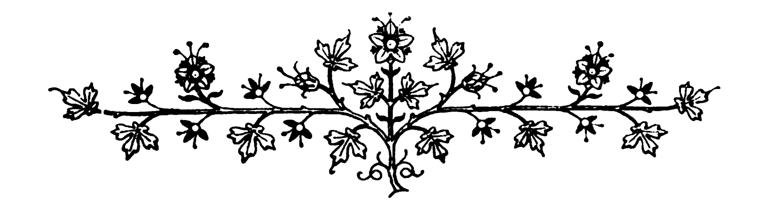
Le XVIIe siècle disparait bientôt. Au siècle suivant c'est la nuit dans l'art religieux. Pas un astre au ciel, pas un peintre de la Madone.

Les débauches de cette époque néfaste n'étaient pas de nature à encourager les artistes chrétiens. Les faveurs étaient alors au peintre complaisant, qui, dans ses toiles sensuelles, flattait les désordres des princes corrompus ; elles étaient au sculpteur qui taillait dans le marbre les traits aimés de la courtisane ; elles n'étaient point à qui sculptait la Vierge très pure, à qui peignait ses chastes attraits.

Plus tard, sous la Terreur, le culte catholique est violemment proscrit. Les Jacobins se font une cible de la statue qu'ils rencontrent à la ville ou aux champs, debout dans sa niche à l'angle de la rue, ou suspendue au gros chêne du carrefour. Ce n'est pas l'heure pour l'artiste de peindre ou de sculpter des Vierges.

Mais laissez passer la tourmente révolutionnaire ; et vous verrez, au XIXe siècle, une heureuse réaction s'opérer dans l'art, vous verrez la Madone reparaître au grand jour !

1. Lefort, *La peinture espagnole*, page 240.





Chapitre Neuvième.

LA SAINTE VIERGE ET L'ART AU XIX[e] SIÈCLE.

Louis Veuillot, dans son ravissant chapitre sur les Madones [1], après avoir constaté dans le grand maître qu'est Raphaël, une première déchéance de l'art, la voit s'accentuer de nos jours ! « Que nous donne l'art maintenant ? dit-il. Des figures mélancoliques, pâles, maladives, des figures à la mode, souvent des figures tout à fait viles. On rencontre de ces dernières jusque dans les églises. Œuvres de peintres impies, qu'acceptent des juges trop peu vigilants.

« Beaucoup d'artistes croient avoir atteint le but, lorsqu'ils ont composé quelque doucereuse figure de jeune fille, dans les bras de laquelle ils placent un doucereux enfant. C'est une vierge quelconque, une sœur aînée. Ce n'est pas la Vierge, encore moins la Mère. »

Voyez la *Vierge au lys* par J. Boquet, elle est vraiment bien gentille, cette petite fille qui, de ses deux mains, serre sur sa poitrine un bouquet de lys, c'est aimable, c'est mignon, *c'est une sœur ainée ;* ce n'est pas la Vierge !

« Le mauvais goût, continue notre Aristarque, encourage les fades ouvrages, comme il fait triompher la sotte littérature des « Mois de Marie » et toute cette mesquine dévotion qui célèbre la Sainte Vierge, avec une fausse théologie, de fausses fleurs, des mélodies fausses et des vers faux. »

Regardez le tableau de Lucas *Le fil de la Vierge*. Dans cette jeune fille auréolée qui s'est endormie en tournant son rouet, à la grande joie des oiseaux pillards, qui emportent sa laine aux quatre coins du ciel, dans cette jeune fille se laissant bercer par de doux rêves au lieu d'accomplir sa tâche, reconnaîtrez-vous jamais la Vierge Marie, épouse laborieuse de l'artisan Joseph ? Fiction gracieuse, mais fiction que tout cela. Regardez encore le tableau de Brangwyn, *l'Or, l'Encens et la Myrrhe*, exposé au salon de 1894 (gravure hors texte). Tout, dans cette toile, est pour le décor, le costume des rois Mages, la couleur locale ; et c'est à peine si l'esprit, tout occupé de cet apparat fantasmagorique, songe à la Vierge et à l'Enfant-Dieu, qui devraient cependant captiver la pensée. — C'est faux, archifaux.

Après avoir stigmatisé les mélodies fausses, les vers faux et les peintures fausses, Veuillot se permet, il en avait le droit, de donner des conseils aux artistes de son temps :

1. *Le Parfum de Rome*, tome I[er], page 385 et suivantes.

« O artistes chrétiens ! pour l'honneur de votre art et pour remplir les desseins de Dieu, recourez à l'Eglise, écoutez ce qu'elle vous dit de Marie, sortez de vos misérables conceptions. Car, en vérité, vous vous égarez et vous égarez les autres.

« Marie est l'ouvrage d'un dessein éternel. Si Dieu avait, comme nous, besoin de temps, il n'aurait pu se former l'idée d'une créature si parfaite, à moins d'y employer une éternité. Saint Jean de Damas appelle Marie « la bonne grâce de la nature humaine ».

« Rien que par sa naissance, elle a été la plus illustre dame qui se soit vue sur la terre, fille d'une longue génération de Saints et de rois. A l'éclat de son visage, saint



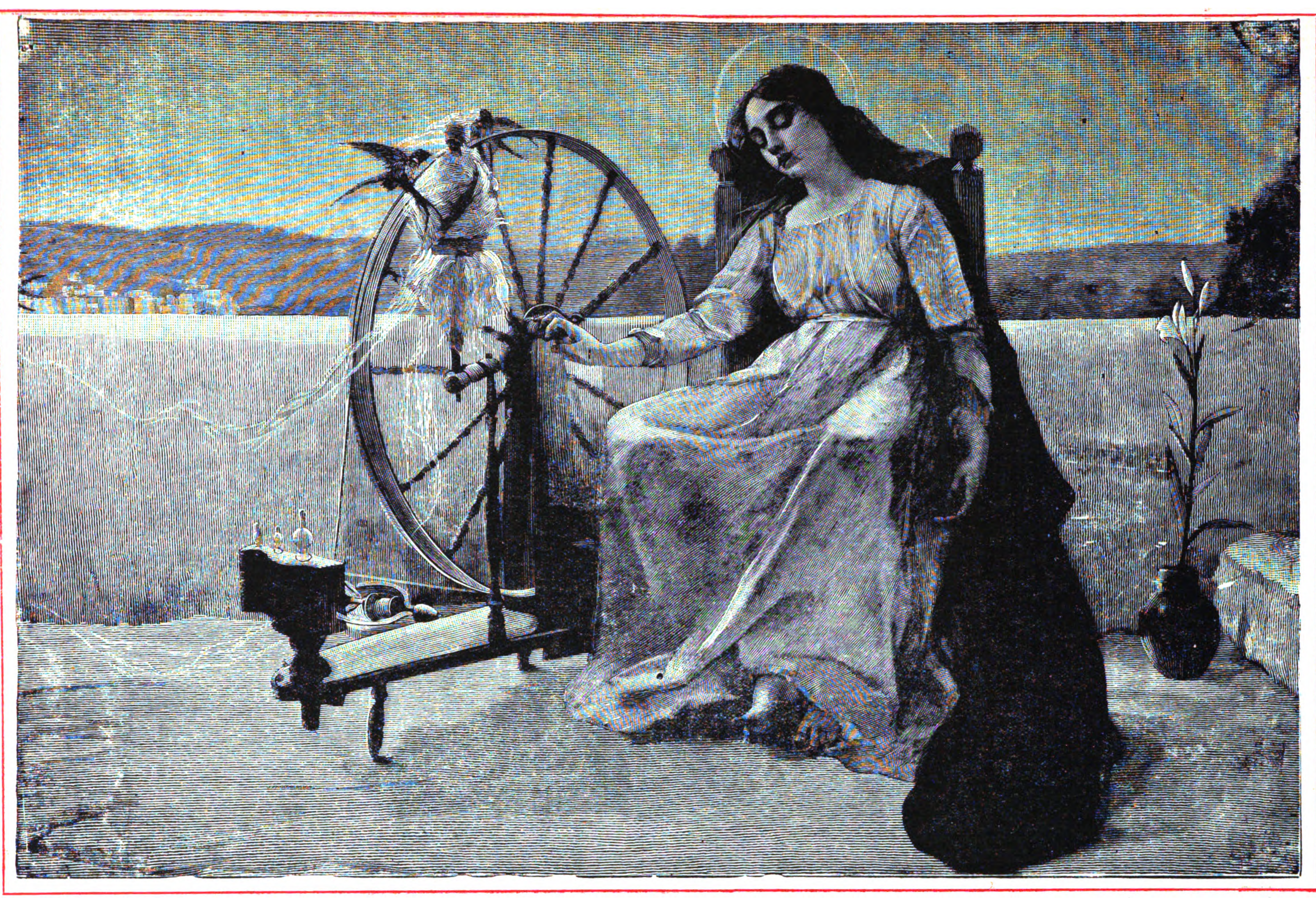
LA VIERGE AU LYS, par J. Boquet.

Denys l'Aréopagite l'eût prise pour la Divinité même, s'il n'avait appris de saint Paul le nom du seul Dieu.

« D'après saint Epiphane, excepté Dieu, elle surpassa en beauté tout le reste ; mais cette beauté était un mélange de douceur et de majesté qui la faisait aimer et craindre ; et elle portait ce caractère particulier d'élever à Dieu, d'inspirer de saintes pensées, de faire naître le saint amour.

« Ainsi chante le Dante, dépeignant Béatrice, les yeux fixés sur l'image glorieuse de Marie : « L'amour, qui la précède, glace les cœurs vulgaires et détruit les perverses pen-
« sées. Quiconque s'arrêterait pour la voir, deviendrait une noble créature ou mourrait
« à ses pieds. »





LE FIL DE LA VIERGE. — Tableau de M. Lucas (Félix-Hippolyte). Gravure de M. Napier. — Phot. Boussod, Valadon et Cie. — Exposition de 1889.

« Donc il convient d'abandonner ce style efféminé qui trahit la sévère beauté de Marie. Il faut remonter aux sources, étudier ces belles vieilles images que l'antiquité nous a laissées, et dont la Vierge de Sainte-Marie Majeure est le type, à la fois doux, attirant et imposant [1]. »

Grâce à Dieu, même avant que ces conseils fussent donnés, de grands artistes contemporains mettaient en pratique ce qu'ils commandent.

En Allemagne, *Frédéric Overbeck* fut un peintre de la Vierge ; né de parents protestants, protestant lui-même, il aimait, tout enfant, à se glisser dans l'unique chapelle catholique de Lubeck, sa ville natale ; là, il contemplait pendant de longues heures le tableau d'autel, représentant Notre-Dame ; et, se laissant aller à ses désirs enfantins, « Plus tard, se disait-il, je veux créer de semblables peintures. »

L'âge mûr réalisa les désirs de l'enfance ; à vingt-quatre ans, Overbeck se convertit au catholicisme. Dès lors, il fit ses délices de peindre le Christ et sa Mère ; ses quarante tableaux, gravés sur cuivre, montrent bien l'esprit chrétien dont il était pénétré.

En France, *Hippolyte Flandrin*, peintre profondément religieux, était digne de représenter la Mère de Dieu sur les murailles de nos églises. On a dit avec raison que son pinceau fit pour le relèvement de la peinture, ce qu'avait fait, pour la littérature, la plume de Chateaubriand ; ses fresques de Saint-Paul à Nîmes, de Notre-Dame d'Ainay à Lyon, de Notre-Dame à Strasbourg, de Saint-Vincent de Paul et de Saint-Germain-des-Prés à Paris, ont fait revivre en longues et magnifiques théories, sous les yeux d'un siècle étonné, les héros et le génie du christianisme. Allez un jour à Saint-Germain-des-Prés, contemplez les Mages, prosternés devant la Vierge et son Fils ; il y a, dans cette scène, je ne sais quoi de simple et d'émouvant, qui rappelle les bonnes peintures des meilleurs siècles.

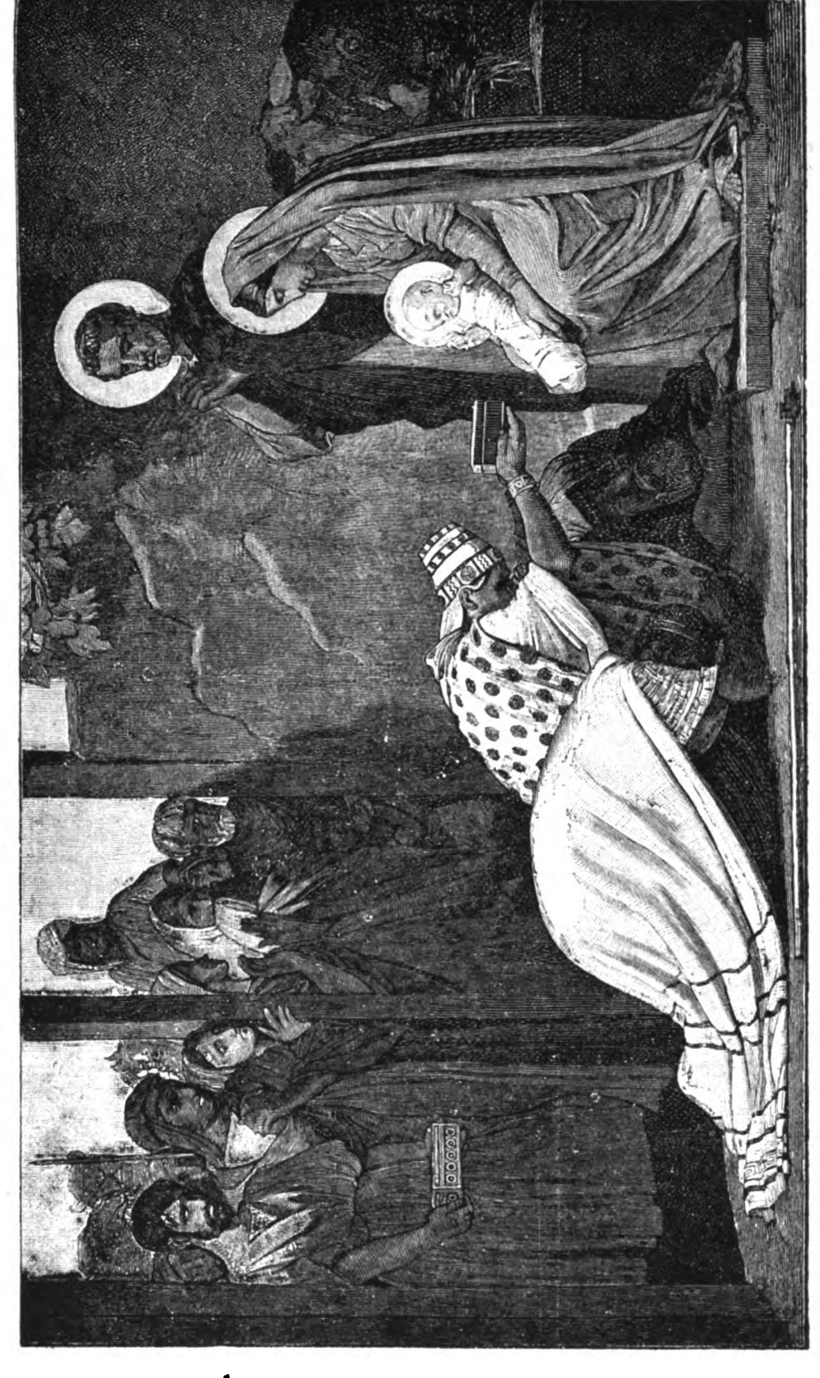
Guffens, le peintre flamand, a plus d'une analogie avec Flandrin : rendez-vous à Saint-Nicolas, petite ville de la Flandre Orientale ; contemplez le beau Calvaire de l'église de Notre-Dame, et vous verrez comment Guffens savait peindre la Mère de Douleurs, debout au pied de la croix, prêtresse magnanime de la Nouvelle Loi.

Ne quittons pas la Flandre sans parler de *Lybaert* et de son œuvre. Théophile Lybaert est né à Gand, en 1848. Il peignit longtemps pour les Anglais des marquises et des soubrettes ; il avait besoin d'argent, et les Anglais paient bien. Tiré du besoin, il suivit la pente d'une âme naturellement chrétienne, et peignit des sujets religieux, sainte Anne, saint François de Borgia, la *Vierge à l'Enfant*. Cette Vierge est ravissante. « J'ai pu voir de près, dit Charles Buet, cette œuvre surprenante et je l'ai étudiée longuement. Ce n'est pas une toile, mais un panneau de dimensions moyennes, et ce serait un prestigieux pendant à la fameuse Vierge de Botticelli. La figure se détache, en bas, sur une draperie de brocart d'une incroyable richesse de coloris, en haut, sur un panorama de la ville de Gand, amas confus de maisons au milieu d'une plaine verte et fertile, d'où surgissent les clochers de Saint-Bavon, de Saint-Nicolas et le beffroi, avec, au premier plan, une porte urbaine et son pont sur le fossé, accostée d'une tour trapue à machicoulis. Le feuillage d'un jeune arbre encadre ce fond lumineux, se silhouette avec finesse sur le ciel d'un bleu gris d'opale des pays du Nord. La Vierge n'a rien du type conventionnel et banal. Ses cheveux noirs, cerclés d'une mince bandelette et d'un nimbe diaphane, s'épandent librement sur ses épaules, et son visage, empreint de douceur, de fermeté, d'intelligence, apparaît sous un léger voile de gaze. L'enfant divin, blond, n'a rien de mignard ou de poupon : c'est un roi dans les langes, mais c'est le Roi. De la main qui ne bénit pas, il

1. *Loco cit.*, pages 387-389.



serre une rose sur sa poitrine. Rien de plus majestueux et de plus gracieux à la fois que ce groupe, très loin du convenu vulgaire et qui ne le cède en rien, pour la tenue et la main aux travaux analogues des seuls peintres qui aient connu l'art religieux avant l'invasion du protestantisme (1). »



L'ÉPIPHANIE, par Hippolyte Flandrin.
Fresque de Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

Des Flandres chrétiennes, rendez-vous à la Rome catholique. Si pieuse et si modeste est la Madone vénérée à la Trinité du Mont, que Pie IX lui-même la surnomma la Mère admirable, *Mater Admirabilis*. Peinte par une religieuse du Sacré-Cœur, qui n'avait

1. *France illustrée*, numéro du 14 décembre 1895.

jamais appris à tenir le pinceau, elle est devenue tout enguirlandée d'*ex-voto*, un foyer d'amour surnaturel, un centre de vie chrétienne.



MATER ADMIRABILIS.
Couvent des Dames du Sacré-Cœur, de la Trinité du Mont, à Rome.

Dans un rapide aperçu des toiles modernes, dignes de la Mère de Dieu, citons encore plusieurs œuvres de M. *Bouguereau* de l'Institut. Bien recueillie est son *Adoration des*



L'OR, L'ENCENS ET LA MYRRHE. — Tableau de M. Brangwyn (Frank). — Gravure de M. Toquenne. Photographie Henry Dixon et Son, à Londres. — Salon de 1894.

202-203



REGINA CŒLI. — Groupe en terre cuite, par M. Itasse (Adolphe). — Salon de 1892.
D'après une photographie obligeamment prêtée par l'auteur.

Mages, bien naturelle et bien attachante est son *Adoration des Bergers* [1]. Avec quelle grâce la Vierge écarte les langes qui enveloppent son Fils, avec quelle fierté elle montre aux pauvres pasteurs le Verbe fait chair!

Si cette toile est pleine de grâce et de fraîcheur, le tableau du Luxembourg est plein d'une majesté impressionnante.

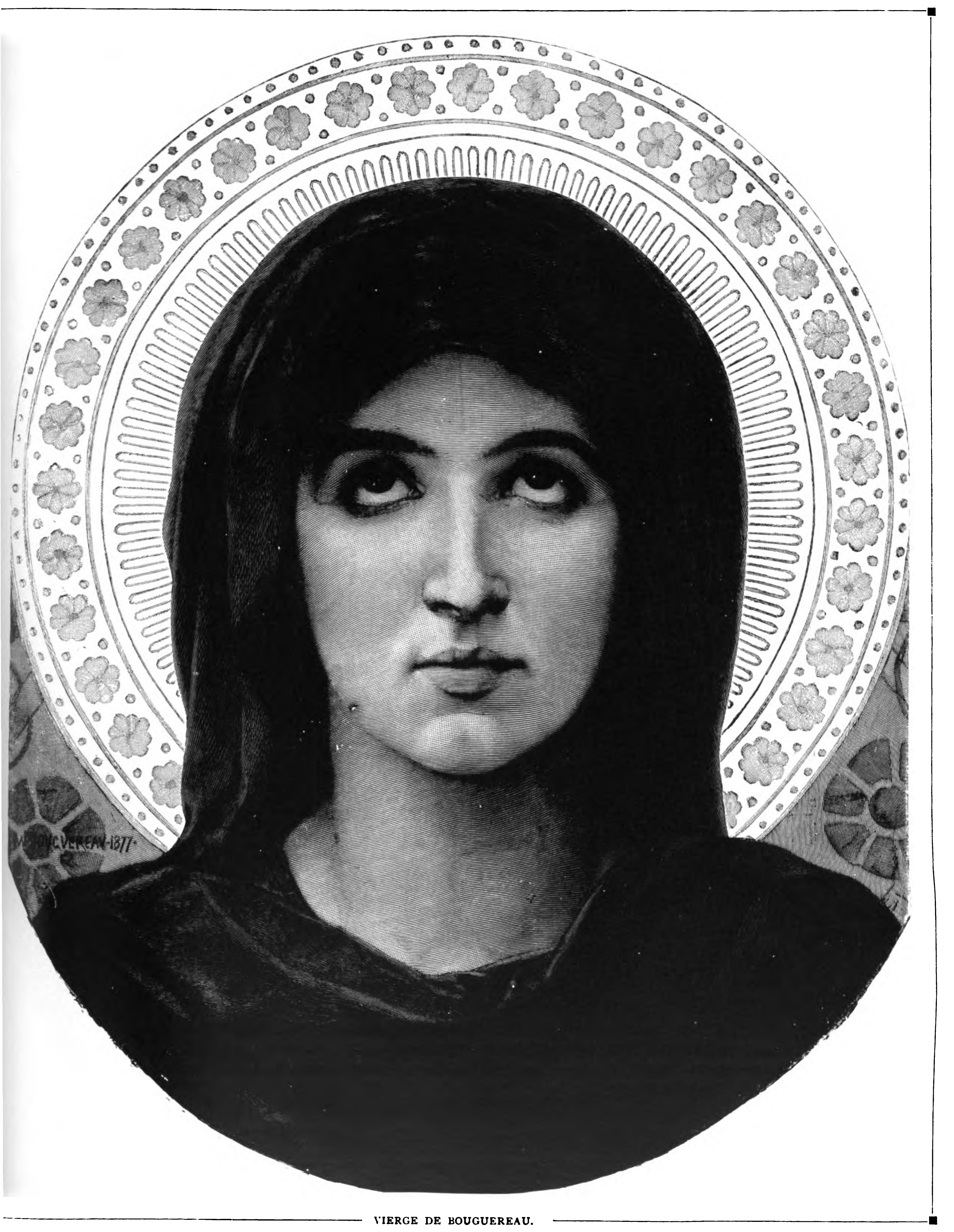
Contemplez cette tête de Vierge que nous mettons sous vos yeux ; elle attire, elle sub-



L'ÉPIPHANIE d'après Bouguereau.
Église de Saint-Vincent de Paul à Paris.

jugue ; de son regard, levé vers le ciel, elle vous soulève de terre, et vous entraîne à sa suite dans ces régions supérieures où réside l Divinité, où elle habite elle-même. — Bouguereau peut être fier de son œuvre. La Vierge du Luxembourg, par sa noblesse, par sa mâle beauté, rappelle involontairement son aînée de Sainte-Marie Majeure.

1. *Salon de 1885.*



VIERGE DE BOUGUEREAU.



LE SOMMEIL DE L'ENFANT JÉSUS, par Charles Desvergnes.

Comme le pinceau, le ciseau contemporain a rendu hommage à la Vierge-Mère ; parmi les œuvres du Salon de 1892 et 1893, dédiées à Marie, nous pourrions étudier *Regina Cœli*, groupe en terre cuite, par M. Adolphe Itasse (gravure, page 203), ou encore : *Noël*, sculpture gracieuse de Lucas Madrassi ; examinons plutôt : *Le sommeil de l'Enfant Jésus* (p. 205).



LA FUITE EN ÉGYPTE. — Bas-relief, par M. Bonassieux.

« L'auteur de ce groupe, *Charles Desvergnes*, — un idéaliste, un penseur, un chrétien, — a trouvé le moyen d'unir à l'impeccable science des maîtres, le charme poétique des légendaires. Il a su mettre en présence — dans une pensée profonde — la terre et le ciel.

« La terre, la voici dans cette Vierge-Mère et son petit Enfant : le ciel, le voilà dans



LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR. — Bas-relief, par M. Bonassieux.

cet Ange qui ne touche à nos fanges que de la pointe d'un pied discret, gardant ses ailes grandes ouvertes du côté de l'Infini où il va remonter.

« L'Ange a pris la forme la plus exquise à des regards humains, celle de la jeunesse et de la femme, s'enveloppant de draperies savantes qui ressemblent à une condensation des nuées ; il chante à ce sommeil de la terre quelques ressouvenirs du ciel, s'accompagnant du théorbe angélique, dont les cordes ont gardé les vibrations des musiques séraphiques.

« Il y a chez lui de l'admiration et de l'adoration, et son attitude modelée sous un souffle d'excelsior, donne à l'œuvre cette envolée qui dégage le marbre et le rend aérien.

« Le groupe de la Mère et de l'Enfant est délicieux. Cette Vierge est bien l'Immaculée et bien la Mère en même temps qui, les paupières baissées au son du théorbe de l'Ange, prie pour son Fils, avec une mélancolie pieuse au fond de laquelle passe comme l'ombre de la croix.

« Le petit Jésus, lui, est bien ce qu'il doit être... Il n'a ni les maigreurs pénibles des Primitifs, ni la plastique païenne des Enfants-Dieu de la Renaissance.

« Il y a, dans cette œuvre, tout un poème de haut et profond symbolisme (1). »

Nous ne pouvons oublier l'œuvre Mariale de *Bonassieux*. Son ciseau a créé de bien jolis bas-reliefs, représentant *Noël* ou la *Fuite en Egypte*. Rergardez ce dernier sujet ; quel naturel, quel charme ! on croirait voir revivre une scène esquissée par Giotto.

Bonassieux a un autre titre encore à la reconnaissance de l'art chrétien du XIXe siècle.

On sait qu'en 1855, les catholiques de France voulurent élever une gigantesque statue à la Vierge, vénérée depuis des siècles sous le nom de Notre-Dame du Puy. « Sur la demande de Mgr de Morlhon, dit l'éloquent historien de l'antique sanctuaire (2), l'empereur Napoléon III promit pour la statue, les canons que l'armée française devait prendre à Sébastopol. On était alors au 5 septembre 1855. Le 8, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, Sébastopol avec ses arsenaux, ses forteresses et son port rempli de pièces d'artillerie, tombait aux mains de nos valeureux soldats. A la suite de cette victoire, la paix ayant été signée (30 mars 1856), deux cent treize canons, représentant un poids de 150,000 kilogrammes de fonte de fer, furent mis par l'empereur à la disposition de Mgr l'évêque du Puy. Grâce à cela et aux ressources de la souscription nationale qui s'éleva à plus de 300,000 francs, la statue de Notre-Dame de France put être coulée à Givors. Grande et chrétienne pensée que celle d'avoir ainsi converti l'airain tonnant des batailles en un symbole de miséricorde et d'amour ! »

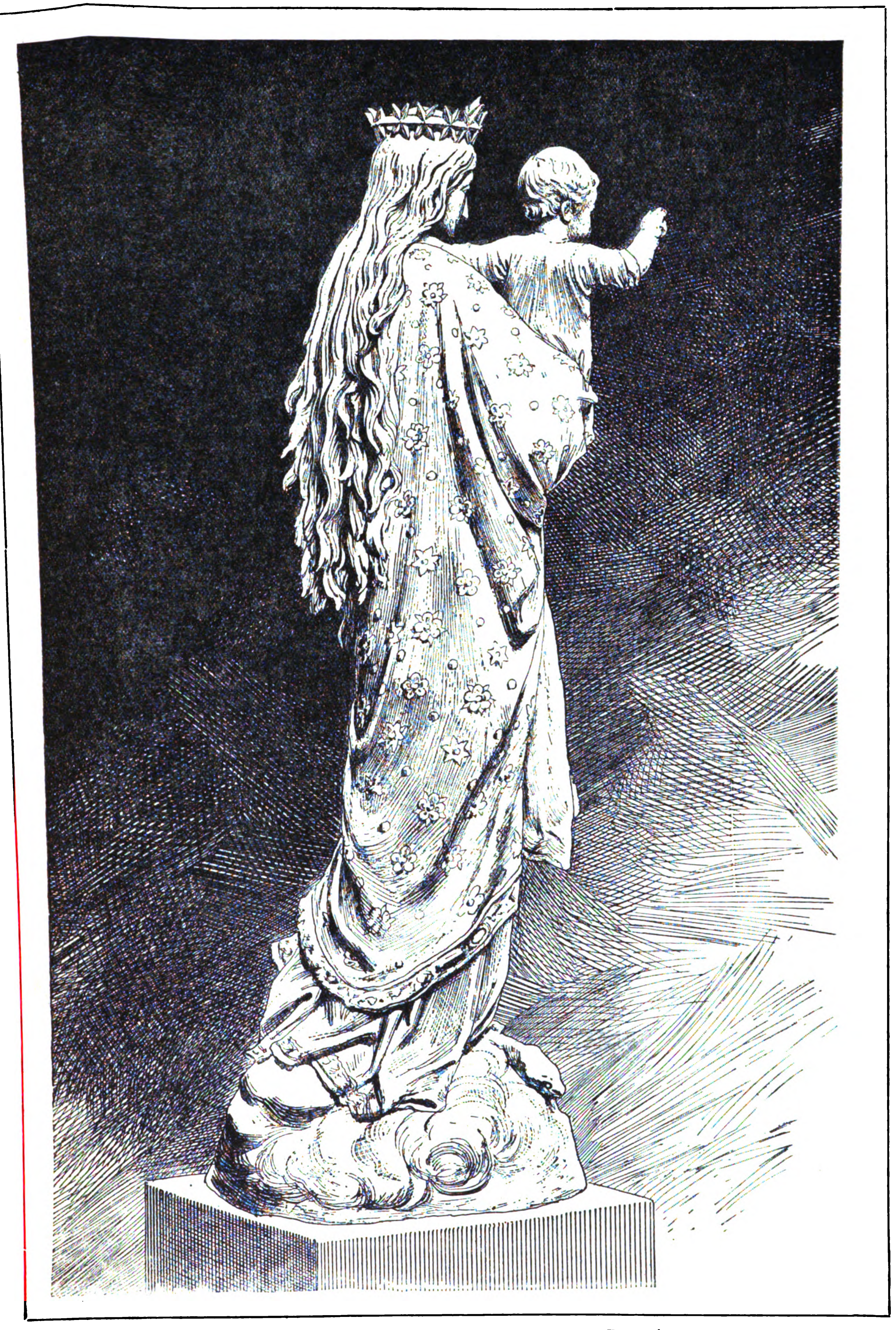
Bien avant la prise de Sébastopol, un concours fut offert entre les sculpteurs de France : il s'agissait de fixer le type de la Vierge à ériger.

Cinquante-trois artistes prirent part à ce concours. M. Bonassieux, de Feurs, fut proclamé lauréat.

« Le projet de la statue qu'il présentait, était, en effet, un véritable chef-d'œuvre. On y voyait l'heureuse alliance de l'élégance antique et de l'idée chrétienne. L'Enfant-Dieu était d'une beauté ravissante. Son bras, levé pour bénir, dessinait sur l'azur du ciel une silhouette des plus heureuses. L'autre bras entrelaçait tendrement le cou de sa Mère, tandis que la main caressante de celle-ci supportait le pied de son Fils ; ce qui exprimait, de la manière la plus gracieuse, leur mutuel amour. La figure de l'auguste Marie respirait à la fois la pureté de la Vierge et la dignité de la Mère de Dieu. Elle se montrait Mère des hommes et leur présentait son Fils. La couronne d'étoiles, posée sur sa tête, le manteau royal parsemé de fleurs de lis et constellé de pierres précieuses proclamaient sa royauté : son pied virginal enfin, qui écrasait la tête du serpent, rappelait son Immaculée Conception. Il y avait dans ce plan une telle perfection de détails et une telle harmonie d'en-

1. Ces lignes sont de Aimé Géron, Critique d'art de la *France illustrée*, numéro du 24 octobre 1898.
2. Le P. Nampon, cité par A. Drive, *Marie et la Compagnie de Jésus*, page 357.





STATUE DE NOTRE-DAME DE FRANCE AU PUY, par Bonassieux.

semble, la grâce s'y alliait si bien à la dignité, que l'esquisse de M. Bonassieux fut adoptée par la Commission à l'unanimité. »

Et maintenant cette statue gigantesque s'élève sur son rocher à cent trente-deux mètres au-dessus du sol.

Le piédestal mesure sept mètres au-dessus du rocher, et la statue seize mètres au-dessus du piédestal. La longueur totale du serpent, qui se tord et expire sous les pieds de Marie, n'a pas moins de dix-sept mètres ; le pied qui l'écrase a un mètre quatre-vingt-douze centimètres. La chevelure qui se déroule à longs plis sur le manteau constellé de la Vierge a une longueur de sept mètres ; l'avant-bras a trois mètres soixante-quinze, et la main, de l'attache du poignet jusqu'au bout des doigts, mesure un mètre cinquante-six centimètres.

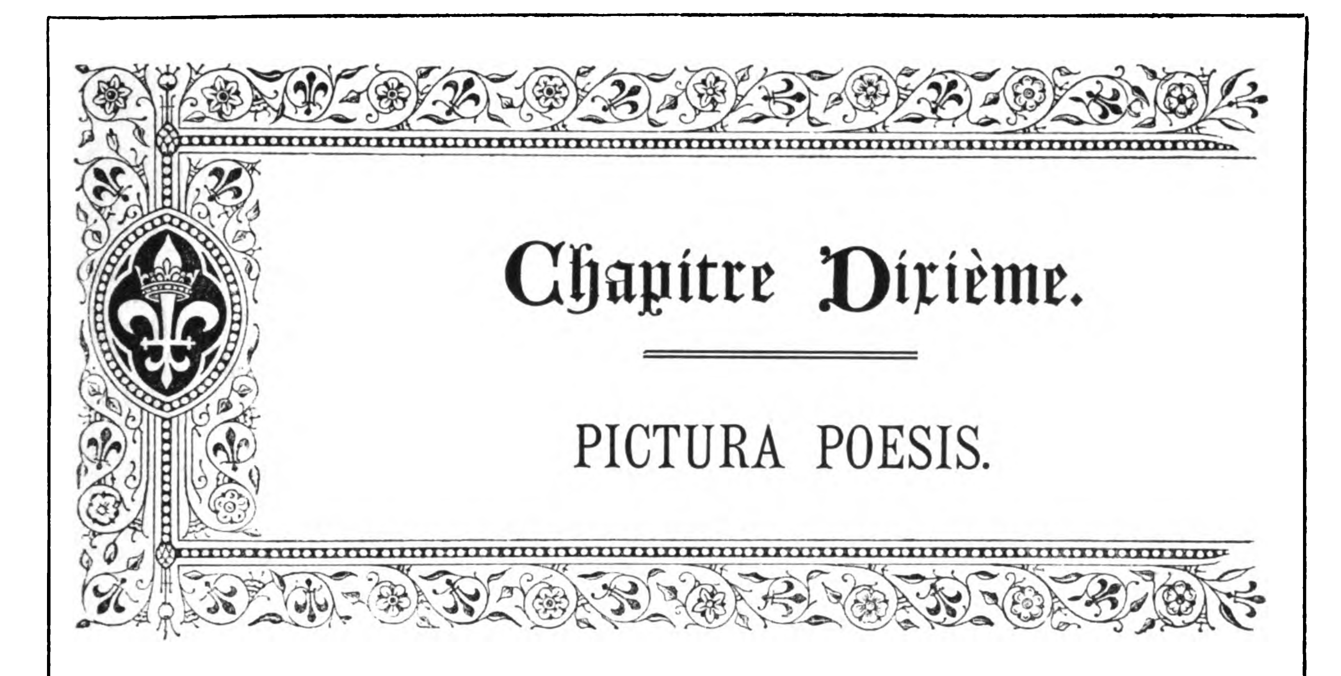
Enfin, la statue, au point de son plus large développement, a dix-sept mètres de circonférence. Aucun monument, en métal fondu, existant jusqu'à ce jour, n'a encore atteint de telles proportions. La statue de saint Charles Borromée, à Milan, qui a quelques mètres de plus, est simplement en plaques de cuivre repoussé. » (Nampon, *ouvrage cité*.)

De son pied virginal elle écrase un serpent colossal dont la longueur totale atteint dix-sept mètres.

O Notre-Dame de France, ce serpent d'airain n'est qu'un symbole.........L'hydre maçonnique étreint aujourd'hui notre patrie de ses formidables replis : de votre talon, écrasez-lui la tête ; et que de vos bras qui lui servent de trône, votre divin Fils répande une large et abondante bénédiction sur la France et sur le monde !



STATUE DE NOTRE-DAME DE FRANCE
au Puy (Haute-Loire).



Chapitre Dixième.

PICTURA POESIS.

On a dit que la poésie est une peinture. Après avoir mis sous les yeux de nos lecteurs les représentations picturales de la Madone : la Vierge de Sainte-Priscille, aux Catacombes ; la Vierge victorieuse, à l'arc triomphal de Sainte-Marie Majeure ; les Vierges du Moyen Age si expressives ; les Vierges d'Angelico si pieuses ; les Vierges de Raphaël si belles ; nous croyons devoir compléter cette galerie, en groupant les peintures mariales, nées de la palette et du pinceau des poètes. Est-il portrait de la Vierge comparable à celui que trace Salomon, quand, d'une vue prophétique, il nous montre Marie, avant qu'aucune créature fût, déjà possédée par le Seigneur (1) ?

יְהוָֹה
23 קָנָנִי רֵאשִׁית דַּרְכּוֹ קֶדֶם מִפְעָלָיו מֵאָז : מֵעוֹלָם נִסַּכְתִּי
24 מֵרֹאשׁ מִקַּדְמֵי־אָרֶץ : בְּאֵין־תְּהֹמוֹת חוֹלָלְתִּי בְּאֵין מַעְיָנוֹת
כה נִכְבַּדֵּי־מָיִם : בְּטֶרֶם הָרִים הָטְבָּעוּ לִפְנֵי גְבָעוֹת חוֹלָלְתִּי :
27 26 עַד־לֹא עָשָׂה אֶרֶץ וְחוּצוֹת וְרֹאשׁ עַפְרוֹת תֵּבֵל : בַּהֲכִינוֹ
28 שָׁמַיִם שָׁם אָנִי בְּחֻקּוֹ חוּג עַל־פְּנֵי תְהוֹם : בְּאַמְּצוֹ שְׁחָקִים
29 מִמָּעַל בַּעֲזוֹז עִינוֹת תְּהוֹם : בְּשׂוּמוֹ לַיָּם ׀ חֻקּוֹ וּמַיִם לֹא
ל יַעַבְרוּ־פִיו בְּחוּקוֹ מוֹסְדֵי אָרֶץ : וָאֶהְיֶה אֶצְלוֹ אָמוֹן וָאֶהְיֶה
31 שַׁעֲשׁוּעִים יוֹם ׀ יוֹם מְשַׂחֶקֶת לְפָנָיו בְּכָל־עֵת : מְשַׂחֶקֶת
32 בְּתֵבֵל אַרְצוֹ וְשַׁעֲשֻׁעַי אֶת־בְּנֵי אָדָם :

1. *Proverbes*, VIII, 22-31
« Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il ne fît aucune créature. J'ai été préordonnée dès le commencement et dès les temps les plus reculés, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue. Les fontaines n'avaient pas encore jailli ; la pesante masse des montagnes n'était pas encore assise ; les collines n'existaient pas, et déjà j'étais enfantée ; avant qu'il eût créé la terre et les fleuves, avant qu'il eût affermi la terre sur ses pôles. Lorsqu'il préparait les cieux ; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivait une loi inviolable ; lorsqu'il condensait l'air au-dessus de la terre, et qu'il disposait dans leur équilibre l'eau des fontaines ; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et qu'il mettait un frein à ses flots ; lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais présente, et avec lui je réglais toutes choses. »

Comme la langue du peuple choisi, comme la langue hébraïque, la langue grecque, la langue des savants et des lettrés, a, dès l'origine, chanté la Vierge-Mère. C'est *Origène*, qui, sur les confins du II[e] et du III[e] siècle, salue en Marie « la Fleur immaculée..., la prairie odoriférante..., le paradis toujours fleuri de l'immortalité..., l'arbre de vie dont les fruits préservent de la mort (1)... » C'est saint Grégoire de Nazianze, qui, au IV[e] siècle, célèbre « l'auguste Souveraine, la Vierge Bienheureuse, qui, dégagée de la fange terrestre, habite le palais des Cieux, revêtue d'un manteau d'immortalité (2). »

Les siècles s'écoulent. Le langage de Notre-Dame s'incarne dans des vers d'une allure



ICONE DE VALOPÉDI. — Mont-Athos.

plus vive et plus dramatique. C'est saint *Jean Damascène*, qui, au VIII[e] siècle, dans un ravissant dialogue, nous fait assister à l'entretien de Gabriel et de la Vierge chaste (3).

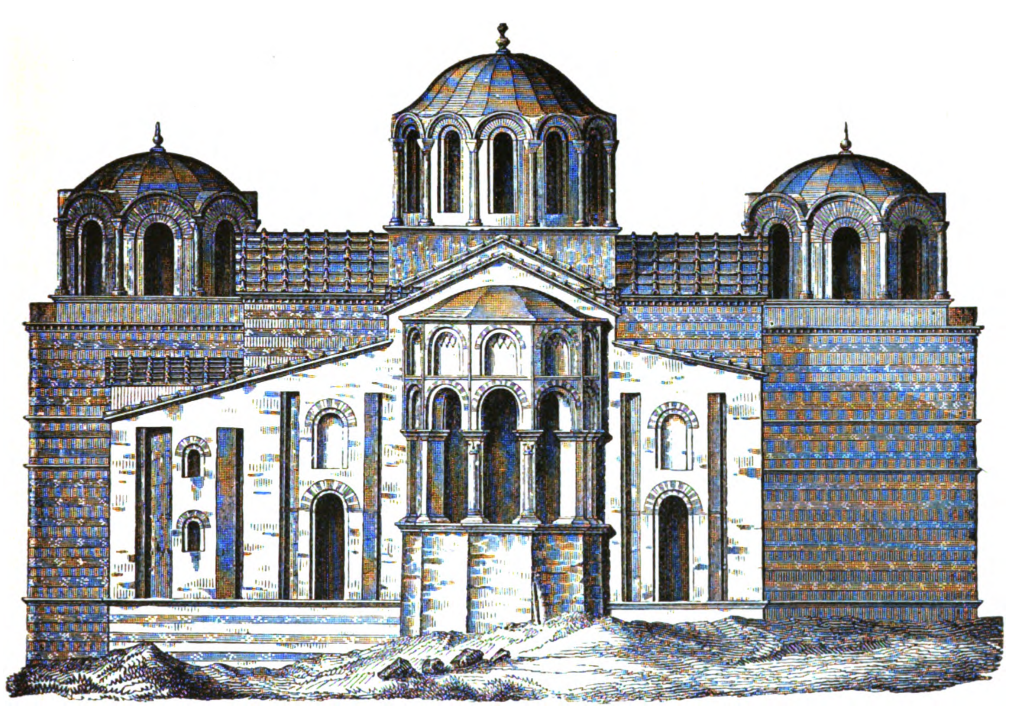
Ἀχούε χόρη (4).
παρθένε ἁγνὴ.
εἴπατο δὴ ὁ Γαβριὴλ.
Βουλὴν ὑψίστου.
ἀρχαίαν ἀληθινὴν.
Γενοῦ πρὸς ὑποδοχὴν ἑτοίμη Θεοῦ.

1. Sermon I.
2. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome I[er], page 364.
3. *Ibidem*, page 377.
4. Ecoute, jeune fille, Vierge chaste, disait Gabriel, ce que veut le Très-Haut d'une volonté antique et sincère : Sois prête à recevoir Dieu ; par toi, en effet, Celui qui est immense conversera avec les hommes. Aussi dans mon allégresse, je m'écrie : Bénissez !
Lorsque la vie se répand dans le temple et dans l'arche de Dieu, cette arche que ne doit toucher aucune main profane ; que les lèvres des fidèles ne gardent pas le silence, tandis que les Anges redisent cette parole, qu'ils s'écrient avec une suprême joie :
Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec Vous !

Δὶα σοῦ γὰρ ὁ ἀχώρητος.
βροτοις ἀναστραφήσεται.
διὸ καὶ χαίρων βοῶ,
Ευλογεῖτε...

Ὡς ἐμψύχῳ ναῷ Θεοῦ κιβωτοῦ.
Ψαυέτω μηδαμῶς κεὶρ ἀμυήτων.
Χεύλη δὲ πιστῶν τῇ Θεοτόκῳ ἀσιγήτως.
φωνήν.
τοῦ ἀγγέλου ἀναμέλποντα.
ἐν ἀγλαιάσει βοάτω.
χαῖρε.
κεχαριτωμένη.
ὁ Κύριος μετὰ σοῦ.

(Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque*, p. 20.)



ÉGLISE DE LA MÈRE DE DIEU, AGIA THEOTOCOS, A CONSTANTINOPLE.

Au IXe siècle, c'est le poète du Mont-Athos, qui nous représente la Vierge très pure, distillant les plus suaves parfums.

Λειμῶνα τῶν ἀρετῶν (1).
ἐπέγνωμέν σε θεόνυμφε
καὶ κῆπον μυρεψικῶν.
ἐξ ὧν οἱ δρεπόμενοι.

1. Epouse de Dieu, tu nous parais une prairie émaillée de vertus comme un jardin parfumé de fleurs. Ceux qui viennent y cueillir sont abondamment rassasiés, et ils moissonnent ton très saint Temple.

δαψιλῶς κορέννυνται
καὶ περικυκλοῦσι.
τὸν ναόν σου τον πανάγιον
O ψάλλων ἀσματικῶς.
φιάλαι αἱ σιαγόνες σου.
ἐκκέχυνται δαψιλῶς,
ἀρώματα βλύξουσαι.
ἐξ ὧν οἱ δρεπόμενοι,
εὐωδιάζουσι.
τόν ναόν σου τὸν πανάγιον.

Γεραίρω σε Ἐγγαδδί,
ὡς βότρυν τέκεις κυπρίζοντα.
καὶ πάλιν Βεελαμῶν.
Σολωμῶντος ἄμπελον.
εἰκάσας κινάμωμον.
νάρδον κρόνον κρίνον.
Ρόδον μύρων τε καὶ κάλυκα.

A son tour, la langue de Rome, la langue des maitres du monde, a célébré la Mère de Dieu. Dès le V[e] siècle, c'est le prêtre poète, *Sedulius* ([1]), qui exalte l'enfantement divin de la Vierge.

Salve, sancta Parens, enixa puerpera Regis ([2])
Qui cœlum terramque tenet per sæcula, cujus
Numen et æterno complectens omnia gyro
Imperium sine fine manet, quæ ventre beato
Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
Nec palmam similem visa es, nec habere sequentem
Sola sine exemplo placuisti femina mundo.

Au siècle suivant, c'est *Ennodius* ([3]), consul, évêque et poète, qui nous montre Marie concevant son Fils sous le souffle de la voix divine.

Ut Virginem fœtam loquar ([4])
Quid laude dignum Mariæ ?
. . . .
Sint verba ceu miraculum,
Quid mens requirat ordinem
Natura totum perdidit ?
Hoc est salus quod vincimur.
. . . .
Cum sola Virgo degeret,
Concepit aure Filium.

(Ennodius, *Pat. Migne*, LXIII, 331.)

Voici le cantique du poète : Tes joues sont comme des fleurs parfumées avec largesse, elles distillent des parfums. Ceux qui les recueillent emplissent d'une suave odeur ton très saint Temple.

A toi, gloire, Engaddi, qui fournis les raisins de Chypre ; gloire à toi, Vigne de Salomon dans Beelamon ; tu es semblable au cinnamome, au nard, au safran, au lis, à la rose, à un calice de parfums.

1. Rohault de Fleury, tome I[er], page 366.
2. Salut, ô sainte Mère, toi qui as enfanté le Roi qui tient, à travers les siècles, le ciel et la terre dans sa main ; le Roi dont la divinité, dont l'empire, qui embrasse tout dans son cercle éternel, n'auront pas de fin. C'est toi dont les entrailles bienheureuses t'ont donné les joies d'une mère et l'honneur des Vierges. Avant toi aucune femme semblable n'est apparue ; il n'y en aura plus après toi ; tu es la seule et unique femme qui aies plu au Christ.
3. Rohault de Fleury, tome I[er], page 368.
4. Pour parler de la Vierge féconde, où trouver une louange digne de Marie ?

A la même époque ([1]), la lyre chrétienne, dans des strophes d'une incomparable fraîcheur, chante l'Etoile de la mer.

Ave, Maris Stella ([2]),
Dei Mater alma,
Atque semper Virgo,
Felix cœli porta
. . . .
. . . .
Vitam præsta puram,
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum.
Semper collætemur.
. . . .

Au VII[e] siècle, c'est le grand évêque de Poitiers, c'est *Fortunat* ([3]), qui célèbre sa glorieuse Dame élevée au-dessus des astres. L'Eglise a consacré cette hymne, en l'insérant dans sa liturgie.

O gloriosa Domina ([4]),
Excelsa super sidera,
Qui te creavit provide
Lactasti sacro ubere.

Quod Eva tristis abstulit
Tu reddis almo germine;
Intrent ut astra flebiles
Cœli fenestra facta es.

Tu Regis alti janua
Et porta lucis fulgida.
Vitam datam per Virginem,
Gentes redemptæ, plaudite.

Gloria tibi, Domine,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre et sancto Spiritu,
In sempiterna sæcula. Amen.

(Office de l'Eglise.)

Comment l'esprit peut-il ressaisir l'ordre entier de la nature troublé devant lui ? C'est pour notre salut que nous sommes ici humiliés.

Dans sa virginale solitude, Marie conçut son Fils sous le souffle de la voix divine.

1. « On a cru quelque temps que l'*Ave Maris Stella* était une composition de saint Bernard ; mais des manuscrits antérieurs de plusieurs siècles à ce grand docteur, dans lesquels on trouve cette hymne, ont détruit cette supposition, et éclairent maintenant ce point d'histoire. On l'attribue au VI[e] siècle, sans que l'auteur ait encore été découvert. Cette poésie, d'une grâce et d'une fraîcheur incomparables, est en vers de six syllabes, presque toutes liées par des rimes ou par des assonances. » Rohault de Fleury, tome I[er], page 369.

2. Salut, étoile de la mer, Vénérable Mère de Dieu et Vierge toujours pure, heureuse porte du ciel... Obtiens-nous une vie pure ; prépare-nous un chemin assuré, afin que, voyant Jésus, nous nous réjouissions toujours ensemble.

3. Rohault de Fleury, tome I[er], page 370.

4. O glorieuse Dame, élevée au-dessus des astres, qui de votre sein sanctifié avez allaité providentiellement votre Créateur.

Ce que la triste Eve nous enleva, vous le rendez par votre sainte fécondité ; vous êtes la voie qui fait entrer au ciel ceux qui pleurent.

Vous êtes la porte du grand Roi, l'éclatante entrée de la lumière. Applaudissez à la vie donnée par la Vierge, ô peuple racheté.

Gloire à vous, Seigneur, qui êtes né de la Vierge, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



Au IX[e] siècle, Charlemagne favorise artistes et poètes. *Alcuin* [1], son savant ami, adresse, lui aussi, des vers à la Sainte Vierge.

Tu mundi vitam [2], totis tu gaudia sæclis,
Tu Regem cœli, tu Dominum atque Deum.
Ventris in hospitio genuisti, Virgo perennis.
Tu nobis precibus auxiliare tuis.

(Alcuin, *Apud can.*. t. II, p. II, p. 471.)

Au X[e] siècle, *Hrotsvitha* [3], princesse saxonne, célèbre dans un poème la vie admirable de la Sainte Vierge. De ce poème nous extrayons quelques vers, charmante peinture de l'Enfance de Marie.

Hæc quia [4]. continuo cunis substracta, puella
Maturis omni lucebat moribus orbi
Nec quicquam membris gessit puerile tenellis.
Ast in præceptis fuerat justissima legis
Nec non carminibus semper studiosa Davidis.
Hæc prudens, humilis, fervens dulcedine mentis,
Omnibus atque placens tota virtute refulgens.
Hanc hominis maledicentem non audiit auris.
Offensam sed nec quisquam cognoverat unquam.
Semper erat mitis nec non gratissima cunctis.
Et, quæ nempe suo profluxit ab ore loquela,
Nectare gratiolæ fuerat condita supernæ.
Et cum quis verbis illi benedixit amicis,
Mox grates Domino curavit reddere summo.
Nec sic divinis linguam retineret ab odis...

« A dater du XI[e] siècle [5], nous remarquons une modification importante dans la poésie religieuse ; elle abandonne la manière pompeuse et monumentale de l'antiquité romaine pour adopter des vers plus brefs, plus rapides... A travers ces changements... partout et toujours nous découvrons l'ardent amour des chrétiens pour la Sainte Vierge. Sous la toge romaine, sous la tunique carlovingienne, ou sous la cape du XII[e] siècle ». ... c'est le même enthousiasme pour Marie. Écoutez saint Pierre Damien. Quelle ode pleine de lyrisme en l'honneur de la Vierge !

1. Rohault de Fleury, tome I[er], page 380.

2. La vie du monde, la joie de tous les siècles, le Roi du ciel, le Seigneur et Dieu a reçu de toi un asile dans tes entrailles, ô Vierge immortelle. Ah ! daigne nous aider de tes prières.

3. Hrotsvitha, princesse Saxonne qui vivait au X[e] siècle, a laissé des œuvres en vers latins, et, au début, un poème adressé à la princesse Gerberge, abbesse de Ganvesheim, petite-fille de l'empereur Othon. Ce poème a pour titre : *Maria, Historia nativitatis laudabilisque conversationis intactae Dei genitricis, quam scriptam repperi sub nomine sancti Jacobi, fratris Domini.* Marie, Histoire de la nativité et de la vie admirable de la Mère de Dieu que j'ai trouvée écrite sous le nom de saint Jacques, frère du Seigneur.

4. Cette enfant, à peine sortie du berceau, brillait dans l'univers par la maturité de ses mœurs ; et l'on ne vit rien d'enfantin fait par ses membres délicats. Mais elle suivait rigoureusement les préceptes de la loi et se livrait à l'étude des psaumes de David. Prudente, humble, ardente dans la douceur de son âme, plaisant à tous et brillant dans la perfection de sa vertu. Jamais oreille ne l'entendit médire, et personne ne la vit offensante. Elle était douce et gracieuse pour tous ; et les paroles qui coulaient de sa bouche semblaient assaisonnées du nectar de la grâce divine. Lorsqu'on lui adressait des paroles amies, elle en rendait aussitôt grâces au Dieu très grand, et sa langue proférait des chants divins...

5. Rohault de Fleury, tome I[er], page 390.



DE BEATA VIRGINE.

Terrena cuncta jubilent [1],
Astra laudibus intonent,
Virginis ante thalamum
Laudes alternent dramatum.

Hæc Virgo Verbo gravida
Fit paradisi janua,
Quæ Deum mundo reddidit
Cœlum nobis aperuit...

Dives Mariæ gremium !
Mundi gestavit pretium
Quo gloriamur redimi
Soluti jugo debiti.

Quam Patris implet Filius,
Sanctus obumbrat Spiritus,
Cœlum fiunt castissimæ
Sacræ puellæ viscera.

Sit tibi laus, Altissime,
Qui natus es ex Virgine ;
Sit honor ineffabilis
Patri sanctoque Flamini.

« On trouve dans les anciens missels [2] une prose pour l'Immaculée Conception. Quoiqu'on ne puisse lui assigner d'époque précise, nous ne serions pas surpris qu'elle appartînt au XII[e] siècle. Elle porte le cachet du Moyen Age, principalement dans une strophe, qui est curieuse par un jeu de mots, assez fréquent dans ce temps-là :

Tristis fuit in Eva vae [3],
Sed ex Eva format ave,
Versa vice, sed non prave
Intusferens in conclave
Nobis, Mater, Virgo fave
Tua frui gratia.

(Pascal, Migne, page 411.)

« Jacopone de Todi, poète italien du XIV[e] siècle, passe pour être l'auteur du *Stabat ;* mais il ne peut avoir seul l'honneur de cette composition admirable. Il a dû emprunter certains passages à saint Bernard, à saint Bonaventure. Dans un manuscrit du XII[e] siècle,

1. Que la terre tout entière se réjouisse ; que les cieux retentissent d'actions de grâces ; qu'ils entonnent des hymnes devant le lit de la Vierge !
Cette Vierge qui possède le Verbe dans son sein devient la porte du paradis : Celle qui a rendu Dieu au monde nous a ouvert le ciel.
Le sein fécond de Marie a porté la rançon du monde ; et nous nous glorifions d'être délivrés d'une dette accablante.
Le Fils du Père la possède ; le Saint-Esprit la couvre de son ombre ; les chastes entrailles de la Vierge sainte deviennent le ciel.
Gloire à vous, ô Très-Haut, qui êtes né de la Vierge ; honneur ineffable au Père et au Saint-Esprit !

2. Rohault de Fleury, tome I[er], page 414.

3. Le *Vae* (malheur) fut triste dans le nom d'Eve. Mais d'Eva, par une heureuse transposition se forme *Ave* (je vous salue). Vierge Mère, qui entendîtes dans votre demeure cette parole si suave et si bonne, accordez-nous la faveur de jouir de votre protection.



on trouve un fragment qui a pour titre : *Planctus Mariæ*, et qui offre la moitié d'une strophe du *Stabat* avec un léger changement ;

Quis est homo qui non fleret,
Christi Matrem si videret
In tanta tristitia ?

Jacopone avait l'habitude de paraphraser et d'imiter les compositions des autres poètes chrétiens. Il a modifié et arrangé le poème *de Contemptu mundi* de saint Bernard ; et plusieurs auteurs ont été ainsi portés à le lui attribuer (1). »

On voit donc que le beau chant du *Stabat*, hommage à la Mère des douleurs, appartient au XIIe siècle, avant d'appartenir aux siècles suivants.

Il est dans toutes les mémoires, sur toutes les lèvres ; rappelons-en seulement quelques strophes.



STABAT MATER DOLOROSA (2).

Stabat Mater dolorosa (3),
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

Cujus animam gementem,
Contristatam et dolentem
Pertransivit gladius.

O quam tristis et afflicta
Fuit illa benedicta
Mater Unigeniti !

Quæ mœrebat, et dolebat,
Et tremebat, quum videbat
Nati pœnas inclyti.

Quis est homo qui non fleret
Matrem Christi si videret
In tanto supplicio ?



1. Rohault de Fleury, tome Ier, page 413.
2. Ce cliché ainsi que plusieurs autres que nous avons déjà reproduits, sont empruntés à un charmant opuscule du R. P. De Busschere, O. P. *Le Rosaire, arme du chrétien*, en vente à la Société Saint-Augustin. Ils sont la reproduction des magnifiques tableaux qui ornent l'église des Frères Prêcheurs d'Ostende, peints par M. A. Wybo de Furnes.
3. Debout, la Mère de douleur pleurait au pied de la croix où son Fils était suspendu.
Son âme gémissante, remplie de tristesse et désolée, était percée d'un glaive.
Oh ! qu'elle fut triste et affligée cette Mère du Fils unique.
Elle se lamentait, elle gémissait, cette pieuse Mère, en voyant les peines de son illustre Fils.
Quel homme ne pleurerait pas, s'il voyait la Mère de Dieu dans si grand supplice ?

Sur le modèle du *Stabat Mater dolorosa,* Jacopone a composé son *Stabat Mater speciosa,* composition pleine de grâce, où il montre la Mère de Dieu debout près de la crèche où gît son enfant. Elle mérite d'être citée.

Stabat Mater speciosa [1],
Juxta fœnum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

Cujus animam gaudentem,
Lætabundam et ferventem,
Pertransivit jubilus.

O quam læta et beata,
Fuit illa Immaculata
Mater Unigeniti!

Quæ gaudebat, et ridebat,
Exultabat, cum videbat
Nati partum incly ti.

Quis est qui non congauderet,
Christi matrem si videret
In tanto solatio?

Quis non posset collætari,
Christi Matrem contemplari
Ludentem cum Filio?

Pro peccatis suæ gentis,
Christum vidit cum jumentis,
Et algori subditum.

Vidit suum dulcem Natum,
Vagientem. adoratum,
Vili diversorio.

Nato Christo in præsepe,
Cœli cives cantent læte,
Cum immenso gaudio.

Stabat senex cum puella,
Non cum verbo nec loquela,
Stupescentes cordibus.

Eia, Mater, fons amoris,
Me sentire vim ardoris,
Fac, ut tecum sentiam!

Fac ut ardeat cor meum,
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.

Sancta Mater, istud agas:
Tui Nati fige cunas,
Cordi meo valide.

Tui Nati cœlo lapsi,
Jam dignati fœno nasci,
Pœnas mecum divide.

Fac me vere congaudere,
Jesulino cohærere,
Donec ego vixero.

In me distat ardor tui,
Puerino fac me frui,
Dum sum in exilio.

Hunc ardorem fac communem,
Ne facias me immunem
Ab hoc desiderio.

Virgo virginum præclara,
Mihi jam non sis amara:
Fac me parvum rapere.

Fac ut portem pulchrum infantem
Qui nascendo vicit mortem,
Volens vitam tradere.

Fac me tecum satiari,
Nato tuo inebriari,
Stans inter tripudia.

---

1. Elle se tenait debout, la belle et joyeuse Mère, debout près de la paille où gisait son petit enfant.
La jubilation traversait son âme, son âme joyeuse, alerte et fervene.
Qu'elle était heureuse et consolée, la Mère Immaculée du Fils unique!
Elle se réjouissait et souriait, elle tressaillait lorsqu'elle regardait le berceau de son illustre nouveau-né.
Qui ne se réjouirait avec elle, s'il voyait la Mère du Christ en un tel contentement?
Qui pourrait commander à son allégresse, s'il contemplait la Mère du Christ jouant avec son Fils!
Pour les péchés de sa race, elle vit son Fils avec les animaux, et soumis à la rigueur du froid.
Elle vit son doux nouveau-né, vagissant et adoré, dans une vile masure.
Au Christ né dans l'étable les Anges chantent joyeusement, dans une immense allégresse.
Un vieillard se tenait à côté de la Vierge: ni paroles, ni discours, les cœurs frappés de stupeur.
O Mère, source du divin amour, faites que j'éprouve vos ardeurs, afin que votre sentiment soit le mien!
Faites que mon cœur brûle de l'amour du Christ Seigneur, afin que je lui sois agréable.
Sainte Mère, faites ce miracle: imprimez fortement dans mon cœur le souvenir de la crèche de votre Fils.
Faites-moi partager les peines de votre Fils, de votre Fils descendu du ciel, et qui n'a pas dédaigné de naître sur le foin.
Faites que je partage vraiment vos joies, et que je m'attache au petit Jésus, tant que je vivrai.
Ah! ma flamme est bien loin de la vôtre: tant que durera mon exil, faites que je jouisse du petit enfant.
Qu'avec vous je mette en commun mon ardeur! Ne me frustrez point de l'accomplissement de ce désir.
Vierge illustre, Vierge des vierges, ne me soyez point cruelle. Laissez-moi ravir le petit enfant.
Laissez-moi porter le bel enfant, qui par sa naissance tue la mort, et veut nous livrer sa vie.
Que je me rassasie avec vous, que je m'enivre du nouveau-né; laissez-moi le saint délire.

Inflammatus et accensus,
Obstupescit omnis sensus
Tali de commercio.

Fac me Nato custodiri,
Verbo Dei præmuniri,
Conservari gratia.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur,
Tui Nati visio.

Amen.

Ce n'est point dans la langue latine seulement que le Moyen Age célébra les joies et les douleurs de la Vierge Marie : il s'essaya encore à les chanter dans les langues natio-



SOMMEIL DE L'ENFANT, par Sassoferrato.

nales en formation. Citons ici l'un ou l'autre Rondel, tribut naïf de nos vieux poètes français à la Mère de Dieu.

RONDEL

CHANTÉ PAR LES ANGES, DANS LE MIRACLE DE L'ENFANT DONNÉ AU DIABLE [1].

Bon fait servir et loer
La Mère au vray Roy des roys.
Qui pardonne touz desroys [2].
Fils et Mère sans douter
Bon fait servir et loer.
Li cuer qui voulroit penser
A leur grace en touz endroiz,

Dans un tel commerce, tout sentiment s'anime, s'enflamme, devient stupeur.
Faites que votre nouveau-né me garde, que le Verbe de Dieu me défende, et me conserve en sa grâce.
Et quand le corps devra mourir, faites qu'à mon âme soit donnée la vision de votre Fils ! — Amen.
(Jacopone de Todi. — XIVe siècle.)

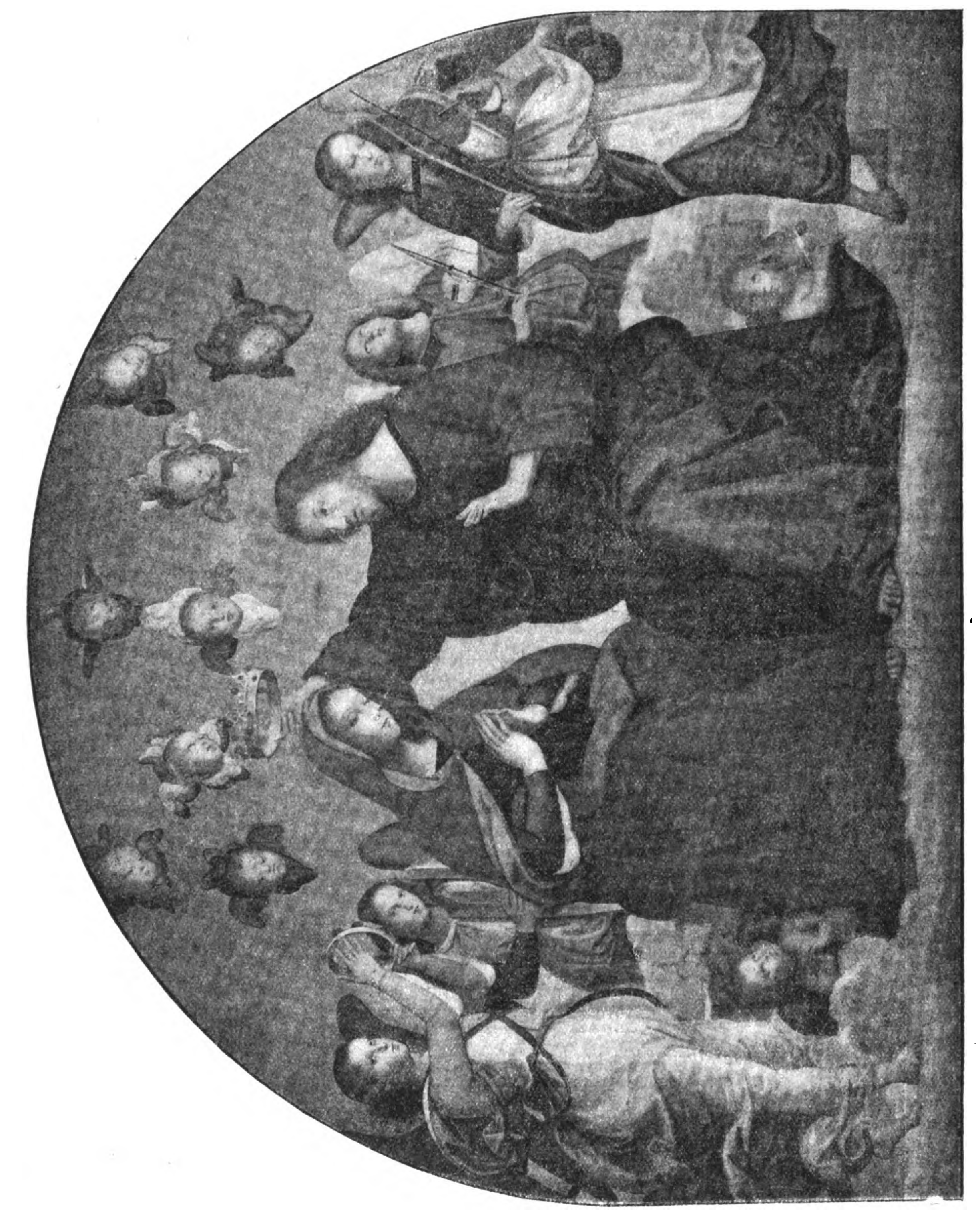
1. Tome Ier, page 52, des *Miracles de Nostre Dame* par personnages, publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, par Gaston Paris et Ulysse Robert. Paris, Firmin-Didot, 1876 (8 volumes in-8°).
2. Desroi-y, désordre, au propre et au figuré.



PICTURA POESIS,

Fragment d'une Vierge de Raphaël, aux Offices, à Florence. — Gravure de M. Fleuret.

Il diroit, ce serait droiz :
Bon fait servir et loer



ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE, par Raphaël.

La Mère au vray Roy des roys,
Qui pardonne tous desroys.

(Vers 1460-1470.)

RONDEL

EXTRAIT DE « PIERRE LE CHANGEUR » (1).

Humble Vierge, à qui ne ressamble
Personne née,
Par droit devez estre honorée
Plus que nulle autre, ce me semble,
Et mieux aimée.
Humble Vierge, à qui ne ressamble
Personne née,
Quant Mère d'omme et Dieu ensamble
Estes nommée
Et sur touz anges couronnée,
Humble Vierge, à qui ne ressamble
Personne née,
Par droit devez estre honorée.

Arrivons aux temps modernes (2). Le concert poétique ne cesse point de se faire entendre. Angleterre, Amérique, Chine, Allemagne et Russie, Espagne et Portugal, Italie et France chantent sur la lyre à qui mieux mieux, les louanges de Notre-Dame.

Les poètes les plus illustres, illustres par leur talent, illustres aussi par leurs erreurs et leurs blasphèmes, tels Byron, Gœthe et Victor Hugo, ont voulu, au moins une fois dans leur vie, payer à Marie le tribut de leur génie. Qui sait si, dans la balance de la justice divine, la strophe consacrée à la Vierge ne fera pas contrepoids aux vers criminels et impurs?

Ecoutez lord Byron. Un jour dans son existence orageuse, sa muse purifiée a chanté l'*Angelus ;* son plectre jusqu'à six fois a redit : *Ave Maria*. Que de miséricordes lui vaudra cette prière !

ANGELUS.

Ave Maria! o' er the earth and sea,
That heavenliest hour of heaven is worthiest thee.

Ave Maria! blessed be the hour,
The time, the clime, the spot, where I so oft
Have felt that moment in its fullest power
Sink o' er the earth so beautiful and soft,
While swung the deep bell in the distant tower.
Or the faint dying day-hymn stole aloft,
And not a breath crept through the rosy air,
And yet, the forest leaves seemed stirred with prayer.

Ave Maria! 'tis the hour of prayer:
Ave Maria! 'tis the hour of love;
Ave Maria! may our spirits dare
Look up to thine and to thy Son's above;
Ave Maria! oh! that face so fair;
Those down-cast eyes beneath the Almighty Dove —

1. *Ibidem*, tome VI, page 262.
2. Les vers que nous allons citer, nous ont été indiqués, pour la plupart, par J. Boubée. L'auteur a bien voulu les extraire, à notre intention, du beau travail qu'il prépare sur la poésie mariale. Il nous a gracieusement autorisé à donner ici de ces fragments la traduction rythmée qu'il en a faite avec un si grand talent.

What though 'tis but a pictured image strike,
That painting is no idol — 'tis too like (1).

(*Don Juan*, chant. III, écrit entre 1819 et 1822.)

Longfellow, le poète américain, lui aussi, a chanté Notre-Dame. Tout protestant qu'il fût, il aimait la Mère de Dieu, il enviait (sa muse va nous le dire) le mortel qui, dans la foule, pouvait se cramponner à sa robe éclatante.



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS A NING-PO (Chine).

1. ANGELUS.

Ave Maria! sur la terre et sur la mer
Cette heure est bien la tienne étant la plus céleste.

Ave Maria! Oh! bénie soit l'heure,
L'époque, le pays, l'endroit où si souvent
J'ai senti cet instant, dans sa large puissance
Tomber sur l'univers, lentement, doux et beau,
Tandis qu'au loin sonnait dans sa tour une cloche,
Ou que, très doux, montait l'hymne mourant du soir;
Nul souffle ne passait dans l'air aux teintes roses,
Mais les feuilles semblaient s'agiter pour prier.

Ave Maria! C'est l'heure de la prière!
Ave Maria! Et c'est l'heure de l'amour!
Ave Maria! Puisse, enhardi, notre esprit
S'élever vers celui de ton Fils et le tien!
Ave Maria! Oh! ce visage si beau
Et ces yeux baissés, sur qui plane la colombe...
Et qu'importe d'ailleurs si ce n'est qu'une image?
Ce n'est pas une idole : elle est trop ressemblante!

(*Don Juan*, chant III.)

ON A PICTURE OF THE ASSUMPTION.

Lady, thine upward flight
The opening heavens receive with joyful song;
Blest who thy mantle bright
May seize among the throng,
And to the sacred mount float peacefully along!

Bright angels are around thee;
They that have served thee from thy birth are there;
Their hands with stars have crowned thee;
Thou, peerless Queen of Air,
As sandals to thy feet, the silver moon dost wear (1).

(After Fray Luis Ponce de Léon.) — Cité par Orby Shipley. *Carmina Mariana*, page 30.

D'Amérique transportez-vous en Chine : car la Chine ne veut pas être absente de ce concert de louange. Ecoutez un poète tout moderne du Céleste Empire :

吁無原罪，聖教慈親，所以回目，憐視吾人，爾心愛我，其愛
情深，無可獻爾，所獻我心。

卒世童貞，聖神淨伴，純哉爾靈，始胎無玷，卒世童貞，聖三
寶殿，自爾始胎，已備萬善。

看世界，真可懼，魔網密布，童子無知，慣迷世路，懇求爾吾
慈母，常垂眷顧，導我前程，亦趨亦步。

我慈母，我恩母，爾為我助，我靈若鳥，驚飛來去，鷹欲搶，鵰
欲捕，足無可躲，母來導引，可得安處。

童貞聖母，潔逾天神，媲美古今，第一人，吾儕小子，未染俗
塵，求爾護翼，保存天真。

聖瑪利亞，天神母后，惠我同人，恩澤厚，欲報之德，自慚多
咎，惟有稱慕，永永久。 (2)

---

1. L'ASSOMPTION.

Reine, ton vol sublime
T'emporte vers le ciel qui t'accueille en chantant.
Heureux qui, dans la foule,
Peut s'accrocher au bord de ta robe éclatante,
Et monter dans la paix, vers la montagne sainte!

Les anges clairs t'entourent;
Tous ceux qui t'ont servie dès ton berceau, sont là;
Leurs mains t'ont couronnée d'étoiles,
O toi, la Reine incomparable de l'espace,
Et la lune te fait des sandales d'argent......

(Imité de Luis de Léon.)

2. O Marie, conçue sans péché, Mère miséricordieuse de la sainte Eglise, jetez sur nos misères des regards compatissants. Votre amour pour nous n'a pas de bornes, et nous n'avons que notre cœur à vous offrir.

O Marie, toujours Vierge, Epouse du Saint-Esprit, âme de toute pureté, vous êtes Immaculée depuis votre

Revenons en Europe : Par les lèvres de Marguerite, la repentie que les hommes repoussent, Gœthe, esprit puissant, cœur faible, chante, au nom de l'Allemagne, la *Vierge des douleurs* qui, à l'heure des déchirements cruels, sèche si bien les larmes.

Gretchens Gebet (1).

Ach neige,
Du Schmerzensreiche,
Dein Antlitz gnädig meiner Noth!

Das Schwert im Herzen,
Mit tausend Schmerzen
Blickst auf zu deines Sohnes Tod!

Zum Vater blickst du
Und Seufzer schickst du
Hinauf um sein' und deine Noth!

Wer fühlet
Wie wühlet
Der Schmerz mir im Gebein!

Was mein armes Herz hier banget,
Was es zittert, was es verlanget,
Weißt nur du, nur du allein!

Conception. En votre qualité de Mère Immaculée, sainte demeure de la Très Sainte Trinité, vous êtes pleine de grâce dès le premier moment de votre existence.

O Mère miséricordieuse, vous êtes notre secours ; notre âme est en ce monde comme un oiseau voletant, éperdu dans les airs, guetté par l'épervier ravisseur, ne sachant où percher ; Mère, soyez notre guide jusqu'au lieu du repos.

Par vos mérites et sous votre conduite, nous pouvons aussi, bonne Mère, tendre à la perfection et contribuer au salut du prochain ; daignez ne pas rejeter notre insuffisance et nous tendre la main pour nous conduire à Dieu.

Douce Mère Marie, aidez-nous, nous vous en supplions, à corriger nos défauts. Nous vous donnons notre corps et notre âme ; défendez-les comme votre propriété jusqu'à l'heure de notre mort.

Vierge très pure, vous fûtes en ce monde sans en contracter la souillure ; Refuge des pécheurs, n'abandonnez pas, nous vous en conjurons, des coupables qui vous implorent.

1. Oh ! penche,
Vierge dolente,
Ton front si doux vers ma douleur !

Un glaive dans l'âme
Souffrant mille angoisses.
Tu contemples ton Fils mourant.

Regardant le Père.
Vers lui tu soupires
Sur le malheur de son Fils et le tien.

Qui peut dire
Combien vive
La douleur pénètre mes os !

Ce que mon pauvre cœur ressent
De vains désirs, de crainte folle,
Seule, bien seule, tu le sais !

Wohin ich immer gehe,
Wie weh', wie weh', wie wehe
Wird mir im Busen hier!

Ich bin, ach! kaum alleine,
Ich wein', ich wein', ich weine,
Das Herz zerbricht in mir.

Die Scherben vor meinem Fenster
Bethaut' ich mit Thränen, ach!
Als ich am frühen Morgen
Dir diese Blume brach.

Schien hell in meine Kammer
Die Sonne früh herauf,
Saß ich in allem Jammer
In meinem Bett schon auf.

Hilf! Rette mich vor Schmach und Tod
Ach neige,
Du Schmerzensreiche,
Dein Antlitz gnädig meiner Noth!

(*Faust*, I, acte IV, scène 2.)

Si les nations hérétiques, par la voix de leurs poètes, n'ont pu, à une heure donnée, se dispenser, — heureux illogisme, — de chanter Notre-Dame, de quels accents enthousiastes ne la saluent pas les nations catholiques!

Camoëns, chantre des Lusiades, grand et malheureux poète, dis-nous les douleurs de la Vierge sur le Calvaire, ces douleurs qui, si bien chantées, auront adouci les tiennes!

Où que j'aille, l'angoisse
Affreuse, affreuse, affreuse,
Vient oppresser mon pauvre sein.

J'ai peine à rester seule;
Je pleure, pleure, pleure;
Je sens mon cœur se fendre en moi!

Les fleurs, hélas! sous ma fenêtre
Ont bu la rosée de mes larmes
Lorsque dès l'aurore je vins
Y cueillir ce bouquet pour toi.

Lorsque entra, brillant, dans ma chambre
Le premier rayon de soleil,
Il me vit déjà dans les larmes
Assise sur mon triste lit.

Au secours! Sauve-moi d'infamie et de mort!
Oh! penche,
Vierge dolente,
Ton front si doux vers ma douleur!

NO CALVARIO (1).

Aquellas mãos que o mundo edificaram,
Aquelles pés que pizam as estrellas,
Com durissimos prégos se encravaram.

Mas qual será o humano que as querelas
Da angustiada Virgem contemplasse,
Sem se mover a dor, e magua d'ellas?

E que dos olhos seus não destillasse
Tanta copia de lagrimas ardentes,
Que carreiras no rosto signalasse?

Oh! quem lhe vira os olhos refulgentes
Convertendo-se em fontes, e regando
Aquellas faces bellas e excellentes!

Quem a ouvira com vozes ir tocando
As estrellas, a quem responde o céo,
Co' os accentos dos anjos retumbando!

Quem vira quando o puro rosto ergueu
A ver o filho, que na cruz pendia,
Donde a nossa saude descendem!

Que magnas tão chorosas que diria!
Que palavras tão miseras e tristes
Para o céo, para a gente es palharia!

(Extrait d'une élégie.)



Catholique Espagne, par la bouche de ton poète-prêtre, chante la Vierge Marie!

---

1. SUR LE CALVAIRE.

Ces mains dont fut construit le monde,
Ces pieds qui foulent les étoiles,
Des clous très durs les ont percés!

Quel homme assisterait aux plaintes
De la Vierge, pleine d'angoisses,
Sans être navré de douleur!

Et sans que de ses yeux jaillissent
Assez de pleurs assez brûlants
Pour faire un sillon sur ses joues?...

Oh! celui qui pourrait les voir,
Ces beaux yeux changés en fontaines,
Noyant ce visage si beau!

Entendre ces plaintes qui montent
Jusqu'aux étoiles, et le ciel
Faire écho par la voix des Anges!

Voir se lever ce pur visage
Sur le Fils qui pend à la croix
D'où descend le salut du monde!...

Qu'il en conterait de tristesses!
Que de mots navrants il dirait
Devant le ciel, devant la terre!...

A LA VIRGEN DEL SAGRARIO [1].

PRIÈRE DE SAINT ILDEFONSE

SONNET.

Si el instrumento de mis labios templo,
Para cantaros, Vírgen especiosa,
Obra de Dios, tan unica y dichosa,
Que sola vos de vos sois vivo exemplo,

Enmudece la voz; porque os contemplo
La madre de Dios Hijo, la Hija hermosa
Del Padre, del Espiritu la esposa,
Y de los tres sagrario, claustro y templo.

Todą la Trinidad os perficiona
Tanto, que si en los tres caber pudiera
Persona quarta, universal persona.
Vestra deidad quarta persona fuera;
Mas si no os pudo hacer quarta persona,
Despues de Dios os hizo la primera.

A ton tour, Alighieri, dans ton langage sublime, le plus sublime que la terre ait jamais ouï, célèbre « la Vierge-Mère, Fille de son Fils ! »

Vergine Madre, figlia del tuo Figlio,
Umile ed alta più che creatura,
Termine fisso d'eterno consiglio,

Tu se' Colei che l'umana natura
Nobilitasti sì, che 'l suo Fattore
Non disdegnò di farsi sua fattura.

Nel ventre tuo si raccese l'amore
Per lo cui caldo nell' eterna pace
Così è germinato questo fiore [2].

Qui se' a noi meridiana face
Di caritade, e giuso, intra mortali,
Se' di speranza fontana vivace.

---

1. A LA VIERGE DU SANCTUAIRE.

Lorsque ma voix voudrait accorder ses accents
Pour vous chanter, ô Vierge toute belle,
Œuvre de Dieu, unique à ce point en vos gloires,
Que vous seule de vous pouvez être l'image,

Je demeure muet; car ce qu'en vous je vois,
C'est la Mère de Dieu le Fils; la fille illustre
De Dieu le Père, et l'Epouse du Saint-Esprit;
Enfin de tous les trois, sanctuaire, arche et temple.

Toute la Trinité, Vierge, vous rend parfaite;
Si bien que, s'il pouvait aux trois saintes Personnes
S'en joindre une de plus, en rapport avec toutes,
Vous auriez, Dieu Vous-même, été cette personne.
Mais si vous n'êtes pas en Dieu la quatrième,
Aussitôt après Dieu vous serez la première.

2. Il s'agit de la fleur que composent, d'après la fiction du poète, toutes les âmes bienheureuses réunies dans le ciel.



« LA VIERGE-MÈRE, FILLE DE SON FILS. » (Dante.)

Peinture de P. Claessens, au Louvre.

Donna, se' tanto grande, e tanto vali,
Che qual vuol grazia e a te non ricorre.
Sua disianza vuol volar senz' ali.

La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.

In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate (1)...

(*Paradiso*, XXXIII, 1-21.)

Vieux barde des Magyares, chante, dans ton idiome sonore, les gloires de la Vierge!

A KONIGSBERGI TOREDEKBOL (2).

.........ug scolanoc. Wylag (noc) kezdetuitul fugua. rohtonc
ez nem levt wala. hug scuz lean. fiat sciulhessen



VIERGE BYZANTINE.

1. Vierge Mère, ô toi, Fille de ton Fils!
Humble et grande plus qu'une créature;
Terme fixe de l'éternel conseil;

C'est toi qui fis notre humaine nature
Si noble que le Créateur daigna
Se faire un jour sa propre créature;

Et dans ton sein se ralluma l'amour
Dont la chaleur, dans la paix éternelle
Fait s'entr'ouvrir cette immortelle fleur.

Tu luis ici, comme le plein soleil
De charité; et là-bas, pour les hommes
Es d'espérance une fontaine vive.

Si sublime es-tu, Dame, et si puissante,
Que, sans t'implorer, vouloir une grâce,
C'est un désir qui veut voler sans ailes!

Pour ta bonté, c'est trop peu d'assister
Ceux dont la voix t'appelle; que de fois
Spontanément tu préviens la demande!

En toi la pitié, en toi la douceur,
En toi la grandeur, en toi se rassemble
Ce qu'a de bonté tout être créé.

(*Paradis*, XXXIII.)

2. Le fragment de Königsberg.
.... dirent ainsi: « Dès qu'a ce monde commencié,
Oncques n'est arrivé qu'enfant nasquit de Vierge,

scuz segnec tukere. tistan maradhassun. es nekunc (¹)
kyruec benne ne leyessen. Tuyduc latiuc (evt) scuz lean
nak qui uleben tart chudaltus fiot. furiscte musia
etety ymleti. ug bug ana sciluttet. de qui legen neky
atia azut nem tud (hot) iuc. Ez oz ysten mint (evt) esmeriuc.
quit scepler nem illethet. mert ha hysten ev num uolna
(ev) benne bynut lelhetneync (²)...............

O France, à toi de clore ce concert. Au grand siècle de ton histoire littéraire Corneille avait déjà célébré *Eve et Marie.*

EVE ET MARIE.

Homme, qui que tu sois, regarde Ève et Marie,
Et, comparant ta Mère à celle du Sauveur,
Vois laquelle des deux en est le plus chérie,
Et du Père Eternel gagne mieux la faveur.



PIERRE CORNEILLE.

L'une à peine respire, et la voilà rebelle,
L'autre en obéissance est sans comparaison ;

Et de virginité le miroir restât pur,
Et qu'hom n'apraingne rien ! Bien scavons qu'elle est Vierge,
Qui merveilleux Enfant embracie, baigne et lave
En de son lait nourrit, comme mère un sien fils.
De père, n'avons point nouvelle : icel est Dieu,
Qui congneu de nous est ; n'y peut nul trouver faute.
Quar si point n'était Dieu, serait en lui péchié...

1. Ce fragment d'hymne mariale date du XIVᵉ siècle. Il a été trouvé en 1864 à Königsberg, sur un parchemin qui servait de reliure à un livre du XVIᵉ siècle. C'est, après une oraison funèbre et un fragment de sermon du XIIIᵉ siècle, le plus ancien monument connu dans la littérature hongroise.

2. Texte d'après Bartha József, dr. A. Magyar Nemzeti Irodalom Története.
Un volume in-8° de 660 pages, Budapest. A Szent-István-Társulat Kiadása, 1900.
Le texte est à la page 252 avec une transcription en hongrois moderne.

L'une nous fait bannir et l'autre nous rappelle,
L'une apporte le mal, l'autre la guérison.

L'une attire sur nous la nuit et la tempête,
Et l'autre rend le calme et le jour aux mortels :
L'une cède au Serpent, l'autre brise sa tête,
Met à bas son empire et détruit ses autels.

L'une a toute sa race au démon asservie,
L'autre rompt l'esclavage où furent ses aïeux ;
Par l'une vient la mort et par l'autre la vie,
L'une ouvre les enfers et l'autre ouvre les cieux.

Cette Eve cependant qui nous engage aux flammes
Au point qu'elle est formée est sans corruption ;
Et la Vierge « bénie entre toutes les femmes »
Serait-elle moins pure en sa conception ?

Non, non, n'en croyez rien, et tous tant que nous sommes,
Publions le contraire à toute heure, en tout lieu. :
Ce que Dieu donne bien à la Mère des hommes,
Ne le refusons pas à la Mère de Dieu.

(PIERRE CORNEILLE, 1665.)

Et voilà qu'au XIXe siècle, hommes de lettres, hommes d'épée, publicistes, chrétiens et non-chrétiens, se font une gloire de chanter celle qui sur les flots guide la brigantine, celle qui sur le champ de bataille enhardit et protège le soldat.

Ecoutez la gracieuse ballade du vieux romantique Delavigne. Six fois le poète y répète :

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !

Qui sait si cette prière n'aura pas valu au poète mourant une grâce de repentir et de pardon !

BALLADE.

I

La brigantine,
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Province, adieu !

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent !
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Ma mère, adieu !

La vieille Hélène
Se confiera
Dans sa neuvaine
Et dormira.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Hélène, adieu !

II

Ma sœur se lève
Et dit déjà :
« J'ai fait un rêve :
Il reviendra. »
O Vierge Marie.
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Ma sœur, adieu !

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Isaure, adieu !

Brise ennemie,
Pourquoi souffler
Quand mon amie
Vient me parler ?
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Bonheur, adieu !

(*Souvenirs poétiques de l'Ecole Romantique*, 1825-1840, page 86.)

Après la ballade, le sonnet à la Vierge. Il est écrit, le 21 juin 1855, au camp de Traktir, sur la Tchernaïa. Le général Ch. de Vergé, sauvé par Marie dans le combat, lui offre ces vers, comme un *ex-voto* de sa reconnaissance.

SONNET.

Sainte Mère de Dieu, que je n'ai vainement
Jamais dans le péril à mon aide appelée,
Ma confiance en toi ne peut être égalée
Que par ma gratitude et mon amour ardent.

J'ai hâte d'accomplir le vœu, qu'en t'implorant
J'ai fait lorsque j'allais courir dans la mêlée :
De ta Conception divine, immaculée,
Je confesse le dogme avec un cœur fervent.

Oui, c'est bien toi qui m'as guidé dans la bataille :
Qui des globes de feu, du plomb, de la mitraille
As préservé mon front d'où l'effroi fut banni :

Et je te dois de plus une illustre victoire,
Mais à toi seule aussi j'en rapporte la gloire :
Sainte Mère de Dieu, que ton nom soit béni [1] !

Un publiciste qui vit encore a, lui aussi, dans un sonnet, célébré la Vierge Immaculée. Faisons des vœux pour qu'au jour des justices, le *Sonnet à Marie* fasse oublier les blasphèmes contre Dieu.

A MARIE.

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus Reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et Vierge avec l'amour !

Je t'implore là-haut comme ici-bas je t'aime,
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière,
Le genre humain courbé t'invoque la première :
Ton sceptre est de rayons, ta couronne de fleurs ;

1. Cité par E. Veuillot, *Vie de Louis Veuillot*, I, page 238.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme;
Tout te chante, ô Marie! Et pourtant quelle femme
Même au prix de ta gloire, eût bravé tes douleurs!

H. ROCHEFORT.
(*Jeux Floraux*, 1855.)

Encore un sonnet à l'Etoile de la mer. Il est de J. de Hérédia. En quelques vers le poète nous dépeint admirablement tous ces vieux pêcheurs bretons, courbant, au son de l'*Angelus*, leurs « fronts noirs de hâle », et mêlant au chant des vagues le chant de l'*Ave Maris Stella*.

MARIS STELLA.

Sous les coiffes de lin, toutes croisant leurs bras,
Vêtues de laine rude ou de mince percale,
Les femmes à genoux sur le roc de la cale
Regardent l'océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne, de Cancale,
Vers le Nord sont partis pour la lointaine escale.
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas!

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes,
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'Etoile Sainte, espoir des marins en péril;

Et l'*Angelus*, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
Des rochers de Roscof à ceux de Sybiril
S'envole, teinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

J. DE HÉRÉDIA.

Voici un chant d'une inspiration toute biblique; vers et musique ont jailli d'une âme d'artiste toute dévouée à Marie:

BÉNISSEZ MARIE!

Mondes créés de Dieu,
En tout temps, en tout lieu,
Bénissez Marie!
Sur son bras maternel
Repose l'Eternel,
Bénissez Marie!

Dans vos accords divins,
O chœurs des Séraphins,
Bénissez Marie!
Du ciel brillante cour,
En vos concerts d'amour,
Bénissez Marie!

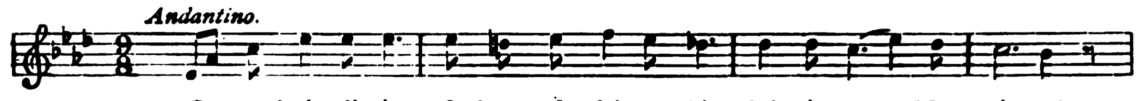
Globes d'or enflammés
Aux champs d'azur semés,
Bénissez Marie!
Perles du firmament,
Poudre de diamant,
Bénissez Marie!

Ecueils battus des flots,
Grève aux plaintifs échos,
Bénissez Marie!
Nuages qui flottez
Par la brise emportés,
Bénissez Marie!

Souffles des aquilons,
Vents, zéphyrs, tourbillons,
Bénissez Marie!
Tempête au sein des mers,
Tonnerre, foudre, éclairs,
Bénissez Marie!

Géants voisins des cieux,
Monts aux sommets neigeux,
Bénissez Marie!
Volcans aux pics fumants,
Dans vos sourds grondements,
Bénissez Marie!

L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.
Miniature d'un livre de chœur de la cathédrale de Sienne.



Sur vos luths di-vins, O chœurs des Sé- ra- phins, Bé- nis - sez Ma - ri - e !



O cé - les- te cour, Dans vos concerts d'amour Bé - nis - sez Ma - ri - e !

E. ANDRÉ.

Blancs frimas des hivers,
Linceul de l'univers,
Bénissez Marie !
Mystérieuses voix
Gémissant dans les bois,
Bénissez Marie !

Lis aux chastes couleurs.
Rose, reine des fleurs,
Bénissez Marie !
Epis dorés des blés,
Vigne aux raisins gonflés,
Bénissez Marie !

Aigles fendant les airs,
Vautours en vos déserts,
Bénissez Marie !
Fauvettes et pinsons,
Gais chanteurs des buissons,
Bénissez Marie !

Nature à ton réveil,
Premiers feux du soleil,
Bénissez Marie !
Prés, vallons et coteaux
Où paissent les troupeaux,
Bénissez Marie !

Derniers rayons du jour,
En mourant tour à tour,
Bénissez Marie !
Et quand s'éteint le bruit,
Silence de la nuit,
Bénissez Marie !

Enfants au front joyeux
Dans vos ris et vos jeux,
Bénissez Marie !
Quand la main dans la main
Vous chantez en chemin,
Bénissez Marie !

Vieillard aux cheveux blancs,
Aux pas lourds et tremblants,
Bénissez Marie !
Sentant vos jours tarir,
Avant que de mourir.
Bénissez Marie !

Mondes créés de Dieu
En tout temps, en tout lieu,
Bénissez Marie !
Sur son bras maternel
Repose l'Eternel,
Bénissez Marie !

Terminons ce recueil de poésies mariales par une hymne à Marie Immaculée : — c'est une hymne d'espoir ; elle est de saison en ces jours où trop de catholiques se laissent aller à la désespérance.

La signature, connue de nos lecteurs, est celle d'un des Poètes-Apôtres les plus charmants de notre siècle.

HYMNE D'ESPOIR.

Ne désespère pas, ma France bien-aimée ;
Marie est toujours là, forte comme une armée,
Toute puissante au ciel, invincible ici-bas :
La Vierge des douleurs sait ta longue souffrance.
Doux pays, douce France,
La Vierge a vu tes pleurs, elle voit tes combats.

Ne désespère pas, royaume de Marie,
Terre où germa l'honneur et la chevalerie :
Dans ton angoisse, au soir d'un honteux désarroi,
De la Vierge fidèle attends la délivrance,
Doux pays, douce France,
Elle est ta Reine encore, et Jésus-Christ ton Roi.

Ne désespère pas, terre des épopées
Où le seul nom du Christ fit frémir les épées,
Où tous les cœurs battaient à ce seul mot : « Je crois ! »
Tu briseras le joug de haine et d'ignorance.
Doux pays, douce France,
Tu vaincras par Marie et le Dieu de la croix.

Ne désespère pas, France des basiliques
Que jetaient dans l'azur nos aïeux catholiques,
Pour trône et marchepied de la Reine des cieux;
Tes fils y chanteront leurs psaumes d'espérance,
Doux pays, douce France,
Et les grands *Te Deum*, cet hymne des aïeux

Ne désespère pas, peuple dont la grande âme,
Même en son cri de guerre, acclamait Notre-Dame;
Avec nos saints, pour toi Notre-Dame pria;
Et tes preux bataillaient en joyeuse assurance,
Doux pays, douce France,
Sous l'étendard béni de *Jhésus-Maria*.

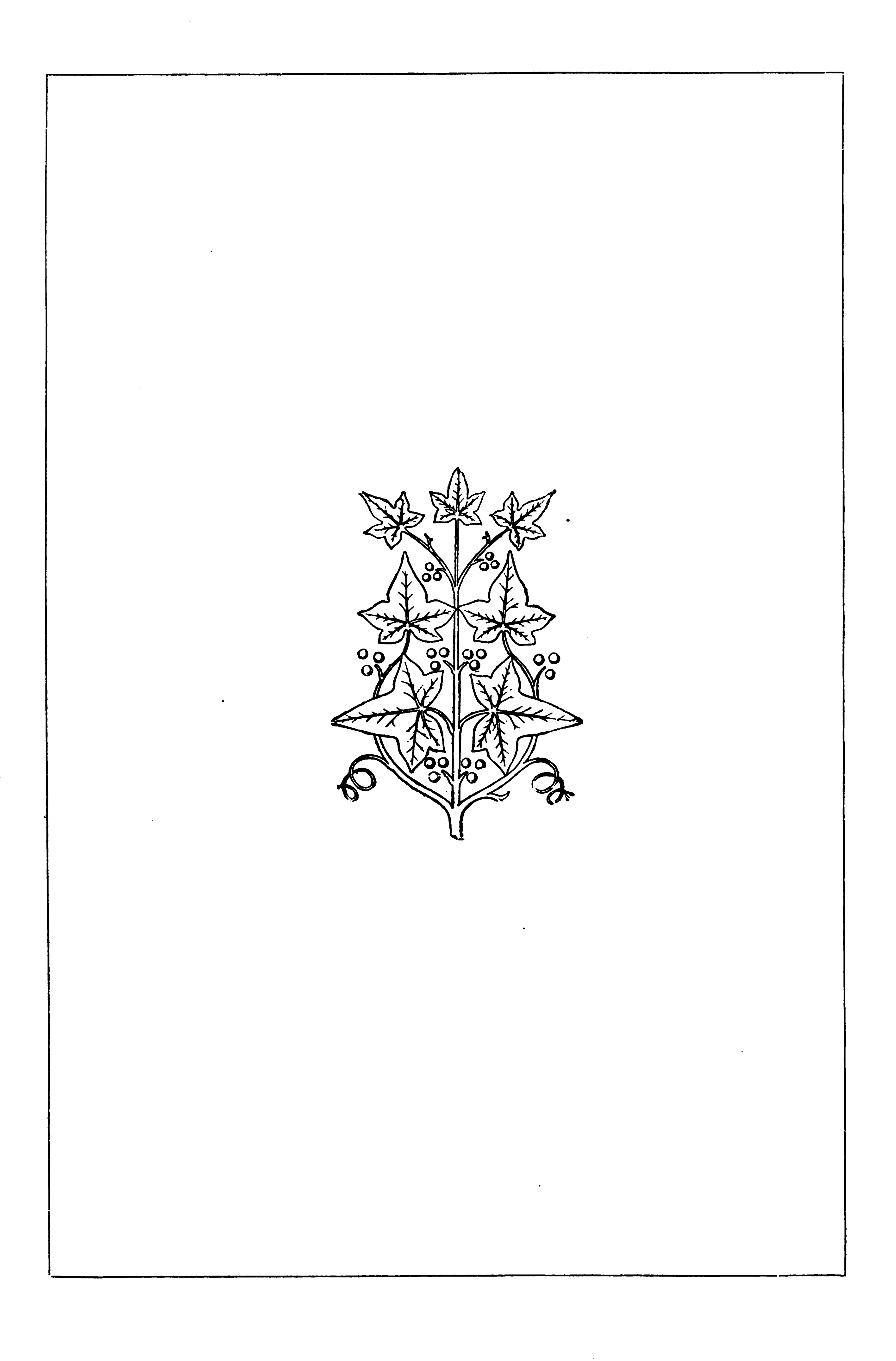
Ne désespère pas, ô France désolée;
Oh! non! malgré ton deuil, fête l'Immaculée;
Devant tous ses autels, dis-lui que nous l'aimons;
N'a-t-elle pas montré pour toi sa préférence,
Doux pays, douce France,
Quand son pied virginal se posa sur nos monts!

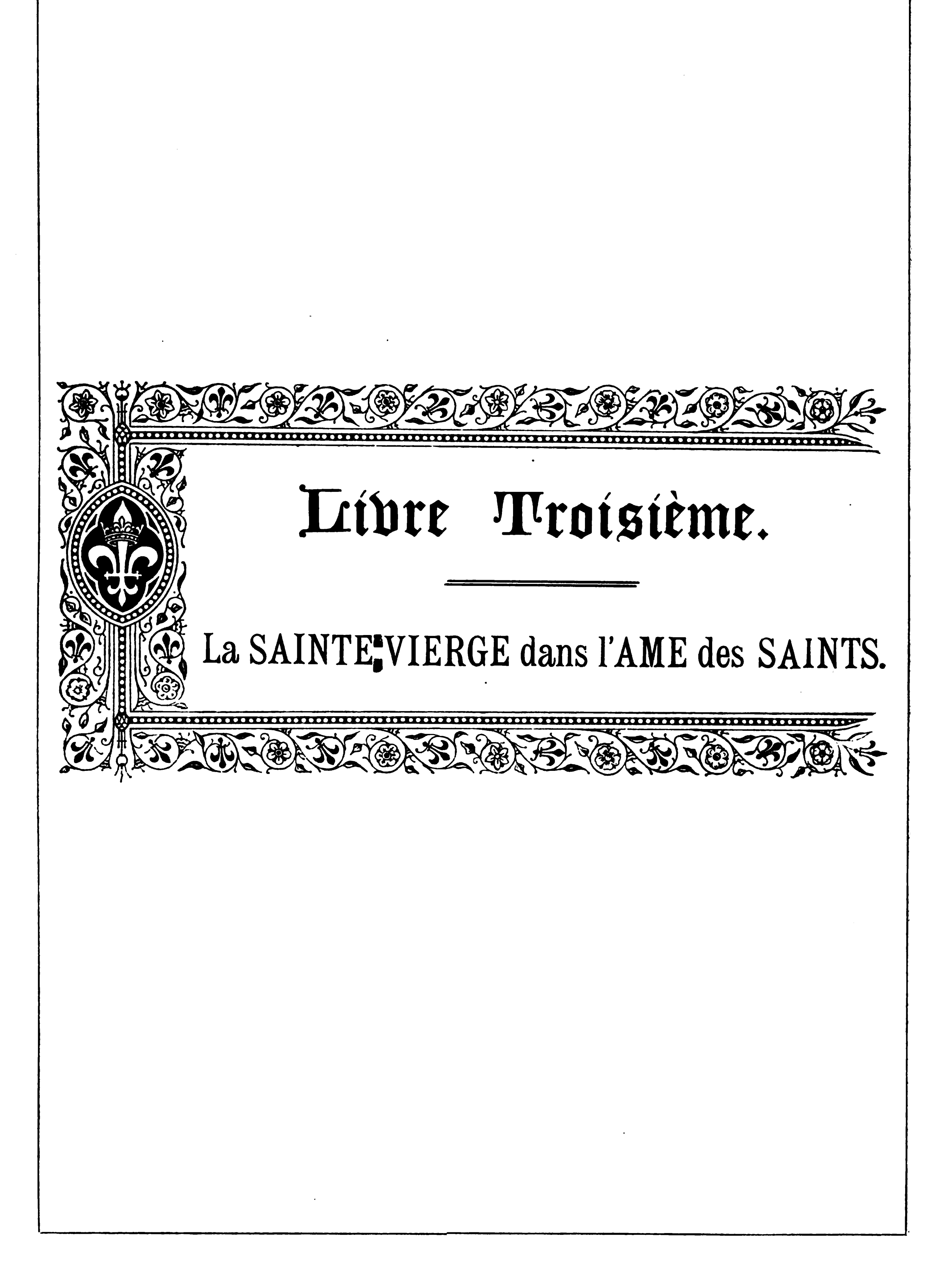
Ne désespère pas : Lourdes! c'est notre aurore :
L'Immaculée est là qui dit : « Espère encore. »
Du haut de nos rochers Elle nous a souri,
En dépit du blasphème et de l'indifférence;
Doux pays, douce France,
Sous les neiges d'hiver, son rosier a fleuri.

Ne désespère pas : fais pénitence et prie;
Notre-Dame a pitié de toi, pauvre meurtrie,
Elle t'ouvre son cœur, Elle te tend ses bras
Et promet le salut à ta persévérance.
Crois, prie, espère, ô France,
Par Marie et son Fils Jésus... tu revivras.

V. Delaporte.

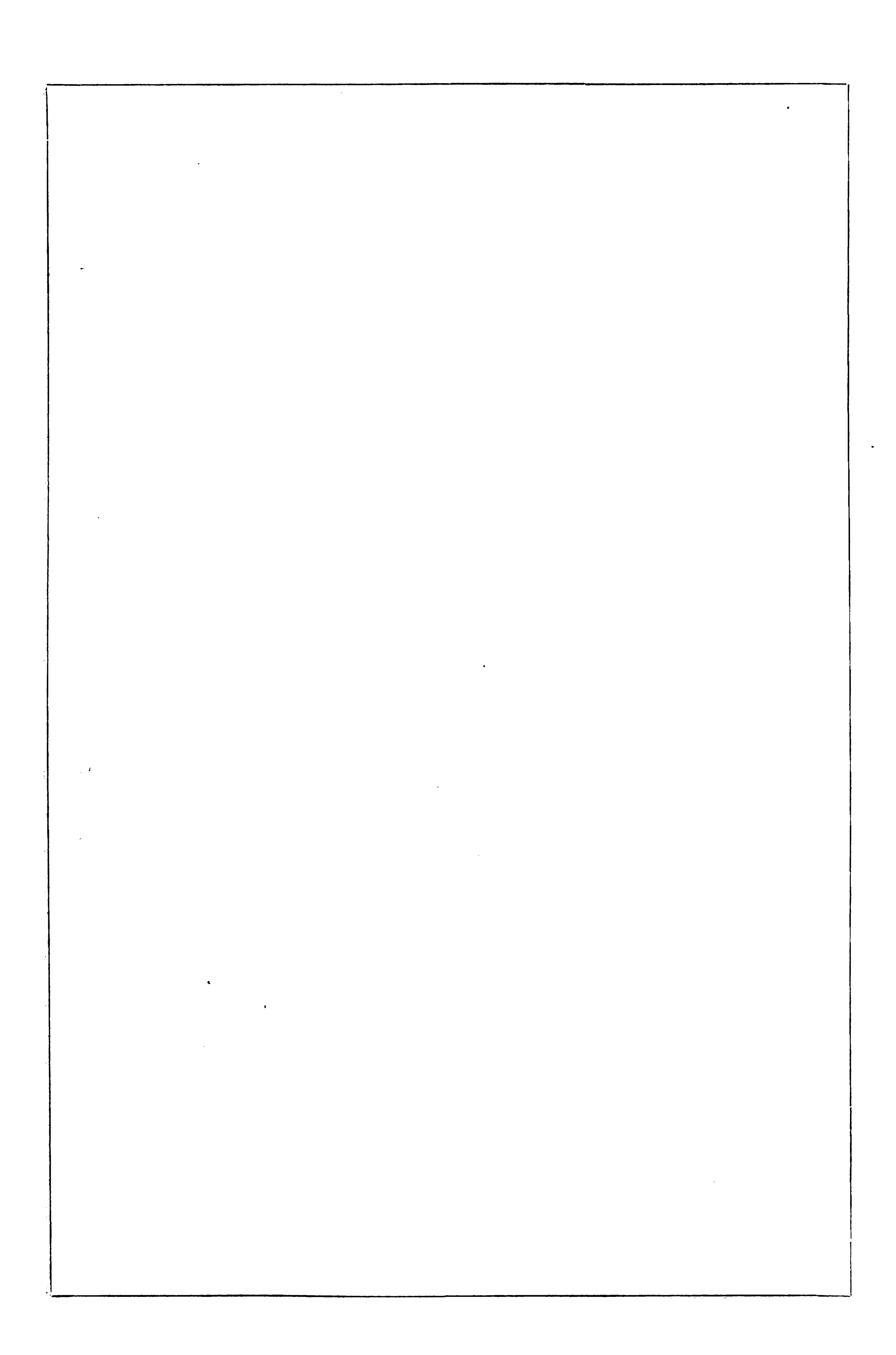


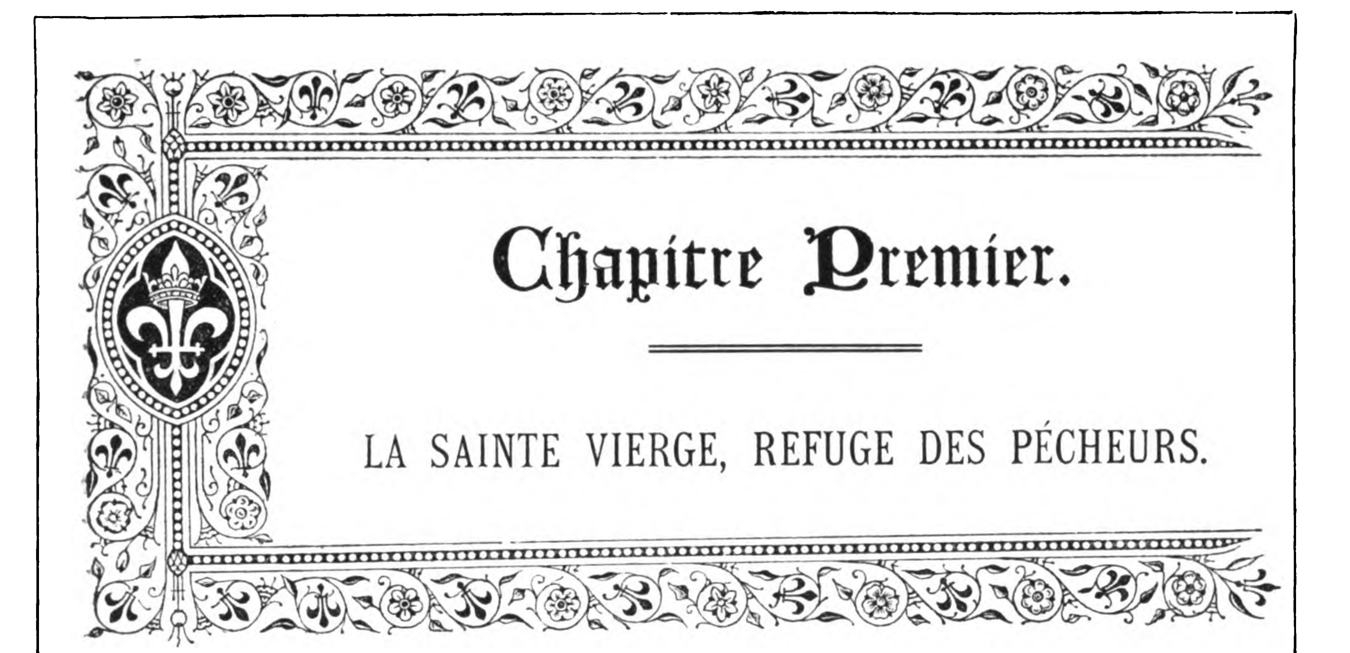




Livre Troisième.

La SAINTE-VIERGE dans l'AME des SAINTS.





Chapitre Premier.

LA SAINTE VIERGE, REFUGE DES PÉCHEURS.

Jésus-Christ est venu sur la terre pour nous racheter de l'iniquité [1]. Il semble que la Mère de Jésus, Corédemptrice du genre humain, ait eu pour première pensée d'arracher, elle aussi, les hommes au péché, de se faire à travers les âges le refuge des pécheurs, *Refugium peccatorum*.

S'il est une créature qui, du vivant même du Sauveur, ait porté au front le stigmate honteux du péché, c'est bien Marie-Madeleine. Pauvre Madeleine! on ne peut lire son histoire sans répéter l'épithète infamante que saint Luc accole à son nom : « Mulier quæ erat in civitate *peccatrix.* » Pour les siècles, elle est et restera Madeleine *la pécheresse*. Mais à la pauvre pécheresse il a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Le regard de Jésus l'a convertie. La conversation avec la Mère de Jésus la sanctifiera. Quand le Sauveur sera remonté au ciel, vers qui se réfugiera la pauvre pécheresse? Vers Marie, nous répond le Moyen Age par la voix de Raban-Maur [2].

Nous ne faisons pas difficulté d'admettre cette pieuse tradition, tant elle semble naturelle. « Le dévouement de Madeleine à la glorieuse Vierge Marie, nous dit le vieil archevêque de Mayence [3], dépassait tout ce que peuvent dire les hommes ; elle lui rendait mille services, comme la servante la plus humble, avec une affection qui ravissait les témoins. Avec elle et comme elle, Madeleine s'élevait dans les hauteurs de la prière, au sommet de la contemplation des choses divines. Les entretiens célestes, les visites des Anges, les douceurs des extases, dont Marie était favorisée, Madeleine les partageait. Dieu lui-même semblait remplir la solitude de la pécheresse réhabilitée ; il la consolait, la fortifiait, lui parlait au cœur. Madeleine comprenait l'immense suavité du Christ, son cher Maître, dont le souvenir était le perpétuel mouvement de son cœur. Ce souvenir, toujours vivant et, pour ainsi dire, toujours brûlant, faisait de sa personne un holocauste perpétuel.

Aussi, quelle douce amitié unissait la Vierge Marie et Madeleine!

« Marie, écrit l'abbé Perdrau [4], devait chérir cette perle évangélique que Jésus avait été chercher si loin, ce diamant inestimable qu'il avait lavé dans ses larmes et dans son

1. *Dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate.* (Tit., II, 14.)
2. *Vie de sainte Marie-Madeleine*, Migne, *Patrologie*, tome CXII, page 1459.
3. *Ibidem.*
4. Abbé Perdrau, *Les dernières années de la Très Sainte Vierge*, page 126.

sang. Quelles confidences entre ces deux saintes amies! Quels souvenirs! Bethléem et Capharnaüm, Béthanie et le Calvaire! »

Qui veut écrire l'histoire des illustres pénitentes, doit au nom de Marie-Madeleine ajouter le nom de Marie l'Egyptienne.

Marie l'Egyptienne, par sa vie dissolue, était le scandale d'Alexandrie. Un jour elle s'embarqua avec des pèlerins qui allaient à Jérusalem pour y célébrer l'*Exaltation de la Sainte Croix*. Arrivée au terme du voyage, elle tenta d'entrer dans l'église, où la foule des fidèles rendait hommage à la Croix. Vains efforts; une main invisible la repousse. Humiliée, confuse, la pécheresse comprit enfin son indignité. Apercevant une image de la Sainte Vierge, elle se tourna vers elle et dit en soupirant : « Glorieuse Vierge, qui avez porté dans votre sein un Dieu fait homme et qui l'avez donné au monde, je ne suis pas digne de vous regarder ; surtout je ne suis pas digne d'être regardée par vous, ô vous qui avez toujours été pure comme un ange. Moi hélas! je ne suis qu'impureté et souillure. Mais puisque Dieu s'est fait homme pour sauver les pécheurs, n'abandonnez pas, ô Vierge Sainte, celle qui est seule, sans aide, sans protection. Permettez-moi d'entrer dans l'église, pour y voir et adorer l'arbre salutaire de la Croix, qui m'a rachetée. Je vous promets de respecter et de faire respecter mon corps ; je vous promets qu'à la vue de la sainte Croix je renoncerai au monde et suivrai la voie que vous me montrerez... » Cette prière achevée, Marie l'Egyptienne entra dans l'église et y contempla longtemps la Croix exposée à la vénération des fidèles. Avant de se retirer, elle alla saluer l'image de la Sainte Vierge, et lui dit : « Il est temps, ô Vierge Marie, que j'accomplisse ma promesse. Veuillez, je vous prie, m'indiquer l'endroit où je dois demeurer et le travail que je devrai faire. » Elle crut entendre une voix qui lui conseilla de passer au delà du Jourdain, de vivre dans le désert et d'y pleurer ses péchés dans la prière et le travail des mains.

Marie l'Egyptienne, voilà au cours du Ve siècle une nouvelle conquête de la miséricorde de Marie.

Marie a été le refuge de la pauvre pécheresse d'Alexandrie. *Refugium peccatorum!*

Les siècles passent ; nous voici au temps de Charlemagne.

Rendez-vous à l'abbaye de Corbie, si chère au grand empereur, sur les bancs de l'école tenue par les moines, voyez ce jeune enfant ; c'est Anschaire. Appelé plus tard à de si hautes destinées, il est aujourd'hui écolier indiscipliné, frivole, livré à toutes les passions d'une âme ardente.

Par bonheur, la foi ne sombra pas dans le cœur d'Anschaire ; il garda fidèlement sa dévotion à Marie, ce fut pour lui le salut.

Un jour il se promenait dans les bois qui entouraient l'abbaye, rêvant aux plaisirs qui lui souriaient. Tout à coup la Sainte Vierge lui apparut. Emerveillé de sa beauté, attiré par sa douceur, il s'écria : « O ma Mère, j'accours à vous! » et il s'élança vers l'apparition. Un geste l'arrêta. Entre Marie et Anschaire s'étendait un bourbier. « Veux-tu vraiment venir à moi? demanda la Mère de Dieu. — Oh! oui, ma Mère! répondit Anschaire. — Alors, sors du bourbier et renonce aux vanités, mon fils! »

Ce mot brisa à jamais le charme qui l'attachait au monde, les illusions du jeune mondain s'envolèrent. Anschaire se sentit assez d'énergie pour rompre avec ses vains amusements.

Devenu moine fervent, il disait à ses amis : « Trois liens m'attachent à Dieu : d'abord, le souvenir de cette apparition de Marie et son maternel conseil ; puis la mort de l'empereur Charlemagne que j'ai vu au faîte des grandeurs humaines : enfin l'heureux pressentiment du martyre. »

En 826, il disait adieu à sa chère abbaye de Corbie et s'en allait évangéliser le Danemark et la Suède. Il pensait courir au devant des bourreaux. Mais au lieu de lui demander l'acte héroïque qui fait les témoins ensanglantés du Christ, Dieu lui demanda la patience et l'intrépidité qui font les apôtres et les fondateurs d'églises.

Marie, qui l'avait arraché aux séductions du mal, Marie qui l'avait soutenu dans les labeurs de l'apostolat, Marie voulut encore lui octroyer la récompense de ses travaux. En 865, le lendemain même de la fête de la Purification, elle l'appelait au ciel.

Saint Anschaire mourut à Brême ; il fut inhumé dans la cathédrale, devant l'autel de la Sainte Vierge. Je ne sais quelle inscription fut mise sur sa pierre tombale. Pour moi, si le choix de l'épitaphe m'eût été laissé, me rappelant la vie de péché à laquelle Notre-Dame avait arraché le jeune Anschaire, et la vie d'apostolat à laquelle elle l'avait appelé, sur sa tombe j'aurais gravé ces deux invocations :

« *Refugium peccatorum ! Regina apostolorum !* »

Quatre siècles plus tard, une jeune veuve d'Italie, Claire de Rimini, était l'objet des miséricordes toutes particulières de la Mère de Dieu. Dès sa jeunesse, les vanités du monde l'avaient séduite à tel point, disent ses biographes, que son cœur était devenu un chemin banal, ouvert à la foule et sans cesse encombré. Mariée une première fois à un riche seigneur de Rimini, elle partagea sa disgrâce, fruit des discordes civiles. Elle dut s'expatrier. Mais loin de la déprendre du monde, l'exil vint encore ajouter à son amour des plaisirs.

De retour dans sa ville, elle apprit que les factions ennemies n'avaient pas désarmé ; son père et son frère montèrent sur l'échafaud.

Dieu semblait frapper des coups inutiles. Claire venait de contracter une nouvelle alliance, quand la Sainte Vierge se fit entendre à elle.

Se trouvant dans l'église des Franciscains, elle crut percevoir une voix qui lui disait : « Efforce-toi de réciter au moins un *Pater* et un *Ave* avec attention... » Ce reproche la fit réfléchir et ramena son esprit sur les désordres de son âme, si longtemps laissée à l'abandon. Sans dire un complet adieu au monde, sans renoncer totalement à ses fêtes, elle se mit toutefois à chercher de temps à autre quelques heures de solitude ; elle se plaçait alors en face de Dieu et examinait les stériles agitations de son existence.

Ce commencement de bonne volonté fut récompensé. Une seconde fois la Mère de Dieu lui apparut. « Ma fille, dit-elle, quel profit as-tu recueilli de ta vie passée ? Ton premier mari était riche, jeune, vigoureux ; d'habiles médecins l'ont soigné. Néanmoins n'a-t-il pas rendu le dernier soupir dans son magnifique palais ? Malgré tes soins, malgré ton amour, n'a-t-il pas dû se séparer de toi ? »

Ces douloureux souvenirs, cette pensée du néant des choses humaines, frappèrent tellement l'esprit de la jeune femme qu'elle promit cette fois de s'arracher résolument au monde et de se donner à Dieu.

Après la mort de son mari, elle fut pour ses concitoyens un modèle de charité, d'abnégation et de pénitence.

Morte le 13 février 1346, elle fut invoquée par le peuple, le jour même de ses funérailles [1].

Marie avait été pour elle tout à la fois *Refuge des pécheurs et Reine des saints.*

Quelques années plus tard, l'Italie fut témoin d'une conversion plus éclatante encore, due, elle aussi, à l'intercession de la Sainte Vierge.

---

1. Elle fut canonisée le 10 février 1784, par le Pape Pie VI.

André Corsini était l'ami de tous les plaisirs ; ses passions voluptueuses ne connaissaient pas de frein. Il était le scandale de tout Florence.

Un matin, à la sortie d'une fête tapageuse, il passait devant une église. Une force invincible lui fait franchir le seuil du monument et le jette anéanti au pied de l'image de Marie.

« Des heures se passent ; il se débat, il pleure, il gémit, il résiste, mais il ne peut se relever tant qu'il n'a pas dit oui à la voix qui le presse. Il y a tant de douceur dans la sévérité de cette voix qui lui reproche ses crimes et l'exhorte au repentir ! Il se soumet enfin [1]... » La victoire restait à Marie. Cette conversion justifiait le rêve prophétique de la mère d'André. Avant la naissance de l'enfant, elle avait vu sortir de ses flancs un loup qui prenait la fuite vers une église, s'y changeait brusquement en agneau. Vaincu par la Sainte Vierge, André se souvient alors de la vision de sa mère et, versant des larmes de reconnaissance, il s'écrie : « Glorieuse Vierge Marie, voici le loup dévorant et plein d'iniquités qui vous adresse son humble requête : comme vous avez enfanté l'agneau sans tache dont le sang nous a rachetés et purifiés, faites qu'il me purifie de telle sorte et change tellement ma cruelle nature de loup, que je devienne un agneau docile, pour lui être immolé et vous servir dans votre très saint Ordre. »

Cette requête fut exaucée. En 1328, André célébrait sa première messe dans une petite chapelle des environs de Florence. Au moment de la Communion, le nouveau prêtre vit Notre-Dame lui sourire et il entendit ces encourageantes paroles : « Tu es mon serviteur ; je t'ai choisi et je serai glorifiée en toi ! »

Élu plus tard évêque de Fiesole, il tremblait devant les responsabilités de sa charge ; une voix d'en haut le rassura : « Ne crains rien ; Marie sera en toute chose ton aide et ta protectrice. » En vérité, Marie a été pour André *Refuge des pécheurs ;* elle a changé le loup en agneau et en saint pasteur [2].

Descendons le cours des âges. A une époque rapprochée de la nôtre, un homme, dont la conversion eut un grand retentissement, éprouva la miséricordieuse puissance de Marie.

Monsieur Alphonse Ratisbonne était juif de naissance et avait en haine la religion catholique. Se trouvant à Rome, en 1842, il fut mis en relation avec un fervent chrétien, Monsieur de Bussière. Celui-ci, poussé par une inspiration d'En-Haut, offre au jeune Israélite la médaille miraculeuse, et malgré ses protestations et ses plaisanteries sacrilèges, il la lui passe au cou. Il fait plus ; il lui glisse dans la main, transcrite sur un papier, la prière si efficace : *Memorare !*

Le 20 janvier 1842, M. Ratisbonne visitait en curieux, nullement en dévot, l'église de Saint-André delle Fratte. Étant parvenu à la chapelle de Saint-Michel, il est terrassé par la grâce. Écoutons son récit : « J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux ; tout l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière ; et, au milieu de ce rayonnement, a paru debout, sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : c'est bien ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris [3].

Oui, le jeune Israélite avait compris tout ensemble les erreurs et les fautes de son passé; il voulut abjurer les unes, réparer les autres. Marie fut véritablement pour lui le *Refuge du pécheur et la Porte du ciel.*

---

1. P. Badet, *Marie et l'âme chrétienne*, page 27.
2. *Petits Bollandistes*, tome II, page 258.
3. M. Aladel, *La médaille miraculeuse*, pages 260 et 261.

Terminons ce chapitre, qu'on pourrait intituler *les miséricordes de Marie*, par les pa-



STATUE DE NOTRE-DAME DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE.
Chapelle de la Maison-Mère des Filles de St-Vincent-de-Paul à Paris.

roles toutes brûlantes d'amour que la reconnaissance fit jaillir des lèvres d'un homme, que ses infortunes ont rendu fameux. L'auteur de *Mes Prisons* chante à Marie : « Vierge

sacrée, tu ne repousses pas, quoique pure, les cœurs souillés qui s'adressent à toi ; et, comme ton Fils, tu désires le salut, mais non la mort des pécheurs. Ah ! tourne encore vers moi ces divins regards, qui toujours sont émus de clémence pour ceux qui prient du fond de leur triste exil ! Je t'aimai dès mon enfance ; plus tard, je semblai m'être éloigné de toi ; mais souvent ta pensée me fit pleurer sur mes longs égarements...

« Si alors je me retirais dans un temple je cherchais ton image, puis je mettais ma foi en ce visage virginal et céleste. Oh ! non, ne m'abandonne point, quoique les passions d'une jeunesse mobile et inquiète m'aient trop conduit par les voies de l'infidélité. Désormais, je t'aimerai avec plus de constance ; mes pas ne s'égareront plus de ton doux sentier, car j'ai vu que, hors de là, tout est mensonge (1) ! »

Vous qui lirez ces lignes, imitez Silvio Pellico : si, à une heure mauvaise de votre vie, vos pas, comme les siens, ont quitté le droit sentier : comme Silvio, jetez-vous aux pieds de Marie ; comme lui, *ayez foi en son visage virginal et céleste ;* Marie vous ramènera, comme lui, au chemin que vous n'auriez pas dû quitter. Pour vous, elle sera aussi le *Refuge des pécheurs !*

1. *Poésies inédites*, premier volume, page 20. Turin.





MÉDAILLE MIRACULEUSE.



Chapitre Deuxième.

MARIE, REINE DES VIERGES.

Il est dans les annales de l'Eglise, des Saints qui ont péché ; nous en avons rapidement retracé l'histoire au chapitre précédent, et nous avons vu dans quelle large mesure Marie, « Refuge des pécheurs », prêta son concours à leur réhabilitation et à leur sanctification.

Il est d'autres saints qui ont passé sur la terre sans en connaître les misères et les hontes. C'est à peine si, marchant sur le chemin de la vie, ils ont parfois souillé d'un peu de boue l'extrémité de leurs pieds, fautes légères que le juste même n'évite pas entièrement.

Cette armée des âmes pures, cette phalange de vierges, est une création de la Vierge Marie. Le paganisme n'avait rien connu de semblable.

Le culte de la Mère de Dieu a exercé, dans la société humaine, une action moralisatrice que nul ne saurait nier. Cette action, écrit M. Auguste Nicolas [1], « est aussi considérable.. pour le bien, que celle que la Vénus antique exerçait pour le mal. Elle est plus considérable même, puisqu'elle a renversé celle-ci et qu'elle la tient toujours en échec. Sans doute la divinité de la corruption avait pour elle la nature ; mais la Vierge de toute pureté a pour elle la grâce. Par cette grâce, elle foule aux pieds le serpent, et préserve ou guérit de son venin tous ceux qui ont recours à elle. Elle réalise ce que nous lui demandons lorsque, la saluant des noms de *Mère très pure, Mère très chaste, Mère toujours vierge, Mère sans tache*, nous lui disons : *Priez pour nous;* faites que, délivrés de nos fautes, nous soyons chastes et doux. Veillez sur la pureté de notre vie, écartez les périls de notre route, afin que, parvenus à la vue de Jésus, nous partagions vos joies célestes.

Quelle influence de pureté, de chasteté, de sainteté, de moralité, un tel culte ne doit-il pas faire rayonner dans la société, par tous ces foyers de dévotion, par tous ces sanctuaires, toutes ces confréries, tous ces saints exercices qui le font pénétrer dans les âmes : — par toutes ces images de la Vierge Immaculée, de Marie conçue sans péché, dont la vue seule dissipe les mauvais désirs, et qui, planant du haut de nos temples et des points les plus élevés de nos cités sur nos demeures, assainissent en quelque sorte l'atmosphère et y combattent les mauvaises puissances de l'air ! »

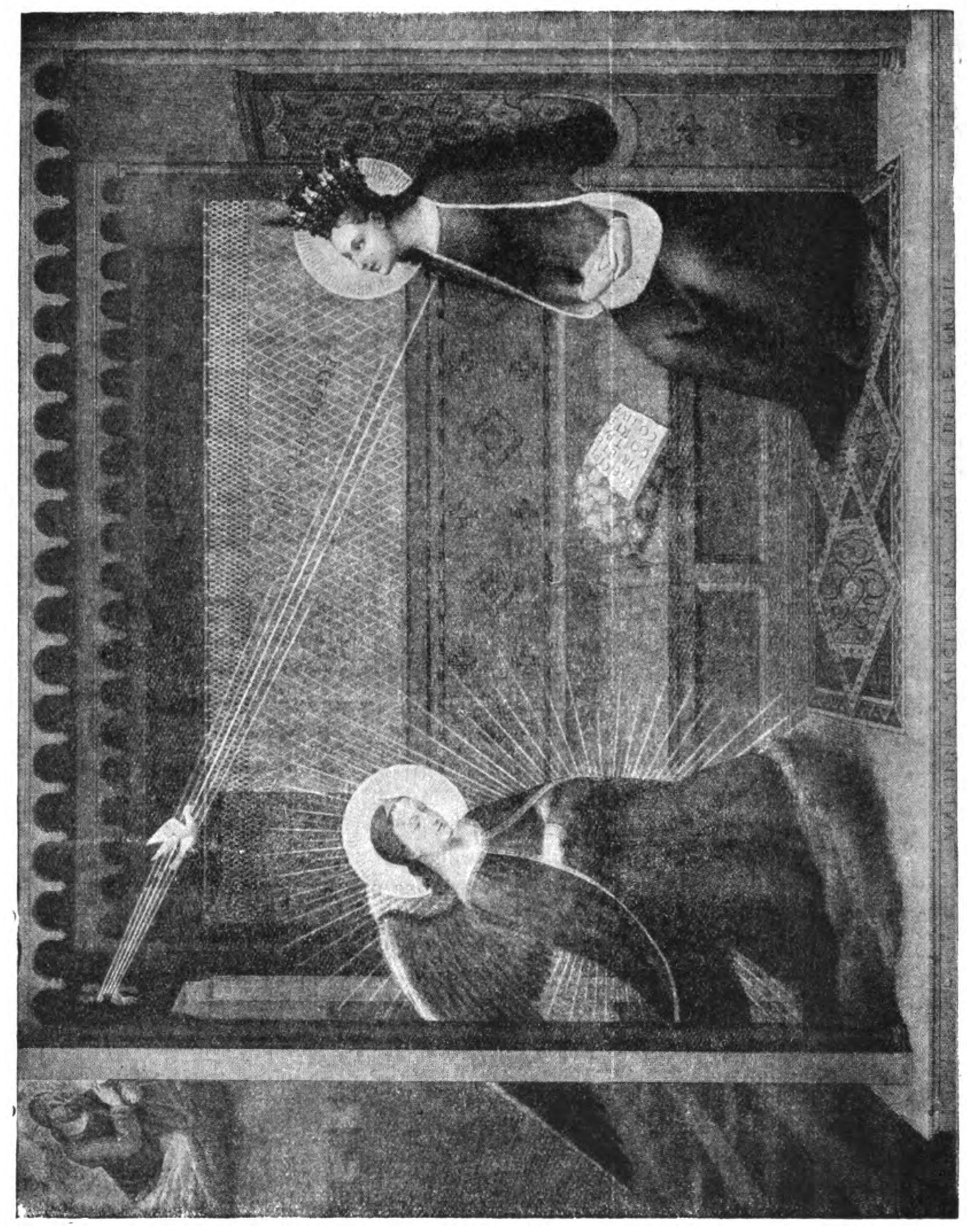
Chacun connaît les *Actes* des Agnès, des Agathe, des Cécile, des Catherine, de toutes ces jeunes vierges des premiers siècles de l'Église, qui disaient aux fils des préfets ou

---

1. Nicolas, *La Vierge Marie*, tome IV, pages 424 et 425.

des rois : « Vous voulez notre main? Trop tard. Un autre amant vous a prévenus : *ab alio amatore præventa sum.* » Elles parlaient, ces ravissantes jeunes filles, du Christ Jésus qui avait séduit leur cœur.

D'où vient donc en ces âmes virginales cet amour de la pureté, poussé jusqu'au sacrifice



MARIE, MODÈLE DE PURETÉ, OFFERT A TOUTES LES GÉNÉRATIONS.
Fresque du XIIIe siècle à l'église l'*Annunziata* à Florence.

de la vie? La foi, en ces temps héroïques, avait des témoins ensanglantés. D'où vient que la virginité eut aussi ses phalanges de martyrs? L'influence de la Vierge Marie fut pour beaucoup dans ce phénomène glorieux, l'influence de la Vierge dont les Saints et les Saintes méditaient les exemples, de la Vierge incomparable qui eût renoncé à la maternité divine plutôt que de renoncer à la virginité.

Modèle des vierges avant la lutte, Marie, dans la lutte, était la force des vierges.

Écoutez cette touchante histoire, racontée par saint Grégoire de Nazianze : « Cyprien, encore étranger à la foi du Christ, et adonné aux pratiques de la magie, s'enflamma d'amour pour une vierge chrétienne, nommée Justine. Dans le délire et l'aveuglement de son ardeur, il ne craignit pas d'invoquer l'assistance du démon pour séduire la pudeur de la vierge qui était l'objet de sa poursuite. Celle-ci, bien que détestant ce honteux amour (car elle s'était entièrement consacrée au Christ pour être son épouse), ne peut pas ne pas ressentir les atteintes de Satan et les traits enflammés de la passion. Dans cette tourmente, elle eut recours, comme elle le devait, au Dieu, tuteur et gardien de son innocence. Mais elle invoqua en même temps la Vierge Marie, pour qu'elle tendît une main secourable à sa virginité chancelante : *Mariam virginem rogans ut periclitanti virgini opem ferret ;* elle accompagna cette invocation de jeûnes et de pénitences qui sont comme les armes de la continence. Cette invocation de Marie ne fut pas stérile. Par elle, Dieu, rendu



LA MADONE ENTRE SAINTE LUCIE ET SAINTE CLAIRE.
Fresque peinte par Pierre-Antoine Mesastris en 1471. — Couvent de Sainte-Lucie à Foligno (Ombrie).

plus propice, non seulement délivra la vierge qui le suppliait, mais guérit Cyprien lui-même de sa folle passion et en fit son disciple et son apôtre [1]. »

Marie n'arrêta pas là l'effet de sa maternelle protection. Jetés en prison pour la foi, Cyprien et celle qu'il aimait eurent la joie de mêler leur sang dans les supplices. La Vierge Marie soutint leur courage dans ce combat suprême. Au lieu d'une alliance périssable, elle leur accorda l'union la plus désirable, l'union dans le martyre.

Descendons le cours des âges. Au VIIe siècle, sainte Glossinde, de l'illustre famille des ducs de Wintron, en Austrasie, toute jeune encore, s'enferme dans un cloître et consacre sa virginité à Jésus-Christ, son époux. En retour des faveurs qu'elle a reçues de sa Mère du ciel, elle lui est dévouée pendant sa vie, dévouée après sa mort, et apparaissant à l'une des sœurs, elle lui ordonne de bâtir au lieu par elle indiqué, une église en l'honneur de Notre-Dame.

1. Cité par Nicolas, *loco cit.*, page 122.

Au siècle de Charlemagne, de plus en plus l'amour de la Sainte Vierge inspire aux âmes d'élite l'amour d'une vie tout angélique.

Arrivons au siècle de saint Louis. Plus que jamais, en cet âge de foi, Marie se réserve des cœurs qui, saintement épris de la pureté, porteront ici-bas ses virginales livrées et formeront au ciel l'escorte d'honneur de son Fils, chantant à son oreille ravie le cantique que les Vierges seules pourront chanter.

C'est saint Edmond de Cantorbéry, ce Saint si dévoué à la Mère de Dieu. Un prêtre d'Oxford lui avait dit dans son adolescence : Si vous voulez vaincre les tentations, consacrez-vous à la Mère de miséricorde, attachez-vous à la Reine de pureté et unissez-vous à elle par une éternelle alliance. Docile à cet avis, Edmond fit vœu de chasteté perpétuelle devant une statue de la Sainte Vierge, et pour marque de son alliance indissoluble, il mit au doigt de la statue un anneau sur lequel était gravée la Salutation angélique : lui-même en porta un pareil jusqu'à la mort. — Portant au doigt l'anneau de Marie, Edmond marcha toute sa vie dans la phalange des Vierges.



APPARITION DE LA SAINTE VIERGE A SAINTE AGNÈS DE MONTEPULCIANO.
D'après une ancienne gravure.

— Raymond Nonnat est célèbre, en Espagne, pour son amour de la pureté et par sa charité.

Né par une sorte de miracle, il ne connut que sa Mère du ciel, la Vierge Marie. Tout jeune enfant, il ne pouvait porter les yeux sur une de ses images sans lui sourire. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de se placer sous sa protection, en lui abandonnant ses intérêts les plus chers. La vie s'annonçait dure pour lui. Il fut contraint par son père de laisser ses études et d'aller aux champs garder un troupeau. Le jeune pâtre se consolait, en pensant à Marie. Ses meilleures délices étaient de prier dans une petite chapelle, qui abritait une antique image de la Mère de Dieu, d'y apporter des fleurs, d'y chanter des cantiques, d'y redire mille fois par jour les vœux de son amour. La Sainte Vierge n'allait pas tarder à le récompenser de ces naïfs hommages.

Un jour, Raymond vit venir à lui un berger qu'il n'avait jamais vu. D'un air insinuant, avec des paroles fort aimables, l'étranger l'aborda et lia conversation. Ils parlèrent avec quelque abandon des études interrompues, des charmes de la vie champêtre, des soins à apporter au troupeau, de l'avenir et de ses incertitudes. Plusieurs jours de suite, l'inconnu revint, toujours avec la même affabilité. Une amitié allait naître entre eux, peut-être dangereuse. Mais Marie veillait sur son cher client.

Dans un de ses entretiens, l'étranger laissa échapper comme par mégarde un propos inconvenant, qui éveilla la défiance de Raymond. Peu après, la conversation prit une tournure si choquante que le pauvre berger se leva brusquement et invoqua tout haut le secours de la Vierge Marie. Ce fut son salut. Au nom de Marie, le tentateur s'enfuit en blasphémant. — La Reine des Vierges, malgré l'esprit impur, maintenait Raymond dans la phalange des Vierges.

— Combien intimes furent, au même siècle, les rapports entre la Reine du ciel et cette vierge aimable qu'est Gertrude de Saxe! « Un jour, nous dit un de ses historiens, Gertrude vit Marie en présence de la Très Sainte Trinité, sous l'image d'un lis éclatant de blancheur ; ce lis avait trois feuilles, l'une représentait la puissance du Père, l'autre la sagesse du Fils, la troisième la bénignité du Saint-Esprit, et ces trois Personnes se communiquaient à la Sainte Vierge au point de reproduire en elle leur vive ressemblance. Alors la divine Mère dit à Gertrude : Si quelqu'un me salue avec dévotion et m'appelle *blanc lis de la Trinité*, *rose éclatante du Paradis*, je ferai voir en lui ce que je puis par la puissance du Père, quelles industries me fournit, pour le salut des hommes, la sagesse du Fils, et de quelle miséricorde débordante la bénignité du Saint-Esprit remplit mon cœur ! — Notre-Dame ajouta : A l'heure où l'âme, qui m'aura saluée, quittera son corps, je lui apparaîtrai dans la splendeur d'une telle beauté, qu'elle goûtera à sa grande consolation quelque chose des joies du Paradis. Et ce jour-là, Gertrude prit la résolution de réciter devant l'image de Notre-Dame la salutation suivante: « Je vous salue. blanc lis de la glorieuse et toujours paisible Trinité ; je vous salue, rose éclatante du Paradis, ô vous de qui a voulu naître et du lait de laquelle a voulu se nourrir le Roi des cieux ; abreuvez nos âmes des effusions de la divine grâce [1]. » — Marie entendit cette prière de sa servante ; elle l'abreuva des effusions de la divine grâce, elle en fit une des saintes les plus clairvoyantes et les plus aimantes de la phalange des Vierges.



SAINTE CATHERINE DE SIENNE.
D'après un tableau de Fra Bartolomeo.
Galerie antique et moderne à Florence.

Bien clairvoyante encore est, au siècle suivant, Catherine de Sienne. C'est la pureté qui lui donnait cette vue des choses de Dieu. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.

Cette pureté, Catherine la sollicita et l'obtint de sa Mère du ciel. — Vers l'âge de sept ans, se mettant à genoux devant l'image de Marie Immaculée, elle lui dit : « O bienheureuse Vierge, mère de ce bel amour que Dieu a mis dans mon cœur, et qui, je le sens, est la plus parfaite des affections de ce monde, vous qui, la première, avez conservé, pour le Dieu jaloux, la pureté de votre corps et de votre cœur, daignez ne pas considérer la profonde indignité de votre servante, et accordez-lui de recevoir pour époux Celui qu'elle désire de toutes les forces de son âme, votre divin Fils Jésus. Et moi, je vous promets ici, à lui et à vous, de conserver mon innocence pour l'amour de lui, et de ne jamais recevoir d'autre époux. »

Marie eut pour agréable cette prière et cette promesse ; elle veilla depuis lors sur sa chère Catherine avec un amour de prédilection et prépara cette âme d'élite à ces noces mystiques où, vierge très pure, elle s'unira pour toujours à Jésus devenu son époux.

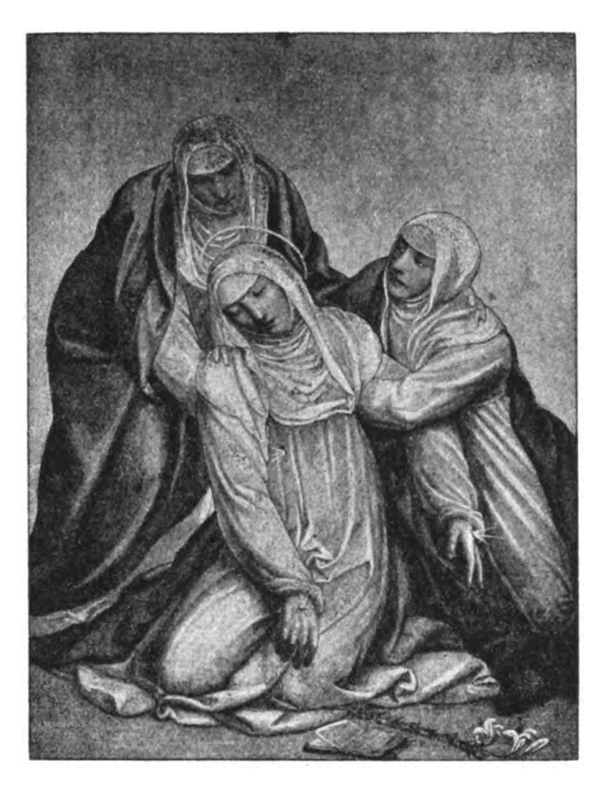
Raymond de Capoue, confesseur et historien de la Sainte, nous raconte la fameuse

1. P. Cros, S. J., *Vie de sainte Gertrude*.

extase où se consomma l'alliance du Christ et de son épouse. Le lecteur y verra le rôle qu'y remplit la Vierge Marie.

« C'était à la veille même du carême, pendant les divertissements du carnaval. Catherine, seule, dans sa cellule, adorait Dieu et essayait par ses prières de contrebalancer les folies de ses concitoyens : « Seigneur, dit-elle, rendez-moi forte, afin que rien ne puisse jamais me séparer de votre amour. » Et la voix de Jésus répondit : « Sois en paix, je t'épouserai dans ma foi. *Te sponsabo in fide.* »

A ces mots, Notre-Seigneur descendit vers elle ; il était accompagné de sa divine Mère, de saint Jean l'Evangéliste, de saint Paul, de saint Dominique et du roi David. Tous s'arrêtèrent devant elle. Alors Notre-Dame, s'avançant, prit la main droite de la jeune vierge et la présenta à son Fils : « Je vous demande pour elle l'anneau mystique, » dit-elle. Or c'était un anneau d'or, orné de quatre pierres précieuses, qui entouraient un magnifique diamant. Jésus passa la bague au doigt de sa fiancée en lui disant : « Moi, ton Créateur, avec mon Père céleste, moi, ton Rédempteur, je t'épouse à présent dans la foi et tu la conserveras pure, jusqu'au jour où nous célébrerons dans le ciel les noces éternelles. »



SAINTE CATHERINE DE SIENNE.
D'après un tableau de Sodoma.
Église Saint-Dominique à Sienne.

On le voit, Marie avait magnifiquement répondu à la confiance de Catherine. Elle ne s'était pas contentée de l'enrôler dans la phalange des Vierges, elle l'avait unie pour jamais à son Fils, le Roi des Vierges. Aussi quelle reconnaissance la Sainte gardera jusqu'à la fin de sa vie à sa divine bienfaitrice ! quels accents lui arrachera son amour pour Marie !

Ecoutez cette touchante prière qu'elle composa à Rome, le jour même de l'Annonciation de la Sainte Vierge, en l'an 1379 :

« O Marie ! temple de la Trinité ; Marie, foyer du feu divin ; Marie, Mère de miséricorde, vous avez porté le fruit de vie ; vous avez sauvé le genre humain, puisque c'est avec votre chair que le Christ nous a rachetés.... O Marie, océan tranquille et source de paix.... O Marie, char de feu, vous avez conservé et caché le feu dans la cendre de notre humanité... Aujourd'hui, ô Marie, vous êtes le livre où notre règle est écrite, car en vous brille la sagesse du Père céleste ; en vous paraît la dignité, la force, la liberté de l'homme...... O Marie, le Verbe qui s'est incarné en vous, est resté cependant uni à son Père, comme la parole intérieure de l'homme, lorsqu'elle s'exprime et qu'elle se communique, ne se sépare pas du cœur...... O Marie, le Dieu tout-puissant frappait à votre porte, et si vous ne lui aviez pas ouvert votre volonté, il n'eût pas pris la nature humaine. O mon âme, sois remplie de confusion, en voyant que Dieu fait avec toi un pacte et une alliance en Marie...... O Marie, amour délicieux de mon âme, en vous est écrit le Verbe qui nous donne la doctrine de vie ; vous êtes le tableau qui nous le représente et qui nous l'explique. »

Un siècle plus tard, Bernardin de Sienne peut rivaliser avec Catherine de Sienne

de pureté et d'amour envers Marie. Son dernier historien (1) rapporte un fait gracieux qui montre bien quelle influence merveilleuse avait alors le culte de Notre-Dame sur la pureté des vies et la virginité des âmes.

Un jour que sa pieuse cousine Tobia le mettait en garde contre le danger des relations mondaines. saint Bernardin de Sienne répondit : « Sachez que je suis épris d'une très noble dame. Je donnerais volontiers ma vie pour jouir de sa présence, et ma nuit serait sans sommeil si j'avais passé la journée sans la voir. »

Puis revenant d'autres fois sur ce sujet : « Je vais voir mon amie, ma belle amie...... » Ces propos rendaient Tobia fort perplexe, elle avait peine cependant à soupçonner un jeune homme, qu'elle savait si dévot et si mortifié. « Quelle est donc, lui demanda-t-elle, cette bien-aimée dont vous me parlez sans cesse ? où demeure-t-elle ? »

Bernardin se borna à répondre qu'elle demeurait au delà de la porte Camollia. De plus en plus troublée, Tobia se décide à observer secrètement les démarches de son jeune cousin. Dès le lendemain, cachée près du lieu indiqué, elle ne tarde pas à voir venir Bernardin. Au-dessus de la porte Camollia était peinte une Vierge qui s'élevait dans les cieux au milieu d'Anges dansant, chantant, jouant des instruments. Bernardin s'agenouille devant l'image de la Vierge, l'expression de son visage témoigne de la ferveur avec laquelle il la prie ; cela fait, il se relève et rentre directement chez lui.

Plusieurs jours de suite, Tobia renouvelle l'épreuve avec même résultat. Pleinement rassurée, elle demande à Bernardin de lui révéler le nom de la femme dont il est épris, afin, dit-elle, de la demander en mariage, si elle n'est pas d'un rang trop supérieur...... « Ma mère (2), répond le jeune homme, puisque vous l'ordonnez, je vous livrerai le secret de mon cœur, que sans cela je n'aurais révélé à personne. Je suis épris de la Vierge bienheureuse, Marie, Mère de Dieu. C'est elle que j'ai toujours aimée, c'est elle que je désire voir ; c'est elle dont j'ai fait ma très chaste fiancée ; c'est sur elle que je voudrais toujours fixer mes regards avec la vénération qui lui est due. Mais, ne pouvant le faire ici-bas, j'ai résolu de visiter chaque jour son image. Voilà quelle est ma bien-aimée... »

Devenu moine, Bernardin profita de toutes les occasions pour rendre visite à la Vierge de la porte Camollia comme aux jours de son adolescence.

Au XVIe siècle, Luther bat en brèche et le culte de la Sainte Vierge et le culte de la Sainte Virginité.

Les âmes généreuses, noble vengeance ! s'enrôlent plus nombreuses que jamais sous l'étendard de la Sainte Vierge, marchent plus ardentes sous la bannière de la Sainte Virginité.

C'est Louis de Gonzague que l'Eglise a si bien surnommé *l'angélique jeune homme ;* Louis de Gonzague que l'iconographie chrétienne nous représente tenant un lis en main, Louis de Gonzague dont la Vierge Marie a gardé l'âme aussi immaculée que les pétales de son lis.

C'est Stanislas Kostka, ce jeune Polonais qui appelait Marie *sa Mère*, et qui reçut de cette Mère du ciel, avec le don d'une pureté sans tache, la faveur ineffable qu'elle avait déjà accordée à Antoine de Padoue, de serrer Jésus dans ses bras.

C'est Rose de Lima, aimable fleur épanouie sur la terre vierge d'Amérique.

La bienheureuse Rose de Lima avait été nommée sur les fonts baptismaux, Isabelle. Ce nom fut changé en *Rose*, le jour où sa mère crut apercevoir sur le front de sa fille une rose éclatante. L'enfant craignit que cette dénomination gracieuse fît penser à sa beauté.

1. Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, chapitre Ier.
2. Tobia l'avait élevé.



N'y aurait-il pas quelque vanité à s'appeler Rose ? Elle consulte Notre-Dame. Notre-Dame lui répond : « Rose, ton nom est très agréable à mon Fils ; seulement, par amour pour moi, ajoute-lui le mien et appelle-toi désormais *Rose de Sainte-Marie.* » Ainsi fit la jeune fille et, fleur aimable, en face des sectateurs de la Renaissance païenne, elle grossit la pure phalange de la Virginité chrétienne.

Le lis après la rose : le XVIe siècle avait donné au monde Rose de Lima ; le XVIIe lui donna le lis de Quito. Le lis de Quito, c'est Marianne de Jésus, béatifiée par Pie IX.

Née à Quito en 1618, un samedi, l'enfant grandit dans l'amour de la Vierge des vierges. Au baptême, elle avait été appelée Marianne ; à l'âge de huit ans, elle y fit ajouter le vocable de Jésus, afin que son nom rappelât tout à la fois les noms du Sauveur et de sa Mère. Afin de mieux mériter les faveurs de sa patronne, toute jeune elle s'adonna à la mortification, elle entoura d'épines le lis de sa pureté : *sicut lilium inter spinas.*



SAINTE ROSE DE LIMA.
D'après un tableau de Carlo Dolce de l'église de Saint-Dominique, à Lima.

Que de touchantes industries employées, que de ruses innocentes mises en jeu pour cacher aux regards des hommes ses pratiques de pénitence ! Encore toute petite, elle entretient avec beaucoup de soin une imperceptible blessure au doigt. Le mal menace de prendre des proportions inquiétantes. Ses amies veulent contraindre Marianne à appeler un médecin. « Attendez un peu, dit alors la jeune Sainte ; vous allez voir comme je me guéris. » Aussitôt elle se prosterne au pied d'une image de la Sainte Vierge et, se relevant, elle montre son doigt parfaitement intact.

Sœur des Catherine de Sienne, des Thérèse de Jésus, des Rose de Lima, Marianne de Jésus vécut, comme elles, d'une vie toute d'immolation ; comme elles, elle mourut consumée par l'amour. Elle avait vingt-six ans.

Encore une rose au parterre de l'Eglise. Elle fut cueillie par Marie dans toute sa fraîcheur. Avant de clore ce chapitre, respirons le parfum de la rose. Née à Bologne en 1835, Rosa Ferrucci confia à sa mère du ciel toute la direction de sa vie. Ses espérances ne furent pas déçues. Agée de vingt ans, elle fut demandée en mariage par Gaëtan Orsini, qui avait été frappé de la vivacité de son intelligence, l'étendue de son érudition et surtout l'éclat de sa vertu. Les fiançailles eurent lieu. Ainsi le voulait la mère de Rosa. Celle-ci écrivait à Gaëtan : « ...J'ai une si haute idée de la perfection d'une épouse chrétienne qu'en vérité j'en serais effrayée...... Je parle toujours à ma mère du saint respect que m'inspire le sacrement que nous allons recevoir et je te prie bien de demander au Seigneur les grâces qui me seront nécessaires pour être ce qu'il faut que je sois. Je te promets de faire, à cet égard, tous mes efforts et je veux consacrer à cette intention les prières du mois de Marie, car j'espère beaucoup de la bienheureuse Vierge pour obtenir ce qui me manque encore. » — Tandis qu'elle se préparait dans la piété et la mortification au jour de son mariage, Marie la préparait à son insu à un acte plus décisif encore. Rosa croyait marcher au bonheur court et provisoire qu'offre aux chrétiens la terre d'exil ; elle s'avançait



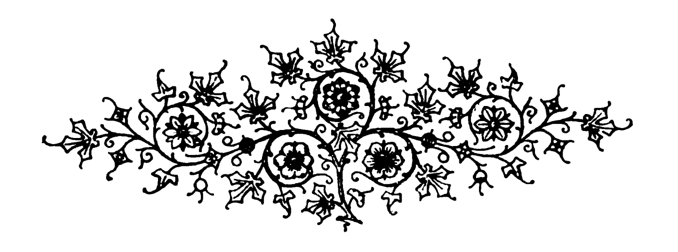
SAINT LOUIS DE GONZAGUE CONSACRE SA PURETÉ A MARIE, 1568-1591.
D'après un vitrail de M. Noël Lavergne.

à la félicité éternelle, au bonheur définitif de la patrie. La fièvre miliaire minait lentement la santé de la jeune fiancée ; les espérances disparurent peu à peu, et la mort ne tarda pas à se montrer à ses yeux. Rosa comprit sa vocation et fit honneur à sa piété d'enfant de Marie. Etendue sur son lit de mort, les lèvres collées sur une image de Notre-Dame du Bon Conseil, elle eut la force de dire à sa pauvre mère, en la bénissant : « Je bénis celle qui m'a tant de fois bénie ! O Vierge Marie, faites que la douleur de cette pauvre mère se change en consolation des pauvres, des affligés et des malades !... » Quelques instants après, Rosa Ferrucci rendait à Dieu son âme virginale, en souriant à Marie [1].

Vers l'époque où mourait la jeune Bolonaise, une note confidentielle, œuvre des loges maçonniques, circulait en Italie : « Popularisez, disait la note, popularisez le vice dans les multitudes; qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent. *Faites des cœurs vicieux* et vous n'aurez plus de catholiques... »

O Marie, vous ne permettrez pas qu'un pareil vœu se réalise. Reine des vierges, depuis des siècles, depuis les jours de Justine et de Cyprien jusqu'aux jours de Rosa Ferrucci, vous avez inspiré aux âmes l'amour de la pureté... Continuez, divine Mère, continuez votre œuvre ; à notre époque voluptueuse, faites des cœurs vierges ; et les efforts maçonniques seront réduits à néant et le catholicisme, qui a les promesses de vie, gardera sa place d'honneur dans le monde.

1. Voir Jean Laur, *La femme chrétienne au XIXe siècle*, première série, page 220 et suivantes.





Chapitre Troisième.

MARIE, REINE DES APOTRES.

« L'ÉGLISE, — on l'a justement remarqué, — appelle Marie la Reine des Apôtres, pour nous faire entendre que les Apôtres lui sont soumis, comme les autres chrétiens. Dès le jour de l'Ascension, ces pères de notre foi reconnurent l'éminente dignité de



MARIE, REINE DES APOTRES. — Ancienne bannière de Strasbourg.

Marie. Dès ce jour-là, ils la traitèrent en Reine. Si la constitution de l'Eglise ne leur permettait pas de lui donner une régence officielle, ils ne la regardèrent pas moins comme la Reine-Mère, en qui Jésus avait laissé intacte cette souveraine dignité, cette couronne

qu'elle avait portée à Bethléem et au Calvaire. Aussi Marie était consultée chaque jour par les Apôtres ; ils trouvaient en elle le complément vivant de l'Evangile, le commentaire autorisé de la doctrine de Jésus, le recueil de ses pensées les plus chères. Ils apprenaient de sa bouche ce que Jésus n'avait pas voulu leur dire, parce qu'ils n'étaient pas encore assez forts dans la foi ; ils écoutaien Marie avec un souverain respect; ses paroles étaient pour eux des oracles ; ses conseils, des ordres [1]. »

Ce n'est pas seulement sur les douze Apôtres, auguste phalange groupée par Jésus lui-même, que la Sainte Vierge exerça sa royauté, mais sur toutes les âmes vaillantes qui, dans la suite des âges, portèrent aux extrémités du monde le nom, les enseignements et la croix du Sauveur.

Une gravure expressive nous montre les Apôtres, au lendemain de la Pentecôte, groupés autour de la Sainte Vierge. Ils s'inclinent sous la main bénissante de la Mère de Dieu ; et forts de cette bénédiction, ils s'en vont par toute la terre abattre les idoles des faux dieux et élever sur leurs ruines le signe de la Rédemption. Ce que Marie a fait là, à l'aube du christianisme, elle l'a fait au cours des siècles. Lisez l'histoire de l'Eglise ; étudiez les annales des missionnaires fameux ; comme point de départ de leur apostolat, presque toujours vous verrez, avec la vocation de Dieu, le doux appel de la Reine des Apôtres.

Faire remonter cette étude jusqu'aux origines de l'Eglise, serait chose infinie et dépasserait les limites de ce travail ; bornons-la à quelques siècles de foi plus vive ou d'activité plus intense.

Le grand siècle de foi, c'est bien le XIIIe ; c'est alors que nos cathédrales offraient aux regards des peuples croyants les deux objets les plus chers à leur cœur ; au sommet de leurs clochers la croix du Sauveur, au frontispice de leur portail l'image de Notre-Dame.

Ce siècle eut deux grands apôtres, pères d'une multitude d'apôtres, saint Dominique et saint François.

Le lien qui unit ces deux fondateurs d'Ordre, Lacordaire nous l'a dit, ce fut leur amour commun pour la Vierge Marie. « Presque à la même époque où Dominique posait à Notre-Dame-de-Prouille, aux pieds des Pyrénées, les fondements de son Ordre, François jetait les fondements du sien à Notre-Dame-des-Anges, au pied des Apennins. Un sanctuaire antique de la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, avait été pour tous deux l'humble et douce pierre angulaire de leur édifice. Notre-Dame de Prouille était le lieu chéri entre tous par Dominique ; Notre-Dame-des-Anges était le coin de terre auquel François avait réservé une place d'affection dans l'immensité de son cœur, détaché de toute chose visible. L'un et l'autre avaient commencé leur vie publique par un pèlerinage à Rome ; l'un et l'autre y retournèrent pour solliciter du Souverain Pontife l'approbation de leurs Ordres... [2] »

La dévotion de Dominique à la Mère de Dieu remontait à sa plus petite enfance. Il l'avait sucée, pour ainsi dire, avec le lait, l'ayant puisée dans la bonne éducation que sa mère lui avait donnée et dans les saintes instructions qu'il avait reçues de son oncle. Elle grandit toujours avec lui et elle l'a toujours accompagné jusqu'à la mort. Il ne pouvait se rassasier de bénir cette auguste maîtresse, de réciter des rosaires en son honneur. Jamais il ne prêchait sans publier ses grandeurs et les effets admirables de sa miséricorde. Sa plus sensible joie eût été de mourir pour sa gloire et pour ses qualités singulières de Vierge et de Mère de Dieu [3].

En retour de tant de dévotion et de tant d'hommages, Marie aida merveilleusement

1. Abbé Perdreau, *Les dernières années de la Très S inte Vierge*, page 79.
2. Poussielgue, *Vie de saint Dominique*, page 79.
3. *Petits Bollandistes*, 4 août, tome IX, page 296.



Société S.t Augustin. Lille. Paris. Bruges.

NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT ROSAIRE.
d'après Sassoferrato, Ste-Sabine, Rome.

son serviteur dans ses travaux apostoliques. Elle l'engagea tout particulièrement à recourir à la récitation du saint rosaire, comme à une arme toute-puissante contre l'inconduite ou l'hérésie. « On rapporte des prodiges presque incroyables et des conversions tout à fait surprenantes, opérées par ce moyen : ainsi se convertirent Alphonse, huitième ou neuvième roi de Castille, qui, par l'assiduité à dire saintement son rosaire, changea entièrement de vie et de conduite, devint un très bon prince, remporta une victoire signalée sur le Miramolin, qui s'était emparé de ses Etats, lui défit plus de deux cent mille hommes en un seul combat, et rentra dans la paisible possession de son royaume ; un autre Alphonse, roi de Léon et de Galice, qui échappa à la damnation éternelle, que ses crimes lui avaient méritée, par la promesse de dire tous les jours son rosaire ; et beaucoup d'autres semblables, que le lecteur trouvera dans les *Annales* et les *Histoires* entières de l'Ordre de Saint Dominique [1].



SAINT DOMINIQUE,
Instituteur du saint rosaire

C'est surtout dans la croisade contre les Albigeois que se manifestèrent la dévotion du Saint pour la Mère de Dieu et les merveilles de grâce qu'il opéra par le saint rosaire.

Dominique souffrait de voir l'endurcissement des hérétiques ; hélas ! se disait-il, l'armée des Catholiques va venir, va massacrer ces malheureux et les jeter en enfer. « Dans l'amertume dont son cœur était pénétré, il s'adressa à la Sainte Vierge et la pria instamment, les larmes aux yeux, de le secourir et de lui inspirer les moyens de réduire ces endurcis. Un jour qu'il était dans la plus grande ferveur de son oraison, dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille, cette Mère de miséricorde lui apparut et lui dit que, comme la Salutation angélique avait été le principe de la conversion des hérétiques ; ainsi, en prêchant le rosaire qui contient cent cinquante *Ave Maria*, il verrait un succès merveilleux de ses travaux... Les plus opiniâtres de ces sectaires se convertiraient par milliers... Dominique obéit à cette voix, et, au lieu de s'arrêter, comme auparavant, aux discussions et aux controverses, il s'appliqua principalement à annoncer le rosaire, à en expliquer les quinze mystères et à déclarer les grandeurs et les mérites de la Sainte Vierge ; il réussit si admirablement qu'il retira, en peu d'années, plus de cent mille personnes de l'enfer, en leur faisant quitter leurs erreurs [2]. »

Si, par le rosaire, saint Dominique opéra, parmi les hérétiques, des prodiges de conversion, par le rosaire encore, il opéra, à l'armée des croisés, des prodiges de valeur. « Ce fut par l'assistance de ce grand Saint et par la vertu du rosaire, que cent Catholiques donnèrent la chasse à trois mille Albigeois ; que cinq cents passèrent sur le ventre à dix mille de ces fanatiques ; que la plupart des villes du Languedoc et du comté de Toulouse furent emportées avec peu de monde ; et surtout que cent mille hommes conduits

1. *Petits Bollandistes*, *loco cit.*, page 278.
2. *Ibidem*, *loco cit.*, page 283.

par le roi d'Aragon et par Raymond, comte de Toulouse, étant venus assiéger le comte Simon dans Muret, furent taillés en pièces par deux ou trois mille Catholiques, dont neuf seulement périrent dans le combat, tandis que plus de trente mille hérétiques y laissèrent la vie avec le roi d'Aragon et quantité de nobles. En cette occasion, saint Dominique était à la tête des fidèles, tenant à la main une croix dont l'arbre fut percé de beaucoup de flèches, sans qu'une seule donnât dans le crucifix [1]. » — Le crucifix et le rosaire, voilà bien les deux armes de l'apôtre !

Il serait infini de raconter les rapports de bienveillance mutuelle de Dominique et de Notre-Dame.

Dominique ne passait pas un jour sans enseigner aux populations la dévotion à Marie, et Marie ne passait pas un jour sans seconder sa dévotion dans les difficultés de son ministère.

Un trait entre mille : saint Dominique était à Paris, encourageant par ses exhortations une trentaine de ses Religieux. « Un jour, ayant été prié de prêcher dans l'église cathédrale, il s'y prépara par une oraison d'une heure. La Sainte Vierge lui apparut et lui marqua pour sujet de son sermon le premier mystère du rosaire, qui comprend l'Annonciation de l'Ange, son consentement à la parole de cet Esprit céleste et l'Incarnation du Verbe divin dans son sein. Le fruit de son exhortation fut si grand, qu'on vit ensuite la plupart des Parisiens s'enrôler dans cette auguste confrérie : les plus puissants contribuèrent abondamment de leurs aumônes à la construction d'un monastère [2]. »

Délicate attention de Marie qui ne dédaignait pas d'indiquer à son serviteur le sujet de ses sermons. Admirable correspondance de Dominique, qui, avec une fidélité sans pareille, suivait dans les moindres actes de sa vie la direction de sa Mère du ciel !

Grande leçon pour les hommes apostoliques. Leur apostolat ne serait-il pas plus fécond, si au lieu de se fier presque totalement aux ressources de leur talent, et aux résultats d'un travail tout humain, ils commençaient par consulter Marie dans une bonne heure d'oraison ? Ne serait-il pas plus fécond surtout si, au lieu de nourrir l'âme de leurs auditeurs de belles considérations philosophiques, économiques et sociales, ils les nourrissaient de réflexions simples et fortes, tirées de l'Evangile, de ces méditations substantielles que Marie indiqua à saint Dominique : Annonciation de l'Ange, consentement de Marie, Incarnation du Verbe?

Saint François fut, avant tout, l'apôtre de la croix. Mais sur le Calvaire, Marie était tout près de la croix, *juxta crucem*. Tout véritable saint, apôtre de la croix, sera aussi l'apôtre de Marie.

Tel le patriarche d'Assise. Nous avons déjà dit sa prédilection pour sa chère église de *Notre-Dame des Anges* ou de la Portioncule. A peine eut-il pris possession de ce sanctuaire que Notre-Seigneur, accompagné de sa Très Sainte Mère, lui apparut et lui promit sa protection pour lui et pour sa congrégation naissante.

Ce ne fut pas la seule visite de la Sainte Vierge à son dévot serviteur. François, s'étant réfugié sur le mont Alverne, s'y préparait par la pénitence à la conquête des âmes. Notre-Dame honora plusieurs fois de sa présence le saint solitaire. Pour l'encourager dans sa vie pénitente et dans son apostolat, elle lui donna même des marques de la plus maternelle tendresse. François priait, une nuit, dans la forêt. Marie lui apparaît, le caresse, lui remet son divin Enfant et lui permet de le serrer dans ses bras, de le couvrir de ses baisers.

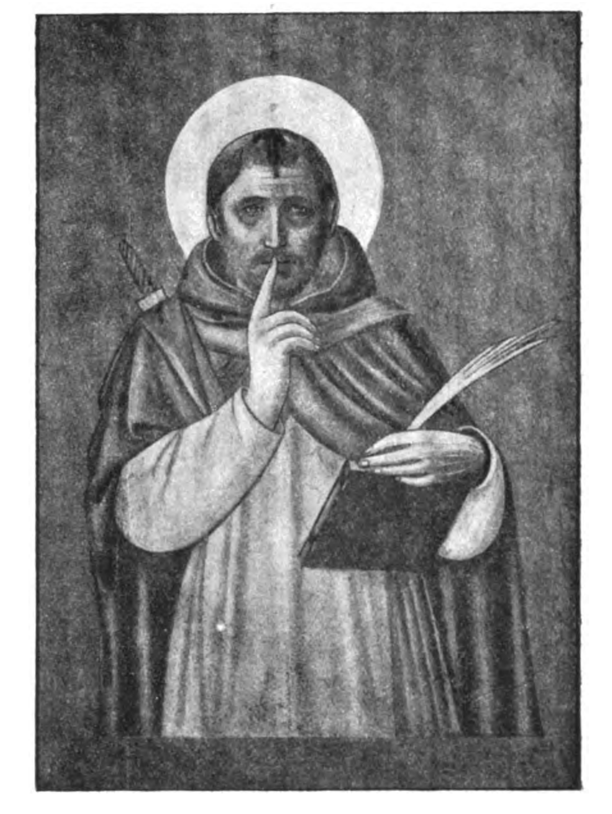
1. *Petits Bollandistes, loco cit.*, pages 283 et 284.
2. *Ibidem, loco cit.*, page 292.

Oh! comme Notre-Dame, Reine des Apôtres, a des moyens à elle pour soutenir les Saints dans les exercices de la mortification, pour les stimuler dans les batailles, dont les âmes sont l'enjeu!

Sûr de la protection de Marie, le saint pénitent recourt à elle dans ses difficultés, et toujours il est exaucé. Un jour, à Spolète, un riche avare déchire à belles dents l'Ordre fondé par François. Comme vengeance, François fait dire à chacun de ses Religieux trois *Pater* et *Ave Maria*, à l'intention du détracteur, dont le cœur est soudainement changé.

Le saint Patriarche voulut montrer à Marie sa reconnaissance pour tant de visites surnaturelles, pour tant d'encouragements, pour tant de conversions. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

« Le 26 mai de l'année 1219 fut un grand jour dans l'histoire de l'Ordre des Frères Mineurs. C'était la fête de la Pentecôte, et les Frères, arrivant de toutes les parties du monde, se trouvèrent réunis à Sainte-Marie des Anges pour assister au second Chapitre général qui devait s'ouvrir ce jour-là. Leur nombre dépassa cinq mille..... on y fit de nouveaux et importants statuts qui achevèrent d'imprimer à l'Ordre son touchant et glorieux caractère. La pauvreté fut recommandée dans la construction des monastères, et, grâce à cette règle, les Frères Mineurs restèrent toujours dans le beau en restant dans le simple. On décida que, tous les samedis, une messe solennelle serait célébrée dans tous les monastères en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie Immaculée : et par cette décision, l'Ordre des Frères-Mineurs, déjà chevalier de la sainte Pauvreté, se proclama le héraut de la Très Sainte Vierge et le propagateur dans le monde du grand dogme de l'Immaculée Conception (1). »



SAINT PIERRE DE VÉRONE, MARTYR.
D'après une fresque de Fra Angelico, au couvent de Saint-Marc, à Florence.

C'est ainsi que François d'Assise essaya de payer Notre-Dame des secours qu'elle lui avait prodigués dans la fondation de son Ordre et dans la conquête des âmes.

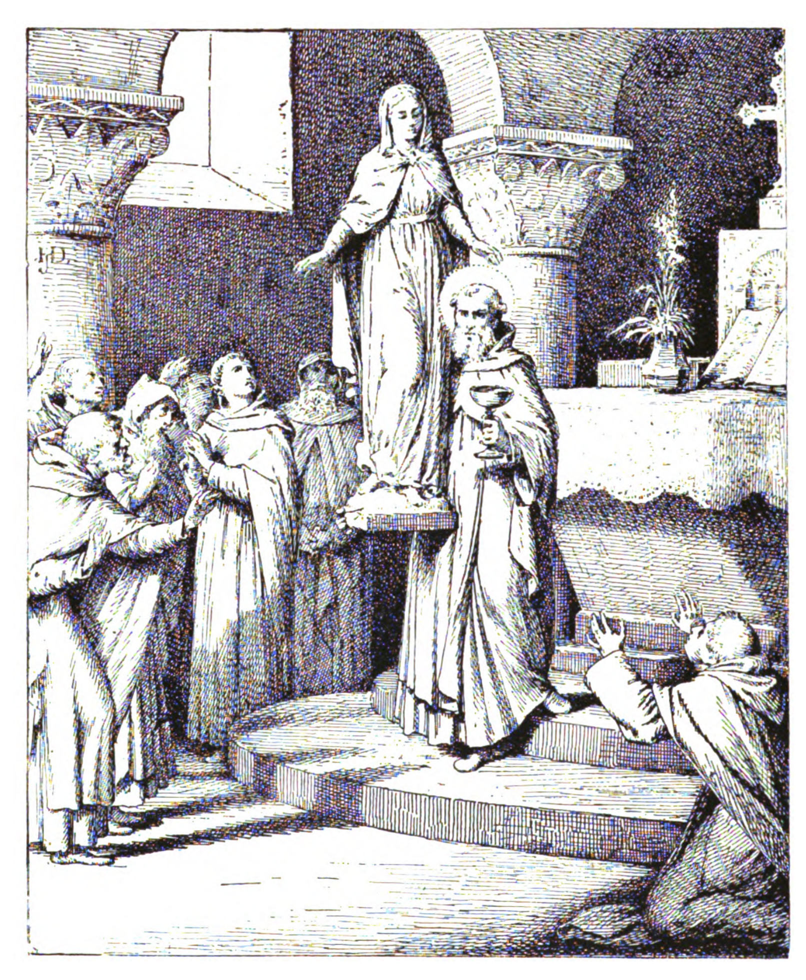
Dès le XIIIe siècle, les disciples de Dominique et de François vont, avec l'aide de Marie, continuer l'œuvre apostolique de leurs Pères.

J'aperçois tout d'abord *Pierre de Vérone*, ce vaillant Dominicain que Dieu récompensa de ses travaux par la gloire du martyre. Il travaillait à Milan à la conversion des hérétiques. Un jour, il les trouva si obstinés dans leurs erreurs, que le découragement s'empara de son âme : il allait renoncer à cette œuvre ; néanmoins il consulta, avant tout, la Sainte Vierge à ce sujet, en priant à genoux devant une de ses images. Il entendit alors une voix qui lui dit : « Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne soit jamais ébranlée ; continue donc et persévère en ton premier travail. » Ces paroles de la Sainte Vierge remplirent intérieurement son cœur de tant de vigueur et de zèle, qu'il résolut de ne plus

1. *Petits Bollandistes*, 4 octobre, tome XII, pages 31 et 32.

s'employer à l'avenir qu'à soutenir et à défendre la foi contre ses ennemis, quand il faudrait perdre cent fois la vie [1].

Digne en tout de saint Pierre, martyr, est *saint Hyacinthe*, « la plus belle fleur de l'Ordre des Prêcheurs » [2]. A l'âge de 33 ans, Hyacinthe reçut l'habit dominicain, au couvent de Sainte-Sabine, à Rome. Saint Dominique lui-même le lui donna. Au contact de ce saint patriarche, il puisa à un égal degré le zèle des âmes et l'affection envers la Mère de Dieu. De retour dans sa patrie, il évangélisa la ville de Cracovie et y fit fleurir



Saint Hyacinthe sauve miraculeusement une statue de la Sainte Vierge.

avec les bonnes mœurs, la dévotion à la sainte Eucharistie et le culte de Marie, si oublié des peuples. Puis, il parcourut en apôtre les environs de cette ville, le duché de Moravie, la Prusse, la Poméranie ; il y fonda deux couvents de son Ordre, semant partout la vérité, l'honneur, la justice, le respect du bien d'autrui, l'amour de Dieu et de Notre-Dame. Partout le miracle jaillissait de ses mains. Marie couvrait son serviteur d'une assistance si visible que nul ne pouvait lui résister. « Un jour, disent ses Annales, les Tar-

1. *Petits Bollandistes*, tome V, page 82.
2. Bréviaire Dominicain.

tares vinrent assiéger la ville de Kiew avec une armée formidable. Après une longue résistance ils la prirent enfin d'assaut, la saccagèrent, la remplirent de sang et de carnage, et y ayant mis le feu, ils firent un monceau de cendres. Lorsqu'ils y entrèrent, saint Hyacinthe était à l'autel et disait la messe. Ses religieux l'avertirent qu'il n'y avait point de moment à perdre, et que, s'il voulait se sauver avec toute sa communauté, il était nécessaire de partir aussitôt pour ne pas tomber entre les mains de cette nation, ennemie du christianisme. Il se soumit à cet avis ; mais, ne voulant pas laisser le Saint-Sacrement exposé aux injures des barbares, il ouvrit le tabernacle, prit le saint ciboire, et sortit du chœur, accompagné de tous ses frères. Comme il passait devant une image de Notre-Dame qui était dans l'église, cette statue d'albâtre ouvrit miraculeusement la bouche et le pria de l'enlever aussi. Il lui répondit qu'il se chargerait d'elle très volontiers, mais qu'elle était si pesante, qu'il n'aurait jamais assez de force pour la soutenir. En effet, elle pesait, dit-on, de 800 à 900 livres. Mais l'image lui répliqua qu'il ne craignît rien et que le Sauveur qu'elle avait entre les mains, la rendrait si légère qu'il n'aurait nulle peine à la porter. Le Saint n'hésita pas davantage ; il s'approcha de l'image avec une foi, aussi miraculeuse que la voix sortie de cette bouche inanimée ; et la prenant d'une main, il la trouva aussi légère qu'un roseau. Ainsi, ayant dans une main le saint ciboire rempli d'hosties consacrées et dans l'autre la statue de la Sainte Vierge, il gagna la porte de la ville et le chemin de la Pologne [1]. »

Un an avant la mort du Saint, la Vierge puissante lui apparut et lui renouvela sa promesse, faite jadis, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Hyacinthe la supplia de le conduire au ciel : « Bientôt, répondit Marie, bientôt l'heure de ton départ va sonner ». En 1257, la veille même de l'Assomption, il eut la révélation que, dès le lendemain, il irait célébrer la fête de cette glorieuse Vierge, qu'il avait tant aimée et tant glorifiée sur la terre.

Au jour fixé, une religieuse de l'Ordre de Prémontré vit, dans les splendeurs du ciel, le Saint, conduit par Marie, allant recevoir de la main du Sauveur la couronne conquise par tant d'années de luttes apostoliques.

Toujours à la même époque, quelle vie pleine de l'amour de Marie que celle de *saint Simon Stock*, général des Carmes !

Pendant près d'un siècle entier, ce Saint vécut pour Notre-Dame, prêcha pour elle, souffrit pour elle, discuta pour elle.

Sa pieuse mère avait pour coutume, avant de l'allaiter, de réciter la Salutation angélique. Au nom de Marie, l'enfant souriait ou s'apaisait. Il n'avait pas encore un an accompli qu'il articulait déjà distinctement la Salutation angélique. D'une précocité étonnante, il suivit des cours à Oxford, à un âge où les autres enfants franchissent à peine le seuil de l'école. L'étude de Marie dominait en lui toute autre étude. Un jour, lisant un traité de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, il conçut une si haute estime pour ce privilège, qu'il fit vœu de chasteté : ne rencontrant pas, sous le toit paternel, les loisirs nécessaires pour se livrer à la piété et à la prière, il s'enfonça dans une forêt du Kent, afin d'y vivre dans la familiarité de Jésus et de Marie.

Il vécut vingt ans dans cette solitude : la Sainte Vierge lui annonça l'arrivée des Carmes, partis d'orient et récemment débarqués en Angleterre. En même temps elle lui enjoignit de retourner à Oxford, de s'y appliquer à l'étude de la théologie, et de se préparer par le travail aux desseins que Dieu avait sur lui.

Le 16 juillet 1251, la Vierge Marie apporta à son serviteur le scapulaire.

La nouveauté de ce vêtement, la présence des moines du Mont Carmel que les Anglais

1. *Petits Bollandistes*, 16 août, tome XI, page 610.



appelaient avec quelque mépris des *Orientaux*, la jalousie de quelques prêtres déchaînèrent contre Simon une violente persécution. Notre Saint chercha un refuge auprès de sa Bienfaitrice. Il composa en son honneur l'antienne *Flos Carmeli.*

Fleur du Carmel, vigne odoriférante,
Splendeur des cieux, Vierge-Mère étonnante,
Douce étoile des Mers ;
O lis sans tache et plus pur que la neige,
Donne au Carmel un nouveau privilège :
Calme les flots amers.

Le XIVe siècle nous offre une femme apôtre, car il y a eu, à tous les siècles, des femmes apôtres, ceci soit dit pour le grand honneur et le grand encouragement des chrétiennes du XXe siècle, qui, en face des défaillances de tant d'hommes, continuent, pauvres femmes, à combattre, sans peur des sourires et sans compromission avec le mal, les bons combats du Christ.

Leur devancière du XIVe siècle fut *Catherine de Sienne.* Nous avons vu quelle pureté de vie lui avait obtenue la dévotion à Marie. Or, un cœur vierge est un cœur apostolique. Catherine songe aux besoins de l'Eglise à son époque, et, les yeux sur Notre-Dame, elle s'écrie : « O Marie, j'ai recours à vous et je vous offre mes prières pour l'Epouse de notre doux Sauveur, votre Fils bien-aimé. Je vous implore pour son Vicaire, afin qu'il reçoive la lumière qui lui est utile pour discerner les meilleurs moyens de réformer l'Eglise. Unissez-lui les fidèles, rendez leur cœur semblable au sien et qu'ils ne se révoltent jamais contre leur chef. Il est comme une enclume ; ses nombreux ennemis l'attaquent par leurs paroles et lui nuisent autant qu'ils peuvent. Je vous prie aussi pour ceux que vous m'avez donnés ; enflammez-les ; qu'ils soient des charbons ardents que consument votre amour et celui du prochain (1). »

Ainsi priait Catherine de Sienne, vierge et apôtre, et secondée par la Reine des apôtres qu'elle priait avec tant d'éloquence, elle était elle-même pour les âmes qui l'approchaient, flambeau ardent et « charbon consumant ».

Les annales ecclésiastiques nous offrent peu d'apôtres aussi actifs, aussi entreprenants que *saint Jean de Capistran*, cette gloire de l'ordre franciscain au XVe siècle. Ses continuelles prédications, ses voyages, ses disputes publiques, ses miracles ouvrirent les yeux à quatre mille Hussites et à plusieurs Juifs. Toujours debout, toujours au premier rang des soldats du Christ, il prêcha la guerre sainte et lança les peuples d'Europe contre le Turc. Quelle fut la source de cette activité dévorante? Lui-même nous l'a signalée, quand il disait : « La Providence m'a donné le nom de Jean, pour que je sois le fidèle disciple de Jésus et le fils très aimant de Marie. »

Un jour qu'il célébrait les gloires de Notre-Dame, une flamme céleste illumina son visage et une étoile se mit à resplendir au-dessus de son front. Disciple et imitateur de saint Bernardin de Sienne, si renommé par son amour pour la Sainte Vierge, il rivalisait avec lui d'entrain à louer son nom, à expliquer aux foules ses grandeurs, à accréditer la puissance de son patronage.

Saint Jacques de la Marche, un autre disciple de saint François, s'associa avec une merveilleuse ardeur aux travaux de saint Jean de Capistran. Ses véhémentes sorties contre le libertinage lui attirèrent nombre d'ennemis. Ceux-ci soudoyèrent un misérable qui, par un coup hardi, devait les débarrasser de ce prédicateur importun. L'assassin, le poignard

1. *Dialogue de sainte Catherine de Sienne*, ouvrage traduit par Cartier, tome II, page 290 et suivantes.

en main, attendait sa victime dans une chapelle. Tout à coup une voix arrête le bras qui allait frapper : « Quoi donc ! malheureux, tu veux faire mourir mon serviteur ! » Par un miracle assez fréquent dans l'histoire de l'Eglise, la voix s'échappait des lèvres d'une Madone. C'est la Sainte Vierge qui *intervenait pour sauver la vie de son cher apôtre.*

Nous voici arrivés au XVIe siècle.

C'est alors que les navigateurs s'élancent vers les mondes nouveaux pour y trouver de l'or à monnayer ; c'est alors que les apôtres s'élancent vers les mêmes parages pour y trouver des âmes à sauver.



« J'ai trouvé les peuples rebelles à l'Évangile toutes les fois qu'à côté de la Croix du Sauveur, j'ai omis de montrer l'image de sa Mère. » (S. FRANÇOIS XAVIER.)
D'après le portrait « Vera effigies » à Saint-André du Quirinal.

Le grand conquérant d'âmes au XVIe siècle c'est *François-Xavier*, fils d'Ignace de Loyola, gloire de la Compagnie de Jésus. L'Inde et le Japon furent les deux immenses champs de bataille de ce héros, près duquel pâlissent ces conquérants de peuples qui s'appellent Alexandre et César.

Quelle était l'arme de François-Xavier dans cette conquête d'âmes? Le crucifix assurément : c'est l'arme par excellence de l'apôtre, mais le crucifix ne lui suffisait pas et il avouait « qu'il avait trouvé les peuples rebelles à l'Evangile toutes les fois qu'à côté de la croix du Sauveur, il avait omis de montrer l'image de sa Mère ».

« — C'est qu'en effet, nous dit Monseigneur Pie, rapportant la pensée d'un missionnaire, quand aux idolâtres on parle de Dieu, de Dieu créateur tout-puissant, ils sont étonnés ; et s'ils adorent, c'est en tremblant. Mais quand on leur parle de Jésus, et qu'on leur dit que ce Fils de Dieu est né d'une femme, qu'il a eu une Mère, que cette Mère de Dieu est à la fois la Mère de tous les hommes, oh ! alors ils fondent en larmes, ils éclatent en transports et il est vrai de dire de ces Gentils d'aujourd'hui ce que l'Evangéliste a dit de leurs devanciers : *Invenerunt Puerum cum Maria Matre ejus* (1). »

Saint François-Xavier connaissait ce pouvoir convertissant de Marie et de l'image de Marie : « Quand, au milieu des Portugais parés d'étoffes étincelantes d'or et de pierreries, le grand apôtre fit son entrée triomphale à la cour du roi de Bungo, il voulut se faire précéder d'une image de la Vierge, qu'on portait en grande pompe, enveloppée dans une riche écharpe de damas violet. Prêchait-il ? Ses instructions se terminaient toujours par le *Salve Regina*. Passait-il des nuits en oraison? C'était ordinairement devant une image de la Reine du ciel. Sur le point d'expirer, songeant encore à celle qui avait si visiblement béni son apostolat, l'athlète mourant répétait encore : *Monstra te esse matrem.* A cette heure suprême, ô Marie, montrez que vous êtes ma Mère (2) ! »

L'image de Marie, instrument de conversion entre les mains de l'apôtre conquérant, est aussi une aide et un soutien entre les mains de l'apôtre martyr.

Un frère et un imitateur de François-Xavier, *le Père de Azévédo*, était envoyé par ses supérieurs à la mission du Brésil ; il emmenait avec lui quarante jeunes religieux de la Compagnie de Jésus. Sur le vaisseau qui l'emporte, il fait rendre à Marie un culte solennel. Sur le pont du navire il a fait élever un autel, et sur cet autel il a exposé une précieuse copie de l'antique Madone conservée à *Sainte-Marie Majeure*. C'est devant ce tableau que les dimanches et les jours de fête, il célèbre la sainte Messe, quand la mer n'est pas trop houleuse.

« Cependant le 15 juillet 1570, au lever du jour, une vigie du *Saint-Jacques* signale plusieurs voiles à l'horizon. C'était Jacques Sourie, pirate fameux, calviniste acharné et ennemi juré des Jésuites qui fondait à toutes voiles sur le vaisseau portugais. Le Père Azévédo comprend le sort qui l'attend, lui et ses compagnons. Leur montrant l'image de la sainte Madone, il les exhorte à mourir vaillamment pour la foi et entonne les litanies de la Vierge. De ses quarante compagnons, il en garde auprès de lui onze des plus aguerris pour secourir et panser les blessés Pour lui, tenant en main l'image de Marie, il se place au pied du grand mât. La lutte s'engage... Ignace, l'image de Notre-Dame en main, exhorte ses frères : « Courage, leur dit-il, mourons pour l'amour de Dieu et en témoignage de la vraie foi ! » A ces mots un hérétique décharge sur la tête du saint confesseur un furieux coup de sabre, qui lui fend le crâne. Bien qu'aveuglé par le sang qui s'échappe à flots de sa blessure, le martyr du Christ ne cesse de montrer la Madone et d'encourager les siens, jusqu'à ce qu'il tombe, percé de coups (3). »

Voilà comment meurent les apôtres, quand, derrière le sabre qui scintille, ils voient l'image de Marie qui sourit et les invite au ciel !

Un autre apôtre, dont la Vierge rendit les travaux singulièrement féconds, c'est le bienheureux *Antoine Baldinucci*, grand sauveteur d'âmes au XVII[e] siècle : « Dieu lui avait donné la puissance des miracles. Toutefois ce n'est point par là qu'il opéra le plus de

1. *Homélie pour le couronnement de Notre-Dame du Sacré-Cœur*... voir « *la Vierge Marie*, d'après Monseigneur Pie », par le P. Mercier, page 292.
2. *Marie et la Compagnie de Jésus*. Uclès, 1895, page 188. — Nous ferons bientôt plusieurs autres emprunts à cette charmante brochure.
3. *Marie et la Compagnie de Jésus*, pages 192 et 193.

conversions. Son arme invincible fut une simple copie de l'image, vénérée sous le titre de Notre-Dame du Chêne, à Poggio Prato, près de Montepulciano. Le Père l'avait fait faire, raconte un de ses biographes, par un peintre peu habile, mais très dévot à la Vierge Marie, et qui, par une sorte de prodige, la réussit à tel point qu'on ne pouvait la regarder sans être touché jusqu'au fond de l'âme. Les plus obstinés pécheurs fondaient en larmes dès qu'ils la voyaient. Ce fait, maintes fois constaté, ayant été rapporté à un esprit fort : « Pour moi, dit celui-ci, quand tout le monde pleurerait devant cette Madone, je resterais aussi insensible qu'un rocher. » Mais il n'eut pas plus tôt vu la sainte image, que, pénétré du repentir de ses péchés, il versa un torrent de larmes.

« On ferait un vaste lac, disait naïvement le Père Baldinucci, si l'on réunissait toutes les larmes qui ont été répandues devant cette image ; et il ajoutait que par elle une quantité de pécheurs avaient été arrachés à l'abîme de l'enfer. C'est pour ce motif qu'il la vénérait et la faisait vénérer sous le vocable de *Refugium peccatorum*. De nos jours, on l'invoque également sous le titre de *Madone du bienheureux Baldinucci*.

« Cette Vierge formait l'unique trésor du saint missionnaire, et il l'emportait partout avec lui. C'était sa plus douce consolation dans ses pénibles voyages, son refuge dans les dangers et les angoisses de sa vie apostolique. Il la faisait porter solennellement aux endroits où il devait donner sa mission ; et quand elle paraissait, soutenue souvent par cinquante hommes, et couronnée d'une foule de peuple, il se produisait incontinent une grande commotion.

« Le Père se hâtait de l'exposer dans l'église du lieu ; et aussitôt les fidèles d'accourir et de se grouper autour d'elle avec une dévotion touchante. Un grand nombre de personnes la contemplaient des heures entières, et plusieurs ne pouvaient s'en séparer, pour ainsi dire, ni jour ni nuit. Pour l'honorer, on lui apportait quantité de cierges, de bijoux et d'autres *ex-voto* de grand prix ; si bien que sa Vierge, disait le Père, qui avait d'abord paru toute pauvre, était devenue plus riche qu'une reine [1]. »

Les merveilles de grâces que le Bienheureux Baldinucci opérait en Toscane, le Père *Vincent Huby* les accomplissait au sein de la Bretagne. « Il fit frapper un médaillon portant le saint Cœur de Marie uni à celui de Jésus, et le répandit à profusion, avec une courte méthode de dévotion, à la portée des âmes les plus simples. Son zèle industrieux obtint que l'image de la Vierge fût exposée dans chaque maison, et vénérée sous le titre de *Notre-Dame de Charité*. Par elle, la paix et la concorde devaient régner au foyer domestique. Il aimait à placer sous le même vocable les congrégations de Marie. De plus, chaque année, dans toutes les familles, et le même jour, montait au ciel comme l'écho d'un harmonieux concert, la consécration solennelle des maîtres et des serviteurs de la Reine des cieux [2]. »

Revenons en Italie, saint *Léonard de Port-Maurice*, de l'ordre de Saint-François, fut, durant la première moitié du XVIIIe siècle, un incomparable prédicateur, un admirable semeur des vérités éternelles. Il dut à l'intervention de la Sainte Vierge cet apostolat si fécond. Ses études théologiques n'étaient pas encore achevées qu'il tomba malade, au point de ne rendre aucun service. Ses supérieurs l'avaient envoyé à Naples, puis à Port-Maurice, sur la rivière de Gênes ; mais une langueur insurmontable l'avait paralysé. Depuis cinq ans déjà il se sentait à charge à ses frères, quand il eut la pensée de recourir à Marie. Il la supplia d'intercéder auprès de son cher Fils et de lui obtenir assez de santé pour gagner les âmes au ciel. Sa prière fut exaucée. Les forces revinrent subitement et « il se trouva

1. *Vie du Bienheureux A. Baldinucci*, Librairie Kühlen, 1893.
2. *Marie et la Compagnie de Jésus*, page 208.



bientôt en mesure, dit naïvement son historien, d'entreprendre et de continuer sans relâche des travaux plus nombreux, plus difficiles et plus glorieux que ceux d'Hercule, puisqu'il terrassa des monstres plus terribles et plus difficiles à vaincre (1) », les passions du cœur humain.

Arrivons aux temps modernes. Un des plus grands apôtres du XIXe siècle, c'est bien *l'abbé Vianney*, curé de la petite ville d'Ars, pauvre prêtre à qui Dieu, en retour de vertus éminentes, conféra le pouvoir des miracles et à qui l'Eglise a accordé les honneurs de la béatification. Or, le Curé d'Ars se plaisait à exalter la puissance miséricordieuse de Marie. « Le cœur de cette bonne Mère, disait-il, n' st qu'amour et miséricorde ; elle ne désire que nous voir heureux. Il suffit seulement de se tourner vers elle, pour être exaucé... La Très Sainte Vierge se tient entre son Fils et nous. Plus nous sommes pécheurs et plus elle a de tendresse et de compassion pour nous. L'enfant qui a coûté le plus de larmes à sa mère est le plus cher à son cœur. Une mère ne court-elle pas toujours au plus faible et au plus exposé ? Un médecin. dans un hôpital, n'a-t-il pas plus d'attention pour les plus malades ? Le Cœur de Marie est si tendre pour nous, que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien... Lorsque nos mains ont touché des aromates, elles embaument tout ce qu'elles touchent : faisons passer nos prières par les mains de la Sainte Vierge, elle les embaumera... Je pense qu'à la fin du monde, la Sainte Vierge sera bien tranquille ; mais tant que le monde dure, on la tire de tous les côtés... La Sainte Vierge est comme une mère qui a beaucoup d'enfants, elle est continuellement occupée à aller de l'un à l'autre... Tous les Saints ont une grande dévotion en la Sainte Vierge : aucune grâce ne vient du ciel, sans passer par ses mains... »

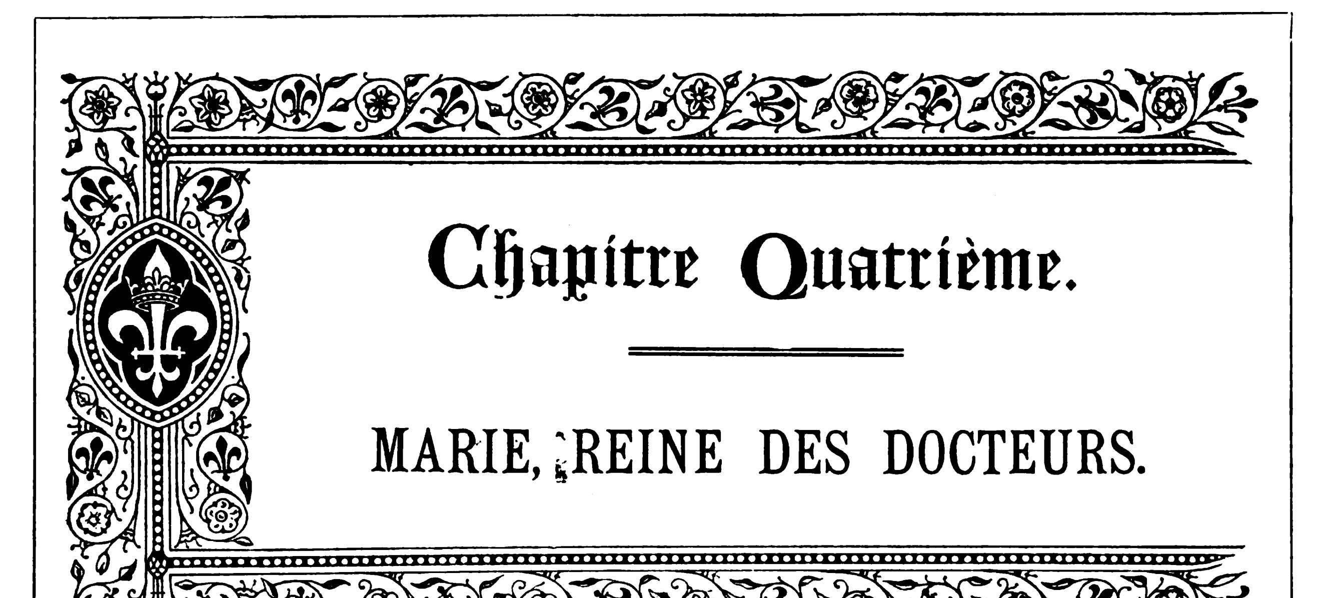

« Le cœur de Marie n'est qu'amour et miséricorde. » (CURÉ D'ARS.)

Ce que le Curé d'Ars disait là, il le savait par expérience. Dans tous les besoins de son âme, dans toutes les nécessités de son ministère, il recourait à Marie ; et Marie lui obtenait grâces sur grâces, grâces de salut, grâces de sainteté.

Etonné, lui-même, de la surabondance de faveurs qu'il devait à la Sainte Vierge, Monsieur Vianney aimait à dire : « J'ai si souvent puisé à cette source, qu'il n'y resterait plus rien depuis longtemps, si elle n'était pas inépuisable. »

Prêtres et laïques, apôtres du sanctuaire, apôtres du monde, recueillez bien cette dernière parole que vous a léguée le Curé d'Ars. Depuis dix-huit siècles les missionnaires du Christ ont eu recours à Marie, Reine des apôtres. Depuis dix-huit siècles ils ont puisé à la source ; puisez à votre tour, puisez à cette source divine : elle est inépuisable !

1. *Petits Bollandistes*, 26 novembre, tome XIII, page 690.



Chapitre Quatrième.

MARIE, REINE DES DOCTEURS.

PARMI les écrivains ecclésiastiques qui, d'une plume géniale, ont établi, mis en lumière et défendu le dogme catholique, vingt-trois ont été déclarés solennellement *Docteurs de l'Eglise*.

Nous allons parcourir leur vie et nous verrons les liens étroits qui les unissent à Marie; pas un seul qui ne fasse ses délices de célébrer la Vierge-Mère et qui, en retour, ne reçoive d'elle science et sainteté.

Les premiers d'entre eux défendent son culte contre les attaques des hérétiques ; ils établissent la *théologie* mariale ; ceux qui suivent répandent la *dévotion* mariale. Les premiers illuminent l'intelligence, les seconds échauffent le cœur ; plus d'effusion chez ceux-ci, plus de concision chez ceux-là.

Le premier en date est *saint Athanase*.

« Dans les écrits nombreux que ce docteur consacre à la grande lutte de l'arianisme, dit Auguste Nicolas [1], la Vierge revient à chaque instant dans son caractère de Mère de Dieu, comme la *navette* en quelque sorte qui sert à tisser la trame de la foi, à entrelacer et à nouer la divinité à l'humanité en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, à unir le ciel et la terre. » Pages lumineuses qui en termes précis formulent admirablement les rapports du Sauveur et de sa Mère.

Ailleurs, dans un sermon sur l'Annonciation, le grand Docteur réfute par avance l'erreur protestante, et engage les fidèles du IVe siècle à invoquer la divine médiatrice, Marie : « Disons à Marie, disons-lui sans cesse : Et maintenant écoutez-nous, ô fille d'Abraham et de David, prêtez l'oreille à notre supplication : n'oubliez pas votre peuple, ne nous oubliez pas, nous qui sommes de la maison de votre Père. »

Saint Basile et *saint Grégoire de Nazianze* sont trop unis par une affection venue du ciel pour que nous songions à les séparer ici.

« L'Emmanuel, s'écrie *saint Basile*, est né de la Sainte Vierge, qui avait dit à l'Archange: comment s'opérera ce mystère, puisque je suis et resterai toujours Vierge? Mais l'Archange répondit : L'Esprit-Saint surviendra en vous ; la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. En vérité, une telle Vierge n'était nullement soumise à la loi de la purification. Le Deutéronome disait bien: « Toute femme, qui aura mis au monde un fils, sera souillée

1. *La Vierge Marie devant l'Eglise*, tome IV, page 163.

pendant sept jours. » Mais Notre-Dame, demeurant toujours vierge, est sainte, pure, sans tache quelconque. Bien plus, après la naissance de son Fils, elle reste vierge, vierge quand même. De même que le premier Adam a été formé en dehors des conditions normales, ainsi le second Adam, le puissant réparateur des désordres du premier, a pris un corps de la substance la plus pure d'un sein virginal (1). »

Saint Grégoire de Nazianze est tout à la fois le théologien de Marie et son poète. Il est son théologien, au point que, dans deux Conciles, les Pères réunis se font de l'une de ses assertions une arme contre l'hérésie. « Si quelqu'un, dit-il, ne professe pas sainte Marie *Mère de Dieu*, celui-là est en dehors de la divinité. Si quelqu'un ne confesse pas que le Christ a été formé dans le sein de la Vierge, d'une manière divine et humaine, celui-là est pareillement athée. »

Théologien de Marie, le docteur de Nazianze est aussi son poète.

Ecoutez une de ses poésies : « Auguste Souveraine, Vierge bienheureuse, qui maintenant dégagée de la fange terrestre, habites les palais des cieux, revêtue d'un manteau d'immortalité, et comme Dieu ne connaissant pas la vieillesse, prête une oreille attentive à mes supplications, je te chante une hymne de louanges : Salut, ô Vierge pleine de beauté, Vierge-Mère, Vierge plus belle que toutes les vierges et plus puissante que toutes les légions célestes. O Souveraine, ô dominatrice, ô l'esprit du genre humain, sois toujours pleine de bienveillance pour les mortels (2). »

Dans une même page, *saint Jean Chrysostome* est tout ensemble le théologien, l'orateur. le poète de Marie. Ecoutez : « C'est une bien grande merveille en vérité que la bienheureuse et toujours Vierge Marie. A-t-on jamais trouvé, pourra-t-on trouver jamais rien de plus grand et de plus illustre ? Ne dépasse-t-elle pas, par l'ampleur de sa majesté, et le ciel et la terre ? Qu'y a-t-il de plus saint ? Ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les patriarches, ni les Anges, ni les Trônes, ni les Dominations, ni les Séraphins, ni les Chérubins, ni les choses créées, visibles ou invisibles, ne peuvent atteindre à une telle grandeur et à une telle excellence. Servante et Mère de Dieu, Vierge et Mère tout ensemble, Mère de Celui qui a été engendré du Père avant tout commencement, et que les Anges et les hommes révèrent comme le souverain Seigneur de l'univers. Voulez-vous savoir de combien cette Vierge l'emporte en puissance sur les célestes Esprits ? Ceux-ci l'assistent avec crainte et tremblement, la face voilée, au trône de Dieu. Celle-là présente le genre humain à celui qu'elle a engendré, et par elle nous obtenons le pardon de nos crimes. Salut donc, Mère, Ciel, Fille, Vierge, Trône de Dieu, honneur, gloire et firmament de notre Eglise; ne cessez de prier pour nous Jésus, votre Fils et notre Seigneur, pour que par vous, nous obtenions miséricorde au jour du jugement, et que tous les biens réservés à ceux qui aiment Dieu nous soient départis par la grâce et la bénignité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Ces accents du poète sont si vrais, cette ardeur du panégyriste est si communicative, cette dévotion du Saint est si naturelle et si aimable, que l'Eglise a inséré ce passage dans sa liturgie. Il attestera jusqu'à la fin des siècles l'amour du grand Docteur pour la Vierge Marie.

Au témoignage du Bréviaire romain (3), *saint Cyrille de Jérusalem* subit le contre-coup des persécutions endurées par saint Athanase. Défenseur des mêmes doctrines champion de la même cause, il a les mêmes droits à la reconnaissance des serviteurs de Marie.

1. Comment. in Is., c. 8, Migne, *Patrologie grecque*, tome XVII, page 1115.
2. Cité par Rohault de Fleury, *Ibidem*, page 364.
3. 18 mars, Deuxième leçon, Nocturne II.



LA VISITATION, d'après Domenico Ghirlandaio. — Musée du Louvre.

Le nom de *saint Cyrille d'Alexandrie* rappelle le Concile d'Ephèse et les manifestations de piété qu'il a soulevées parmi le peuple chrétien.

Deux cents évêques se faisant l'écho de la tradition, et démontrant à l'impie Nestorius que le Verbe de Dieu s'est fait chair, qu'il est né de la Vierge Marie et que, dès lors, Marie n'est pas seulement la Mère du Christ, *Christipara*, mais la Mère de Dieu, *Deipara*, quel triomphe pour Notre-Dame !

La journée du 28 juin 431 fut inoubliable. Le soir, les évêques, sortant de la salle du Concile, furent entourés par la foule reconnaissante. A la lueur des torches, au chant des hymnes sacrées, on les reconduisit à leur demeure. Puis, spontanément, toutes les fenêtres, tous les balcons, toutes les portes, toutes les terrasses de la ville s'ornèrent de feux en l'honneur de la Vierge ; et ces chants et ces lettres de feu redisaient au monde la parole de Cyrille : *Deipara !* Marie est Mère de Dieu !

Au VIII[e] siècle, *saint Jean Damascène* défendait contre l'hérésie iconoclaste le culte des images, images des saints, images de Marie. A l'instigation de Léon l'Isaurien, le gouverneur de Damas fit couper la main droite du saint docteur. Celui-ci porta ses plaintes jusqu'au trône de Marie. Marie l'entendit ; elle fit un miracle en faveur de son défenseur. La main fut restituée au poignet mutilé ! Plus que jamais cette main, selon la gracieuse expression de saint Augustin, va devenir la servante du cœur. Lisez ces lignes que, reconnaissante, cette main traça à la gloire de Notre-Dame : « Accourez toutes, ô nations ! que tout peuple, tout âge, toute langue, toute condition se réunissent pour célébrer avec de saints transports la naissance de celle qui a été la joie de l'univers... Soyez confondus, ô vous qui niez que la Sainte Vierge soit la Mère de Dieu ; comment voulez-vous prétendre que celle qui l'a mis au monde ne soit pas la Mère de Dieu ?... O Vierge, votre cœur est pur et sans tache, il reflète l'image du Dieu immaculé, il brûle du désir de le posséder... Marie est toute belle, toute divine, elle est supérieure aux Chérubins, élevée au-dessus des Séraphins, elle approche de Dieu même... Par quelles paroles pourrais-je couronner votre tête sainte et vénérée, vous qui êtes l'ornement du genre humain et la gloire de toute créature, vous par qui la créature est devenue véritablement bienheureuse ?... (1) »

Arrivons aux Docteurs de l'Eglise latine.

On sait avec quelle prédilection *saint Jérôme*, dans ses écrits, célébrait la virginité. Or, chaque fois qu'il en fait l'éloge il se plaît à saluer la Vierge des vierges, modèle de pureté, gloire de la virginité chrétienne. On sait que la calomnie d'une part, et le désir de voir les Lieux saints, d'autre part, l'ont fait sortir de Rome, qu'il nomme la Babylone, la courtisane couverte de pourpre. A mainte reprise, il se plaint d'y avoir rencontré un sénat pharisien, toujours prêt à le frapper. Fuyant Rome et ses danses éhontées et les jeux impurs des Lupercales, le saint Docteur alla revoir « l'hôtellerie de la Vierge Marie ». Il acheva sa vie d'études et de prières dans la grotte de Bethléem, où chaque jour il put méditer à loisir les grandeurs et les joies de Notre-Dame.

Saint Hilaire de Poitiers, ce « Rhône de l'éloquence », vient à son tour sur la liste de nos Docteurs.

Nous savons ses luttes contre l'arianisme, son courage indomptable dans l'adversité, ses tristesses à la vue des défaillances de l'Orient, son exil en Phrygie et enfin son retour triomphal à Poitiers.

Ses récits sont ceux d'un polémiste, il défend la foi du Concile de Nicée, l'orthodoxie

1. Cf. Rohault de Fleury, *loco cit.*, pages 43 et 254.

de saint Athanase. Aussi nettement que la divinité du Christ, il affirme la maternité divine. Il est, lui aussi, le Docteur de Marie.



SAINT AUGUSTIN, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.
D'après un tableau du Musée Campana. (XV[e] siècle.)

Le nom de la Vierge-Mère se retrouve souvent sous la plume de *saint Ambroise*. N'est-ce pas cet aimable Docteur qui a peint en si fraîches couleurs, — délicieux tableau, — le séjour de Marie au Temple de Jérusalem ?

L'éloquent Docteur a beaucoup écrit en faveur de la virginité. Il excite les âmes généreuses à lutter contre les recherches de l'égoïsme, contre les attraits de la sensualité. Dans cette lutte, il les groupe, par phalanges, autour de la Vierge Marie, la Vierge aux charmes surhumains, la Vierge aux vertus sublimes.

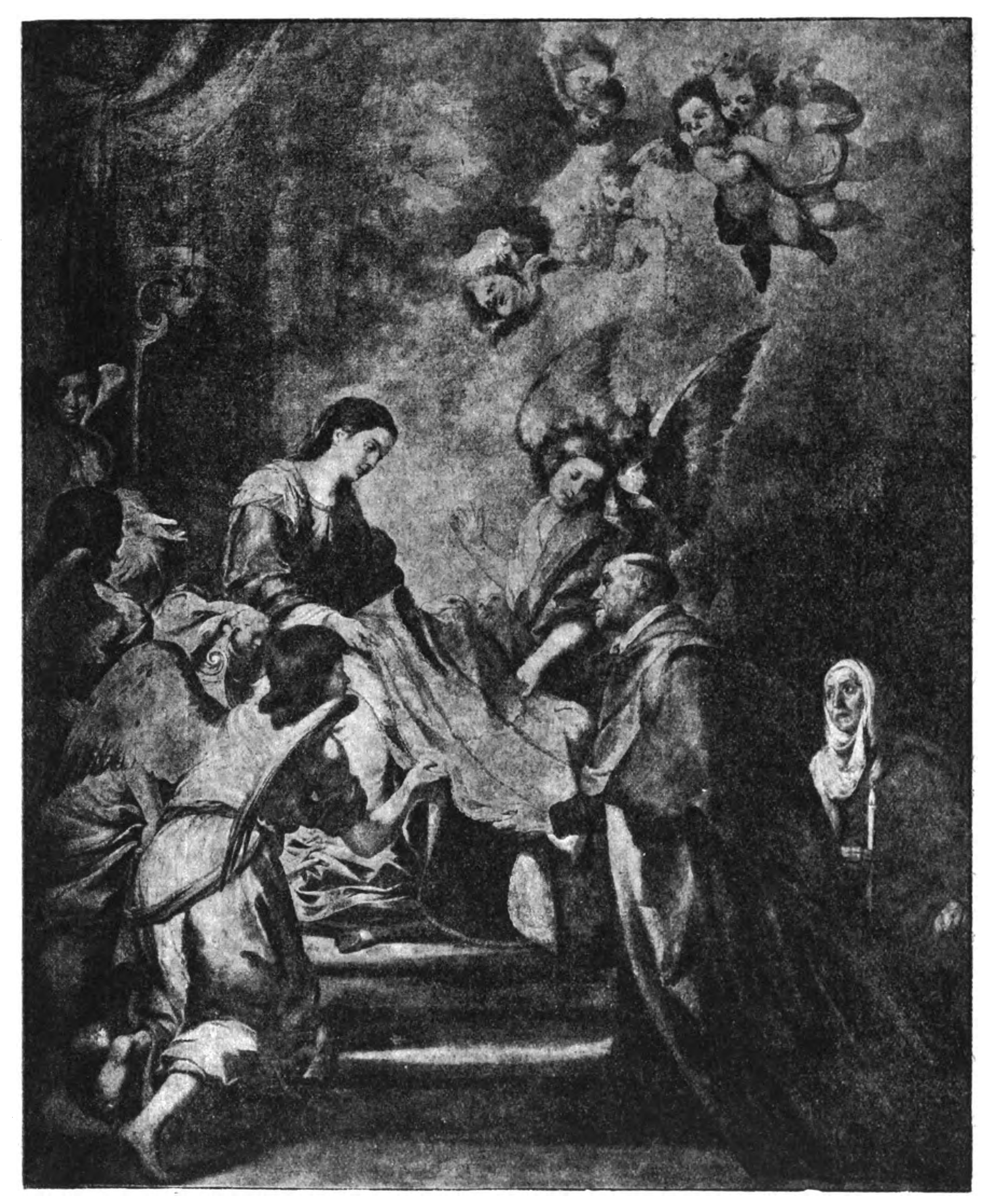
Saint Augustin, « l'homme le plus étonnant de l'Eglise latine » (1), saint Augustin, grand cœur autant que grande intelligence, ne pouvait pas ne pas aimer, ne pas célébrer Marie.

Avec quel amour il en parle à son peuple d'Hippone ! « Vous avez reçu, dit-il, comme article de symbole la croyance en la protection de celle qui enfante, contre les venins du serpent. Dans l'Apocalypse de l'apôtre saint Jean, il est écrit que le Dragon, c'est le Diable ; et que cette femme signifie la Vierge Marie, qui, immaculée, a enfanté notre Chef immaculé (2). »

Ailleurs, comme il montre bien la maternité de Marie à notre endroit ! « Cette unique femme est, selon l'esprit aussi bien que selon la chair, Mère et Vierge. — Elle est Mère, en effet, selon l'esprit, non de notre Chef, je veux dire du Sauveur, de qui plutôt elle est elle-même ainsi née, parce que tous ceux qui ont cru en lui, sont appelés les fils de

1. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV[e] siècle*, page 373.
2. *De symb. ad Catech.*, II, cap. I.

l'Epoux ; mais elle est pleinement ainsi Mère des membres, c'est-à-dire, de nous, parce qu'elle coopère, par sa charité, à la naissance des fidèles dans l'Eglise. Par le corps,



SAINT ILDEFONSE REÇOIT UNE CHASUBLE DES MAINS DE LA VIERGE.
D'après le tableau de Murillo. — Musée du Prado, à Madrid.

elle est d'ailleurs Mère du Chef lui-même... Marie seule est donc Mère et Vierge selon l'esprit et selon la chair [1]. »

1. *De Symb. ad Catech.* II, cap. I.

Quelques années plus tard, *saint Pierre Chrysologue*, « en son langage d'or », célèbre Marie, et du haut de la chaire apostolique *saint Léon le Grand* fait rayonner sur le monde les enseignements de ses devanciers sur la Vierge-Mère.

Au dire de Montalembert (1), la postérité « a reconnu en saint Grégoire le Grand un de ces hommes dont le nom sert comme de phare dans la nuit du passé. Elle a répété le jugement de saint Ildefonse, qui fut presque son contemporain, et qui déclarait que Grégoire avait vaincu Antoine par la sainteté, Cyprien par l'éloquence, Augustin par la science.» Cet homme extraordinaire fut encore un dévot serviteur de Marie.

Dès la première année de son pontificat, en 590, la peste exerça ses ravages dans la Ville éternelle. En ces jours de deuil, à qui le saint pontife eut-il recours? — A la Sainte Vierge. « Il organisa, dit son historien (2), une procession générale ; les sept paroisses de Rome, chacune présidée par ses prêtres, ont rendez-vous à Sainte-Marie. « Que nul, avait dit Grégoire, ne laboure son champ ou ne se livre à quelque travail que ce soit. Tous nous avons péché, tous nous devons pleurer nos péchés. »

Jamais la Ville éternelle n'avait encore assisté à un tel spectacle. Le clergé, les moines, les vierges du Seigneur, les femmes mariées, les hommes, les veuves, les enfants et les pauvres, unis dans la communauté d'un deuil qui n'avait épargné aucun foyer, et dans l'élan d'une même confiance en la Vierge Marie, partis chacun de leur église paroissiale, se mettent en marche, au chant des grandes litanies, précédés de la Madone... que Grégoire portait lui-même... En moins d'une heure, quatre-vingts victimes tombent foudroyées au milieu du cortège : c'étaient les dernières. Grégoire, levant en haut son visage baigné de larmes, aperçoit au sommet du môle d'Adrien, l'Archange saint Michel qui remet l'épée au fourreau. Marie faisant un geste, l'Ange exterminateur arrêtant aussitôt son œuvre de mort, un Pontife intercédant au milieu de son peuple qui souffre et qui prie, tel est l'un des plus beaux souvenirs que nous laisse la vie de notre saint docteur.

On croit que ce jour-là même, il compléta, en l'honneur de la Reine du ciel, le *Regina cœli, lætare*, entonné par les Anges.

L'Espagne du VIe siècle est fière de son Docteur, *Isidore de Séville*. Si nous en croyons l'auteur des *Moines d'Occident* (3), il fut « le créateur de cette liturgie espagnole, si poétique et si imposante, qui, sous le nom de mozarabe, survécut à la ruine de l'Eglise visigothe et mérita d'être ressuscitée par le grand Ximenès. »

Tout ce que ces rites renferment d'amour tendre envers Notre-Dame, de confiance naïve, d'expressions enflammées, eut comme source et foyer le cœur brûlant d'Isidore de Séville.

L'Angleterre nous présente ses deux Docteurs, le *Vénérable Bède* et *saint Anselme*, deux moines bénédictins, et, à ce titre, tous deux enfants dévoués de la Mère de Dieu.

C'est le premier d'entre eux qui, dans son abbaye de Yarrow, parlant à ses religieux, le jour de l'Assomption, soutient devant eux cette thèse, toute à la gloire de Notre-Dame, « Que le monde serait anéanti s'il n'était soutenu par la prière de sainte Marie. »

Saint Anselme, lui aussi, est l'un des plus grands apôtres du culte de Marie. C'est son génie et son cœur qui ont formulé si hardiment l'impossibilité de périr pour un enfant de Marie. *Impossibile ut pereat !*

Ses prières et ses homélies, que nous avons encore, respirent je ne sais quelle grâce divine ; on ne peut rien trouver de plus encourageant, de plus fort, de plus tendre.

Pendant son exil en Italie, alors que les évêques anglais, tristes prévaricateurs, aban-

1. *Les Moines d'occident*, tome II, page 202.
2. L'abbé Clausier, *Saint Grégoire le Grand*. Berche et Tralin, 1874, page 80.
3. Tome II, page 227.





LA SAINTE VIERGE APPARAIT A SAINT BERNARD.

donnaient lâchement leur primat, pour complaire à leur roi, la reine Mathilde, pieuse et instruite, se montrait pleine de zèle pour amener un rapprochement et faire rouvrir à l'exilé les portes de la patrie. Elle lui écrivait avec une naïve simplicité : « Il vous faut manger et boire, parce que vous avez encore un grand chemin à parcourir, une grande moisson à rentrer dans les greniers du Seigneur, et très peu d'ouvriers pour vous aider. Souvenez-vous que vous tenez la place de Jean, l'apôtre chéri du Seigneur, qui doit lui survivre pour prendre soin de la Vierge-Mère... (1). »



« Impossibile ut pereat ! Le vrai enfant de Marie ne peut périr. » (SAINT ANSELME).

Aucun motif, j'imagine, n'était plus attrayant pour Anselme ; aucune comparaison ne souriait davantage à sa piété.

Ecoutez cette hymne à Marie composée par le Saint Docteur pour la liturgie de son diocèse de Cantorbéry :

« Salut, Epouse, qui n'as pas connu d'Epoux ; salut, ô vous par qui la première Eve a reçu la rédemption ;... vous, hauteur que la pensée ne peut atteindre, profondeur invisible que l'œil des Anges ne peut sonder...

« Vous qui portez Celui qui porte toutes choses, ô siège de l'empire souverain, étoile qui indiquez le soleil, soleil vous-même du jour mystique... Par vous toute créature a recouvré sa dignité ; avec vous est adoré l'auteur et le principe de toutes choses ; vraies prémices des merveilles du Christ ; vous êtes la céleste échelle par qui Dieu lui-même est descendu, l'Epouse qui a mené à soi les choses de la terre au-dessus de celles du ciel... ô vous, lamentation formidable des démons, angoisse et stupeur des réprouvés, louange des Anges demeurés fidèles. Nourricière de l'humanité, vous la cultivez pour Dieu : *Nutricans humanitatem et eam agricolans !*... (2) »

Par ses institutions aussi bien que par ses écrits, saint Anselme s'est montré le dévot serviteur de Marie : On lui attribue l'établissement, en Occident, de la fête de l'Immaculée Conception, qui s'est appelée longtemps la *Fête aux Normands*. Il est certain qu'il contribua à la répandre dans le peuple chrétien. Aussi le représente-t-on d'ordinaire à genoux devant la Vierge, qui lui sourit et lui tend l'Enfant Jésus. Contemporain de saint Anselme, saint *Pierre Damien* fut comme lui tout dévoué à Marie.

Un siècle plus tard paraît *saint Bernard*, le serviteur inlassable, l'historien, le poète, l'orateur de Marie.

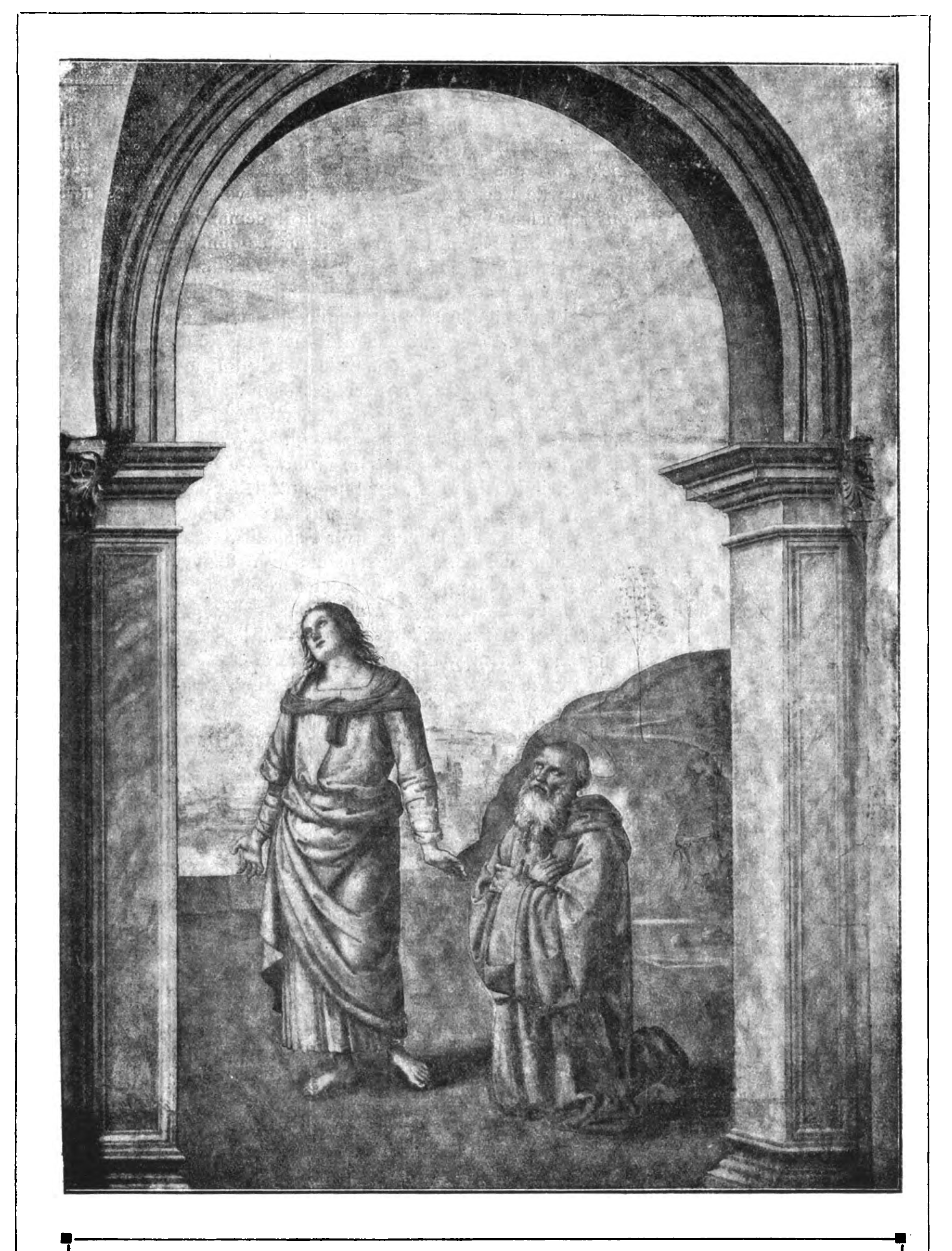
Il est difficile de glorifier la Mère de Dieu, sans nous autoriser d'une parole de ce Docteur, tant ses paroles sont parfumées et imprégnées de tendresse pour la Vierge des vierges. Le grand contemplatif de Clairvaux, le réformateur de l'Ordre monastique, le prédicateur de la seconde croisade, le thaumaturge du XIIe siècle, s'écriait volontiers, à l'exemple de saint Paul : « Je n'ai qu'une science, qu'une philosophie, qu'un symbole : Jésus crucifié ! » « Mais comment saint Bernard eût-il séparé, dans son cœur, l'amour de Jésus

1. Cité dans *Les Moines d'Occident*, tome VII, pages 294 et 295.
2. Traduction d'Auguste Nicolas, *loco cit.*, tome IV, page 396.



LA SAINTE VIERGE ET SAINT BERNARD.

Fragment du Crucifiement, fresque du Pérugin, dans la salle de la Confrérie de Saint-Joseph à Pacciano.



SAINT JEAN ET SAINT BENOIT.

Fragment du Crucifiement, fresque du Pérugin, dans la salle de la Confrérie de Saint-Joseph à Pacciano.

de l'amour de la Mère de Jésus ? dit Monseigneur Baunard (1). Le souvenir que le fils d'Alèthe avait gardé de sa mère, se reportait, en s'élevant à l'ordre surnaturel, sur cette Mère plus grande qui, elle, ne meurt pas ; et il avait conçu pour la Vierge Marie cette ardente dévotion à laquelle le nom de Bernard est attaché. Faut-il vous redire les titres dont il la saluait ? Faut-il vous rappeler avec quelle insistance il demandait aux peuples de « regarder l'Etoile et d'invoquer Marie », au milieu des tempêtes dont ce siècle n'était pas plus exempt que le nôtre? C'est lui qui, plus que tout autre, a établi cette belle et solide théologie de Marie médiatrice auprès du médiateur, « qui fait partie de l'économie de notre Rédemption ». C'est lui qui, fondé sur l'Evangile, proclame que Dieu nous ayant donné son Fils Jésus par elle, c'est par elle qu'il veut tout nous donner désormais. Telle est la constante loi. Marie est donc, écrit-il, « la voie royale qui mène à Dieu ». Elle est « l'échelle des pécheurs, l'appui de notre confiance, la raison de notre espérance ». Et le *Memorare*, attribué à Bernard, est la suppliante expression de cette confiance, qui ne fut jamais démentie dans l'histoire des miséricordes de Dieu. Mais il faut lire ses sermons *de Laudibus Mariæ* pour entrer avec lui dans cette économie des mystères divins, ou plutôt il faudrait lire tous les écrits de Bernard, car tous sont pleins de Marie : *Omnia sonant Mariam*. Il faudrait surtout suivre toutes les démarches de sa vie, pour se rendre compte à quel point Marie fut partout sa mere comme il était son fils. Comme une mère, on la voit qui descend dans sa pauvre cellule, se penche sur son lit de souffrance, et lui apporte la santé dans une bénédiction, une parole et un sourire. Comme un fils, on le voit qui n'entre jamais dans un endroit consacré à Marie, sans saluer à haute voix la souveraine du lieu : *Ave Maria!* Et l'on racontait qu'une fois, à l'abbaye d'Afflighem, Marie s'était empressée de lui rendre son salut : *Salve, Bernarde!* A Spire, c'est au chant triomphal du *Salve Regina* qu'il entre dans la cathédrale, escorté de l'Empereur et des princes germaniques ; et lorsque l'hymne expire et que toutes les voix se sont tues, on entend une dernière voix qui prie et qui s'écrie : *ô clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria!* C'est la voix de Bernard qui vient d'ajouter à l'antienne ces trois cris de son âme, que l'Eglise y a conservés. Il est donc vrai que Bernard ne savait pas se taire quand il parlait à Marie, comme quand il parlait de Marie. « *De Maria nunquam satis* » (2).

Frères d'armes pour combattre les combat de Dieu contre les sophistes du XIIIe siècle, *saint Thomas d'Aquin* et *saint Bonaventure* sont frères par le cœur dans l'amour et au service de la Sainte Vierge.

Le Bréviaire romain nous met sous les yeux la tendresse instinctive de Thomas d'Aquin enfant pour la Vierge Marie. *Futuræ in Deiparam devotionis affectum adhuc infantulus ostendit...* Agé de quelques mois, il avait pris en main un fragment de livre renfermant les paroles de l'*Ave Maria*. On voulait le lui arracher. Pour rien au monde il ne voulut se dessaisir de ce parchemin portant écrite la Salutation angélique.

D'autres loueront la grandeur de ce génie. Grégoire IX dira de lui : « Thomas, à lui seul, a plus éclairé l'Eglise que tous les autres docteurs ensemble. » Jean XXII, en plein Consistoire, affirmera que chacun des articles de sa *Somme théologique* est une merveille ; le cardinal Bessarion, cette gloire de la Grèce catholique au XVe siècle, saluera en notre docteur « le plus savant des saints et le plus saint des savants : » d'autres encore mon-

1. *Panégyrique de saint Bernard, aux fêtes du huitième centenaire de la naissance du Saint.* Pensionnat d'Esquernes, Lille, juillet 1891.

2. Parlant de notre Docteur, dont on fêtait le huitième centenaire, M. James Condamin, dans le *Correspondant* (10 juin 1891), faisait très justement remarquer que « c'est lui qui donne, en chantant Marie avec une éloquence toute poétique, la vraie forme à la tendance enthousiaste de son époque vers la Reine du ciel. S'il est vrai que le moyen âge a eu pour mission, dans l'histoire de l'Eglise, de mettre en vive lumière le culte de la Sainte Vierge, aucun homme n'a plus contribué que saint Bernard à ce merveilleux développement, grâce à la contagion de sa dévotion profonde et de sa filiale tendresse. »



treront dans la salle des assemblées du Concile de Trente, la *Somme théologique* placée sous les yeux des Pères, comme l'arsenal même du dogme catholique. Pour nous, sans rien enlever à des éloges si mérités, nous nous bornerons à dire qu'il fut toujours le client le plus modeste de Marie ; nous dirons qu'il prêchait partout son amour et faisait sans cesse retentir son nom ; nous dirons que dans les marges des feuillets où il discutait les plus graves questions, il écrivait le mot de Marie, comme le cri du cœur, l'aspiration de son âme ; nous dirons enfin qu'un jour la Reine du ciel daigna lui apparaître, lui parler et lui sourire. Ce fut la récompense de toute une vie consacrée à la glorification de Jésus et de sa Mère.



SAINT THOMAS D'AQUIN,
d'après une fresque de Fra Angelico. — Florence église St-Marc.

Saint Bonaventure travailla grandement à l'extension du culte de Marie. Au chapitre général des Frères Mineurs, tenu à Assise en 1269, il commanda aux prédicateurs de son Ordre de répandre en tous lieux la récitation de l'*Angelus* (1), destinée à honorer le bienheureux moment de l'Annonciation de l'Ange et de l'Incarnation du Verbe.

Saint François d'Assise avait ordonné qu'on célébrât tous les samedis, dans ses couvents, une messe solennelle en l'honneur de la Sainte Vierge ; notre Docteur renouvela cette ordonnance dans ce Chapitre général et chargea les provinciaux, les visiteurs et les gardiens d'avoir soin qu'elle fût observée. Oh oui ! saint Bonaventure fut un saint tout dévoué à Marie.

Trois siècles plus tard, *saint François de Sales* fut aussi le fidèle serviteur de Notre-Dame.

Quand, en 1877, le pape Pie IX confirma par un bref solennel le décret de la Congrégation des rites, accordant à saint François le titre de docteur de l'Eglise, le monde catholique applaudit. Son *Traité de l'amour de Dieu* avait été le principal motif de cet honneur suprême.

L'Eglise glorifiait donc en François le docteur de Jésus : elle glorifiait aussi, du même coup, le docteur de Marie.

Rien, dans son histoire (2), n'est plus délicieux à lire que les pages racontant la dévotion de l'aimable Saint envers Notre-Dame. Citons-en l'une ou l'autre : « Toutes les fois que j'entre dans un lieu consacré à cette auguste Reine, disait François je sens, par un tressaillement de mon cœur, que je suis bien le fils de celle qui est le refuge des pécheurs. »

« Dès ses premières années, cette dévotion avait fait les délices de son cœur ; il était entré dès lors dans les confréries ou congrégations érigées en son honneur, et avait

1. Chacun sait que cette pratique fut plus tard enrichie par les Papes de précieuses indulgences.
2. M. Hamon, *Vie de saint François de Sales*, tome II, page 378 et suiv.

fait vœu de réciter le chapelet tous les jours de sa vie ; pratique qu'il observa avec tant de piété qu'il y employait une heure entière, accompagnant cette récitation de la méditation des mystères du rosaire, et avec tant d'exactitude, que, lorsque ses affaires lui en ôtaient le loisir pendant le jour, il portait son chapelet au bras pour se souvenir de le réciter avant de se coucher : le soir, quelque avancée que fût la nuit, quelque fatigué qu'il fût lui-même, il ne retranchait rien de la prière vouée à Marie ; et lorsqu'il était malade à ne pouvoir parler, il se la faisait réciter par un des siens et en accompagnait mentalement la récitation. Enfin il portait toujours son chapelet à la ceinture, pour ne jamais perdre de vue qu'il était tout entier à Marie... Lorsqu'il entendait sonner l'*Angelus*, il se découvrait et le récitait à genoux, en quelque endroit qu'il se trouvât. Lorsqu'il disputait contre les hérétiques, il se recommandait toujours à la Sainte Vierge avec une confiance entière, par les paroles que lui adresse l'Eglise : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*. Il réclamait de même son secours dans toutes les difficultés et prêchait à tous cette salutaire pratique.



SAINT BONAVENTURE,
d'après une fresque de Fra Angelico.
Chapelle de Nicolas V au Vatican.

« Je trouve, disait-il, tout mon secours dans le Saint-Sacrement et dans la Mère de Dieu, de laquelle j'ai toujours reçu des assistances très particulières et toutes miraculeuses. Oh ! je sens bien, ajoutait-il, quel bonheur c'est d'être enfant, quoique indigne, d'une si glorieuse Mère ! Entreprenons de grandes choses sous sa protection ; et si nous sommes tendres dans son amour, elle nous obtiendra ce que nous désirons. » De là, ses visites à Notre-Dame des Grès, lorsqu'il étudiait à Paris ; et plus tard, ses pèlerinages à Lorette, à Notre-Dame de la Compassion de Thonon, à divers autres sanctuaires de Marie, et la grande joie qu'il éprouvait de rencontrer, dans la visite de son diocèse, beaucoup d'églises dédiées à cette sainte Mère de Dieu. Un jour que, pour essayer de gravir une colline fort escarpée sur laquelle était située une église de la Sainte Vierge, il s'était mis les pieds tout en sang, ses gens voulurent l'arrêter et le faire renoncer à une course aussi pénible : « Il est vrai, leur répondit-il, que je suis très fatigué ; mais si c'est pour moi un sujet de honte de n'être pas assez accoutumé à la fatigue pour le service de Dieu, ce m'est un sujet de joie d'avoir répandu mon sang au service de la Mère de Dieu. »

« Tel était le dévouement du saint évêque à Marie, qu'il en parlait dans toutes ses prédications, dans toutes ses conférences, partout où il en pouvait trouver l'occasion : il prêchait à toutes ses fêtes ; et la ferveur, l'allégresse, l'abondance de sa parole témoignaient de ses sentiments intérieurs. « Vous savez, écrivait-il, à sainte Chantal, que notre glorieuse Reine me donne toujours une assistance particulière quand je parle de sa divine maternité ; je la supplie de mettre la main dans le précieux côté de son Fils, pour y prendre ses plus chères grâces et nous les donner avec abondance. »

« Sa tendre dévotion à Marie lui inspira la pensée de dédier à cette Reine du ciel son *Traité de l'amour de Dieu*, et on ne peut lire cette épître dédicatoire sans admirer les saintes ardeurs de son cœur envers elle : « Très Sainte Mère de Dieu, lui dit-il, la plus aimable, la plus aimante, la plus aimée de toutes les créatures, prosterné sur ma face devant vos pieds, je vous dédie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de votre dilection. O Jésus ! à qui puis-je mieux dédier mes paroles de votre amour, qu'au cœur très aimable de la bien-aimée de votre âme ? »



« Je trouve tout mon secours dans le Saint-Sacrement et dans la Mère de Dieu. » (S. FRANÇOIS DE SALES.)
D'après une gravure de Morin (XVII[e] siècle).

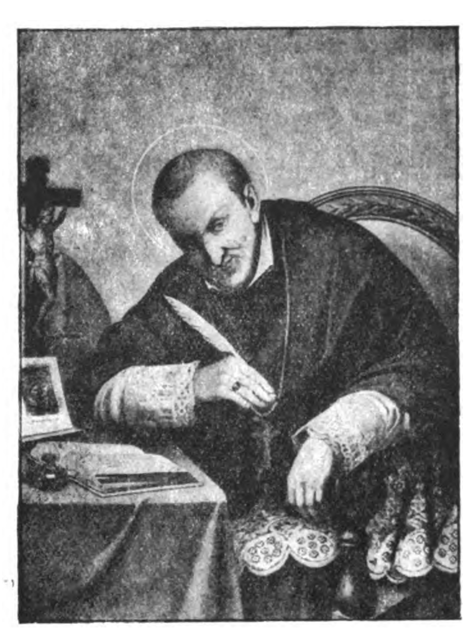
Chaque mois il assistait régulièrement à la procession de la confrérie du Rosaire, dont il était membre, tenant le chapelet à la main, avec un extérieur profondément recueilli ; chaque année, le jour de la Présentation, il renouvelait le vœu de virginité qu'il avait fait, étant encore au collège, sous les auspices de Marie, et la résolution de n'être plus qu'à Dieu et à l'Eglise. Le jour de l'Immaculée Conception, jour cher à sa piété entre toutes les fêtes de la Sainte Vierge, fut converti par son zèle en fête d'obligation pour son diocèse ; il avait choisi cette fête pour le jour de son sacre, et lorsqu'il n'était encore que sous-diacre, il avait institué, sous le vocable de l'Immaculée Conception, une confrérie de pénitents. Enfin la plus grande partie de sa vie épiscopale fut employée à fonder sur la terre un Ordre qui chantât tous les jours les louanges de cette souveraine Reine, savoir, l'ordre de la Visitation, chargé de réciter chaque jour l'office de la Sainte Vierge [1].

Oh ! quel serviteur dévoué de Marie fut notre grand et pieux Docteur, saint François de Sales !

Non moins sincère dans son dévouement pour Notre-Dame, non moins ardent dans son amour, fut l'auteur des *Gloires de Marie*, l'illustre Docteur saint Alphonse de Liguori. Il suffit pour s'en convaincre de lire les pages si documentées de son dernier historien [2].

1. M. Hamon, *Vie de saint Fran;ois de Sales*, tome II, page 378 et suiv.
2. R. P. Berthe, *Vie de saint Alphonse de Liguori*.

« S'il y eût quelque bien en moi dans mon enfance, disait un jour le saint Docteur, j'en suis entièrement redevable à la sollicitude de ma mère. » Il parlait, nous le savons, de sa mère de la terre, Anne Cavalieri. Mais l'assertion resterait aussi vraie, appliquée à sa Mère du ciel.



SAINT ALPHONSE DE LIGUORI,
l'auteur des *Gloires de Marie.*

« Oui, tout lui était venu par les mains de Marie. Mais qu'il sut bien payer sa dette vis-à-vis d'elle en écrivant ce livre ravissant qu'il intitula *les Gloires de Marie !* « J'ai recueilli, disait-il dans la préface de ce livre, les maximes les plus exquises et les plus substantielles des Pères et des Théologiens, afin de procurer aux personnes pieuses des lectures propres à les enflammer d'amour pour Marie, et aux prêtres des matériaux pour prêcher et propager de plus en plus la dévotion envers cette divine Mère. Quand on aime une personne, on en parle souvent et volontiers, afin d'amener les autres à l'estimer et à la louer. Bien faible serait notre amour pour Marie, si nous nous préoccupions peu de parler d'elle pour la faire aimer. Ensuite, s'il est vrai que toutes les grâces passent par les mains de Marie et qu'on ne peut se sauver sans l'intercession de cette divine Mère, on doit affirmer, par une conséquence nécessaire, que le salut des hommes dépend de la prédication sur la confiance en Marie et la nécessité de recourir à sa puissante intercession. Aussi saint Bonaventure ne craint-il pas d'affirmer que le ciel sera le partage de tous ceux qui s'emploient à faire connaître et aimer la Vierge Marie. »

« Le saint Docteur n'était pas seulement polémiste, orateur, controversiste, théologien ; il était encore poète et musicien. Marie, on peut le croire, était l'objet de ses chants pleins de poésie. Avec quel bonheur il entendait, à la clôture des missions de campagne, son auditoire redire ce cantique à Marie :

O bella mia speranza,
Dolce amor mio, Maria.
Tu sei la mia vita,
La pace mia sei tu !

« O Marie, mon espérance ! ô Marie, mon tendre amour ! Vous êtes la vie de mon âme et la paix de mon cœur. »

Notons encore quelques paroles que recueillirent ses disciples alors que son grand âge et ses infirmités l'empêchaient de sortir de la chambre : « Soyez dévots à la Sainte Vierge, disait-il à ceux qui l'approchaient, et la Sainte Vierge vous sauvera. »

A un jeune clerc partant pour le noviciat : « Si vous voulez persévérer, dit-il, recommandez-vous sans cesse à la Sainte Vierge. » Une autre fois : « Si tous ceux qui viennent me faire visite, emportaient de ma cellule la dévotion à la Madone, cela suffirait pour les sauver. »

Que nos lecteurs nous permettent de leur appliquer cette parole du Saint et de leur dire : « O vous qui lisez ces pages, si vous emportez de cette lecture un surcroît d'amour pour Marie, quelle garantie de salut pour vous, et pour nous quelle magnifique récompense de quelques efforts ! »



Chapitre Cinquième.

MARIE, REINE DES ORDRES RELIGIEUX.

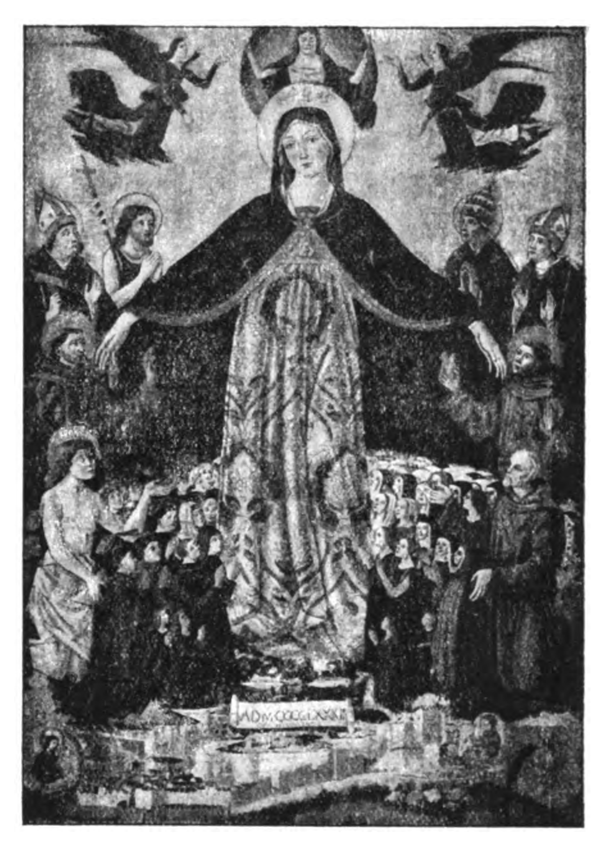
PARLANT de l'influence du culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise catholique, M. Auguste Nicolas [1] aborde la question des Ordres religieux, qu'il définit d'un mot pittoresque « les remorqueurs du monde moderne ». Par des prodiges de vertu, ils ont combattu, écrit-il, des prodiges de licence. Comme les héros de la Fable, ils ont dompté les monstres de l'humaine perversité. Cette lutte a été sublime. » Eh bien ! quelle part revient à Marie dans cette histoire du monachisme, qui se lie si intimement et si constamment avec l'histoire de l'Eglise ?

Il répond : « Il n'est pas un de ces Ordres qui, dans sa formation et dans son action, n'ait été le produit et l'agent de la dévotion à la Vierge, qui n'ait reçu d'elle son investiture, qui ne se soit proposé d'honorer ses grandeurs, de reproduire ses vertus, de faire de son culte le moyen de sa perfection au dedans, et le ressort de sa persuasion au dehors.

« La théorie et le fait s'unissent étroitement pour mettre cette vérité hors de toute controverse.

« La *virginité* étant le nerf de ces institutions, elles devaient naturellement naître du culte qui la personnifie et qui l'inspire, du culte de la Vierge.

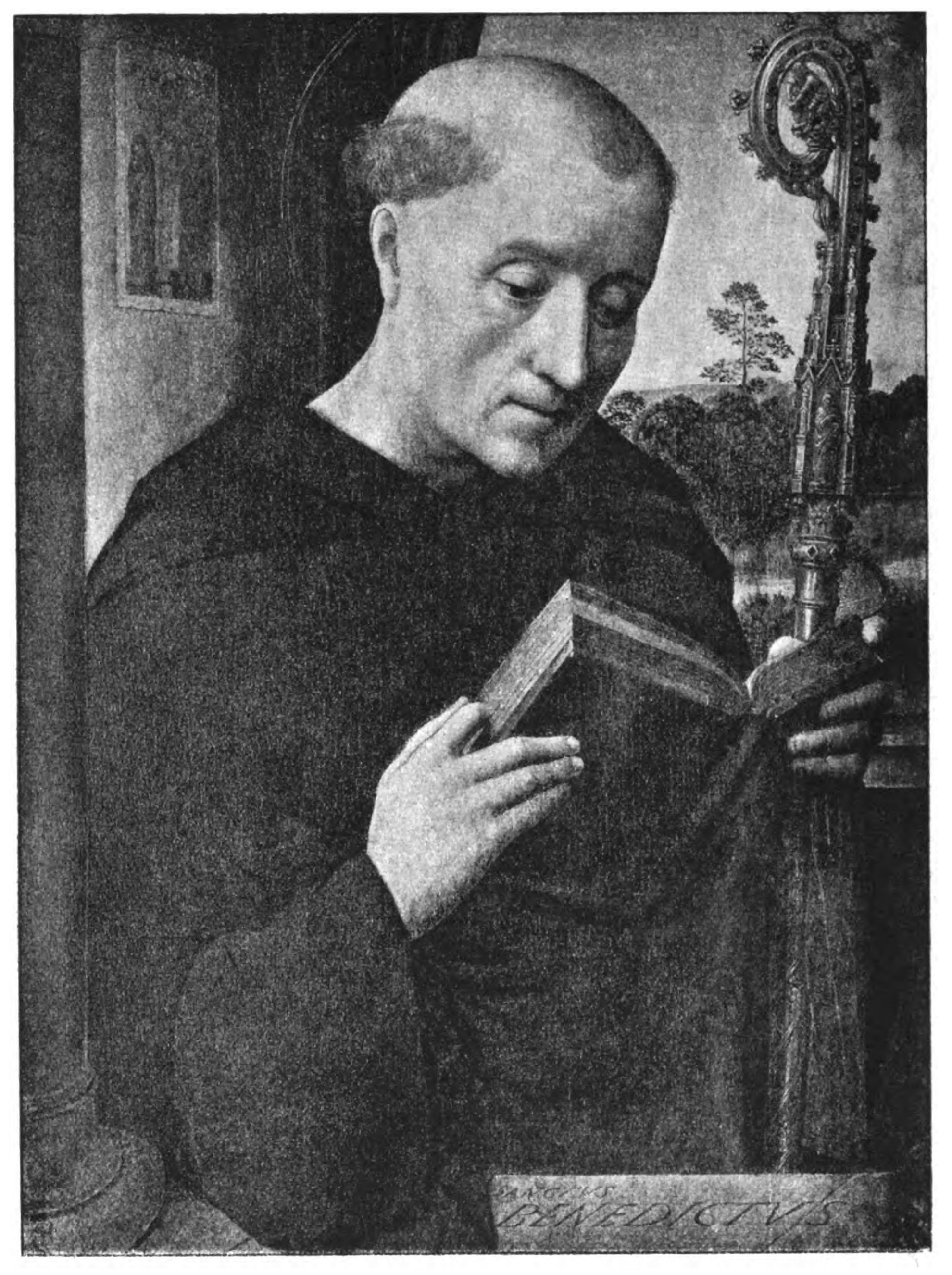
« L'esprit de *fraternité* en étant l'âme, elles devaient encore se constituer sous l'influence de la Mère qui est le seing et le nœud de toute union fraternelle, et qui a aussi sa plus haute et sa plus pure expression dans Marie.



MISERICORDIA.
Bannière peinte en 1482 par Ibi Sinibaldo.
Église San Francisco à Montone, près Pérouse.

1. *La Vierge Marie vivant dans l'Eglise*, tome II de la troisième partie ; page 466 et suivantes

« Enfin la *fécondité* régénératrice étant leur but, elles devaient la puiser dans le culte de celle en qui elle a été élevée jusqu'au prodige, dans le culte de la Vierge-Mère. Comme Vierge, comme Mère, comme Vierge-Mère, le culte de Marie répond ainsi admirablement à la constitution des Ordres religieux.

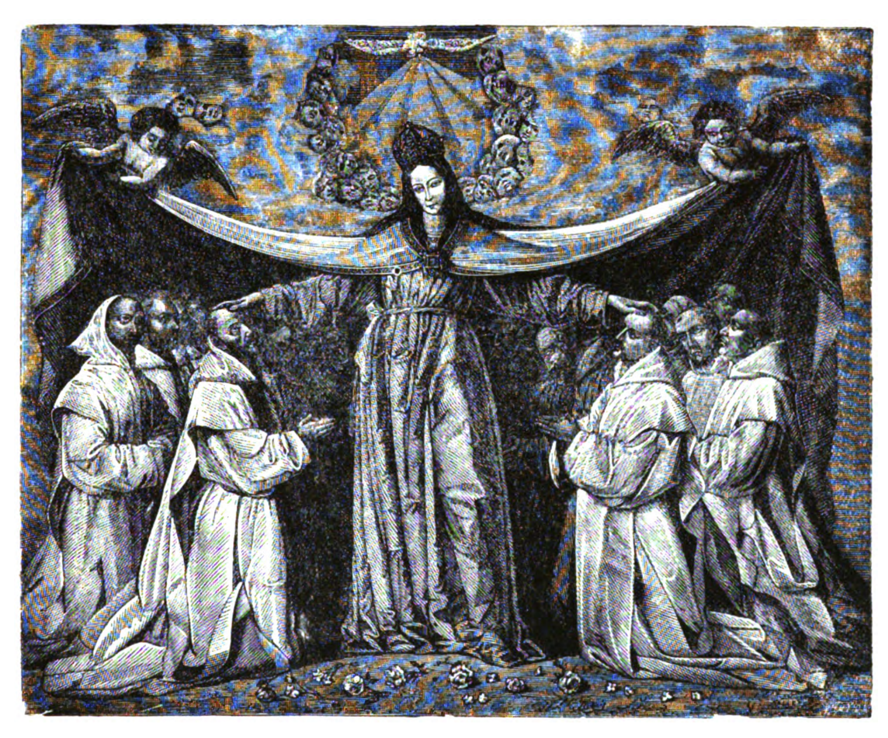


LE PATRIARCHE SAINT BENOIT,
d'après un tableau de Hans Memlinc, galerie des Uffizi, Florence.

« Marie, en outre, est le type et comme la forme de la vie religieuse dans ses trois vœux : le vœu de chasteté, porté jusqu'à cette question faite à l'ambassadeur céleste : *Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme?* — le vœu d'obéissance, si heureusement professé par cette grande réponse : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me*

soit fait selon votre parole ; — et le vœu de pauvreté et de sacrifice, si admirablement pratiqué dans l'étable de Bethléem et sur le Calvaire.

« Outre ces caractères fondamentaux de tout Ordre religieux, Marie offre encore le type des quatre diverses applications de la vie religieuse : la vie contemplative, la vie ouvrière, la vie apostolique et la vie militante ; la première, dans son cœur, où *elle gardait et repassait tout ce qu'elle entendait de Jésus ;* la seconde, à Nazareth, où elle soutenait son existence et celle de Jésus du travail de ses mains ; la troisième, au Cénacle, où elle introduisait les Apôtres ; et la quatrième, au ciel, d'où elle écrase le dragon et lui est *terrible comme une armée rangée en bataille.* Ainsi tous les Ordres religieux, sans exception, ont trouvé en Marie un attribut correspondant à leur caractère distinctif : les Ordres contemplatifs, les Ordres travailleurs, les Ordres apostoliques et les Ordres militaires [1]. »



L'ORDRE DES CHARTREUX SE MET SOUS LA PROTECTION DE LA SAINTE VIERGE, d'après une peinture de Zurbaran, XVII[e] siècle.

Après ces considérations théoriques, M. Auguste Nicolas, dans un livre déjà ancien, mais qui n'a pas vieilli, établit par l'étude des faits les rapports intimes qui existent entre les Ordres religieux et la Vierge Marie. Nous en citerons l'une ou l'autre page.

« Il n'y a pas d'Ordre religieux qui n'ait été jaloux d'être plus particulièrement consacré à Marie, qui n'ait fleuri par cette dévotion, qui n'ait dégénéré quand il lui a été infidèle, et qui ne s'y soit retrempé quand il a voulu se réformer. Il y a eu entre tous les Ordres religieux une émulation et une rivalité filiales à ce sujet. Aucun n'a voulu le céder aux autres : et chacun se prévalant de telle ou telle faveur, de telle ou telle dévotion, et reproduisant tel ou tel attribut de Marie, tous ont offert le spectacle d'une famille d'enfants qui se disputent les tendresses d'une Mère et l'honneur de la servir.

1. Auguste Nicolas, *La Vierge Marie*, tome IV, pages 462 et 463.

« Ainsi donc ceux d'entre les chrétiens qui ont voulu être et qui ont été les plus chrétiens, ont été les plus dévots à Marie. C'est un fait constant dans l'histoire du christianisme... Outre l'usage général, dans tous les Ordres religieux, d'honorer Marie chaque jour par le chant collectif du *Salve* qui la proclame *Mère*, et qui place le repos de la communauté sous sa garde, l'Ordre patriarcal de saint Benoît a eu en usage, selon la prescription expresse de son illustre fondateur, d'honorer la Vierge par la première station de la procession qui doit avoir lieu tous les dimanches. »

Lisez le dernier des soixante statuts rédigés en 1132 pour la réforme de Cluni par Pierre le Vénérable. — Il vous révélera ce grand amour de l'Ordre bénédictin pour la Mère du



L'APPARITION DE LA SAINTE VIERGE A SAINT BERNARD,
d'après le tableau de Filippino Lippi. — Florence : Badia.

Créateur du monde : « Sauf les fêtes, où il y a une hymne spéciale pour le Saint du jour, les moines chanteront, pendant la procession le *Salve Regina*. » Il n'est pas d'autre motif à cet usage que l'amour très grand et très haut que toute créature raisonnable doit porter non seulement a l'auteur de tout bien, mais encore à la Mère du Créateur du monde [1]. »

Dès les temps primitifs, Marie se montra mère et fondatrice de l'Ordre contemplatif des *Chartreux*. Pendant une longue absence de saint Bruno, ses disciples, perdus dans les

1. Causa instituti hujus fuit nulla alia quam summus et maximus amor, ab omni rationali creatura, quibuscumque modis rationabiliter fieri potest, exhibendus post auctorem omnium, matri auctoris universorum.



gorges des Alpes, se trouvaient découragés, sans confiance dans l'avenir, sans ressources dans le présent. Marie leur apparut et leur dit: « Ayez confiance; je vous serai favorable! » Depuis lors, dans chacune des maisons de l'Ordre, un religieux dit chaque jour sa messe en l'honneur de la bienfaitrice.

On peut encore lire, au-dessus de la porte du sanctuaire *de Casalibus*, cette vieille inscription : « Mère toute spéciale des Chartreux, des novices, des postulants, priez pour nous ! »

« L'Institut *Cistercien*, nous dit M. l'abbé Dubois [1], destiné à être l'un des plus puissants instruments de la Providence aux XII[e] et XIII[e] siècles, fut placé, dès le principe, sous les auspices de Marie. » Il ajoute : « Les premières cabanes de la forêt de Cîteaux lui étaient consacrées, ainsi que l'église. Chaque maison de cet Ordre lui était consacrée, et six mille *Notre-Dame* rayonnaient de tous les points de la terre autour d'une première et principale *Notre-Dame*, celle de Cîteaux.

Sur le portail de cette église, on lisait ces vers latins :

Salve, sancta parens, sub qua cistercius ordo
Militat et toto tanquam sol fulget in orbe.

Et au-dessus de l'image de la Vierge :

Hæc caput et Mater Cistercii est ordinis, ædes,
Quæ devota manet, Virgo Maria, tibi;
Auspice te, stantem, rogo, protege, porrige Christo,
Quæ fiunt intus nocte dieque preces.

Enfin, sur la grande porte du monastère, on avait gravé le distique suivant, en lettres d'or:

Ad nos flecte oculos, dulcissima Virgo Maria,
Et defende tuam, diva Patrona, domum.

La Mère de Dieu regardait et traitait les hôtes de Cîteaux comme ses plus chers amis. C'est elle qui, sous saint Albéric, par le reflet d'une lumière mystérieuse, avait donné à leurs frocs noirs la couleur blanche, la couleur virginale, ce qui les fit appeler les moines blancs.

Lors de la réforme de la Trappe, l'abbé de Rancé suivit avec le plus grand soin les traditions des anciens Cisterciens. « Quel vide dans la vie, disait-il, quand on ne s'adresse pas à la Vierge ! A quoi se prendre quand on ne se sent ni assez fort, ni assez digne pour aller droit à Jésus-Christ ? »

« Pour montrer aux étrangers, dit son historien [2], que la Trappe était consacrée à la Sainte Vierge et que cette maison lui appartenait, il avait fait placer son image au-dessus de la grande porte d'entrée avec ce quatrain :

Oh ! qu'il est consolant pour un pauvre pécheur,
Qui fuit le monde et vient ici choisir sa place,
Pour fléchir le courroux d'un juste Dieu vengeur,
D'y trouver en entrant la Mère de la grâce !

« Il avait encore fait élever la statue de la Vierge sur le contre-retable du grand autel de l'église : de la main gauche, Marie tenait l'Enfant Jésus et de la droite un pavillon suspendu, dans lequel reposait le Saint-Sacrement, avec ces vers gravés en bas :

1. *Histoire authentique et complète de l'abbé de Rancé*, tome II, page 633.
2. *Loco cit.*, tome II, page 637.



Toi qui viens animé de l'esprit de la foi,
Afin de recevoir le sacré pain de vie,
Mange-le dignement, chrétien, et souviens-toi
Qu'il est pétri du sang le plus pur de Marie.

« Ce fut assurément une des meilleures gloires des Cisterciens que d'avoir, pendant huit siècles, entraîné les peuples de l'Europe aux pieds de Marie, Reine des Anges et des hommes. »

Tout dévoué à la Sainte Vierge fut encore l'Ordre des *Prémontrés*, fondé par saint Norbert, au début du XII[e] siècle. Un écrivain de nos jours, fils lui-même de saint Norbert, fait observer, avec une fierté toute filiale, que « l'Ordre, étant consacré tout entier à Marie, ne manquait pas de donner le nom de la divine Vierge à quantité de maisons. Quoi de plus doux que ces titres : *Sainte-Marie-des-Jardins*, *Sainte-Marie-Ville-d'Or*, *Sainte-Marie-des-Ermites*, *Vallée-Sainte-Marie*, *Ile-Sainte-Marie*, *Etoile-de-Marie* (1) ? »



SAINTE THÉRÈSE,
d'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies.

Comment taire l'origine miraculeuse de l'ordre des *Serviteurs de Marie*, appelés communément les *Servites ?*

Voici sept Florentins, tous unis par l'amitié, tous riches et considérés dans leur ville, qui ont la même vision, le jour de l'Assomption de l'an 1223. Ils avaient communié ce jour-là ; Marie leur apparut : « Quittez le monde, leur dit-elle ; cherchez la solitude ; vous y vivrez uniquement pour Dieu. Ma protection ne vous fera jamais défaut. » Au milieu de l'étonnement général, ces riches commerçants disent adieu à leur famille, à leurs affaires, et se retirent ensemble sur le mont Senario, à quatre lieues environ de Florence. Après six ans de vie érémitique, ils fondent un couvent de leur Ordre à Florence même ; l'église s'appelle encore aujourd'hui la *Santissima Annunziata*.

Le vêtement noir de ces religieux exprimait le saint veuvage de Marie, après l'Ascension de son divin Fils.

L'Ordre fut redevable de ses principaux accroissements à saint Philippe Benizzi, leur Général, qui institua la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

L'écusson de l'Ordre portait sept lis, en champ d'azur, reliés par un M couronné ; gracieux symbole de l'union des sept Florentins dans leur commun amour pour la Reine du ciel.

Auguste Nicolas nous rappelle en quelques mots les origines de l'Ordre de la *Merci* ou de la Rédemption des captifs. « Cet Ordre, si honorable pour la religion et l'humanité, naquit également, on le sait, de la dévotion à la Vierge. Aux trois vœux ordinaires de religion, les religieux de cet Ordre joignaient celui d'employer leurs biens, leur liberté

1. Article du Père Louis de Gonzague sur *le choix du titre dans les abbayes Norbertines.* — *Revue de l'Art chrétien*, 1872, tome XV, page 216.

et leur vie au rachat des captifs, si nombreux en ces temps où les puissances barbaresques se jouaient impunément de l'Europe et en écumaient les côtes, comme une proie qu'on leur avait arrachée et qu'elles menaçaient toujours de ressaisir. C'est à une triple apparition de la Vierge, que fut due l'institution de cet ordre héroïque. Aussi les troncs destinés aux aumônes recueillies par les religieux de la Merci, devaient-ils porter l'image de Marie tenant son Fils entre ses bras ; et, à ses pieds, d'un côté, quelques captifs chargés de chaînes, et de l'autre, un religieux de l'Ordre, prenant d'une main le bout de la robe de la Mère de miséricorde, et élevant l'autre au-dessus des captifs en geste de supplication, accompagnant ces paroles sortant de sa bouche : « Mère de Dieu, déliez les chaînes des prisonniers. »

Avons-nous besoin de nommer le *Carmel?* Ce que nous avons dit de saint Simon Stock, ce que nous savons de sainte Thérèse, montre assez les liens étroits qui, dans le cours des âges, unissent à Marie Carmes et Carmélites.

Nous avons déjà été témoins de l'attachement qu'avaient pour la Mère de Dieu saint François d'Assise et ses enfants. Celano, historien franciscain, vient nous dire à nouveau les rapports de douce intimité qui existaient entre l'Ordre séraphique et la Mère de Dieu. « Saint François, raconte-t-il, avait fait d'elle (de Marie) la patronne de son Ordre. Plus il avançait en âge, plus il aimait à abriter sous son aile maternelle ceux qu'il devait laisser dans le monde, afin qu'elle les protégeât à jamais. C'est là notre consolation et notre espérance. O douce avocate des pauvres, exercez ce rôle de tutrice, gardez-nous tout le temps fixé par votre serviteur, notre Père ! »



SAINT DOMINIQUE
« J'aime cet Ordre (de Saint-Dominique) avec une dilection toute spéciale. » (Paroles de la Ste Vierge.)

Dans notre chapitre, « Marie, Reine des Apôtres », nous avons vu combien Marie s'est montrée affectionnée à l'Ordre de *Saint-Dominique*. Oui, Marie, à travers les siècles, protège visiblement cet Ordre, qu'elle appelle « son Ordre », cet Ordre, gardien officiel du Rosaire.

« J'aime cet Ordre avec une dilection toute spéciale », dit-elle un jour. « J'ai obtenu de mon Fils, ajouta-t-elle, qu'aucun frère n'y restât en état de péché mortel : ou bien sa faute sera découverte, ou bien il s'en repentira, ou bien il sera expulsé, afin que mon Ordre reste sans tache [1]. »

En appelant cet Ordre « le jardin de la Bienheureuse Vierge Marie », Thierry d'Apolda employait donc une expression aussi exacte que gracieuse. Il songeait à toutes les gloires qu'elle allait faire naître dans le monde, gloires de la science, de l'éloquence, de l'art, gloires de la sainteté surtout.

A un jeune homme qui deviendra Albert le Grand, elle dit : « Albert, quitte le monde et entre dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont j'ai obtenu la fondation de mon divin Fils, pour le salut des peuples. » Albert obéit, et à sa suite, des légions de savants et

1. Père Antonin Danzas, *Etudes sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique*, tome II, page 29. — Voir aussi Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, chapitre 12, page 203. Edition de 1888.

de Saints s'enrôlent sous la bannière de saint Dominique, dans le chevaleresque espoir de conquérir les bonnes grâces de Très-Haute-Dame-Marie : « *Nihil omnia reputantes, ut Ipsam lucrifaciant* (1) » !

Enfin, pour bien montrer, d'une manière sensible, combien elle aimait *son Ordre*, avec quelle tendresse elle le protégeait, Notre-Dame jusqu'à quatre fois, au dire des historiens, apparut, tenant tous les enfants de saint Dominique groupés sous son royal manteau.

« Les *Ordres militaires*, dit Auguste Nicolas (2), se sont fait gloire, non moins que les Ordres purement religieux, de relever de la Reine du ciel, et lui ont rapporté toutes leurs victoires.

« Les Chevaliers de Jérusalem se placèrent, dès l'origine, sous la sauvegarde de la Vierge, à qui ils dédièrent leur première église et leur premier monastère près du Saint-Sépulcre, sous le titre de *Sainte-Marie-Latine*. Plus tard, quand ils furent constitués militairement par Innocent III, pour devenir le boulevard de la chrétienté sous le nom de *Chevaliers de Malte*, ils prirent la livrée de Notre-Dame, qui fut une croix blanche sur le manteau noir, et ils obtinrent, dans maintes entreprises, des témoignages signalés de la céleste assistance de Marie, notamment dans ce célèbre siège de Rhodes, où le Turc lui-même couvrit la confusion de sa défaite de l'aveu de cette miraculeuse intervention.

« Il en a été de même de l'Ordre des *Templiers*, et la blancheur de leur tunique était encore le signe de leur consécration à la Vierge.

« Quant aux *Chevaliers Teutoniques*, qui rendirent un double service à la chrétienté, contre les Sarrasins en Orient, et contre les idolâtres dans le nord de l'Europe, où ils conquirent à la civilisation la Prusse, la Poméranie, la Lithuanie, leur nom de *Soldats de la Vierge* ou de *Chevaliers de Notre-Dame* dit tout. Ils portaient en signe de cette virginale consécration la robe et le manteau blancs, avec une croix noire, faisant ressortir une plus petite croix blanche sur leur poitrine. Enfin, après avoir arraché la Prusse au paganisme, ils y bâtirent, en mémoire de leur dévotion à Marie, une ville qu'ils nommèrent *Marienbourg*. Ces hommes de fer, ces marteaux d'armes se pliaient ainsi sous le joug de la plus douce et de la plus humble des créatures et rapportaient à la puissance spirituelle de son patronage auprès de Dieu tous les prodiges de leur force et de leur valeur (3). »

Dans les temps modernes, les Ordres religieux et les Congrégations se glorifient de vivre et de grandir dans les traditions de piété envers Marie.

Ce sont les *Oratoriens de France*, dont le fondateur, le cardinal de Bérulle, disait sur son lit de mort : « *Jesus et Maria benedicant eam congregationem, et regant, et gubernent !* »

Ce sont les *Eudistes*, auxquels le Père Jean Eudes donne le nom significatif de « *Congrégation de Jésus et de Marie* ».

Ce sont les *Rédemptoristes* qui, héritiers du zèle de saint Alphonse de Liguori, portent dans toutes leurs missions la dévotion à Notre-Dame du Perpétuel Secours.

1. Albert le Grand.
2. *Loco cit.*, page 469.
3. Nous serions infini si nous voulions citer tous les Ordres religieux de femmes qui peuvent se prévaloir d'une protection toute spéciale de la Sainte Vierge, et d'une dévotion toute particulière à cette divine Mère ; citons seulement : *Avant la Révolution :* le grand Ordre de Fontevrault, fondé sur la maternité de Marie à l'égard de saint Jean ; l'Ordre des Dames de Saint-Jean de Jérusalem, en faveur des demoiselles pauvres ; Notre-Dame de la Tour-aux-Miroirs ; l'Annonciade, fondée par l'infortunée Jeanne de Valois ; la Visitation Sainte-Marie, née de la sainte amitié de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. *Depuis la Révolution :* il n'est pas une congrégation de femmes qui ne se réclame fortement de Marie ; nous n'en citerons aucune, dans l'impossibilité où nous sommes de les citer toutes. Les citer toutes, y parviendrions-nous jamais ? Si puissante, si irrésistible a été au XIXe siècle l'attraction vers la vie religieuse de milliers de jeunes filles, désireuses d'imiter, de la manière la plus parfaite, la pauvreté, la virginité et l'obéissance de Marie !



Ce sont les *Clercs réguliers* de saint Pierre Fourier, qui disait avec tant de ferveur et de simplicité : *habemus bonum Dominum et bonam Dominam !*



SAINT VINCENT DE PAUL, d'après Alexandre Gherardini.

Ce sont les *Lazaristes* auxquels saint Vincent de Paul a laissé cette touchante prière : « Très Sainte Vierge, je crois et confesse votre sainte et immaculée Conception pure et

sans tache. O très pure Vierge, par votre pureté virginale, par votre Conception immaculée, par votre glorieuse qualité de Mère de Dieu, obtenez-moi de votre cher Fils l'humilité, la charité, une grande pureté de cœur, de corps, d'esprit, la persévérance dans le bien, le don d'oraison, une bonne vie et une bonne mort ! »

Ce sont les *Sulpiciens* qui, dans l'éducation cléricale qu'ils donnent, font profession ouverte, comme le remarquait Fénelon, leur élève, de dévouement complet et absolu à la Mère de Dieu.

Dans cette énumération des Ordres religieux, tout dévoués à Marie, nous avons omis la *Compagnie de Jésus*. Ce n'est pas, — qu'on le croie bien, — oubli de notre part. Si nous avons tardé à parler de l'Institut de saint Ignace, c'est pour en parler plus longuement. Aucun de nos lecteurs, pensons-nous, ne nous en fera un reproche, alors que la reconnaissance nous en faisait un devoir. Notre tâche ici sera bien facile ; nous nous contenterons de citer quelques pages du petit livre très documenté qui a pour titre *Marie et la Compagnie de Jésus* [1].

« Serait-il téméraire, se demande l'auteur, de faire de Notre-Dame la fondatrice de la Compagnie de Jésus?

« D'où est sortie la Compagnie? De trois éléments : du grand cœur d'Ignace et de sa sainteté personnelle, puis des *Exercices*, enfin des *Constitutions*. Or, l'histoire nous montre la Très Sainte Vierge mêlée d'une manière très intime à cette triple origine de notre Société.

« Que Notre-Dame ait pris une part très active à la conversion et à la sanctification de notre bienheureux Père, et par conséquent l'ait puissamment aidé à correspondre aux sublimes desseins de la Providence, qui voulait en faire le fondateur de la Compagnie, c'est un fait indubitable. Presque partout où s'agitent les intérêts spirituels d'Ignace, Marie est là pour l'instruire, le consoler, le défendre.

SAINT IGNACE DE LOYOLA,
Fondateur de la Compagnie de Jésus,
d'après Coëllo.

« Aux premiers jours de sa conversion, c'est vers la Mère de Dieu que se tourne le chevalier pénitent. Une nuit, touché d'une ferveur extraordinaire, il se lève pour pleurer amèrement ses péchés, et, se prosternant devant une image de la Vierge, il se consacre par son entremise au service du divin Roi. Rien n'égale la haine que Satan porte aux dévots serviteurs de celle qui lui écrase la tête. Dans sa fureur, le monstre ébranla si violemment le château de Loyola, que les vitres de l'appartement d'Ignace volèrent en éclats, et qu'une crevasse gigantesque s'ouvrit dans l'une des murailles.

« Désormais Marie sera la Dame de ses pensées. Pour charmer les loisirs de sa convalescence, il se mit à en écrire la vie en beaux et brillants caractères. « Il avait fait relier fort élégamment un livre, raconte Ribadeneira, dans lequel il retraçait d'une belle écriture, — car il était calligraphe habile, — les faits les plus notables de la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de sa glorieuse Mère Notre-Dame, la Vierge-Marie, et des autres Saints. Il apportait à ce travail une telle dévotion qu'il écrivait ce qui avait trait à Notre-Seigneur en caractères d'or, en lettres bleues ce qui touchait sa sainte Mère, et le reste en diverses couleurs, suivant l'inspiration de sa piété. »

1. Par le P. Drive. — Uclès.

MONUMENT DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU, JEAN EUDES, 1601-1680. — Œuvre de M. Valentin. — Dessin de M. Thadée.

« En témoignage de la dévotion singulière qu'il eut dès lors envers Marie, les Bollandistes, après Bartoli, racontent que, dès sa conversion, Ignace porta sur sa poitrine une petite image de la Mère de Dieu, connue depuis sous le nom de *Notre-Dame du Cœur*. Il ne consentit à s'en priver que pour consoler son neveu, le Père Antoine Araoz, qui avait peine à le quitter. Le Saint, qui était plein d'affabilité, ne pouvant souffrir de le voir si chagrin, tira de son sein la dite image et la lui donna, comme s'il lui eût donné son cœur, lui recommandant de ne la céder à personne ; car, dit-il, il l'avait portée sur lui, depuis qu'il avait changé de vie, et en avait reçu, en retour, d'infinis et très oppor-



NOTRE-DAME DE MONTSERRAT
aux pieds de laquelle saint Ignace fit sa veillée d'armes.
(Gravure sur bois du XVe siècle.)

tuns secours, en maintes nécessités de l'âme et en maints périls du corps [1]. »

Cette image représentait Notre-Dame des Douleurs assise au pied de la croix, et le cœur percé d'un glaive. Elle était peinte sur parchemin et encadrée de baguettes de bois doré.

Le moment était venu pour Ignace de quitter le château de ses pères et sa première visite, au sortir de son antique manoir, fut pour la Vierge Marie et son sanctuaire d'Aranzazu.

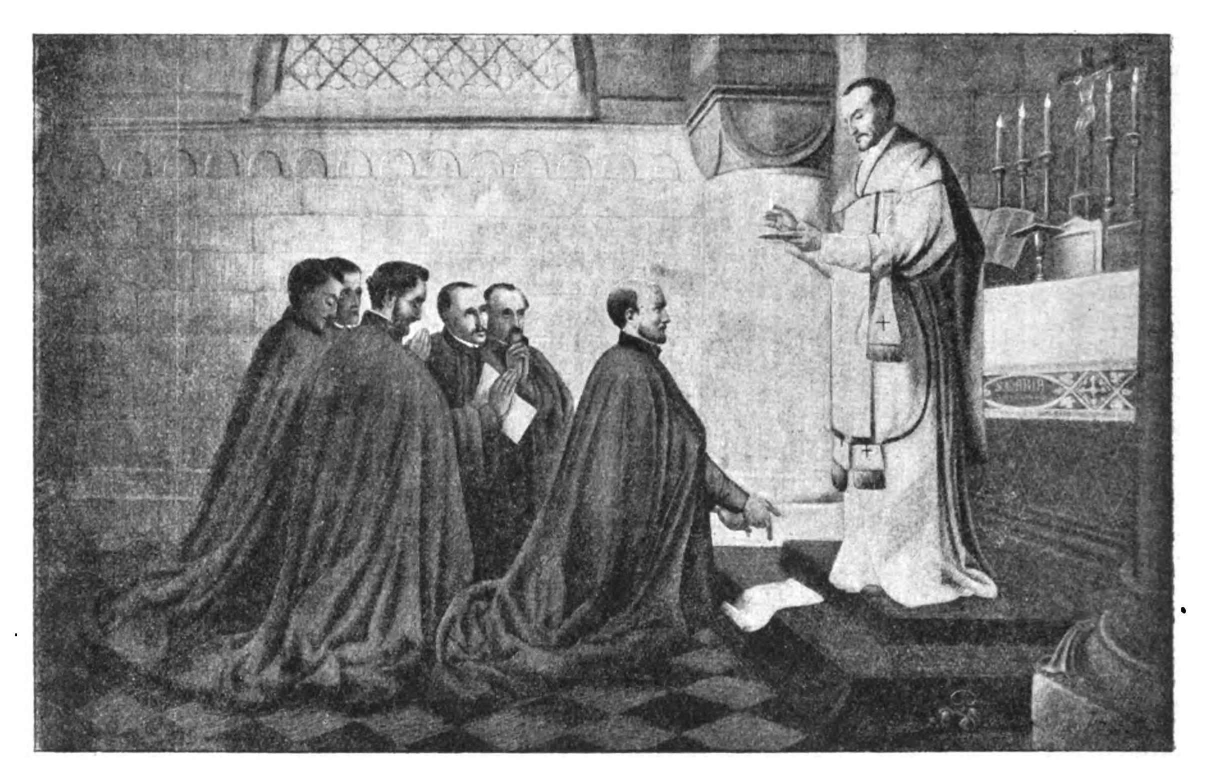
---

1. Ribadeneira, *Vie de saint Ignace*, traduction du P. Clair, S. J., tome Ier, page 26.

C'est là, pense-t-on, qu'il fit le vœu de chasteté perpétuelle. Se rendant à Montserrat, il donne à un pauvre son riche costume de chevalier. Il ne garde que l'épée et la dague, pour en faire présent à Marie.

Il choisit la vigile de la fête de l'Annonciation pour faire sa veillée d'armes, jaloux de se voir armer chevalier de Marie, et revêtir de la force de Dieu, dans la nuit même où l'humble Vierge de Nazareth revêtit Dieu d'une chair mortelle (1).

« C'était en l'année 1522 ; Ignace, nous dit Ribadeneira (2), avait lu, dans ses romans héroïques, que les nouveaux chevaliers avaient coutume de faire la veillée d'armes ; il veilla donc toute la nuit, tantôt debout, tantôt à genoux, devant l'image de Notre-Dame, se recommandant à elle, pleurant amèrement ses péchés, lui jurant de mieux vivre à l'avenir...... »



SAINT IGNACE ET SES COMPAGNONS
font leurs vœux dans un sanctuaire de Marie, dans la chapelle Notre-Dame de Montmartre, d'après Baumeister.

« C'est aux pieds de Notre-Dame du Salut, à Viladordis, que l'athlète du Christ venait souvent retremper son courage. Un jour, tandis qu'il était dans sa grotte, le démon lui apparut sous les traits d'un gentilhomme. « Eh quoi ! Ignace, lui dit-il, que faites-vous « là ? En quel misérable état vous a réduit votre ferveur indiscrète ! Ne voyez-vous pas « que mener une vie pareille, c'est tenter Dieu et vous rendre coupable de suicide ? »

« Le Saint, reconnaissant l'ennemi, courut en toute hâte au sanctuaire de Marie ; et là, prosterné aux genoux de la Vierge des combats, lui renouvela ses engagements, et y passa plusieurs jours en prière dans un jeûne absolu (3).

« En témoignage de son dévouement à sa Reine et Maîtresse, Ignace avait coutume, quand il se rendait à Viladordis, de se ceindre d'une espèce de corde, faite de trois

1. Nous reprenons le récit du Père Drive, en indiquant ses Références
2. *Vida de san Ignacio.*
3. *Album historico. San Ignacio en Manresa.* N. 31.

tiges de glaïeul qu'il avait lui-même tressées. La tradition rapporte qu'il voulut en faire présent à Marie, comme étant l'unique bien qu'il possédât sur la terre. « Ma Dame, « dit-il, je vous ai offert mes armes à Montserrat ; mes habits de gentilhomme, je les « ai donnés à un indigent ; il ne me reste plus que cette pauvre ceinture. » Et la quittant, il la présente à la Mère de Dieu. »

Le cardinal Ludovizio affirma devant le pape, au cours du procès de canonisation, que Notre-Dame apparut plus de trente fois à Ignace, pendant les huit derniers mois de son séjour à Manrèse... (1).

Mais voici venue l'heure solennelle où doit naître la Compagnie, par l'émission des vœux de ses premiers membres. Quel est le lieu, quel est le jour choisi par Ignace pour cette auguste cérémonie, l'objet de tous ses désirs, le rêve de toute sa vie de prières et d'austérités? Un sanctuaire de Marie : Notre-Dame du Mont des Martyrs ; une fête de Marie : l'Assomption de la Bienheureuse Vierge.

« De même qu'il avait choisi, à Montserrat, une église bénédictine consacrée à Notre-Dame, pour y jeter les fondements de sa sainteté, c'est dans la chapelle bénédictine de Notre-Dame de Montmartre qu'il plaça le berceau de la Compagnie (2). »

Dès lors, Ignace célébrait chaque année cet anniversaire, comme le jour de naissance de son Ordre. Aussi Bobadilla n'appelait-il l'Assomption que la « fête de la Compagnie de Jésus » (3).

Après dix-huit mois de préparation, Ignace se décida enfin à célébrer sa première messe ; et cette mémorable action, il voulut l'accomplir dans un temple dédié à Marie, à Sainte-Marie-Majeure.

La Reine du ciel avait présidé aux vœux d'Ignace et de ses compagnons ; ce fut aussi sous sa royale protection, à un autel placé sous son vocable, dans la basilique de Saint-Paul hors les murs, qu'ils firent leur profession solennelle. La formule de leurs serments en faisait mention expresse ; elle portait ces mots : *Ego N... promitto omnipotenti Deo, coram ejus Virgine Matre*, etc.

« Marie, dit Bartoli, avait béni la Compagnie naissante, à Paris, dans la chapelle des Martyrs ; elle l'accueillit avec amour à Rome, dans l'église alors nommée *della Strada*, comme si la Compagnie ne pouvait naître et se constituer régulièrement que dans les maisons de la Très Sainte Vierge (4). »

Marie a formé le cœur d'Ignace, Marie a dicté à Ignace les *Exercices spirituels* qui sont l'âme de la Compagnie ; à ce titre encore elle peut être appelée la fondatrice de la Compagnie.

Empruntons à nouveau quelques documents au précieux ouvrage déjà longuement cité : « C'est une tradition constante que le solitaire de Manrèse écrivit le livre d'or des *Exercices* d'après les inspirations et comme sous la dictée de la Reine du ciel. Le Révérend Père Anderledy le constatait naguère en ces termes : « Une pieuse tradition, bien digne de foi, nous apprend que tous les enseignements de notre bienheureux Père lui furent inspirés par notre très bonne Mère, la Vierge Immaculée (5). »

« La pensée des Bollandistes n'est pas moins claire : « Est-il besoin de rappeler l'étroite communication de sentiments et de services qui s'établit entre Marie et saint Ignace dans la solitude de Manrèse, pour la composition du livre des *Exercices* (6) ?... »

1. Nieremberg, *Vida de san Ignacio*, c. 4.
2. C. Clair, S. J., *Vie de saint Ignace*, page 167.
3. F. Garcia, *Vida de san Ignacio*, l. V, c. 8.
4. *Histoire de saint Ignace*, livre II, chapitre 7.
5. Lettre encyclique *De munere provehendi cultum S. Cordis Jesu*, 1888.
6. *Acta Sanctorum*, tome VII, juillet.

« Garcia écrit à son tour : « La Très Sainte Vierge fut la maîtresse de l'auteur des *Exercices*, saint Ignace, ainsi que le Père Laynez l'a affirmé [1]. »

« Mais l'histoire nous fournit d'autres autorités plus explicites. Le Père Fita a récemment produit pour la première fois le document suivant, tiré de l'histoire manuscrite du collège de Bethléem, à Barcelone (1606). « Le Père Laurent de Saint-Jean, y est-il dit, passant par Manrèse, apprit du Seigneur Amigant que la Vierge avait dicté les *Exercices* à notre Père, après un ravissement qu'il avait eu devant l'image de l'Annonciation, vénérée dans cette maison ; comme on l'apprit de la bouche même du Saint, pendant qu'il était dans cette famille [2]... »

Quelques années plus tard (1640), le Père Pucci écrivait de Barcelone au Père Ignace Victor : « C'est une tradition, tenue pour certaine à Manrèse et dans tout le pays, fidèlement transmise des parents aux enfants, qu'Ignace, dans sa solitude, écrivit son livre, instruit de Dieu par le moyen de sa Très Sainte Mère [3]. »

Après les *Exercices*, il ne restait plus à la Reine du ciel qu'à inspirer et à confirmer les *Constitutions*, pour lui donner le droit de s'appeler fondatrice de la Compagnie. Cette miséricordieuse condescendance n'a pas manqué ; et Nieremberg va jusqu'à écrire ces mémorables paroles : « Il est constant que c'est à la Mère de Dieu, comme à sa principale « cause, bien plus encore qu'à saint Ignace lui-même, qu'est due la fondation de la « Compagnie de Jésus, car, je n'en doute pas, ce fut par les prières de Marie qu'Ignace « obtint de Dieu l'établissement de son Ordre [4]. »

Marie a formé le cœur d'Ignace, fondateur visible de la Compagnie ; elle a dicté les *Exercices spirituels*, âme de la Compagnie ; elle a aidé le saint Fondateur à écrire les Constitutions de la Compagnie. C'est donc à bon droit qu'on peut l'appeler la première fondatrice de la Compagnie de Jésus.

Un jour, raconte le Père d'Outreman, dans son vieux et savoureux langage, elle se fit voir au Père Guttierez, comme une Royne, très richement esquipée, toute parsemée de pierres et brillants, plus brillants que le soleil ; et sous sa robe royale, laquelle elle estendait bien au large, elle embrassait tous les enfants de la Compagnie, pour leur donner à entendre qu'elle estait leur Mère, et qu'elle les couvait tous dessous les esles de sa protection, comme la poule faict ses poussins [5]. »

Nous avons vu que plusieurs fois Marie favorisa les fils de Saint-Dominique d'une pareille vision. — En compulsant attentivement les archives des autres Ordres religieux, nous y trouverions sans doute la Mère de Dieu leur accordant aussi une semblable faveur. — Du reste ce manteau royal étendu sur une famille religieuse n'est qu'un symbole, le symbole de la protection de la Vierge accordée aux membres de cette famille ; si tous les Ordres religieux n'ont pas été gratifiés de cette vision symbolique, tous du moins ont bénéficié de la protection que la vision symbolise. Tous, sans exception, en parcourant leurs annales, verront, à leurs origines, le nom de Marie inscrit, le nom de Marie, leur première Fondatrice ; tous, au cours de leur existence, verront la main de Marie, étendue sur eux comme leur meilleure égide ; tous verront, aux heures critiques de leur histoire, les bras de Marie s'ouvrant à eux comme leur plus sûr refuge.

L'heure actuelle n'est-elle pas pour tous les Congréganistes de France, une de ces heures critiques ?

Religieux, Religieuses, vous qui avez déjà gagné la terre de l'exil, vous qui demain y

1. *Vida, virtudes y milagros de san Ignacio de Loyola*, Madrid, 1685, page 61.
2. Fidel Fita, S. J., *La santa cueva*, I, numéro 7, page 47. 1872.
3. Jo. Ruo, *De S. Ignatii institutione et exercitiis*.
4. *Claros Varones*, tome VII, chapitre 7. — Voir les autres documents dans l'ouvrage du Père Drive. — Uclès.
5. Sacchini, *Historia Societatis Jesu*, page 4, livre I, numéros 8 et 9.

serez brutalement jetés, ne perdez pas confiance ; levez toujours les yeux vers l'étoile, *respice stellam !* Invoquez Marie, fondatrice et protectrice de votre Ordre, *Voca Mariam !* Et quand l'épreuve, fournaise purifiante, vous aura débarrassés de ces taches et de ces attaches que vous avaient peut-être fait contracter cinquante années de quiétude et de prospérité ; quand les rigueurs de la dispersion, quand les souffrances de l'exil vous auront rendu dans leur intégrité le détachement, la générosité, les saintes ardeurs de



NOTRE-DAME DELLA STRADA,
au Gesù de Rome. — Madone chère à saint Ignace.

vos origines, alors, à la prière de sa Mère, Dieu fera un signe, et, Hérode étant mort, Marie vous dira, comme jadis l'Ange à Joseph exilé :

« Retournez dans la terre d'Israël, retournez dans votre cher couvent, car ils sont morts ceux qui voulaient vous arracher la vie. *Defuncti sunt enim qui quærebant animam.* »



Chapitre Sixième.

MARIE ET LES SAINTS AU CIEL.

Nous avons étudié, dans la deuxième partie de cet ouvrage, le fameux *Couronnement de la Vierge*, conservé au Louvre, œuvre d'Angelico. Le Musée des Uffizi à Florence possède du même peintre un autre couronnement, qui peut rivaliser avec celui du Louvre (gravure, page 299).

Marie est dans la gloire du ciel. En fond de tableau, des rayons d'or qui illuminent toute la scène. Jésus et sa Mère sont assis sur de légers nuages. Notre-Dame est revêtue d'un manteau bleu, semé d'étoiles. Les mains sont croisées sur sa poitrine ; son front s'incline légèrement vers son Fils. « Le Seigneur, nous dit Beissel [1] dans sa belle étude, ne pose pas la couronne, depuis longtemps méritée, sur la tête de son humble servante; mais, d'un noble geste, il élève le bras droit pour placer délicatement une dernière perle, avec sa sertissure d'or, dans la couronne que la Reine porte déjà. Dans cette peinture on ne compte pas moins de quarante Anges, dont les vêtements chatoyent des plus brillantes couleurs et scintillent de broderies d'or. Une partie d'entre eux a commencé, en chantant, une joyeuse ronde autour du trône. Trois d'un côté et trois de l'autre forment le commencement et la fin de cette théorie qui se dirige vers la droite. Des deux côtés on voit de nombreux Anges avec les instruments de musique les plus variés; la troupe également nombreuse des Saints et des Bienheureux vient se joindre à eux. Le mouvement et la vie, la jeunesse et la fraîcheur des Anges déjà habitués à l'éternelle béatitude, trouvent un équilibre dans la grande quiétude des élus. Ils ont porté le poids du jour et de la chaleur, et, parvenus au séjour de la paix, ils entrent dans la félicité qui s'ouvre à eux, ils s'abandonnent à la vue du nouveau spectacle qu'ils ont sous les yeux. Semblables à une société de spectateurs de haut rang, ils se sont groupés sur le côté, laissant libre devant le trône un large espace, dans lequel pénètrent les Anges pour y continuer leurs rondes. Dans la région inférieure quatre grands Anges sont à genoux ; deux d'entre eux agitent des encensoirs, les deux autres font de la musique. Derrière eux, sur les côtés, s'avance la troupe des élus. »

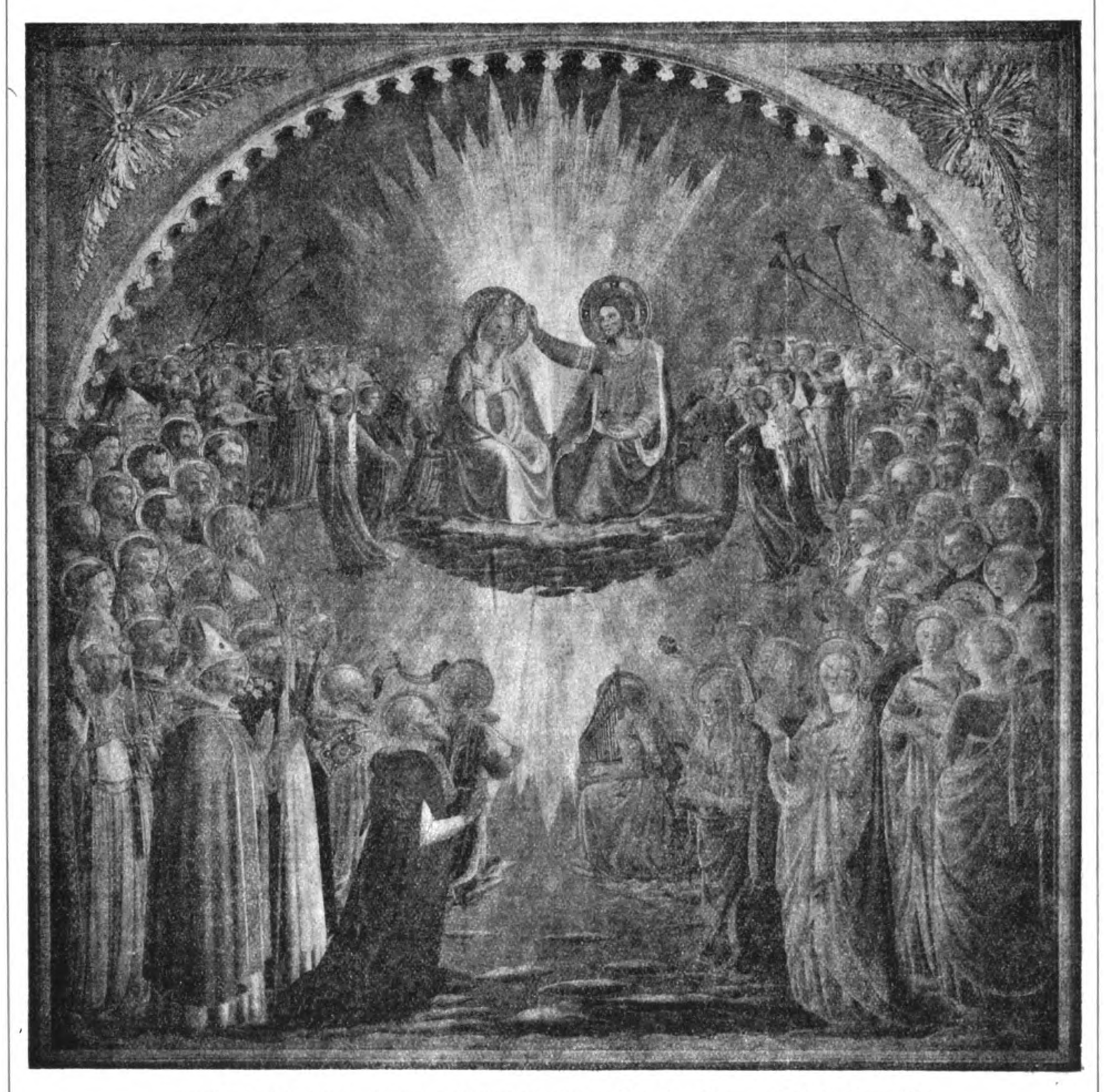
Parmi eux vous apercevez à gauche, en première place, saint Nicolas, saint Augustin. Docteur de l'Eglise, saint Benoît à genoux e en contemplation.

Au second rang, les deux grands fondateurs d'Ordre du XIII[e] siècle, saint François d'Assise et saint Dominique tenant son lys en main ; au troisième rang, saint Thomas

1. Beissel, S. J., *Fra Angelico*, traduction de Jules Helbig, page 109.

d'Aquin, le Docteur Angélique, saint Grégoire, Pape ; plus haut, saint Pierre, saint Jean et un groupe d'Apôtres.

De l'autre côté, sainte Madeleine, humblement agenouillée; près d'elle, sa sœur Marthe debout. A droite, au premier rang, sainte Agnès, sainte Cécile, sainte Catherine, ces jeunes et vaillantes martyres. L'une d'elles tient en main la lampe des vierges sages. Au



LE COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE. — Fra Angelico. — Galerie des Uffizi.

second rang apparaît une tête voilée, c'est l'illustre Catherine de Sienne ; plus loin, saint Ambroise et un second groupe d'Apôtres.

Dites-moi, cette superbe page écrite avec le pinceau d'Angelico, n'est-elle pas la conclusion naturelle de ce troisième livre, auquel nous avons donné pour titre *Marie et les Saints?*

Tous ces Saints, toutes ces Saintes que le peintre Angélique a groupés sur cette toile

de Florence, pécheurs convertis, pénitentes, vierges, fondateurs d'ordre, Docteurs, Apôtres, nous les avons vus, nous les avons suivis, nous les avons étudiés dans leurs rapports avec Marie.

Nous avons vu les pécheurs revenant par Marie à une vie plus heureuse et plus pure.

Nous avons vu les Vierges gardant, grâce à Marie, dans toute leur fraîcheur les pétales de leur lis.

Nous avons vu les Docteurs consacrant leur plume, toute détrempée de génie, à la défense des divines prérogatives de Marie et à la diffusion de son culte.

Nous avons vu les fondateurs et fondatrices d'Ordre triomphant, par Marie, des difficultés qu'ils rencontraient dans l'établissement de leur Institut, et lui témoignant leur reconnaissance en mettant à la base de leurs Constitutions, avec l'amour intégral de Jésus-Christ, la dévotion très tendre à sa sainte Mère.

Nous avons vu les Apôtres, conquérants d'âmes, lancés dans la mêlée par la voix de Marie, et soutenus sur le champ de bataille, par la vision de son image, qu'ils contemplaient luttant et qu'ils baisaient mourant.

Si Job a pu dire : « La vie de l'homme sur la terre est une bataille, » on peut dire bien plus justement encore : « La vie du Saint sur la terre est une bataille. »

Saints Pénitents, saintes Vierges, saints Docteurs, saints Fondateurs, saints Conquérants, nous ont apparu, bataillant sans trêve ni merci, bataillant pour garder ou pour recouvrer leur pureté, bataillant pour défendre le dogme et confondre l'hérésie, bataillant pour protéger contre les incursions du démon la fondation de leur Institut naissant, bataillant pour arracher les âmes aux griffes du dragon......

Cette bataille, les Saints l'ont engagée sous le regard et sous l'égide de Marie. Cette maternelle protection de la Reine des cieux leur a donné je ne sais quel calme, je ne sais quelle assurance au cours de la lutte ; rien qu'à voir dans la mêlée la paix qui se reflétait sur leur visage, on sentait qu'ils étaient sûrs de la victoire. La victoire en effet est venue à son heure ; ils l'avaient bien méritée. La mort est venue à son tour. Bons soldats du Christ, chevaliers de Marie, ils sont morts en pressant sur leur poitrine leur drapeau et leur bannière, drapeau de leur chef, bannière de leur Reine.

Et maintenant c'est l'heure de la récompense, récompense si grande que l'Ecriture ne craint pas de l'appeler excessive, « *merces tua magna nimis* [1] » ; c'est l'heure des palmes aux mains des élus, « *et palmæ in manibus eorum* [2] ; » c'est l'heure des couronnes au front des vainqueurs, couronne, au front de Marie, plus resplendissante encore que celle que vous apercevez sur la toile d'Angelico, — car elle est faite de douze étoiles — « *et in capite ejus corona stellarum duodecim* [3]. »

Couronne au front des élus, soldats de Marie, couronne de justice, *corona justitiæ*, que leur donnera en ce jour le juste juge [4].

Regardez encore le tableau de Fra Giovanni, voyez quelle paix sur le visage des Saints, quelle félicité dans leur regard, quel sourire sur leurs lèvres !

Ah ! qu'il fait bon être le serviteur de Marie ! Sur la terre c'est la lutte, la lutte pour la sainteté, lutte livrée sous les yeux de Notre-Dame, lutte aimée, lutte triomphante.

Au ciel, c'est la récompense, c'est la couronne, c'est, avec les esprits Bienheureux, l'éternelle vision du Christ et de sa Mère... La vision, oui, mais aussi la glorification, car j'aime à croire qu'au ciel les Anges ne seront pas les seuls, — ainsi qu'on pourrait

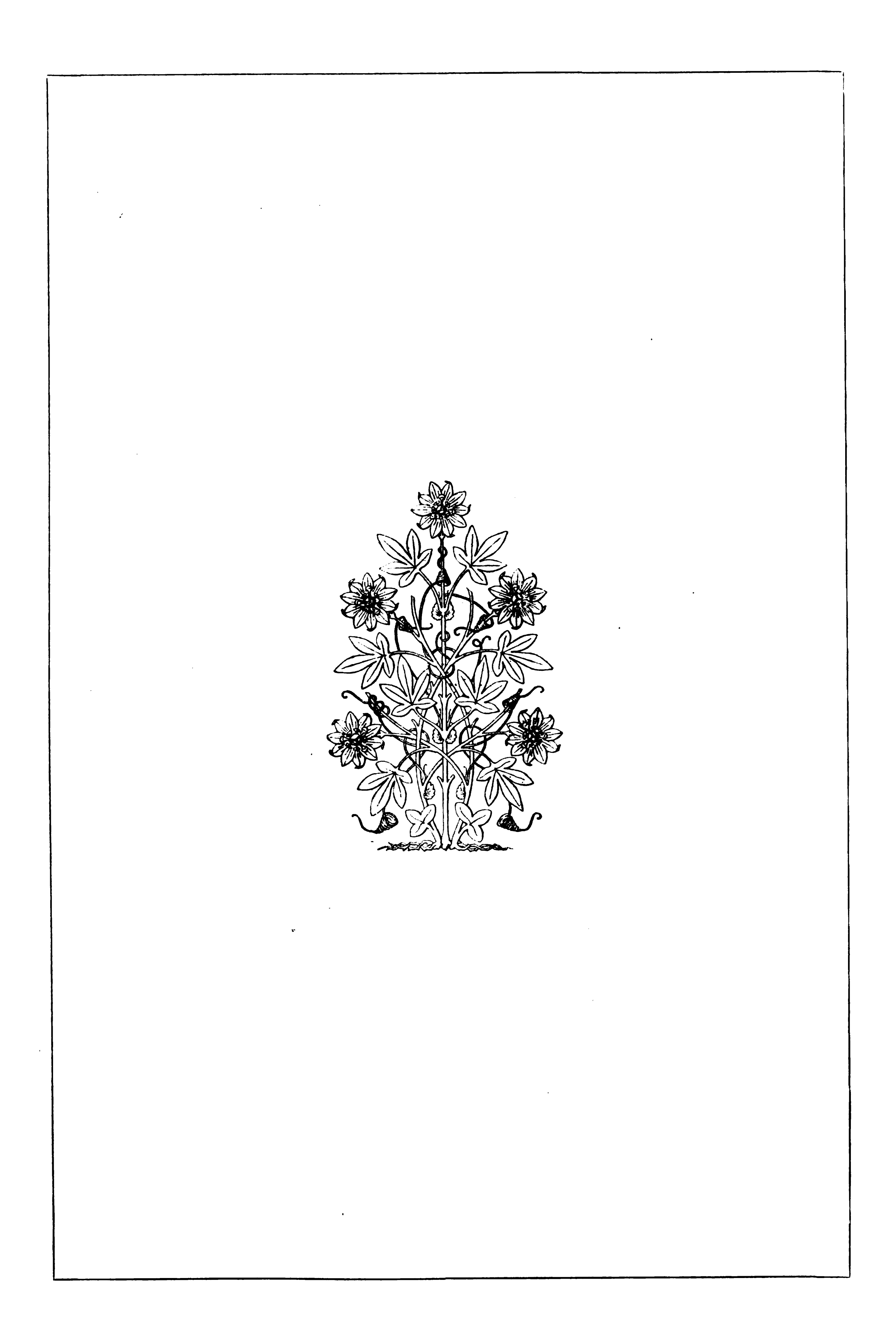
1. Genèse, xv, 1.
2. Apocalypse, vii, 9.
3. Apocalypse, xii, 1.
4. Deuxième épître à Timothée, iv, 8.

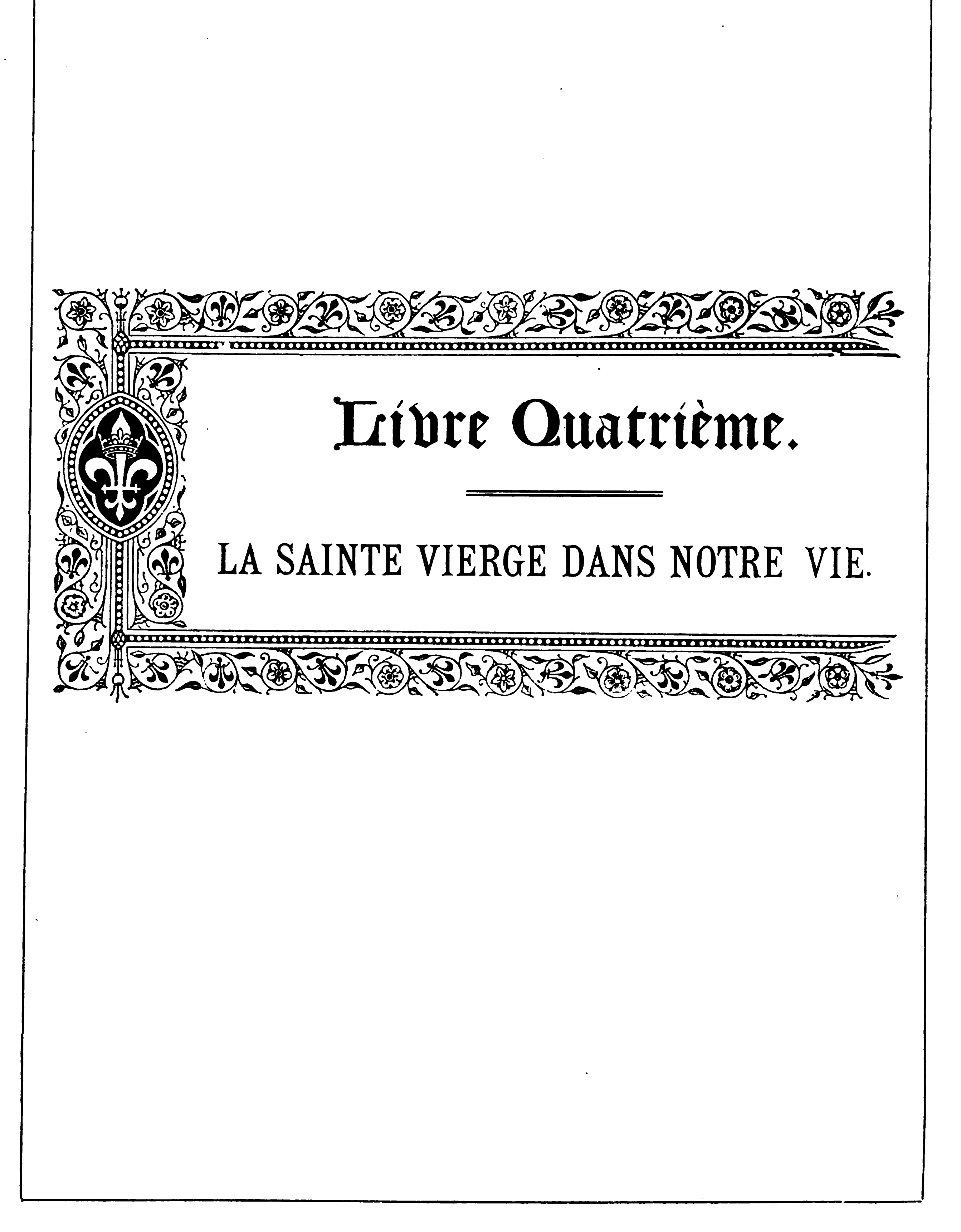
le supposer à voir le Couronnement d'Angelico, — à sonner de la trompette, à pincer de la lyre, à agiter l'encensoir.

Pour ma part, si, avec l'aide de Marie, j'arrive un jour à ce séjour de félicité, je suis bien résolu de ne pas rester le spectateur inactif et béat des gloires de mon Dieu, des grandeurs de ma Reine. Empruntant aux Anges leur *thuribulum* embrasé et leur cithare harmonieuse, je veux, au cours des heures éternelles, comme je le faisais déjà aux heures fuyantes du temps, donner à Jésus mon encens et à Marie mes accords !



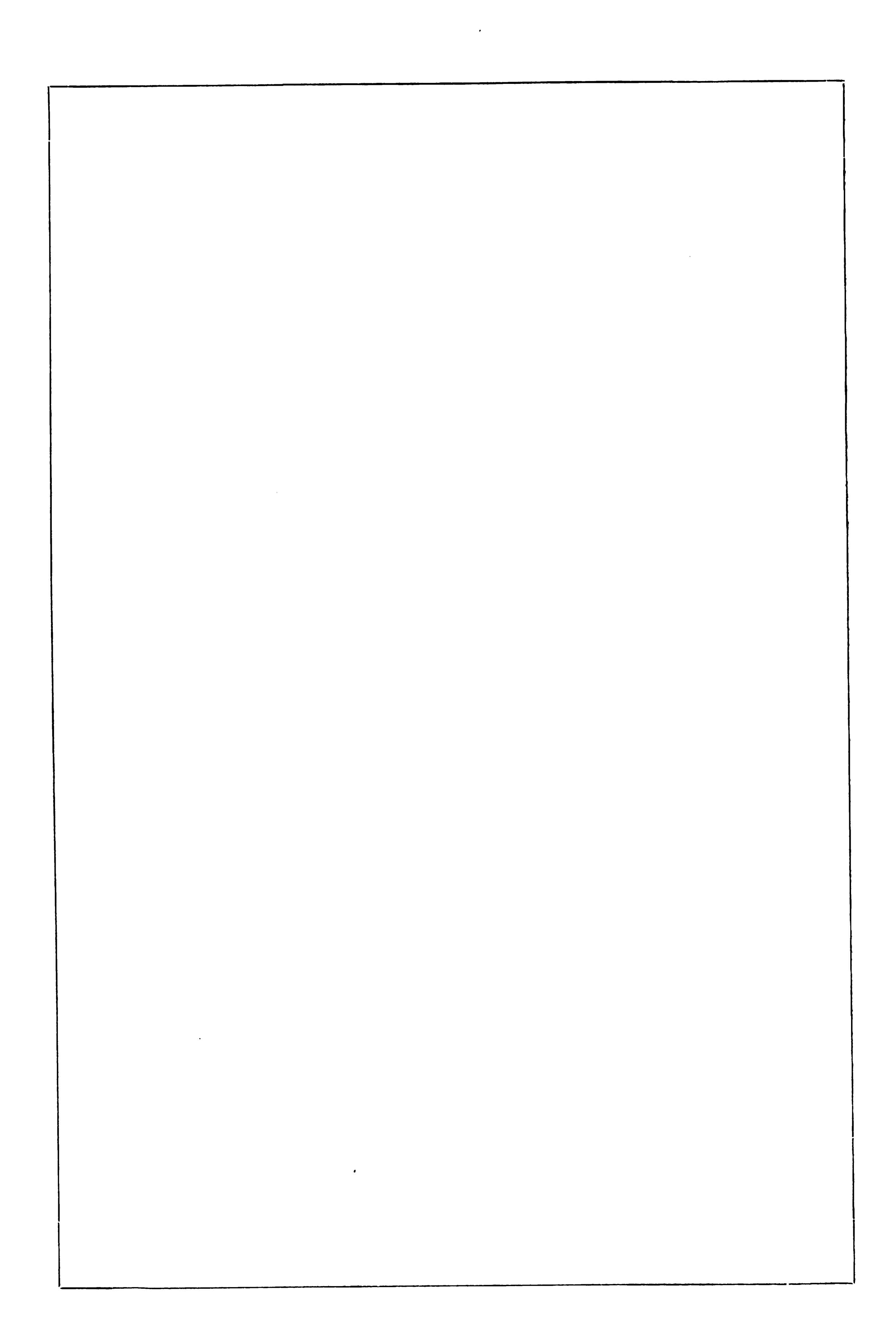
L'ANGE DE L'ANNONCIATION — Fra Angelico.





Livre Quatrième.

LA SAINTE VIERGE DANS NOTRE VIE.





Chapitre Premier.

LA SAINTE VIERGE, A L'AUBE DE NOTRE VIE.

Un enfant vient d'ouvrir ses yeux à la vie, et, selon la parole de l'Ecriture, la joie est au sein de la famille, parce qu'un homme est né pour le monde, « *gaudium quia natus est homo in mundum* (1). »

Parents chrétiens, vous avez à cœur de procurer à ce petit être une vie plus durable que la vie physique qui l'anime en ce moment. Vous ambitionnez pour lui la vie de la grâce, sans laquelle il n'est point d'éternité bienheureuse. Et voilà que, sans aucun retard, la frêle créature est portée à l'église. Là, sous le porche, le prêtre lui demande son nom. A une époque où des parents ridicules ou impies donnent à leurs fils ou à leurs filles des noms de païens et de païennes, ou encore les noms des héros et des héroïnes du roman en vogue, vous, parents chrétiens, fidèles aux vieilles traditions, donnez à vos fils les noms de nos grands Saints, le nom de saint Joseph, le père Nourricier de Jésus, le nom des saints Apôtres ; donnez à vos filles le nom de quelqu'une de ces vierges martyres que l'Eglise a insérées au Canon de la messe, le nom si aimable des Cécile, des Agnès, des Agathe ; ne manquez pas surtout de réserver, à l'une d'elles pour le moins, le nom mystérieux qui signifie étoile et lumière, le nom de Notre-Dame, le nom de la Mère de Dieu, ce nom que les chrétiens se sont plu à porter dans le cours des âges, le nom très pur, très suave, très aimable, très vénérable de Marie (2).

L'enfant est porté du porche de l'église jusqu'au baptistère. L'eau sainte coule sur son front ; d'enfant du démon, le nouveau-né est devenu l'enfant de Dieu. — « *L'enfant de Dieu !* » Quelle dignité pour votre fils, heureux parents, et quel honneur pour vous !

---

1. Saint Jean, XVI, 21.

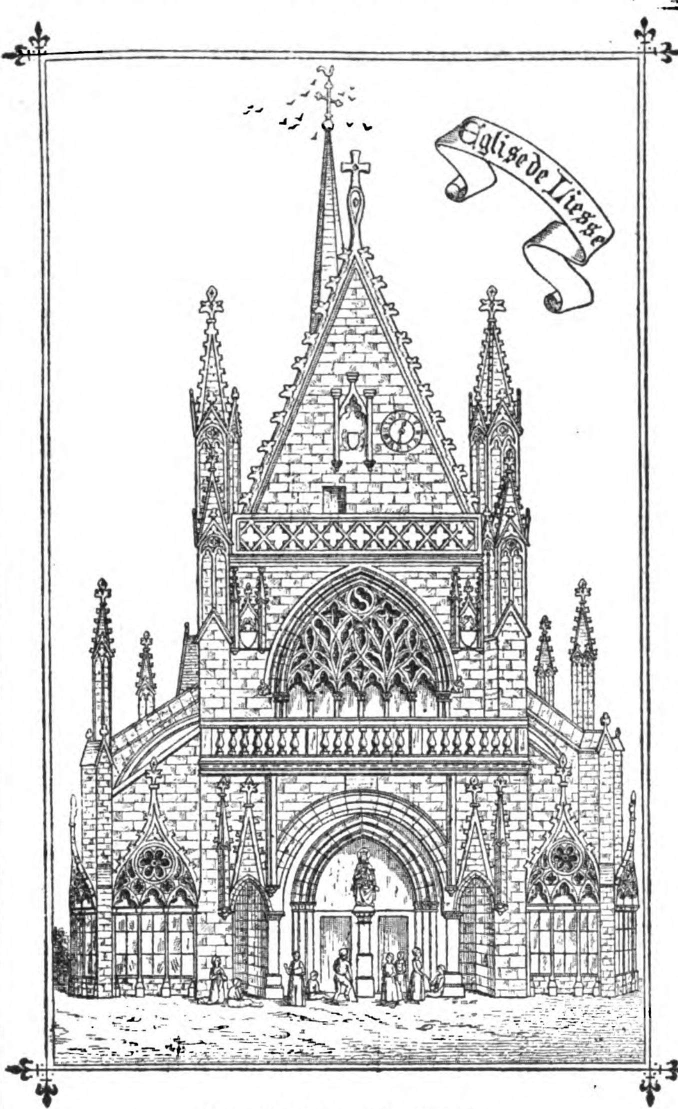
2. « Dans les premiers temps de foi, dit Rohault de Fleury, les chrétiens, par respect pour la Sainte Vierge, ne prenaient pas le nom de Marie. Cette réserve se fit particulièrement remarquer en Pologne. Plus tard, au contraire, ce nom béni se répandit parmi les fidèles. Nous le trouvons dans les Actes de saint Jacques Marcien et d'autres martyrs de Numidie, où il est question de la mère de *Marie* Marcien, martyre ; dans les Actes des saints Saturnin, Dativus et autres qui souffrirent pour le Christ en Afrique (304). Le martyrologe romain mentionne une *Marie*, martyre sous Adrien ; une autre, sous Valérien. *Marie* l'Egyptienne vivait sous le règne de Justinien l'Ancien. Une *Marie* fut martyrisée en Arabie, après une longue prison. Assemani nous présente des exemples jusqu'en Perse. Une vierge du nom de Marie et son frère Jacques firent partie d'une troupe de 364 martyrs. Une autre *Marie*, vierge, subit le martyre avec quatre compagnes. On cite des exemples en Perse jusqu'en 375. Ce nom était, au IVe siècle, devenu populaire dans les Gaules, car Monsieur Leblant l'a trouvé mentionné sur les inscriptions. Les marins de la Méditerranée le donnaient à leurs navires dès les premiers siècles...

« Quant aux hommes, on ne peut douter que le nom de *Marien* ne dérive de celui de Marie, et l'Eglise en compte plusieurs. Ce nom pouvait être, comme aujourd'hui, ajouté à plusieurs autres, afin de donner aux enfants plusieurs protecteurs et plusieurs modèles à suivre. » (*La Sainte Vierge*, tome Ier, page 41.)

Après avoir procuré à l'aimable baptisé une si haute filiation, êtes-vous libres de toute obligation à cet endroit ? J'ose proposer à votre piété quelque chose de plus.

Un jour viendra où Satan essaiera d'effacer, au front de ce jeune chrétien, le nom de Dieu que le baptême vient d'y imprimer. Dès aujourd'hui munissez votre enfant d'une divine sauvegarde. Après lui avoir donné Dieu comme Père, donnez-lui Marie comme Mère. Peut-il être pour lui meilleure mère que la Mère de Dieu même ?

A cette fin, suivez l'usage reçu dans beaucoup de pays. « Quand l'enfant est à Dieu par le secours du baptême [1], quand l'onde sainte a effacé en lui la tache originelle, quand son nom est inscrit dans le livre de vie, on le porte et on le dépose sur l'autel de la Vierge, aux pieds de sa statue, comme pour lui dire : « Mère du chrétien, voici encore un de vos enfants ! *Mater, ecce filius tuus !* »



NOTRE-DAME DE LIESSE,
où Louis XIV, Bossuet et Fénelon furent consacrés à la Sainte Vierge.

Cette offrande qu'aura faite le ministre du baptême, vous tiendrez, mère chrétienne, à la renouveler vous-même. Votre première sortie sera pour le lieu saint. Aussitôt rendue à la santé, allez vous agenouiller devant l'autel de Marie. Là, rendez grâces au Seigneur de ce qu'il a sauvé votre vie ; remerciez-le de ce qu'il a béni le fruit de votre sein : et, sous le regard de la Vierge, jurez-lui d'élever selon l'Evangile et de former pour le ciel l'enfant qu'il vient de vous confier, cet enfant dont un jour il vous demandera un compte rigoureux. Offrez à Jésus, consacrez à Marie l'être immortel et prédestiné que le Créateur de toutes choses a mis pour vous au monde. Les exemples fameux ne manquent pas qui vous engageront à faire cette douce et solennelle donation.

Anne d'Autriche n'eut pas plus tôt un fils, qu'elle le consacra à Marie, qui le lui avait obtenu ; et elle voulut qu'un tableau, exécuté par ses soins, et donné par elle à l'église de Notre-Dame de Liesse, conservât la mémoire de cette consécration de Louis XIV à la Mère de Dieu.

La même chapelle de Liesse possédait, avant la grande Révolution, un dessin où l'on voyait la mère de Fénelon, plaçant sous la sauvegarde de Notre-Dame, son enfant au berceau. Une autre mère, à la même époque et au même sanctuaire, avait, elle aussi, voué à la Sainte Vierge, celui qui sera plus tard le grand Bossuet.

Louis XIV, Fénelon, Bossuet, quels noms ! quelles gloires ! quelles majestés ! Vraiment

1. Paul Sauceret, *Le culte catholique de Marie*, tome Ier, page 402. Nous allons faire plusieurs emprunts à ce livre trop peu connu, dont l'auteur fait si bien connaître le culte de la Vierge.

la consécration à Marie porte bonheur. Mères chrétiennes, consacrez, dès le berceau, vos enfants à Marie.

Vers la fin du XVII[e] siècle, les Strélitz, gardes du czar de Moscovie, venaient de se révolter. L'impératrice court vers son fils tout jeune encore. Elle le saisit et l'entraîne à quelques lieues de Moscou, dans un couvent de la Trinité. Les rebelles poursuivent jusque dans cette retraite le fils d'Alexis Michaelowitch. Sa mère se réfugie dans la chapelle du monastère, et, poursuivie par les révoltés qui la touchent presque de leurs épées, elle jette plutôt qu'elle ne place son enfant aux pieds d'une statue de la Mère de Dieu. Les assassins n'osèrent frapper le jeune prince placé sous une telle sauvegarde. Pierre I[er] était sauvé par Marie ([1]).

Mère chrétienne, si votre fils n'a pas à craindre le glaive des sicaires, il aura, dans sa vie, à redouter les traits de Satan. Jetez-le entre les bras de la Sainte Vierge ; ces bras maternels lui seront le meilleur des remparts.

Jadis, comme marque extérieure de cette consécration, les femmes chrétiennes se plaisaient à vouer leur enfant au blanc et au bleu. Le blanc et le bleu, ne sont-ce pas là les couleurs chères à Marie? Dans maintes apparitions, ne s'est-elle pas montrée ainsi parée des teintes virginales de la neige et de l'azur?

Quand, en 1830, elle apparut à Sœur Catherine Labouré, n'était-elle pas vêtue d'une robe d'une blancheur éclatante, et d'un manteau blanc aux reflets d'argent? Et plus tard, quand elle apparut dans le creux des Roches Massabielles, au pied des Pyrénées, Bernadette Soubirous ne la vit-elle pas vêtue d'une robe blanche, sur laquelle se détachait une ceinture d'azur?

Est-il étonnant dès lors qu'en l'honneur de la Vierge, de pieuses mères se soient plu à exclure toute autre couleur du vêtement de leurs enfants? Hélas! la diminution de la foi et le respect humain, si puissant chez les chrétiennes d'aujourd'hui, tendent à faire disparaître l'antique usage. Tant pis pour l'enfant. N'étant plus cette chose sainte, consacrée à Marie, parée des couleurs de Marie, vêtue des livrées de Marie, il devient, dès l'âge le plus tendre, l'idole du sanctuaire domestique, le tyran du foyer. Tant pis pour les parents. Car Salomon nous dit, au Livre de Proverbes, qu'un pareil fils sera la douleur de sa mère, « *moestitia est matris suæ* ([2]). »

Mère chrétienne, pour vous éviter ces douleurs, gardez les vieux usages. Vous aurez plus de respect pour votre enfant, et moins de faiblesse, quand le blanc et l'azur, étincelant dans sa chaste parure, vous rappelleront que ce petit être est, depuis sa naissance, l'apanage de Notre-Dame, Reine de la terre et des cieux.

Mais peut-être votre position sociale, le milieu où vous vivez, la volonté connue d'un mari peu religieux sont-ils pour vous un obstacle insurmontable au désir ardent de votre cœur? Vous ne pouvez ostensiblement revêtir votre enfant des livrées de la Vierge? Au moins ne manquez pas de lui passer au cou *la médaille* de la Vierge. Elle est bien ancienne dans l'Eglise la coutume de porter au cou des médailles de Marie.

On voit au Musée du Vatican plusieurs médailles des premiers siècles : une fort belle du IV[e] siècle, représentant l'Enfant-Dieu, et sa Mère, adoré par les Mages ; une autre du V[e] siècle, assez semblable à la précédente ; et huit ou dix autres de la même époque.

Ces médailles étaient, comme celles d'aujourd'hui, percées d'un trou dans la partie supérieure ; ce qui leur permettait d'être suspendues. M. de Rossi, dans un long et très intéressant article de son *Bulletin* ([3]), montre que ces médailles étaient portées, comme de nos jours, dans certaines confréries et certains pèlerinages.

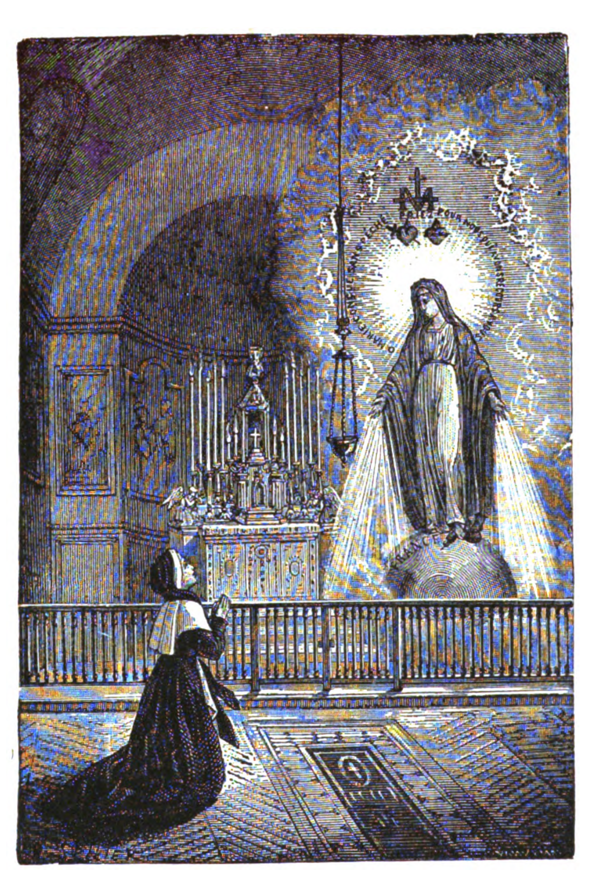
1. Sauceret, *ouvrage cité*, tome I[er], pages 405 et 406.
2. Proverbes, x, 1.
3. *Bulletin*, 1869, page 33 et suiv.

L'usage de porter des médailles se propagea au Moyen Age ; et pour les mettre à la portée des plus petites bourses, au lieu de les couler dans le bronze, on les frappa dans le plomb ou l'étain (1).

L'histoire est donc là, qui montre l'antiquité de cette pratique. Quand vous passerez la médaille de la Sainte Vierge au cou de votre enfant, vous pourrez donc vous dire, mère chrétienne, que vous suivez l'exemple des chrétiens des premiers siècles de l'Eglise, l'exemple des fidèles si fervents du Moyen Age.

Recommandé par son antiquité, le port de la médaille le fut encore, au XIXe siècle, par une intervention toute spéciale de la Vierge et par d'innombrables bienfaits.

« Après la première Révolution, dit le Père Caussette, il fut une heure désolée où le froid sembla gagner le cœur du Catholicisme en France. Les communions pascales étaient rares, l'herbe croissait sur le seuil des temples ; la terre de saint Louis s'était endormie dans l'indifférence, et une voix puissante l'avait fait tressaillir dans son suaire, sans la réveiller. Cependant il n'y avait pas de prophète, pour prendre cette malheureuse patrie par la main, comme Jésus prit la fille de Jaïre, et pour la relever. Les grands thaumaturges de la parole avaient disparu, les anciens Ordres religieux s'étaient couchés dans une tombe sanglante, et les prêtres échappés aux catastrophes, quoique purs comme l'or passé au creuset, étaient trop rares pour être puissants.



APPARITION DE LA SAINTE VIERGE
A SŒUR CATHERINE LABOURÉ.

« Encore, si, après un demi-siècle de blasphèmes, les catholiques de France, qui avaient oublié Dieu, eussent connu tous les attraits de Marie, elle aurait pu les ramener à la foi par l'amour. » Mais le jansénisme glaçait les cœurs et faisait un crime à ses enfants d'aller se jeter dans les bras de leur Mère.

« Cependant, un jour les merveilles de la *médaille miraculeuse* rendent à Marie une popularité bienfaisante. »

C'était au soir du 27 novembre 1830, à l'heure où les Filles de la Charité de la rue du Bac étaient en oraison. Une jeune religieuse de 24 ans, Sœur Catherine Labouré, déjà favorisée antérieurement de plusieurs visions célestes, voit, une fois de plus, la Sainte Vierge se manifester à ses yeux ravis. La Mère de Dieu apparaît cette fois dans un tableau ovale : elle est debout sur le globe du monde dont il ne paraît que la moitié, et à ses pieds se détache ce simple mot : FRANCE. Elle est vêtue d'une robe d'une blancheur éclatante, d'un manteau bleu aux reflets d'argent. Elle a, en ses deux mains, comme des diamants, d'où tombent des rayons de lumière sur la terre, mais avec plus d'abondance

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome Ier, page 352.

sur la France : autour du tableau sont gravés, en caractères d'or, ces mots : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !*

En même temps qu'elle voit la Vierge radieuse, Sœur Catherine reçoit d'elle la mission de faire frapper et de répandre une médaille reproduisant sa céleste vision. La mission fut fidèlement accomplie.

Avec l'approbation de Mgr de Quélen, deux mille médailles furent frappées au mois de juin 1832. Bientôt trois guérisons et trois conversions s'opèrent, tant à Paris que dans le diocèse de Meaux... Alors on demande de toutes parts la *médaille miraculeuse*, la médaille *qui guérit*. Les mères de famille la donnent à leurs enfants... Dans deux villes de province, nombre de jeunes gens se concertent et la portent comme leur meilleure sauvegarde... A Paris, un officier supérieur en achète soixante, pour lui et pour les officiers de son régiment qui l'en avaient prié (1).

Des faveurs miraculeuses accompagnent partout le port de la médaille. En 1837, c'est un enfant du numéro 70 de la rue Mouffetard qui tombe du second étage sur le pavé de la rue. On le ramasse, on l'examine : pas la plus légère contusion. Le petit innocent, sain et sauf, baisait en souriant la médaille miraculeuse que sa mère lui avait suspendue au cou.

Passez, mères chrétiennes, passez, vous aussi, la médaille de Marie au cou de votre enfant. Peut-être le préservera-t-elle un jour de la mort. Peut-être, faveur plus grande encore, après les égarements de la jeunesse, après les oublis de l'âge mûr, lui vaudra-t-elle conversion sincère et mort sainte.

Le fait suivant eut lieu, en 1834, aux Invalides, salle Saint-Vincent, numéro 20. La relation en a été faite par les Sœurs Radiez et Pourrat.

Un militaire mourant refusait obstinémen de sortir de sa vie de péchés par une bonne confession. Les religieuses glissent une médaille entre ses deux matelas. Dès le lendemain, à la première heure, il réclame un prêtre, revient carrément à Dieu et retrouve la joie. On lui montre la médaille. En la voyant, il la baise avec respect et affection. « C'est elle, s'écrie-t-il, qui m'a donné la force de braver le respect humain. Ma Sœur, placez-la à ma boutonnière, près de ma croix d'honneur. » Placez, mères chrétiennes, placez la médaille de Marie au cou de votre enfant.

Sur les lèvres de votre enfant mettez le saint nom de Marie. C'est une joie pour vous d'apprendre à votre fils de bégayer le nom de son père et votre nom. Que ce soit une joie plus douce encore de lui apprendre à prononcer le nom de Marie, le nom de sa Mère du ciel.

CRI DU CŒUR.

Maman à son bébé voulait un jour apprendre
Comment se fait le signe de la croix,
Et bébé regardait afin de mieux comprendre
Le geste dont maman accompagnait sa voix.
Attention, bébé ! Pour dire au nom du Père
Au front d'abord on dirige sa main ;
Après, vers la poitrine on va droit son chemin,
En disant : Et du Fils. — *Mais où donc est la Mère ?...*
L'enfant avait jeté le cri du cœur humain (2).

Apprenez, apprenez à votre enfant à saluer soir et matin Marie, sa divine Mère.

Lacordaire a écrit une belle page sur la Salutation angélique :

1. Nous empruntons ces faits au livre de M. Aladel, *La médaille miraculeuse*.
2. Hortense Bareau.

« Lorsque l'Archange Gabriel, dit-il, fut envoyé de Dieu à la Bienheureuse Vierge Marie, pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu dans son chaste sein, il la salua en ces termes : « *Je vous salue*, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous etes bénie entre toutes les femmes. » Ces paroles, les plus heureuses qu'aucune créature ait entendues, se sont répétées d'âge en âge sur les lèvres des chrétiens ; et du fond de cette vallée de larmes, ils ne cessent de redire à la Mère de leur Sauveur : « *Je vous salue, Marie.* » Les hiérarchies du ciel avaient député un de leurs chefs à l'humble fille de David pour lui adresser cette glorieuse salutation ; et maintenant qu'elle est assise au-dessus des Anges et de tous les chœurs célestes, le genre humain qui l'eut pour fille et pour sœur, lui envoie d'ici-bas la Salutation angélique : « *Je vous salue, Marie.* » Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, elle conçut aussitôt dans ses flancs très purs le Verbe de Dieu ; et maintenant chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots, qui furent le signal de sa maternité, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent (1). »

Apprenez, mères chrétiennes, apprenez à votre enfant, ange de la terre, à redire, les yeux fixés sur l'image de la Madone : « *Je vous salue, Marie !* »

1. *Vie de saint Dominique*. Edition Poussielgue, page 114.



« JE VOUS SALUE, MARIE ! » Tableau du Guide.



Chapitre Deuxième.

LA SAINTE VIERGE ET LA JEUNESSE.

« On dit, non sans quelque raison, qu'au jour de la première Communion, l'enfance finit et la jeunesse commence. Ignorant les choses de la vie, l'enfant d'hier vivait dans une heureuse innocence ; son âme était restée limpide et pure, comme « ce blanc et ce bleu » auxquels sa pieuse mère l'avait jadis voué.

Mais l'heure est venue où ses yeux vont forcément s'ouvrir ; les voiles vont tomber ; le mal va se révéler. La lutte va commencer. « Grand Dieu ! quelle guerre cruelle ! je sens deux hommes en moi. » De ces deux hommes, il y en a un qui doit périr ; mais prenez garde, il ne se rendra pas facilement, soutenu qu'il est par l'enfer d'un côté et le monde de l'autre. C'est le jour, c'est la nuit, c'est dix, vingt ans, davantage, que durera ce duel à mort et au prix de quelles souffrances, de quelle vaillance ! » (1).

L'Eglise, mère expérimentée, sait les étonnements, les surprises, les périls de cette heure critique. L'Eglise, mère vigilante, sui dès lors son enfant de plus près. Elle offre à ses lèvres la coupe eucharistique, coupe merveilleuse qui lui permettra d'affronter la vie, et d'être initié, sans danger, à ses douloureux mystères ; elle lui sert, à sa table, le Pain des Anges qui lui permettra de rester pur, au milieu de toutes les fanges. Elle le nourrit du Pain des Forts, pain réconfortant qui lui permettra de rester invaincu dans la lutte de demain.

Répondant aux vues maternelles de l'Eglise, le jeune communiant a donc bu le sang d'un Dieu, il a reçu l'Hostie sainte. Il se sent plus fort. Mais on lui a tant parlé des dangers que sa vertu aurait bientôt à courir, qu'il veut se donner et contre Satan et contre lui-même une nouvelle assurance. Au soir du grand jour, dans un premier rite solennel, il pousse un cri de guerre à Satan. « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. »

Dans un second acte, il renonce à la propriété qu'il a de lui-même, au domaine qu'il a sur sa vie, en se donnant, dédiant et consacrant à Marie. Qu'elle est belle cette Consécration à la Sainte Vierge que fait, au jour de sa première Communion, ce jeune homme, cette jeune fille qui, franchissant la barrière de l'enfance, s'en va faire son entrée dans le monde. Du trône qu'on lui a dressé dans le sanctuaire, je crois entendre Marie, Reine des Saints, qui lui adresse la parole et lui dit : « Enfant, au jour de ton

---

1. Mgr Baunard, *Le collège chrétien*, tome II, page 512.

baptême, quand déjà l'eau sainte t'avait fait enfant de Dieu, le prêtre t'a placé sur mon autel ; il t'a voué à mon service. Plus tard, ta pieuse mère, prosternée devant mon autel, a renouvelé cette Consécration. Mais le prêtre et ta mère n'étaient et ne pouvaient être que les interprètes présumés de tes desseins, les mandataires de tes volontés. Il s'agit aujourd'hui, par un engagement personnel, de ratifier, de ta bouche, la donation anticipée, que d'autres ont faite de toi. Mon enfant, le veux-tu ? » — Au pied du trône, une voix pure et fraîche répond : « Je le veux, je me consacre à Marie. »

La Vierge reprend : « Mon enfant, quand, à l'aube de ta vie, par l'acte de ta mère, tu fus attaché à mon service, la raison étai encore endormie dans ton âme ; tu ne me connaissais pas, tu ne savais pas que je suis la Reine de toute pureté, que rien de souillé ne peut paraître à ma vue. Maintenant que ta raison s'est éveillée, maintenant que tu connais mes douces rigueurs, mes maternelles sévérités, mes suaves exigences ; maintenant que tu sais quelle pureté je requiers de mes serviteurs, veux-tu, en pleine connaissance de cause, veux-tu, en toute liberté, veux-tu t'attacher, te consacrer à moi ? Le veux-tu ? » — Une voix pure et ferme répond : « Je le veux ; en pleine connaissance de cause, en toute liberté, je me consacre à Marie. »

La Vierge dit encore : « A l'aube de ton existence, c'est dans le secret, dans l'intimité, dans l'ombre d'une chapelle solitaire, que ta mère, prosternée devant mon autel, m'a offert ton être et ta vie. Aujourd'hui la lumière succède à l'ombre ; mon autel resplendit de feux. Autour de toi, les prêtres de mon Fils sont là, témoins officiels de l'acte que tu vas faire ; tes parents sont là, prêtant une oreille attentive à la parole que tu vas prononcer ; au-dessus de toi, les Anges son là, scribes invisibles du Très-Haut, prêts à enregistrer la Consécration que j'attends de ton amour. Cette donation publique et solennelle, veux-tu me la faire ? Es-tu bien résolu ? Es-tu bien déterminé ? Pour toujours veux-tu te consacrer à moi ? » — Une voix pure et ferme répond : « A la face du ciel et de la terre, pour toujours je me consacre à Marie. »

Comprend-on l'influence salutaire que peut avoir sur une existence une pareille Consécration ? Le jeune homme qui, genoux en terre, brassard au bras, cierge en main, aura fait ce grand acte avec le sérieux qu'i comporte, en gardera toute sa vie un souvenir qui sera pour lui un gage de persévérance. Longtemps après il pourra redire ces belles strophes du poète :

. . . .
J'ai promis devant Dieu qui me voit et m'écoute,
De conserver mon cœur haut et fort, pur et fier ;
A la vie, à la mort, partout, quoi qu'il m'en coûte,
Je veux être et rester ce que j'étais hier ;

Je veux garder le Christ, sa grâce et sa doctrine ;
Et pour tenir ce vœu que lui-même inspira,
Mon brassard blanc, posé toujours sur ma poitrine,
Me dira ma parole et la garantira (1).
. . . .

Un autre gage de persévérance pour le jeune homme, c'est le port du *Scapulaire*.

Rappelons l'historique de cette dévotion. « Au XIII[e] siècle (2), les Carmes, persécutés par les Sarrasins, abandonnèrent presque tous le Mont-Carmel et les lieux voisins de la Palestine, et vinrent en Europe, où ils cherchèrent à s'établir. Ils rencontrèrent de nom-

1. Père Delaporte, *Récits et légendes*, première série, page 138. *Le brassard de la première Communion*.
2. Guillois, *Catéchisme*, tome IV, pages 670 et 671.

breux et puissants obstacles, et l'Ordre se voyait déjà presque sur le penchant de sa ruine. Alors saint Simon Stock, Carme anglais, général de l'Ordre, a recours à Marie, et la conjure de lui donner un signe sensible de sa protection, un privilège spécial, qui désormais serve de bouclier à tout le Carmel, contre ceux qui oseront l'attaquer. La Sainte Vierge lui apparaît et lui donne le Scapulaire comme une distinction de l'Ordre du Carmel et le gage de sa protection spéciale.

Voici en quels termes consolants le Saint rapporte lui-même cette fameuse apparition : « Mes très chers frères, béni soit Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui et ne méprise pas la prière de ses serviteurs ; bénie soit aussi la Très Sainte Vierge, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, se ressouvenant de ses anciennes miséricordes en faveur de son peuple, s'empresse de nous secourir au milieu des tribulations excessives qui nous environnent de toutes parts. Moi qui ne suis que cendre et poussière, lorsque je répandais mon âme en présence de Dieu, et priais en toute confiance la Très Sainte Vierge que, comme elle avait daigné honorer notre Ordre du titre spécial de Pères de la Bienheureuse Vierge Marie, elle voulût bien aussi se montrer notre Mère et notre Protectrice, par quelque signe sensible de sa bienveillance, qui nous servît de défense contre ceux qui nous persécutent... la Bienheureuse Vierge est apparue à moi, accompagnée d'une troupe céleste ; et, tenant en main un Scapulaire mystérieux, elle m'a dit : « Reçois, mon fils, ce Scapulaire de ton Ordre, désormais le signe de ma confrérie ; ce sera pour toi et tous les Carmes un excellent privilège ; et quiconque mourra dans ce saint habit ne souffrira jamais les flammes éternelles ; c'est le signe du salut, une sauvegarde dans les dangers, et le gage d'une alliance éternelle. »

Les auteurs les plus graves, et spécialement Benoît XIV, ajoutent une foi entière à cette vision. Les paroles de la Sainte Vierge, interprétées par l'autorité ecclésiastique, sont des plus rassurantes pour les cœurs chrétiens. En effet, d'après leur teneur, tous les fidèles qui s'enrôlent dans la confrérie du Scapulaire, outre les indulgences si nombreuses qu'ils peuvent gagner, jouissent de deux privilèges bien précieux : le premier est que, s'ils meurent avec le Scapulaire, ils seront préservés de l'enfer ; le second est que, s'ils meurent avec le Scapulaire, après avoir pendant leur vie accompli les conditions requises [1], Marie les délivrera du Purgatoire le premier samedi après leur mort.

Jeunes gens, ne manquez pas de recevoir le Scapulaire ; s'il vous réserve tant de faveurs pour l'outre-tombe, il vous vaudra bien des grâces encore, de ce côté-ci de la tombe. Bientôt le feu des passions va s'allumer dans vos membres. Portez fidèlement ce Scapulaire ; il vous aidera puissamment à maîtriser l'incendie.

Ecoutez ce fait historique [2] :

« Dans la nuit du 15 au 16 août 1827, un violent incendie se déclara dans la ville de Billom. Le feu avait pris dans le quartier central... les Boucheries. Les maisons étaient toutes construites en torchis... Un vent violent attisait la flamme et déjà emportait les tisons embrasés jusqu'à l'extrémité de la ville. Cependant les secours manquaient. Il n'y

1. I° Préservation de l'enfer.

Deux conditions sont indispensables pour jouir de ce privilège : 1° recevoir le Scapulaire d'un Prêtre autorisé à cet effet, et le porter, *surtout à l'heure de la mort ;* — 2° faire inscrire son nom au registre de la Confrérie du Carmel. *(Décrets du 27 avril 1887, et 17 juillet 1891.)*

II° Prompte délivrance du Purgatoire.

Pour avoir part à ce second privilège, il faut, 1° porter continuellement le Scapulaire ; — 2° garder la chasteté *selon son état ;* — 3° *si on sait lire*, réciter chaque jour le petit Office de la Sainte Vierge *(Nocturne du jour, Laudes et autres Heures)* selon le rit romain. Le Bréviaire et le petit Office récité par obligation en tiennent lieu. — Si *on ne sait pas lire*, observer les jeûnes prescrits par l'Eglise, et faire maigre tous les mercredis, vendredis et samedis, excepté à la fête de Noël, si elle tombe un de ces jours *(Bulles de Jean XXII et d'Alexandre V).* — Ces deux conditions du n° 3 peuvent être, pour un motif légitime, commuées en d'autres œuvres pies par un Prêtre *à ce spécialement autorisé.*

2. P. de Chazournes, *Vie du Père Barrelle*, tome Ier, pages 191 et 192.

avait pas de pompes à incendie ; la petite rivière était presque à sec, et les maisons, à peine séparées par d'étroites ruelles, se rapprochaient par le haut... Le quartier tout entier allait être la proie des flammes. Au son du tocsin, le Père Barrelle accourt, entraînant sur ses pas quelques élèves du collège... Il voit le danger et comprend d'un coup d'œil l'impuissance des efforts humains. Il demande une échelle, s'élance sur le toit de la maison embrasée ; et, tirant de sa poitrine le Scapulaire de Marie, il le jette dans la flamme d'un air assuré ; puis, d'une voix puissante dominant les bruits de la foule, et de la main commandant le silence : « Ne craignez rien, mes amis... l'incendie n'ira pas plus loin ! »

Jeunes gens, vous le savez d'expérience, il est d'autres sinistres que ceux qui dévorent les maisons de nos cités. A seize ans, à dix-huit ans, on sent parfois dans son être quelque chose de consumant. Du cœur en feu on dirait qu'il jaillit des tourbillons de flammes. Pauvres incendiés, sur votre poitrine brûlante, portez, portez fidèlement le Scapulaire. Il apaisera les ardeurs coupables, il éteindra les flammes criminelles, il éteindra l'incendie destructeur.

Dans les sinistres de la vie, il est une autre sauvegarde encore pour le jeune chrétien, sauvegarde de sa foi et de sa vertu ; c'est son admission dans *la Congrégation de la Sainte Vierge*. Ecoutez l'écrivain [1], tout dévoué à Marie, que nous avons déjà si souvent cité :

« Peu d'institutions, dans le sein pourtant si fécond de l'Eglise catholique, ont recueilli d'aussi beaux éloges que les congrégations de la Très Sainte Vierge. Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII et Grégoire XV s'étaient plu à les encourager ; Benoît XIV mit le comble aux munificences spirituelles de ses prédécesseurs dans sa fameuse Bulle d'or, *Gloriosæ Dominæ :*

« Après avoir rappelé, en termes magnifiques, la pensée de saint Ignace dans la création de sa phalange religieuse, il ajoute : « Par une pensée pleine de sagesse, déjà réalisée en mille lieux, entre toutes les saintes industries de leur Institut, les Jésuites ont pris à cœur d'enrôler la jeunesse chrétienne dans d pieuses confréries ou congrégations de la Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, et lui persuadant de se consacrer à l'honneur et au service de celle que l'Esprit-Saint appelle la Mère du bel amour, de la crainte de Dieu et de la vraie science, ils l'aident à s'élever vers les sommets de la perfection chrétienne et la conduisent au port de l'éternel salut. On ne saurait croire quelle salutaire influence ces associations ont exercée sur tous les rangs de la société.

« Les uns, marchant dès leurs plus tendres années dans la voie de l'innocence et de la piété, sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie, ont conservé jusqu'à la fin une conduite irréprochable et mérité de couronner leur vie exemplaire par la persévérance finale.

« D'autres, s'arrachant aux séductions des vices qui les enchaînaient misérablement, et de la voie d'iniquité où ils s'étaient engagés, ramenés au droit chemin par le secours de la très clémente Mère de Dieu, entreprirent dans la suite une vie de tempérance, de justice et de piété.

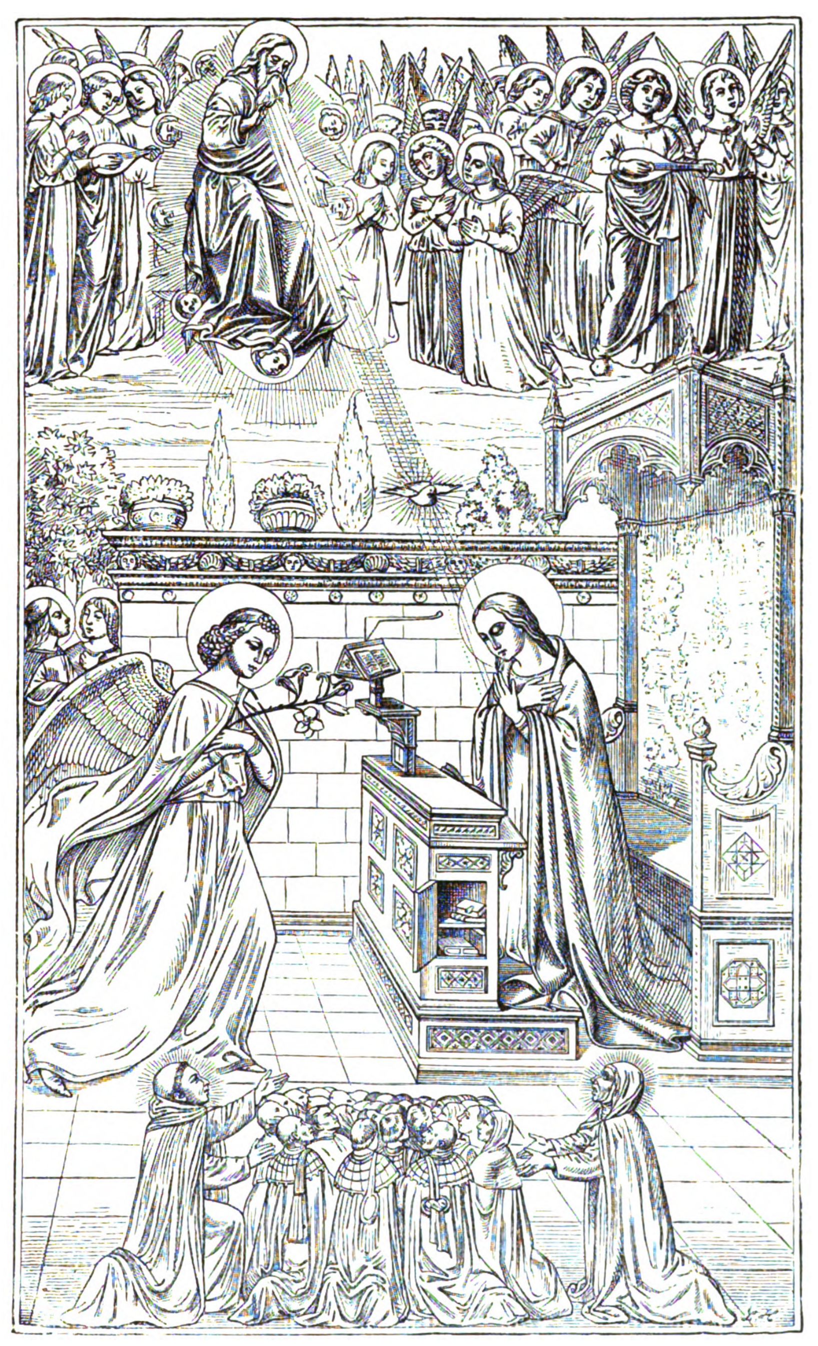
« Plusieurs enfin, grâce à la tendre dévotion qu'ils avaient conçue de bonne heure envers la Mère de Dieu, gravissant les plus hauts degrés de la divine charité, et abandonnant d'un cœur généreux les faux biens et les plaisirs périssables de ce monde, sont allés chercher dans la vie religieuse un état plus saint et moins exposé ; et, cloués pour ainsi dire à la croix avec Jésus-Christ par les vœux de religion, se sont adonnés tout entiers au travail de leur perfection propre et à l'œuvre du salut des âmes.

---

1. Drive, dans son ouvrage : *Marie et la Compagnie de Jésus*. Uclès, 1895, page 272 et suivantes.



« Nous-même, qui, dans notre jeunesse, avons été membre de la congrégation de l'Assomption, établie dans la maison professe des Jésuites à Rome, nous aimons à nous



L'ANNONCIATION. — Fête patronale des Congréganistes de la Sainte Vierge.
Tableau de Nicolo de Foligno.

rappeler que nous prenions part aux pieux exercices de la congrégation pour le grand bien et la consolation spirituelle de notre âme. Aussi regardons-nous comme un devoir de notre

charge pastorale de prendre sous notre protection apostolique et d'entourer de nos faveurs ces sortes de pépinières où croissent de solides vertus, et qui servent si puissamment à la formation de la jeunesse chrétienne et au salut des âmes. »

« Récemment Sa Sainteté le pape Léon XIII, jadis congréganiste au Collège romain, aussi bien que son prédécesseur de grande et sainte mémoire, témoignait hautement sa bienveillance pour les congrégations.

« Entre toutes les associations fécondes en fruits de salut, dit-il, qui ont été établies dans le monde entier en l'honneur de la Vierge Marie, Mère de Dieu, celle qui occupe sans contredit le premier rang est la Congrégation dite *Prima primaria*... Cette Congrégation, remarquable de tout temps par le nombre des associés, prit un tel développement qu'elle ne tarda pas à s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, en sorte que, de nos jours encore, elle compte ses affiliations dans tous les pays, même dans les contrées les plus distantes par l'étendue des continents et des mers. »

En 1904 Pie X donna aux Congrégations de la Sainte Vierge les plus puissants encouragements. Le 6 septembre de cette même année, des représentants de toutes les Congrégations de l'Italie s'étaient rendus à Rome pour fêter le cinquantième anniversaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Sa Sainteté leur adressa une allocution que nous voulons reproduire. Puisse-t-elle, en France comme en Italie, ranger une phalange de jeunes gens d'élite sous l'étendard de Marie !



SA SAINTETÉ LÉON XIII,
jadis Congréganiste au Collège Romain.

« Parmi les mérites de la vénérable Compagnie de Jésus... dit le saint et vaillant Pontife, je ne crois pas qu'il faille placer en dernier lieu la fondation des Congrégations de la Sainte Vierge : nées depuis environ trois siècles et demi parmi les jeunes gens du Collège romain, elles comptent aujourd'hui 26,494 associations de congréganistes, avec des milliers de membres, lesquels, unis dans un seul esprit, — l'esprit de la charité de Jésus-Christ, — n'ont pas d'autre fin que de se sanctifier eux-mêmes par l'observation des lois divines. Les moyens ? Les moyens les plus faciles, les plus à la portée de tous : la sanctification toute spéciale des fêtes, la charité réciproque entre les frères, surtout à l'égard des frères malades.

« La sanctification des fêtes : par la prière à la Vierge, sous le patronage de laquelle les Congrégations sont nées, par l'assistance à la messe, par la mise en pratique des instructions données dans les réunions de l'association ; en s'approchant le plus souvent possible des sacrements, en profitant des saintes Indulgences que les Souverains Pontifes ont accordées à la Congrégation primaire et à toutes les autres qui s'y sont agrégées. Moyens qui sont à la portée de tous, moyens qui sont faciles à tous, qui pour les chrétiens sont vraiment obligatoires et par lesquels on peut dire que toutes les lois sont observées. Qui sanctifie bien les fêtes, entend la parole de Dieu, et la met en pratique : grâce à elle, on se garde du mal et on s'avance dans le chemin du bien.

« Les fruits d'ailleurs sont évidents, la parole de l'Esprit-Saint affirmant que *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea*. Et nous-même, nous en fûmes témoin tant de fois, nous qui avons assisté à ces Congrégations de la Sainte Vierge, et

qui avons admiré à Mantoue et à Venise, avec des enfants et des jeunes gens, des adultes, des hommes dans la force de l'âge de plus de trente, quarante, quelques-uns de cinquante, soixante ans. Ils étaient agrégés dès leur jeunesse aux Congrégations de la Sainte Vierge; toute leur vie, ils en avaient rempli fidèlement les obligations, et ils étaient heureux de l'avoir fait ; c'étaient des pères de familles, de fervents chrétiens, exemples de la cité, modèles de la famille, et, d'une façon spéciale, des jeunes gens, lesquels ont sans doute besoin des paroles, mais sur lesquels l'exemple est plus efficace que la parole. *Longum iter per præcepta, breve per exempla.*

« A la vue de ces hommes mûrs, avocats distingués, médecins expérimentés, personnes fortunées, exemplaires, qui s'empressaient pour écouter la parole du Seigneur, chantaient les louanges de la Vierge, s'approchaient des sacrements, les jeunes gens se sentaient,



Le 6 septembre 1904, SA SAINTETÉ PIE X exhorte la jeunesse à s'enrôler dans les Congrégations de la Sainte Vierge.

eux aussi, tenus à suivre ces exemples et à tirer profit de la leçon qu'ils recevaient. De plus, les jeunes gens aspirent, dans la générosité de leur cœur, à faire de grandes choses, et ils ne réfléchissent pas toujours si leurs forces y suffisent ; là où ils ont pour compagnons les anciens dans les Congrégations, les jeunes gens possèdent, comme l'Ecriture les appelle, *les hommes de l'expérience ;* par suite, s'enrichissant de leurs observations, ils imitent leur ardeur, et ils entreprennent seulement les travaux qu'ils sont capables de mener à bonne fin ; de la sorte ils ne mériteront pas le reproche de l'Evangile, que *hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare*, et ils imiteront l'exemple proposé dans la parabole du roi, qui, voulant faire la guerre contre un autre prince, examine avant de risquer l'aventure, s'il peut, avec dix mille hommes, combattre contre l'autre qui en a déjà vingt mille ; s'il constate que, nonobstant tous les préparatifs, ces courageux dix mille

courraient le péril de la défaite, il envoie tout de suite des ambassadeurs pour faire la paix.

« Ainsi les jeunes gens, avant d'entreprendre quelque travail, amis comme ils le sont de la nouveauté, exposés aussi à prendre la moindre lueur pour une nouvelle étoile, les jeunes gens ont besoin de la sagesse des vieillards qui leur fournira l'expérience ; or, cet avantage, ils l'obtiennent en fréquentant les Congrégations de la Sainte Vierge. Je me réjouis par suite avec vous tous, tant que vous êtes, enfants, jeunes gens, ouvriers, étudiants, hommes mûrs, qui faites partie des Congrégations de la Sainte Vierge ; car il me semble voir en vous l'élite des vrais chrétiens : fervents, disposés à n'importe quel sacrifice moyennant la protection de la Vierge, et sous l'auspice de la divine Toute-Puissance; et je vous redis la recommandation de l'Apôtre : *Vigilate, state in fide... et confortamini :* Veillez, soyez fermes dans la foi, et ayez confiance. »



SAINT LOUIS DE GONZAGUE, Congréganiste de la Sainte Vierge.

Jeunes gens, pénétrez-vous de ces paroles si graves du Pontife que Dieu a placé si providentiellement à la tête de son Eglise. Enrôlez-vous nombreux dans cette phalange Mariale, où il est si facile de combattre les combats du Seigneur. Hésitez-vous à le faire ? Jetez les yeux sur la liste d'or des *Saints* et des *Bienheureux* qui ont puisé dans les pratiques de la Congrégation le principe ou l'accroissement de leur sainteté :

« L'illustre archevêque de Milan, saint Charles Borromée, saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori, évêques et docteurs ; saint Stanislas, saint Louis de Gonzague et saint Berchmans, aimables patrons de la jeunesse ; saint Camille de Lellis, le héros de la charité envers les infirmes : saint François Solano, de la famille franciscaine, intrépide missionnaire au Pérou ; saint François de Hiéronymo, qui de ses congréganistes sut faire de puissants coopérateurs à ses œuvres d'apostolat ; avec eux, il parcourait souvent les rues de Naples, et, soutenu de leurs prières et de leurs chants, il prêchait, convertissait les plus obstinés pécheurs ; saint Léonard de Port-Maurice, que la Reine des apôtres dota merveilleusement d'une éloquence sans rivale, d'une santé à l'épreuve des plus dures fatigues, et d'une portée de voix incomparable: des auditoires de quinze à vingt mille

personnes l'entendaient commodément. Ce célèbre fils de saint François disait humblement que, s'il avait fait quelque bien et surtout évité le mal dans sa jeunesse, il le devait à la grâce d'avoir fait partie de la Congrégation du Père Gravita à Rome ; saint Jean-Baptiste de Rossi, le *Vincent de Paul* de la Ville éternelle, d'abord membre de la *Prima primaria*, puis l'âme de l'Oratoire de Caravita ; saint Fidèle de Sigmaringen, congréganiste de Fribourg en Brisgau, assassiné par les hérétiques en haine de la foi; saint Pierre Claver, auquel près de trois cent mille nègres durent la grâce du saint baptême ; et son maître dans la vie spirituelle, saint Alphonse Rodriguez, le grand serviteur de la Vierge Immaculée.

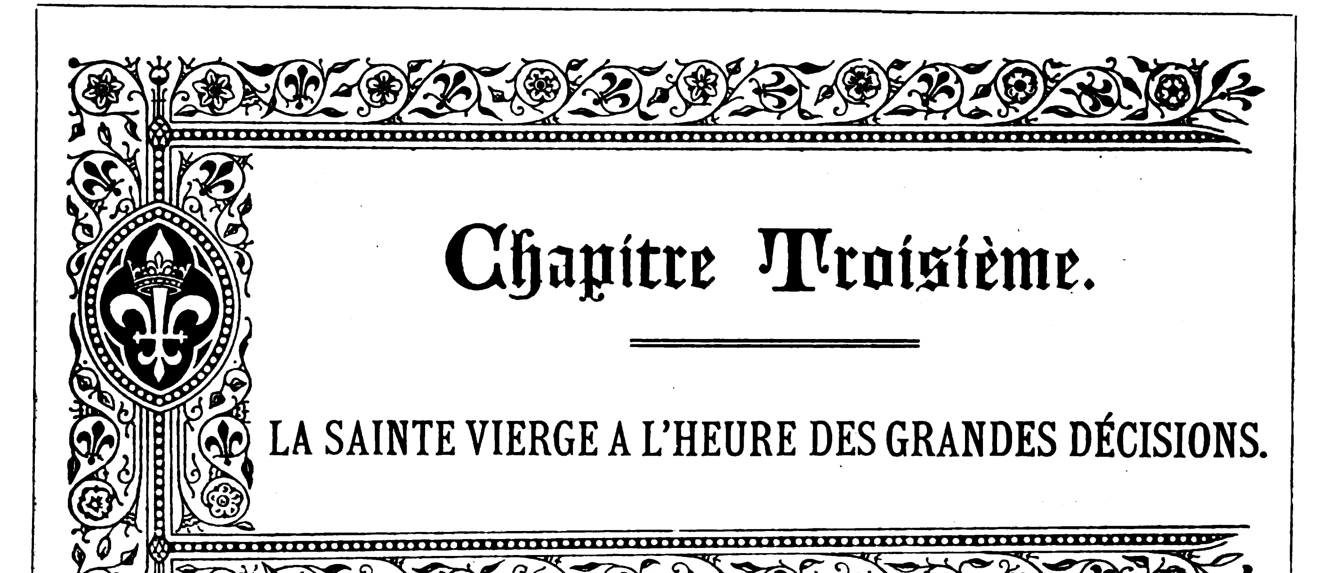
« Elle est longue aussi la liste des Bienheureux qui firent partie des Congrégations. On y lit les noms de Jean de Britto, qui scella sa foi de son sang au Maduré, d'André Bobola, le *ravisseur des âmes*, dont le martyre est un des plus héroïques dont il soit fait mention dans les annales de l'Eglise ; de Pierre Fourrier, fondateur de la Congrégation des religieuses de Notre-Dame ; de Charles Spinola et de Camille Costanzo, victimes de l'idolâtrie japonaise ; d'Edmond Campion, inébranlable champion de la suprématie pontificale ; de Grignon de Montfort, fondateur des missionnaires du Saint-Esprit et des Filles de la Sagesse ; d'Antoine Baldinucci et de Bernardin Réalino que Sa Sainteté Léon XIII éleva sur les autels [1]. »

Puisque la Congrégation de la Sainte Vierge est une pépinière de Saints, jeunes gens qui lisez ces lignes, sans retard enrôlez-vous dans ses rangs, agenouillez-vous devant l'image de Marie et dites-lui du cœur et des lèvres : *Je vous choisis aujourd'hui pour ma Souveraine, ma Patronne et mon Avocate. Je prends la ferme résolution de ne jamais rien dire ou faire contre vous, et de ne permettre jamais que par mes inférieurs il soit fait quelque chose contre votre honneur. Je vous supplie donc de me recevoir pour votre perpétuel serviteur. Assistez-moi en toutes mes actions, et ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort.*

Dès le Xe siècle, la Sainte Vierge était honorée, à Bar-le-Duc, sous le vocable de Notre-Dame du Guet. Sa statue était placée dans une niche, aux portes de la ville. Les habitants la regardaient comme la meilleure sauvegarde de leur cité. Marie ne démentit pas leur confiance. En 1130, la ville fut assiégée ; elle allait tomber aux mains de l'ennemi, quand, de la niche où se trouvait la statue, une voix s'échappe et crie au guet : « Garde à vous, la ville est menacée ! » Un soldat ennemi, furieux, prend une pierre et la jette à la statue, en disant : « Prends garde à toi ! » Il tombe raide mort. Frappés de terreur, les assaillants s'enfuient en criant : « Dieu vous garde [2] ! »

Jeunes gens, à tout âge de la vie, mais jamais plus qu'à votre âge, le démon fait le siège des âmes. C'est saint Pierre qui nous le dit dans sa première épître [3] : *Diabolus... circuit...* ; et cet ennemi a la fureur d'un lion rugissant, *tanquam leo rugiens*. Voulez-vous repousser ses assauts ? Demandez à Marie d'être pour vous aussi *Notre-Dame du Guet*. Confiez à sa vigilance cette cité invisible qu'est votre âme. Elle en gardera les abords, en repoussera le tentateur, vous donnera l'éveil dans les passes difficiles et l'ennemi découragé s'enfuira, en criant : *Marie veille et Dieu le garde !*

1. Drive, *op. cit.*, pages 320 à 323.
2. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome II, page 317.
3. Deuxième épître de saint Pierre, v, 8.



Chapitre Troisième.

LA SAINTE VIERGE A L'HEURE DES GRANDES DÉCISIONS.

JEUNES gens et jeunes filles sont « arrivés à cette époque de la vie qui est tout à la fois un terme et un point de départ.

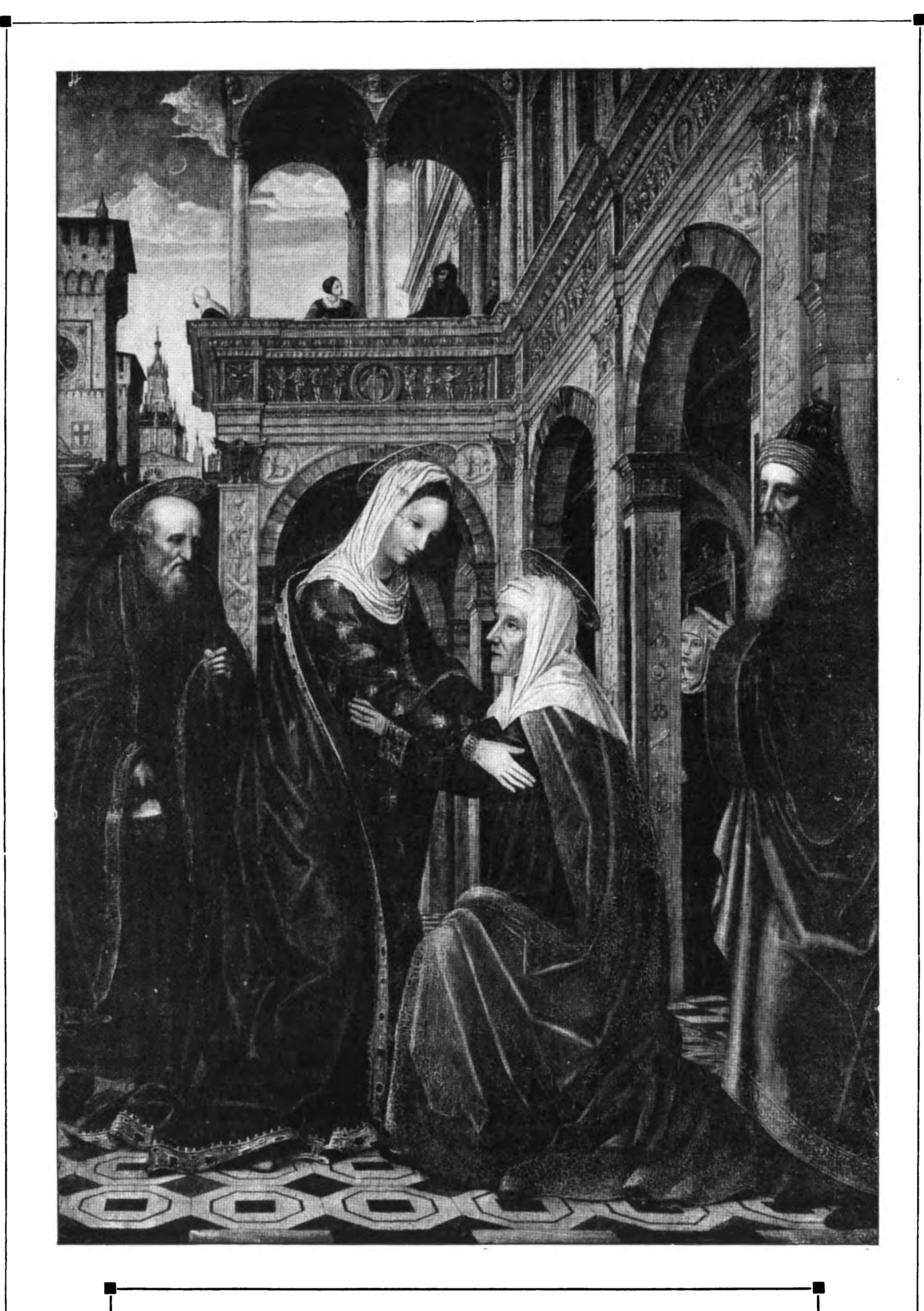
« Terme de l'enfance et de l'adolescence dont ils ont conservé l'insouciante gaieté ; point de départ de l'âge viril dont les préoccupations commencent à se faire sentir, et d'une liberté mensongère qui cache une sujétion plus pénible et plus absolue. Terme de cette heureuse condition, où la responsabilité de nos actes ne nous est pas encore infligée ; point de départ de cette existence où, aux yeux de Dieu, aux yeux des hommes et aux nôtres, nous sommes responsables non seulement de nous-mêmes, mais encore des autres. L'occurrence de ces deux vies, de ce passé et de cet avenir à teintes si opposées ; l'obligation qui s'impose de faire choix d'une carrière, font de ce moment, un moment plein d'angoisses pour l'âme capable de comprendre, et plein de riants projets pour celle qui n'a pas appris à réfléchir. Ah! qu'une main amie est nécessaire alors, soit pour soutenir, quand la réalité du présent et le vague de l'avenir épouvantent, soit pour arrêter les imprudents prêts à s'engager, sans réflexion, dans ce sentier inconnu qu'on appelle la vocation (1). »

Que chaque homme ait ici-bas une vocation, c'est une vérité de foi aussi bien que de bon sens.

« De toute éternité (2), Dieu a marqué à chacun des êtres sortis de ses mains une place déterminée ; et c'est de la docilité avec laquelle tous répondent à la fin pour laquelle ils sont créés, que dépend l'harmonie du monde. Ainsi, le soleil et les milliers de globes, qui brillent à la voûte azurée du ciel, ne marchent pas à l'aventure dans les vastes champs de l'espace ; leur orbite est tracée : ils ne s'en écartent jamais. L'oiseau qui chante, l'abeille qui bourdonne, l'insecte qui rampe, la fourmi qui butine, chaque créature de Dieu est à son poste dans le plan divin. S'il en était autrement, un affreux désordre ramènerait bientôt le monde au chaos primitif.

« Mais Dieu n'est pas seulement le père et le maître du monde matériel et irraisonnable, il l'est aussi du monde des intelligences. Il veut voir régner, au milieu de ses créatures intelligentes, le même ordre qui règne parmi les autres êtres. Il a donc dû

1. Ces lignes sont tirées de l'excellent livre de M. l'abbé Larfeuil, *La jeune fille à l'école de Marie*. Roger et Chernovitz, éditeurs, 1881. Nous allons lui faire plusieurs autres emprunts.
2. *Op. cit.*, pages 322 et 323.



LA RENCONTRE DE LA SAINTE VIERGE AVEC SAINTE ÉLISABETH.
(A. Fossano, Lodi (Lombardie), église de l'Incoronata, photographie Alinari.)



UN VŒU A LA MADONE, tableau de M. Serendat de Belzim. — Phot. Braun, Clément et Cie, à Paris.

assigner à chacun de nous la place que chacun de nous doit occuper, pour contribuer à l'harmonie de la société humaine.

« Penser autrement, c'est supposer que Dieu abandonne le monde au hasard et — ce qui serait pire peut-être — aux caprices de chacun ; c'est contredire l'Ecriture Sainte qui atteste l'intervention divine dans le choix des vocations. David s'écrie : *Mes destinées, ô mon Dieu, sont entre vos mains*. Saint Paul veut que chacun considère à quel état Dieu l'appelle, car, dit-il, *chacun a reçu de Dieu un don particulier*. Nous décider nous-mêmes dans le choix d'un état de vie, c'est donc nous exposer à tromper la fin pour laquelle Dieu nous a créés, c'est afficher une prétention aussi déraisonnable, que serait criminelle celle de vouloir nous affranchir de la dépendance, où nous place le bienfait de la vie elle-même.

« Ce qu'il y a de plus essentiel dans le choix d'un état de vie, dit Bourdaloue, est de n'y entrer jamais sans vocation, c'est-à-dire sans y être appelé de Dieu. Car il ne nous appartient pas de disposer de nous-mêmes, pour choisir, selon notre gré, l'état qui nous plaira. Etant à Dieu comme nous y sommes, c'est à lui de nous placer selon les vues et les desseins de sa Providence [1]. »

Se fixer dans un état, par caprice, par fantaisie, sans chercher le dessein de la Providence sur nous, c'est donc nous rendre coupables envers Dieu. C'est encore nous rendre coupables envers nous-mêmes, car par là, « nous rendons notre salut impossible. Tous les états ont leurs dangers comme ils ont leurs peines ; et pour que nous puissions échapper aux uns et supporter les autres, il nous faut ce qu'on appelle vulgairement, mais très sensément, des grâces d'état ; c'est-à-dire des grâces proportionnées aux devoirs que nous aurons à remplir, aux obstacles qu'il nous faudra surmonter, aux vertus que nous devrons pratiquer : des grâces de retraite, pour ceux que Dieu appelle à la solitude ; des grâces de célibat, pour ceux que Dieu appelle à la virginité ; des grâces de vie commune, pour ceux qu'il destine à la vie religieuse ou au ministère des autels. Ces grâces diverses, elles sont dans le sein de Dieu comme dans leur source, et Dieu ne demande qu'à les répandre sur nous.

« Mais si, trompant les desseins de sa Providence, nous nous ingérons nous-mêmes dans un état auquel Dieu ne nous destine pas, tous nos droits à la grâce sont perdus. Nous avons choisi un poste de nous-mêmes ; c'est à nous de nous y soutenir. Ainsi, Dieu appelait cette jeune personne à grossir le nombre des Vierges qui forment la cour de l'Agneau. Elle a voulu, contre son ordre, s'engager dans le mariage ; cet état sera pour elle une source de fautes et de chagrins. Il destinait cette autre au rôle d'épouse et de mère de famille. Elle s'est jetée, à la légère, dans le cloître : la vie religieuse sera au-dessus de ses forces ; elle eût pu faire une excellente chrétienne, elle ne sera qu'une pauvre religieuse.

« Imprimons-nous donc bien dans l'esprit cette maxime, dit Bourdaloue, qu'il n'y a rien dont le salut dépende davantage, que de bien choisir l'état où l'on doit vivre ; car il est certain que presque tous les péchés de hommes viennent des engagements de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans l'enfer, qui seraient maintenant des Saints, s'ils avaient embrassé, par exemple, l'état religieux ! Et combien y a-t-il de Saints dans le ciel, qui seraient éternellement réprouvés, s'ils avaient vécu dans le monde ! Voilà ce qui s'appelle le secret de la prédestination, lequel roule principalement sur le choix de l'état [2]. »

Le choix d'un état de vie est donc de la plus grande importance. De ce choix dépend notre bonheur sur la terre, et surtout notre bonheur dans le ciel.

1. Abbé Larfeuil, *La jeune fille à l'école de Marie*, page 324.
2. *Op. cit.*, pages 325 et 326.

Que faire dès lors pour connaître sa vocation? Réfléchir sérieusement, mais surtout prier. — Priez Dieu, et dites-lui souvent, comme jadis le jeune Samuel : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. »

Priez Marie. Elle est la *Vierge très prudente :* elle vous aidera à mettre toute la prudence voulue dans ce choix si grave, dont votre salut peut dépendre. Elle est l'*Etoile de la mer :* elle vous aidera à orienter votre barque vers les rivages éternels ; si vous l'en priez, elle-même prendra en main le gouvernail.

« Allez donc au pied des autels de la Vierge bénigne ; entretenez-la cœur à cœur, suppliez-la, au nom de sa parfaite fidélité à la volonté de Dieu, de laisser rayonner sur votre âme les lumières de la grâce, afin de comprendre les desseins de la Providence sur votre avenir [1]. »

N'est-ce pas la Vierge Marie qui a éclairé, dans la grave question de leur vocation, ces jeunes hommes exemplaires qui s'appellent Louis de Gonzague, Stanislas de Kostka et Jean Berchmans? N'est-ce pas elle qui orienta vers Dieu la vie de François Hernandez, le jeune pâtre des montagnes de Murcie? « Un jour que, menant paître les troupeaux, il pensait, avec l'amour des cœurs purs, à la grandeur et à la bonté de Dieu, il vit soudain la Reine du ciel : « François, lui dit-elle, laisse désormais ton troupeau. Va-t'en à Murcie, tu y trouveras des prêtres qui mènent une vie nouvelle ; fais ce qu'ils te diront ; de là dépend ton salut [2]. » L'enfant obéit ; et dans son nouvel état il trouva bonheur de cœur et perfection de vie.

N'est-ce pas elle encore qui, arrachant Benoît Goës au tumulte des armes, l'enrôla dans la milice toute pacifique de la vie religieuse? « Il avait suivi jusqu'à vingt ans la carrière militaire, fort peu soucieux du salut de son âme. Mais une grâce victorieuse l'attendait dans un village du royaume de Travancore. Venant à passer devant une image de Notre-Dame, il fut saisi tout à coup d'un extrême regret de la licence de sa vie passée. Il se mit aussitôt à conjurer la Mère des pécheurs d'intercéder en sa faveur auprès du divin Enfant qu'elle portait dans ses bras. A l'instant même il vit l'Enfant Jésus verser un torrent de larmes, merveille dont furent témoins les compagnons de Benoît. Ce spectacle pénétra le jeune soldat d'une si vive contrition, qu'il commença le jour même une confession générale [3]. » Se dépouillant de ses armes, il entra dans la Compagnie de Jésus.

Marie est la *Reine des Vierges*. Elle se plaît donc à inspirer aux âmes d'élite l'amour et la pratique de la virginité. Mais elle est aussi la *Mère admirable*. Elle a fondé à Nazareth une famille qui fut le modèle des familles saintes, un foyer qui fut le type des foyers chrétiens. Aussi, par les paroles secrètes qu'elle murmure, à l'heure de la prière, à l'oreille du jeune homme ou de la jeune fille, nous la voyons bien souvent contribuer à la création d'un foyer véritablement chrétien, à la fondation d'une famille selon le cœur de Dieu.

Jeunes hommes, jeunes filles, vous à qui Dieu aura confié l'honneur d'imiter et de seconder ici-bas sa paternité divine et son éternelle fécondité, mettez sous la protection de Marie vos premières promesses et vos premiers serments ; faites-vous un devoir et une fête d'aller dans la chapelle de la Vierge passer à votre doigt l'anneau des fiançailles [4].

1. *Op cit.*, pages 329 et 330.
2. *Marie et la Compagnie de Jésus*, pages 96 et 97.
3. *Ibidem*, page 98.
4. En beaucoup d'églises, les fiançailles se célèbrent dans la chapelle de la Vierge. (Saucceret, *Le culte catholique de Marie*, tome Ier, page 407.)

Et quand le nœud indissoluble du mariage aura uni vos deux existences, c'est à la Vierge-Mère que vous demanderez l'héritier, qui, dans votre demeure, reproduira un jour vos vertus et perpétuera dans le monde votre amour de Dieu.

Ainsi fit jadis Blanche de Castille. C'est à ses prières à Marie qu'elle dut la naissance du héros chrétien qui a nom saint Louis. Ainsi fit encore Anne d'Autriche. C'est à Notre-Dame de Liesse, après de riches offrandes et de ferventes supplications, qu'elle dut la naissance du grand roi qui s'appelle Louis XIV [1].

Pour vous aussi, jeunes mariés, Marie aura été le principe de toutes joies : elle vous aura inspiré la pensée d'un mariage chrétien ; elle vous aura fait trouver une compagne sérieuse, un époux chrétien ; elle aura présidé à vos premières promesses ; elle aura été témoin de vos engagements définitifs ; et exauçant les vœux secrets de votre cœur, elle aura mis à votre foyer, comme jadis au foyer d'Anne et d'Elcana, un aimable Samuel.

Jeunes gens, appelés à la vie du mariage, voilà, — vous pouvez l'espérer, — ce que fera pour vous la Mère admirable, si vous vous confiez pleinement en elle.

Mais que ne fera pas pour vous la Vierge des vierges, âmes d'élite que Dieu appelle à une vie plus parfaite ; fleurs ravissantes, lis embaumés, roses empourprées, qui répandrez sur la terre la bonne odeur du Christ, qui ferez dans les années éternelles la joie et l'ornement du ciel !

C'est de vous que parlait le grand Montalembert, quand il écrivait ces lignes ravissantes :

« Chaque jour [2], parmi nous, des filles de grande maison et de grand cœur se donnent, dès le matin de la vie, à un Époux immortel.

« C'est la fleur du genre humain, fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie...

« Vierge adolescente, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, qui se détourne de tous les parfums de la vie, pour ne plus respirer et regarder que vers le ciel ! »

Mais ils sont doux, forts, enivrants parfois, *tous ces parfums de la vie*... Jeune fille choisie de Dieu, qui vous donnera la force de vous en détourner? Qui ? *La Reine des vierges*.

Un foyer charmant, un époux aimant, un berceau souriant, quelles joies pures ! quelles délices ineffables ! quel paradis sur terre ! Jeune fille appelée à garder la virginité, qui vous donnera l'énergie de détourner vos yeux de tout cela, de ne regarder que vers le ciel ? Qui? *La Reine des vierges*.

Reine des vierges ! « Marie [3] a mérité ce titre glorieux, parce que, la première, elle a levé l'étendard de la virginité dans le monde. Jusqu'au jour où, bien jeune encore, elle se consacra à Dieu par le vœu de chasteté, la virginité était un opprobre ; et la gloire de la femme était de donner des enfants nombreux à la patrie. Depuis la Présentation de Marie au temple, la gloire de la femme n'est plus d'être belle, d'être riche, d'être entourée d'une nombreuse famille, mais de rester vierge. Tous les cœurs ne comprennent pas cette gloire, et tous n'ont pas la force de s'élever à cette hauteur ; mais il n'en est pas

1. Un tableau qu'on voit encore dans l'église de Notre-Dame de Liesse, la représente demandant, avec le roi son époux, un héritier du trône.
2. *Les Moines d'Occident*, tome V, page 378.
3. L'abbé Larfeuil, *La jeune fille à l'école de Marie*, page 338.

moins vrai que, depuis Marie, la chasteté est un honneur ; et, comme le chantait David, une foule de vierges ont voulu, à son exemple, devenir les épouses du grand Roi. *Adducentur Regi virgines post eam* (1). »

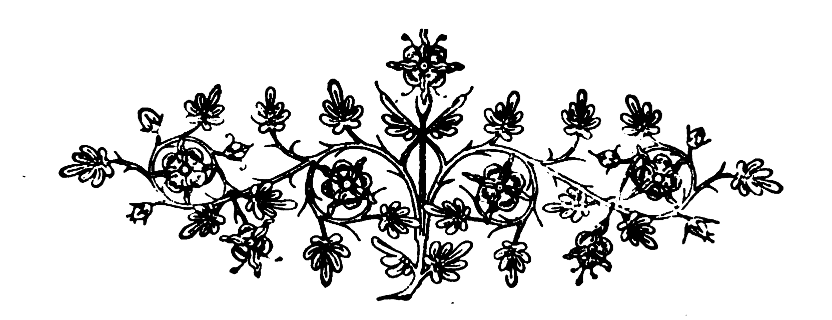
Vous donc qui, vous élevant au-dessus d'alliances terrestres, voulez être l'épouse du grand Roi, quand sera venue l'heure d'accomplir votre sacrifice, l'heure de dire adieu à tout ce qui vous est cher sur la terre, rendez-vous à la chapelle de Marie, prosternez-vous au pied de son autel, priez longuement. Dans cette muette prière, vous verrez repasser devant vous toutes les gloires de la virginité, Jésus vierge, Joseph vierge, Jean l'Evangéliste vierge..., et les Vierges du ciel faisant à l'Agneau une escorte d'honneur, et chantant, durant toute l'éternité, un cantique que les vierges seules pourront chanter... Vous verrez tout cela au pied de l'autel de Marie ; et, ravie par un amour que ne connaissent point les fiancés de la terre, vous irez vous jeter dans les bras de Jésus votre Epoux.

Ainsi fit jadis la fille de Montalembert : Un matin, nous raconte l'illustre orateur dans une page pleine de lyrisme, un matin elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère : « Adieu, tout est fini. Je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout ; je ne serai jamais ni épouse ni mère... je ne suis plus qu'à Dieu. » Rien ne la retient. La voilà déjà parée pour le sacrifice, étincelante et charmante, avec un sourire angélique, avec une ardeur sereine, rayonnante de grâce et de fraîcheur, le vrai chef-d'œuvre de la création!

« Fière de sa riante et dernière parure, vaillante et radieuse, elle marche à l'autel, ou plutôt elle y court, elle y vole, comme un soldat à l'assaut, contenant à peine la passion qui la dévore, pour y courber la tête sous ce voile, qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera la couronne de son éternité ! »

---

1. Psaume XLIV, 15.





Chapitre Quatrième.

MARIE AU FOYER DOMESTIQUE.

Sous le regard de Marie, l'aimable vierge, le vaillant chrétien ont donc uni leurs deux existences. Ils sont pleinement heureux dans leur vie nouvelle, car ils ont les mêmes convictions surnaturelles, les mêmes croyances éternelles ; et dès lors le mariage, pour eux, n'est pas, comme pour tant d'autres, une union purement extérieure, une juxtaposition superficielle ; il est avant tout la fusion des âmes.

Fidèles tous deux aux saines inspirations de la nature, fidèles tous deux aux préceptes formels de l'Eglise, les jeunes époux ont en horreur les principes abominables de certains économistes modernes, principes dont la conséquence néfaste est la destruction de la famille ; en horreur les lâches calculs, les fraudes honteuses de l'égoïsme ; en horreur l'affreuse théorie des berceaux vides et des foyers déserts.

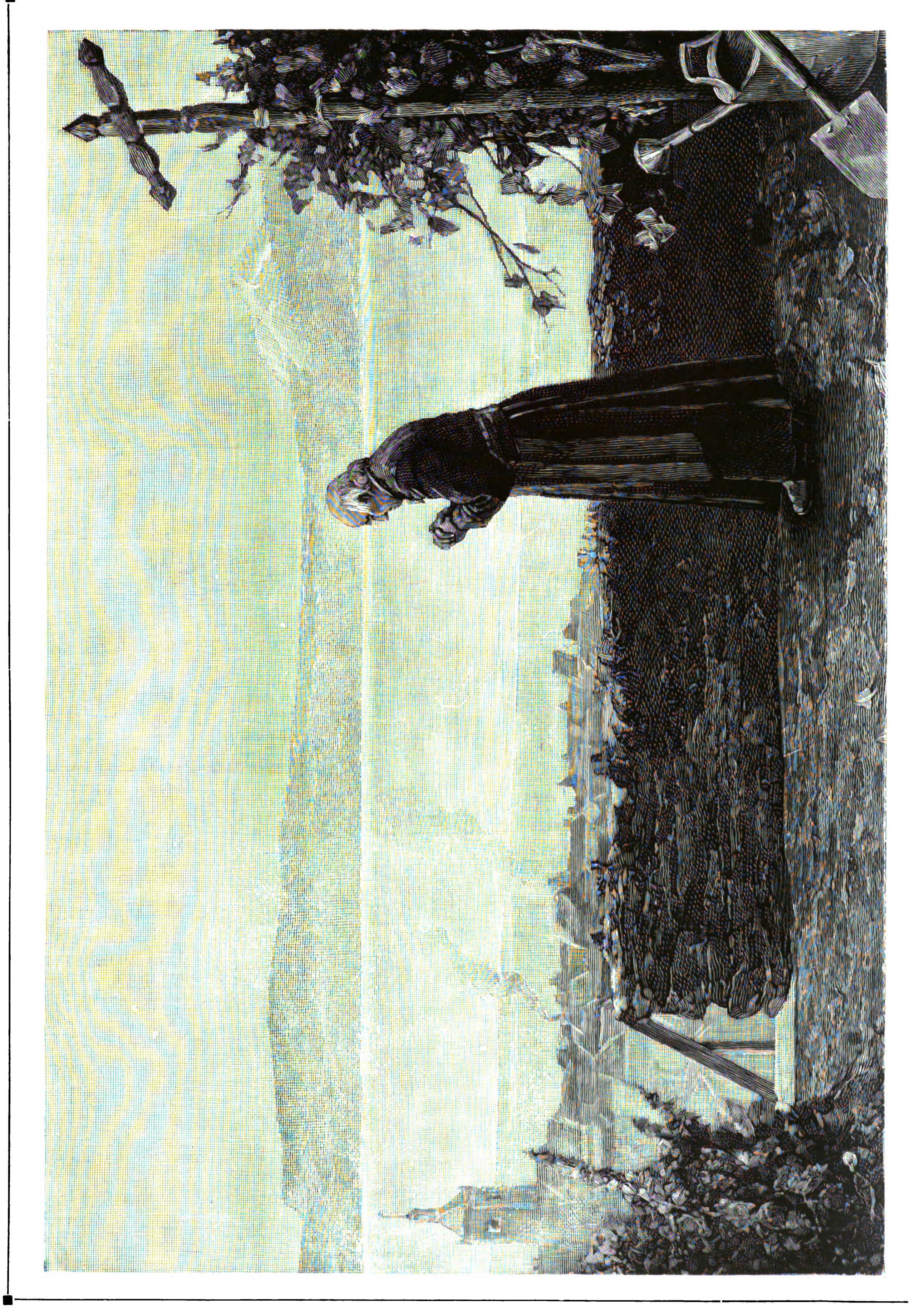
Ils ont vu Dieu bénissant, à l'origine du monde, l'homme et la femme, et leur disant : « *Crescite, et multiplicamini, et replete terram* (1), croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. » Ils ont entendu cette parole divine, ils en ont fait leur programme d'action. Autour d'eux ils font affluer la vie. Ils n'ont point de souci du lendemain : le Dieu qui leur dit : « *Multipliez-vous,* » n'est-il pas Celui qui au lis donne son vêtement, et au passereau sa pâture ? Il saura bien vêtir et nourrir les chers petits êtres, que sa main paternelle daignera leur confier, pour les conduire au ciel.

Oui, pour les conduire au ciel. Car l'enfant voué à Marie est un enfant marqué pour le ciel, un être prédestiné. Or, la jeune mère a fait pour son enfant ce que sa propre mère avait fait pour elle. Avant même qu'il eût vu le jour, elle l'a consacré à Marie (2). Pendant neuf mois elle s'est elle-même, chaque jour, confiée à la Vierge, pour que, plus pure et plus sainte, elle pût communiquer aux membres de ce cher petit être un sang plus pur, et mériter plus de sainteté à son âme.

A peine a-t-il vu le jour, elle lui a passé au cou la médaille de Marie que sa mère à elle avait jadis passée à son cou. L'enfant est en son berceau, et, près de lui, sa mère, pour l'endormir, chante cette ravissante berceuse qu'un saint (3), amant passionné de la Madone, composa sous le ciel ardent de l'Italie :

---

1. Genèse, I, 28.
2. Sur cette consécration de l'enfant avant sa naissance, voir Sauceret, *Le culte catholique de Marie*, tome Ier, pages 401 et 402.
3. Saint Marie-Alphonse de Liguori, *Canzoni in onore di Maria santissima.*



Les cieux ont suspendu leur douce mélodie, lorsque Marie a chanté, pour endormir Jésus.
D'une voix divine, la belle Vierge, plus brillante qu'une étoile, disait ainsi :
« Mon Fils, mon Dieu, mon trésor chéri, tu dors et je meurs pour tant de beauté.
En dormant, ô mon bien, tu ne regardes pas ta Mère ; mais l'air que tu respires est du feu pour moi.
Avec les yeux fermés, tu blesses mon cœur ! Que sera-ce de moi quand tu les ouvriras !
Tes joues de rose me ravissent. O mon Dieu, mon âme se meurt pour toi.
Tes lèvres vermeilles me demandent un baiser ; pardonne, mon Enfant, je n'en puis plus ! »
Elle se tait, et pressant l'Enfant sur son sein, elle lui donne un baiser.
L'Enfant se réveille ; et, d'un œil où respire l'amour, il regarde sa Mère.
Ah ! Dieu ! ce coup d'œil, ce regard fut pour la tendre Mère un trait qui lui blessa l'âme.

L'enfant a grandi, et les premiers noms que la Mère a mis sur ses lèvres bégayantes, c'est, avec le nom de Jésus, le nom très saint de Marie.

Tout, dans l'enfant, va rendre à Marie ce culte naïf et plein de fraîcheur, dont le souvenir, aux heures de l'âge mûr, réapparaîtra si pur, si suave et si fortifiant.

Sa bouche se plaît à murmurer le nom de Marie.

Sa lèvre aime à baiser la médaille de Marie.

Ses yeux font ses délices de contempler l'image de Marie.

Car à notre foyer chrétien, l'image de Marie, comme celle de son divin Fils, est à une place d'honneur. Au-dessus de la cheminée le crucifix est suspendu. Sur la cheminée la statuette de la Madone est placée.

Elle est bien antique la dévotion des peuples à l'image de Marie. Aux âges de foi, les habitants des villes ne se contentaient pas d'honorer la Vierge dans le secret de leur demeure. Ils lui rendaient un culte public, plaçaient sa statue dans une gracieuse niche, à la façade de leur maison, et l'ornaient de fleurs et de lumières. Ecoutez Sauceret, l'historien du culte de Marie. « Ces images publiques de la Madone, qui brillent dans les rues, sur les places, illuminées le soir comme autant de phares bienfaisants, voient toujours à leurs pieds quelques passants prosternés, récitant une courte prière, pour gagner les indulgences qui y sont attachées.

« C'est aussi une famille entière qui, groupée autour d'elles, récite à demi-voix le salut de l'Ange à la Vierge de Nazareth, ou défile la guirlande des pieuses litanies. D'autres Madones particulières figurent dans toutes les maisons, dans toutes les boutiques. Cette petite lampe qui brûle en leur honneur, image de la foi d'un peuple fidèle, a quelque chose de singulièrement touchant. L'huile qui sert à l'entretenir a souvent coûté au pauvre de pénibles sueurs ; mais que lui importe ? Cette contribution volontaire, il se l'impose avec joie. Le pain qui nourrit sa famille ne lui semble pas plus nécessaire que cette douce lumière, à travers laquelle il peut contempler à toute heure les traits chéris de la Madone (1). »

Tel était le spectacle que donnait la ville de Rome, quand elle vivait, heureuse famille, sous le sceptre paternel des Papes.

De Rome, ces précieuses coutumes s'étaient répandues dans toute l'Italie, à Naples, à Florence surtout, la ville de la Vierge.

« Sur les routes, sur les ponts, dans les rues, à chaque carrefour, dans les boutiques, dans les cafés, dans les chambres, au chevet du lit, partout se retrouvent ses images. C'est elle qu'on supplie dans la douleur ; c'est elle qu'on invoque dans la joie ; à elle les actions de grâces, les tributs, les *ex-voto* (2). »

L'Espagne et les Flandres rivalisent avec l'Italie, dans ces hommages rendus à l'image de la Madone. La France, elle aussi royaume de Marie, se faisait un devoir de rendre un culte d'amour à l'effigie de sa Reine. Pas de rues dans nos villes où ne brillât son image.

1. Sauceret, tome III, page 117.
2. Idem page 78.

« Dociles aux inspirations de leur apôtre, les fidèles Bretons élevaient de toutes parts des statues à la bonne Vierge [1]. »

Elles sont innombrables les statues qu'un marteau impie a brisées au frontispice des maisons, durant la tourmente révolutionnaire. On en peut voir aujourd'hui quelques-unes encore de ci de là, échappées aux coups de vandales.

Bien souvent, passant à Dijon dans la rue Saumaise, nous avons salué, souriante dans sa niche, la vieille Madone, que les habitants ont constituée authentiquement gardienne de leur demeure, par cette pieuse dédicace :



NOTRE-DAME DE GROENINGHE.
Charmante statuette en bronze ciselé, éditée par la Cuivrerie d'art de Roubaix.

Sainte Marie, Mère de Dieu,
Soyez la garde de ce lieu.

Dans la même cité, rue Vannerie, une autre Vierge est adossée à une maison, avec cette inscription :

Tali custode quiesco.

Oui, bons habitants, vous pouvez dormir tranquilles, ayant Marie pour gardienne.

Hélas ! l'impiété, à l'heure actuelle, en nombre de pays, rend impossibles ces hommages publics à l'image de Notre-Dame. Placée au frontispice de la demeure, la pieuse statuette serait exposée trop souvent aux coups de pierres des apaches iconoclastes, encouragés par la complicité secrète des agents d'un pouvoir athée.

A défaut de ce culte extérieur, parents chrétiens, rendez au moins à la Madone, dans le secret de votre demeure, un culte tout filial.

Sur la cheminée, ou sur le piédestal, vous poserez donc une gracieuse Madone, une de ces Madones pieuses et belles, comme en modelait jadis Luca della Robbia, ou son neveu Andrea ; comme en coule aujourd'hui la Cuivrerie d'art de Roubaix. Si vous préférez suspendre une image à la muraille de votre appartement, mettez-vous en garde contre ces Vierges excentriques ou sentimentales, imaginées par certain art moderne ; faites choix d'une de ces Vierges angéliques, telles qu'en peignit Fra Angelico : Vierge-Mère, pressant délicieusement son Fils sur son sein ; Vierge Orante, agenouillée devant son Fils qu'elle adore. Là tout excite la piété, tout inspire la dévotion.

La Madone est intronisée à votre foyer. Il faut maintenant lui rendre hommage.

C'est devant elle qu'à l'aube du jour, à midi et au soir, vous réciterez, parents chrétiens, et ferez réciter à vos enfants, les paroles que Marie dit à l'Ange Gabriel, paroles brèves et sublimes qu'attendait le Verbe de Dieu, pour s'incarner dans ses chastes flancs.

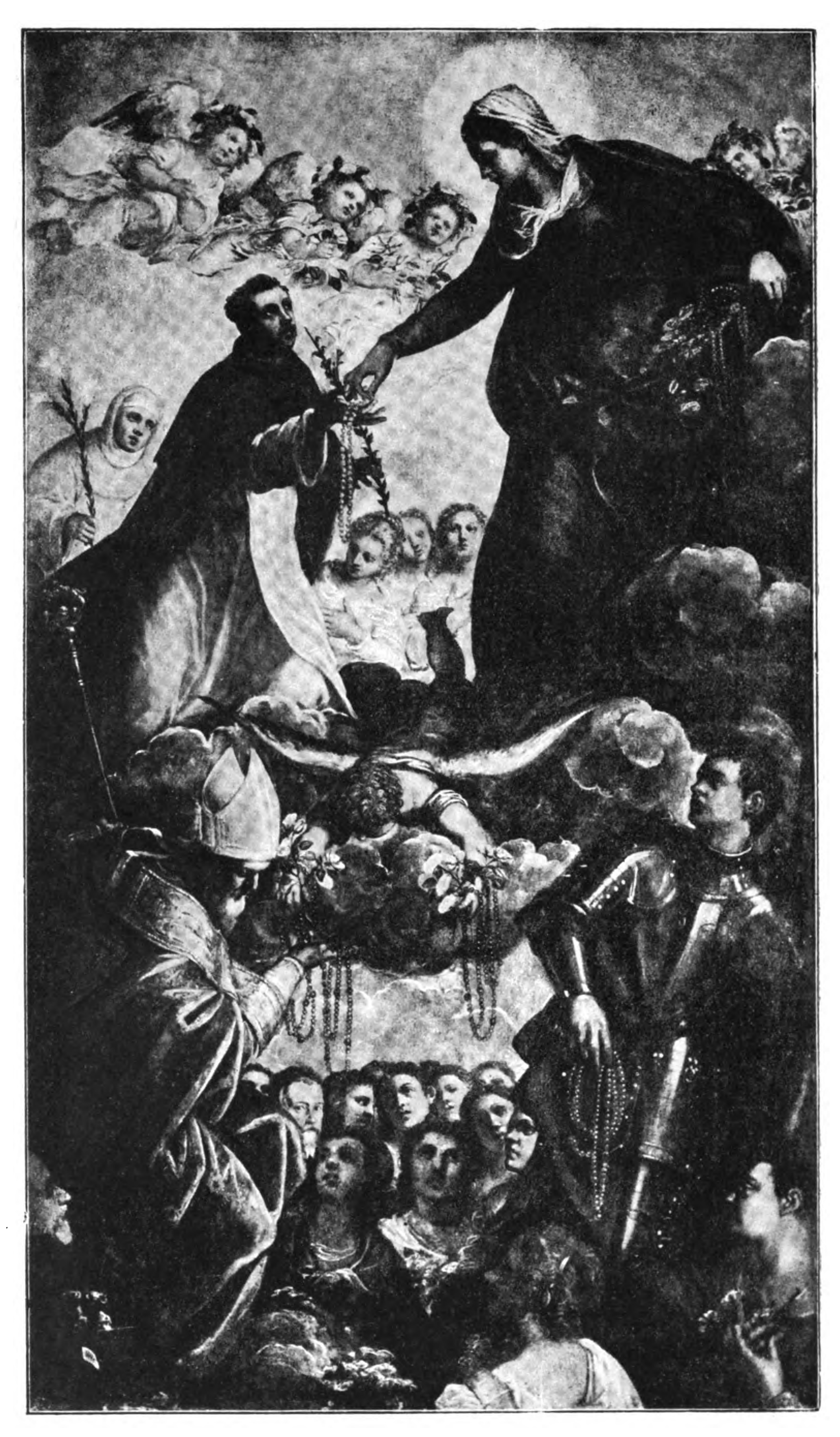
Qu'elle est pleine de poésie religieuse, cette prière de l'*Angelus !*

C'est dans la plaine : le soleil a baissé à l'horizon. Le paysan a enfoncé sa fourche dans le sol déchiré : il s'est découvert : la tête inclinée, il prie. La paysanne a mis son panier à terre, elle joint ses mains, elle prie. Dans le lointain, la cloche tinte l'*Angelus* et rappelle au laboureur qu'un Dieu s'est fai chair dans le sein de Marie [2].

1. *Marie et la Compagnie de Jésus*, page 209.
2. C'est la scène fameuse reproduite par Millet.



LA VIERGE AU CHAPELET, par Murillo — Musée du Louvre.



MARIE DONNE LE SAINT ROSAIRE A SAINT DOMINIQUE ET AU MONDE.
Tableau du Tintoret. (Musée de Ferrare.)

Qu'il est plein de fraîcheur, l'*Angelus* des campagnes !

C'est à Venise, vers le soir ; soudain tout mouvement s'arrête : « Aux bruits, aux chants [1], aux conversations succède un religieux silence. Un roulement de tambours résonne près des portes de la vieille basilique de Saint-Marc ; le poste présente les armes ; on se découvre avec respect. On dirait le passage d'un Souverain, d'une Reine adorée... C'est qu'en effet le souvenir d'une auguste Reine a passé par tous les cœurs. Levez les yeux. Voyez-vous dans une niche, entre deux colonnettes, au-dessus des portes latérales de San-Marco, cette Madone illuminée ? Vers elle se dirigent les regards. La cloche argentine a sonné le signal de l'*Angelus ;* et voilà que toutes les voix se tournent vers la Reine du ciel pour lui dire avec l'Ange : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. »

« Puis, la prière terminée, le bruit remplace de nouveau le silence ; sur la Piazzetta, sur le môle, sur les quais, chacun reprend ses allures interrompues : les entretiens, les chansons, les cris joyeux recommencent leu cours. »

Qu'il est plein de mystère, l'*Angelus* des cités !

. . . .

« Sur le roc qui la brise et que le flot échancre,
Dans le ciel, noir ou bleu, comme un navire à l'ancre,
Se dressait, sous la croix, l'humble église du lieu,
Ce vaisseau, dont les flancs de granit portent Dieu.
Les mouettes séchaient leurs ailes sur le faîte,
Quand la cloche chantait son *Angelus* de fête,
Tintant le glas des morts ou des agonisants,
Les pêcheurs l'entendaient par delà les brisants.
Et saluant de loin le vieux clocher de pierre
Mains jointes, tête nue, ils disaient leur prière [2]... »

. . . .

Qu'il est plein de poésie cet *Angelus* sur mer !

Pénétrez au foyer domestique : le père et la mère, enguirlandés d'enfants, s'agenouillent devant la Madone.

« L'Ange du Seigneur a annoncé à Marie qu'elle serait Mère de Dieu »,

dit le père de famille. Les enfants, mêlant leur voix argentine à la voix plus grave de leur mère, répondent :

« Et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit. »

Le dialogue continue :

« Voici la servante du Seigneur.
— « Qu'il me soit fait selon votre parole. »

Le père dit encore :

« Et le Verbe s'est fait chair. »

La petite famille répond :

« Et il a habité parmi nous. »

Qu'il est plein de grâce l'*Angelus du foyer* [3] !

---

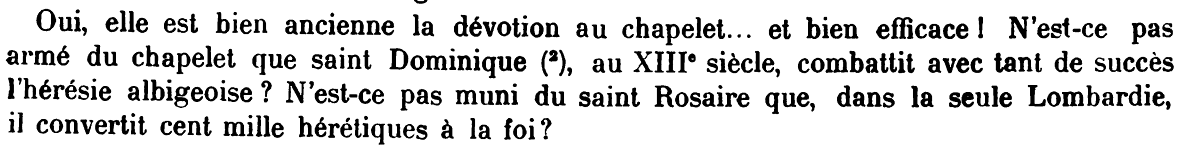
1. *La Vierge et les Saints en Italie*, page 454. Cité par Sauceret, tome III, page 83.
2. V. Delaporte, *Récits et légendes*, 2e série, *La lampe rallumée*, page 155.
3. Benoît XIII donna, le 14 septembre 1724, un Bref universel et perpétuel d'indulgences, en faveur des fidèles qui réciteraient à genoux la prière *Angelus*, avec trois *Ave Maria*, au son de la cloche, soit le matin, soit à midi, soit le soir, au coucher du soleil. Benoît XIV, par une déclaration du 20 avril 1742, a décidé : 1° que l'*Angelus* se dirait debout, tous les dimanches, dès les premières vêpres, lesquelles ont lieu vers deux heures après midi. Ainsi l'*Angelus* doit se dire debout le samedi soir et le dimanche. » Guillois, tome III, page 654.

L'*Angelus* ne sera pas le seul hommage que vous rendrez à la Madone. Devant elle encore, bonne mère, en surveillant vos enfants ; grande sœur, en ayant l'œil sur vos petits frères, vous égrénerez votre chapelet.

Elle est bien ancienne la dévotion au chapelet. Sur un manuscrit (1), écrit au Mont-Cassin en 816, nous voyons un chapelet. Ses grains sont gracieusement suspendus à la traverse d'une lettre A majuscule.

L'abbé Martigny parle d'un tableau, peint, selon toute apparence, vers le commencement du XIe siècle, et représentant les funérailles de saint Ephrem. Des moines y portent des chapelets à la main ou suspendus à la ceinture.

Le même auteur rappelle un chapelet très curieux conservé au Musée chrétien du Vatican. Il est du Xe siècle, et se compose de petits anneaux enfilés dans un gros.



Oui, elle est bien ancienne la dévotion au chapelet... et bien efficace ! N'est-ce pas armé du chapelet que saint Dominique (2), au XIIIe siècle, combattit avec tant de succès l'hérésie albigeoise ? N'est-ce pas muni du saint Rosaire que, dans la seule Lombardie, il convertit cent mille hérétiques à la foi ?

Trois siècles plus tard, n'est-ce pas à la récitation du Rosaire que fut due la fameuse victoire de Lépante ? Le sultan Selim menaçait la Chrétienté. La bataille se livre terrible. Pie V, le grand Pape, intercède ; il prie Marie. Le Turc est écrasé. En reconnaissance, le saint Pontife institue la fête du Saint-Rosaire ou de *Sainte-Marie-de-la-Victoire*.

Parents chrétiens, à défaut de Turcs et d'Albigeois, des doctrines impies, perfides, meurtrières, menacent aujourd'hui la foi de vos enfants. Voulez-vous la défendre ? Chaque jour, à leurs côtés, agenouillez-vous devant la Madone : chaque jour, avec eux, égrenez le Saint Rosaire.

Le Rosaire, quel nom gracieux Le Rosaire, *Rosarium*, c'est le parterre des roses. Chaque *Ave Maria* récité, c'est une rose cueillie au parterre et offerte à Marie.

Parents et enfants, offrez chaque jour ces roses, gracieuse couronne, au front de Notre-Dame !

Une époque revient, chaque année, où l'Eglise vous invite à rendre à la Vierge un culte plus spécial : c'est *le mois de Marie*.

« La pratique du mois de Marie, écrit le Père Drive (3), remonte assez haut dans l'Eglise. C'est ainsi que, vers la fin du XVIe siècle, à Paris, les fidèles avaient coutume de consacrer le premier jour de mai, par une fête des plus solennelles en l'honneur de la Bienheureuse Vierge.

« Le bienheureux Henri Suson avait choisi ce mois, où tout ravit dans la nature, pour donner comme un renouveau à sa dévotion envers la Reine du ciel. Et c'est une pieuse tradition que l'aimable Philippe de Néri se plaisait à réunir les petits enfants autour d'un autel de Marie, et les exhortait à offrir à leur Mère, avec les premières fleurs de la saison, les fleurs non moins belles des vertus de leur âge.

« Il était naturel, en effet, que, parmi les mois de l'année, la piété chrétienne choisît le mois de mai, pour être spécialement consacré à la Vierge. « Si les Romains, dit excel-

1. Conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 7530. Nous empruntons ce document et ceux qui suivent à *La Sainte Vierge* de M. Rohault de Fleury, tome Ier, pages 358 et 359.
2. « Benoît XIV, dit M. Rohault de Fleury, *loco cit.*, combat l'opinion de ceux qui croient que saint Dominique fonda le Rosaire. Il rapporte les autorités que nous avons déjà citées, et qui prouvent que cette pieuse pratique est beaucoup plus ancienne ; il convient pourtant que les usages mentionnés ne furent que les rudiments du chapelet, et que *saint Dominique est l'instituteur du Rosaire tel qu'il existe aujourd'hui.* »
3. *Marie et la Compagnie de Jésus*, page 257. — Uclès, 1895.

lemment l'abbé Maynard dans son magnifique ouvrage sur *La Sainte Vierge*, en l'honneur de quelque illustre personnage, avaient leurs mois de Junius, de Julius, d'Augustus, comment n'aurions-nous pas notre mois de Marie ? C'est naturellement le mois de mai. *Le* Cantique semble nous l'indiquer, comme la saison, lorsqu'il chante : « L'hiver est passé, les fleurs ont paru sur la terre ; lève-toi, ô mon amie, et viens. » C'est donc le printemps de l'année et de la nature ; et Marie est le printemps des siècles et de la grâce. C'est la saison des fleurs, et elle est la Fleur. C'est aussi le temps qui suit la Résurrection de



LA VIERGE DU ROSAIRE. (Carlo Cignani, 1628-1719.)
Cliché gracieusement prêté par le *Messager du Sacré-Cœur.*

son Fils, le temps par conséquent où se chantent toutes ses joies, et où la joie de ses enfants doit éclater avec la sienne, avec la joie de la nature et du monde ; c'est un universel et unanime *Lætare*, adressé à la Reine du ciel et de la terre. C'est enfin la saison du réveil de la mauvaise nature, qui ne peut être vaincue que par la Mère de toute pureté ; la saison du serpent au cœur, comme du serpent dans l'herbe, et il y faut le talon vainqueur de celle qui seule écrase la tête de tout serpent [1]. »

1. *La Sainte Vierge*, IIIe partie.

Dans son pieux et savant ouvrage, le Père Drive nous fait l'historique des pratiques en l'honneur de la Sainte Vierge qui eurent cours, dès le XVI[e] siècle, dans plusieurs collèges de la Compagnie de Jésus. « Les jeunes clients de Marie, écrit-il, avaient coutume de jeter dans une urne exposée à cet effet, de petits billets portant les actes de vertu offerts à Notre-Dame. On les consignait dans de petits livrets qui constituaient le trésor de la Reine du ciel. Dans son *Theophilus Marianus*, imprimé à Cologne en 1664, le Père Giovanni Nadasi faisait suivre ses réflexions chrétiennes pour chaque jour du mois, d'un exemple ayant trait au culte de la Madone.

« De ces divers éléments, il était facile, on le voit, de constituer cet exercice de dévotion précis et déterminé, que tout le peuple fidèle désigne aujourd'hui sous le nom de mois de Marie (1). »

Dès l'an 1724, dans un ouvrage édité à Parme, le Père Annibal Dionisi offrait aux familles chrétiennes un plan d'exercices pieux pour la célébration du mois de Marie au foyer domestique ; en voici le début :

« Dans l'appartement de la maison où la famille a coutume de se réunir pour prier en commun, on ornera, la veille du mois, l'image de la Très Sainte Vierge ; on lui dressera un petit autel que l'on décorera le mieux possible, chacun suivant ses moyens. On pourrait, par exemple, y disposer avec art des candélabres et des vases de fleurs. Il serait mieux de choisir à cet effet le local destiné à l'étude, au travail, ou aux jeux et aux récréations, afin que ce lieu fût sanctifié, et qu notre conduite, ayant pour témoin les yeux très purs de Marie, y fût mieux ordonnée.

« La veille du premier jour de mai, la famille, réunie devant le petit autel illuminé, récitera dévotement le rosaire, ou seulement un chapelet, ou du moins les litanies de la Sainte Vierge. Il sera loisible d'y ajouter d'autres prières, suivant les usages ou les diverses nécessités de la famille. Mais pour vouloir augmenter le nombre des prières, il faut prendre garde de diminuer la dévotion et de causer de l'ennui à ceux qui les récitent, surtout si ce sont des enfants, ou des séculiers pressés par les affaires.

« Ces prières terminées, on tirera au sort une des fleurs spirituelles que nous indiquons dans ce livre ; on la transcrira dans un billet avec les actes de vertu qui doivent être l'exercice ordinaire de tout le mois. Alors, ou en un temps plus propice, on lira les trois considérations avec l'exemple, destinés à servir de sujet de méditation pour le lendemain.

« Qu'on n'oublie pas de tirer au sort une autre fleur spirituelle parmi celles que nous signalons plus bas, pour mettre en pratique le jour suivant. La même méthode doit s'observer tous les jours, sauf ce qui concerne la fleur prise pour le mois entier.

« En outre, chaque semaine ou du moins tous les quinze jours, vous vous approcherez des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie avec une ferveur toujours renouvelée.

« Les jours où vous sortirez de la maison, vous n'y rentrerez jamais sans avoir visité une église ou un autel consacré à Marie.

« Pendant ce mois, montrez-vous à tous les yeux parfait serviteur de Marie et que rien dans vos actions ne puisse déplaire à ses yeux si purs. Enfin vous terminerez le mois par l'offrande de votre cœur à la Très Sainte Vierge (2). »

Parents chrétiens, suivez ces pieuses indications que vous donne le vieil auteur. Ces exercices exciteront votre dévotion et celle de vos enfants.

Veillez tout d'abord à ce que la Madone de votre foyer reçoive pour la circonstance une parure de fête. « En Espagne (3), dans chaque localité, la Sainte Vierge a une dame

1. *Marie et la Compagnie de Jésus*, pages 259 et 260.
2. Cité par A. Drive, *op. cit.*, pages 261-263.
3. Sauceret, *Culte catholique de Marie*, tome III, page 167.

d'honneur spécialement attachée à son service. C'est toujours la personne la plus marquante de la paroisse. Les dames de la première noblesse se disputent à l'envi ce titre et la charge qui y est attachée. Cette dame est chargée du trésor de la Sainte Vierge qui consiste souvent en or, en pierreries et en étoffes précieuses. C'est cette même dame encore qui, la veille des grandes fêtes, pare l'autel et la statue de sa bien-aimée Souveraine... »

Dames de France, ne rougissez pas de rendre à Marie ces hommages que lui rendent avec tant d'empressement les plus grandes dames d'Espagne. Si vos occupations ne vous en laissent pas le loisir, confiez du moins à votre fille qui grandit, la douce mission d'orner « votre bien-aimée Souveraine ». Et si votre fortune ne vous permet pas de décorer sa statue « d'or et de pierreries », la nature, pendant ce mois, vous offrira une décoration moins coûteuse et non moins belle. Que vos enfants, dans les bosquets, dans la prairie, butinent le muguet bleu, le muguet blanc, et la marguerite, et la pensée, et l'aubépine en boutons, et la giroflée de Notre-Dame. Au retour de la promenade, de toutes ces pierres fines, de ces gemmes étincelantes que le bon Dieu enchâsse au calice des fleurs, la grande sœur fera des merveilles d'ornementation, guirlandes pour l'autel de Notre-Dame, et couronne pour son front.

C'est pendant le mois de Marie aussi, plus qu'en tout autre temps, que vous vous plairez à entretenir une lampe allumée devant votre Madone. C'est là un usage bien cher au cœur chrétien.

« Nous voguions vers les ruines de Torcello [1], par une belle matinée de printemps, raconte Rio, quand, en débouchant du canal qui traverse Murano dans toute sa longueur, nous aperçûmes une petite île couverte d'arbres et de fleurs, derrière lesquels était cachée une très modeste chaumière que nous découvrîmes bientôt.

« Près de l'endroit où aborda notre gondole, nous aperçûmes une Madone sculptée dans le mur, avec une lampe qui brûlait devant elle, des fleurs fraîchement cueillies, et une bourse attachée à une longue perche, pour recueillir l'aumône des pêcheurs et des gondoliers.

« En débarquant pour visiter le jardin, nous trouvâmes un vieillard assis sur le seuil de la porte...

« Il y avait plus de vingt-cinq ans qu'il vivait presque constamment seul sur cet espace si resserré. Et quand nous lui demandâmes si cet isolement perpétuel ne l'attristait pas quelquefois, il nous répondit avec un sourire de confiance, accompagné d'un geste très expressif, en nous montrant la Madone, qu'ayant toujours eu la Mère de Dieu près de lui, il n'avait jamais senti la solitude ; que le voisinage d'une telle Protectrice suffisait pour le rendre heureux ; et que l'entretien de la lampe et le renouvellement des fleurs faisaient sa plus douce occupation. »

« Une légende italienne [2] raconte que la bienheureuse Umiliana de Florence avait, en toutes circonstances, été consolée par un tableau de la Madone ; et que, grâce à celui-ci, elle avait toujours pu, victorieuse de toutes les contrariétés de la vie, s'élever aux plus hautes sphères de la prière. Aussi entretenait-elle constamment une lampe allumée devant la sainte image. Et lorsque cette lampe s'éteignait, elle était rallumée par un Ange, ou bien par une colombe blanche, qui tenait en son bec une rose brillante comme le soleil... »

Comme la bienheureuse Umiliana, pendant le mois Marial, aimez, parents chrétiens,

1. Beissel, S. J., *Fra Angelico*, traduction de Jules Helbig, page 62 ; et Rio, *Art chrétien*, tome II, page 320.
2. Idem, *ibidem*.





LE CHAPELET, tableau de M. G. Doyen. — Salon de 1890.

aimez, devant votre Madone, à faire brûler la lampe symbolique ; la lampe, image de votre âme toute brûlante d'amour. Et si elle vient à s'éteindre, chargez du soin de la rallumer, l'Ange de votre foyer, votre fils, l'heureux communiant de la présente année, ou bien sa jeune sœur, votre blanche colombe...

La dévotion du *Mois de Marie* était née au foyer domestique, sanctuaire de la famille. Elle devait grandir et briller au grand jour de nos églises.

En 1787, le Père Muzzarelli publia, à Ferrare, un *Mois de Marie*, adapté aux réunions publiques. On y lisait comme préface un appel pressant à l'épiscopat italien.

« Très certainement, disait l'auteur, dès que Votre Grandeur aura donné, dans son diocèse, le signal de cette dévotion, elle ne manquera pas de voir tout aussitôt ses brebis altérées accourir à cette fontaine de salut ; car, au seul nom de Marie, tous, justes et pécheurs, se sentent à l'instant émus et consolés. Tel est l'appât délicieux, dit Jésus-Christ à sainte Brigitte, par lequel j'attire les âmes des pécheurs. Et de fait, ne voyons-nous pas les cœurs, d'ailleurs les plus endurcis, conserver un reste d'affection pour la Vierge ? Quel beau champ s'ouvre donc à Votre Grandeur pour témoigner sa gratitude, son respect et son amour envers une si aimable Mère, et pour consoler en même temps les âmes confiées à ses soins ! »

« Par la solidité de sa science et l'intrépidité de son zèle, Muzzarelli s'était rendu redoutable aux ennemis de l'Eglise. Pie VII voulut l'avoir à ses côtés. A peine arrivé, il se mit à répandre dans Rome la dévotion du mois de Marie, si chère à son cœur, et, l'année de sa mort (1813), jusqu'à vingt églises de la capitale du monde chrétien avaient, par ses soins, adopté cette pieuse et salutaire pratique [1]. »

Aujourd'hui cet acte public d'amour envers Marie est en usage dans le monde entier.

Faites-le vôtre. Il vous enrichira de nombreuses et pieuses indulgences [2]. Il affermira surtout la dévotion à la Sainte Vierge dans votre âme et dans celle de vos enfants.

Mais que ce culte public ne vous fasse pas exclure le culte privé. Que le culte de Marie, à l'église, ne vous fasse pas oublier son culte dans la famille, culte moins solennel, mais plus intime ; moins pompeux, mais plus personnel, et peut-être plus doux au cœur.

« Une famille ne périt pas, solidement dévouée à Marie », nous dit saint Anselme.

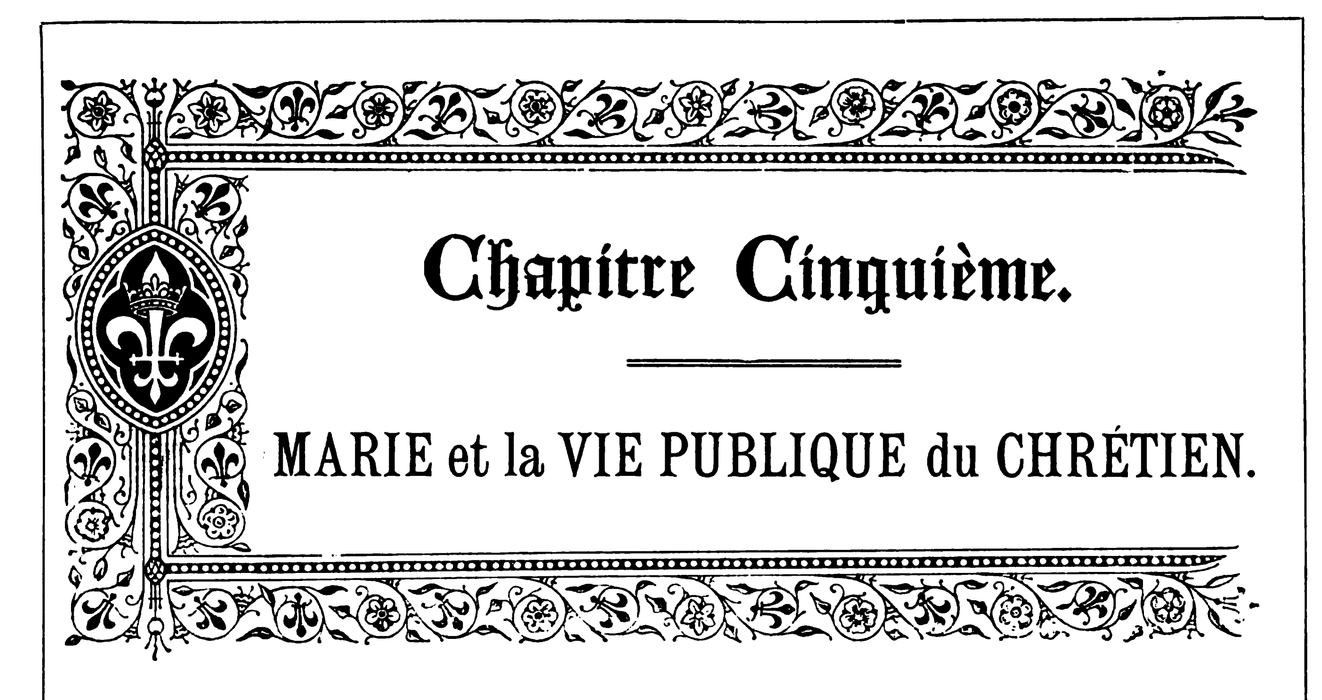
Parents, vous voulez vous sauver, vous voulez sauver vos enfants, et pour le temps et pour l'éternité. — Que Marie soit toujours Reine et Souveraine à votre foyer !

---

1. *Marie et la Compagnie de Jésus*, page 269.
2. Rome a officiellement autorisé cette dévotion en l'enrichissant de pieuses indulgences :

300 jours, chaque jour du mois, pour les fidèles qui honoreront la Très Sainte Vierge, en public ou en particulier, par des hommages respectueux, de pieuses prières ou d'autres actes de vertu. Indulgence plénière, une fois dans ce mois, au jour de leur choix, où, vraiment repentants, confessés et ayant communié, ils prieront aux intentions du Souverain Pontife.

Pie VII avait accordé ces indulgences pour dix ans, puis il les confirma à perpétuité, par rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences (18 juin 1822). Cf. Béringer, S. J., *Les Indulgences*.



Nous avons vu l'influence de la Sainte Vierge dans la formation du chrétien ; influence constatée à l'aube de son existence, dans sa jeunesse, à l'heure des grandes décisions, dans la fondation d'une famille. C'est l'homme intime que nous avons étudié jusqu'ici. Il nous faut maintenant étudier l'homme public. Nous avons vu le catholique à son foyer. Nous allons le voir hors de son foyer. Ici, comme là, la dévotion à Marie va nous apparaître avec toute sa grandeur et sa puissance d'action.

Hommes du XXe siècle qui lisez ces lignes, voulez-vous être des catholiques de fond, et non pas seulement des catholiques de surface ? Voulez-vous être de francs chrétiens, et non pas des chrétiens à compromis ? Voulez-vous assister gémissants à la démolition de tout ce que vous aimez, ou bien voulez-vous tenir tête aux démolisseurs ? Voulez-vous garder debout l'édifice séculaire de vos croyances, le culte de vos ancêtres ? Le voulez-vous ?

Je résume en deux mots tout votre programme d'action : soyez unis, soyez vaillants.

Soyez unis, unis dans la piété, unis dans la charité. La Congrégation de la Sainte Vierge vous en offre le moyen. Ecoutez plutôt les merveilles de piété et de charité qu'elle a réalisées depuis trois siècles dans l'âme d'hommes appartenant à tous les pays catholiques et à toutes les classes de la société.

Ce n'est qu'un aperçu de l'histoire des Congrégations. Mais il a son éloquence, et vous portera, je l'espère, à vous enrôler parmi les fervents de la Vierge Marie.

Nous ferons encore ici de larges emprunts au livre de A. Drive (1). Pourquoi puiser à une autre source, quand celle-ci est si abondante et si limpide ?

« Franchissant l'enceinte des collèges, les Congrégations se répandirent rapidement au dehors, dès que Sixte V en eut ouvert les portes à tous les rangs de la société. On vit s'y presser des hommes de toute fortune et de toute condition : prêtres et nobles, employés et patrons, magistrats, soldats, artistes, marchands, apprentis, paysans. « Quelles mer-« veilles, dit Sacchini, ne plut-il pas à Dieu d'opérer par ce moyen : réconciliation des « ennemis, soulagement des misères physiques, défense des opprimés, rétablissement de

1. *Marie et la Compagnie de Jésus*. Chapitre IX, *Les Congrégations de la Sainte Vierge et la Compagnie*, page 281 et suivantes.

« l'ordre et de l'harmonie dans les familles ! Des succès absolument inespérés engageaient « à les multiplier. Ces congréganistes étant à un âge où le caractère a plus de fermeté et « de consistance, les résultats obtenus dépassaient ceux que produisent les Congrégations « d'écoliers... (De plus) la maison entière bénéficiait de l'amélioration du chef de famille, « aussi bien que l'Etat du reste, car la société entière profite du perfectionnement des in- « dividus. »

« Partout les catholiques rivalisaient d'ardeur. De florissantes Congrégations firent revivre en Italie la foi des premiers âges. Rome et Milan en avaient plusieurs ; et, dès 1613. Naples en comptait jusqu'à dix-huit, dont douze se réunissaient au collège, cinq à la maison professe, et une au noviciat.

« Au collège, signalons celles des philosophes, des étudiants, des médecins et des jurisconsultes. Celle des clercs, fondée par le Père Pavone en 1611, compte bientôt plus de quatre cents membres, dont quatorze évêques ; ces prélats se faisaient un devoir d'assister aux réunions, autant que le leur permettaient les obligations de leur charge. A la maison professe s'assemblaient les nobles et les magistrats, qui distribuaient, chaque année, aux pauvres honteux la somme de deux mille pièces d'or. Un local séparé recevait en même temps les domestiques de ces messieurs en association distincte. Au noviciat, se tenaient les réunions des matelots et des pêcheurs de profession ; ces braves gens, au nombre de deux cents, en 1613, faisaient l'admiration de la ville par la pureté de leurs mœurs.

« En 1631, cette même ville de Naples eut à s'applaudir du dévouement des Congrégations dans une circonstance critique. Une éruption du Vésuve avait jeté l'épouvante dans toutes les contrées environnantes ; jusqu'à dix mille fugitifs envahirent la cité napolitaine, implorant de la charité publique un abri et du pain. L'administration civile était aux abois. Les Congrégations de Marie vinrent à son secours, et entre toutes, se distingua celle de l'Immaculée Conception ; à elle seule, elle logea et entretint à ses frais dans le *Nosocomium* de Saint-Janvier, hors des murs, plus de seize cents nécessiteux... »

L'histoire de la Congrégation en France n'est pas moins belle. Etablie au collège de Clermont à Paris, en 1569, elle vit un jour parmi ses membres les plus fervents, le jeune François de Sales, l'une des gloires de l'Eglise. On y vit encore, nous dit un vieil historien, « plusieurs prélats, docteurs, conseillers, avocats, marchands. Les exhortations s'y fesoient d'ordinaire par quelques grands théologiens ; les méditations, pénitences, confessions et communions y estoient fort fréquentées. Ces dévotions étoient facilement entretenues par le moien des grandes messes et vespres qui s'y chantoient en musique et avec un grand appareil tous les dimanches et festes, les roys Charles neufiesme et Henri troisiesme, les roynes, princes, princesses, évesques et seigneurs de la cour du Parlement ne dédaignent pas la petite chapelle de ce grand collège (1). »

« Quant à l'Allemagne, — reprend notre auteur (2), — la Congrégation y fut vraiment le rempart de la foi. Trêves, Wurtzbourg ont triomphé par elle. La Bavière de toutes parts s'est levée sous son étendard ; plus de trente mille hommes lui donnèrent leurs noms et sauvèrent la foi du pays. L'Alsace, Fribourg en Suisse, devinrent, par leurs congrégations, des boulevards inexpugnables du catholicisme, au milieu des nations protestantes.

« La Hongrie, le Tyrol, l'Autriche, la Pologne eurent recours aux mêmes armes et triomphèrent sous la même bannière.

« Dans vingt villes de la Haute-Allemagne, dans lesquelles les Congrégations ont conservé leurs archives, plus de soixante mille hommes étaient inscrits : trente-six mille de

1. Carayon, *Documents inédits*, tome Ier.
2. Drive, *Marie et la Compagnie de Jésus*.

la classe élevée, dix-huit mille de la bourgeoisie, six mille ouvriers et quatre mille étudiants. La Congrégation comptait dans toute la province cent mille hommes ; quatre cent mille dans les trois provinces allemandes (le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et la Haute-Allemagne), et dans toute l'Allemagne et les pays allemands de l'Autriche, environ un million.

« De nos jours encore, on voyait la Congrégation d'Aix-la-Chapelle grouper, en assemblée ordinaire, plus de quinze cents hommes autour de la chaire d'un de ses directeurs, le Père Rothenflue.

« Cologne mérite une mention à part... Huit Congrégations se partageaient les hommes : celle du clergé, *ecclesiastica;* celle des classes élevées pour l'aristocratie du sang, du capital et de la science, *major Annuntiatæ B. V. M.;* la troisième, des élèves des Universités, *minor Annuntiatæ B. V. M.;* la quatrième, des pères de famille de la bourgeoisie, *civica B. V. M. et trium regum;* la cinquième, des ouvriers non mariés, dite des *compagnons;* la sixième, des apprentis, *tironum opificum;* la septième, des soldats, *militum;* enfin la huitième, des orfèvres de la ville...

« L'Espagne à son tour accueillait avec faveur la Congrégation. A Grenade, trois cents congréganistes s'occupaient à visiter les hôpitaux, à établir les jeunes filles pauvres, et à secourir les indigents.

« A Cordoue, ils s'intéressaient spécialement aux prisonniers que le manque de ressources laissait languir dans les prisons. Chaque semaine, deux membres de la Congrégation, l'un prêtre, l'autre jurisconsulte, se rendaient auprès d'eux et poursuivaient activement l'expédition des causes en souffrance. D'autres, parcourant la ville à certains jours, ramassaient par les rues jusqu'à quatre et cinq cents vagabonds ou mendiants qu'ils conduisaient à l'église de la Compagnie, pour le préparer à la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

« Séville vit s'établir une Congrégation exclusivement composée de gens de robe ; leur but était de se charger gratuitement des causes des pauvres et des étrangers, de régler les différends à l'amiable, et d'éviter ainsi des procédures dispendieuses et funestes à la paix des familles...

« Avec Jean IV la Congrégation florissait en Portugal. Ce prince l'avait établie dans son propre palais pour ses pages et pour les grands de la cour.

« Dans les Pays-Bas, Bruges, Ypres, Louvain, Mons et nombre d'autres villes lui ouvrirent leurs portes. Ainsi Bruxelles comptait huit Congrégations ; Louvain, sept, avec seize cents congréganistes ; Douai n'eut d'abord, en 1594, que deux Congrégations, composées de quatre cents membres : plus tard le collège d'Anchin en renferma huit, et il put envoyer à *Notre-Dame du Saint-Cordon*, à Valenciennes, et *au Crucifix miraculeux* d'Arras, jusqu'à huit cents pèlerins, tous de la Congrégation. Anvers surtout avec ses neuf Congrégations de la Vierge se distingua par son zèle. Un des traits caractéristiques de la Réforme fut le blasphème envers l'auguste Marie. Les sectaires avaient indignement profané ses images ; les congréganistes eurent à cœur de provoquer une réparation solennelle. Ils obtinrent, en effet, que la statue de la Vierge Immaculée décorât le frontispice de l'Hôtel-de-Ville, et qu'elle reçût, en présence du premier magistrat et de la foule accourue de toutes parts, le sceptre et la couronne, insignes de sa royauté sur cette capitale du commerce. »

Chrétiens lecteurs, quel que soit votre âge, quelle que soit votre position, marchands, industriels, hommes de robe et d'épée, rangez-vous sous la bannière de la Congrégation. La Sainte Vierge versera sur vous les grâces de choix qu'elle a versées jadis sur vos aînés, les congréganistes d'Espagne et d'Italie, de France et d'Allemagne, dont une plume



amie vient de vous raconter la glorieuse histoire. A vous comme à eux, Notre-Dame, en retour de votre amour, donnera l'union, l'union dans la piété, l'union dans la charité, l'union dans la vaillance.

Oui, la dévotion à Marie vous donnera la vaillance. La plupart des catholiques de nos jours, se meurent de respect humain. Ils n'ont qu'une crainte: se faire voir; qu'un désir: se cacher. Vous, pour réagir contre cette recherche de l'ombre qui, au fond, n'est qu'une lâcheté, montrez-vous au grand jour. Prenez part chaque année à l'une de ces grandes manifestations populaires qui, sous le nom de *Pèlerinages*, ont depuis des siècles donné aux cœurs faibles, aux âmes timides, tant de détermination, tant d'énergie, tant d'élan surnaturel, tant de vaillance et d'héroïsme.

Vous habitez Paris. Allez vous prosterner aux pieds de Notre-Dame des Victoires, Elle vous rendra victorieux dans ces luttes intimes dont la vie est le douloureux théâtre.

Vous habitez Lyon. Soyez fidèles, chaque année, au grand acte du 8 décembre.



LYON — NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE.

« Huit décembre ! C'est fête au plateau de Fourvière ;
Et Lyon, qui frémit d'allégresse et d'amour,
Elevant vers les cieux sa fervente prière,
S'apprête à célébrer saintement ce beau jour.
. . . .

Les groupes vont, priant et chantant des cantiques,
Sans crainte de l'outrage et des regards moqueurs.
Braves et pleins de foi, comme aux âges antiques,
Quand un zèle enflammé remplissait tous les cœurs.

On se croirait au temps où, dans un saint délire,
Ardente en son amour, pur de faste et d'orgueil,



MARSEILLE — NOTRE-DAME DE LA GARDE.

La foule des chrétiens se ruait au martyre,
Et créait une fête à chaque jour de deuil (1). »

1. De Ferris de Gersac, *Fourvière*, poème religieux. Congrès Marial de Lyon, septembre 1900.

Lyonnais, joignez-vous à cette foule courageuse. Allez demander la vaillance à la Vierge, qui soutint dans leur martyre saint Pothin et l'aimable Blandine.

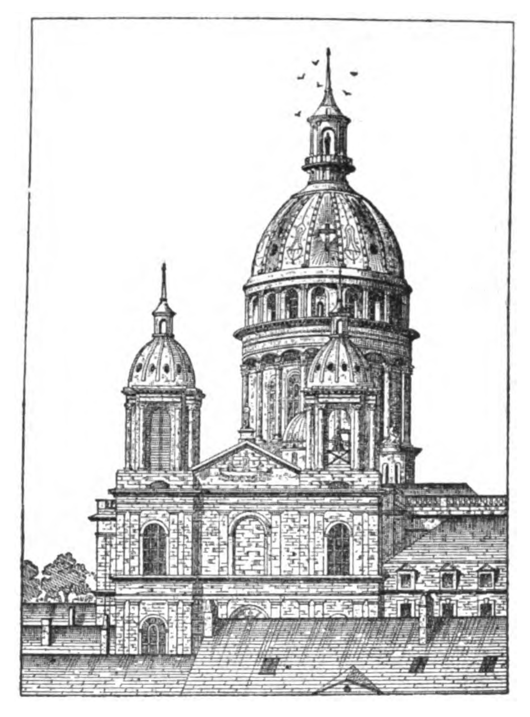
Dans les premières années du XIII[e] siècle un pêcheur marseillais, surpris par la tempête, cherchait vainement à rentrer dans le port. Impuissant, il luttait contre le vent. En ce péril extrême, il leva instinctivement les yeux vers le rocher de la Garde, comme pour y chercher du secours, et invoqua en même temps la Vierge qui protège les pauvres marins. « *Ave maris Stella !* Salut, Etoile de la mer ; soyez mon guide, tracez-moi une voie sûre, conduisez-moi au port [1]. » Marie entendit sa prière. Le pêcheur était sauvé.

Aujourd'hui, sur la montagne de la Garde, s'élève un magnifique sanctuaire roman, étincelant de marbres et de peintures. Montez, hommes de Marseille, montez, le front haut, le cierge à la main, la prière aux lèvres, montez la rampe ardue, et que Notre-Dame vous ait en sa Garde !

Des rivages de la Méditerranée transportez-vous aux rives de la Manche :

...En ce temps-là [2] régnait Dagobert, roi des Francs.
Boulogne, en Morinie, étant aux conquérants...

Or, un jour que le peuple était sur la falaise
D'où l'on voit maintenant encore la côte anglaise,
Et priait humblement devant un pauvre autel,
Une clarté se fit du côté du Portel...



ÉGLISE NOTRE-DAME DE BOULOGNE.

C'est un nuage d'or ; il descend, il s'entr'ouvre ;
Et Notre-Dame sur son trône se découvre,
Souveraine du ciel au visage si beau,
Que tout soleil auprès pâlit comme un flambeau.
Ceux qui la contemplaient se croyaient dans un rêve.

1. Abbé L. Leroy, *Histoire des pèlerinages de la Sainte Vierge en France*, tome III, page 590.
2. En l'an 633.

« Mes enfants, dit la Vierge, allez près de la grève.
Vous verrez une nef, ma statue est dedans.
Elle vous gardera, vous et vos descendants.
C'est ainsi que je veux un trône digne d'elle... (1) »

Après douze siècles, le trône demandé par Marie s'est élevé ; car n'est-il pas un trône gigantesque,

Ce dôme aérien aux sublimes piliers (2),
Qui domine la ville, et la dune et la mer ?

Peuple de Boulogne, reste fidèle à ta Souveraine. Matelotes du Portel, ne manquez pas, quand revient le 15 août, de porter sur vos robustes épaules la Vierge qui vous aime. Vieux loups de mer, décorez artistiquement de vos longs filets, les rues de la cité où passera votre Reine. Faites-lui une escorte glorieuse. Et si, sur le parcours, quelque prétendu libre-penseur, quelque gamin plaisant manquait de respect à la Vierge, qu'il sente, au poids de votre poing, qu'en pays boulonnais, ce n'est pas en vain qu'on rit de Notre-Dame.

Et vous, peuples de Picardie, peuples de l'Artois, allez retremper votre foi près de la Vierge de Brebières : « Un jour, — c'était, si l'on en croit une vieille tradition, au XIIe siècle, — un troupeau de moutons paissait tranquillement dans les pâturages qui s'étendaient aux portes de la petite cité d'Ancre. Le pasteur qui conduisait ce troupeau, voulant le mener en un autre endroit, s'efforça de le pousser doucement devant lui et fit signe à ses chiens de le faire avancer. Mais ce fut en vain. Ni aboiements, ni morsures ne purent faire avancer les moutons, qui, serrés les uns contre les autres, se tenaient avec une sorte de respect sur un petit tertre peu élevé.

« Le berger prend sa houlette et l'enfonce dans le sol. — O surprise ! il avait à peine enlevé quelques pelletées de terre que la tête d'une statue s'offrit à ses regards ! Plein d'ardeur, il fouille encore et tombe à genoux : il avait devant lui l'image de la Vierge Marie.

« C'était une statue, d'une pierre dure et jaunâtre, haute d'un mètre, vingt centimètres, sculptée à la manière des XIe et XIIe siècles. La Mère du Sauveur y était représentée, tenant l'enfant Jésus sur le bras gauche ; de la main droite elle portait un sceptre.

Recueillie avec amour par les habitants du pays, la statue est placée sur un trône, abritée sous les voûtes d'un sanctuaire. Pendant des siècles elle répandit autour d'elle ses grâces et ses largesses.

« La Révolution interrompit brutalement le cours de ses bienfaits (3). »

Mais de nos jours, par l'initiative d'un prêtre, homme de Dieu et dévoué serviteur de Marie, une basilique merveilleuse s'est élevée pour recevoir, avec l'antique Madone, la statue symbolique qui représente Marie, douc bergère protégeant de sa houlette les brebis de son troupeau.

Venez, peuples de l'Artois, peuples de Picardie, venez à Notre-Dame de Brebières : elle préservera vos âmes des pâturages empoisonnés, et si le démon, loup ravisseur, vous attaque, elle le repoussera de sa houlette !

A votre tour, peuple du pays de Laon, peuple de la Champagne, allez à Notre-Dame de Liesse.

---

1. H. Chérot, *La légende de Notre-Dame de Boulogne*. Chez Retaux, Paris.
2. *Ibidem*.
3. Résumé du chapitre consacré à *Notre-Dame de Brebières*, par M. l'abbé Louis Leroy, dans son grand ouvrage : *Histoire des Pèlerinages de la Sainte Vierge en France*, Paris, Louis Vivès.

« Entrez, écrit son dernier historien, entrez dans le sanctuaire et parcourez des yeux les *ex-voto* qui s'y entassent. Là vous verrez comment la tendresse de notre Mère du



FEMMES DE MATELOTS PORTANT LA VIERGE DE BOULOGNE. — Dessin de Boutet.

ciel s'est penchée sur nos corps pour les guérir et sur nos âmes pour les consoler. Là elle peuple les foyers, là elle console les pères et les mères de famille, là elle écarte les

fièvres, là elle redresse les membres, là elle affranchit les prisonniers, là elle arrache des malheureux au naufrage et à l'incendie ; partout elle réjouit les cœurs et sauve les âmes.

« A la vue de ces inscriptions qui couvrent les murs du sanctuaire, ne comprenez-vous pas le beau rôle de la Vierge s'entremettant entre ses deux enfants, Jésus et le genre humain, apaisant les trop justes colères du premier, guérissant les maux profonds, invétérés, souvent trop caressés du second? Avec quelle bonté et quelle activité elle a rempli ce rôle à Liesse ! Pas une misère n'y a murmuré son humble plainte, sans que la main de Marie ne l'ait supprimée, ou du moins, endormie. »

Allez, peuple du pays de Laon, peuple de la Champagne, à votre béni sanctuaire, chantant l'ancienne ballade que chantaient jadis les pèlerins :

Dame de Liesse, liesse
Donnez à vos pèlerins,
Qui vous requièrent par humblesse
Genoux fléchis, à joinctes mains.
Vostre Fils, sauveur des humains,
Dame, plaise à vostre Hautesse
Pour nous prier qu'il ne nous laisse
Quand mort mettra sur nous les mains,
Dame de Liesse.
Tous mourrons un de ces demains,
Et faut que chascun apparaisse
Devant vostre cher Fils ; advocatesse
Soyez pour nous à tout le moins,
Dame de Liesse [1].

Chantez la vieille ballade, vénérez l'antique statue, et Notre-Dame, comme aux temps passés, vous accordera liesse sur la terre, et liesse dans les cieux.

A toi maintenant, peuple de Bourgogne, d'aller vénérer la Madone, la *Vierge du Bon Espoir*.

« Son image, dès le XI[e] siècle, sous le titre de Notre-Dame de Bon-Apport, dans la chapelle de Notre-Dame du Marché *(de Foro)*, hors des murs de Dijon, attirait tant de pèlerins que des chanoines de Saint-Etienne firent une œuvre pie, en bâtissant un hospice pour les héberger. En 1252, pour remplacer le sanctuaire primitif, les Dijonnais élevèrent l'église actuelle de *Notre-Dame*, et y déposèrent, afin de recevoir la sainte image, une chapelle voûtée, sans fenêtres, haute de vingt pieds et couronnée d'une galerie circulaire.

« Cette chapelle fut aussitôt la plus fréquentée : le peuple y suivit sa Reine, se pressa au pied de son trône de grâces, et couvrit les murs d'*ex-voto*, témoignages plus nombreux chaque jour de sa gratitude et de la bonté de Marie. C'étaient des lampes en vermeil et en argent, qui brûlaient nuit et jour ; des flambeaux, symboles d'une ardente dévotion : des tableaux qui rappelaient les grâces obtenues ; des mains, des bras en argent ou en cire, des béquilles sans nombre... Aux colonnes qui soutenaient la voûte, comme à la tour de David, pendaient des boucliers, des écus, des épées, des armes de toute espèce, comme des trophées que lui érigeait la reconnaissance.

« L'un des tableaux représentait Philippe Pot, seigneur de la Rochenolay, grand cham-

1. Extrait de l'*Histoire de Notre-Dame de Liesse*, par Joseph Macquart, chez Martin Frères, à Châlons, 1904. — Nous tenons ici à remercier l'auteur de cette charmante brochure, du concours si empressé qu'il nous a prêté dans la composition de notre ouvrage *La Sainte Vierge dans la tradition, dans l'art, dans la vie des saints et dans notre vie*.

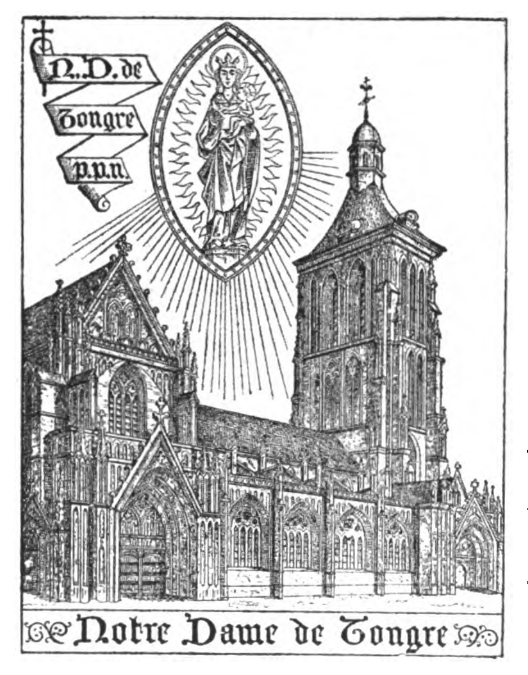


bellan de Bourgogne et chevalier de la Toison d'or, à genoux devant *Notre-Dame de Bon Espoir*, avec sa devise « *Tant L Vault* », en souvenir d'une grâce merveilleuse dont il se crut redevable à Notre-Dame.

« Entraîné par le zèle de la religion et l'amour de la gloire, si naturel aux nobles cœurs, il était allé au secours de Constantinople, assiégée par les Turcs. Trahi par la fortune, il tomba aux mains des janissaires qui le conduisirent à Mahomet II et lui racontèrent combien vaillamment ce gentilhomme s'était battu. Le sultan admira son air noble, son courage et sa fierté et essaya de l'attirer à son service. Philippe, en vrai chevalier chrétien, résista aux promesses et aux menaces, aux égards et aux mauvais traitements. Mahomet, dépité, lui dit : « Si tu peux vaincre l'ennemi que je t'opposerai, je te renverrai dans ta patrie. » Philippe, tout joyeux, invoque *Notre-Dame de Bon-Espoir*, dont il porte l'image sur lui et attend le combat. Le jour venu, on l'amène dans une espèce de cirque, en présence du sultan entouré de sa cour ; on lui donne un cimeterre, et on lâche contre lui un lion furieux et affamé. A la vue de cet adversaire, le héros chrétien lève son regard vers le ciel, invoque la Sainte Vierge et s'écrie : « *Tant L Vault!* » Le lion rugit et s'élance ; mais d'un coup de cimeterre, il lui coupe les deux pieds de devant, d'un autre coup il lui enlève la langue et le perce au cœur, en répétant son cri de victoire : « *Tant L Vault!...* » Mahomet tint parole et le renvoya libre (1). »

Peuple de Bourgogne, tu le sais, le lion rugissant, dont parle saint Pierre (2), est toujours à tes côtés, cherchant à te dévorer. Pour le combattre, va prier *Notre-Dame de Bon-Espoir*. Pousse le cri victorieux de Philippe Pot : « *Tant L Vault!* » et le lion, ennemi de ta foi, ennemi de ta vertu, sera terrassé!

Et vous, marins de la Normandie, marins de la Bretagne, vous qui vous endormez chaque soir bercés par le murmure des flots, allez à la *Vierge de la Falaise :* par les mains innocentes de vos filles, déposez aux pieds de la statue l'*ex-voto* promis au fort de la tempête.



(Belgique.)

L'église de *Notre-Dame de Tongres*, dans le Limbourg, paraît avoir été la première de celles qu'on éleva en Belgique et, en outre, la première église consacrée à la Sainte Vierge de ce côté des Alpes... « *Ista dicitur prima ecclesia in honorem beatæ Mariæ consecrata, ex ista parte Alpium* (3)... » On y vénère une jolie Vierge du XIIe siècle, en bois de noyer, de grandeur naturelle. « L'artiste pieux l'a vêtue d'une robe peinte en bleu avec des arabesques dorées, d'un manteau d'or doublé d'azur. Au lieu d'un sceptre, il lui a mis en main une grappe de raisins qu'elle présente à l'Enfant Jésus, en souriant avec mélancolie, à la manière des madones italiennes. Au lieu de couronne, sa tête n'est ornée que d'une longue chevelure blonde, relevée sur les tempes, et dont les flots soyeux et ondoyants descendent jusqu'au milieu du dos ; une épée de chevalier, suspendue à sa ceinture, achève de la distinguer de toutes les autres statues

1. *Petits Bollandistes*, tome X, page 580.
2. Première épître de saint Pierre, v, 8.
3. *Chronicon magnum Belgii*, cité par Rohault de Fleury, tome II, page 382.



NOTRE-DAME DE BREBIÈRES. — Marbre de M. E. Delaplancke. — Gravure de M. Daudenarde.

de la Vierge que nous connaissons [1]. » Allez, peuples de Belgique, allez vous prosterner aux pieds de votre vieille Madone. Elle porte une épée au côté. — Une épée au côté, cela convenait à votre Reine, à la Reine de ce peuple belge qui, depuis vingt ans, combat si vaillamment les combats du Seigneur ; allez, peuple belge, allez demander à la Vierge, ceinte du glaive, de bénir vos luttes et de vous continuer votre vaillance.

« De tous les lieux qui offrent, en Espagne, un attrait spécial à la dévotion, le plus illustre sans doute, écrit Rohault de Fleury, est le sanctuaire consacré à Notre-Dame sous l'invocation de *Notre-Dame du Pilier.* Suivant une antique et pieuse tradition, saint Jacques le Majeur, conduit par la divine Providence en Espagne, séjourna quelque temps à Saragosse. Il y reçut de la Vierge une faveur insigne. Une nuit qu'il priait, avec quelques disciples, sur les bords de l'Ebre, la Mère de Dieu, encore vivante, lui apparut et lui enjoignit de bâtir là un oratoire. L'Apôtre obéit sans retard : avec l'aide de ses disciples, il éleva une petite chapelle. Dans la suite des temps, on y construisit une église plus vaste, dont on fête la dédicace dans la ville et le diocèse de Saragosse, sous le titre de Saint-Sauveur, le quatre des ides d'octobre [2]. » Tel est le récit approuvé par douze cardinaux sous le pontificat d'Innocent XIII et inséré dans les leçons de l'office propre de Notre-Dame du Pilier, le 13 octobre 1723. — Peuple espagnol, si ferme dans tes croyances, va, va au pied de ton antique Madone ; va lui demander d'être ton armure contre l'incrédulité qui envahit le monde : et si les apôtres de l'erreur veulent t'enlever la foi que t'ont léguée tes pères, confie-toi, confie tes enfants à Notre-Dame du Pilier, et ta foi... e leur foi restera immuable, comme le pilier qui porte sa statue !



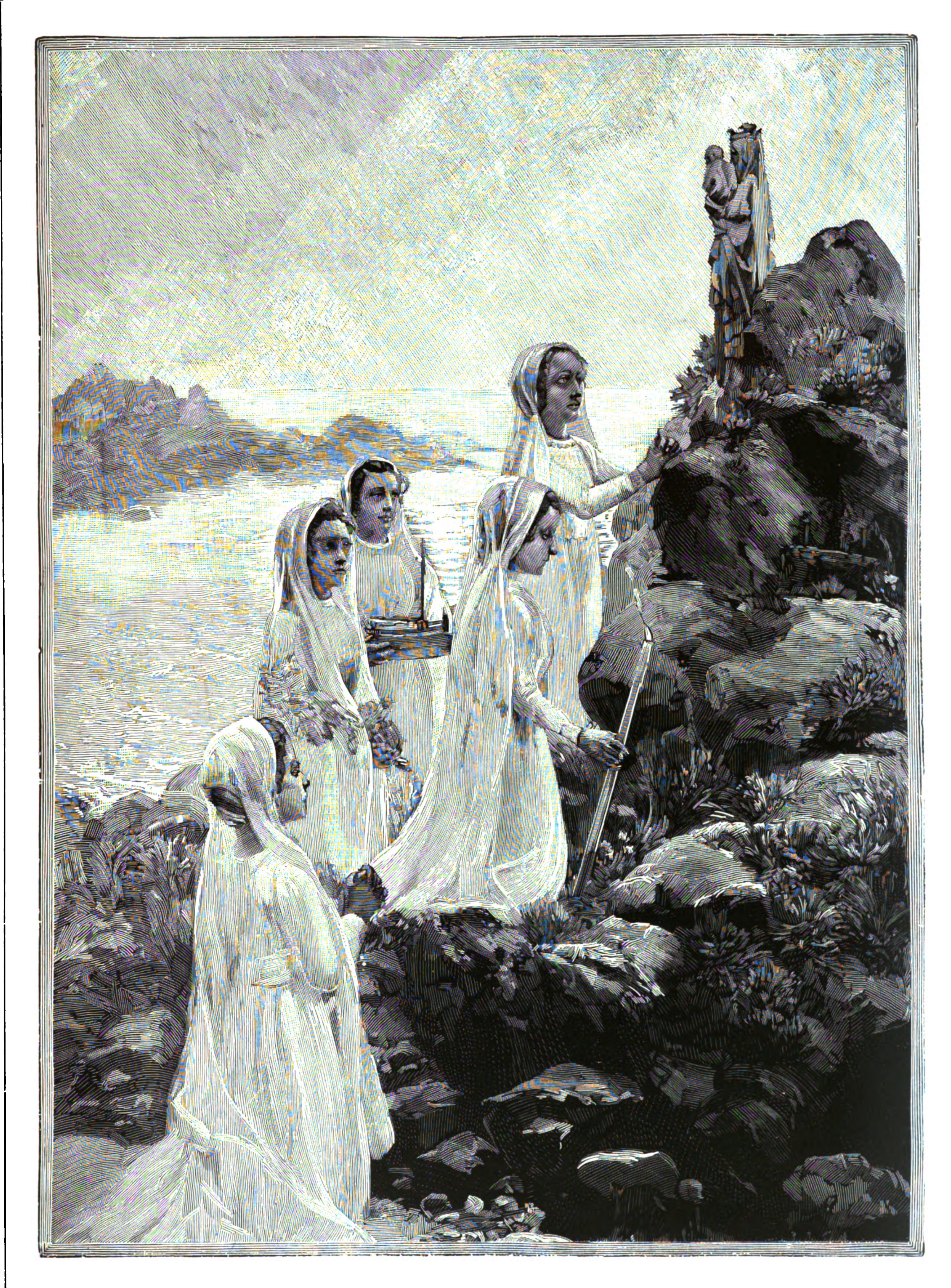
NOTRE-DAME DEL PILAR (Espagne).

Peuple d'Italie, c'est dans toutes les ville qu'il faudrait courir, si tu voulais honorer tes Vierges fameuses ; car il n'est pas un de tes villes qui n'ait sa Madone, et son sanctuaire de la Madone, et l'histoire de sa Madone ; pas une de tes villes où la Vierge, avec une prodigalité royale, n'ait répandu ses faveurs et mérité le beau vocable donné à l'une des églises de Milan : *Sainte-Marie des Grâces.*

Entre tant de sanctuaires, s'il te faut faire un choix, va, du moins, peuple d'Italie, va te prosterner dans ton sanctuaire de Lorette, que l'amour du monde entier a si magnifiquement orné, que la munificence des Papes a enrichi de si précieuses indulgences. Ta vieille foi est furieusement attaquée par l'erreur. Demande à *Notre-Dame de Lorette* une fidélité courageuse au Verbe incarné, à l'Eglise et au Pontife romain. (gravure page 350).

Comme l'Europe, l'Asie, l'Amérique, l'Afrique ont leurs sanctuaires consacrés à Marie. La Chine a, à Pékin, sa magnifique cathédrale de l'*Immaculée-Conception ;* le Mexique met sa confiance dans *Notre-Dame de la Guadeloupe ;* l'Equateur s'est consacré à *Notre-Dame de la Merci ;* l'Algérie s'est mise sous la protection de *Notre-Dame d'Afrique*, dont la mer

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, tome II, page 383.
2. *La Sainte Vierge*, tome II, page 345.



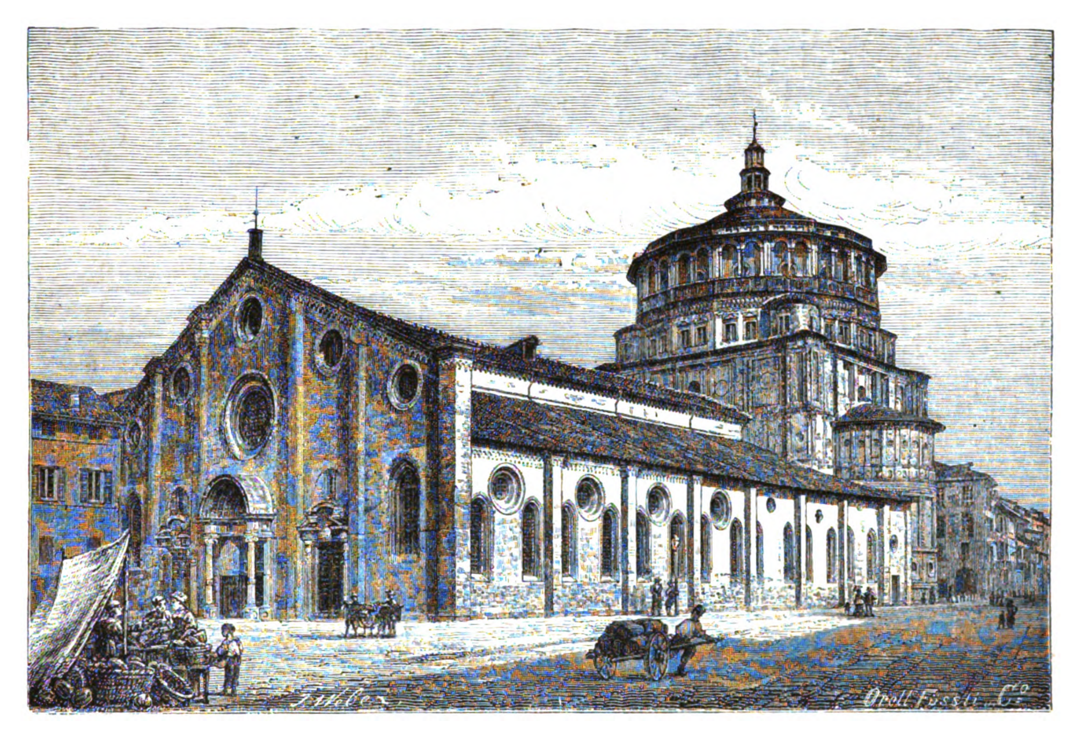
LA VIERGE DE LA FALAISE. — Tableau de M. Fougeray du Coudray. — Gravure de Mlle Jane Mirman.

vient baiser le pied, et dont le front se détache sur les crêtes de l'Atlas (gravures, plus loin.)

C'est ainsi que Marie est véritablement Reine de l'Univers et qu'elle voit (c'est la pensée exprimée dans une gracieuse gravure) les tribus sauvages, aussi bien que les peuples civilisés, accourir vers son trône et lui rendre un filial hommage.

Le culte de Marie n'embrasse pas seulement l'universalité des temps, mais encore l'universalité des lieux ; il n'est pas seulement immuable comme l'Eglise, il est catholique comme elle.

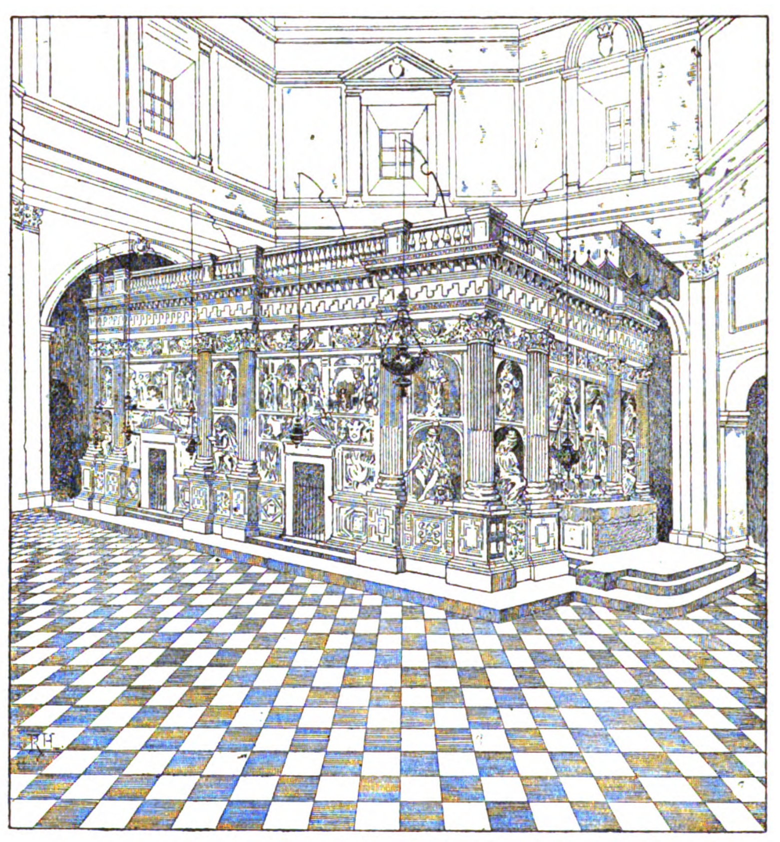
Allez donc, peuples de l'Univers, allez donc à Marie ; elle vous conduira à Jésus-Christ, son Fils. « *Ad Eum, per Eam!* A Lui, par Elle ! » Tous, vous avez quelque sanctuaire consacré à votre Reine ; c'est là que vous irez rendre votre hommage habituel.



MILAN. — L'ÉGLISE SAINTE-MARIE DES GRACES.

Mais il est un sanctuaire sur la terre où, une fois au moins dans votre vie, si vous en avez la facilité, vous voudrez rendre à Marie un hommage plus solennel ; où vous irez toucher du doigt le surnaturel. Le XIXe siècle avait dit par la bouche d'un de ses incrédules les plus fameux : « le surnaturel est impossible, le surnaturel n'existe pas ; nous n'avons à nous occuper que de ce que nous pouvons voir, sentir, toucher, palper, le reste est indifférent »! Et « voilà, répond Monseigneur Freppel, qu'il a suffi de quelques paroles répétées par une pauvre enfant, ne sachant même ni lire, ni écrire, pour mettre en émoi l'Univers entier, pour appeler les foules des quatre points cardinaux, dans ce coin perdu des Pyrénées et les placer en face du plus étonnant des prodiges. Car c'est le fait de cette émotion, je devrais dire de cette commotion universelle, qui donne aux événements de Lourdes leur signification à part, leur caractère exceptionnel et unique. Lourdes, c'est la protestation de Dieu et de l'humanité chrétienne contre la grande hérésie de notre époque, qui est le naturalisme. Sans doute, c'est déjà une merveille que d'avoir fait

sortir de terre, et en si peu de temps, ces temples magnifiques, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, de la grandeur et de l'unité du plan, de la correction des lignes, de la pureté des formes, de la grâce et de l'harmonie des contours, depuis les nefs qui plongent dans les profondeurs du sol jusqu'à cette flèche élégante et hardie qui semble vouloir porter jusqu'au ciel les hommages de la terre. Tout cela est, certes, de nature à faire réfléchir les plus prévenus ou les plus indifférents, surtout quand on mesure la distance qui sépare l'effet de la cause. Mais ce qui... frappe bien davantage, ce qui se dégage de ces grandes choses, comme un fait moral d'une portée immense, c'est le monde entier venant prier à Lourdes, y acclamer sa foi en Dieu et dans le Christ, Sauveur des hommes, sa confiance en la bienheureuse Vierge Marie, y faire appel à sa puissance et



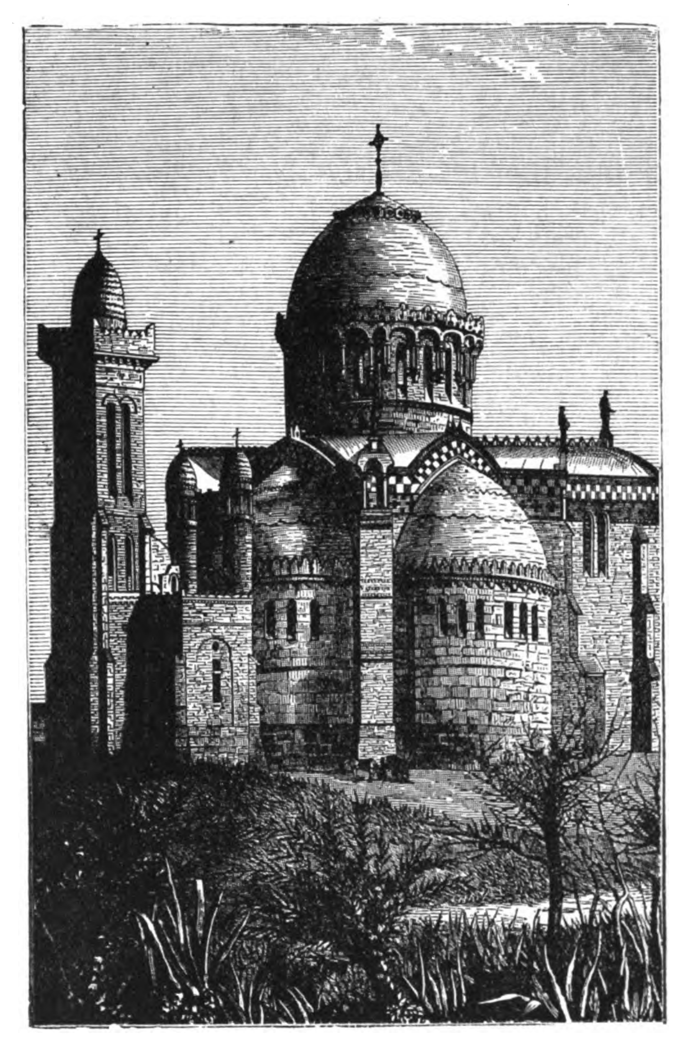
LA SANTA CASA DE LORETTE.

à sa bonté divines, et opposer à la grande erreur de notre temps la plus éloquente et la plus splendide de toutes les manifestations [1]. »

Oui, Lourdes, c'est l'affirmation du surnaturel. Le grand Pape Pie IX, le 8 Décembre 1854, affirmait ce grand fait surnaturel qu'est l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge : « C'est pourquoi, dit le Saint-Père, Nous confiant dans le Seigneur, Nous croyons que le moment opportun est venu de définir l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, Mère de Dieu, Immaculée Conception que la parole divine, la vénérable tradition, le sentiment constant de l'Eglise, l'unanime accord des évêques catholiques et des fidèles,

1. Monseigneur Freppel, *Mois de Marie*, extrait de ses œuvres, par l'abbé Bongendre. Paris. Roger et Chernoviz, 1903, pages 226 et 227.

les actes mémorables de nos prédécesseurs ainsi que leurs constitutions ont mis dans une admirable lumière et si formellement déclarée. Et, après avoir mûrement tout pesé, après avoir répandu devant Dieu d'assidues et de ferventes prières, Nous avons pensé qu'il ne fallait pas tarder davantage à décider et à définir par notre jugement suprême l'Immaculée Conception de la Vierge, à satisfaire ainsi la religieuse impatience du monde catholique et notre propre piété envers la Très Sainte Vierge, et en même temps à honorer de plus en plus son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque tout l'honneur et toute la gloire qu'on rend à la Mère rejaillissent sur le Fils.



NOTRE-DAME D'AFRIQUE, A ALGER.

« Donc :

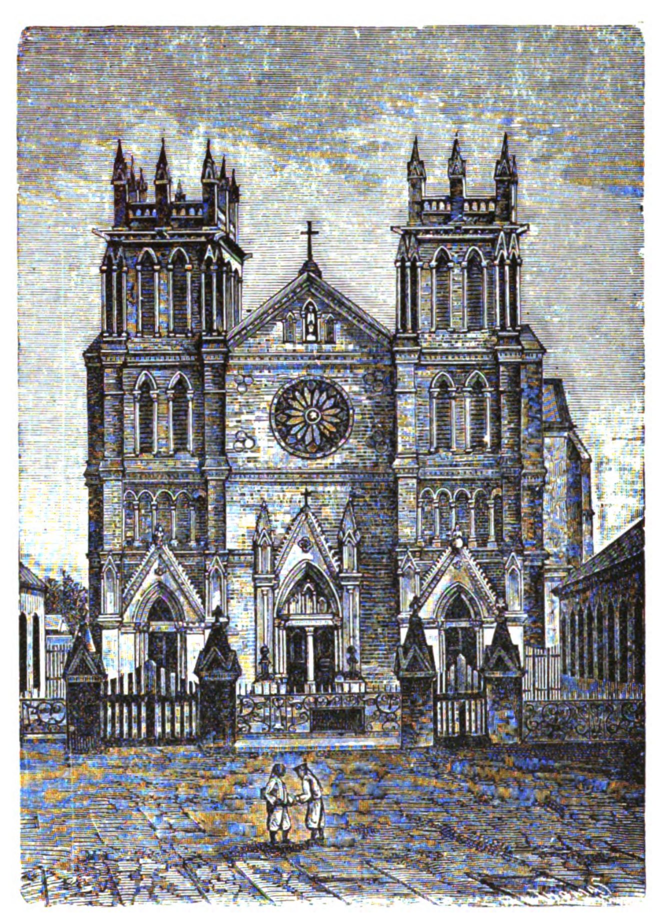
« Après avoir offert sans relâche, dans l'humilité et le jeûne, nos propres prières et les prières publiques de l'Eglise à Dieu le Père, par l'intermédiaire de son Fils, afin qu'il daignât diriger et confirmer Notre esprit par la vertu de l'Esprit-Saint ;

« Après avoir imploré le secours de toute la cour céleste ;

« Après avoir invoqué avec gémissements l'assistance de l'Esprit consolateur, et étant persuadé qu'il Nous inspire dans ce sens pou l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour la gloire et l'ornement de la Vierge Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne ;

« Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et la nôtre,

« Nous déclarons, prononçons et définissons que : La doctrine qui enseigne, que par une grâce et un privilège spécial du Dieu tout-puissant et en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, la Bienheureuse Vierge Mère, dans le premier instant de sa Conception, fut préservée et exemptée de toute tache du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu, et par conséquent elle doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles. »



L'IMMACULÉE CONCEPTION, A PÉKING.

Ainsi parla le Pontife suprême, et toute la Catholicité applaudit.

Et voilà que, quatre années après cette définition dogmatique, ainsi que le fait remarquer l'Eglise dans l'Office de l'Apparition [1], la Sainte Vierge apparaît à Lourdes, et, confirmant la parole de Pie IX, elle dit à Bernadette : « *Je suis l'Immaculée-Conception.* »

Lourdes, oui, c'est bien l'affirmation du surnaturel.

Hommes du XXe siècle, vous qui avez encore la gloire d'être baptisés, dans un siècle qui revient au paganisme ; enfants de Dieu et de Marie, allez donc aux Roches Massa-

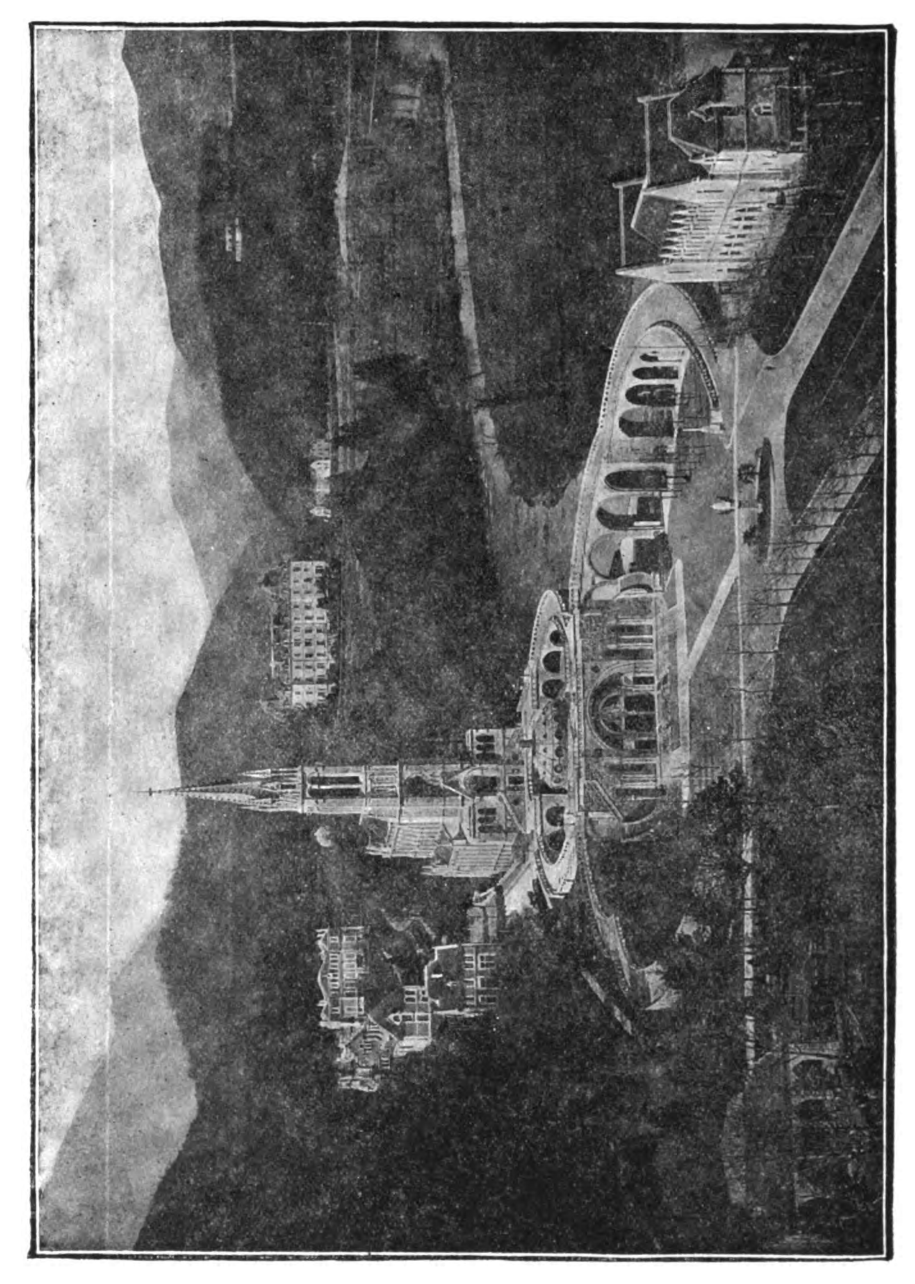
1. IIe Nocturne, Leçon IV.



MARIE, REINE DE L'UNIVERS.

bielles, allez raviver votre croyance au surnaturel ; allez renouveler, par votre concours, ce que le grand évêque d'Angers appelle « le miracle permanent de Lourdes ».

Allez là-bas demander la force et la vaillance dont vous avez besoin ; allez-y en masses compactes ; allez-y, vrais chevaliers de Notre-Dame ; allez-y, la prière aux lèvres, le chapelet à la main.



LOURDES. — VUE D'ENSEMBLE.

— Le chapelet à la main ? Nous, des hommes ?

— Oui, vous, des hommes, le chapelet à la main.

Ecoutez plutôt cette belle page d'histoire écrite par un soldat de la Vierge et par un apôtre de l'Hostie.

« A l'heure où les Albigeois couvrent de ruines le midi de la France, Simon de Mont-

fort apprend de son ami saint Dominique à égrener le chapelet, et sa main gantée de fer n'en est pas moins terrible, à la bataille de Muret. Chevalier de Notre-Dame, Simon de Montfort ! — Chevalier de Notre-Dame, saint Louis ! Il porte son chapelet au combat, cuirasse mystique sous sa cuirasse d'acier. — Chevalier de Notre-Dame, Edouard III d'Angleterre ! Vaincu dans un tournoi, il ne trouve pas de plus beau cadeau à faire à son vainqueur, Eustache de Ribeaumont, que son rosaire; et il le lui donne aux applaudissements de toute la cour.

« Charles le Téméraire et Anne de Montmorency disent tranquillement leur chapelet en allant au feu. Chevaliers de Notre-Dame, le Téméraire et le Connétable !

« C'est le chapelet qui gagne la bataille de Lépante : c'est le murmure des *Ave Maria*, récités par la Chrétienté et portés sur les flots, qui, bien plus que les canons et les bombardes, met en fuite les gardes musulmanes. Chevaliers de Notre-Dame, Pie V et Don Juan d'Autriche et tous les héros de Lépante !

« Les Vendéens, partant pour la défense de leurs foyers et de leur religion, fixent sur



« CHEVALIER DE NOTRE-DAME, SIMON DE MONTFORT ! »



« CHEVALIER DE NOTRE-DAME, SAINT LOUIS ! »

leur poitrine l'image du Sacré-Cœur, et enroulent leur chapelet autour de leur cou ; et par les haies fleuries et sanglantes, ils s'en vont chantant :

> Prends ton fusil, Grégoire,
> Prends ta Vierge d'ivoire...

Chevaliers de Notre-Dame, les Vendéens !

« Le grand patriote du Tyrol, au commencement de ce siècle, André Hofer, récite son chapelet avec ses soldats, à travers les gorges et les ravins de ses montagnes ; et si l'on en croit la chanson tyrolienne, il leur dit : « A genoux, les montagnards, à genoux ! Et prenez-« moi vos rosaires. Ce sont là les

« violons que j'aime. Quand la prière fera briller vos yeux, le Seigneur Dieu se montrera « à vous. » Sur le point d'être fusillé, il donne son chapelet, son plus cher trésor, au prêtre qui l'assiste ; puis, d'une voix ferme, il commande le feu. Chevalier de Notre-Dame, André Hofer !



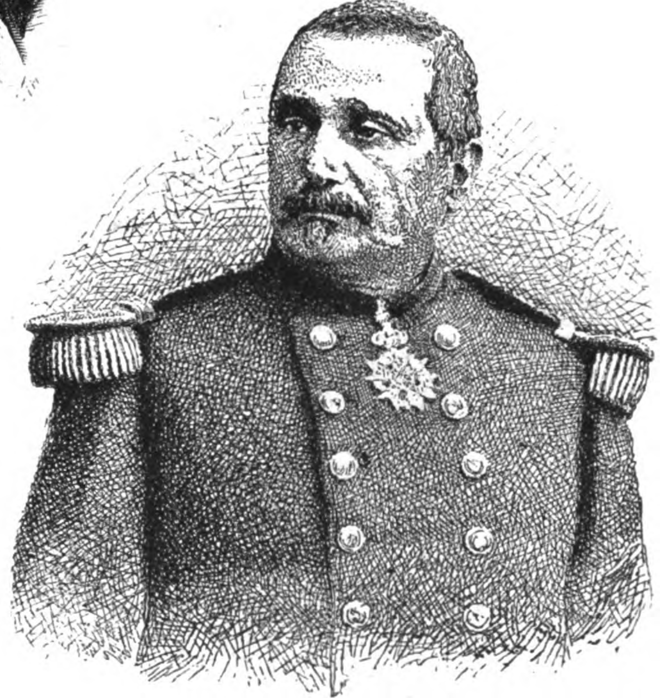
LE MARÉCHAL BUGEAUD, CHEVALIER DE NOTRE-DAME.

« Le maréchal Bugeaud, après sa conversion, se rend célèbre parmi ses soldats pour sa dévotion à la Vierge. Il dit dévotement son chapelet, devant le feu du bivouac, afin qu'une armée française sache bien qu'on peut être un maréchal de France et un chevalier de Notre-Dame.

« Le commandant Marceau, qui a tant honoré notre marine au siècle passé par ses belles croisières en Océanie, place l'image de Marie à l'avant de son bâtiment ; il se promène sur la dunette de l'*Arche d'alliance*, en égrenant son chapelet ; et je vous assure que de la même main il sait porter haut le pavillon de la France.

« Avant les journées héroïques de Castelfidardo et d'Ancône, Lamoricière va chercher à Notre-Dame de Lorette l'étendard de Lépante.

« Pendant la fameuse nuit qu'il passe, étendu sanglant dans la neige, sur le champ de bataille de Loigny, Sonis voit apparaître la Vierge, et, dans l'extase, il oublie ses douleurs. Chevaliers de Notre-Dame, Marceau, Lamoricière et Sonis !...



LE GÉNÉRAL DE SONIS, CHEVALIER DE NOTRE-DAME.

« Ils n'ont pas disparu de la terre de France, les hommes vaillants qui aiment la Sainte Vierge et se glorifient de marcher sous sa bannière... Plus la société marche, et plus elle se sépare nettement en deux colonnes. Les groupes intermédiaires, les justes milieux, les vieux libéralismes sont balayés par la logique et le torrent des idées, et leurs débris vont grossir l'armée des bons ou celle des mauvais. Il faut aller à l'extrême droite

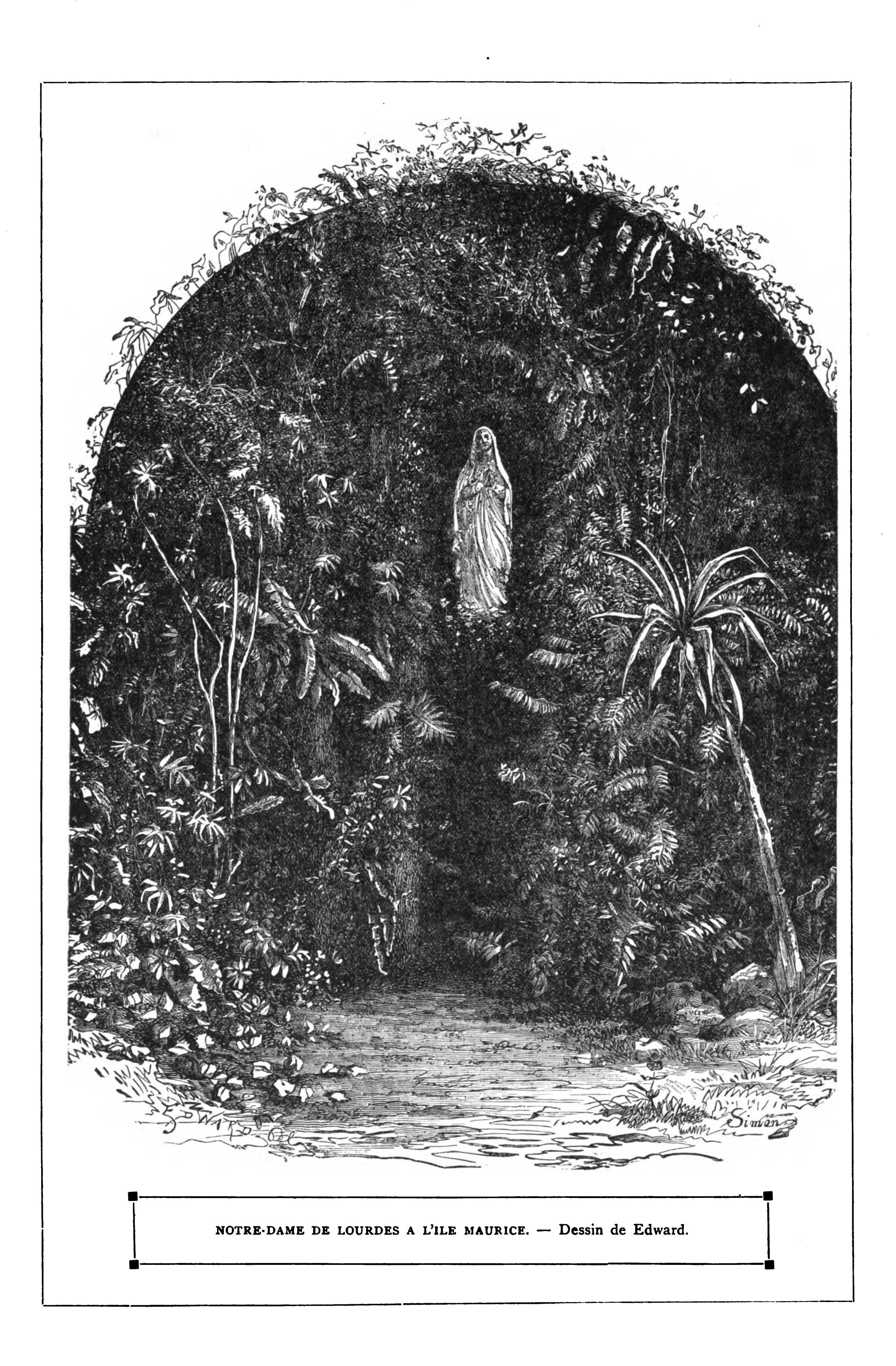
de la vérité avec l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, la Vierge, le Pape, ou à l'extrême gauche de l'erreur avec la révolution et l'anarchie. A la limite, et logiquement du moins, il faut être chevalier du poignard ou chevalier de Notre-Dame [1]. »

Dans votre vie publique, comme à votre foyer, vous serez, chers Lecteurs, chevaliers de Notre-Dame.

1. *Les Chevaliers de Notre-Dame*, Discours prononcé au congrès marial de Lyon, le 7 septembre 1900, par le Révérend Père Coubé. Paris, Retaux. Prix : franco, 0 fr. 25.



NOTRE-DAME DE LA MERCI,
à Quito (Équateur).



NOTRE-DAME DE LOURDES A L'ILE MAURICE. — Dessin de Edward.



Chapitre Sixième.

MARIE ET LA SOUFFRANCE.

Avec le péché originel la souffrance fit son entrée dans le monde. Depuis lors tout est pour l'homme matière à souffrance, son corps, son âme et jusqu'à ces mouvements du cœur qui, dans l'ordre divin, ne devaient procurer que bonheur et joie.

Ainsi plongé dans cet abîme de douleur, l'homme, de tout temps, s'est tourné comme d'instinct vers Marie ; il en a fait sa consolatrice ; il l'a invoquée sous les vocables les plus touchants, qui rappellent tout à la fois les misères dont il est assailli, et le secours qu'il attend de sa céleste Protectrice. *Notre-Dame de Pitié*, *Notre-Dame des Douleurs*, *Notre-Dame des Larmes*, *Notre-Dame des Langueurs*, *Notre-Dame de Souffrance*, *Notre-Dame de Guérison*, *Notre-Dame des Convalescents*, *Notre-Dame de la Vie*, *Notre-Dame de Bon Secours*, autant de titres, donnés à Marie par la douleur suppliante et confiante.

Dieu, au Paradis terrestre, dit à l'homme déchu : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Châtiment du péché, la fatigue est une souffrance. De là, la répulsion de l'homme pour l'effort qui produit la fatigue. Etes-vous tenté de reculer devant cette lassitude de vos membres, devant cette dépense laborieuse de vos forces intellectuelles, recourez à Marie.

Ouvriers des champs, ouvriers des villes, avant de vous pencher sur le sillon ou sur le métier, dites un *Ave Maria*. Offerte à Dieu, bénie par Marie, votre fatigue vous semblera plus douce, votre sueur moins amère.

Et vous, artistes, écrivains, penseurs, hommes de sciences ou de lettres, vous qui, pour le bien de vos semblables, creusez dans le monde le sillon où germent les nobles pensées, où la vertu se développe, où le beau s'épanouit : quand l'effort vous effraie, quand vous êtes tentés de reculer devant l'immensité de la tâche, quand l'inspiration vous fuit, imitez Michel-Ange faisant glisser ses deux gros chapelets (1) entre ces doigts qui ont sculpté le *Moïse* et peint le *Jugement* au mur de la Sixtine. Imitez Haydn et Mozart ; quand au fond de leur âme ils n'entendaient plus l'harmonie sacrée qu'ils voulaient redire à la terre, ils se promenaient de long en large dans leur chambre ; ils récitaient leur chapelet et, après quelques *Ave Maria*, la voix intime retentissait de nouveau à leur oreille (2). Imitez le grand Montalembert : quand, par la plume ou par la parole, il avait

1. On les conserve encore à Florence.
2. Voir P. Coubé, *Les Chevaliers de Notre-Dame*, page 26, chez Retaux.



LA FUITE D'ÉGYPTE. — École d'Albert Dürer. — Musée de Dresde.

quelque grande cause à défendre, on le voyait, en se rendant au Luxembourg, entrer à Saint-Sulpice : il s'agenouillait devant l'autel de la Sainte Vierge, priait la Mère de Dieu et de là il courait à la tribune, où, devant son auditoire frémissant d'émotion, il affirmait, sublime, que « les fils des Croisés ne reculeraient pas devant les fils de Voltaire. »

Plus encore que le travail, la maladie est une source de souffrances.

O vous qu'un mal cruel tient cloué sur un lit de douleur, adressez-vous à Marie, adressez-vous à « celle qui est la plante salutaire que notre terre a produite, à celle qui a porté en elle le germe précieux de notre guérison, à celle qui est devenue par grâce et par privilège le remède de tous nos maux, à celle qui peut guérir toutes nos infirmités. Ou elle obtiendra la guérison, ou bien l'affliction corporelle tournera à l'avantage et au profit de l'âme. Priez devant son image ; faites brûler des cierges devant sa chapelle ; engagez-vous à quelque neuvaine, à quelque pèlerinage, suivant vos facultés, votre situation, votre rang ; embrassez, avec un véritable esprit de foi, ces pratiques simples et populaires que l'Eglise a toujours approuvées et auxquelles, dans leurs afflictions, nos pères recouraient avec tant de succès ; et vous verrez se renouveler les merveilles dont vous lisez la touchante histoire (1). »

Lisez, en effet, l'histoire de Marie depuis dix-huit siècles ; partout vous la verrez méritant, par d'innombrables guérisons, son beau vocable de « salut des infirmes » ; partout vous la verrez conquérant à force de bienfaits ces *ex-voto* de marbre et d'or, qui, à travers les siècles, de Chartres à Lourdes, servent de lambris à ses sanctuaires. Partout vous entendrez des malheureux, guéris par elle, lui répétant, hymne de reconnaissance, ces belles paroles du Tasse : « Malade, je languissais ; un sommeil profond enchaînait captives mes facultés intérieures ; tantôt glacé par un froid mortel, tantôt consumé par les ardeurs de la fièvre, j'étais là gisant, le visage tout pâle.

« Environnée, couronnée de lumière, et rayonnante d'un éclat céleste, ô Marie, tu descendis alors pour soulager ma douleur, afin que mon âme ne succombât pas.

« Au milieu de ces splendeurs éblouissantes, je vis à ta droite saint Benoît, et à ta gauche Scolastique, entourée de rayons lumineux.

« En retour, je te consacre et ce cœur et ces pages, maintenant que tu m'apparais plus belle dans les cieux, ô Reine qui me guéris et me sauves (2) ! »

Un jeune poète, trop tôt enlevé, nous indique, dans une belle strophe, la raison pour laquelle Marie se plaît à consoler la souffrance. Depuis le glaive que Siméon a fait entrevoir, au jour de la Purification, jusqu'au coup de lance qui transperça Jésus mort, sur le Calvaire, Marie a été la grande souffrante. Voilà pourquoi elle aime tant à soulager des maux qu'elle a ressentis elle-même :

« Tu souffris, et tu plains les souffrances humaines :
L'enfance au cœur joyeux et l'homme aux jours flétris
N'ont jamais déposé ni vœux ni larmes vaines
A tes genoux bénis (3). »

La souffrance, elle habite les sombres cachots : souffrance du prisonnier, expiant ses fautes sous le poids mérité de ses chaînes ; souffrance du captif innocent, jeté dans les fers pour avoir usé de sa liberté contre le gré du tyran. Souffrance toujours consolée par la pensée de Marie, par la prière de Marie.

1. Voir Sauceret, *Culte catholique de Marie*, tome Ier, page 475.
2. *Ibidem*, page 480.
3. Charles Brugnot, *Poésies*, voir Sauceret, *loco cit.*, page 482.

C'est la pensée de Marie qui console Silvio Pellico sous les plombs de Venise : « Salut, chante-t-il, salut, ô Marie !

« Sur moi, oui sur moi tes regards célestes et ineffables rayonnèrent dès ma naissance avec une maternelle tendresse.

« Et à ce Fils qui gouverne le ciel et la terre tu as demandé, tu vas demandant secours pour moi, afin que j'arrive à son éternelle paix.

« Aux jours les plus malheureux de ma vie ton invisible main essuya mes pleurs (1). »

C'est la prière à Marie qui, dans la cellule de Sainte-Pélagie, réconforte Charles Nodier:

« Heureux qui vit sous tes auspices !
Que de fois tes rayons propices
Ont rassuré les mariniers !
Que de fois ta splendeur nocturne
A charmé l'ennui taciturne
Qui veille au lit des prisonniers !

. . . .

Si jusqu'au ciel, où tout s'expie,
Parviennent mes tristes accents,
Tu sais sous quelle chaîne impie
Languissent mes jours innocents !
Tu peux, de l'ombre où je t'adore,
M'envoyer comme un météore
Sur les ailes du Séraphin,
Aux lieux où ma sœur éplorée
Devant ton image sacrée
Entretient la lampe sans fin (2). »

La souffrance, sur cette terre, elle habite le cœur de l'homme, qui, se sentant fait pour aimer, ne trouve rien, autour de lui, qui puisse apaiser cet invincible besoin, rien qui réponde à l'idéal d'amour qu'il s'est fait. Oui, il est des âmes, en ce bas monde, qui, dégagées de la chair et des sens, ont d'irrésistibles élans vers l'objet tout aimable qui, au dedans d'elles-mêmes, les soulève et les ravit ; et ne trouvant pas cet objet sur la terre, elles se tournent vers des régions supérieures, vers le Christ et vers la Mère du Christ.

Ainsi s'explique l'amour des Saints pour Marie. Ainsi « s'explique, écrit Sauceret, l'ardente et passionnée dévotion de saint Ephrem, de saint Anselme, de saint Pierre Damien, de saint Bernard, de saint Laurent Justinien, de saint Ildefonse, de saint Bonaventure, de saint Bernardin de Sienne ; ainsi s'expliquent la piété fervente et le dévouement tout filial de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas Kostka, de monsieur Olier, de Gerson et de mille autres, envers celle qu'ils appelaient leur dame, leur maîtresse, leur reine, leur amie, leur cœur, leur âme et même leur amante. Tout ce que la passion la plus impétueuse a jamais inspiré à ceux qui sont nés de la chair et du sang, l'amour chaste et pur l'a dicté à ces enfants de Dieu, parlant à la Sainte Vierge ou de la Sainte Vierge. Langage et action, feux et transports de l'âme, tout en eux a égalé et souvent même surpassé, à l'égard de la Vierge-Mère, les plus vives ardeurs de l'amour terrestre. Aussi voyez les écrits ou la vie de ces âmes d'élite : quelles expressions enflammées nous trouvons sur les lèvres ou sous la plume des Thomas à Kempis, des Germain de Constantinople, des Liguori, des Pierre de Blois (3) ! »

Ils lui disent avec l'auteur du Cantique des cantiques : « Vous avez, ô ma sœur,

1. *Poésies inédites*, tome Ier, page 20, Turin.
2. Voir Sauceret, tome Ier, pages 465 et 466.
3. Idem, tome III, pages 317 et 318.

vous avez blessé mon cœur d'un seul de vos regards [1]. » Avec saint Bernard, ils l'appellent « la ravisseuse des cœurs » ; avec Thomas à Kempis ils lui crient : « Vous êtes la céleste rosée qui rafraîchit mon âme ; vous êtes ma lumière, mon guide, ma force, mon trésor, ma joie, mon refuge, mon espérance [2]. »

Ecoutez encore cette page toute brûlante ; écoutez ce dithyrambe d'amour : « O Reine des Anges, comme le ciel vous fit belle, parfaite, accomplie ! Vous êtes si belle, si pleine de grâce, que vos charmes divins ravissent tous les cœurs. Quand on vous contemple, tout paraît brut et informe, toute beauté s'éclipse, toute grâce disparaît comme disparaissent les étoiles à l'aspect du soleil.

« Beauté de la nature, fleur et perle de toutes les créatures, charmes, ornements de toute la création, image et miroir de Dieu, vous avez la bouche d'or de Sara, dont le sourire réjouit le ciel et la terre ; le doux et tendre regard de la féconde Lia, avec lequel vous fléchissez le cœur de Dieu ; l'éclat du visage de la belle Rachel, qui éclipse les rayons du soleil; les grâces et les charmes de la discrète Abigaïl, par lesquels vous calmez la colère de Dieu, courroucé de nos crimes, la vivacité et la force de la valeureuse Judith, qui vous font triompher des cœurs les plus obstinés.

« Auguste Souveraine, de l'océan immense de votre beauté jaillissent comme des fleuves de beauté et de grâce pour toutes les créatures.

« C'est en imitant l'or de vos beaux cheveux, dont les boucles tombent avec une ravissante négligence sur votre cou et sur vos épaules d'ivoire, que la mer a appris à rider si agréablement ses flots et à faire briller le cristal de ses ondes.

« L'inaltérable sérénité de votre front, le calme et la paix qui règnent sur votre visage ont enseigné à nos fontaines transparentes à rester tranquilles et fermes dans leurs gouffres profonds et limpides.

« Pour faire briller avec plus d'éclat ses traits radieux, pour nuancer ses couleurs variées et pour se dessiner avec plus de grâce, l'arc-en-ciel s'est appliqué à imiter le contour élégant de vos sourcils.

« La brillante étoile du matin et celle du soir sont des étincelles de vos yeux.

« Le lis d'argent et la rose purpurine ont emprunté leurs couleurs de vos joues.

« La pourpre et le corail, jaloux, soupirent après l'incarnat de vos lèvres.

« Le lait le plus doux, le miel le plus savoureux, sont ceux qui distillent de votre bouche.

« L'odorant jasmin, la rose parfumée de Damas ont pris leurs suaves odeurs à votre douce haleine.

« En un mot, ô ma Reine, toute beauté créée est l'ombre et l'image de votre beauté.

« Le ciel et la terre se mettent à vos pieds, le ciel et la terre sont si petits, et vous êtes si grande, que vous les enrichissez en les touchant.

« L'astre argenté s'estime heureux de vous servir de marche-pied, et l'éclat du soleil devient plus éblouissant, quand, de ses rayons étincelants, il vous enveloppe comme d'un manteau.

« O beau ciel, ciel pur et serein qui avez renfermé l'immensité de celui que l'univers adore, sans pouvoir le contenir !

« O beaux yeux qui ravissent les cœurs !

« O lèvres purpurines qui captivent les âmes !

« O mains pleines de fleurs et de grâces !

1. Cantique des cantiques, v, 2.
2. Voir Sauceret, tome III, page 319.

« O créature sans tache que j'aurais prise pour un Dieu (tant il y a en vous un air de divinité), si la foi ne m'enseignait que vous n'êtes pas Dieu !

« O Marie, Marie, belle par-dessus toutes les créatures; aimable après Jésus, plus que tout ce qu'il y a d'aimable ; précieuse plus que toute la création ; gracieuse plus que la grâce elle-même ! jetez, jetez sur moi un regard d'amour, et ce regard me suffit [1]. »

Qui parle ainsi ? C'est un Saint, mais un Saint que le regard de Marie a blessé au cœur et qui, pour apaiser son amour, pour donner une détente à la passion qui le consume, chante celle qu'il aime, celle qu'il ne peut pas ne pas aimer; c'est le très pur, très chaste, très virginal Alphonse de Liguori.

Cœurs élevés, âmes passionnées et pures, que l'amour fait souffrir, que des ardeurs secrètes consument, que des feux mystérieux dévorent, imitez les Bernard, les Kempis, les Liguori ; tournez-vous vers Marie et, pour vous comme pour eux, Marie sera la *céleste rosée* qui rafraîchit l'âme.

1. S. Alphonse de Liguori, dans *Vertus de Marie*. Cité par Saucerct, tome III, pages 319-321.



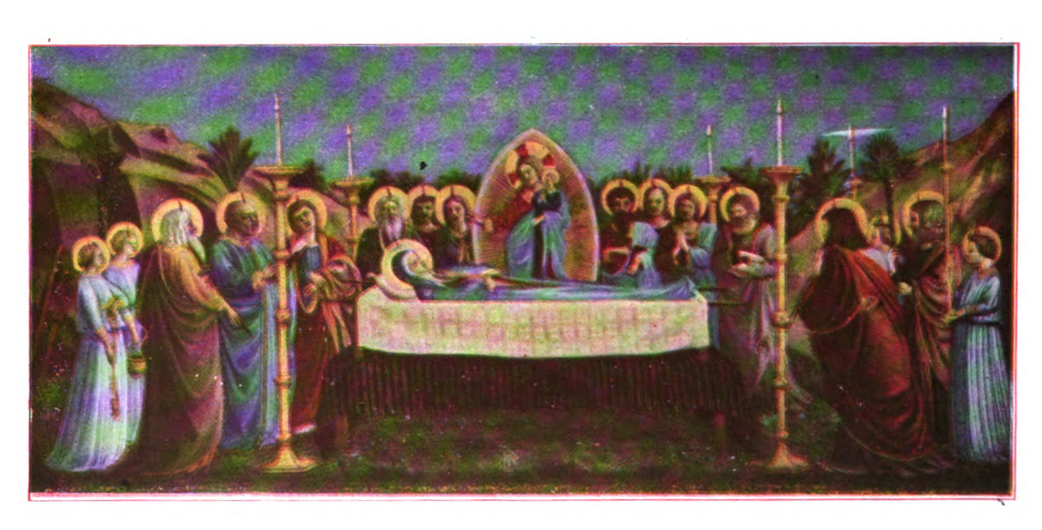
LE TRAVAIL DE MARIE.
Tapisserie de la cathédrale de Reims.



LA DÉPOSITION DE LA CROIX

MARIE, AGENOUILLÉE, SOUTIENT AVEC AMOUR LA TÊTE DE SON DIVIN FILS

(FRA ANGELICO)



LA DORMITION DE LA SAINTE VIERGE

(FRA ANGELICO)



Chapitre Septième.

MARIE, LA VIEILLESSE ET LA MORT.

La Sainte Vierge, nous l'avons constaté, protège tour à tour les différents âges de la vie : *l'enfance*, à laquelle elle offre son Fils, l'Enfant-Dieu, comme un ravissant modèle ; la *jeunesse*, qu'elle aide, Vierge très chaste, à franchir ce promontoire de la vie qui s'étend de seize à vingt ans, passe féconde en naufrages, cap des tempêtes, qu'elle change, par sa douce influence, en *cap de Bonne-Espérance ;* enfin *l'âge mûr*, qu'elle éclaire à l'heure des grandes décisions, qu'elle sanctifie dans la pénombre du foyer domestique, qu'elle aide et qu'elle soutient dans la pleine lumière de la vie publique, qu'elle soutient dans cette lutte incessante qu'est l'existence humaine [1].

La Sainte Vierge est encore secourable à la *vieillesse*. « En cet hiver de la vie, le cœur flétri et glacé trouve à la fois, auprès des autels de Marie, un rafraîchissement et un foyer, et comme une jeunesse nouvelle. Il s'épure et renaît, comme le phénix, au brasier de cette charité virginale, d'où, trompant la tombe, il prend son essor vers le ciel. C'est en cela surtout que le culte de la Vierge est secourable à la vieillesse, pour la déprendre de la vie, et lui adoucir le passage à l'éternité.

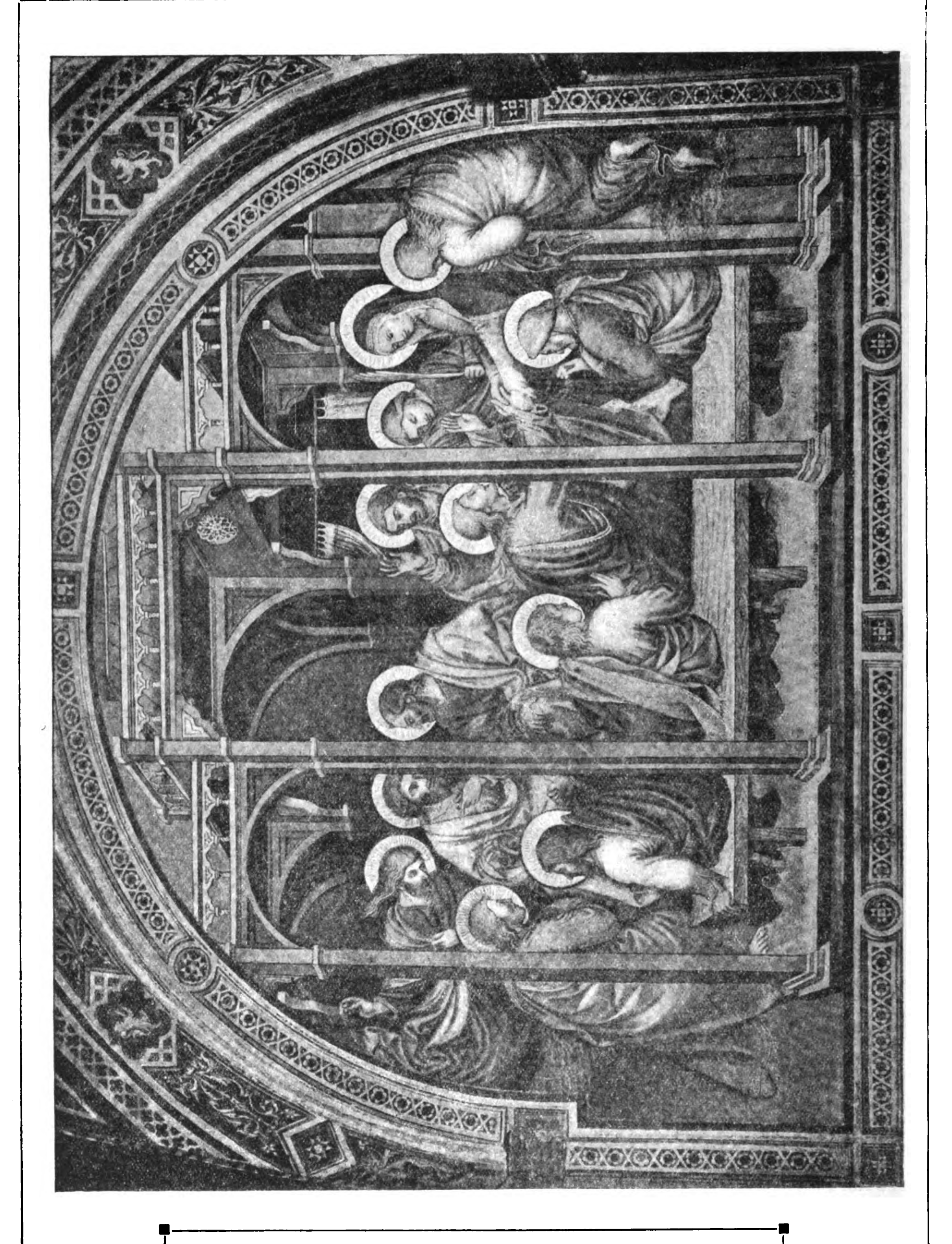
« Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret », a très justement dit le poète. Toute l'existence écoulée laisse voir alors le fond de la misère humaine, et ces fautes accumulées, dont la responsabilité pèse sur la conscience du vieillard. Ce qu'il faut alors, c'est le sentiment profond de la divine miséricorde, telle que nous la montre l'Evangile dans le Sauveur-Enfant, reçu des mains de Marie par le vieillard Siméon, à qui il inspire la joie de quitter la vie et de chanter son *Nunc dimittis* [2]. »

Voyez ce bon vieillard, assis dans son fauteuil : c'est Bernardin Realino. Malgré le grand âge où il est parvenu, il ne connaît pas les ennuis qui trop souvent, au soir de la vie, naissent de la solitude et de l'inaction. Lui, il n'est jamais inoccupé, il fait sans cesse glisser les grains de son chapelet entre ses doigts amaigris. Il récite jusqu'à treize rosaires par jour [3]. Des centaines et des centaines de fois, il redit à sa Mère du ciel : priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort...

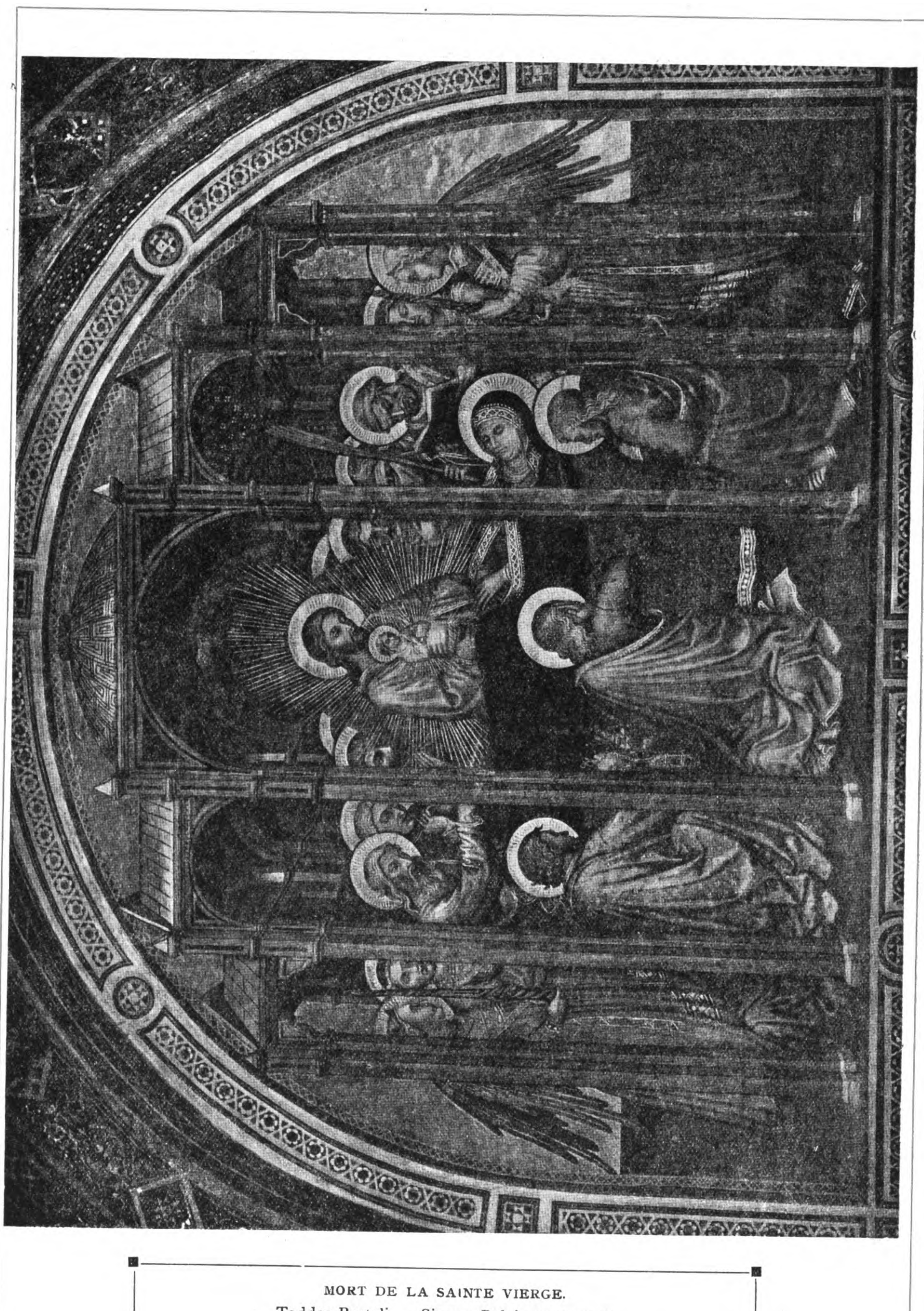
Pourquoi cette insistance de l'Eglise à nous faire demander à Marie la grâce d'une bonne mort ? Pourquoi, chez les Saints, cette ardeur à solliciter la protection de Marie pour l'heure de la mort ?

---

1. *Militia est vita hominis super terram*. Job, VII, 1.
2. Auguste Nicolas, tome IV, pages 437 et 438.
3. Père Boumay, *Vie du Bienheureux Bernardin Realino*, chapitre 19.



LES APOTRES VISITANT LA SAINTE VIERGE AVANT SA MORT.
Taddeo Bartoli. — Sienne, Palais communal.



MORT DE LA SAINTE VIERGE.
Taddeo Bartoli. — Sienne, Palais communal.

C'est que, — on l'a fort bien dit, — « en matière de salut, tout dépend de la fin. En vain nous aurons bien vécu ; si notre mort n'est pas sainte, le ciel ne s'ouvrira pas pour recevoir notre âme. En vain nous aurons triomphé un nombre infini de fois dans les assauts soutenus par nous contre les efforts du démon ; si notre dernier combat est une défaite, l'immarcessible couronne ne ceindra point notre front. En vain nous aurons constamment marché avec fermeté dans les voies du Seigneur ; si notre dernier pas est une chute, cette chute sera irréparable, et impossible à nous de nous en relever (1). »

Puisque tout pour nous dépend de cet acte, de l'acte de la mort, le dernier acte de la tragédie dont nous sommes les acteurs forcés, il faut le préparer, il faut nous y exercer bien avant la représentation finale ; il faut nous en occuper au cours de notre vie, il faut nous concilier, pour ce dernier instant, protecteur et protectrice ; il faut dire à Marie cette belle prière de Pétrarque : « Vierge toute belle, accorde-moi ton assistance pour ma lutte pénible ! Solide bouclier sous lequel on échappe, sous lequel on triomphe, Vierge pieuse et douce, je viens, le cœur agenouillé à tes pieds, demander que tu me serves de guide, et que moi, pauvre égaré, tu me conduises au terme heureux... Vierge sainte et bienfaisante, ne tarde point à me secourir, car j'en suis peut-être à ma dernière année. Mes jours, plus rapides que la flèche, se sont écoulés au milieu des misères et des péchés. Je n'ai d'autre attente que la mort. O toi, en qui j'ai placé mon espoir, toi qui peux et qui veux me secourir dans mes besoins pressants, ne m'abandonne pas à ma dernière heure. N'examine point qui je suis ; n'envisage que celui qui daigna me créer ; n'examine point ce que je vaux, mais considère en moi l'auguste image de Dieu et qu'elle te porte à me secourir, moi si chétif. O Vierge, remplis de larmes saintes et pieuses mon cœur languissant, afin que ma dernière larme du moins soit pour Dieu, qu'elle soit pure de tout limon terrestre et dégagée de toute folle pensée !... Le jour approche et il ne saurait tarder ; le temps vole et s'enfuit. Vierge compatissante, tantôt le cri de la conscience, tantôt l'effroi de la mort vient saisir mon cœur... Recommande-moi à ton Fils, vrai Dieu et vrai homme : qu'il recueille dans sa paix mon dernier soupir (2) ! »

Avec un autre poète, poète qui porte au front l'auréole des Saints, il faut dire encore à Marie : « O mon espérance, Marie, mon doux amour, tu es ma vie, tu es ma paix.

« Dans cette mer orageuse du monde, tu es l'heureuse étoile qui peut conduire et sauver la nacelle où vogue mon âme.

« Sous ton manteau, ô Souveraine bien-aimée, je veux vivre et j'espère mourir un jour.

« Car si j'ai le bonheur de sortir de ce monde en t'aimant, ô Marie ! j'aurai gagné le ciel.

« Je désire finir mes jours avec toi, afin que je puisse te suivre à mon tour dans le ciel.

« Heureuse mon âme, s'il m'est donné, un jour, de rester à tes pieds.

« Et de voir la Mère auprès de son Fils, au-dessus de toutes les légions des esprits célestes !

« Viens donc me trouver, ma douce Vierge, à ma dernière heure, quand je serai au terme de ma carrière! C'est là ce que j'espère. Puissent mes vœux s'accomplir ! Puissé-je rendre mon âme dans tes bras (3) ! »

Avec l'auteur que nous aimons tant à citer, redisons encore au cours de notre vie (4) : « Oui, bienfaisante Mère, priez pour nous, maintenant que nous sommes dans la mêlée, environnés de toutes parts d'ennemis acharnés : priez pour nous maintenant que nous

1. Sauceret, tome Ier, page 476.
2. Voir Sauceret, tome Ier, pages 478 et 479.
3. Saint Alphonse de Liguori, *Œuvres complètes*, tome V, Paris, 1835-1836.
4. Sauceret, *loco cit.*, pages 476-478.

sommes sur une mer remplie d'écueils et fameuse par ses naufrages; mais redoublez pour nous vos prières toutes-puissantes durant la lutte qui décidera de notre sort éternel : priez pour nous quand nous tomberons sous le coup de la mort et quand l'éternité nous ouvrira ses ports.

« Quand la lumière de ce monde frappera mes yeux pour la dernière fois, divine Marie, priez pour moi !

« Quand, pour la dernière fois, j'entendrai le tintement de la cloche qui vous salue, divine Marie, priez pour moi !

« Quand mon regard mourant contemplera pour la dernière fois votre image chérie et la croix de mon Dieu, divine Marie, priez pour moi !

« Quand, pour la dernière fois, mes lèvres déjà froides prononceront votre doux nom et celui de Jésus, divine Marie, priez pour moi.

« Quand le démon décochera ses dernières flèches contre moi, divine Marie, priez pour moi !

« Quand, de ses pâles rayons, la lune éclairera la dernière de mes nuits, divine Marie, priez pour moi !

« Quand le soleil luira sur le dernier de mes jours, divine Marie, priez pour moi !

« Quand, pour la dernière fois, je presserai contre mon cœur votre effigie sacrée, divine Marie, priez pour moi !

« Quand mon âme sortira de cette vie, un jour, pour entrer dans la vie sans fin, divine Marie, priez pour moi !

« Quand mon corps froid et sans vie sera apporté au pied de votre autel béni, divine Marie, priez pour moi !

« Quand on chantera sur mon cercueil le *Salve Regina* ou le *Languentibus*, prières par lesquelles on vous invoque pour les morts, divine Marie, priez pour moi !

« Quand mon âme sera dans les flammes expiatrices, divine Marie, priez pour moi ! »

Aimez surtout, condensant toutes ces prières dans un cri du cœur, à redire avec l'Eglise, à votre dernière heure : « Je vous salue, Marie... priez pour nous pécheurs... maintenant et à l'heure de notre mort. »

Priez ainsi et eussiez-vous, au cours de votre vie, levé l'étendard de la révolte contre l'autorité de Dieu ou contre les puissances humaines, eussiez-vous été condamné, en punition de vos fautes, à une peine infamante, en face du bûcher ou de l'échafaud, on vous verrait mourir, le nom de Marie aux lèvres et le repentir au cœur.

Tels Etienne Dolet, Cinq-Mars et de Thou ; tels le duc de Montmorency, le maréchal de Marillac ; tel de Talleyrand, tel Georges Cadoudal.

Arrêté à Paris, jugé, condamné, Georges Cadoudal allait être exécuté, le 25 juin 1804, sur la place de Grève. L'abbé Kéravenan l'assistait et lui avait suggéré de réciter la Salutation angélique. Arrivé à *priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant...* Georges s'arrêta. « Continuez : *et à l'heure de notre mort...* — A quoi bon ? dit-il, l'heure de notre mort, n'est-ce pas maintenant [1] ? » Et fortifié par Marie, plein de courage, il se livra au bourreau.

Si Marie soutient en face de la mort des impies ou des criminels d'état, quelle force et quelle sérénité ne donnera-t-elle pas à ces innocentes victimes que, dans le cours des âges, les révolutions sacrilèges traînent, par une rage folle, du cloître à l'échafaud ?

« Les tyrans de 93 étreignaient la France... Ils trouvèrent bon un jour de charger deux

1. *Les Contemporains*, 7e vol.

tombereaux de victimes, destinées au couteau de la guillotine, et de faire passer ces deux charrettes républicaines au milieu d'un banquet civique, dont les convives purent jeter, et jetèrent en effet, aux saintes et sublimes martyres, enlevées au Couvent des Carmes de Montmartre, les débris de leur orgie... « Mort, mort aux bigotes ! s'écrièrent une cen-« taine de brigands avinés et l'écume à la bouche... elles vont partir de ce monde : « qu'elles entonnent donc la *Marseillaise* ou plutôt le *Chant du Départ !* »

Et soudain, les anges du Carmel chantèrent, avec le calme et la sérénité des Anges du paradis :

« Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours ;
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Vierge si chère
Aux premiers ans,
Sois notre mère
Et bénis tes enfants.

. . . .

Oui, nous t'aimons et nous venons t'offrir
Tout notre cœur, nos désirs, notre vie,
Et notre mort, puisqu'il nous faut mourir ! »

« O Dieu ! ô Marie ! entendîtes-vous jamai monter de notre terre des chants plus purs? Jamais les échos du ciel ont-ils répété des accents plus dignes de l'Eternel et de l'auguste Vierge qui trône auprès de Lui [1] ? »

Nous venons de voir Marie aidant les condamnés de la justice humaine, criminels repentants ou vierges innocentes, à gravir sans chanceler les degrés de l'échafaud, à tendre, en chantant, leur tête à l'horrible couperet.

La Vierge est secourable aussi au pauvre moribond, qui, sur un lit de douleur, aux prises avec sa conscience, livre ces luttes terribles qu'on a si bien nommées « l'agonie », le combat final.

Quel précieux appui l'agonisant trouve alors en celle que l'Eglise appelle *le Refuge des pécheurs !*

Le Tasse était sur son lit de mort. A son chevet se tenait le grand peintre Rubens ; au cou, il portait, suspendue, une Madone d'argent. Recueillant ses forces, le poète mourant s'adresse au jeune peintre : « Rends-moi, lui dit-il, cette icone que j'ai donnée autrefois à ton père ; tu la reprendras quand mes lèvres auront laissé sur elle leur dernier souffle. » Rubens rend la pieuse effigie.

Mais là où va Marie, là elle porte la grâce du repentir. Le poète se souvient de quelques poésies licencieuses, indignes d'un chrétien. Il les désavoue, il les fait brûler. Après quoi il serre la Madone dans ses mains, il la colle sur ses lèvres et meurt dans ce suprême baiser.

Quelques jours plus tard, dans le coin le plus obscur de l'église Saint-Pierre, Rubens priait, arrosant de ses larmes la madone d'argent qu'il avait reprise aux mains glacées du Tasse [2].

---

1. Sauceret, tome Ier, pages 469 et 470.
2. Idem, page 479.

L'image de Marie excite donc le mourant à la douleur de ses fautes ; au seuil de l'éternité, elle le décide à brûler ce qu'il avait adoré. La fin édifiante de l'auteur de la *Jérusalem délivrée* n'est pas un fait unique en ce genre. Lisez l'histoire de la Médaille miraculeuse (1) et vous verrez ce que peut, pour toucher un pécheur endurci, l'effigie de la Mère de Dieu, passée au cou d'un moribond ou glissée sous l'oreiller, qui soutient sa tête mourante.

D'autres fois, c'est un simple mot, un mot de l'*Ave Maria* qui excite le repentir et sanctifie la mort.

Le pauvre Littré, notre grand linguiste français, était sur son lit de douleur ; sa fin était proche. La Religieuse qui le veillait, priait à son chevet. Elle était arrivée à ces mots de la Salutation angélique : Priez pour nous, pauvres pécheurs... — *Ah ! oui, pauvres pécheurs*, répétait le malade ; et il se frappait la poitrine.

La Sainte Vierge, à cette heure terrible dont dépend l'éternité, ne se contente pas d'inspirer le repentir à ceux qui la prient ; elle les protège encore contre les embûches du démon.

La liturgie du sacrement d'Extrême-Onction nous révèle les furieux efforts de Satan en ce dernier combat.

L'Eglise prie le Sauveur *d'éloigner du mourant toutes les puissances contraires ; au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, que par l'imposition de nos mains*, dit le prêtre au malade, *toute la puissance des démons s'éteigne en toi !*

Ailleurs, dans la magnifique prière : *Proficiscere, anima christiana*, où il invite l'âme à quitter cette terre, le prêtre adjure le démon et ses satellites de lui livrer passage : *Cedat tibi teterrimus satanas cum satellitibus suis !* A cette heure où l'âme chrétienne émigre de la terre aux pays d'outre-tombe, Satan exerce parfois sa puissance d'une manière effrayante. On a vu plus d'une fois l'esprit de ténèbres se manifester visiblement au moribond et s'efforcer, par ses insinuations perfides, de le jeter dans l'épouvante et le désespoir.

Chrétien lecteur, si jamais, à l'heure de votre mort, l'esprit infernal vous livrait un pareil assaut, recourez à Marie. Elle est la *Tour de David ;* tous les efforts de Satan viendront se briser contre elle.

Saint André Avellin, cette gloire de l'Eglise d'Italie au XVI[e] siècle, était sur le point de mourir. Le démon lui apparut, et d'une voix terrible s'écria : *Cet homme est à moi !* — *Marie !* s'écria le mourant. A ce nom, terreur de l'enfer, la tentation s'enfuit. Après avoir jeté sur l'image de la Mère de Dieu un long regard d'amour et de reconnaissance, André s'endormit doucement dans le Seigneur.

Un bon frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, le frère Laurent Gorezin, fut, lui aussi, assailli par les démons, à sa dernière heure. Après quelques instants de lutte, on l'entendit s'écrier tout à coup : *Où étiez-vous, ô ma Sainte Dame, quand mes ennemis m'assaillaient ?* Il ajouta bientôt, plein de joie : *Soyez bénie, car c'est à vous que je dois de les avoir vaincus* (2).

La Sainte Vierge ne se contente pas de préserver ses enfants des attaques de l'enfer ; elle veut encore être pour eux la *Porte du ciel ;* parfois pour leur faire goûter par avance les joies de la patrie, elle leur annonce le jour de leur départ pour une vie meilleure ; souvent même, par une délicate attention, le jour par elle choisi est le jour où se célèbre l'une de ses fêtes, spécialement son Assomption.

1. M. Aladel, prêtre de la Mission, *La Médaille miraculeuse*. Paris, Pillet et Dumoulin, 1878.
2. *Marie et la Compagnie de Jésus*. Uclès, 1895, page 395.

« *J'ai reçu trois visites du ciel*, disait peu d'heures avant de mourir, l'un des plus saints évêques du XI[e] siècle, saint Arnould, évêque de Soissons : *d'abord ce fut saint Paul qui m'annonça le pardon de mes péchés ; puis saint Michel s'offrit à conduire mon âme au ciel ; enfin Notre-Dame elle-même a daigné descendre jusqu'à moi, pour me dire que je mourrai demain.* »

— Et le lendemain, fête de l'Assomption, saint Arnould chantait le triomphe de Marie avec les Saints et les Anges.

Saint André Corsini, cette gloire du Carmel au XIV[e] siècle, était sur le point d'expirer. Tous attendaient son dernier soupir, lui-même espérait assister à la fête de Noël, dans le ciel. Notre-Dame se montra au saint évêque, pour lui dire : *Pas aujourd'hui, mon fils ; mais le jour des rois, tu verras ton Dieu face à face.* Et le vieillard mourut doucement en la fête de l'Epiphanie de l'an 1373.

Parfois la Sainte Vierge fait plus encore pour ses enfants de prédilection. Non seulement elle les avertit du jour de leur mort, mais elle leur apparaît dans leur agonie et vient elle-même chercher leur âme, pour l'introduire au Ciel.

Sainte Rose de Viterbe mourante attendait l'arrivée de son divin Epoux. Tout à coup, se dressant de toute sa hauteur, elle s'écria : *Notre-Dame vient !* Marie venait, en effet, la consoler et la conduire aux noces éternelles.

« Modèle d'obéissance, de travail et de prière, le frère coadjuteur Roch Mannarra, de la Compagnie de Jésus, était sur le point d'expirer au Collège de Mineo, quand on s'aperçut que la Sainte Vierge venait l'assister. On le vit tout à coup tressaillir de joie ; et levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria par deux fois : *Ma Mère ! ma Mère !* Comme il rendait l'âme, tous les religieux du Collège et le peuple de Messine purent contempler à loisir, au-dessus de sa pauvre cellule, une étoile du plus ravissant éclat. Cette clarté miraculeuse ne disparut même qu'après avoir brillé huit jours et huit nuits à la même place, ainsi que le rapporte le Père Nadasi d'après les plus graves témoignages (1). »

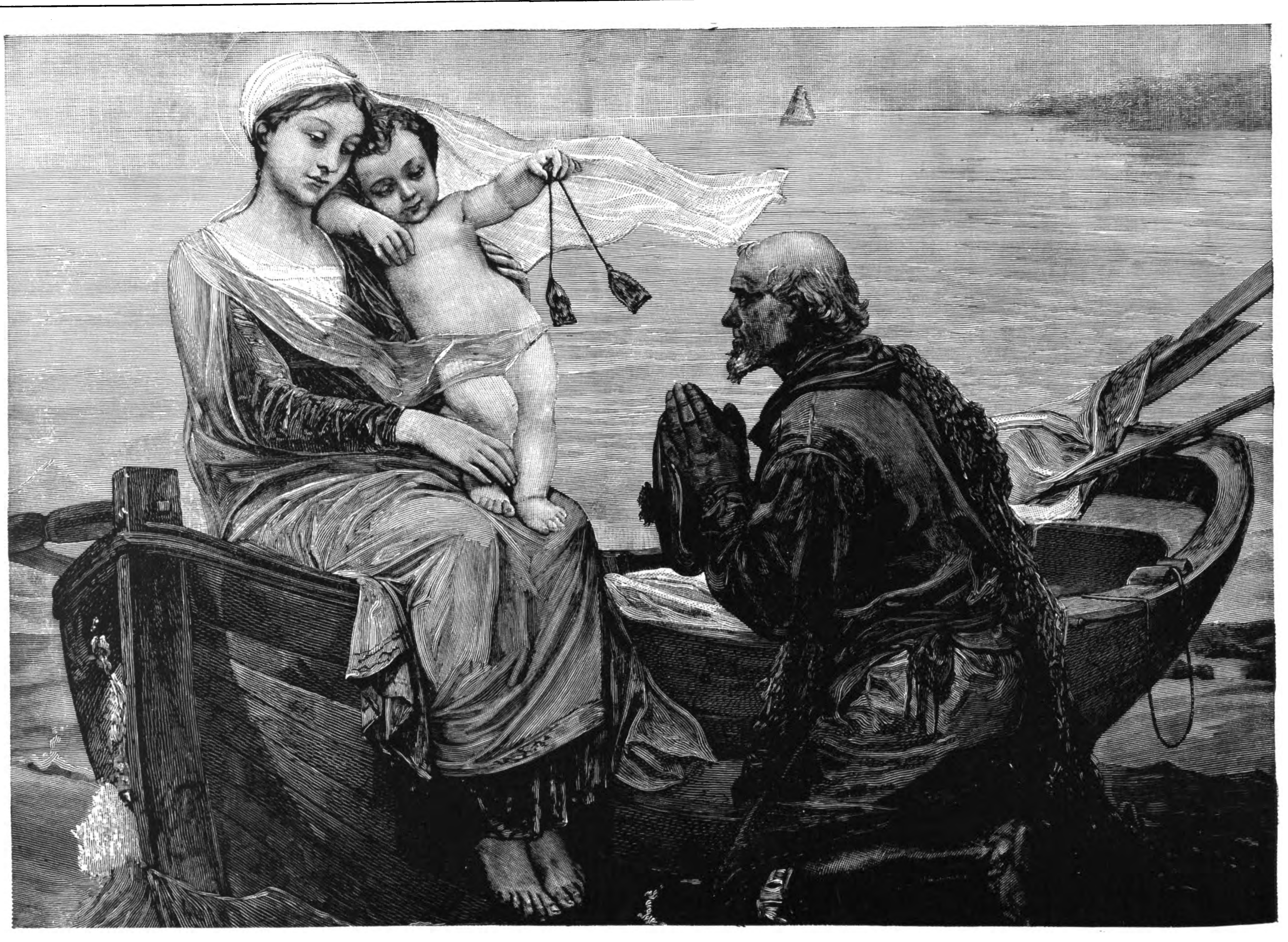
Non moins consolante est la mort du Père Emmanuel Fernandez :

« Après vingt-cinq ans du plus laborieux apostolat en Ethiopie, il connut par révélation que l'heure de sa récompense était arrivée. Il adressa les plus touchants adieux à la Chrétienté de Frémone, accourue tout entière pour célébrer, avec son vieil apôtre, la fête de Noël. Puis, demeuré seul avec François Lopez, son compagnon, il lève soudain les yeux au ciel : *O ma sainte Reine ! ma sainte Reine !* s'écria-t-il. Comme Lopez lui demandait la cause de cet ineffable transport : *Voici Notre-Dame*, reprit le Père Fernandez, *toute rayonnante de gloire ! Elle m'appelle ! Laissez-moi la suivre !* — Et à l'instant même il rendit son âme entre ses mains (2). »

Rappelons encore le dernier sommeil de l'angélique Stanislas entre les bras de sa divine Mère.

« Au commencement du mois d'août, — dit la Relation rédigée par le Maître des novices lui-même et envoyée à toutes les provinces de la Compagnie après la mort du Saint, — le vénérable Père Canisius vint nous faire visite ; il adressa quelques paroles d'édification à la Communauté. Après l'instruction, Stanislas se sentit enflammé du désir d'endurer le martyre, en échange de cette misérable vie : c'était la veille du jour de saint Laurent. Le cher novice prit pour sujet de la méditation du lendemain le supplice du célèbre diacre. Mais il lui survint tout à coup une défaillance si prolongée qu'on la crut mortelle ; elle fut suivie d'un accès de fièvre brûlante. Vers le soir la fièvre tomba, mais le désir qu'avait Stanislas de mourir se révéla avec une nouvelle intensité.

1. Père Drive, *Marie et la Compagnie de Jésus*, page 377.
2. *Ibidem*, page 385.



MARIE ET LE VIEUX MARIN. — Tableau de M. Maillart (D. U. N.) — (Gravure de M. Napier). — Salon de 1889.



LA MORT DE LA SAINTE VIERGE, MODÈLE DE LA NÔTRE.

« Comme la fête de l'Assomption approchait : « Ah ! dit-il à un Père, que ce fut un « heureux jour pour les Saints, que celui auquel la Sainte Vierge entra en Paradis ! « Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire : j'espère être témoin « de leur prochaine fête. »

« Transporté d'enthousiasme, il se mit à écrire une lettre à Notre-Dame, la suppliant de lui obtenir la grâce de célébrer avec elle le triomphe de son Assomption.

« Il reçut la sainte Communion dans la matinée. Au coucher du soleil, la fièvre le ressaisit ; il nous dit : « Je n'en reviendrai point, et demain je mourrai. »

« Il demanda instamment à recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction ; il les reçut à terre, agenouillé sur un grabat, ainsi qu'il l'avait demandé ; puis il s'entretint longuement avec Dieu et les Saints en des colloques amoureux. Un de ceux qui l'assistaient lui demanda pourquoi il avait son chapelet passé autour du bras : il me fait souvenir de ma bonne Mère ! répondit-il en souriant. Il tenait aussi à la main une image de Marie.

« Bientôt la Sainte Vierge, accompagnée d'une troupe d'Anges, rendit visite à son cher Stanislas : elle venait pour l'assister. Enfin, vers les trois heures du matin, en la fête de l'Assomption, le saint enfant rendit paisiblement sa belle âme entre les mains de son Créateur (1). »

Ces morts délicieuses, que nous venons de raconter, sont, nous le savons, des faveurs extraordinaires de la Mère de Dieu. Elle en gratifie ceux de ses enfants qui, anges du ciel dans un corps mortel, lui ont témoigné leur amour par une vie, toute de détachement, de sacrifice et de pureté.

Si nous ne pouvons aspirer à être l'objet de pareilles faveurs, si nous ne pouvons compter sur l'assistance visible de Marie à notre dernière heure, nous pouvons du moins espérer son assistance invisible, mais très réelle.

Un poète moderne a écrit ces beaux vers :

« ... Je bénis l'heure où ma lèvre pria
Et sut redire un nom que ma naïve enfance
Au doux nom de Jésus si souvent maria.
  Je veux qu'il soit un jour mon chant de délivrance,
Et que mon âme, au terme heureux de sa souffrance,
S'exhale, en murmurant un *Ave Maria* (2). »

Que l'*Ave Maria* soit pour nous aussi un jour *le chant de délivrance !* Que notre âme

« S'exhale, en murmurant un *Ave Maria*, »

et la Vierge sourira à nos derniers instants ; et sa présence changera un jour de deuil en un jour de joie. *Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis !*

Un jeune religieux, mourant, tenait entre ses mains son livre de règles, son crucifix et son chapelet : « Avec ces trois objets, dit-il, je mourrai content (3) ! »

Nous aussi, sur notre lit de mort, ayons trois objets présents : sur notre cœur le Scapulaire de Marie, entre nos doigts le Chapelet de Marie, sur nos lèvres le Crucifix,

1. *Marie et la Compagnie de Jésus*, pages 396-398. — Ce charmant petit livre, si souvent cité par nous, est devenu un beau volume illustré, édité par Casterman, à Tournai. Nous ne saurions trop en conseiller la lecture.
2. Lestourgie.
3. « *Cum his tribus libenter moriar !* » (S. Jean Berchmans, S. J.)

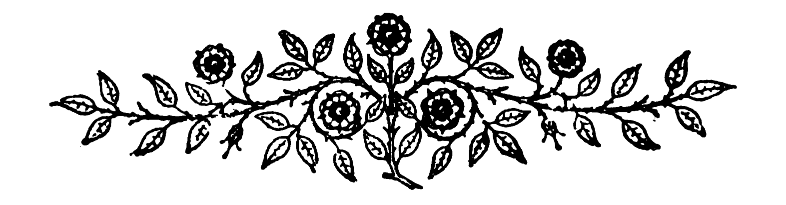
où est cloué le Fils de Marie ; et nous mourrons contents, et la porte du ciel s'ouvrira devant nous. *Janua cœli, ora pro nobis !*

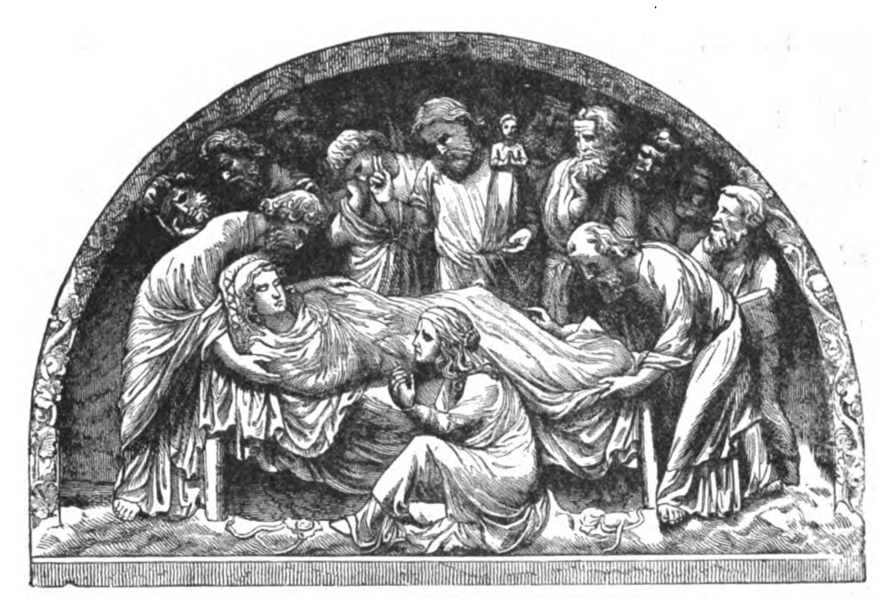
Un peintre français, M. Maillart, exposa au Salon de 1889 un tableau qui fut très remarqué. Nous en donnons ici la reproduction.

Une barque est amarrée au rivage. Près de la barque un marin est à genoux. Sur la barque, la Sainte Vierge est assise. L'Enfant-Dieu, appuyé sur l'épaule de sa Mère, tend au nautonier un Scapulaire, gage de salut. Le loup de mer, les mains jointes, fixe sur la Vierge Marie un inexprimable regard, qui est toute une prière. C'est qu'il est cassé par l'âge, le vieux marin, et près de lui la vague déferle furieuse ; c'est sa dernière traversée, sans doute, et elle promet d'être rude. Aussi, avec plus d'instance que jamais, prie-t-il *l'Etoile de la mer* de diriger sa voile.

Lecteur chrétien, toi aussi, tu es un nautonier. Bientôt l'heure viendra de la traversée suprême. A cette heure dernière, pour te donner confiance, imite le vieux marin de Maillart ; joins tes mains, prie Marie. Que tes lèvres lui disent : *Ave Maria !*

Et quand tes lèvres blêmes seront sans voix, que ton regard mourant lui dise encore : *Av , maris Stella !* Elle entendra ta muette prière : elle tendra ta voile et te conduira, endormi par la mort, au terme heureux du voyage. La terre aura vu ton dernier soir... Aux rivages du ciel, tu te réveilleras pour l'éternel matin ! *Stella matutina, ora pro nobis !*





LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.
Tympan d'un portail de la cathédrale de Strasbourg.



Table des Matières.

LIVRE III.

La Sainte Vierge dans l'âme des Saints.

LIVRE IV.

La Sainte Vierge dans notre vie.



Table des chromos.

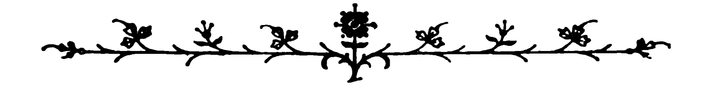




Table des Gravures.

LIVRE I

La Sainte Vierge dans la Tradition.

LIVRE II

La Sainte Vierge dans l'Art.

LIVRE III

La Sainte Vierge dans l'âme des Saints.

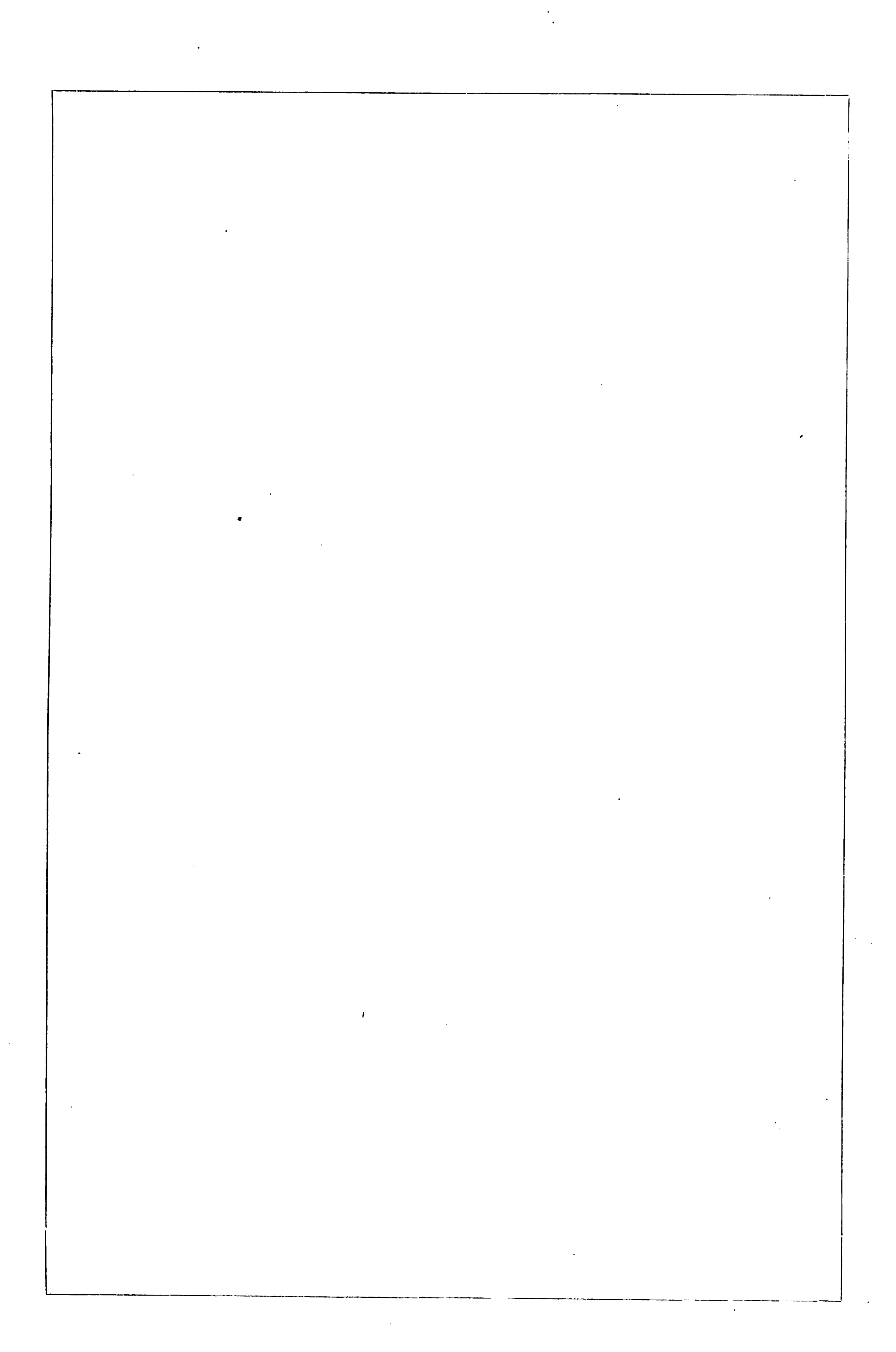
LIVRE IV

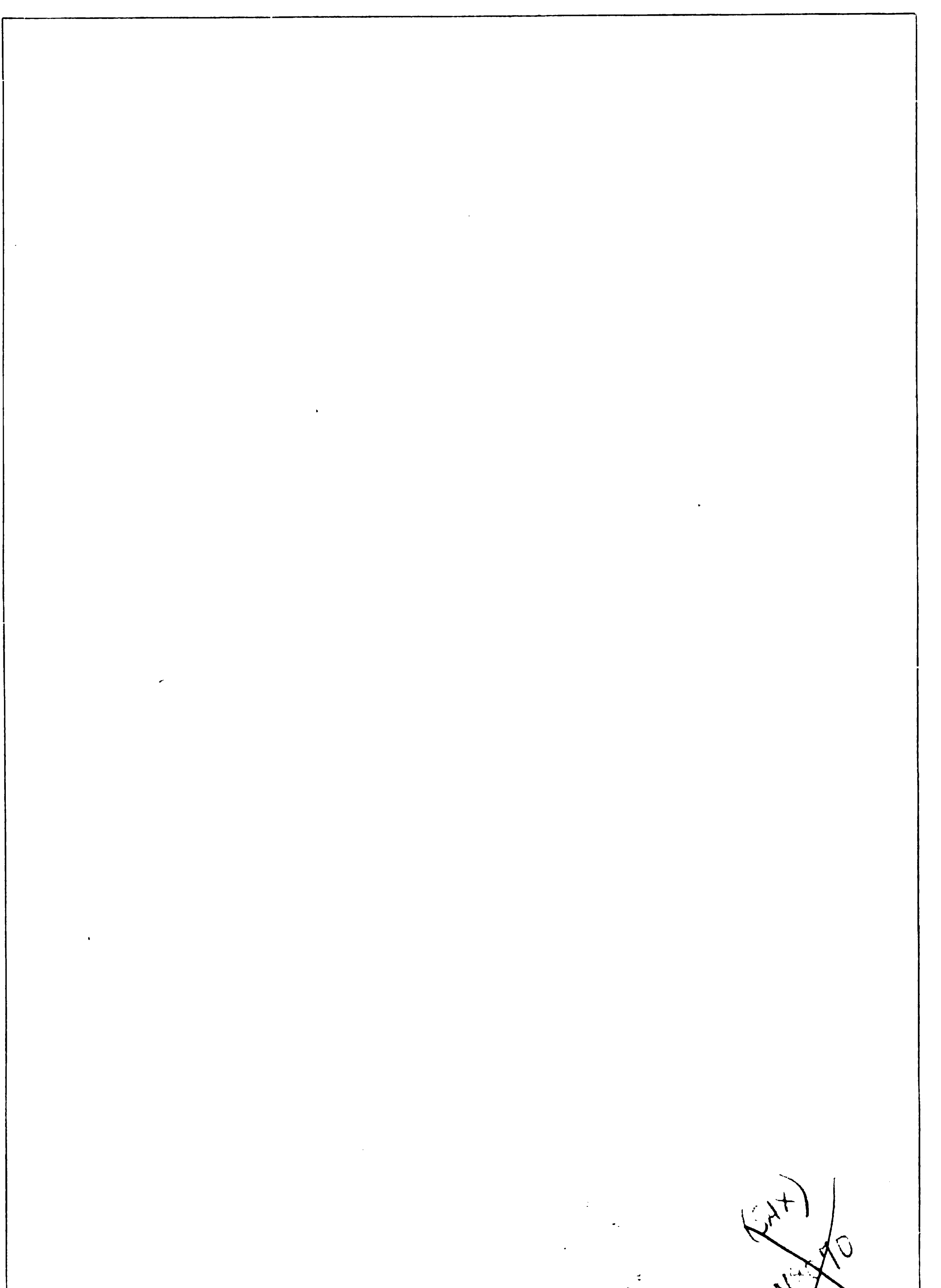
La Sainte Vierge dans notre vie.



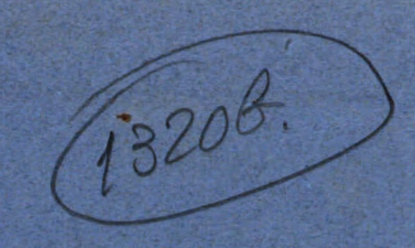
Table des Planches hors texte.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. Lille, Paris, Bruges.








13208.


Princeton University Library
32101 075295673


Princeton University Library
32101 075295673


AVE MARIA GRATIA PLENA